

ANNO XXXIX

RIVISTA MILITARE

ITALIANA

TOMO I



ROMA

VOGHERA ENRICO

TIPOGRAFO-EDITORE

LA PACE E LA GUERRA

« En France on a rarement cherché à définir ce drame sanglant de la vie des peuples qu'on appelle la guerre. C'est peut-être un tort, car on ne peut apprendre sérieusement l'art de la faire, sans se rendre bien compte de son but et de sa portée. Cet acte de violence intéresse à un si haut degré l'existence des nations et les efforts des armées, qu'on ne saurait trop le méditer. »

(DERRÈCAGAIX

La guerre moderne — Stratégie, p. 21).

Faccio mio, invertendolo, il titolo del capolavoro di Tolstoi per applicarlo a due libri recenti sui quali non sarà inutile raccogliere la nostra attenzione, fermandola essenzialmente sulla parte di essi che più specialmente può interessare la grande maggioranza dei lettori militari (1).

Da uno dei due libri — il francese — si sprigiona un inno alla pace; dall'altro — il tedesco — un grido di guerra.

Entrambi, ricchi di copiose raccolte di fatti a corredo

(1) *L'arbitrage international — son passé — son présent — son avenir*, par MICHEL REYON. — Paris, Rousseau éditeur, 1892.

La lutte des races — Recherches sociologiques, par LOUIS GUMLOWICZ. — Traduction de M. Charles Baye. — Paris, Librairie Guillaumin, 1893.

L'opera originale di Gumlowicz — *der Rassenkampf* — fu pubblicata per la prima volta in Austria, alcuni anni sono, ma la conoscenza di essa rimase limitata ad una ristretta cerchia di lettori. Ne parliamo quindi come di un lavoro nuovo essendo ora, per l'attuale traduzione francese, più largamente diffuso e diventato alla portata di tutti.

delle tesi in essi svolte, e di vedute e di pensieri nuovi o notevoli sulle questioni elevatissime che vi si trovano trattate, meritano di non passare inosservati in una rivista militare che abbraccia tutto ciò che direttamente ed indirettamente si riferisce alla guerra.

La questione da tanto tempo e per tante volte stata posta: che cosa è la guerra? trova un ampio sviluppo nell'opera del giurista francese ed in quella del sociologo tedesco; diremo subito che poche volte alla medesima domanda vennero fatte risposte più di queste discordanti.

Come vedremo in seguito, questa spiccatissima differenza di apprezzamenti era inevitabile, non tanto per l'indole dei due libri, quanto per la radicale diversità colla quale la genesi del fenomeno sociale *la guerra* si è fissata nella mente dei due autori.

Accadde così che l'esame del complesso problema della lotta armata fra due o più popoli, fatto coll'intento di indagarne la ragione d'essere e l'essenza, e dalla determinazione di esse, dallo studio del passato e dall'esame del presente trarre pronostici per l'avvenire, ha portato alla conclusione che le guerre saranno nel futuro necessità fatali, come lo furono nel passato, a giudizio dell'uno, evenienze improbabili ora, impossibili in epoca più o meno prossima, a giudizio dell'altro.

Su quali ragioni storiche, politiche e sociali sono fondate queste due opposte deduzioni è ciò che vedremo in un sommario e successivo esame delle due opere.

*
* *

L'accademia francese di scienze morali e politiche bandì nell'anno 1892, e per il premio Bordin, un concorso sopra il soggetto: « L'arbitrage international, son passé, son présent, son avenir ». Sulle opere presentate, al giudizio

dell'illustre Istituto, riferì uno dei membri più autorevoli di esso, il Desjardins, affermando che per il numero e la qualità dei lavori « *peu de concours ont à ce point comblé, j'allais dire dépassé nos espérances* » (1).

(1) Il relatore dell'Istituto, nel rapporto riferentesi alle memorie presentate, promette all'esame di queste alcune ragioni sullo scopo del concorso bandito. Le idee emesse dal Desjardins sulla probabilità o possibilità di una prossima guerra e sull'influenza che, nel ritardare o nell'impedire lo scoppio di questa, può esercitare la poderosa corrente delle idee pacifiche, rappresentata dal crescente numero dei fautori degli arbitrati internazionali, hanno per noi speciale importanza e per il nome dello scrittore e perché esse rappresentano, presumibilmente, le idee della maggioranza o almeno di un considerevole numero di componenti l'Istituto di Francia.

Esse meritano quindi un cenno speciale.

Per quanto lo stato presente d'Europa non rappresenti certamente l'avvicinamento ideale alle soluzioni pacifiche delle questioni internazionali, vagheggiate e caldegiate dagli apostoli degli arbitrati, pure le probabilità di una prossima guerra vanno — a giudizio del Desjardins — man mano diminuendo: « *Il est vrai que les regrets n'ont jamais été plus amers; les haines nationales plus vivaces; mais jamais la guerre n'apparut à l'humanité sous des couleurs plus sombres, jamais les projets belliqueux n'ont été plus difficilement réalisables* ». Le ragioni che inducono l'autore a questa affermazione sono di varia natura. « *Nous ne parlons pas des pertes immenses qu'une guerre quelconque infligerait à l'industrie, au commerce, à l'agriculture. Mais on a calculé qu'une levée de trois millions d'hommes (chiffre bien faible, puisque d'après les données récentes de la statistique, l'effectif total, en cas de guerre générale, sera de dix millions d'hommes) coûterait actuellement jour par jour, rien que pour la solde et les vivres, six millions. Or, il faudrait ajouter à cette dépense celles qu'exigeraient l'habillement, l'équipement, les munitions, la remonte, le service de santé, les transports, les prisonniers, les secours aux familles des réservistes et des territoriaux: six millions encore au minimum: c'est-à-dire au bout de trois mois plus d'un milliard jeté dans le sang; après la guerre des indemnités fabuleuses, inouïes, telles qu'on n'ose pas même en prévoir le chiffre approximatif, et l'Europe ruinée, sans doute au profit de l'Amérique, de cette Amérique qui n'a pas de budget de la guerre et concentre son infatigable activité dans les travaux productifs de la paix. D'après le bilan dressé par M. Paul Leroy-Beaulieu, la guerre n'a-t-elle pas coûté, de 1853 à 1866, près de 48 milliards, à toutes les puissances belligérantes? d'après celui qu'a dressé M. de Foville, la seule campagne de 1870-71 ne nous a-t-elle pas pris, à nous, 30 milliards? En pleine paix le total des dépenses militaires inscrites au budget de toutes les nations n'atteignait-il pas, pour l'année 1890, 4 milliards 75 millions? Mais nous sommes les premiers à reléguer sur le second plan les intérêts pécuniaires. Jamais de tels massacres d'hommes n'auront déshonoré l'espèce humaine; jamais de tels fleuves de sang n'auront coulé. Imagine-t-on le torpilleur envoyant aux abîmes, dans l'espace d'une seconde, tout l'équipage d'un vaisseau de guerre? les nouvelles armes de tir imprimant une telle force de pénétration aux balles (c'est le professeur Rillroth qui nous l'apprend dans une leçon faite à l'Université de Vienne le 30 octobre 1894) que trois ou quatre hommes peuvent être successivement transpercés par un seul projectile? de nouveaux canons (ceux qu'on vient d'essayer au mois de mars) mettant au service des belligérants une puissance de destruction qui confond l'imagination même des hommes de guerre? la mélinite, la dynamite accomplissant leurs prodiges et sans doute dans un avenir prochain, sans parler des torpilles aériennes que construisent nos voisins d'outre-Manche, les ballons reculant et semant sur toute une contrée, du moins sur les armées et les places de guerre, les substances inflammables et explo-*

Lo studio prescelto per il conferimento del premio Bordin fu quello presentato dal Revon. Per dare un'idea dell'importanza stata attribuita a quest'opera, riferiremo alcune frasi tolte dalla lunga analisi che di essa fece il relatore dell'Istituto nel suo rapporto.

« La mémoire N. 5... est une oeuvre considérable. Nous sommes en face d'un publiciste et d'un écrivain. L'Académie, en provoquant un tel effort, aura rendu, nous le croyons, un véritable service à la cause de l'arbitrage international et de la pacification universelle..... Nettement hostile à l'établissement d'une centralisation politique sous

sibles? On s'est tellement préparé pour la guerre, on l'a faite si terrible, si sanglante, si monstrueuse, qu'on a fini par la rendre, je ne dis pas impossible, mais plus difficile à commencer que dans aucune autre période de l'histoire. C'est pourquoi la parole est aux hommes de paix. On les raillait autrefois; on a commencé par leur accorder une attention distraite; on finit par les écouter ».

L'autore accenna quindi alla larga propaganda fatta in questo ultimo ventennio dagli amici della pace — scrittori ed uomini politici — per far trionfare il principio della risoluzione pacifica dei conflitti internazionali. I nomi di Carlo Lucas, de Laveygne, de Parieu, Nourrisson, Laveleye, Calvo, Thonnissen, Cauchy, Garnier, Chevallier, Gladstone, Beaussire, Frank, Simon, Passy, Henry Richard, Mancini, Kamarowski, ecc. brillano fra gli apostoli della pace. I recenti congressi universali riuniti a Parigi, Londra e Roma, seguiti da conferenze interparlamentari, mostrano che la vigorosa impulsione alle idee pacifiche data dagli scrittori sopradetti, ha trovato terreno fecondo per svilupparsi maggiormente e rapidamente diffondersi.

Il principio degli arbitrati ha avuto l'onore di importanti discussioni parlamentari e dal campo teorico della discussione è già passato nel campo pratico dell'adozione. « Le président des États-Unis, dans un message du 4 décembre 1882, avait annoncé que l'ère de paix lui semblait proche et s'était déclaré prêt pour sa part à négocier avec les peuples qui voudraient, de concert avec lui, préparer l'évolution par la généralisation de l'arbitrage. La publication de ce document, à peu près inaperçu dans le reste de l'Europe, amena la Confédération helvétique à entrer en pourparlers avec la grande république américaine. Le projet de traité, voté par le Conseil fédéral suisse, le 24 juillet 1883, par lequel les deux États contractants s'engagent à soumettre à un tribunal arbitral toutes les difficultés nées ou à naître entre eux pendant un espace de trente années, bien que divers événements en aient retardé la conclusion définitive, est un fait capital dans l'histoire du droit des gens. La première pierre d'un nouvel édifice venait d'être posée. Quelques mois après le vote du Conseil fédéral, le 24 décembre 1884, les républiques du Salvador et de Venezuela s'obligeaient solennellement à « soumettre toutes les questions d'une nature grave, pouvant produire la guerre et sur lesquelles elles ne pourraient s'entendre, à la décision sans appel d'un ou de plusieurs arbitres, nommés d'un commun accord ». L'idée parut féconde et fermenta, même en deça de l'atlantique. Mais le mouvement se dessina particulièrement en Amérique. Au début de l'année 1889, les républiques de Costa-Rica, de Guatemala, de Nicaragua, du Salvador, du Honduras s'engageaient à faire trancher leurs différends par l'arbitrage d'un des États qui sui-

laquelle toute liberté, toute initiative seraient nécessairement étouffées, par conséquent aux plans chimériques de monarchie ou de juridiction pontificale universelles. — l'autore — ne démêle qu'à travers un lointain brouillard la constitution des futurs États-Unis d'Europe, et résume ainsi sa pensée: « Travaillons à faire établir d'abord des « traités d'arbitrage permanent entre certains peuples unis « par nature; cet exemple en entraînera d'autres; l'agglomération deviendra plus large, plus compacte, plus générale et c'est ainsi qu'un tribunal unique pourra enfin « s'organiser. Il sera temps ensuite de songer à l'idée fédérative, et toujours d'après la même méthode prudente, « progressive, expérimentale ». En un mot l'auteur entend ne pas perdre pied, tout en élevant son regard jusqu'aux sommets les plus inaccessibles. Il ne décourage pas les

vent: les États-Unis, la République Argentine, le Chili, le Mexique, la Suisse, ou l'une des grandes puissances européennes. Il était aisé de prévoir que l'exemple serait contagieux et que la ligne engloberait bientôt les quatre cinquièmes de l'Amérique. En effet, sous l'impulsion des États-Unis, les plénipotentiaires de dix-sept puissances se réunissaient à Washington et l'accord (*) s'établissait entre les représentants de plus de cent millions d'hommes, le 18 avril 1890, sur le principe de l'arbitrage permanent: « Ce jour là, dit avec un transport d'allégresse l'auteur d'un des mémoires soumis à votre examen, les amis de la paix remportèrent leur plus magnifique victoire ». Dix républiques donnaient leurs ratifications dans le cabinet de M. Blaine, le 28 avril 1891, et les signatures définitives des autres puissances furent apposées avant la fin de la même année (**). Nous ne prétendons pas, à coup sûr, que la paix doive à jamais régner, par la seule conclusion de ce grand pacte, entre tous les signataires; mais il saute aux yeux que la guerre est devenue plus difficile, qu'une conception plus parfaite du droit international passe dans le domaine des faits et qu'un grand modèle est offert au monde entier ».

La costituzione di un tribunale internazionale universale per la risoluzione di qualsiasi dissenso fra due o più popoli è un sogno del presente o sarà una realtà dell'avvenire? « Nous l'ignorons. Peut-être ce songe ne s'achèvera-t-il jamais; peut-être ce progrès s'accomplira-t-il à la longue. Il est clair que l'heure de cette transformation n'a pas encore sonné; mais il serait téméraire, aujourd'hui surtout, d'affirmer qu'elle ne sonnera pas. Si pourtant les rêveurs n'avaient pas révélé si les nations, à force de se rapprocher, devaient s'entendre quelque jour pour marcher, la main dans la main, vers cet idéal sublime! quel changement! quel bienfait! quel adoucissement dans la condition matérielle des peuples! quel essor du commerce et de l'industrie! quelle carrière ouverte au développement de la vie intellectuelle et de la vie morale!... »

(*) All'unanimità meno una persona.

(**) In questo trattato (*Original form of arbitration treaty*) esiste una traduzione parziale dell'opera di Revon che esaminiamo. Pag. 290-292.

ambitieux, les rêveurs mêmes; mais il les modère et cherche par dessus tout à faire une besogne utile, pratique, immédiate.

« Ce n'est pas que nous n'ayons quelques réserves à faire..... Cet homme n'écrit pas comme les autres; il empoigne souvent son lecteur et l'enlève avec lui sur les cimes. Un souffle puissant anime tout le mémoire, et l'auteur est de ceux qui se font entendre des sourds. Choqué de certaines métaphores, quelquefois déconcerté par ce romantisme,..... nous nous sommes senti néanmoins, en le fermant, moins incrédule sur un certain nombre de points, plus fervents sur d'autres. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ce romantique a déployé dans toute son oeuvre un rare esprit de méthode, qu'il en a sagement distribué presque toutes les parties, mesuré chacun de ses développements avec une habileté peu commune, enfin qu'il a saisi de la façon la plus remarquable l'évolution contemporaine du droit, marquée par l'introduction des traités d'arbitrage permanent dans les rapports internationaux ».

La voluminosa opera del Revon è divisa in varie parti. Precede a guisa di introduzione uno studio sulla filosofia della guerra; segue un minuto esame delle idee e dell'applicazione di arbitrati internazionali nell'antichità orientale, greca e romana, nel periodo medioevale e nei tempi moderni; viene poscia uno studio — *il presente* — sull'attuale movimento generale in favore dell'arbitrato, sul progresso del diritto verso di esso e sugli arbitrati del XIX secolo; chiude l'opera la parte intitolata *l'avvenire* nella quale sono discussi i progetti finora presentati sulla questione degli arbitrati (*la teoria*), la necessità, la possibilità e la difficoltà di essi (*la pratica*), e finalmente la conciliazione fra la teoria e la pratica studiata nella preparazione, nel funzionamento e nelle future conseguenze degli arbitrati.

Una breve conclusione riassume nelle sue grandi linee la complessa questione svolta nelle pagine che precedono. L'analisi dell'intera opera esorbitando i limiti impostici in questo breve lavoro, noi la limiteremo alla sola introduzione

nella quale è esaminata la questione della guerra, facendo inoltre qualche incursione nelle altre parti dove incidentalmente ha trovato posto qualche riflesso della stessa tesi.

Solleviamoci per un istante colla mente alla grandiosa concezione dell'universo nel quale la terra è unità microscopica dei milioni di mondi che popolano l'immensità. Come tutti questi mondi essa, lanciata con corsa vertiginosa nell'infinito, rappresenta col tutto un misterioso enigma che nessuna mente umana giungerà non diremo a sciogliere ma nemmeno a totalmente concepire. Donde essi vennero? Donde essa venne? Quando? Come? Dove va?

« Supponete questa sfera — la terra — grossa come il Pantheon: gli uomini avrebbero su di essa l'aspetto di formiche. Eccoli adunque avvinti al loro miserabile atomo, legati ad esso come invisibili particelle di ferro ad una minuscola calamita, ora qui, un'ora dopo sette mila leghe più lontani, un istante colla testa in alto e dodici ore dopo col capo in basso, se è permesso l'evocare apparenze così relative in faccia all'assoluto. Poveri piccoli insetti umani aggrappati alla loro fuggente molecola! Come sono umili nell'immensità! E poichè Dio ha dato loro una ragione che, alla sua volta, oltrepassa l'universo stesso, poichè essi pesano gli astri, calcolano le loro distanze e misurano la loro formidabile marcia, come essi devono atterrirsi a questa grandiosa visione, sentire il sacro orrore del vuoto dove essi si perdono, fremere e tremare dallo spavento di fronte al terribile moto del cielo! Come essi devono di fronte alla implacabile natura, avvicinarsi, stringersi gli uni contro gli altri, opporre alle vertigini dell'abisso le consolazioni della bontà! Come si affretteranno a regolare la loro esistenza, questi poveri erranti nell'infinito, per usare saggiamente della sua brevità, per lavorare mentre hanno per essi la luce, dividere fra essi i frutti del lavoro comune, sostenersi reciprocamente e vivere in pace la loro breve vita di sogni aspettando il vicino passaggio ai nuovi misteri di un altro mondo! Come, schiacciati dalle leggi della materia, essi si solleveranno colle potenze dell'anima, con

tutta la sublimità del pensiero, con tutte le aspirazioni del loro cuore, colla carità, coll'arte, colla scienza! Come essi cercheranno ed ameranno la pace, la libertà, la giustizia! Come essi si uniranno! Come si aiuteranno! Come si ameranno!.....

« Essi si battono.

« Essi fabbricano delle spade, acuminano lance, tagliano frecce; essi chiamano in soccorso il ferro, il fuoco, il veleno; essi si armano, si organizzano in truppe, marciano gli uni contro gli altri; eccoli alle prese frementi d'ardore, felici di sgozzarsi e di spargere sangue. Realmente, questa tremenda ironia esiste: la guerra. Gli uomini non possono vivere fratelli, è necessario che siano nemici. Il loro spirito sogna la morte; il loro cuore palpita per l'odio; la loro volontà non tende che al male. Questa forza, che Dio ha loro data, non è impiegata contro gli elementi; ostinatamente essi la rivolgono contro loro stessi, e, se essi si servono della natura, lo fanno per la loro propria distruzione. Così l'uomo sgozza l'uomo, il fratello uccide il fratello e l'assassino si rialza felice. Dalla più remota origine dei tempi l'umanità si suicida. È il modo col quale essa comprende la felicità. Ed io non parlo dei cannibali che in mancanza di altro nutrimento divorano la carne dei loro simili; quelli hanno una scusa: la fame. Io parlo degli uomini detti incivili, che si permettono di biasimare questi selvaggi e che, un momento dopo, si uccidono l'un l'altro senza bisogno, senza causa, per il piacere di uccidersi. La ragione assolve il cannibale, non l'incivile perché la sua crudeltà è senza motivo. Quale demenza su questo infelice pianeta! Man mano che il progresso compie la sua opera, anche il male si perfeziona. La scienza diventa ancella dell'odio. Ogni giorno gli uomini inventano nuovi mezzi di estermio.....

« Queste scoperte ingegnose sorridono alla loro immaginazione; è una gara per trovare qualche mezzo ignorato per moltiplicare le sofferenze e le ferite.

« Dopo di che, tutti i preparativi essendo compiuti, i di-

sgraziati si schierano su due linee, e furiosamente si precipitano. L'orrenda mischia si compie; nel campo del massacro, migliaia di vittime palpitanti cadono al suolo; in alto la morte domina e risplende. La battaglia è finalmente ultimata; mentre i corvi lavorano, i diplomatici segnano un trattato di pace; ogni soldato rivede la sua patria. Non avendo la guerra avuto origine per cause profonde, le cose ritornano allo stato primitivo. Si sono mutilati corpi di viventi, si sono spente esistenze sacre; non si è mutata la carta del mondo; qualche reciproca concessione ed ecco la lotta finita. Nessuno più se ne darà pensiero ettettuati gli infelici che, per tutta la loro vita, rimarranno con un solo braccio od una sola gamba, eccettuate le madri che non avranno più figli, le donne che non avranno più sposi. Due paesi del resto, si saranno rovinati, due popolazioni decimate, ma i contribuenti d'Europa poco si inquietano di simili inezie; se sono vincitori essi si consolano dei mali coi ricordi del trionfo; se sono vinti, si consolano nella speranza di un avvenire che li vendichi....

« Così vivono gli uomini sul loro granello di sabbia. Contrasto visibile se non fosse orribile. Tutto all'intorno del minuscolo pianeta, l'immensa pace dell'infinita e su questo globo miserabile, fra questa derisoria agglomerazione d'insetti, la guerra!... »

Abbiamo voluto riprodurre intere, per non guastarle con un riassunto, queste due pagine, poeticamente bellissime dove l'eloquenza e l'evidenza si fondano in mirabile accordo fra di loro. Ma è possibile che tutto ciò avvenga senza qualche causa recondita profondamente insita nella natura umana o qualche complesso di cause che fatalmente, irrevocabilmente, trascini l'umanità a queste lotte? L'autore stesso non può non farsi questa domanda.

Traduciamo ancora una sua pagina dove trovasi postata la questione fondamentale che egli discute lungamente nel seguito.

« La guerra è troppo assurda per non essere misteriosa. Come spiegarla? Più di un pensatore si è affaticato intorno

a questo problema. Di fronte al sanguinoso enigma, si è voluto scrutarne lo spirito.

« Di fronte alla sua evidente assurdità materiale si è voluto cercare una causa di ordine spirituale. Si è voluto fare uno strappo luminoso all'oscuro involucro per cogliere l'idea che lo anima. Si è pensato che Dio non aveva potuto permettere un tale fatto senza motivo e si è tentato di scoprire questo motivo. Nulla di più legittimo, poichè per dare un sicuro giudizio sulle cose non basta un semplice colpo d'occhio: quando se n'è veduto il loro aspetto esterno bisogna penetrarne l'intera natura. Apparentemente una tempesta è il sommo del disordine, eppure essa obbedisce a delle leggi. Nella storia, come nella natura, ogni fenomeno cela un principio intero. La civiltà, di cui siamo fieri, sembrerebbe un tessuto di usi grotteschi agli occhi di un essere che non ne comprendesse il significato... La guerra è brutta; è crudele; è stupida. Ma questa apparenza fisica non racchiude un senso logico? Conosce veramente la guerra chi non ha veduto in essa che battaglie? Non sarebbe forse l'apparenza esterna la manifestazione di una grande legge? Non avrebbe essa una orientazione divina? Non porterebbe, essa pure, una idea nel suo orrendo e prodigioso passaggio attraverso alle civiltà?

« Lo hanno creduto eletti ingegni e non è una mediocre presunzione in favore dell'idea guerresca il numero ed il valore degli uomini che hanno osato sostenerla. Di fronte ai fautori della pace si drizzano i lugubri dottori della guerra. Contro alla lezione dei grandi pacifici, sognatori o pratici, faceti o sublimi, che vogliono far crollare il colossale idolo, contro Isaia, Aristofane, Platone, Cicerone, i Padri, Montaigne, Sully, La Fontaine, Pascal, la Bruyère, l'abate de Saint-Pierre, Rousseau, Mirabeau, Lafayette, Kant, Bentham, Bastiat, Michele Chevalier, Lamartine, Victor Hugo, Richard Cobden, Henry Richard, John Bright, e tanti altri, gli amati nomi dei quali si presentano in folla alla memoria, un'intera coorte di spiriti bellicosi si solleva, ardente, pronta a difendere la statua minacciata da

così potenti demolitori, celebrante la divinità latente di cui essa è segnacolo, la grande ragione provvidenziale che essa rappresenta nell'umanità e nella coorte i geni e gli ingegni più diversi si danno la mano in uno strano connubio: Eraclito, Aristotile, Macchiavelli, Giuseppe de Maistre, Vittorio Cousin, Proudhon, Moltke, per non citarne che taluni, stretti tutti attorno alla grande idea che ha sedotto la loro immaginazione, uniti tutti per mantenerla, come una vecchia guardia della leggenda eroica e dell'antico sogno guerresco. A lettura finita di questi foschi libri la guerra appare trasfigurata. Non è più il flagello sinistro, assurdo, che si presentava a prima vista; essa è una rivelazione divina. Non si è più irritati; si è abbagliati da questo prodigioso fenomeno. La si contempla indubbiamente con terrore ma anche con un certo rispetto poichè ci si sente in faccia ad un mistero. Lotta epica che si persegue attraverso i secoli fra ingegai di eguale valore senza giungere disgraziatamente ad alcuna precisa conclusione».

Ma su quali ragioni si fondano i fautori per esaltarla, gli oppositori per condannarla?

L'autore, che si propone di discutere serenamente la questione della guerra, raggruppa gli argomenti contraddittori dei primi e dei secondi attorno a tre *dominanti logiche*: il vero, il bello, il buono od, in altre parole, secondo il triplice punto di vista della scienza dell'arte o della giustizia sociale.

Seguiamo l'esposizione fatta dallo scrittore francese, riproducendola dove per riassunto e dove per intero.

A) Rispetto al vero od alla scienza.

Dicono gli apologisti:

Se la guerra non fosse che un conflitto di forze fisiche, che una lotta di interessi e di passioni, la coscienza dell'umanità l'avrebbe da lungo tempo soppressa. Ma essa è altra cosa: è un elemento morale, una luce suprema, una manifestazione orribile e splendida della giustizia che essa sembra velare. Per le sue cause, per la sua natura, per il suo scopo essa è santa. « La guerra — scrive Giuseppe

De Maistre — è divina nella sua essenza perchè è una legge del mondo. La guerra è divina nella gloria misteriosa che la circonda e nell'attrattiva non meno impiegabile che ci conduce ad essa.... La guerra è divina per i suoi risultati che sfuggono assolutamente alle speculazioni degli uomini ».

L'apparente assurdità della guerra è anch'essa una prova della sua profonda ragione d'essere e della sua grandezza sovrumana. La filosofia si è inclinata davanti al misterioso fatto; le religioni, dovunque ed in ogni tempo, ne ammisero la divinità. Lo stesso Cristo, il Dio della carità e dell'amore, scende fra gli uomini per portare fra essi « non la pace ma la guerra ». La sua religione piglia infatti quel sogno d'eroismo che fu la cavalleria; il suo rappresentante in terra, il papa, benedice i paladini. Sopprimete l'idea della guerra e le religioni spariscono; senza queste che cosa diventa la civiltà del mondo?

La guerra, legge universale che si manifesta dovunque, nel mondo animato come nel mondo inanimato, nella vita materiale come nella vita morale, è pertanto regola generale, necessaria, inevitabile, e che il buon senso degli individui non può rifiutarsi di ammettere senza contraddire al senso comune delle nazioni. Così la guerra è l'agitazione feconda, la scossa che agita e vivifica la natura, la madre di tutte le trasformazioni del mondo fisico, del mondo interiore, del mondo sociale.

Rispondono gli amici della pace:

La guerra ha un carattere assurdo. La sua pretesa divinità non è che un mito; la sedicente filosofia che l'afferma non è che una teosofia infantile avente radice nella venerazione primitiva degli uomini per tutto ciò che oltrepassa i ristretti limiti del loro spirito. I popoli hanno circondato la guerra di nubi; l'hanno circondata delle vaghe seduzioni che la loro immaginazione concepiva; l'hanno collocata inconsciamente negli arcani del mistero. Strappatelo a questa penombra a lei favorevole ed essa vi apparirà nella sua fredda e laida nudità. Poichè la guerra non ha nulla di sovrumano; essa non è che bassamente umana. Il suo mistero è falso.

Voi pretendete che la guerra non può spiegarsi logicamente, data l'intelligenza, il buon senso e le affezioni simpatiche dell'uomo; voi affermate che, se non fosse spinto da una forza invincibile, l'uomo non partirebbe al primo squillo di tromba colla gioia in cuore e coi canti sulle labbra per trucidare un fratello che non l'ha offeso, e da ciò fate conseguire la missione soprannaturale della guerra, la sua missione ed il suo carattere divino.

Ma è teoria incompleta che visibilmente dimentica una parte della natura umana, quella delle passioni violente che la agitano e la tormentano. Tutto si spiega per chi considera l'uomo, non nelle sole elevazioni dello spirito e del cuore, ma anche nelle sue bassezze inevitabili, in una parola, nell'intera comprensione del caos agitato che è in lui. Che cosa è che mette alle prese gli individui nelle loro sordide rivalità, nelle loro aperte querele, nei loro duelli? L'interesse, l'amore l'ambizione, la vanità soprattutto, poichè essa è ancora il sentimento che signoreggia le sue emozioni. Prendete tutte queste passioni, questi desideri, questi odi, questi appetiti voraci, insaziabili di proprietà, di stima, di potere; raccoglieteli quanti sono in un fascio e moltiplicandolo per una cifra di trenta o quaranta milioni formatene una nazione; pensate alla energia grandeggiante, alla risultante prodigiosa che fa di queste migliaia di movimenti individuali la passione suprema, l'odio di un popolo. E dopo ciò meravigliatevi che la guerra esista!

Così la lucida analisi delle cose fa della guerra un fenomeno semplicissimo che si mette a nudo e si spiega chiaramente. Ad una filosofia fatalista essa oppone la sana dottrina della libertà. Essa restituisce all'uomo la sua responsabilità, alla guerra la sua insanità, e rimette così ogni cosa al suo posto. Il sentimento religioso e la fede non possono non approvare questa critica razionale poichè e l'uno e l'altra considerano l'apologia della guerra come una bestemmia alla sua creatura eletta, Dio ha dato la libertà per il bene come per il male; ad essa l'usarne per il bene contro il male. Se l'umanità non può evitare tutti i flagelli,

quello della guerra almeno dipende quasi sempre dalla sua volontà. Non si può impedire alla grandine di cadere, non si può incatenare una tempesta, non si può spegnere un vulcano ma si può liberamente non fare la guerra.

B) Rispetto al bello od all'arte.

Dicono ancora gli apologisti:

La guerra è adunque vera di una verità misteriosa e superiore; essa ha origine nel fondo della coscienza universale; essa è umana perchè è divina; essendo vera essa è bella. In tutti i tempi essa fu adorata dagli uomini come una splendida emanazione dell'ideale. La cantarono i poeti sin dalla remota antichità; da essa nacque l'epopea. Non vi fu popolo giovane che non abbia avuto la sua iliade, primo battito d'ala verso il bello ed il grande.

La guerra ha dato alla luce il sublime; è dal cozzo delle armate che la scintilla del genio si è sprigionata. Posteriormente fu ancora alla lotta, sotto ogni forma, che l'arte fu debitrice delle sue più alte aspirazioni: antagonismo di nazioni nemiche, di grandi partiti in una stessa nazione; antagonismo di religioni tra loro, della fede e del dubbio nel seno di una stessa religione; antagonismi per e contro tutto ciò che costituisce la patria, l'umanità, la grandezza dei popoli, la nobiltà delle anime, la morale di ciascuno, il diritto di tutti.

Fra questa guerra eterna delle cose e le creazioni dell'arte vi fu sempre come un rapporto necessario. Poeti, storici, oratori, pittori, musicisti, artisti di ogni specie, non sfuggirono al volgare prosaismo se non sotto il pungolo dello spirito guerresco. La folla stessa, che è artista, ne ha compreso la terribile bellezza.

Ripetono gli oppositori:

Il delitto non è mai bello. I partigiani delle ecatombe umane le trovano pittoresche; essi ammirano l'armonica marcia di un esercito che s'avanza illuminato dal sole e non sono meno abbagliati dal sublime disordine della mischia. In tutto ciò essi scoprono senza fatica splendidi effetti di luce, fiotti di sangue porporino, drammatiche lotte corpo

a corpo, tutta insomma una poesia esuberante che scuote l'immaginazione dell'artista e gli ispira splendidi quadri. Tutto ciò è vero ma sotto le seducenti apparenze bisogna vedere la triste verità. La guerra non è bella che alla sua superficie; toglietela il velo brillante che la copre ed ogni poesia svanisce. Perchè allora dietro l'armata splendida appare la turba bestiale; dietro il coraggio del soldato si mostra l'ebbrezza feroce; dietro il colpo arditamente lanciato, il lutto di una madre o di un bambino; sotto l'uniforme una piaga sanguinante; sotto il brando scintillante l'atroce sofferenza; dietro la gloria l'ospedale. « Soldati — proclama Napoleone dopo Friedland — in dieci giorni di campagna noi abbiamo preso centoventi cannoni, uccisi, feriti o fatti prigionieri sessantamila russi... Voi rientrerete in Francia coperti di allori!... » È come dire: « Noi siamo stati per dieci giorni col cuore pieno di odio; noi abbiamo rubato centoventi strumenti di morte che, d'altra parte, avevano spezzate braccia e gambe a più di un povero francese; noi abbiamo gettato la morte, il dolore fisico e la tortura morale sul capo di sessantamila uomini che nessuno di noi odiava, poichè nessuno aveva prima veduti, e noi abbiamo così desolato eroicamente sessantamila famiglie. È perciò che voi o soldati rientrerete in Francia coperti di allori, o per parlare più esattamente, voi servirete di corteggio al mio ingresso trionfale nel giorno in cui io rimpatrierò portando i vostri sanguinosi allori come una corona, poichè io mi chiamo Napoleone. » La verità è questa: la guerra è laida.

C) E finalmente rispetto al bene od alla giustizia sociale.

Continuano gli stessi apologisti:

La bellezza e la virtù hanno fra loro una relazione misteriosa.

Le elevate passioni dell'arte non palparono mai in cuori vili. L'ispirazione vuole anime nobili. Ora, la guerra è la grande scuola morale dell'umanità. Opera sua è la suprema esaltazione dell'uomo mediante il sacrificio; vi è

forse qualcheduna più di questa santa e benefica? Più di un pensatore è stato colpito da questo miscuglio straordinario nel quale il maggior disastro è unito al più evidente profitto morale. Scrive Portalis: « La guerra, risultato inevitabile del gioco delle passioni umane nei rapporti delle nazioni fra di loro, è, nei disegni della Provvidenza, un potente agente del quale essa usa ora come di uno strumento di danno, ora come di mezzo riparatore. La guerra fonda successivamente ed abbatte (come il Gieova del Deuteronomio), distrugge e ricostruisce successivamente gli Stati, a volta a volta seconda in calamità ed in miglioramenti, ritardante, interrompente od accelerante il progresso o la decadenza, essa imprime alla civiltà che nasce, si eclissa e risorge per eclissarsi ancora, questo fatidico movimento che mette alternativamente in azione tutte le potenze e le facoltà della natura umana e per mezzo del quale si succedono e si misurano la durata degli imperi e la prosperità delle nazioni. La guerra è così principio d'azione per gli individui e, conseguentemente, di movimento per la nazione da essi composta.

La pace è apportatrice di opulenza, ed all'opulenza si accompagnano i piaceri dei sensi, e coi piaceri la pigrizia, la mollezza, le gioie senza fine, lo snervamento dei caratteri. La pace che si annunciava come messaggera di carità, apporta in realtà l'egoismo; sotto il suo impero non la presunta fioritura di tutte le virtù dei cittadini ma la corruzione soltanto germina e pullula; si credeva in una elevazione di anime e non si è pervenuti che al loro abbassamento. La pace è adunque nella sua essenza immorale. Ma venga la guerra ed in questa massa pesante, oppressa, si sentirà correre un fremito sublime. Gli uomini si leveranno ringiovaniti, pronti a sfidare le sofferenze e la morte. La guerra darà loro il coraggio, la pazienza, la devozione; essa li proverà col dolore; essa li tempererà come la fiamma tempera l'acciaio; grazie alla guerra essi, con un solo salto, toccheranno il più alto grado di valore morale, giungeranno al disprezzo di tutte le cure volgari

ed alla morte senza paura e senza rammarico per l'ideale della patria. Tale è la guerra e tale la sua missione providenziale.

Ma i benefici di essa non sono ristretti al solo campo della morale; essi si allargano in quella del diritto. È mediante la guerra che questo ha fatto il suo ingresso nel mondo. Si ha torto di rimproverare incessantemente all'uomo di stato, che non l'ha mai pronunciata, la celebre massima *la force prime le droit*. Bismark aveva detto cosa molto differente: *la forza precede il diritto* e, la frase era profonda. I nostri diritti più diversi hanno manifestamente per origine comune la forza. Diritti pubblici, diritti privati, tutto deriva da questa sorgente.

Non è forse la conquista che crea gli stati e che fa i sovrani? Non vi è nazione che si sia formata senza battaglie; non vi è dinastia che non abbia fondata la sua legittimità sulla violenza; non vi è democrazia che non abbia preso per base il principio delle maggioranze, consacrazione luminosa della ragione del più forte. È adunque coll'aiuto di questa ragione superiore che i popoli affermano la loro indipendenza, i principi assoluti il loro diritto divino, le democrazie il loro diritto costituzionale. Come nell'ordine politico lo stesso impero della forza sta nell'ordine civile. Consultate la tradizione di tutte le legislazioni primitive ed al punto iniziale, qui come dovunque, troverete il diritto di conquista. Così all'origine di tutti i diritti dell'uomo la violenza; all'alba del diritto le tenebre della guerra; l'ordine luminoso derivante dal disordine oscuro: tale è la legge. Togliete la forza e voi sopprimete la base di tutto l'edificio; il diritto crolla. La storia, afferma Hegel, è l'eterno *Dies irae*; la nazione vittoriosa è sempre la migliore; il di lei trionfo è la prova stessa del suo diritto. L'umanità ha avuto, sin dai più remoti tempi questo pensiero profondo. Essa ha vagamente indovinato questa confusione superiore del reale e del razionale nel successo; essa ha sentito attraverso a tutte le oscurità della guerra, la mano celata del grande giustiziere ed essa si è inclinata, senza cercare di rendersene completamente ragione. In una parola, essa

ha adorato la forza, perchè sul fronte sanguinoso e sereno della misteriosa divinità, essa vi scorgeva l'aureola del diritto.

Che, se dal giusto si volesse passare all'utile, sarebbe facile di trovare persino nell'economia politica le benefiche tracce della guerra.

Così la guerra è vera, è bella, è buona; essa è la madre di ogni cosa: madre delle religioni, madre della poesia, madre dell'eroismo, della giustizia della vita sociale, madre della pace.

Gli uomini amano la patria ed adorano la guerra perchè la guerra è come il soffio vitale e l'anima stessa della patria.

Contraddicono ancora gli oppositori:

No, la guerra non è bella perchè essa non è buona. Essa è triste, dura e fredda; nulla di vero brilla in essa; si sente che essa non ha le promesse dell'eternità, che essa è chiamata a disparire colla notte che sola la protegge e che la sopravveniente luce scaccerà. Non siano ulteriormente celebrate le pretese abnegazioni ed i dubbi eroismi della guerra, questi fiori sanguinosi sbocciati al soffio dell'odio; l'antica leggenda è morta e nessuno la ridesterà.

La guerra è immorale: nulla di più evidente. Quale è infatti la fine ultima, essenziale della morale? L'armonico sviluppo della natura umana. Ora, considerate volta a volta le tre facoltà dominanti che secondo la classificazione ordinaria degli psicologi costituiscono questa, e vedete che cosa diventano colla guerra l'intelligenza, la sensibilità e la volontà.

L'intelligenza?...: si atrofizza. La sensibilità?...: si corrompe. La volontà?...: si perde.

Ciò che la guerra ha devastato nel santuario dell'anima umana non può essere poi da essa lasciato in piedi nella massa sociale. Il naufragio della vita intima trascina con sé quello della vita pubblica. La morale e il diritto si affondano assieme.

« La guerra — scrive Emilio de Girardin — è il delitto;

la guerra è il furto. E il delitto ed il furto insegnati e comandati ai popoli dai loro governi. È il delitto ed il furto acclamati, blasonati, elevati a dignità, incoronati. È il delitto ed il furto meno il castigo e l'onta, più l'impunità e la gloria. È il delitto ed il furto sottratti al patibolo mediante un arco di trionfo. È l'inconsequenza legale, poichè è la società prescrivente ciò che essa vieta; ricompensante ciò che punisce; glorificante ciò che infama ed infamante ciò che glorifica: il fatto essendo il medesimo, il nome solo essendo differente. » Nulla di più vero. La guerra è come il sinistro ingrandimento di tutti i delitti del codice penale. Essa è l'assassinio effettuato dall'aggressione in massa; è la conquista che allarga la rapina; è l'immenso attentato a tutti i diritti della persona senza difesa sociale, alla proprietà, alla famiglia, all'onore, alla vita, alla libertà. Il dovere del giurista è adunque quello di condannare questo stato di fatto che viola il diritto. Il rispetto della persona umana: ecco la sola base di ogni giustizia; è la regola fra individui; non può essere l'errore fra gruppi sociali.

Trasportate i principi del giusto dal diritto nazionale al diritto della genti; essi non muteranno natura.

Il preteso diritto di guerra non è che un'assurda eccezione al diritto comune dei moderni, ammettendolo andrebbero sommerse nell'invasione del disordine tutte le conquiste della scienza giuridica.

Nel campo dell'utile le conseguenze della guerra non sono differenti da quelle segnalate nel campo del diritto. Tutti hanno letto le spaventose statistiche che gli economisti mettono incessantemente sotto gli occhi del pubblico cieco, ciascuno conosce il colossale passivo delle grandi guerre moderne; l'accolta prodigiosa di cadaveri e di milioni che esse hanno precipitato nella voragine; i pesi di questa mostruosa pace armata che schiaccia attualmente l'Europa; la bancarotta che minaccia questa, e nell'attesa, la spesa enorme della prima, raggiungente quasi venti milioni al giorno. « On a fait le bilan de la gloire, et on a trouvé

que c'était un bilan de faillite»; queste parole di Federico Passy riassumono tutta l'odierna situazione.

La guerra è indubbiamente condannata. Essa è assurda, spaventosa, orribile, contraria al buon senso ed al senso religioso, contraria all'arte, contraria alla morale, al diritto, all'economia sociale, contraria a tutto ciò che vi è di vero, di bello e di bene. Non è come lo si pretendeva, una misteriosa messaggera divina: è un flagello e nulla più. Per ciò gli uomini van man mano allontanandosene, a poco a poco l'idea di umanità va, in essi, a prendere il posto dell'idea di patria. Lungi dal cercare la guerra, essi la evitano. La pace diventa la loro aspirazione maggiore, il loro più caldo voto.

Non più frontiere, non più sangue. Tregua agli odi e fate largo alla carità. Che tutta l'umana famiglia si unisca; che essa si aiuti reciprocamente; che essa si difenda contro le miserie inevitabili senza aggiungervi il flagello supremo, quello che racchiude tutti gli altri, quello che semina la morte, le malattie, le ferite, la fame, che moltiplica le sofferenze delle anime, che accende l'incendio, devasta le messi, distrugge le città, rovina i popoli; altri e inevitabili flagelli bastano a ciò: inutile aiutarli creandone nuovi.

* *

Questa, secondo il Revon, la sintesi delle idee principali emesse dai sostenitori della guerra e dai fautori della pace a difesa delle loro tesi; l'una, essere la guerra una manifestazione divina — o con altre parole una legge di natura — e, conseguentemente, la pace una pericolosa utopia; l'altra, non essere la guerra che un flagello un fatto inumano, non una legge immutabile — la pace sola meritare la stima degli uomini.

Ma l'esposizione fattane dall'autore e da noi fedelmente

riassunta ed integralmente riprodotta, rappresenta realmente la sintesi *completa* delle idee emesse dai più illustri rappresentanti dei due partiti posti di fronte, o non piuttosto l'esposizione delle idee più *popolari* e meno *profonde* emesse e diffuse da ingegni brillanti ma superficiali sulle tesi da essi sostenute?

In altre parole, sono queste le ragioni *essenziali* che da una parte, hanno radicato nell'animo dei credenti nella successione avvenire delle guerre la *convinzione fondamentale* che questo fatto della guerra fu, è, e sarà — astrazione fatta dalle conseguenze di bene e di male — legge fatale dell'umanità perchè fondata sopra necessità sociali e sopra passioni e sentimenti umani indistruttibili, e che dall'altra parte, hanno generata la opposta *convinzione fondamentale* che lo stesso fatto della guerra è fenomeno destinato a scomparire perchè basato sopra passioni e sentimenti umani che la crescente diffusione delle idee pacifiche e l'evoluzione sociale che va man mano compiendosi col progresso verso nuovi ideali, riesciranno in epoca non lontana ad eliminare?

Ritourneremo più tardi su questo argomento (1).

Raggruppati così, come vedemmo, gli elementi raccolti negli scritti dei fautori e degli oppositori della guerra a spiegazione ed a sostegno delle tesi rispettivamente sostenute, il Revon passa alla sua volta alla discussione del complesso problema, esaminato secondo i tre punti di vista del vero, del bello e del buono, precedentemente indicati.

L'autore, apostolo fervente e convinto della pace, non si nasconde che i ragionamenti fatti dagli avversari della guerra sono in qualche punto incompleti. Egli ammette nei suoi condiscipoli una deficienza di obbiettività che li ha resi parziali; egli riconosce che nel loro legittimo amore della pace, essi hanno troppo volentieri calunniato la guerra.

(1) Chi volesse conoscere le opinioni emesse intorno alla guerra da scrittori e da uomini politici autorevoli può completare l'opera di C. Calvo. *Le droit international théorique et pratique*. Tome 4. e seconde partie. — État de guerre. — (Paris. Guillaumin Ed. 1888).

Fra i due sistemi opposti dice l'autore — la conciliazione è non solo possibile ma facile. In che modo? Colla storia.

A) « Condensato in fatti, in modo chiaro, gli argomenti dell'una e dell'altra dottrina, paragonateli poscia equamente e benevolmente e voi giungerete naturalmente ad un'osservazione generale semplicissima: quella, cioè, che i partigiani della guerra mirano soprattutto al passato, mentre gli amici della pace si rivolgono di preferenza all'avvenire. Ora è chiaro che seguendo la faccia della storia in direzione della quale sono appuntati gli sguardi la visione che se ne ottiene è differentissima e conseguentemente le impressioni raccolte sono in completa opposizione. I seguaci della guerra insomma, chiudono gli occhi alla luce dell'avvenire, donde la loro cecità, il loro rispetto del fatto compiuto, il loro disprezzo per i sogni di pace. Per contro gli amici della pace si rifiutano ad uno sguardo imparziale sul passato, donde il loro ingiusto disprezzo per questo passato, che ebbe pur tuttavia le sue glorie, il suo entusiasmo affrettato, irriflessivo, per dei progressi che dovrebbero essere lentamente maturati e preparati. Gli uni non vedono che l'origine delle cose, gli altri la loro fine; gli uni la realtà passata e presente; gli altri l'ideale futuro. I bellicosi vivono di ricordi; i pacifici di speranze. I primi sono idolatri di ciò che fu e di ciò che è; gli altri di ciò che sarà. Tutti hanno torto e tutti hanno ragione

Il 23 giugno 1889, al congresso universale per la pace, un veterano dell'esercito del bene, signor Frank, che per un quarto di secolo ha lottato per il trionfo della causa della pace, esclamava...., « Baxlate! calunniando la guerra con soverchio partito preso, senza alcuna restrizione, voi calunniate il genere umano che ha avuto la sventura di applaudire alla guerra, e calunniando il genere umano, noi perdiamo i nostri diritti alla sua confidenza.... Si, vi fu un tempo nel quale la guerra è stata relativamente benefica, E perchè? Perchè essa ha sostituito l'ordine al caos primitivo, l'autorità all'anarchia, la disciplina agli eterni conflitti

delle volontà e delle passioni individuali, perchè finalmente essa ha dato posto al coraggio, all'abnegazione ed all'eroismo al disopra delle nostre debolezze e delle nostre vigliaccherie: ecco ciò che ha fatto la guerra e che bisogna sapere e capire perchè, senza di ciò, noi non ci renderemmo conto del perchè la guerra ha goduto per tanto tempo di un prestigio indiscutibile; senza di ciò noi non potremmo comprendere come la guerra abbia ispirato i primi accenti di poesia, come essa abbia potuto essere oggetto d'ammirazione da parte dei popoli e come essa si sia associata ai primi elementi di organizzazione e di civilizzazione. E ciò che ha reso inevitabile il trionfo momentaneo e passato della guerra, è che essa non è ciò che si vuole immaginare e ciò che soventi si crede in un impeto di generosità, ma di generosità superficiale; ciò che l'ha resa per tanto tempo così potente, è che alla forza, al coraggio ed all'eroismo, vi si è aggiunta l'intelligenza; la guerra è diventata un'arte, una scienza, la scienza che presuppone tutte le altre.... » In una parola « la guerra è stata la guerra » — Ecco la vera filosofia della storia, vera perchè è giusta.

Essa è qualcosa di più: è religiosa. La storia infatti che rischiarava lo sviluppo filosofico delle idee proietta anche la sua luce sull'evoluzione del sentimento religioso. Sotto il punto di vista filosofico, essa mostra la guerra, altravolta benefica, necessaria e per conseguenza rispettabile, oggi nociva, fatale al progresso, e per conseguenza vicina a sparire. Sotto il punto di vista religioso, essa ce la mostra successivamente santa ed orribile, sacra altre volte, empia oggi. Così nell'ordine soprannaturale come nell'ordine razionale essa la spiega riabilitandola.

B) Come nell'ordine della fede e nell'ordine della ragione la conciliazione delle due tendenze è possibile anche nell'ordine del bello. Come la verità l'arte è relativa; essa cambia d'aspetto col progresso dei secoli; non avanza che trasformandosi. Alle età eroiche un ideale guerriero; ai tempi nuovi un ideale pacifico.

Altre ed alte aspirazioni all'infuori della guerra l'arte può trarre dalla nuova civiltà.

La poesia eroica è stata grande; la poesia pacifica lo sarà, una società nuova figherà nuovi Omeri, epici come l'antico quantunque in senso opposto. Certamente la pittura ha fatto bene a glorificare le coraggiose mischie dei vostri antenati, ma le immense carnesicine del tempo presente nelle quali non regna più il valore leale dove la materia sola dilania delle masse inconscienti, sono indegne dei suoi pennelli. Lasci la scultura agli scolari principianti il giovane guerriero tradizionale col casco greco ed il classico scudo e tagli nel marmo una figura più nobile e più viva, quella del lavoratore che si riposa nella sua forza cosciente della sua utile missione e della sua moderna realtà. Lasci la musica le aspirazioni belliche; altre armonie la chiamano; se Beethoven ha composto la «sinfonia eroica» egli ha scritto più tardi «l'inno della pace» e quest'opera geniale vale bene la sua sorella guerresca. L'umanità cammina; che l'arte la segua; meglio ancora che la preceda e la trascini. Sarà la sua gloria e la sua nuova giovinezza.

C) Il bene solo è bello. La guerra perde la sua attrattiva a misura che la sua moralità svanisce. Altre volte essa nobilitava l'anima umana, la fortificava col coraggio l'elevava colla generosità. Il fiero scontro di due piccoli nuclei di valorose truppe metteva in gioco tutte le virtù dell'uomo, la lotta a corpo a corpo era leale; dal cozzo delle spade si sprigionava una luce pura. Ma le forme della guerra hanno cambiato; sono a centinaia di migliaia gli uomini che hanno marciato gli uni contro gli altri; essi si sono uccisi da lontano senza vedersi.

Lo scambio di proietti invisibili ha sostituito il duello diretto.... Pertanto non più coraggio, non più virtù nella guerra (!) Trasformandosi, essa si condanna da sé stessa. Essa si sminuiva in valore morale di quanto si ingrandiva in estensione materiale.... E poichè la lotta ha in altri tempi elevato l'uomo, poichè la guerra oggiorno lo abbassa, bisogna distruggere la guerra conservando la lotta. Lotta

contro chi? Contro la natura. Il principio utile che vivificava altra volta il conflitto delle forze umane cozzanti fra di loro, deve essere conservato dirigendone l'energia contro un oggetto legittimo. Non cerchiamo — diceva Bossuet — di arrestare le passioni umane *de droit fil*; contenziamoci di derivarle abilmente verso uno scopo morale ed utile. Questo saggio consiglio indica nettamente la metamorfosi logica del principio di lotta nell'umanità. Il movimento che la guerra le ha impresso, essa lo continua mediante l'industria; le sue facoltà virili, sviluppate dalle battaglie d'un tempo, si impiegano ora al lavoro; il coraggio laborioso succede alla virtù guerresca. Metamorfosi divina che non lascia in pericolo nessuna delle potenze morali acquisite: lo slancio, la pazienza, la devozione, l'eroismo stesso ..

La stessa evoluzione avviene nel diritto. La riduzione della guerra vi si mostra proporzionale allo sviluppo del sentimento giuridico. Dalla difesa e dalla vendetta personale primitiva, l'umanità passa colla organizzazione dei gruppi sociali ad un progressivo intervento di un potere pubblico sostituito la sua autorità a quella degli individui di un potere che delega a sé e mantiene l'angusta cura della giustizia. Alla vendetta pura succede il diritto; al disordine l'ordine; ai mezzi violenti si sostituiscono i tribunali.

Lo stesso sviluppo si riproduce nelle relazioni dei popoli. Qui però la difficoltà si aumenta di tutto il terribile gigantesco delle passioni umane moltiplicantesi le une le altre nel senso della vasta massa collettiva: un formidabile ostacolo si eleva: l'odio, l'odio cosciente della sua forza e ribelle al diritto.

Per domare questa rivolta di ogni nazione insorta, è necessario lo sforzo di secoli. Lentamente, lavorano a questa dura bisogna i grandi giuristi, essi tentano di avvicinare i popoli, di rendere la guerra più dolce e più stabile la pace essi preparano l'avvento di un ideale giuridico fra le nazioni. A poco a poco il diritto delle genti emerge dalle antiche tenebre e si solleva alla luce; il dominio del

giusto si allarga e si rischiarà; dalle piccole regioni nazionali dove era penosamente formato, il diritto sale ad una sfera più grande e più alta, generale, umana, universale. Seconda evoluzione più tardiva della prima poichè essa la presuppone e le succede.

Questo semplice schizzo storico racchiude tutta la conciliazione della guerra e della pace nel diritto. No, la guerra non era assurda in quelle epoche primitive nelle quali, non esistendo l'ordine privato, non poteva formarsi l'ordine pubblico internazionale. No, essa non è legittima nell'ora presente, poichè essendosi presso ciascun popolo costituito il diritto, esso deve ora formarsi nei rapporti dei popoli fra di loro.

La giustizia internazionale è per così dire sospesa alla giustizia privata; sotto il regno della guerra privata, la guerra internazionale si giustificava; una volta stabilita la pace privata, la pace internazionale s'impone; alla guerra fatale succede la pace necessaria. Qui ancora i teorici della pace calunniano il passato e quelli della guerra l'avvenire; la storia li riconduce tutti alla giusta misura, mostrando comè il diritto della forza spiegabile nelle origini deve ora eclissarsi e sparire davanti alla forza del diritto.

La guerra è stata utile altra volta, perchè essa ha stabilito coll'immenso cozzo dei popoli le grandi correnti commerciali che, a guisa di fiumane, trasportavano le ricchezze attraverso al mondo; essa è nociva oggigiorno perchè è diventata un fiume terribile che sommerge la civiltà, devasta le messi umane, flagella l'Europa e semina da ogni parte la rovina nel campo che essa una volta secondava.

Essa aveva avvicinato i popoli ed ora li separa. Essa aveva demolito le vecchie mura delle città ed ora eleva dovunque barriere. Essa aveva favorito il libero scambio: ora l'ostacola. Essa era un'arma di progresso che ora si rivolge contro chi vuole impugnarla; essa ferisce colui che ella dovrebbe servire; è al rovescio del suo obbiettivo primario che essa funziona. Adunque rispettiamo i suoi servizi passati e sopprimiamola.

Fin qui l'autore. Potremmo lasciare, logicamente a questo punto le pagine che egli ha dedicato alla filosofia della guerra. Ma sarà utile, prima di passar oltre, raccogliere ancora, a guisa di conclusione a quanto precede una di lui pagina racchiudente affermazioni troppo importanti per non essere integralmente riferite.

« Au fond, les hommes n'aiment exclusivement ni la guerre ni la paix elle-même. Les philosophes belliqueux prétendent que les peuples admettent la guerre, parce qu'elle est la suprême manifestation de cet idéal: la patrie. Les philosophes pacifiques soutiennent que les peuples adorent la paix, parce qu'elle est le principe vivant de cet autre idéal: l'humanité. Des deux côtés, il y a exagération, interprétation forcée du sentiment qui peut exister dans l'âme des masses, désir évident de voir les choses comme on voudrait qu'elles fussent, non comme elles sont. La vérité est que les hommes aiment à la fois la paix et la guerre. Seulement, à l'origine, ils préfèrent la guerre; à l'heure présente, ils sont dans l'indifférence; plus tard, bientôt peut-être (car de nombreux signes l'annoncent), ils se tourneront d'une manière définitive vers la paix. Cette évolution de la conscience humaine correspond précisément à ce développement réel qui, de l'incessante guerre primitive, passe peu à peu à la trêve armée d'aujourd'hui, pour préparer la véritable paix de demain. Aux temps antiques les limites de la patrie sont tout l'horizon du citoyen; défendre ces limites, obstinément, avec courage, voilà pour lui la suprême vertu; c'est l'âge de la légende héroïque (1). Aujourd'hui l'homme voit plus loin et plus haut; au delà des frontières, il découvre l'innombrable foule de ses amis étrangers; mais les

(1) Storicamente non è così. Nei tempi antichi, più ancora che nell'epoca moderna domina nella lotta dei popoli il principio di conquista, di predominio. Lotta quindi essenzialmente offensiva. Non fu per essi « suprema virtù » la difesa dei limiti della patria — difesa che poté essere talvolta suprema necessità — fu invece suprema virtù l'allargamento di questi limiti, la dominazione ottenuta colà « via senza sulle contrade vicine, l'assoggettazione totale dei popoli limitrofi ».

« vieux préjugés sont trop forts pour qu'il leur tende fran-
 « chement la main, et il s'endort dans un mélange confus de
 « rêves patriotiques et humanitaires. Il faut être peu psy-
 « kologue pour soutenir qu'à l'heure présente les masses
 « aspirent clairement au droit nouveau; en réalité, leur
 « état d'âme est tout autre; on pourrait écrire un bel
 « « essai sur l'indifférence » en matière de guerre et de
 « paix. En vain les sociétés pacifiques cherchent à agiter
 « la foule inerte; pour être de bonne foi, il faut reconnaître
 « que le nombre de leurs membres est infime, que leurs
 « congrès ne soulèvent pas l'enthousiasme populaire, et que
 « le bourgeois ou l'ouvrier, lisant son journal, n'accorde
 « pas une plus sympathique attention au récit de leurs ef-
 « forts qu'à la description des grandes manœuvres. En somme
 « les esprits flottent, hésitants, entre l'idéal de la patrie et
 « l'idéal de l'humanité; le mouvement pacifique existe; mais
 « le mouvement belliqueux n'est pas malheureusement pas
 « moins certain. Pourquoi le progrès vers la paix ne prend
 « il pas un plus rapide élan? Parce que les peuples ne
 « sont pas encore arrivés à une conception assez lucide de
 « ce qu'est la patrie, de ce qu'est l'humanité, et du rapport
 « précis qui doit exister entre ces deux éléments de la vie
 « sociale. Le patriote se rit de ce qu'il ne connaît pas;
 « l'humanitaire méprise ce qu'il n'a pas compris; dans ces
 « conditions, impossible de s'entendre. La sagesse consiste
 « évidemment, non à opposer, mais à rapprocher l'huma-
 « nité et la patrie, par suite de cette idée fort simple que
 « l'unité du genre humain n'exclut pas la variété des na-
 « tions. Inutile de définir la patrie... Pareillement, inutile
 « de dire ce que c'est l'humanité; tout homme digne de ce
 « nom le sent d'instinct. Ce qu'il faudrait ce serait faire
 « comprendre aux masses la conciliation aisée de ces deux
 « idées maîtresses. Quand elles l'auront comprise, elles se-
 « ront plus confiantes, leur ignorance étant dissipée, elles
 « verront nettement le but; elles marcheront dans la lu-
 « mière. Alors le progrès reprendra son roulement avec
 « une vitesse prodigieuse. Ce ne sera plus l'amour de la

« guerre, comme jadis; ni l'indifférence générale, comme
 « à l'heure présente, ce sera l'amour de la paix, libre, net,
 « conscient, sans faux scrupules, digne de la patrie mieux
 « comprise et de l'humanité plus clairement désiré »
 (p. 47-49),

Come raggiungere questo stato ideale di pace? Coll'arbitrato.

Così la guerra non è per il Revon un fenomeno sociale che ebbe, ha ed avrà origine e sviluppo — e legame indissolubile — nell'esplicazione della vita materiale e morale dei popoli, ma è semplice conflitto derivato finora e reso possibile da uno stato sociale che non ha ancora raggiunto la perfettibilità di cui è capace; è fenomeno quindi non immanente ma transitorio perchè basato su cause che da un ulteriore progresso della civiltà saranno indubbiamente eliminate.

La sintesi delle idee dell'autore può adunque essere racchiusa in una sola frase, quella di Bastiat: « *la paix et la guerre dépendent de l'opinion* ».

(Continua)

GIULIO DE ANGELIS
 Capitano d'artiglieria.

UN POCO DI STORIA

SUL MATRIMONIO DEGLI UFFICIALI

La questione del matrimonio degli ufficiali stenta a risolversi in senso liberale, conforme al carattere de l'esercito moderno ed in armonia colle altre leggi dello Stato, per una somma di ragioni, alcune delle quali furono discusse e combattute, ed altre non occorre portare sul tappeto: due però sonvi, sulle quali ancora non ho veduto scritti, nè udito parlare e che, a mio debole parere, sono quelle, in omaggio alle quali, viene apposta la maggior resistenza.

1° Si dice: La legge è stata fatta per avere garanzia che, l'ufficiale abbia di che mantenere decorosamente la famiglia e questa, lui morto, di che vivere, non bastando, nel primo caso lo stipendio, nel secondo la pensione:

2° Si crede che, le violazioni della legge dipendano dal non essere, le misure coercitive, nè abbastanza severe, nè abbastanza vigorosamente applicate.

Ebbene, sono due pregiudizi, entrambi passati fra le cose vere a forza di ripeterli. Un esame retrospettivo può dimostrarne il valore.

* * *

Non intendo intavolare una discussione, ma solo esporre dei fatti.

I.

Prima del 1831 nel R. esercito sardo, di cui il nostro ha raccolta l'eredità, nessun provvedimento esisteva a favore delle vedove ed orfani di militari, sia pure morti in guerra od in servizio comandato.

Le vedove ed orfani di militari ricorrevano con suppliche alla sovrana pietà, la quale volta per volta elargiva. Il 9 giugno 1831 un R. Vignetto stabilì una pensione vitalizia ed un sussidio sino alla maggiore età « per le vedove ed orfani di militari morti sul campo di battaglia od in servizio comandato, ovvero anche in seguito a ferite riportate in tali occasioni di battaglia o servizio comandato. »

Restavano però sempre le vedove e gli orfani di militari morti in casi non contemplati dal R. Vignetto 9 giugno, e questi, stretti dal bisogno, inoltrando continue suppliche, cui la pietà del Sovrano non poteva restare insensibile, fecero sentire la necessità di un provvedimento al riguardo.

Questo provvedimento furono le R. Patenti 29 aprile 1834; consone allo spirito del tempo, in armonia col carattere dell'esercito, col reclutamento degli ufficiali e più ancora colla mole dell'esercito stesso non paragonabile, neppure relativamente, a quella dell'esercito attuale.

Le Regie Patenti imposero l'obbligo di una rendita per gli ufficiali che volessero contrarre matrimonio, e la fissarono per tutti in L. 1200 annue. L'essere l'ammontare della rendita uguale per tutti i gradi, basterebbe da solo a provare come le R. Patenti mirassero unicamente ad evitare alle vedove ed orfani, privi di pensione, la miseria o quanto meno non rendere necessarie le suppliche per sussidi.

Questo scopo è poi chiaramente manifestato all'art. 43, ove è detto:

« mentre gli aiuti che sotto il nome di sussidi vengono dal nostro erario somministrati alle vedove e prole superstiti « di quei militari, che trovansi in assoluta deficienza del neces-

« sario e perfino dei precisi alimenti, non sarebbero più del « caso, ecc.: pure continueranno i benefici del R. Viglietto 9 « giugno 1834 ecc. »; termina comminando la destituzione ai contravventori.

Che lo scopo delle R. Patenti, nell'imporre una rendita agli ufficiali per contrarre matrimonio fosse quello di evitare le suppliche delle vedove e degli orfani, lo si rileva ancora dal fatto che, *molti* intercedevano ed ottenevano dalla sovrana clemenza l'autorizzazione ad ammogliarsi, anche senza produrre la rendita prescritta, con che implicitamente il Sovrano assumeva l'obbligo morale di provvedere in caso di morte, non considerata nel R. Viglietto 9 giugno 1834.

Il fatto che *molti* intercedevano, ecc., lo prova la Circolare 6 maggio 1846, N. 1824. « Siccome *molti* ufficiali si pongono nel « caso di dover chiedere il permesso di contrarre matrimonio, « per debito di coscienza, senza adempiere alle prescrizioni dello « R. Patenti 1834, e soventi S. M. deve aderirvi, così *d'ora in- « nanzi* in simili casi dovranno dimettersi. »

Però erano trascorsi 12 anni, e le concessioni avevano finito per annullare lo scopo cui miravano le R. Patenti.

Infine a sempre più confermare che lo spirito delle R. Patenti era di evitare miserie e conseguenti suppliche, per il fatto che, nessuna legge provvedeva alle vedove ed orfani di ufficiali, se non il R. Viglietto 9 giugno 1834 e per i casi soli in esso contemplati, valgano i due documenti seguenti:

Nota 2 marzo 1848, N. 1398.

Porta un sunto di dispaccio in cui dice:

« Sebbene i controllori (capitecnici d'artiglieria e genio) abbiano eventualmente qualità di ufficiali, pure nel caso di giubilazione sono considerati come impiegati civili e però ad essi non « sono applicabili le R. Patenti 1834. »

Nota *Giornale Militare* 1849, vol. II, pag. 78:

« Per Decreto Reale 19 dicembre 1848 i veterinari essendo « diventati ufficiali, per essi pure vale la legge sui matrimoni, « la quale ha per scopo evitare, che vengano a trovarsi in con- « dizioni miserabili le famiglie dei militari, che sono investiti di « un grado di stinto. »

Tutto questo mi sembra chiaro, non solo, ma sempre retto da un medesimo concetto razionale e logico conforme ai tempi.

*
* *

E intanto lo spirito di libertà aleggia sul Piemonte, allo Statuto seguono leggi liberali, nè poteva mancare quella sulla giubbeazione dei militari.

Questa è emanata in data 9 luglio 1850, assicurando, dice la relazione, diritti conformi alle istituzioni liberali. Assegna una pensione alle vedove e figli di militari morti sia essendo in servizio, che pensionati, purchè il matrimonio sia anteriore di due anni al collocamento a riposo.

Il concetto quindi di evitare mali derivanti dal fatto che le famiglie di militari potevano venire a trovarsi in condizioni miserabili, concetto che ispirò le R. Patenti 1834, delle quali per 12 anni, la clemenza sovrana spesso mitigò gli effetti dispensandone dall'osservanza per gravi circostanze, nelle quali la morale ebbe il sopravvento sulla finanza, concetto che ispirò la circolare riflettente i veterinari divenuti ufficiali, e infine che indusse a reputare conveniente la Circolare riguardante i controllori, avrebbe dovuto perdere lo scopo.

Se ai controllori si ritenne non fossero applicabili le R. Patenti perchè le famiglie erano provviste di pensione, una volta esteso questo beneficio alle famiglie degli ufficiali, pure per questi le R. Patenti non avrebbero più avuto ragione d'essere.

Se le R. Patenti pur tuttavia continuarono ad essere in vigore, ma però cambiarono di scopo per divenire più che altro un freno ai matrimoni, freno il cui movente più che nel matrimonio stesso, deve cercarsi nelle ragioni finanziarie. Di questo non ne abbiamo prove dirette; ma una serie di disposizioni intese a limitare i matrimoni anche dei militari in congedo illimitato (per quali esisteva pure una legge restrittiva) lo lasciano comprendere, e la Circolare 23 dicembre 1856, N. 118 dice che: « non

si chiedano permessi per matrimoni di militari perchè non saranno accordati essendochè in caso di chiamata l'erario avrebbe a sottostare alla legge 27 giugno 1830 in pro delle vedove e degli orfani. » Nel 1834 (*Giornale Militare*, p. 1030), era stata elevata la rendita pei sottufficiali da 5 m. a 10 m. perchè così diminuiscono i matrimoni, ecc., ed insieme dichiarava che non sarebbero ammesse domande di speciali concessioni.

Si vede, come pel fatto che la legge poneva sulle braccia dello Stato le vedove e gli orfani, e l'orizzonte politico rossegiava, le R. Patenti erano un mezzo per alleggerire i possibili aggravi dello Stato.

Era insomma un mezzo finanziario, non liberale, nè giusto, ma però giustificabile dal punto di vista dell'interesse generale materiale. Quanto interessava non era la moralità, in omaggio alla quale per 12 anni, dal 1834 al 1846, eransi fatte concessioni, ma unicamente il danno all'erario, e di vero a quelli in congedo illimitato ciò che si proibiva era la celebrazione del matrimonio non il concubinaggio, che anzi indirettamente si fomentava.

Nel 1867 le ragioni finanziarie si imponevano ancora e il governo non poteva rinunciare ad un mezzo così facile a lui di limitare gli aggravi, col frenare i matrimoni degli ufficiali, ma d'altra parte le conseguenze di carattere sociale, la moralità, e la necessità di affermare i diritti dello stato laico in materia di stato civile, se da un lato non permisero abrogare le R. Patenti 1834, dall'altro imposero di comminare pene alle unioni illegittime, comprendendovi quelle puramente religiose.

E ciò fece la Nota 13 febbraio 1867.

*
*
*

Giungiamo così al 1871. Vittorio Emanuele sale sul trono d'Italia in Roma e dichiara compiuti i destini della patria. Le ragioni di mantenere in vigore una legge restrittiva pei matrimoni degli ufficiali non avrebbero dovuto avere più forza, però l'eser-

cito italiano, in quell'epoca, si può dire, veniva ricostruito. La guerra franco-germanica aveva fatto sentire la necessità di essere forti e per numero e per qualità di combattenti.

Mentre con legge 19 luglio 1871 si concede libertà ai militari in congedo illimitato di ammogliarsi, si condonano le pene pei contravventori della legge precedente, si reintegrano nei gradi i retrocessi, ecc., e con Decreto 3 luglio 1871 si condonano le pene agli ufficiali od assimilati per matrimonio contratto senza la prescritta autorizzazione; il 31 luglio 1871 una nuova legge viene sanzionata per regolare i matrimoni dei militari, in sostituzione alle R. Patenti 1834.

Questa legge stabilisce l'obbligo di costituzione di una rendita con progressione decrescente e sul criterio del grado e dell'età.

Apparentemente essa tende a insurenare un reddito all'ufficiale con famiglia ed a garantire da ristrettezze la vedova e i figli, morto l'ufficiale. Dico apparentemente perchè, tutti sanno come tale scopo non fu nè sarà mai possibile raggiungere, pel fatto che, anche prescindendo da ogni altra considerazione, il danaro da solo non è una misura di benessere.

In realtà la legge mira all'intento di rendere meno facili i matrimoni degli ufficiali per due ragioni:

1° Per il principio (discutibile) che lo stato di ammogliato sottragga l'ufficiale dal dedicarsi intero al servizio;

2° Per non oberare l'erario di pensioni. (Il che produce poi che i non ricchi, colla ritenuta per la pensione, contribuiscono a pagare questa alle mogli dei ricchi).

Questo bene si sperò ottenere col metodo repressivo, il frutto che se ne ebbe fu quale i precedenti storici promettevano in simile argomento.

II.

Vediamo quindi questa seconda parte.

Senza entrare in ricerche induttive, nè in considerazioni di cose a tutti note, ma non documentate, esaminiamo semplice-

mente quanto risulta dai fatti. Fra questi non considereremo quelli riflettenti sottufficiali e soldati, chè, sebbene riportabili allo stesso principio, porterebbero in campo troppo vasto, e ci atterremo semplicemente agli ufficiali.

*
* *

In materia di affetto, la fredda ragione, il calcolo aritmetico non funzionano, non lasciano vedere le tante buie dell'avvenire, fede e speranza sviluppano l'ottimismo e coraggiosamente avventurano nella sorte. Se così non fosse, e se la serenità di esame di chi è fuori questione, potesse aver forza di opporsi, si eviterebbero forse alcune miserie, ma si avrebbero meno felici e però meno buoni, e materialmente o una diminuzione nella popolazione o, questa non essendo nella facoltà della legge regolare, un maggior numero di illegittimi.

*
* *

Le Regie Patenti ebbero data 29 aprile 1834, nessuna legge provvedeva alle vedove ed orfani, oltre il Regio Viglietto 9 giugno 1831. Ciò premesso, se gli ufficiali del Regio esercito sardo fossero stati *riflessivi* (come direbbero gli uomini seri) *non uomini* (come diremo noi), il fatto solo di non esservi provvedimento per le vedove e gli orfani (1) avrebbe dovuto far astenere, quelli privi di mezzi di fortuna, dall'ammogliarsi, invece questo non era e lo provano le circostanze che resero necessario prima il Regio Viglietto 9 giugno 1831, le Regie Patenti 1834, poi.

Vengono queste Regie Patenti, le quali, tacitamente, dicono che il Sovrano ritiene essere lire 1300 di rendita sufficienti, e

però chi le possiede può senza pensiero sfidare l'avvenire chè vi fu chi per lui pensò.

Questo, le pene comminate, la mancanza di pensioni alle vedove ed agli orfani avrebbero dovuto bastare per *riflessivi*, a non indurli a matrimoni senza tale rendita, eppure ciò non è e molti implorano la grazia Sovrana per ottenere di ammogliarsi senza rendita.

Il Sovrano accorda, nè puossi negare che, nell'accordare avrà avuta la ferma convinzione:

1° Che questi erano ancora buoni ufficiali (ai cattivi grazie non ne avrebbe accordate, contento di eliminarli);

2° Che la legge non rispondeva nella totalità dei casi al bisogno, e però era d'uopo mitigare le prescrizioni restrittive.

*
* *

Queste concessioni sovrane durarono 12 anni ed, anche prescindendo dal *molti* della circolare 6 maggio 1846, si può asserire che dovevano essere un numero non indifferente, se la circolare si rese necessaria.

Quest'ultima circolare commina le dimissioni a quelli che spongono nelle circostanze di dover contrarre matrimonio per debito di coscienza.

La circolare è morale perchè non vieta il matrimonio in onta alla circostanza che l'impono, ma colpisce il colpevole che si pone in detta circostanza. Però non è umana cioè va contro natura, ne può quindi produrre che effetti di conseguenza.

*
* *

Non scruto quali fossero queste conseguenze e mi contento di ricordare la circolare del 13 febbraio 1850 segretariato generale

(1) Le Compagnie d'assicurazioni erano pressoché ignote.

N. 19. Questa vieta sì inoltrino domande per contrarre matrimonio senza costituzione della rendita fissata dalle Regie Patenti 1834. Ma e allora la circolare 6 maggio 1846? Vuol dire che, o non si aveva avuto cuore di applicarla, oppure che il danno applicandola avrebbe superato l'utile che se ne riprometteva.

E intanto resta sempre che nè le Regie Patenti nè la circolare 6 maggio 1846 avevano potuto ottenere un risultato, anzi l'infrazione autorizzata, riconosceva implicitamente l'errore della legge. Se il possesso della rendita fosse stato ritenuto indispensabile pel benessere degli ufficiali, si avrebbe avuta questa inconseguenza che, appunto pei buoni si trascurava questo benessere.

Una legge che tacitamente ammette di poter essere violata è una legge sbagliata o quanto meno inopportuna.

* *

Il 9 luglio 1830 è promulgata la legge sulle giubilazioni.

Questa mentre sottrae alla miseria le vedove e gli orfani di ufficiali morti sia in attività di servizio che pensionati, all'articolo 13 dice:

« la vedova non ha diritto a pensione se il matrimonio contratto mentre il marito era in servizio od aspettativa non fu autorizzato nel modo allora prescritto dai vigenti regolamenti militari. »

Ecco sorgere un nuovo freno e non piccolo, forse anzi il più forte. Non sono più le pene comminate dalle Regie Patenti 1834, dalla circolare 1846, da quella 1830, le sole ad impedire il matrimonio di ufficiali senza la costituzione della prescritta rendita, (perchè questa e null'altro può essere l'ostacolo ad un ufficiale che al decoro provvedano e la sua dignità ed i colleghi), ma è lo spauracchio certo, costante, indessibile della miseria assoluta per la vedova ed i figli. Se il matrimonio non è regolare è segno che mancava la rendita, l'irregolarità priva eziandio della pensione, quale sorte attende la vedova e gli orfani, sia pure che la morte dell'ufficiale avvenga in battaglia?

* *

Nel 1854 troviamo la Nota N. 174 13 dicembre:

« Malgrado il chiaro e preciso disposto delle Regie Patenti 29 aprile 1834, avendosi pur tuttavia a lamentare, alcune volte, il caso di ufficiali che si fanno lecito di contrarre matrimonio senza la prescritta autorizzazione superiore, o senza aver prima soddisfatto eziandio a tutti gli altri incumbenti che sono pre-ventivamente a tale atto richiesti; onde togliere ogni qualsivoglia pretesto d'ignoranza o di non retta intelligenza del prescritto delle citate Regie Patenti e delle conseguenze a cui si espone l'ufficiale che alle medesime non si uniforma pienamente, il Ministero della guerra invita tutti i comandanti dei reggimenti e corpi dell'esercito a richiamare l'attenzione degli ufficiali loro subordinati ecc. » enumera quindi le prescrizioni, eppoi:

« 3° Che essendo ufficio del Ministero di vegliare sull'osservanza delle leggi, esso dovrà quindi promuovere contro i contravventori l'applicazione della disposizione ora accennata (revocazione dall'impiego a tenore della legge 23 maggio 1832).

« Che, se talun consiglio di disciplina o per una esatta interpretazione della legge o per insufficiente conoscenza dei fatti o per altra non prevedibile cosa si astenesse dal pronunciare l'avviso richiesto dalla legge per la revocazione, ciò non dimeno conformemente al parere del consiglio di Stato del 16 dicembre 1854, rimarrebbe sempre nella sua efficacia la disposizione della legge 27 giugno 1830, per cui la vedova d'un militare è esclusa dalla pensione ogniqualvolta il matrimonio sia stato contratto senza aver adempiuto alle condizioni prescritte dalla legge, e mentovate nel precedente articolo 2, e ciò ancorchè si fosse comunque procurato di supplirvi con incumbenti posteriori al matrimonio.

« Queste avvertenze si riproducono nell'interesse degli ufficiali sebbene sia già abbastanza noto il tenore di leggi che riguardano questa materia. Laonde non s'intende punto per questa

« pubblicazione che abbia a riguardarsi come in qualche parte
« attenuato il fallo di coloro che, per l'addietro si permisero di
« violare la legge ed incorsero nelle punizioni dalla medesima
« stabilite. »

Questa nota dice quindi chiaramente che:

1° Vi erano alcuni che contraevano matrimonio in onta alla legge. E questo alcuni non dovesi intendere pochi, perchè per pochi sarebbero applicate le pene senza che si sentisse la necessità di una nota speciale.

2° Che alcuni eludevano la legge, non ostante le disposizioni vigenti da 20 anni.

3° Che qualche consiglio di disciplina non proponeva la revocazione. E qui sarebbe a chiedersi a quale scopo la legge richiedesse il parere di un consiglio di disciplina se, in una nota ufficiale ne imponeva, quasi tassativamente il responso, condannandone quelli contrari. Ma ciò esce dall'argomento.

4° Infine si rammentano i danni che ne conseguono e si dichiara l'inflessibilità nell'applicazione delle pene

*
* *

Tutto è ben definito, i colpevoli saranno inesorabilmente puniti, ma allora chi poteva riguardare la legge 2 febbraio 1868? Questa per approvazione delle Camere e per sanzione Reale, ammise alla pensione le vedove ed orfani di ufficiali morti sul campo o per ferite nella campagna del 1866 anche se i loro matrimoni non furono autorizzati.

E si noti che, siccome gli ufficiali morti sul campo o per ferite, saranno stati solo una quota del totale, in questa quota il numero degli ammogliati senza autorizzazione non doveva essere piccolo, cioè per pochi sarebbero provveduto altrimenti; da ciò se ne può indurre quale doveva essere il numero degli ammogliati irregolarmente nel totale dell'esercito.

Convien poi eziandò notare come precedentemente a questa nota, fosse stata l'altra 13 febbraio 1867 N. 13.

« Il matrimonio valido agli occhi della legge è unicamente
« quello celebrato innanzi all'ufficio di stato civile e nelle forme
« prescritte dal Codice Civile del regno d'Italia ed in quanto
« ai militari nulla è innovato circa il divieto di contrarre ma-
« trimonio senza esserne superiormente autorizzati.

« Ma si sono dati, sotto la nuova legislazione, alcuni casi di
« ufficiali e bassuffiziali i quali si credettero in facoltà di con-
« trarre senza permesso un'unione soltanto ecclesiastica.

« Il sottoscritto ad evitare che il biasimevole esempio si ri-
« produca, mette in avvertenza tutti coloro cui possa riguardare,
« che il Ministero presentato in proposito l'avviso dell'avvocato
« generale militare, riterra il fatto di simili unioni intese ad elu-
« dere la legge, come una grave mancanza contro la disciplina,
« per la quale incorreranno ugualmente:

« Gli ufficiali nella revocazione dall'impiego per l'appli-
« cazione dell'art. 29 N. 3 della legge 23 maggio 1852.

« I bassuffiziali ecc. ».

Questa nota preclude ogni via di scampo, non si potranno più contrarre unioni neppure semplicemente religiose, il cui male è certo più grave di quanto sembra a prima vista.

*
* *

Leggi, circolari spiegative, note ufficiali ecc. non mancano e non vi può più essere chi riflettendo voglia esporsi al pericolo di pene inesorabilmente applicate.

Il decreto 3 luglio 1871 smentisce questa supposizione e fa conoscere che esso si rese necessario appunto per le numerose unioni illegittime. La relazione poi che accompagna questo decreto dice: « non temere che questo condono istituisca un pre-
« cedente perchè è ferma intenzione che la nuova legge
« (31 luglio 1871) venga applicata con pienezza ed inflessibilità ».

Questa ferma intenzione si esplica nella circolare 13 febbraio 1872:

« . . . 4° In quanto agli ufficiali ed ai medici militari ai quali è applicabile l'art. 4° della citata legge (31 luglio 1871), si avverte che il comandante di corpo al quale pervenne notizia od indizio di trasgressione della legge stessa per parte di taluno dei suoi dipendenti, ha lo stretto dovere di segnalarla al Ministero e che quel comandante, capo d'ufficio, o direttore che non lo facesse od anche solo ignorasse un matrimonio notoriamente conosciuto, commetterebbe una mancanza grave e si esporrebbe a misure di rigore che il Ministero ha ben determinato di applicare in ogni evenienza.

« 5° Si avverte infine che le unioni puramente religiose contratte dagli ufficiali dell'esercito o medici militari non sono colpite dalla già citata legge; epperò a modificazione di quanto è prescritto nella nota ministeriale N. 31, 13 febbraio 1867 *Giornale Militare* p. 192, i comandanti di corpo che ne avessero notizia od indizio dovranno considerarle come trasgressioni alla legge sui matrimoni. Essi avranno tuttavia stretto dovere di invigilare a che coloro che hanno contratte siffatte unioni non infrangano le vigenti discipline che vietano il concubinaggio ».

Il parere dell'avvocato generale militare erasi cambiato, si ammetteva cioè tacitamente l'unione semplicemente religiosa però vietando la convivenza, cioè, senza per nulla evitare quanto la legge diceva avere a scopo, cioè la ristrettezza ecc. e le conseguenze per le vedove e gli orfani, se ne rendeva più cruda la condizione e più disastrosa finanziariamente.

Dunque non erano queste conseguenze che la legge aveva in mira, ma solo porre un freno ai matrimoni regolari dei militari per non gravare l'erario; e la misura severa per gli ammogliati religiosamente non riteneva a contrarne.

*
* *

Valse tutto questo? a parte che non fu mai applicata generalmente, la circolare 13 febbraio 1872, e se lo fu qualche volta, fuvi più quale pretesto a coprire altri motivi; i fatti, ormai noti a tutti, perchè recenti, provano che no.

*
* *

Viene per ultimo l'Atto 494, 7 ottobre 1891 e relativo decreto.

Da esso si rileva come l'unione semplicemente religiosa anche senza connivenza, sia un male gravissimo e materiale e morale, specie per ufficiali, riconosce come la causa movente di tali unioni sia la mancanza della prescritta rendita, conferma come i comandanti di corpo malgrado le esplicite prescrizioni non abbiano esplicato il rigore necessario, e non potendo rimediare a male vuole impedirne l'aggravarsi maggiormente. Esprime che pel passato si reprime solo il concubinaggio e per l'avvenire si sottopongano a consiglio di disciplina coloro che contraessero unioni solo religiose anche senza connivenza, cioè torna alla circolare 13 febbraio 1867.

Questo chiaramente dimostra come continuassero le unioni irregolari e come i matrimoni religiosi fossero tanti da non poterli colpire ma reclamassero un provvedimento.

Quest'Atto acilò il passato cioè ammise:

1° Che gli ammogliati, pur senza rendita, potessero prestare ottimo servizio, anche posti in condizioni finanziariamente disastrose: cioè provò che pur ammogliato il possedere una rendita non è condizione per far bene il proprio dovere.

2° Che le circolari ecc. pel passato non avevano servito ad impedire il male.

*
* *

Con l'Atto 194 si è nuovamente posta la questione sul tappeto ed in termini precisi, giornali, riviste, Camera ne hanno parlato, però sempre mancante l'elemento indispensabile ad accertare la bontà di una legge, cioè l'intervento diretto degli interessati.

Se la nuova legge che si attende liberale, consona al carattere dell'esercito moderno che deve essere scuola morale della nazione, conforme allo spirito moderno, tarderà, quale effetto avrà l'Atto 194?

Non per poco rispetto alla legge, ma per forza di logica deve prevedere che avrà eguale risultato di tutte le note, circolari, ecc. passate, cioè un gran spavento in principio e dopo l...

Se impedirà unioni puramente religiose, aumenterà quelle *alla macchia*, e come prima si disse, non potendo infirmare la legge che regge le nascite, aumenterà la quota degli illegittimi, aumenterà gli spostati, gli infelici per contrasti d'affetti, e il danno risultante supererà l'utile cui si mira. oppure... si chiuderanno gli occhi fino ad un nuovo Atto 194, nuovamente tacitante il passato.

*
* *

Ed ora per concludere: dalla prima parte appare quale fosse il pensiero che ispirò le R. Patenti 1834, e come l'evoluzione che ne seguì fosse giustificata da circostanze ora non più invocabili. Dalla seconda parte, come i mezzi repressivi spesso non siansi potuti applicare e se applicati abbiano servito a nulla.

*
* *

Intanto il male è grave perchè nell'esercito non debbonsi ammettere posizioni irregolari, nè che si eludano le leggi da chi

giurò osservarle lealmente, nè molto meno schierarsi tra i nemici dello stato laico lottante per l'affermazione dei propri diritti.

*
* *

Al male occorre rimedio efficace e non leggi repressive, queste potranno servire a trattenere i delinquenti spaventandoli col timor d'una pena, ma non varranno mai a far bilanciare i propri interessi a chi ha l'animo generoso, faranno degli infelici con carattere di martiri non di colpevoli, chè è l'infamia della colpa che macchia e pesa, non la gravità della pena.

Le leggi non debbono mai vincolare la libertà, ma solo garantirne a tutti l'esercizio.

M. C.

Visto: ...

DELLA LEVA SUI GIOVANI NATI NELL'ANNO 1871

x

DELLE VICENDE DEL REGIO ESERCITO DAL 1° LUGLIO 1891 AL 30 GIUGNO 1892

Relazione a S. E. il Ministro della guerra.

Ci è giunta la relazione sulla leva dei giovani nati nell'anno 1871 e sulle vicende del regio esercito dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892, relazione che il commendatore F. Becchi, direttore generale delle leve e della truppa, ha presentato al Ministro della guerra.

È la seconda che nel decorso anno venne pubblicata, con un intervallo di circa sei mesi l'una dall'altra, intervallo brevissimo se si tiene conto del considerevole lavoro che occorre per raccogliere, riassumere e far stampare i molti e svariati dati ivi contenuti.

La relazione di cui ci occupiamo si distingue dalle altre per alcune notizie che fino ad ora non si erano rese di pubblica ragione, quali quelle relative agli iscritti riformati o dichiarati rivedibili chiamati a nuova visita ed alle visite ed arruolamenti per delegazione nel regno; e contiene preziosi dati sulle visite degli iscritti residenti all'estero e sui risultati dell'ampnistia concessa ai renitenti e ai disertori.

Ha uno speciale interesse perchè tratta della prima leva in cui il contingente di 1ª categoria fu portato ad una cifra tanto elevata da raggiungere quasi il massimo numero di

uomini che possa annualmente prelevarsi da quello dei giovani che sono riconosciuti idonei alle armi.

Presenta inoltre risultati di una gran parte dei provvedimenti emanati dal Ministro della guerra tenente generale Pelloux per svolgere il programma militare da lui adottato.

Ciò premesso esaminiamone brevemente il contenuto.

Della leva sui giovani nati nel 1871.

Risultati della leva.

Dal confronto fra i risultati proporzionali delle leve eseguite in un decennio rilevasi che essi si presentano pressochè eguali, fatta eccezione per la 2ª categoria che ha subito una diminuzione ancora più sensibile delle leve precedenti ed è scesa fino all'1,94 per cento in conseguenza del notevole aumento portato al contingente di 1ª categoria.

Il numero degli iscritti sulle liste d'estrazione è asceso a 358.913, con un aumento di 5016 giovani di fronte alla leva precedente, e di 14.862 in rapporto alla media decennale degli iscritti sulle liste delle leve precedenti.

L'esito di leva dei 358.913 iscritti fu il seguente:

Cancellati	11.855	cioè	3,30	per cento
Riformati	59.842	»	16,68	»
Rimandati alla leva successiva	77.590	»	21,62	»
Dichiarati renitenti	22.355	»	6,23	»
Arruolati o computati nel contingente di 1ª cate- goria	92.968	»	25,90	»
Arruolati in 2ª cate- goria	6.955	»	1,94	»
Arruolati in 3ª cate- goria	87.348	»	24,33	»
	358.913	»	100,	per cento.

Inscritti sulle liste.

L'aumento nel numero degli iscritti sulle liste d'estrazione è spiegato con la disposizione introdotta nel regolamento sul reclutamento stato applicato per la prima volta alla leva della classe 1871, in forza della quale disposizione gli iscritti morti prima dell'estrazione e quelli indebitamente iscritti sulle liste di leva sono cancellati dai Consigli di leva dopo l'estrazione, anzichè prima della medesima dal commissario di leva come praticavasi in passato.

Tale innovazione ha conseguentemente fatto aumentare anche il numero delle decisioni di cancellazione dalle liste pronunciate dai Consigli di leva.

Riformati e rimandati.

Il numero dei riformati, che da parecchi anni è andato sempre assottigliandosi, ha subito una nuova diminuzione di circa l'uno per cento, discendendo da 17,32 a 16,63; ed anche il numero dei rimandati per rivedibilità è diminuito sensibilmente poichè da una proporzione del 22,99 è disceso a 21,62.

Questi risultati favorevoli ci confortano grandemente perchè depongono in favore della robustezza della nostra gioventù; ma ci conforta ancora più il pensiero che un giorno, che ci auguriamo prossimo, le condizioni fisiche della popolazione potranno essere di gran lunga più buone, e tale giorno verrà raggiunto quando con provvide leggi saranno stimolati i giovani ad esercitare la loro forza muscolare, quando verrà meglio curata l'igiene e regolato il lavoro delle donne e in ispecie dei fanciulli, spesso assoggettati a fatiche che arrestano il loro incipiente sviluppo, e quando sopra tutto la progredita economia nazionale permetterà alla numerosa classe dei lavoratori di migliorare il loro regime dietetico.

Renitenti.

I renitenti ascesero a 223.45. Deducendo da questa cifra circa 8000 giovani stati aggiunti sulle liste di leva quantunque sconosciuti e che furono in massima parte dichiarati renitenti si ha che i giovani che effettivamente non furono ossequenti alla legge di leva, ammontarono a circa 14.000.

Come sempre le provincie che ebbero il minor numero di renitenti furono quelle dell'Emilia, delle Marche, della Toscana e dell'Umbria. Nelle provincie litoranee invece dove è maggiore l'emigrazione si riscontra anche un maggior numero di renitenti.

Nei capitoli relativi ai renitenti ed ai disertori la relazione di cui ci occupiamo presenta i risultati dell'amnistia concessa con regio Decreto del 23 agosto 1891 ai renitenti, agli omessi di leva, ai militari dichiarati mancanti o disertori perchè non risposero alle chiamate alle armi per istruzione, ed ai militari dichiarati disertori prima del 1° maggio 1866.

A tutti i renitenti nati nell'anno 1851, i quali ascendevano a 7742, fu concessa piena amnistia per la considerazione che per la loro età erano stati ormai, a mente dell'articolo 1° della legge sul reclutamento, prosciolti da ogni obbligo di servizio militare.

Agli altri renitenti nati in anni posteriori al 1851 fino al 1871, la concessione dell'amnistia venne subordinata alla condizione del rimpatrio se trovavansi all'estero. Quelli però ai quali spettava l'assegnazione alla 2° o alla 3° categoria potevano essere anche ammessi all'amnistia senza rientrare nel regno purchè versassero nelle casse dello Stato la somma di lire mille, ovvero provassero di essere indigenti.

Tutti indistintamente poi potevano essere amnistiati senza rimpatriare purchè dall'autorità diplomatica o consolare

fossero stati riconosciuti affetti da talune deformità che motivano la riforma.

Oltre ai suddetti 7742 fu pertanto concessa l'amnistia dal 23 agosto 1891 al 30 giugno 1892, a 1709 renitenti; di cui 1103 rimpatriarono e vennero arruolati in 1^a categoria, 580 furono arruolati in 2^a o in 3^a categoria e di essi 488 rimpatriarono, 10 non rimpatriarono ma pagarono la somma prescritta e 82 non rimpatriarono e provarono di essere indigenti; 26 infine furono riformati.

Degli omessi di leva nati nel 1851, ai quali soltanto si era accordata l'amnistia, nessuno frui di tale beneficio.

Ai militari che disertarono prima del 1^o maggio 1866, i quali al 23 agosto 1891 ascendevano a 466, venne largita piena amnistia perchè fra poco tempo avrebbero tutti compiuto il loro cinquantesimo anno d'età e avrebbero potuto, a tenore dell'articolo 67 del Codice penale militare, invocare la prescrizione.

L'amnistia concessa ai militari denunciati mancanti o disertori per inobbedienza alle chiamate alle armi per istruzione appartenenti alle classi 1852 fino a quella del 1871, venne subordinata alla condizione del rimpatrio, o al pagamento allo Stato della somma di lire mille, ovvero alla prova del loro stato d'indigenza.

Dal 23 agosto 1891 al 30 giugno 1892 furono amnistiati 634 militari, di cui 502 rimpatriarono e dei 132 che non rimpatriarono 1 soltanto pagò la somma prescritta e gli altri 131 provarono di essere indigenti.

Dalle cifre suesposte è dato rilevare le condizioni poco floride in cui versano i nostri connazionali all'estero.

Arruolati in 1^a, 2^a e 3^a categoria.

Alla fine delle operazioni della leva il contingente di 1^a categoria non risultò di 95.000 uomini, a quanti cioè avrebbe dovuto ascendere giusta la legge del 28 giugno 1891, ma di 92.968. La notevole differenza è unicamente dovuta

al forte aumento portato al contingente di 1^a categoria, in quanto che per effetto di tale aumento si accrebbero altresì le perdite verificatesi nel contingente durante il secondo periodo della leva e diminuì contemporaneamente il numero degli uomini di 2^a categoria, i quali non essendo, nè potendo essere ripartiti nei vari mandamenti in proporzioni dei vuoti che vi si verificarono, non furono sufficienti a colmarli.

Dedotti i militari già al servizio o che ottennero di ritardarlo, i morti, i carcerati, gli incorporati nelle guardie di finanza, i disertori e i 6791 inscritti stati trasferiti dalla 2^a alla 1^a categoria al termine della leva per ripianare i vuoti verificatisi nel contingente e rimasti in congedo illimitato a disposizione del Governo, il numero di coloro che effettivamente restarono assegnati ai corpi ascende soltanto a 79.516.

Oltre costoro però vennero alle armi anche 5.884 militari della classe 1870 rimasti in congedo illimitato a disposizione del Governo, e successivamente altri 726 uomini stati arruolati nel secondo periodo della leva sulla classe 1871, per modo che la cifra degli uomini ricevuti dai corpi ammontò a 86.126.

Prima della chiamata alle armi dei militari di 1^a categoria della classe 1871 fu eseguita la ripartizione fra i vari distretti militari della cifra di 30.000 uomini con la ferma di due anni stabilita con la precitata legge del 28 giugno 1891; e perciò i comandanti dei distretti stessi conoscendo quali individui dovessero assumere tale ferma più breve poterono distribuirli proporzionalmente fra i vari corpi dell'esercito.

La relazione in parola aggiunge, alle notizie consuete relative agli iscritti assegnati alla 3^a categoria, che di costoro ottennero, nella leva della classe 1871, tale assegnazione 272 figli naturali legalmente riconosciuti, e nella leva precedente 248.

Dà poi ragione di un provvedimento del quale nessuno potrà disconoscere l'importanza per gli alti scopi morali e sociali, cui esso mirava, e che si connette con la dibattuta

tuta questione della precedenza del matrimonio civile a quello religioso.

Per evitare che fosse concessa l'assegnazione alla 3^a categoria ad iscritti che dalle prodotte situazioni di famiglia apparivano legittimi mentre in fatto non lo erano non avendo i genitori contratto legale matrimonio, ma trovandosi uniti dal solo vincolo religioso, fu determinato di chiedere, in via d'esperimento, oltre gli altri documenti, anche il certificato di legale matrimonio dei genitori degli iscritti che domandavano la suddetta assegnazione come unici figli o primogeniti di vedova o primogeniti di orfani, e dei genitori dei militari che domandavano di esser trasferiti in 3^a categoria in applicazione degli articoli 95 e 96 della legge sul reclutamento.

In seguito a siffatto provvedimento dovette essere revocata l'assegnazione alla 3^a categoria a 79 iscritti, cifra che come è detto nella relazione « sebbene per se stessa non « sia molto rilevante, valse a confermare pienamente i « dubbi sorti sulla fedeltà di talune situazioni di famiglia, « e che è pur sempre notevole se si considera che il provvedimento fu limitato, in via d'esperimento, ai detti tre « soli titoli di esenzione, i quali rappresentano meno della « quinta parte di tutte le esenzioni. »

E che lo scopo di eccitare le famiglie illegalmente costituite a porsi in regola, onde non perdere i benefici dalla legge di leva concessi, al quale scopo tendeva quel provvedimento, sia stato in gran parte raggiunto, lo prova il fatto che ben 160 famiglie regolarizzarono la loro costituzione, poichè i genitori contrassero il matrimonio civile.

Visite per delegazione nel Regno e all'estero.

Due capitoli nuovi sono quelli che trattano delle visite ed arruolamenti per delegazione nel Regno, e delle visite degli iscritti residenti all'estero.

Dai dati relativi a tali visite si può desumere l'importanza dell'emigrazione e dell'immigrazione all'interno e migrazione all'estero.

Gli iscritti, che risiedendo in circondario diverso da quello in cui concorrevano alla leva, ottennero di essere visitati per delegazione dinanzi al Consiglio di leva del circondario di residenza, ammontarono a 10.231.

I circondari che ebbero il massimo numero di iscritti visitati altrove furono Ancona, Macerata, Belluno, Gerace, Firenze, Torino, Treviso, Sora, Aquila, Napoli ecc.; e quelli che ne ebbero meno Bobbio, Castelnuovo, Abbiategrasso, Volterra, Aosta, Chiavari, Crema, ecc.

I Consigli di leva che visitarono il maggior numero di iscritti appartenenti ad altri circondari furono Roma, Napoli, Genova, Torino, Milano, Palermo, Firenze, ecc.; e quelli che ne visitarono meno Bobbio, Bovino, Casalmaggiore, Fiorenzuola, Mirandola, Alghero, ecc.

Per rendere più semplici e spedite le visite per delegazione e in omaggio al principio del decentramento fu data la facoltà ai prefetti e sotto-prefetti di dispensare gli iscritti visitati per delegazione di recarsi dinanzi al Consiglio di leva del proprio circondario per ottenere la riforma, mentre prima tale dispensa era accordata dal Ministero della guerra.

— Nell'interesse dei cittadini residenti all'estero furono adottati vari provvedimenti per evitare che costoro trascurino di soddisfare alla leva e si mettano in una posizione irregolare con danno loro e della madre patria.

D'accordo col ministro della guerra quello degli affari esteri autorizzò i regi consoli a delegare nei luoghi lontani dalla sede del consolato, a persona di loro fiducia la facoltà di rilasciare i documenti necessari ad adempiere gli obblighi di leva.

Vennero ammessi gli iscritti dimoranti all'estero a contrarre l'arruolamento volontario di un anno dinanzi alle autorità consolari, e a farsi arruolare per procura dal Consiglio di leva non solo in 2^a o in 3^a categoria, ma anche in 1^a.

Fu attribuito ai prefetti e sotto prefetti il compito di autorizzare le visite degli iscritti residenti all'estero avanti i regi consoli; mentre prima tale autorizzazione era riservata al ministro della guerra.

La benefica influenza di siffatti provvedimenti si rileva dal numero degli iscritti visitati all'estero, i quali, mentre nella leva della classe 1869 furono 265 e in quella successiva 385, nella leva della classe 1871 ascesero a 409.

Gli Stati esteri in cui risiedevano il maggior numero d'iscritti sono: Stati Uniti, Argentina, Brasile, Turchia, Francia e Gran Bretagna.

Notizie varie.

— Posti a confronto i dati relativi al grado d'istruzione letteraria degli iscritti arruolati nelle tre categorie con quelli delle leve precedenti si nota da parecchi anni che in ogni leva il numero degli analfabeti diminuisce lentamente dell'uno per cento; e dal 60,49 che era nel 1871 allorchè fu eseguita la leva della classe 1849 è sceso al 40,25.

Alle scuole reggimentali però il numero degli analfabeti si riduce in meno di due anni alla metà, come emerge dal fatto che la classe 1869 al suo giungere sotto le armi contava il 42,30 di analfabeti, al 30 giugno 1892 ne aveva soltanto il 22,55.

— Merita speciale menzione, e può formare oggetto di studi, onde provvedervi, il fatto che il numero dei ricorsi, contro le decisioni dei Consigli di leva risolti favorevolmente perchè tali decisioni furono riconosciute irregolari, va di anno in anno aumentando.

I ricorsi risolti favorevolmente furono:

303, sopra 1417, nella leva della classe 1869 e cioè il 21,33 per cento; 324, sopra 1343, in quella successiva e cioè il 24,12 per cento; 501, sopra 1483, nella leva sulla classe 1871 e cioè il 33,79 per cento.

— Come sempre la statura media di tutti gli iscritti misurati risultò di metri 1,63 e quella di coloro che raggiunsero o superarono la misura legale di metri 1,55 fu di metri 1,64; ed anche come in passato le provincie che ebbero il maggior numero d'iscritti di alta statura furono

Lucca, Udine, Vicenza, Venezia, Treviso, Livorno, ecc., e quelle col maggior numero d'iscritti di bassa statura Cagliari, Cosenza, Caltanissetta, Girgenti, Catanzaro, ecc.

Per eseguire tutte le operazioni della leva i Consigli tennero complessivamente 6128 sedute, delle quali soltanto 946 furono presenziate da entrambi i consiglieri provinciali.

— Le spese necessarie all'esecuzione di tutte le operazioni della leva ascesero complessivamente a L. 1.952.421,09.

Dall'esame dei vari titoli di tali spese, mentre si nota un'economia dovuta alla riduzione dei soprassoldi annui accordati ai commissari di leva, si riscontra un aumento nelle spese di marcia per l'invio degli iscritti ai distretti e da questi ai corpi, il quale aumento dipende dal maggior numero di giovani stati arruolati in 1. categoria

Delle vicende del R. esercito dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892.

Forza dell'esercito.

Al 30 giugno 1892 la forza complessiva degli ufficiali dell'esercito permanente in servizio effettivo e in disponibilità od in aspettativa superava di 35 ufficiali quella risultante alla stessa data dell'anno precedente, e cioè ascendeva a 14.745, dei quali 14.558 erano in servizio effettivo e 187 in disponibilità od in aspettativa.

Di essi erano: generali d'esercito 2, tenenti generali 53, maggiori generali 96, colonnelli 350, tenenti colonnelli 432, maggiori 973, capitani 4269, tenenti 5996, sottotenenti 2574.

Limitandosi ad accennare le principali notizie riguardanti gli ufficiali dell'esercito permanente noteremo che le nuove nomine a sottotenente ascesero a 726, le promozioni a 1162, cioè $\frac{1}{12}$ della forza complessiva, i collocamenti in posizione

di servizio ausiliario a 339, quelli a riposo a 561, quelli in disponibilità od in aspettativa a 207, le morti a 112, le dimissioni volontarie a 27, le dispense dall'effettività di servizio a 82, le rimozioni, le rinvocazioni e le cancellazioni dai ruoli per condanna in complesso a 61, e infine che essendosi nell'anno concesso il reale assentimento di contrarre matrimonio a 331 ufficiali, al 30 giugno 1892 risultarono 3936 ufficiali ammogliati.

Gli ufficiali di complemento dell'esercito permanente da 5179 aumentarono a 5541; quelli effettivi di milizia mobile, che col tempo dovranno scomparire, da 311 si ridussero a 240; quelli di complemento di milizia mobile da 3808 ascесero a 3935; quelli di milizia territoriale da 5876 discесero a 5841, quelli in posizione di servizio ausiliario da 2574 diminuirono fino a 2057; quelli di riserva da 4286 raggiunsero la cifra di 5037.

Riunendo le cifre sovra descritte si ha che la forza degli ufficiali in congedo è di 22,651, superiore di 377 a quella risultante alla stessa data dell'anno precedente.

La forza complessiva dei militari di truppa ascendeva al 30 giugno 1892 a 2.989.443 cioè: 823.953 nei ruoli dell'esercito permanente, 525.168 in quelli di milizia mobile e 1.640.322 in quelli della milizia territoriale.

Alla medesima data dell'anno 1891 i militari di truppa ascendevano in complesso a 2.821.367; di cui 828.455 appartenevano all'esercito permanente, 445.004 alla milizia mobile e 1.547.908 alla milizia territoriale.

È spiegata nella relazione la differenza in più di 168.076 col fatto che essendosi prorogato l'obbligo di servizio della classe 1852, ai termini della legge 28 giugno 1891, tale classe non ebbe il congedo assoluto al 31 dicembre 1891. La medesima ragione vale pel notevole aumento verificatosi nella forza della milizia territoriale. Il considerevole aumento poi nel numero degli uomini della milizia mobile è dovuto al ritardato passaggio alla milizia territoriale delle classi 1857, 1858 e 1859 in forza della suddetta legge 28 giugno 1891.

Il numero degli uomini sotto le armi al 30 giugno 1892 risultò presso a poco eguale a quello degli anni precedenti alla stessa data, ed ascese a 229.511 uomini; cifra che è però bene avvertire, che non rappresenta la forza massima sotto le armi, la quale fu raggiunta dopo la chiamata generale della classe 1871, e cioè dal dicembre 1891 al marzo 1892 e che diminuì in seguito alle rassegne speciali, alle licenze straordinarie e ai congedamenti per anticipazione.

Rivolgendo inoltre l'attenzione sul numero complessivo degli uomini di 1^a categoria sotto le armi e in congedo illimitato i quali rappresentano essenzialmente la nostra forza in guerra, perchè meglio istruita e subito inquadrabile, troviamo che mentre al 30 giugno 1890 era di 831.440 dell'esercito permanente e di milizia mobile e alla stessa data dell'anno successivo di 899.195, al 30 giugno 1892 ammontava a 971.980. Questo continuo aumento nel numero degli uomini che devono costituire le unità di guerra dell'esercito permanente e della milizia mobile derivato dal già accennato ritardo del passaggio delle classi di milizia mobile alla milizia territoriale, e dai forti contingenti di 1^a categoria prelevati nelle ultime leve, non può non rallegrarci e tanto più pensando che esso aumento continuerà ancora per effetto dell'applicazione della categoria unica.

Al 30 giugno 1892 gli uomini di truppa dell'esercito permanente erano ripartiti nei seguenti gradi:

Sottufficiali	25.310
Caporali	133.596
Soldati	665.047
	823.953

Quelli della milizia mobile erano:

Sottufficiali	11.559
Caporali	48.797
Soldati	464.812
	525.168

Quelli della milizia territoriale erano così distinti:

Sottufficiali	12.192
Caporali	60.958
Soldati	503.483
Militari addetti al servizio ferroviario e telegrafico	15.198
Guardie di città, carcerarie e di finanza	8.606
Uomini mai chiamati alle armi per l'i- struzione	1.039.885

1.640.322

Arruolamenti volontari e riammissioni in servizio.

I giovani che non avendo ancora alcun obbligo di servizio si arruolarono volontariamente nel regio esercito dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892 furono 2328; quelli che, sebbene avessero preso parte alla leva e fossero stati ascritti alla 2° o alla 3° categoria, passarono nel detto periodo di tempo alla 1° categoria per libera elezione, furono 266. Il totale quindi di coloro che spontaneamente vennero sotto le armi fu di 2594, mentre nel precedente anno ascese a 3929.

La prescrizione fatta il 16 settembre 1891 di non ammettere nei reparti e plotoni d'istruzione in complesso più di 1010 allievi sergenti, mentre in passato se ne ammisero costantemente circa 2600, è stata causa, come si prevedeva, di una notevole diminuzione nel numero dei volontari ordinari e dei passaggi in 1° categoria per libera elezione.

— Dal 1° luglio al 31 ottobre 1891 si arruolarono 152 volontari di un anno, che impresero servizio il 1° novembre dello stesso anno; e dal 1° gennaio al 30 giugno 1892 ne furono arruolati altri 852, dei quali 495 chiesero di ritardare il servizio fino al 26° anno di età e 357 d'imprenderlo il 1° novembre 1892. Nel medesimo periodo di tempo inoltre altri giovani vennero eccezionalmente ammessi all'arruolamento volontario di un anno.

Ne conseguì che sino al 30 giugno 1892 furono ammessi al volontariato di un anno altri 862 giovani, di cui 237 ottennero di ritardare il servizio fino al 26° anno di età, 231 si trovavano già sotto le armi e venne loro computato il servizio prestato e 394 impresero l'anno di servizio il 1° novembre 1891.

I militari in congedo illimitato riammessi in servizio dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892 furono 281, dei quali 133 erano sottufficiali, 120 caporali e 28 soldati. In confronto ai risultati degli anni precedenti, è inferiore il numero dei sottufficiali riammessi in servizio, perchè fu mantenuto il divieto imposto fin dal 25 gennaio 1891, di riammettere quelli che appartenevano al genio e all'artiglieria da campagna, da costa, da fortezza ed a cavallo, e tolto soltanto nel maggio 1892 per i sottufficiali di cavalleria e di artiglieria da montagna.

Riparti d'istruzione.

Il corso d'istruzione degli allievi sergenti stati ammessi nei vari reparti e plotoni nel novembre 1889 fino ai primi mesi dell'anno 1890 ebbe termine con gli esami di riparazione il 31 ottobre 1891. Dei 2909 stati ammessi a seguire quel corso, 386 passarono alle compagnie del reggimento per inettitudine, negligenza o cattiva condotta e 278 cessarono durante il corso stesso dal far parte dei plotoni per varie cause. Gli altri 2245 continuarono il corso d'istruzione, e di essi 1830 vennero promossi sergenti, 235 passarono ai corpi col grado di caporale maggiore per non aver compiuto l'anno di caporale, 178 passarono ai corpi col grado rispettivo per non aver superato l'esame e 2 furono rimandati al corso successivo. Dei 2065 risultati idonei a coprire il grado di sergente, 435 vennero classificati ottimi, 1058 buoni, 572 mediocri.

Dal 1° novembre a tutto il 31 dicembre 1891 furono ammessi altri allievi sergenti nei nuovi plotoni costituiti con circolare del 10 settembre 1891.

In questo corso d'istruzione gli allievi stati ammessi a

seguirlo furono soltanto 944, perchè, tenuto conto dei sottufficiali occorrenti per mantenere al completo i quadri, vennero istituiti soltanto 34 plotoni e fu determinato il numero degli allievi che vi potevano essere ammessi, mentre in passato i plotoni ascesero a circa 60 e il numero degli allievi fu illimitato.

Queste limitazioni, il considerevole numero di allievi sergenti che da qualche anno vengono passati alle compagnie del reggimento perchè non promettono buona riuscita e l'aumento della durata del corso d'istruzione la quale da 19, o al massimo di 22 mesi, fu portata a 24 ed anche a 27 per coloro che non fossero dichiarati promovibili nel primo esame, confermano le dichiarazioni fatte recentemente dal Ministro Pelloux, nella relazione sulle condizioni militari presentata alla Camera dei deputati, di essersi cioè sempre ispirato negli atti della sua amministrazione a questo concetto: « meglio non aver sott'ufficiali che non averli buoni ».

I militari stati ammessi nel novembre dell'anno 1890 nei plotoni allievi ufficiali di complemento erano ridotti al 30 giugno 1891 a 819: e di essi 609 risultarono idonei, 52 indonei e 158 cessarono dalla qualità di allievi ufficiali.

Nel novembre dello stesso anno 1890 erano stati inoltre ammessi a seguire la speciale carriera di ufficiali di complemento 180 allievi nella scuola d'applicazione di sanità militare come aspiranti al grado di sottotenenti medici di complemento, 23 nell'8ª compagnia di sussistenza, dei quali 22 come aspiranti al grado di sottotenenti commissari di complemento e 1 come aspirante al grado di sottotenente contabile di complemento, e 20 infine nei plotoni allievi ufficiali dell'artiglieria da campagna come aspiranti al grado di sottotenenti veterinari di complemento.

Tutti furono promossi al grado cui aspiravano al termine del corso, fatta eccezione di 32 allievi della scuola d'applicazione di sanità militare che cessarono dal farvi parte per varie cause.

Il 10 settembre 1891 furono istituiti nuovi plotoni al-

lievi ufficiali di complemento e dal 1º novembre dello stesso anno vi furono ammessi 825 giovani li cui 94 dimisero per vari motivi prima del 30 giugno 1891.

Oltre i suddetti furono ammessi 205 allievi nella scuola d'applicazione di sanità militare, 30 nell'8ª compagnia di sussistenza e altrettanti nei reggimenti di artiglieria da campagna. Per costoro essendo il corso d'istruzione più breve di quello degli allievi ammessi nei plotoni si può dire fin d'ora che 171 ottennero la promozione a sottotenenti medici di complemento, 20 a sottotenenti commissari di complemento, 4 a sottotenenti contabili di complemento e 30 a sottotenenti veterinari di complemento. Gli altri erano diminuiti per varie ragioni durante il corso d'istruzione.

*Raffermi ed impieghi ai sottufficiali.
Mubrunoni.*

Dal 1º luglio 1891 al 30 giugno 1892 venne concesso a 59 soldati di rimanere sotto le armi quali attendenti di ufficiali; e furono ammessi 3156 militari, la maggior parte appartenenti ai carabinieri reali, alla rafferma di un anno senza premio.

Essendo state modificate con la legge del 28 giugno 1891 le disposizioni riguardanti le rafferme con premio istituite con la legge del 14 giugno 1874 si rende conto separatamente del numero delle rafferme con premio in base alle due leggi oracitate.

Dal giorno in cui andò in vigore la legge 14 giugno 1874 fino al 28 giugno 1891 furono concesse 38.556 rafferme con premio. Dal 1º del successivo luglio, in cui ne vigevano 18.597, fino al 30 giugno 1892, ne diminuirono 5301; e perciò alla data ultima menzionata ne rimanevano soltanto 13.296 delle quali fruivano 7772 militari.

Le rafferme con premio accordate dopo la legge 28 giugno 1891 ascesero fino al 30 giugno 1892 a 2823. Di esse

però a quest'ultima data ne rimasero 2811 essendone diminuite 12 in quel periodo di tempo.

Al 30 giugno 1892 si trovavano in servizio 2526 sottufficiali che godevano la rafferma triennale con soprassoldo di lire 109,50, dei quali 865 vi erano stati ammessi durante l'esercizio 1891-92, 1215 che erano vincolati alla rafferma annuale con soprassoldo di lire 219 dei quali 308 vi erano stati ammessi durante l'esercizio oradetto; e 1892 che percepivano il soprassoldo annuo di L. 365 dei quali 331 vi erano stati ammessi durante il medesimo esercizio. Di fronte ai risultati dell'anno precedente si ha un aumento di 266 sotto ufficiali con soprassoldo di L. 109,50 e di 172 con soprassoldo di L. 365, mentre si ha una diminuzione di 127 sottufficiali con soprassoldo di L. 219.

Si avevano inoltre al 30 giugno 1892 ancora 125 sottufficiali che godevano della differenza fra l'abolito caposoldo di L. 150 e l'aumento di 30 centesimi dell'assegno giornaliero di paga.

Una notevole diminuzione si nota nel numero degli impieghi civili concessi ai sottufficiali che avevano compiuto 12 anni di servizio militare, poichè ne furono accordati soltanto 162, mentre nell'anno precedente l'ottennero 199 sottufficiali.

Dei 162 sottufficiali, 63 furono nominati scrivani locali nell'amministrazione militare, 21 telegrafisti, 13 uscieri nelle intendenze di finanza, 11 assistenti locali nell'amministrazione militare e gli altri ottennero l'impiego nelle varie amministrazioni dello Stato.

Con vivo rincrescimento constatiamo poi che il numero dei sottufficiali che rimangono annualmente in attesa d'impiego, anzichè diminuire, come sarebbe desiderabile, o almeno rimanere stazionario, continua ad aumentare. Ed invero mentre il 30 giugno 1889 era di 638, e alla stessa data dei due anni successivi di 855 e 945, il 30 giugno 1892 ascendeva alla considerevole cifra di 1115. Su tali eloquenti cifre abbiamo fiducia che rivolgerà la sua attenzione il Ministro della guerra, e che per arrestare questo continuo e rapido aumento, stu-

dierà il modo di trattenerne sotto le armi oltre i 12 anni i migliori sottufficiali, e che farà in pari tempo insistenti pratiche perchè tutti gli impieghi riservati ai sottufficiali, a tenore dell'articolo 20 della legge 8 luglio 1883, siano loro concessi.

— I matrimoni avvenuti dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892 nei sottufficiali, caporali e soldati furono 323. Al 30 giugno 1892 il numero complessivo dei militari ammogliati tuttora in servizio ascendeva a 2252, di cui 693 appartenevano all'arma dei carabinieri reali e 533 ai distretti militari, mentre alla stessa data dell'anno innanzi ammontava a 2283.

Chiamate alle armi per istruzione.

Nel quadro seguente sono riassunti i risultati finali di tutte le chiamate dei militari in congedo illimitato venuti alle armi in varie volte dal 10 agosto al 15 ottobre 1892 per ricevere, in un periodo variabile dai 10 ai 25 giorni l'istruzione.

	Esercito permanente		Milizia mobile		Esercito permanente e milizia mobile		Totale	
	Uomini	Proporzione per cento	Uomini	Proporzione per cento	Uomini	Proporzione per cento	Uomini	Proporzione per cento
Numero degli uomini che avevano l'obbligo di presentarsi	63033	»	23894	»	6950	»	93877	»
Presentatisi all'istruzione	48211	76,48	17994	75,31	5790	83,30	71995	76,66
Rinviati ad altra chiamata prima della presentazione	2464	3,91	37	0,16	»	»	2501	2,67
Dispensati dalla chiamata prima della presentazione	9874	15,66	4265	17,85	845	12,17	14984	15,97
Mancanti senza giustificato motivo alla data di 15 giorni dopo l'invio in congedo della classe	2484	3,95	1598	6,68	315	4,53	4397	4,70
Ricevettero l'istruzione	44851	71,15	16818	66,19	5504	79,19	67173	71,55

Sopra 93.877 uomini, che complessivamente avevano l'obbligo di presentarsi, soltanto 4397 non risposero alla chiamata senza legittimo motivo. Costoro però non furono tutti denunciati ai tribunali come mancanti alle chiamate giacchè di essi 846 giustificarono la loro posizione prima del 31 dicembre 1892, e quindi ne vennero denunciati 3558, nella proporzione, cioè, del 3,78 per cento.

Questi risultati sono tali da confortarci pienamente, perchè dimostrano, come avemmo occasione più volte di osservare, l'obbedienza alla legge delle nostre popolazioni.

Promozioni Punizioni disciplinari
Condanne — Disertori.

Dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892 avvennero nell'esercito 37.096 promozioni fra i militari di truppa; 36 esonerazioni volontarie o d'autorità dai gradi di furiere maggiore, furiere, caporale maggiore e caporale; 215 sospensioni dal grado di sottufficiale; 717 retrocessioni, delle quali 169 dal grado di sottufficiale; e 119 rimozioni, di cui 77 dal grado ora detto

- Nel medesimo periodo di tempo passarono alle compagnie di disciplina 1256 militari, di cui 429 dopo espiata la pena per furto; ed entrarono per condanna negli stabilimenti militari di pena 1007 militari, dei quali 167 nei reclusori, 306 nelle compagnie reclusi e 534 nelle compagnie carcerati. Le cause della condanna furono: per 288 la diserzione, per 247 l'insubordinazione, per 21 la prevaricazione per 160 il furto e per 291 reati diversi.

- I militari dichiarati disertori nell'anno furono 690, dei quali, la maggior parte, erano iscritti di 1ª categoria della classe 1871 che non risposero alla prima chiamata sotto le armi e gli altri erano militari già sotto le armi. I disertori presentatisi spontaneamente asciesero a 268 e quelli arrestati a 126.

Inviati in congedo e licenze straordinarie.

Furono inviati in congedo illimitato, nei mesi di luglio e agosto 1891, 498 militari della classe 1869 con obbligo di due anni di servizio; 58.314 della classe 1868 con obbligo di tre anni di servizio; 6140 della classe 1867 appartenenti alla cavalleria e agli stabilimenti militari di pena; e dal 1° luglio 1891 al 30 giugno 1892 furono congedati 3056 militari che avevano compiuto la ferma di cinque anni.

In conseguenza del forte aumento portato al contingente di 1ª categoria della classe 1871 vennero nell'agosto 1891 congedati per anticipazione altri 15.954 militari di 1ª categoria della classe 1869 con la ferma di anni tre.

Lunga sarebbe l'enumerazione della serie dei provvedimenti adottati dal ministro della guerra per rendere meno gravosa agli iscritti ed alle loro famiglie la legge di leva e per contenere la forza sotto le armi nei limiti del bilancio; e più lunga ancora riuscirebbe l'esposizione delle molteplici e giuste ragioni che indussero il generale Pelloux ad emanare quei provvedimenti.

Perciò noi, per non guastare con un riassunto troppo sintetico l'importante parte della relazione che tratta « delle licenze straordinarie e dei congedi illimitati per anticipazione » rimandiamo i nostri lettori alla sua integrale lettura, e ci limitiamo ad accennare che in conseguenza dei provvedimenti in parola il 30 giugno 1892 trovavansi in licenza straordinaria in attesa del congedo 18.869 militari dei quali 702 ottennero tale licenza, anziché quella di convalescenza, in seguito a rassegna di rimando.

Rassegne di rimando, passaggi alla 3ª categoria e morti.

— Dei militari sotto le armi sottoposti a rassegna di rimando dal 1° luglio 1891 al 30 giugno dell'anno successivo, 276 vennero trasferiti ad altro corpo, 3 fecero passaggio al corpo dei veterani, 1530 furono inviati in licenza di convalescenza, e 3602 vennero congedati in modo assoluto, essendo risultati non idonei al servizio militare, tra i quali 36 per cause dipendenti dal servizio stesso. Inoltre nelle due rassegne semestrali vennero riconosciuti inabili e congedati in modo assoluto altri 372 militari che trovavansi in congedo illimitato.

Come negli anni passati, le principali cause che motivarono la riforma sono le medesime, e cioè: le alterazioni organiche dell'apparato respiratorio, le ernie viscerali, le malattie del cuore e del pericardio, le lesioni dell'apparato visivo, l'epilessia, l'alienazione mentale, l'oligoemia, ecc.

— Dal 1° luglio 1891 al 30 giugno dell'anno successivo 613 militari di 2ª categoria e 2640 di 1ª categoria vennero trasferiti alla 3ª categoria in virtù degli articoli 95 e 96 della legge sul reclutamento, le quali cifre sono inferiori a quelle degli anni precedenti.

— Ad onta del maggior numero di uomini di 1ª categoria della classe 1871 venuti sotto le armi, i militari morti in servizio nel detto periodo ascesero a 1605, cioè 298 in meno dell'anno precedente. Di essi ne morirono 25 per cause di servizio, 1470 per malattia, 52 per infortunio, 12 uccisi, e 71 per suicidio. Notiamo con compiacimento la diminuzione sensibile verificatasi nel numero dei suicidi i quali, nell'anno precedente ammontarono a 91.

La proporzione per mille dei 1605 militari morti sotto le armi è del 7,40 per mille uomini della forza media ricavata dalle giornate di effettività di servizio, mentre al 30 giugno 1891 risultò dell'8,29 per mille.

Notizie varie.

Durante il periodo di tempo cui si riferisce la relazione, 20 volontari vennero prosciolti dal servizio militare, 579 militari collocati a riposo e giubilati, e 75 cancellati dai ruoli per condanna.

Qui poniamo termine a questa recensione, fiduciosi che i cultori di cose militari non se ne appagheranno ma vorranno leggere e studiare le notizie contenute nella pregevole relazione.

NOTIZIE POLITICO-MILITARI ITALIANE

Risolta la crisi ministeriale, come abbiamo narrato nella dispensa precedente, era continuata ancora per qualche tempo nella stampa le discussioni sulle cause che ne avevano ritardato la soluzione, e vi diede appunto una lettera dell'onorevole generale Ricotti, nella quale egli comunica al pubblico le proprie opinioni sulla questione militare in rapporto alle condizioni finanziarie, come già le aveva espresse a chi lo aveva interpellato durante la crisi.

Quali sieno le opinioni del generale Ricotti a questo proposito, in generale tutti lo sanno.

Partendo dal principio che l'attuale bilancio della guerra non basti per l'attuale ordinamento dell'esercito, egli ritiene necessario un aumento del bilancio od una riduzione delle unità organiche, e siccome un aumento del bilancio è impossibile (e l'onorevole generale è il primo a riconoscerlo, anzi a sostenerlo), così propugna una diminuzione delle unità organiche. Che poi la riduzione si faccia con un sistema piuttosto che con un altro, si riducano i corpi d'armata, o i battaglioni nel corpo d'armata, o le compagnie nel battaglione è questione secondaria e di sistemi possibili l'onorevole generale in diverse occasioni ne propose parecchi.

Non ci fermeremo a confutarli e neppure a enumerarli. A noi basta da cronisti notare che nessuno dei generali che pure furono interpellati durante la crisi convenne nelle idee dell'onorevole Ricotti; tutti furono d'accordo nel respingere le proposte di economie sommarie, di amputazioni, di rivolgimenti radicali, tutti furono unanimi nel sostenere che, se nuove economie erano necessarie nel bilancio della guerra, non potevano farsi che procedendo sulla via già tracciata delle riforme amministrative con riduzione al minimo delle parti non combattente;

altre economie non sembrano possibili senza diminuire la forza edettiva dell'esercito o la sua compagine o la sua prontezza alla mobilitazione.

Quest'attitudine ferma, decisa e concorde di tutti gli altri generali interpellati (e della quale l'esercito deve essere loro riconoscente) non fa certo estranea ad una soluzione della crisi che non avesse un carattere di demolizione delle nostre istituzioni militari.

* *

Il 20 dicembre si riaprì il Parlamento e l'on. Crispi, presidente del Consiglio fece alla Camera le seguenti dichiarazioni, che ripeté poi anche in Senato:

« I colleghi che mi circondano, per le loro origini politiche, per i loro sentimenti a voi ben noti vi rivelano lo spirito onde fummo animati nella costituzione del nuovo Ministero.

« Noi non apparteniamo ad un settore piuttosto che ad un altro del Parlamento; noi apparteniamo al gran partito unitario che ha per sola mira l'Italia, a servire la quale ci siamo dedicati con animo sereno, col dovere del sacrificio.

« Fatalmente abbiamo assunto il potere in un momento in cui le condizioni della patria sono gravi come nol furono mai.

« Dello stato attuale di cose non imputiamo alcuno; esso è la conseguenza di una serie di casi, che possiamo constatare, ma che non dobbiamo giudicare. Solo diremo che grandi sono le difficoltà che dobbiamo superare, e che a rilevare il credito, a riordinare le finanze, a confortare l'impero della legge, a ridare al paese la coscienza di sé stesso, abbiamo bisogno del concorso della Camera senza distinzione di partiti.

« A tale fine chiediamo da voi la tregua di Dio! Quando la fortuna d'Italia sarà instaurata, ciascuno riprenderà il suo posto. Il combatterci oggi, metterci oggi gli uni contro gli altri, permettetemi lo affermi col cuore di patriotta, sarebbe un delitto. Quando il pericolo incalza, dobbiamo essere tutti uniti per la difesa comune. Chiamati da S. M. al Re al difficile ufficio di governare lo Stato, non ci sentiamo sicuri senza la fiducia vostra e la fiducia del popolo, del quale dovete essere gli interpreti.

« Teniamo a dichiarare, che il patriottismo non è il monopolio di

un partito più che di un altro, e però ci rivolgiamo a tutti voi per aiutare al successo dell'opera nostra.

« L'opera alla quale ci accingiamo, è la più ardua dopo quella della costituzione nazionale.

« Dal 1850 al 1870 lavorammo per il conseguimento della materiale unità della patria, ed ora dovremo lavorare per cementare l'unità morale e perchè l'edificio, per cui fu sparso il sangue dei nostri martiri, s'è consolidato.

« Sono molti i bisogni dello Stato ed a soddisfarli, il potere esecutivo presenterà al Parlamento i necessari disegni di legge. È forza però ricordare che non vi è tempo da perdere. Il ritardo a provvedere produrrebbe un doppio danno: crescerebbe il disagio all'interno, il discredito all'estero.

« Nell'amministrazione, con una opportuna semplificazione di pubblici servizi, apporteremo le maggiori economie possibili. Ma non giova illudersi. È suonata l'ora di chiedere qualche sacrificio al paese, il quale siate tutti sicuri, non si rifiuterà. È inutile tormentarsi coi rimedi, impotenti in attesa d'un beneficio che per la nostra negligenza sempre si allontanerebbe da noi.

« Se dal 1889 in poi il Parlamento non si fosse rifiutato alle domande del potere esecutivo, oggi nessuno dubiterebbe del nostro avvenire.

« Signori deputati, soli e senza di voi nulla faremo. L'accordo del Parlamento col Ministero è per il medesimo condizione essenziale di vita in un paese libero; e questo accordo, metteremo tutta l'opera nostra perchè non ci manchi.

« Con questa fede, adopereremo tutte le nostre forze perchè l'azione concorde del Parlamento e del Governo raggiunga l'altissima mèta.

Queste dichiarazioni, hanno fornito argomento agli onorevoli Imbriani, Cavallotti, Colajanni N., Fortis ed altri di fare alcune considerazioni sulla situazione, sui doveri del Governo e sulla responsabilità dei partiti.

Parlarono in senso radicalmente socialista gli onorevoli De Felice e D'Agmì.

Dopo una breve risposta dell'onorevole presidente del Consiglio, la discussione si aprì sull'opportunità di ordinare la pubblicazione degli atti della Commissione d'inchiesta sugli scandali bancari.

Un ordine del giorno di plauso alla Commissione fu approvato con voti favorevoli 141, contrari 24 e 118 astensioni.

Si passò quindi a votare la pubblicazione degli atti d'inchiesta, ma stavolta la Camera non risultò in numero.

La votazione fu rinnovata in principio di seduta il giorno appresso (22) e restò approvata la pubblicazione degli atti stessi ad eccezione dei documenti di carattere assolutamente privato.

Fino dalla seduta del 20 l'onorevole Ministro della guerra aveva presentato un nuovo progetto di legge per la leva sui nati nel 1873 e l'onorevole Ministro della marina aveva parimenti presentato un progetto di legge per la leva di mare sui nati nello stesso anno. Il progetto del Ministro della guerra, identico per la sostanza a quello già presentato dall'onorevole Pelloux, constava di un solo articolo con cui si stabiliva che sarebbero applicate alla leva del 1873 le stesse norme che valsero per quella del 1872.

Questi ed altri progetti di legge furono approvati dalla Camera e dal Senato nella seduta del 22, quindi il Parlamento si aggiornò.

* * *

Nell'ultima dispensa abbiamo parlato della crisi che portò al ministro della guerra l'onorevole generale Mocenni al posto del generale Pelloux e a quello della marina l'on. ammiraglio Morin invece del l'on. ammiraglio Racchia.

L'on. Mocenni comunicò all'esercito la presa di possesso della sua carica col seguente ordine del giorno.

« Chiamato alla fiducia di S. M. il Re alla carica di Ministro della guerra, ne assumo le funzioni. Mi confortano nel difficile incarico la rinomata disciplina dell'esercito, la sua inecrollabile devozione al Re e alla patria e la certezza che avrò la valida ed intelligente collaborazione di tutte le autorità militari ».

L'on. Morin ha annunciato la sua nomina all'armata con queste parole: « Ho l'onore di assumere l'ufficio di Ministro della marina che S. M. il Re si è degnato conferirmi ».

Nella corrente quindicina i due ministeri si completarono colla nomina del maggior generale Bogliolo Giacomo a sottosegretario di Stato per la guerra e del contrammiraglio Serra Luciano a sottosegretario di Stato per la marina; due nomine che fecero, rispettivamente nell'esercito e nell'armata, la migliore impressione.

Da molto tempo la nostra colonia Eritrea era perfettamente tranquilla, i lavori di agricoltura erano stati ripresi con attività da tutte le tribù, oramai sicure dalle razzie dei nemici interni ed esterni; il bilancio della colonia presentava una piccola eccedenza; la sicurezza era tanta, che il governatore onorevole generale Baratieri si trovava in licenza in Italia e prendeva parte ai lavori parlamentari. Ma non a torto fu detto che l'Africa è la terra delle sorprese.

Il 22 dicembre giunse al governo un telegramma del colonnello Arimondi vice-governatore, il quale annunciava una splendida vittoria riportata dalle nostre truppe sui Dervisci:

« Ieri 21 dicembre alle ore 11, l'intero corpo dei Dervisci, forte di sei mila fucili e quattro mila lance, girata l'ala destra della posizione di Agordat, si schierò lungo il torrente Damti, con probabile intenzione di attaccare nella notte seguente, prendendo a rovescio il forte. Il comandante, colonnello Arimondi, prevedendo che l'attacco notturno sarebbe stato pericoloso, decise di prevenire il nemico e di attaccarlo con tutte le forze disponibili. Dopo due ore di feroce ed ordinato combattimento, i Dervisci posti in completa rotta ripassarono il Barca, per riguadagnare la linea di ritirata, lasciando gran numero di morti, fra cui il comandante Hamet Ali e quasi tutti gli Emiri.

« Più di sessanta Landiero e una mitragliera caddero nelle nostre mani.

« Le nostre perdite furono abbastanza sensibili. Fra i morti sono il capitano Forno, il tenente Pennazzi Lincoln, il tenente Colonia, il furiere Profili. I tenenti Mangiagalli e Brizio rimasero feriti gravemente. »

Notizie posteriori recarono che nel combattimento di Agordat i Dervisci erano più di dieci mila, e che dei nostri presero parte al combattimento sette compagnie, due batterie da montagna e due squadroni, circa duemiladugento uomini, più alcune bande assoldate.

Le perdite dei Dervisci oltrepassarono i mille morti. Ebbero poi moltissimi feriti, il resto fu disperso. Da parte nostra, oltre i morti e i feriti italiani sopra indicati, caddero nella battaglia 98 morti, e 123 feriti appartenenti alle nostre truppe indigene, le quali si comportarono egregiamente.

* *

Di questa vittoria l'onorevole Ministro della guerra, generale Mocenni, diede immediatamente annunzio al Senato ed alla Camera leggendo il telegramma pervenutogli ed aggiungendo che si sentiva orgoglioso di segnalare questo nuovo trionfo del nostro esercito. L'annunzio naturalmente fu salutato da applausi. Solo alla Camera alcuni deputati dell'estrema sinistra ne trassero occasione di brontolare. A nessuno poi venne in mente di proporre una formale congratulazione per questa vittoria, e mancò perfino una manifestazione di compianto per i caduti. La cosa fu notata in paese e dispiacque.

Alla dimenticanza del Parlamento rimediarono in parte i municipi e le popolazioni. Numerosi telegrammi di vivissime congratulazioni e di patriottici indirizzi pervennero al Ministro della guerra da ogni parte d'Italia e specialmente dalla Sicilia. In molte città vi furono popolari dimostrazioni di allegrezza.

Il Ministro della guerra appena ricevuto l'annunzio della vittoria di Agordat ha inviato al colonnello Arimondi il seguente telegramma:

« Orgoglioso brillante vittoria combattimento Agordat mando subito a lei officia i tutti a truppa l'espressione del mio alto compiacimento pel modo con cui si condussero. Attendo poi rapporto particolareggiato e proposte di ricompense ».

Poco appresso gl'inviava quest'altro di S. M. il Re per essere portato all'ordine del giorno in tutti i presidi dell'Eritrea

« Mando a lei ed alle mie truppe d'Africa le più vive felicitazioni per la vittoria di Agordat. L'Italia si associa al mio plauso, rende insieme con me un sacro tributo d'onore ai valorosi che morirono per la gloria della nostra bandiera ».

Il colonnello Arimondi rispose che il plauso del Re, era per lui e per le sue truppe il premio più ambito.

* *

Subito dopo la battaglia, il colonnello Arimondi ordinò che i Dervisci fossero energicamente inseguiti, ma questo inseguimento aveva soltanto lo scopo di continuare la loro dispersione ed allontanamento, racco-

ghendo i maggiori frutti dalla vittoria e non già, come taluni supponevano, quello di dare una maggiore estensione alla nostra politica ed occupazioni in Africa.

Ottenute le scop, rassicurate pienamente le popolazioni del confine il colonnello Arimondi, secondo i precisi intendimenti del Governo, è ritornato al suo posto.

Speriamo che questo combattimento abbia tolto ai Dervisci ogni volontà di fare incursioni sul nostro territorio; ad ogni modo deve avere ispirato a noi piena fiducia nella solidità delle nostre truppe indigene e delle nostre opere di difesa.

Agordat, posto avanzato di Cheren, col suo ben munito e presidato fortino, oltre ad assicurare i Beni Amer, offre protezione a molte altre tribù, le quali dalle loro sedi prossime a Kassala, troppo tormentate dai Dervisci, emigrarono sul nostro territorio, e concorre a rendere maggiormente sicura la via di Kassala.

Il forte e il presidio sono ancora un valido appoggio alla residenza di Mogolo nel caso che questa dovesse difendersi da invasioni provenienti da Kassala.

Agordat è l'ultimo nostro presidio regolare presso i Dervisci. Dopo quanto avvenne, è probabile che la forza di questo presidio venga alquanto aumentata, ma del resto non vi è altra misura da prendere. Oramai si è visto che le nostre truppe indigene, ben guidate da ufficiali italiani, hanno in essi tale fiducia, che si battono come leoni. Si aggiunga poi che queste truppe sono in massima parte reclutate fra popolazioni tradizionalmente nemiche dei Dervisci.

* *

Da qualche tempo le condizioni della sicurezza pubblica in Sicilia lasciavano molto a desiderare. Fino dal mese scorso si erano inviati nell'isola vari ripari staccati o provvisorio rinforzo delle guarnigioni locali. Ma, persistendo l'agitazione e scoppiando qua e là in aperti tumulti, si dovette ricorrere a misure più energiche e di carattere più duraturo. Un decreto reale in data del 24 dicembre chiamò alle armi i militari di 1ª categoria della classe 1869 ascritti ai reggimenti dei granatieri, di fanteria di linea e di bersaglieri ed appartenenti per fatto di leva a tutti i distretti del regno, lasciando però al Ministro della guerra facoltà di determinare il tempo e i modi della chiamata stessa.

In base a ciò il Ministro ha dato ordine per il ritorno sotto le armi dei militari sopra specificati, ed appartenenti alle circoscrizioni dei seguenti corpi d'armata: V corpo (Verona), IX corpo (Roma), X corpo (Napoli).

I richiamati dovranno trovarsi sotto le bandiere il 5 del prossimo gennaio. Essi verranno inviati

quelli del corpo d'armata di Verona a Livorno per rinforzare la brigata Siena (31° e 32° reggimento fanteria);

quelli del corpo d'armata di Napoli a Salerno per rinforzare la brigata Ferrara (47° e 48° reggimento fanteria);

quelli del corpo d'armata di Roma metà a Livorno e metà a Salerno agli stessi reggimenti;

quelli appartenenti ai bersaglieri saranno diretti, assieme a quelli di fanteria, ai quattro reggimenti di fanteria sopra indicati, ove saranno presi in aggregazione per poi passare effettivi al 3° reggimento bersaglieri che ha sede a Palermo.

Le due brigate rinforzate partiranno per la Sicilia entro la prima quindicina di gennaio.

A comandante del XII corpo d'armata fu nominato il tenente generale Morra di Lavriano.

* *

Non crediamo nostro compito intrattenerci sui tumulti che ebbero luogo in Sicilia, nè riferirne i particolari nè commentarli. Non sono fatti militari, quantunque disgraziatamente sia necessario farvi intervenire la truppa.

A noi qui basta dire che la condotta dei nostri ufficiali e dei nostri soldati in queste tristi circostanze fu superiore ad ogni elogio sotto tutti i rapporti. E questo riconoscono non solo le autorità ma le stesse popolazioni.

Le cause fondamentali delle piaghe della Sicilia sono antiche e profonde e solo con buone leggi e col tempo vi si potrà porre rimedio. Ma pare che vi siano pure cause incidentali che hanno dato esca al malumore popolare e queste bisogna rimuoverle immediatamente.

È un fatto che anche nei momenti di maggiore esaltazione i tumultuanti siciliani cercano ogni modo di far capire che non l'hanno contro le istituzioni fondamentali che ci reggono e molto meno contro l'esercito, contro l'unità della patria, ma l'hanno contro gli oppressori locali. L'in-

giusta ripartizione dei tributi che gravitano esorbitantemente sulle classi povere, fra le quali la causa fondamentale dell'agitazione, certo la principale sprata agli attuali tumulti.

Il governo nello stesso tempo che prese energiche misure per mantenere l'ordine pubblico ha dato ordini severi e precisi perchè le cause incidentali di malcontento sieno immediatamente rimosse. Speriamo che tutto ciò valga a ricondurre presto la tranquillità nell'isola. Nessuno lo desidera più ardentemente dei militari.

* *

Le principali disposizioni d'interesse militare emanate nella quindicina, oltre il richiamo parziale della classe 1869 di cui parlammo precedentemente, sono:

L'invio in congedo illimitato dei militari *rieducabili* arruolati nella classe 1872 per la ferma di un anno ed appartenenti a classi precedenti.

L'invio in licenza dei militari di cavalleria trasferiti alla classe 1870 e di quelli di altre armi trasferiti alla classe 1871; l'invio in licenza dei volontari appartenenti alla classe 1871 (appartenenti a tutte le armi meno la cavalleria) i quali ne facciano domanda.

Le disposizioni relative a un corso ferroviario di stazione che sarà iniziato il 20 del prossimo gennaio sotto la direzione del comando del corpo di stato maggiore; corso al quale saranno comandati alcuni ufficiali subalterni delle armi di fanteria e di cavalleria, più alcuni ufficiali subalterni di complemento e capitani in posizione di servizio ausiliario.

La formazione di nuovi plotoni allievi sergenti presso due reggimenti di fanteria e due di cavalleria, visto che il numero di allievi ragguardevole da alcuni dei plotoni già formati è superiore a quello che le esigenze del servizio e dell'istruzione possono consentire. L'esuberanza sarà versata nei nuovi. Contemporaneamente furono soppressi alcuni plotoni che avevano un troppo scarso numero d'allievi.

Roma, 1° gennaio 1894.

M.

NOTIZIE MILITARI ESTERE

AFRICA.

Scorrerie dei Mahdisti verso la frontiera egiziana. — Sulla fine del luglio 1893 l'emiro Osman-el-Azzak alla testa di 500 Mahdisti o Dervisci, movendo da Dongola, fece una scorreria nell'oasi di Wah-el-Kargeh. Questa oasi si trova ad occidente del Nilo e, presso a poco, sul parallelo di Esneh; perciò la scorreria, partita dal Dongola e dopo essersi fermata all'oasi di Selime, dovette spingersi verso settentrione ed attraversare una parte del deserto di Libia per arrivarvi, percorrendo all'incirca 600 chilometri. L'oasi è una delle più estese, senza essere delle più popolate; per essa passano le carovane, che da Siut sul Nilo si recano nel Darfur ed in questo passaggio sta la sua importanza.

I Mahdisti nella loro scorreria sorpresero Beiris, che forma la parte più meridionale dell'oasi, vi uccisero l'omdeh a capo del paese e saccheggiarono il villaggio. Sembra che da Beiris i Mahdisti abbiano fatto delle incursioni verso i paesi più a nord; però dopo alcuni giorni avuta notizia dell'avanzarsi di truppe egiziane dalla parte del Nilo, si sono ritirati per la via carovaniera su Selima e Dongola, conducendo seco undici prigionieri, fra i più notabili del paese ed il bottino.

Appena si seppe al Cairo della scorreria dei Mahdisti furono inviati su Siut e Guirgeh, uno squadrone di cavalleria quattro compagnie di fanteria e quattro pezzi d'artiglieria allo scopo di calmare le popolazioni ed impedire che i Mahdisti saccheggiassero anche le città lungo il Nilo. Nello stesso tempo da Assuan si dirigeva verso il deserto un distacca-

mento di 100 uomini del corpo montato su dromedari per togliere la ritirata ai Mahdisti, scopo che non fu raggiunto.

Dopo partiti i Dervisci dall'oasi di Korgeh, vi andarono un maggiore del genio con due compagnie di fanteria per costruire in località adatta un forte, il quale coprisse l'oasi in modo da resistere a nuove incursioni dei Mahdisti.

★ ★

Nel novembre lo stesso emiro alla testa di 300 dei suoi partiva da Abu-Hamed sul Nilo, dirigendosi alla volta dei pozzi di Murad; cioè verso il centro del deserto di Nubia compreso nel grande arco, che descrive il Nilo da Abu-Hamed a Korosco.

Da parecchi anni a difesa dei pozzi stanno gli Ababdeh-Melikah sotto gli ordini del bey Saleh, che è uno dei loro capi tribù; ed i dervisci per quanti tentativi abbiano fatto, non riuscirono mai a riprenderli.

L'attacco avvenne nel mattino del 12 novembre e se esso fu vigoroso, anche tenace ne fu la resistenza, tanto che lo stesso bey Saleh rimase morto con quattordici dei suoi. Dalla parte degli aggressori venne ferito gravemente l'emiro Osman-el-Azarak, la qual cosa costrinse i Mahdisti a ritirarsi su Abu Hamed.

La notizia dell'attacco giunse a Derawi sul Nilo cinque giorni dopo. Fu allora ordinato al bey Bascir, capo degli Ababdeh Asciahad, altra tribù alleata agli egiziani, che sta nel deserto a guardia dei pozzi dell'Heimar, di inviare sul luogo del combattimento un centinaio dei suoi uomini e nello stesso tempo, furono subito fatti partire da Nadi Alfa per la stessa località 200 ascari del corpo a dromedari comandati dal Caimacan Macheli bey. Le fortificazioni intorno ai pozzi di Murad vennero riparate per porre in grado la tribù degli Ababdeh, posta a difesa di quella località, di potersi difendere da un nuovo assalto dei dervisci; però sino alla fine dell'anno 1893 non era ancora stato scelto il successore del defunto Saleh bey.

Se la morte di costui è stata assai deplorata dal governo egiziano, anche quella di Osman el Azrak, qualora accadesse, sarebbe un gran colpo per i Mahdisti, i quali perderebbero in lui uno dei più attivi ed energici capi. Fu egli che anteriormente ai fatti sopra accennati condusse nel gennaio 1893 la scorreria contro i villaggi sul Nilo nei

dintorni di Sarra. Inseguito da un distaccamento del corpo a droni, comandato dal capitano Payne, lo sconfisse ed il Payne rimase ucciso con 40 della sua gente.

AUSTRIA-UNGHERIA

Il nuovo ordinamento dell'artiglieria da campo. — In seguito alle disposizioni emanate con Decreto Imperiale 26 dicembre 1894, l'artiglieria da campagna austro-ungarica consta finora di 44 reggimenti di artiglieria di corpo d'armata, di 42 divisioni di batterie e di una divisione indipendente di batterie da montagna.

In ogni corpo d'armata (meno il XV) il reggimento d'artiglieria di corpo e le 3 divisioni di batterie addette alle 2 divisioni di truppe dell'esercito ed a quella di landwehr, costituiscono una brigata d'artiglieria.

Ogni reggimento di artiglieria di corpo d'armata, si compone oggi dello stato maggiore di reggimento, di una 1ª ed una 2ª divisione di batterie (di 3 batterie), di un quadro di parco e di un quadro per deposito di complemento.

Ciascuna delle 42 divisioni di batterie è oggi costituita da uno stato maggiore, di 3 batterie e di un quadro per parco da munizioni e per deposito di complemento.

Otto dei reggimenti di corpo d'armata hanno in più una divisione di 2 batterie a cavallo.

Tutti i reggimenti di corpo inoltre, meno il 4º, il 4º ed il 5º, hanno una batteria da montagna.

Si hanno cioè fino ad ora in piede di pace 240 batterie da campagna, 46 batterie a cavallo ed 44 batterie da montagna e queste diventano 44 con una divisione di batterie da montagna di 3 batterie del Tirolo.

Questo è in riassunto l'ordinamento attuale dell'artiglieria da campo austro-ungarica.

Con Decreto Imperiale del 6 dicembre 1893 è stabilito che, a datore dal 1º gennaio 1894, l'artiglieria da campo sia così costituita:

- a) da 44 reggimenti d'artiglieria di corpo d'armata;
- b) da 42 reggimenti d'artiglieria divisionali;
- c) da una divisione di artiglieria da montagna.

In ogni corpo d'armata (meno il XV) il reggimento di artiglieria di corpo e 3 reggimenti divisionali, costituiscono una brigata d'artiglieria.

Ogni reggimento di corpo d'armata e divisionale si comporrà, sul piede di pace, dello stato maggiore di reggimento, di 4 batterie, di un quadro di parco e di un quadro di deposito di complemento.

Otto reggimenti di corpo avranno inoltre (come attualmente) una divisione di 2 batterie a cavallo, ed 11 reggimenti di corpo una batteria da montagna ciascuno.

La divisione di batterie da montagna conterà dello stato maggiore di divisione, di 3 batterie e di un quadro di deposito di complemento.

Dunque in complesso, a datore dal 1º gennaio, si avranno, sul piede di pace:

- 224 batterie da campagna;
- 46 » a cavallo;
- 44 » da campagna;

ossia un aumento di sole 44 batterie da campagna sull'ordinamento attuale.

Agli stati maggiori di reggimento e delle unità dell'artiglieria da campagna sono in complesso assegnati, sul piede di pace: 28 colonnelli, 35 tenenti colonnelli, 58 maggiori, 244 capitani in 1ª, 421 in 2ª, 525 tenenti e 437 sottotenenti. Al comando di ogni reggimento sono assegnati due ufficiali superiori senza determinarne il grado.

Col nuovo organico si viene ad aumentare il numero degli ufficiali: di 7 colonnelli, 7 tenenti colonnelli, 44 maggiori, 37 capitani di 1ª classe, 49 di 2ª classe, 433 tenenti e 403 sottotenenti.

Il forte aumento di ufficiali, sproporzionato certo al numero dei nuovi reparti combattenti che si costituiscono, il nome di reggimenti dato anche a quelli divisionali che non constano altro che di 4 batterie da campagna, e l'aver assegnato anche a questi 2 ufficiali superiori lasciano supporre che forse neanche questo ordinamento sarà definitivo, ma solo preparatorio ad altro nel quale i reggimenti potranno essere costituiti su sei batterie raggruppate in due divisioni. In tale senso già si fanno proposte da giornali militari (*Reichswehr*), soggiungendo che in tale occasione potrebbero essere ridotti da 8 a 6 i pezzi della batteria sul piede di guerra, facilitandone così la mobilitazione e rendendo la batteria stessa più manovrabile.

In caso di mobilitazione:

1º Con ogni quadro di parco dei reggimenti di corpo d'armata si costituisce il parco d'artiglieria di corpo d'armata ed un comando di scorta di colonna di munizioni di parco di artiglieria d'armata.

Col quadro di parco dei reggimenti divisionali, si costituiscono i parchi d'artiglieria di divisione.

2° Con ogni quadro di deposito di complemento si costituisce il deposito di complemento del reggimento il quale consta di due repart, cioè di una batteria di complemento e di un deposito propriamente detto.

3° Presso gli undici reggimenti d'artiglieria di corpo, che hanno una batteria da montagna, si può, al bisogno, costituirne una seconda: presso il 3° reggimento (Graz) se ne possono costituire due di tali batterie.

La divisione di batterie da montagna sdoppia, in caso di mobilitazione, le sue 3 batterie, inoltre il suo quadro di deposito di complemento costituisce 4 batterie da campagna a carreggiata ridotta.

La composizione delle varie batterie, sul piede di pace e su quello di guerra, è data dal seguente specchio:

		Ufficiali	Truppa (1)	Cavalli	Pezzi	Cassoni	Carri
Batteria . . .	sul piede di pace	4	104	44	4	2	3
	sul piede di guerra	5	195	142	8	8	5
Batteria a cavallo.	sul piede di pace	5	122	116	6	2	4
	sul piede di guerra	5	187	223	6	6	6
Batteria da montagna di un reggimento di corpi d'armata.	sul piede di pace	2	60	49 (2)	4	—	—
	sul piede di guerra	3	111	69	4	—	3 (4)
Batteria della divisione batterie da montagna.	sul piede di pace	4	90	14 (2)	4	—	—
	sul piede di guerra	3	102	54 (3)	4	—	3 (4)
Batteria a carreggiata ridotta (Schmalspurigo)		3	103	46	4	4	3

Le batterie a cavallo, da campagna ed a carreggiata ridotta sono armate con cannoni da 9 centimetri. Quelle da montagna con cannoni da 7 centimetri.

(1) Compresi i cadetti e l'ufficiale (1 per batteria).

(2) Di cui 8 da soma.

(3) Di cui 46 da soma.

(4) Un affusto di ricambio e due carri di requisizione.

(5) Di cui 12 da soma.

In complesso col nuovo ordinamento l'Austria-Ungheria può mobilitare

Batteria da campagna	224 permanenti 56 di complemento	} 280
Batterie a cavallo	16 permanenti	
Batteria da montagna	14 permanenti 16 da formarsi	} 30

Batterie a carreggiata ridotta 4 da formarsi.

In complesso 330 batterie, con un totale di 2474 pezzi.

SPAGNA.

Artiglieria. — L'arma di artiglieria nelle Spagna, Isole Baleari, Canarie e possedimenti del nord Africa, si compone di 46 reggimenti da campagna, dei quali 2 da montagna, di 10 battaglioni di artiglieria da piazza, una scuola centrale di tiro, una commissione centrale di rimonta, 4 compagnie di operai d'artiglieria e 7 depositi di riserva.

In pace i reggimenti da campagna sono formati su 4 batterie a 6 pezzi ciascuna, 2 carri da munizioni ed uno di sezione. Hanno inoltre assegnata una colonna munizioni, che per ora non ha nè uomini nè quadrupedi, e l'11 cui materiale conservasi in caricamento ai rispettivi corpi. In tempo di guerra ognuno di questi reggimenti da campagna, si mobilita in due gruppi di 3 batterie ed una colonna di munizioni per ciascun gruppo oltre ad una colonna di munizioni assegnata al comando del reggimento. Nove reggimenti sono armati con pezzi da 8, ed i rimanenti con pezzi da 9 centimetri. Due dei reggimenti coi pezzi da 9, hanno una batteria a cavallo ugualmente su 6 pezzi e queste due batterie, quando i mezzi del bilancio lo permetteranno, saranno riunite e formeranno la base di un reggimento d'artiglieria a cavallo, la cui organizzazione sarà analoga a quella dei reggimenti da campagna. Uguale organizzazione in pace e in guerra hanno i due reggimenti da montagna.

I parchi di artiglieria situati nei punti dove risiedono i reggimenti da campagna hanno il materiale, le bardature ed i busti necessari, per il pronto passaggio dei reggimenti sul piede di guerra.

In pace questi reggimenti constano di 30 ufficiali e 315 uomini di truppa. I due reggimenti che hanno la batteria a cavallo constano di 34

ufficiali e 404 uomini di truppa. Quelli da montagna, di 34 ufficiali e 399 uomini di truppa. Tutti questi reggimenti hanno una dozzina circa di operai (contratados) cioè maniscalchi e sellai coi loro allievi.

I dieci battaglioni da piazza o fortezza, sono organizzati su 4 compagnie ed uno stato maggiore, eccetto il 1° e 2° battaglione che sono formati su 6 compagnie ed il battaglione delle Canarie (9°) formato su 3 compagnie, ed una coi soli quadri. La forza di questi battaglioni varia negli ufficiali, da un massimo di 33 ad un minimo di 24, e nella truppa, da un massimo di 563 ad un minimo di 275. I battaglioni che ora si compongono di sole 4 compagnie, ne avranno 6 tosto che saranno compiute le fortificazioni oggi in costruzione e lo renda necessario il numero dei pezzi con cui si doteranno queste fortezze. Questi battaglioni hanno una fanfara composta di 2 trombettieri e 2 tamburini per compagnia, riuniti sotto un caporale trombettiere, un caporale tamburino ed un sergente capo fanfara. I battaglioni da piazza sono esenti da qualsiasi servizio di guarigione. Lo presteranno però, quando si sia ufficialmente dichiarato lo stato di guerra e per esigenze di ordine pubblico.

Vi è un deposito di riserva in ciascuno dei 7 corpi d'armata, che comprende le zone rispettive e che acendendo in pace a sole mansioni di ordine amministrativo ed economico, in guerra, si trasmutano in centri di reclutamento per le truppe dell'arma di artiglieria.

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

a) Recensioni.

Il fonografo nelle sue applicazioni per il servizio militare (1)

Quando alcuni anni or sono si cominciò a parlare del fonografo ben pochi ne compresero la sua alta importanza. Oggidi tutti sanno che cosa esso sia, ma non tutti del pari ne conoscono le molteplici applicazioni.

Un cenno breve e possibilmente chiaro dei vari servizi che esso può rendere in ispecie per il servizio militare, non sarà forse inutile.

Il fonografo — come ognuno sa — è una macchina semplicissima, messa in movimento per lo più da una batteria elettrica, e che scrive o ripete esattamente i suoni che gli sono stati suggeriti. Esso è formato da tre parti principali.

1° il diaframma che riceve le vibrazioni del suono;

2° l'ago capillare che aderisce al diaframma e ne riproduce le vibrazioni,

3° il cilindro sul quale l'ago incide le varie forme fonetiche da cui il diaframma è stato turbato a cagione del suono.

Questo cilindro era altre volte composto d'un amalgama di cera (2); ad esso ora è stata sostituita una composizione saponacea della quale non si conosce esattamente la natura.

(1) Da uno studio del luogotenente colonnello G. V. Fosbery, pubblicato nel *Journal of the Royal United Service Institution*.

(2) Da un libro che ho dianzi mentrè riassumo questo studio del luogotenente colonnello Fosbery, rilevo che i signori Ayles e Payne fecero — sotto la direzione di Thomas-Alva Edison — più di settanta esperimenti per risolvere il problema di questa mescolanza.

Il diaframma comunica all'ago le proprie vibrazioni, e l'ago, a sua volta, incide sul cilindro girante delle minutissime tracce multiformi e perfettamente rispondenti al tremito onde il diaframma è stato percorso.

Ciò posto, ne vien di conseguenza che invertendo l'ordine dell'apparecchio, facendo cioè che in tutti questi minutissimi solchi rientri e scorra nuovamente la punta dell'ago, questo — vibrando — imprime nel diaframma il fremito proprio, e il diaframma ripete esattamente all'orecchio dell'ascoltatore i suoni che gli vengono in senso inverso comunicati.

È quasi inutile dire che l'ago destinato ad incidere è diverso da quello che deve solamente scorrere lungo i solchi: il primo infatti è affilatissimo, l'altro ha la punta rotonda altrimenti altererebbe in un baleno, danneggiandole, le piccolissime tracce. Affinchè poi si abbia un'idea della sottigliezza di questa specie di specilli incisorii, basterà dire che il più grosso di essi è appena visibile a occhio nudo. L'acciaio più puro si consuma quasi subito e fu necessario farli di zaffiro o di rubino e in modo che possano essere adoperati da ambo le parti.

L'insieme della macchina è formato da una piastra d'acciaio, da una lunga vite, un'estremità della quale aderisce all'apparecchio motore, mentre l'altra dà un impulso di rotazione al cilindro. Nello stesso tempo in cui quest'ultimo comincia a girare, un tubo situato sopra di esso e che porta il diaframma, l'ago e gli altri accessori comincia a passare con moto uniforme da un'estremità all'altra del cilindro, il quale per suo stesso movimento rotatorio e per la vibrazione contemporanea dell'ago che lo incide per il lungo, rimane a poco a poco solcato da innumerevoli tagli in forma di una spirale che ha appunto tanti giri quante ha spire la vite motrice.

Questo, per sommi capi, il fonografo che è certamente destinato a portare col tempo una rivoluzione nei sistemi di corrispondenza adottati fin qui (1).

Al giorno d'oggi, per esempio, l'ufficiale o l'uomo d'affari arrivando all'ufficio, leggono la corrispondenza, dettano gli appunti necessari per le varie risposte all'impiegato, questi, a sua volta, scrive la corrispondenza,

(1) Emile Durer in un suo libro pubblicato anni or sono su Edison, scrive a questo proposito: « Moi même je me suis chargé d'apporter à Paris, à une mère, une lettre phonographée de sa fille mariée à New-York, et vous auriez pu voir comme le cœur de cette heureuse mère battait quand elle entendait l'intonation et la voix caressante de son enfant... Le phonographe portatif enverra partout la voix vivante des hommes ».

che sarà poi messa a copialettere e spedita — a Dio piacendo — il giorno dopo.

In avvenire l'uomo d'affari o l'ufficiale daranno la loro risposta al diaframma fonografico e spediranno poi immediatamente i cilindri incisi al destinatario.

Paiono utopie e non sono!

* *

Si parlò molto, troppo forse, delle difficoltà che possono incontrarsi nel trasporto d'una macchina così delicata, armata di batterie elettro-motrici, in ispecie in tempo di guerra.

Edison ha risposto alle varie obiezioni costruendo un apparecchio ancora più piccolo e più semplice (1). Tale apparecchio è formato dalla vite, del diaframma, dell'ago e del cilindro che si mette in movimento mediante un manubrio situato alla estremità della vite stessa, mentre un apposito contatore regola e insegna quale rapidità debba darsi al movimento di rotazione.

Chi pone mente agli errori, ai pericoli, alla perdita di tempo cui danno luogo le segnalazioni e i metodi di corrispondenza finora in uso, comprenderà agevolmente con quanto vantaggio possa esser loro sostituito il fonografo, il quale esige soltanto che i cilindri sieno applicati ad apparecchi perfettamente eguali tra loro, altrimenti ne conseguirebbe disordine immediato e quindi assoluta impossibilità di comprendere la corrispondenza.

Nulla, del resto, di più facile che il distruggere una comunicazione fonografica ogniquale volta un pericolo qualunque lo esiga, giacchè il cilindro si può agevolmente stritolare fra le dita, togliendogli così ogni facoltà di svelare i propri segreti.

Una lettera può essere intercettata, un telegramma impedito dallo strappo de' fili elettrici; ma un messaggio fonografico — anche se intercettato — sarà letto ben difficilmente dal nemico che, tra le altre cose,

(1) Pare che Et son vi avesse pensato fin dai primi anni; trovo infatti nel libro citato di Emile Durer la seguente notizia: « Pour le service militaire Edison a construit un appareil de huit centimètres de la grandeur de celui que nous avons vu à l'exposition universelle de Paris. » Si noti che la pubblicazione dell'opera di Durer risale al 1889.

non avrà sempre a sua disposizione un apparecchio eguale a quello di cui si è servito il mittente.

Il dare, del resto, un rapido sguardo a una corrispondenza segreta che si dovrà poi distruggere subito, o nascondere, nel timore che altri ne legga il contenuto, è cosa ben diversa dall'adottare all'apparecchio il cilindro rivelatore e mettersi attentamente a udire — come e quando si voglia — ciò che esso *confiderà*.

Quante volte non è accaduto che l'imprudenza d'un subalterno abbia fatto abortire un piano di guerra pel semplice fatto d'aver data una fuggevole occhiata alla corrispondenza e d'essere in seguito caduto in qualche indiscrezione?

La storia è là a dimostrarlo.

Col fonografo basta che il mittente sia sicuro, mentre *dice* la propria comunicazione, di non essere udito da alcuno: e pel rimanente può essere certo che questi piccoli cilindri non tradiranno mai il segreto che ad essi è stato confidato.

Ma v'è di più. Il fonografo rappresenta un inestimabile risparmio di tempo e di fatica. Eliminando il bisogno di trascrizione, esso impedisce gli errori cui dà spesso cagione una copiatura frettolosa, errori che possono dar luogo talora ad interpretazioni assolutamente diverse dal concetto espresso in origine e determinare fatti le cui conseguenze non si possono in niun modo immaginare o prevedere.

Imperocchè il fonografo, questa macchina semplice e perfetta, non giudica, non interpreta; ascolta e ripete, *stenografa* direi quasi, inflessibilmente ogni moto dell'anima, ogni inflessione della voce, ogni vocabolo, tutto.

I servizi che esso potrebbe rendere nella nostra colonia Eritrea, ognuno comprende; ma non farò forse inutile che a proposito di ciò io racconti un fatto suggeritomi dallo stesso tenente colonnello Fosbery dal quale ho tolto alcuni concetti per questo articolo. « Mi rammento — egli scrive accennando alle colonizzazioni inglesi — di un caso che alcuni anni or sono attirò particolarmente la mia attenzione. Un certo Santhal era stato chiamato a porgere testimonianza dinanzi all'Alta Corte Marziale, e dalla deposizione di costui poteva dipendere la vita o la morte dell'imputato.

« L'interprete giudiziario a sua volta, poco o nulla pratico del dialetto del testimone fece del concetto che questi aveva espresso una così diversa traduzione, che il povero Santhal, accorgendosi d'essere compreso a rovescio, e nello stesso tempo intimorito dalle domande severe, incalzanti dei giudici, invece di farsi animo, si confondeva più e più sempre, sì che le sue parole divennero a mano a mano addirittura inintelligibili.

« Per tal modo il detenuto ch'egli intendeva di difendere con la sua deposizione sarebbe stato certamente per mancanza di prove a discarico condannato, se per ventura un giovane ufficiale ivi presente e che aveva qualche conoscenza di quello strano gergo, vedendo quale piega prendeva l'interrogatorio e le conseguenze che ne potevano derivare, non si fosse alzato e non avesse chiesto al presidente dall'Alta Corte il permesso di dare alcune spiegazioni sulla avvenuta deposizione.

« Il presidente rimase un istante perplesso, ma comprendendo la gravità del processo che si andava svolgendo, concesse subito la parola al giovane ufficiale.

« E allora tra questi e il Santhal si stabilì una rapida, chiara conversazione dialettale da cui emerse limpida l'innocenza dell'imputato, e la conseguente sua liberazione.

« Ma, francamente — scrive il tenente colonnello Fosbery, e noi non gli sapremmo dar torto — di fronte a simili fatti che, ammesse le colonizzazioni, si possono rinnovare tutti i giorni, non è forse meglio affidare ad un apparecchio fonografico la deposizione del testimone e trasmettere quindi il cilindro riproduttore ad un vicino distretto militare incaricandolo di trovare la persona capace a comprenderne il significato, e tutto ciò a costo magari di rinviare di qualche giorno il seguito della discussione, il che — dopo tutto — non sarà un gran male di fronte alle tremende conseguenze di una frettolosa od iniqua sentenza? »

E poichè discorriamo d'interpreti e di dialetti, non sarà forse fuor d'argomento accennare di quale e quanto vantaggio possa riuscire il fonografo per gli studiosi delle lingue straniere ora che tale studio si è reso a tutti necessario.

Il fonografo, per la sua stessa natura, ripete quando, e quante volte si voglia, la lezione fatta *viva voce*, dal maestro. Ora, chi abbia conoscenza di qualche lingua sa che per riuscire a *pronunciar bene* conviene che lo scolaro si metta nelle precise condizioni del bambino che impara ad atteggiare le labbra e a situare la lingua proprio in maniera che la sua bocca riesca a rendere suoni eguali a quelli ch'egli s'è abituato a udire quotidianamente; ed è soltanto mediante questa fatica *ginnastica* (mi si permetta il vocabolo) ch'egli, col tempo, giunge a ripetere le parole udite con la abituale inflessione del paese: senza di che non si comprenderebbe l'esistenza delle varie forme dialettali che permangono in onta di qualsiasi sforzo, nelle diverse provincie di una medesima nazione.

Ciò premesso, chi non comprende che, supposto un apparecchio fonografico al quale un bravo maestro abbia precedentemente comunicata la

lezione e che venga collocato per esempio nella sala delle conferenze, tutti gli scolari di buona volontà potranno a qualsiasi ora del giorno recarvisi come da un *buon ripetitore*, ed acquistare con meta di tempo una pronuncia che per lo meno sarà simile a quella dell'insegnante?

Non crediamo necessario di aggiungere altre parole che valgano a vie meglio dimostrare i servigi che possono essere resi dal fonografo anche per il servizio militare. Abbiamo creduto esporre queste considerazioni perchè siamo persuasi che se saranno tenute in qualche conto, potranno riuscire di giovamento all'esercito nostro ed al paese.

AMOS BISCONTINI.

b) Bollettino bibliografico

1. Sommario delle riviste italiane

Rivista d'artiglieria e genio (novembre).

Guerra di montagna. La campagna del 1747 sulle Alpi. Per E. Rocchi, capitano del genio. (Continuazione).

Istruzioni speciali per l'artiglieria a piedi tedesca. (Affusti, avanzamenti, carreggio con 4 tavole).

Influenza dei nuovi mezzi di offesa sulla fortificazione del campo di battaglia (con 4 tavole).

Brevi considerazioni e proposte circa l'istruzione sulla presa di posizione da le batterie dell'artiglieria da campagna. (C. De Dominicis, capitano d'artiglieria).

L'istruzione tedesca sulla fortificazione campale (con 33 figure).

Miscellanea.

Notizie.

Bibliografie.

Rivista di fanteria (novembre).

L'uomo e la guerra.

Le piazze forti.

Il passo.

Ney — Le origini dei marescialli di Napoleone.

Varietà.

Rivista marittima (dicembre).

Pasqualini — Sui ventilatori elettrici.

Bettini — Corazze per navi (illustrato).

Teso — La pesca delle foche nel mare di Behring.

Lettere al direttore.

Cronaca.

Bibliografia.

Appendice — De Albertis. Campagna dell'yacht *Cornaro* in America.

Giornale medico dell'esercito e della marina (novembre).

Cipollone — Setticemia da streptococchi.

Sforza — Sulla natura dei parassiti malarici.

Nieddu — Sulle iniezioni endovenose di sublimato.

Rosati — Carretto-barella per primo soccorso.

Rivista medica.

» di tecnica e servizio militare.

» di statistica medica.

» Bibliografica.

3. Arte militare.

— Riportiamo un brano di un periodico francese *Le Lyon républicain* su una questione d'arte militare che ci interessa grandemente, non senza ritenere con questo giornale che le conclusioni a cui esso è venuto non ostante la forma bassamente insolente, siano le vere e le logiche alle quali e i precetti dell'arte militare o l'interesse dei nostri vicini d'oltre alpe dovrebbero condurre:

« La France sera prête après N° jours de mobilisation.

« L'Allemagne sera prête, et concentrée le même jour, exactement à

« peu de chose près, puisque, seule, la Garde, — qui se recrute dans
« tout l'empire — aura un jour de retard.

« L'Italie — ce n'est un secret pour personne — par suite de son or-
« ganisation territoriale, de son système de mobilisation, de sa pénurie
« de chevaux et de chemin de fer, sera prête huit jours après l'Alle-
« magne, et par conséquent, après la France.

« Elle ne pourra donc entrer en campagne que lorsque la grande ba-
« taille aura été livrée sur la Meurthe.

« L'équilibre sera rompu. La victoire se sera mise dans le camp de
« l'un des deux peuples.

« Qu'auront fait pour cela, nos troupes de l'armée des Alpes?

« Seront-elles allées à Turin, parader et remporter quelques victoires
« faciles sur un peuple qui n'aura jamais été que battu et qui, d'ail-
« leurs, ne sera pas prêt à cette époque-là?

« On ne doit pas souhaiter que nos troupes passent les Alpes, car
« elles seraient encore plus éloignées du théâtre d'opérations, sur lequel
« on peut se trouver exposé à avoir à les rappeler.

« Vont-elles rester, l'arme au pied, sur les Alpes, en attendant d'ap-
« prendre par les journaux des nouvelles sur les combats que les autres
« armées de la France auront livrés sans elles?

« De deux choses l'une : ou l'armée des Alpes aura un effectif pour
« pouvoir tenir tête, au moins avec la moitié du nombre, à son adver-
« saire particulier, et, alors, ce sont des centaines de mille hommes que
« nous perdons sur les Vosges.

« Ou bien, elle n'aura qu'un faible effectif, et, alors, elle ne servira
« qu'à ménager des succès faciles aux Italiens.

« Clausewitz écrit dans la *Grande Guerre* :

« Le plus souvent, de deux adversaires qu'on a à combattre, l'un est
« le plus puissant; s'il est en même temps le premier prêt, le doute n'est
« plus possible. C'est celui-là qu'il faut frapper.

« Tant que nous pourrions vaincre nos différents adversaires dans la
« personne d'un seul, c'est la chute de celui-ci qui est l'objectif de la
« guerre, parce que, de cette façon, nous visons le centre de gravité du
« système. On tire au cœur de la bête.

« La triple alliance mobilise, la double alliance en fait autant. On
« concentre ses forces. Il faut les passer en revue :

« L'Allemagne a deux théâtres d'opérations : la Pologne, la Lorraine.

« Que les Russes bougent ou non, les Allemands doivent laisser des
« troupes pour leur faire face; il n'y a pas de puissance européenne qui

« ait assez peu de sens politique pour se gêner une frontière éventuelle-
« ment menacée.

« Les Allemands n'avaient-ils pas laissé trois corps d'armée (1^{er}, 2^e et
« 3^e), en 1870, pour parer à cette éventualité. S'ils ont laissé ces trois
« corps d'armée en 1870, alors que la Russie n'était pas menaçante, il
« n'est pas exagéré de croire qu'ils en laisseront au moins autant sur
« la frontière de Pologne, soit neuf divisions.

« C'est un minimum; on sait, d'ailleurs, que cette hypothèse serre la
« réalité de très près.

« Voilà donc neuf divisions que nous n'avons pas à craindre en Lor-
« raine.

« Les Allemands laisseront-ils en face de leur vaincu de 1864 quel-
« que chose d'analogue à notre division d'observation des Pyrénées en
« 1870?

« Non. Tout le reste sera sur les Vosges en un seul paquet.

« Qu'est-ce que tout le reste?

« Si on ne tient compte — comme c'est naturel — que des armées
« d'opération et en négligeant toutes les troupes territoriales dans les
« deux camps, on trouve que tout le reste c'est la valeur de 83 — 9,
« soit 74 divisions.

« Il n'y a pas de secrets dans les éventualités admises par les Autri-
« chiens. Ils mobilisent leurs 15 corps d'armées à trois divisions et les
« massent sur la frontière de Pologne.

« Quelle est la situation?

« Les Russes — 4^e à l'Est, bougent ou non, ayant en face d'eux neuf
« divisions et commandés et quinze corps d'armée autrichiens, soit 18 corps
« d'armée.

« S'ils bougent, il peuvent y opposer bien davantage.

« D'ailleurs, l'Autriche ne doit prendre part à la guerre, d'après la
« convention de 1879 et les conventions antérieures, que si la Russie
« elle-même y prend part.

« 2^e A l'Ouest, 74 divisions allemandes concentrées en Lorraine, le
« 1^{er} jour. — Huit jours après, 12 corps d'armée italiens, peut-être
« dix sur les Alpes et deux en Lorraine (le 5^e et 6^e), peut-être tous les
« douze sur les Alpes.

« De notre côté, nous pouvons mobiliser, ce n'est pas un secret, 76
« divisions.

« Les Allemands en ont 74 en face.

« Combien en enrôlons-nous sur les Alpes?

« Si c'est zéro, supposons que notre supériorité numérique nous

« donne la victoire en Lorraine; cette victoire aura eu lieu moins de huit
« jours après que les armées auront été concentrées face à face, et alors
« les Italiens ne seront pas encore prêts que déjà la question serait tran-
« chée.

« Il n'est même pas exagéré de prévoir que, si leur mobilisation est
« aux trois quarts faite à ce moment, ils se montreront aimables et
« bons princes et l'achèveront pour nous, ou nous affirmeront qu'ils
« ne l'avaient commencée que dans le but de tomber sur leur ennemi
« héréditaire, l'Autriche.

« Pour ne pas être taxé d'optimisme, il faut mettre les choses au pire.
« Il suppose qu'Allemands et Français soient restés plus de huit
« jours face à face.

« Les Italiens se sont concentrés, ont franchi les Alpes et se sont
« trouvés nez à nez avec nos fortifications.

« Il y a cinq cents ouvrages fortifiés entre Albertville et Nice, Lyon
« compris. Les Italiens tentent le passage, commencent même à passer,
« lorsque la nouvelle du désastre de leurs alliés les surprend.

« Une grande bataille s'est livrée à Vic; les Prussiens, vaincus,
« battent en retraite vers le Nord-Est, poursuivis par nos divisions
« de cavalerie.

« Que vont faire les Italiens?

« Ils vont en faire autant. Ils repasseront les Alpes sans qu'il soit
« besoin de tirer un coup de fusil.

« Il convient maintenant d'envisager l'hypothèse d'un malheur sur
« les Vosges.

« Sont-ce les divisions de l'armée du Sud-Est qui sauveront la si-
« tuation dans les Alpes?

« Non, car la première chose que l'on fera sera de prendre la re-
« solution désespérée de les rappeler pour essayer de ramener nos
« affaires.

« On fera alors la concentration de toutes les forces nationales, on
« fera l'unité de commandement.

« Trop tard!

« Et quels regrets alors, comme l'Autriche après Custoza!

« Il ne fallait pas s'en séparer de ces belles divisions des Alpes!

« La conclusion de cette intéressante étude, on la devine: « Gardons
« les divisions actives des 44^e et 45^e corps, n'ayons qu'une armée en
« face de l'âme de la coalition du seul ennemi à battre. N'ayons, en
« face de l'Allemand, qu'une armée, qu'un chef... »

« Offensive sur la Meurthe; défensive sur les Alpes, telle est en

« somme la théorie que beaucoup d'officiers soutiennent et qu'ils re-
« commandent en opposition avec les idées de M. le général Borge. »

— *Il trasformismo nella tattica di combattimento* (articolo della
Romania militare non sprovvisto di vedute originali, e di indole cri-
tica).

— *Le manovre estive svizzere del 1893* vennero largamente descritte
nell'*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung* di dicembre.

— *Sulle manovre — Il tiro*, sono i titoli di due eccellenti lavori di
tattica recentemente pubblicati dallo *Steffleur* di dicembre. — Ne rac-
comandiamo la lettura.

3. Legislazione militare e ordinamento degli eserciti.

— Maggiore Felice De Chaurand — *Armi e finanza*. — Città di
Castello, Legi. — Questo studio pregevole sotto molti riguardi tratta
il problema economico-militare ed ha molto valore di attualità. Certo
però che in momenti come questi il chiedere molti e nuovi sacrifici
in pro dell'esercito non è così che incontri gran fatto l'gradimento
del pubblico.

4. Storia e biografie.

— William O'Connor Morris — *Napoleone e la supremazia militare
della Francia rivoluzionaria*. — Londra, Putman's sons.

Il Morris è già noto per la sua recente e grande opera *Great com-
manders of modern times* ed ha saputo fare opera pregevolissima
in argomento oramai largamente svolto in tutti i sensi. Esso, sfug-
gendo a tutte le esagerazioni ed a tutte le calunnie che tanto i partiti
hanno creato nella storia del grande capitano, ha cercato prima di
tutto la verità ed ha presentato il suo eroe nella sua vera luce storica.

I quattordici capitoli di questo libro costituiscono perciò una vera
fonte storica coscienziosa ed esatta.

— Chuquet — *Hoche et la lutte pour l'Alsace (1793-1794)*. — Pa-
rigi, Cerf.

— Clerc — *Campagne du maréchal Soult dans les Pyrénées Occi-
dentales*. — Parigi, Baudin.

— Jaquier — *La cavalerie française de 1800-1815*. — Parigi, Lavauzelle.

— Boreke e Scheibert — *La grande battaglia di cavalleria di Brandy Station 9 giugno 1853*. — Berlino, Mittler.

— È stato pubblicato il terzo volume dell'opera del colonnello Lettow-Worbeck *La guerra del 1806-1807*, comprende « La guerra in Polonia » con una carta di insieme e 8 schizzi. — Berlino, Mittler.

— B. R. — *La psicologia della grande guerra — Una campagna senza uguali*. — Vienna, Braunmüller.

Abbiamo già notato il primo studio sull'argomento nella *Rivista militare* sotto il titolo « *Arcole* », ci riserviamo di dare un più ampio cenno d' questo esame psicologico della campagna del 1806.

— Zaitonkovski, capitano dello stato maggiore russo. *Il generale Skobelew nelle battaglie di Lefseia, Plesna e Senjoro*. — Pietroburgo, Koroatovski. È un bel volume di 250 pagine in-8° con 5 carte, che illustra dettagliatamente i concetti tattici de l'eroe russo. Ne auguriamo una pronta traduzione in italiano.

— *Uno schizzo della battaglia di Lubecca*. (Vedi *Neue Militärische Blätter*, dicembre).

— *Biografia del feldmaresciallo Beck*, capo di stato maggiore dell'esercito austro-ungarico. (Vedi *Streifflur*, dicembre).

Ricordi di un ufficiale austriaco sulla campagna del 1812 in Russia. (Vedi *Streifflur*, dicembre).

— Celani. *La signoria de' Peretti Sivalli-Sforza-Cesarini sulla contea di Celano e baroni di Pescina (1591-1806)*. — Città di Castello, Lapi.

— Filippo Nani Mocenigo. *Memorie e documenti su Giacomo Nani*. — Venezia, A. l'Ancora.

— O' Connor Morris. — *Moltke a biographical and critical study*. — London, War e Downay. — È un bel volume di 440 pagine con ritratto e carte.

— Blancard. *I Mavroyeni. Saggio di storia addizionale alla storia della Grecia, Turchia e Rumelia*. — Parigi, Flammarion.

— *La presa di Sfax (16 luglio 1881)*. V. *Spectateur Militaire* 15 dicembre. — È abbastanza interessante.

— Gaederz. *Federico il grande ed il generale Chasot*, da documenti inediti. — Brema, Müller.

— *Guerra del 1870-71*. — La guerra sulle linee di comunicazione dell'esercito tedesco ed il servizio di tappa dagli atti ufficiali e da notizie private. Studio di Cardinal von Widdern. — Berlino, Eisen-schmidt. — Comprende due parti:

1° Dietro al fronte dell'armata della Mosa;

2° La guerra popolare nella regione di Rheims.

— Féster. *Il patto di Augusta nel 1606*. — Monaco, Heiner.

— *Scritti scelti dell'Arciduca Carlo*, pubblicati dai suoi figli arciduchi Alberto e Gaglielmo. È uscito il 3° volume d' questa importantissima opera.

— *Pubblicazioni di storia militare bavarese*. — Monaco, Lindauer. — Nuova pubblicazione periodica.

Sono usciti il 1° e 2° fascicolo, contengono:

1° L'armata dell'elettore palatino 1618-1778;

2° Il reggimento carabinieri bavaresi a cavallo (1704-1710);

3° Il II corpo bavarese a Parigi;

4° Un passaggio di fiume 200 anni fa. (Passaggio della Sava del principe Massimiliano Emanuele nel 1608);

5° I cavalleggeri Principe ereditario nella guerra del 1806;

6° Preparazione alla guerra e mobilitazione dell'esercito bavarese nel 1809.

5. Marineria.

— Lutschannig, prof. di costruzione navale a Trieste. *Definizioni e teoremi fondamentali nella teoria dei galleggianti*. — Trieste, Schimpff.

— Vecchi e Targioni-Tozzetti. *Il mare*. — Antologia di prose e poesie di moderni e antichi scrittori, originali e tradotte. — Livorno, Giusti. Comprende: Frammenti di Dante, Leonardo da Vinci, Villani, Ariosto, Cristoforo Colombo, Galileo, Redi. Vi sono lettere di Nelson, poesie di Foscolo, di Alamanni, di Pacini, scene di Shakespeare, pagine di Erodotto, di Senofonte, descrizioni di battaglie navali di Cesare. Il libro compilato con amorevole e nobile intento, lascia forse un po' a desiderare nella scelta critica degli autori e delle fonti; è però pubblicazione pregevole e interessante.

G. Sorrentino. *Manuale di navigazione*. — Napoli, Pietracola.

6. Tecnologia militare — Armi portatili.

— *Importanti e dettagliate notizie sulla pallottola cava Hebler-Krnka per fucili di piccolo calibro*, si leggono sulla *Revue Militaire Suisse* del 12 dicembre.

— *Costruzione di un ponte sulla Loire durante le grandi manovre francesi (Revue de Artillerie)*, dicembre

— Müller. *Lo sviluppo dell'artiglieria da campo in Europa* riguardo al materiale, all'organizzazione ed alla tattica dal 1813 al 1892 con speciali note circa l'artiglieria tedesca e prussiana e sul loro materiale attualmente in servizio. — 2 vol. Berlino, Mittler.

— Becker. *La prossima guerra e l'impiego delle ferrovie tedesche*. — Annover, Lang.

7. Geografia - Colonie - Viaggi.

— Maerker. *Le truppe coloniali tedesche nell'Africa orientale*. — Berlino, Sigismund.

8. Politica.

De Regla. *La Turquie officielle - Constantinople, son gouvernement*. — Parigi, May e Molteroz.

— De Mazade. *L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse*. — Parigi, Plon.

— Patiens. *L'Alsace-Lorraine devant l'Europe*. — Parigi, Ollendorf. — Ecco le conclusioni di questo libro ispirato a sensi di pacificazione:

« Ni la France, ni l'Allemagne ne peuvent actuellement prendre l'initiative d'une proposition d'arrangement. Pour parler et pour juger, tout le monde a quantes excepte la France et l'Allemagne, dont les forces et les vertus doubleraient la valeur de l'humanité si jamais s'apaisait la haine. Le fond de leur querelle, le monde entier la connaît. L'Allemagne se prévaut d'un droit ancien; la France se réclame d'un droit nouveau. C'est le conflit soumis aux juges. Ces juges qui sont-ils? Tous les peuples civilisés. C'est en cette grande puissance mystérieuse, encore mal définie qu'on nomme la conscience universelle que nous avons foi. C'est de là que doit venir la pression morale qui forcera Français et Allemands à faire un retour sur eux-mêmes, à donner à l'Europe la paix tant désirée.

« Le personnage auquel cette tâche siérait le mieux, c'est le Pape. A aucune époque, le Saint-Siège n'a joui d'une puissance morale supérieure à celle qu'a sur lui donné Léon XIII. Quelle que soit la puissance qui provoquera un échange de vues entre les chancelleries

« au sujet de la question alsacienne, elle devra leur proposer pour objet la réunion d'un congrès européen. A ce congrès devront prendre part toutes les nations de l'Europe. On pourrait donner à chaque puissance indépendante une voix par dizaine de millions d'habitants et par appoint de moins de dix millions. La Russie aurait dix représentants; l'Allemagne cinq; l'Angleterre, l'Autriche, la France et l'Italie, quatre chacune; l'Espagne deux; la Belgique, la Danemark, la Grèce, la Hollande, le Luxembourg, le Montenegro, la Norvège, le Portugal, la Roumanie, la Serbie, la Suède, la Suisse, la Turquie, une voix chacune, soit treize voix. Il serait un bel exemple de donner aussi une voix au Saint-Siège que la diplomatie n'a pas cessé de considérer comme une puissance souveraine. Enfin, le peuple d'Alsace-Lorraine aurait pour avocat un délégué choisi par les députés du Reichsland.

« Au total, le Congrès comptant 48 membres dont 27 délégués des deux groupes de puissances notoirement alliées de l'Alsace-Lorraine, et 20 des autres Etats qui ont jusqu'ici réservé leur liberté d'action. La tâche du Congrès peut se résumer ainsi: substituer une paix librement consentie à une paix imposée et saignée. Le traité résultant de ces délibérations devra présenter le caractère d'une sentence arbitrale, c'est-à-dire que toutes les puissances s'engageront d'avance à en accepter les stipulations. Mais pour mieux dire, il faut que cet engagement ne soit même pas nécessaire.

« Les décisions prises devront apparaître comme des actes de haute impartialité et s'imposer au respect de tous; la sanction du traité sera dans l'évidence de sa justice.

« Pour forcer l'approbation générale, il faut que cet arrangement satisfasse aux conditions suivantes:

« Déterminer le sort du territoire contesté conformément au vœu librement exprimé de la majorité de ses habitants.

« Assurer de la façon la plus équitable et la plus bienveillante les droits de la minorité en ménageant les situations acquises dans le pays par des étrangers.

« Au cas où ce territoire cesserait de faire partie de l'empire allemand, faire à ce dernier une compensation convenable.

« Prouver par des concessions réciproques la bonne foi des deux nations et leur volonté de rester en paix.

« Etablir entre elles une alliance, c'est-à-dire un traité d'arbitrage permanent appuyé sur une alliance économique complète et sur une promesse de secours en cas d'agression étrangère (?).

9. Varietà.

Noi amo alcuni libri di strenna che hanno avuto un vero successo:

- Demazet. *Une année dans les neiges.*
- Cochevis. *Les parures primitives.*
- Hervilly. *En bouteille à travers l'Atlantique*
- Lavigne. *Gaucher Myrion.*
- Beauverpaire. *L'âne des Korrigans.*
- Norman J. *Contes antiques.*
- Martin. *Charlemagne.*

Per la Direzione
LODOVICO CISOTTI
maggior M. M., incaricata

DEMARCHI CARLO, gerente

LA PACE E LA GUERRA

(Continuazione vedi numero precedente.)

Ad una conclusione opposta giunge Gumplowicz nelle sue ricerche sociologiche fatte per presentare ai suoi lettori un abbozzo di una scienza ch'egli crede destinata ad un grande avvenire; *la storia naturale dell'umanità.*

Premettiamo - e non tanto per nostra anticipata giustificazione quanto per constatazione di un fatto - che l'analisi di quest'opera - anche limitata soltanto al nostro scopo di raccogliere le idee manifestate dall'autore intorno al fenomeno sociale, *la guerra*, studiata nello sviluppo storico dell'umanità - non è cosa facile.

Se le pagine che seguono appariranno in qualche punto sconnesse ed in qualche altro non abbastanza chiare, non sarà male grande quando la sconnessione o l'oscurità nostra abbiano per risultato di invogliare taluno alla lettura del dotto ed intessantissimo libro del professore tedesco.

Per comprendere e giustificare le opinioni di Gumplowicz intorno alle lotte passate e future dei popoli dobbiamo, sulle sue tracce, gettare un rapido sguardo alle leggi che governarono lo sviluppo dell'umanità. E anzitutto è necessario seguire l'autore in una questione preliminare essenziale.

Tutti i sistemi di filosofia della storia, stati finora escogitati a spiegazione del cammino percorso dall'umanità, possono, secondo l'A., essere raggruppati in tre teorie che si impernano su di un distinto concetto fondamentale; la teoria deista, la teoria libero-razionalista, la teoria naturalista.

La prima di esse ci presenta la storia come l'opera di una divinità agente in vista di uno scopo del quale questa

ha coscienza, e trasforma tutte le grandi questioni dell'esistenza umana in questioni relative alla volontà ed ai disegni di questo essere supremo.

Le risposte sono da essa cercate e trovate nella religione.

La seconda teoria considera la storia e lo sviluppo dell'umanità come opera dello spirito umano libero, è nella ragione umana che essa pretende cercare le vie che l'umanità deve seguire, gli scopi ai quali l'umanità deve tendere.

La terza concepisce l'umanità come un elemento della natura, elemento che non è libero. Essa ricerca le leggi secondo le quali questo elemento percorre — in virtù di una necessità eterna — le vie naturali che le sono prescritte.

Queste tre teorie divergenti si succedono nel processo del pensiero umano. La prima di esse appartiene al passato, la seconda al presente, la terza all'avvenire.

Della prima concezione, la teologica, la scienza moderna non ha più da occuparsi; essa è sepolta.

La seconda concezione, razionalista o metafisica, sta declinando rapidamente. Due fatti riconosciuti, due grandi scoperte nel dominio intellettuale hanno portata ad essa l'ultimo colpo; si è riconosciuto che la volontà non è libera; si è pure riconosciuta l'unità della natura e dello spirito. Per quanto il combattimento attorno a queste due posizioni possa ancora prolungarsi temporaneamente, il risultato finale non può essere dubbio. I partigiani della libertà e del dualismo combattono per una causa perduta; non si tratta più ormai di sapere se non in quale momento i campioni della terza teoria — la teoria naturalista — planteranno i loro standardi vittoriosi sul problema storico-filosofico e sociologico inutilmente attaccato da tanto tempo (p. 3-17).

Fra i partigiani di quest'ultima teoria si schiera l'autore (1).

(1) Noteremo incidentalmente, dedicando questa nota a chi si occupa di studi storici, che l'autore, seguendo parzialmente alcune affermazioni di Schopenhauer e totalmente alcune altre di Buckle, nega alla storia quel che ordinariamente concepita e presentata il carattere di una scienza. Accettando il concetto di Buckle, egli ritiene che la storia è una scienza naturale alla quale non è applicabile che il metodo delle scienze naturali: l'induzione. Su quali ragioni l'autore basa quest'affermazione lo può vedere chi

Il punto di partenza della nuova scuola è che la storia umana si svolge esattamente nella stessa guisa di qualsiasi altro processo naturale obbedendo a leggi precise, invariabili e compendosi con invincibile necessità. « È su questa condizione che si accordano i sociologi moderni: tale è la nota caratteristica che si sente da un capo all'altro delle opere di Comte, di Carey di Spencer, di Lilienfeld e di Schaeffle.

« Questa concezione rimarrebbe tuttavia soggettiva quando non fosse scientificamente stabilita. È necessario provare e dimostrare che la storia umana è un processo di questo genere ed in che cosa consista questo processo » (p. 21).

Gli sforzi fatti dalla sociologia moderna per approfondire l'essenza del grande processo naturale che è la storia del mondo sono rimasti finora infruttuosi. Le cause che, secondo l'autore, hanno portato a ciò sono di varia natura. Essenzialmente esse si riducono:

a) alla falsa concezione generalmente formarsi dell'essenza di un processo naturale;

b) ai due metodi seguiti per giungere alla spiegazione dello sviluppo della storia umana (rappresentazione dell'assieme dello sviluppo storico di tutta l'umanità considerata questa come una specie di essere animato dovente passare per le successive fasi d'infanzia, giovinezza, virilità e vecchiaia; considerazione delle unità o comunità sociali quali organismi viventi);

c) ad un errore di concezione nelle genesi dell'umanità — origine monogenica degli uomini — e nella propagazione e nella moltiplicazione di essa sulla terra;

d) alla possibilità attuale di giungere a determinare scientificamente la marcia dello sviluppo della storia dell'u-

voglia nel capitolo III e XXVI e più diffusamente nell'appendice C (pagine 363-378) dell'opera. Vedasi anche, per alcune utili raffronti, quanto è detto sullo stesso argomento nell'opera di Marselli - *La scienza della storia - Le fasi del pensiero storico - Parte IV. - La storia scientifica* - e più particolarmente nella concezione di questa parte (pag. 371-393).

Fra gli storici recentissimi che applicarono il metodo induttivo delle scienze naturali ricorderemo il nome illustre di Taine.

manità stante il breve periodo di storia umana conosciuto se paragonato alle centinaia di secoli trascorsi dalle origini dell'uomo, e stante le enormi difficoltà che presenta la risoluzione del problema di trovare le leggi secondo le quali si compiono gli avvenimenti provocati dagli *atti* umani od, in altre parole, stante le difficoltà di chiarire la misteriosa relazione esistente fra la regolarità degli avvenimenti ed il libero arbitrio degli individui.

Se le cause di errore prima indicate sono eliminabili, non è così di quest'ultima che permane.

Una storia completa dello sviluppo dell'umanità non essendo attualmente possibile, il Gumploewicz si propone di darne un semplice abbozzo cercandone a grandi tratti, le direzioni principali. Egli ritiene legittimato il suo tentativo dalla convinzione scientifica modernamente acquistata della *unità della legge* (Carey) od in altre parole dall'ammessa concezione *monista* del mondo (Harckel) secondo la quale una sola è medesima legge regna in tutti i domini della natura, in quello dei fenomeni materiali come in quello dei fenomeni intellettuali.

Stabilita questa base fondamentale, quale direzione si dovrà seguire per giungere ad un risultato? La risposta a questa domanda è di capitale importanza. Essa si può dire, origina, impronta ed anima l'intero lavoro dell'autore.

Non vi è alcun bisogno di risalire all'individuo ed al suo libero arbitrio od al suo difetto di libertà per trovare la base di una storia naturale dell'umanità. Più ancora seguendo questo procedimento atomico, sarebbe impossibile di giungere ad un qualsivoglia risultato. Nemmeno è indispensabile evidentemente, per poter scrivere una storia naturale dell'umanità, di stabilire i suoi calcoli sopra elementi calcolabili (1), sopra elementi che si sottomettono ad una « legge inflessibile, perpetua ».

1. Questa espressione può parere a prima vista o falsa od oscura ma non. Un' analogia lo prova a l'evidenza. Il calcolo infinitesimale non è basato sopra elementi *incommensurabili* applicando quali, ad elementi *commensurabili* si giunge con in processo di differenziazione e di integrazione a risultati *concreti, reali*.

Ma se non può esservi storia naturale dell'umanità colla libertà umana; se (non fosse che per l'insufficienza dei mezzi intellettuali) noi non possiamo operare coll'individuo considerato come un essere non dotato di libertà, — non esistono nella storia dell'umanità altri elementi stabili sui quali si possono fare *calcoli*, degli elementi che sempre, infallantemente ed invariabilmente seguono queste « leggi perpetue inflessibili? ... »

Sì Sul terreno della storia dell'umanità vi sono elementi stabili, esattamente calcolabili, che possono essere presi dalla scienza tanto come substrati, come soggetti d'osservazione, quanto come soggetti d'investigazione obiettiva ed esatta; elementi il di cui sviluppo e movimento sono sotto messi a leggi fisse come lo sono il corso dei pianeti e lo sviluppo degli organismi.

Questi elementi sono i differenti *gruppi etnici e sociali* componenti l'umanità..... Per giungere ad una scienza della storia, ad una storia naturale dell'umanità, è necessario considerare questi *gruppi sociali*, osservare e studiare la loro origine ed il loro sviluppo, le loro differenti specie e le loro differenti forme, i loro movimenti e le loro evoluzioni.

Ecco quali sono gli elementi stabili sui quali si può contare, sui quali si possono stabilire dei calcoli scientifici. Ecco la direzione che devono seguire le nostre ricerche se vorremo riescire a qualche cosa. L'errore comune nel quale sono caduti tutti coloro che prima di noi, hanno cercato di scoprire le leggi naturali della storia sembra essere quello di non aver seguito questa direzione. (pag. 35-37,

E nei *movimenti* di questi *gruppi sociali*, e nella *somma delle forze e delle facoltà* individuali (più che nell'*intelligenza individuale*) dominante, in unione alle *tendenze*, il movimento regolare di questi gruppi, il Gumploewicz trova la formazione del *contenuto della storia*.

*
* *

Illuminati su quanto precede possiamo ora inoltrarci nel vivo del lavoro lasciando da parte — e con rincrescimento — le questioni sollevate dall'autore che non si collegano direttamente allo scopo da noi propostoci (1).

Seguendo e confortando con nuove ragioni, le teorie di filosofi e di naturalisti moderni, egli respinge la credenza generalmente diffusa dell'origine monogenica dell'uomo, della derivazione cioè dell'umanità da una coppia primitiva (2).

Ammissa l'origine poligenica dell'umanità, e trasportandosi col pensiero ai più remoti tempi di essa, egli vede un *numero infinito di bande umane eterogenee* popolanti, a distanza più o meno grande fra di loro, la terra.

Questo fatto primordiale è la base unica e necessaria sulla quale si deve innalzare l'edificio scientifico della storia dell'umanità.

Nello sviluppo etnico di questa, dai primi tempi insino a noi, havvi una doppia tendenza.

(1) Non accenniamo così, all'interessante discussione sulle teorie di Darwin e di Haeckel dalle quali l'autore dissente in molti punti ed a quella sulle teorie opposte del naturalista Agassiz, al lungo studio sull'origine e successiva formazione delle lingue e che l'autore, contrariamente a l'opinione di molti filologi, ritiene fossero numerosissime nei primordi dell'umanità; al parallelismo fra lo sviluppo delle lingue e quello delle religioni ecc. ecc.

(2) « Il y a une loi que nous voyons dominer dans la nature qui nous environne, en tant que celle-ci est créatrice: d'un grand nombre de germes qui repandent dans le monde, il ne sort jamais qu'un bien plus petit nombre d'êtres, et de ceux-ci il n'y a que le plus petit nombre qui produise des fruits. Cette loi s'applique dans tout le domaine de la vie végétale et de la vie animale. Beaucoup de germes, moins d'êtres, très peu de fruits (ou d'organismes mûrs): telle est la règle que nous observons partout où il y a vie végétale, partout où il y a vie animale » (pag. 42). — Vedere anche a proposito di questa questione il 2° volume dell'opera di Marselli già citata (parte 1ª *Le origini dell'umanità*) il Marselli non si pronuncia in proposito ma tra il monogenismo ed il poligenismo inclina ad ammettere il secondo: « la difficoltà di spiegare le differenze fra le razze si fa maggiore quando si ammette l'unità di origine; minore quando si ammette la pluralità (p. 46).... »

« Non è.... impossibile l'unità d'origine; ma è forse più probabile la pluralità e molte questioni rimangono certamente sempre decise dalla dottrina del poligenismo » (pag. 47).

« Da una parte il numero primitivo, infinito, delle orde e delle tribù umane eterogenee *va incessantemente diminuendo* per effetto di una fusione dalla quale esciranno le future amalgame etniche. D'altra parte, delle tribù storicamente note *si aumentano* e *si propagano* analogamente a quanto vediamo nella nostra vita quotidiana. Lo sviluppo dell'umanità progredisce così per due fatti; primieramente, perchè delle unità etniche costituenti una *pluralità infinitamente grande*, spariscono poco a poco e si riducono ad un numero di tribù *sempre più piccolo*; in secondo luogo perchè queste tribù in *numero più piccolo*, generalmente formate per amalgamazione, non cessano di crescere e di aumentarsi » (pag. 61-62).

Questa doppia tendenza nello sviluppo dell'umanità si trova in tutta la storia nota, compresa la contemporanea, e non è altro se non la grande legge naturale sociale che, costantemente affermata dall'origine dei tempi insino a noi, si manifesta ancora attualmente e si manterrà, verosimilmente, finchè vi saranno uomini sulla terra (1).

Secondo quale processo sviluppandosi l'umanità dalle sue origini sino a noi?

Secondo il *processo naturale sociale*. I due fattori essenziali che costituiscono qualsiasi processo naturale, gli *elementi eterogenei* cioè e l'*azione* reciprocamente esercitata da questi elementi gli uni sopra gli altri in virtù di certe *forze naturali*, esistono nel processo sociologico. Gli elementi eterogenei sono rappresentati in esso dagli *elementi etnici*,

(1) La spiegazione di questo fenomeno può cercarsi, secondo l'autore in una legge d'equilibrio per la quale la massa degli organismi esistenti sulla superficie del globo non può che rimanere invariabile. Come conciliare questa invariabilità colla tendenza a moltiplicarsi, inerente agli organismi? Nella disparizione di alcune specie prodottesi contemporaneamente alla moltiplicazione ed all'espansione di altre. « L. n'est autrement étroit, nous pouvons le rapporter ici, que le nombre des hommes sur la terre augmente. Il est vrai, que la plupart des statisticiens admettent que ce nombre s'accroît; ils raisonnent par analogie, après avoir constaté que, de nos jours, le nombre de la population ne cesse d'augmenter. D'autres savants, Gobineau par exemple, sont d'avis que le nombre des hommes sur la terre était bien plus considérable autrefois qu'il ne l'est à présent. Nombre de circonstances et de témoignages semblent favoriser cette dernière hypothèse » (pag. 63-64).

dalle innumerevoli bande umane aventi differente origine, che noi abbiamo poste al più lontano principio dell'esistenza dell'umanità e che andarono diminuendo di numero col progressivo sviluppo di questa. L'azione reciproca esercitata dagli elementi etnici eterogenei — o, in altre parole, dagli elementi sociali di origine differente — è alla sua volta rappresentata da una legge « alla quale non si può negare una certezza ed una generalità complete, quasi mtematiche poichè essa ci si presenta sempre e dovunque.... nel dominio della storia e della vita attuale »; questa: « Ogni elemento etnico o sociale potente cerca di far servire ai suoi scopi qualsiasi elemento debole che trovasi nel suo raggio d'azione (*rayon de puissance*) o che vi penetri » (pag. 159).

« Questa tesi sul rapporto che presentano fra di loro gli elementi etnici e sociali eterogenei; questa tesi colle conseguenze che ne derivano, senza che se ne possa eccettuare una sola, racchiude la soluzione completa dell'enigma del processo naturale della storia umana.

« Noi vedremo questa tesi realizzata in ogni tempo ed in ogni luogo, altravolta ed ora, nelle relazioni fra gli elementi etnici e sociali eterogenei e noi potremo convincerci dell'universalità della sua applicazione. Sotto questo punto di vista, essa è completamente paragonabile alle leggi naturali quali l'attrazione e l'affinità chimica o le leggi della vita vegetale ed animale » (id.).

È in questa legge — che Gumplowicz pone a fondamento della sua concezione dello sviluppo storico dell'umanità — che noi possiamo trovare la genesi del fenomeno della guerra.

Seguiamo un momento ancora l'A. nelle applicazioni che della legge sopra enunciata, egli fa alla storia dell'umanità.

Eccole raccolte in un quadro di un'evidenza ammirabile.

Le forme d'applicazione di questa legge — egli dice — e le sue diverse conseguenze derivano dalle differenti possibilità che vi sono a che un elemento etnico o sociale

possa impiegarne un altro come mezzo per raggiungere i propri scopi.

Queste possibilità si modificano secondo l'epoca, le circostanze, la fase dello sviluppo e la costituzione degli elementi etnici e sociali che vengono a contatto gli uni cogli altri. Nella fase meno elevata dello sviluppo sociale, allo stato selvaggio primitivo, una banda di uomini non può far concorrere ai suoi scopi le altre bande, quelle che le sono « straniere per sangue », altrimenti che dando loro la caccia, uccidendo e divorando i loro membri. La storia autentica, come pure le numerose relazioni dei viaggiatori riferentesi a popolazioni selvagge, lo provano..... A un grado più avanzato di sviluppo, si riconosce che l'elemento sociale straniero non può essere meglio utilizzato, per i propri scopi, che occupandolo nei *servizi* più svariati. L'elemento etnico e sociale più potente lotta adunque per *diventare padrone* del più debole a fine di farlo *lavorare* per lui. Se vi riesce si produce fra gli elementi etnici eterogenei una *relazione di dominio* ed un grande progresso si effettua: la *schiavitù* ed il *servaggio*. Questo risultato però dipende dalla costituzione dell'elemento sociale più debole poichè questo, pur essendo troppo debole per tenere a distanza l'elemento più potente, può non essere tuttavia tanto debole da piegarsi alla schiavitù e da accettarla.

Le relazioni che possono stabilirsi in questo caso sono di due specie: o esistono condizioni per le quali le tribù eterogenee trovano vantaggiosa la conclusione di un'alleanza per procedere poscia *riunite* all'attacco degli elementi più deboli, ed allora gli elementi confederati finiscono per amalgamarsi. O l'elemento più potente respinge una tale associazione, che può anche sovente sembrare inaccettabile al più debole, ed allora non potendo il primo pervenire a costringere il secondo a rendergli servizio di schiavo, egli si ritiene in dovere di *sopprimerlo*. Indipendentemente dal caso in cui l'amalgamazione è resa possibile per molteplici condizioni di natura fisica e morale, non vi sono fra gli elementi eterogenei, che *due specie* di relazioni immaginabili:

o la tribù più debole si lascia impiegare a soddisfazione dei bisogni di quella più forte, ed allora essa continua a vivere; od essa non vi acconsente ed allora l'altra la estermine. Tali sono i rapporti e le azioni reciproche che avvengono naturalmente, che si producono in virtù di una necessità naturale fra gli elementi etnici e sociali eterogenei. Ecco ciò che perpetua l'intero processo della storia umana, ciò che fa avanzare à tous égards lo sviluppo dell'umanità.

Occorrono esempi in appoggio a queste asserzioni? Ciò che vien detto storia universale non è altro se non una vasta raccolta d'esempî a sostegno delle proposizioni precedenti.

Che cosa sono le guerre degli Stati e dei popoli si non *des expéditions de pillage organisées pour l'exploitation de l'élément ethnique ou social de nature différente?*

Ciò che avviene su piccola scala fra le tribù primitive dei popoli detti « allo stato di natura » si rinnova ad un grado posteriore di sviluppo, si produce fra le « nazioni civili »; « seulement cela se décore de noms pompeux, elle prend des formes moins grossières, la chose restant la même »....

« Au fond, les guerres des nations civilisées ne sont pas autre chose que des formes supérieures de ces primitives expéditions de pillage. Seulement, les hommes primitifs sont plus francs et plus sincères et ne veulent pas paraître meilleurs qu'ils ne sont, tandis que les guerres des nations civilisées se font à l'abri de toutes sortes de phrases possibles, sous des prétextes d'idées civilisatrices et politiques, pour la liberté, pour l'humanité, pour la nationalité, pour la foi, ou même pour l'équilibre européen! A la vérité, une nation européenne victorieuse ne se contente pas de quelques chevaux et de quelques ânes, comme les Apaches, ou de troupeaux de bétail, comme les Kirghises, ou de quelques moutons, comme les Albanais; un peuple européen vainqueur sait retirer tout de suite quelques milliards de cette affaire. Voilà la différence! » (pag. 164).

Quale convinto seguace dell'*homo, hominis lupus* di Locke! quale *sombre docteur de la guerre* direbbe il Révon!... Aspettiamo però a giudicare perchè in queste parole, che a taluno possono sembrare una semplice *boulade* pessimistica, sta un'idea serissima originata e radicata, come vedremo, nella mente dell'autore da una serie di rigorosi ragionamenti.

•••

Tutto quanto precede non basterebbe certamente a darci una chiara idea di ciò che nella storia e nel concetto del Gumplowicz rappresenta il fattore la guerra. Per comprenderla dobbiamo conoscere quali furono, secondo l'autore, i principî essenziali che determinarono ed accompagnarono con costante azione direttiva ed impulsiva, lo svolgimento storico dell'umanità.

AmMESSO che la storia di questa non sia altro che lo sviluppo di un processo naturale, l'autore si domanda in che cosa consistano, nel passato storico e nella vita attuale, questi fenomeni del processo naturale sociale. Eccoli:

« La storia passata e la presente ci presentano l'immagine di guerra quasi interrotte fra le tribù, fra i popoli, fra gli Stati, fra le nazioni (1).

Lo scopo di tutte le guerre è sempre identico, qualunque siano le diverse forme colle quali questo scopo è cercato e

(1) L'autore cita a questo punto in appoggio al e sue idee, l'opinione di uno fra i più grandi storici contemporanei; potremmo forse dire il più grande, quello di Ranke. « Ranke (*Weltgeschichte*, Titolo VIII). Si oppone a le idee ristrette ed esclusive di coloro che non considerano, nella storia, che « la storia della civiltà », egli insiste con ragione che « non è unicamente nelle tendenze alla civiltà che consiste lo sviluppo storico. Esso proviene anche da impulsi e da tutt'altra specie, particolarmente dall'antagonismo delle nazioni che combattono fra di loro per il possesso del suolo ed il predominio. In questa lotta cioè, in ogni epoca, si combatte sugli stessi domini della civiltà, si formano grandi potenze storiche che, incessantemente, lottano fra di loro per il dominio. Gli elementi sono allora trasformati dalla collettività, ma contemporaneamente gli stessi elementi si affermano e reagiscono contro la collettività ».

raggiunto: è quello di *servirsi del nemico come di un mezzo per soddisfare i propri bisogni*.

Che questo scopo sia stato raggiunto, nello stato primitivo, divorando i corpi dei nemici, o riducendo questo nemico allo stato di *rassallaggio* o di *soggezione* personale, o incorporando il territorio nemico e imponendo dei servizi e dei tributi agli abitanti, o limitandosi a levare su questi una contribuzione per una sol volta, tutto ciò ha lo stesso significato relativamente all'essenza del processo naturale. In ogni caso questo scopo risulta dalle note relazioni fra gli elementi etnici eterogenei. Per ciò che riguarda la guerra essa è la *manifestazione di queste FORZE e TENDENZE che regnano negli elementi eterogenei. Essa è adunque così NATURALE ed INEVITABILE negli elementi eterogenei, come lo è nel dominio di tutti gli altri processi naturali, la perpetuità d'azione delle diverse forze agenti in essi*.

A guerra compiuta e coronata di successo, gli elementi vinti si assoggettano ai vincitori. Questi, a fine di perpetuare la loro supremazia, di organizzarla in modo da poter intraprendere una sfruttazione (*exploitation*) permanente dei rapporti di supremazia che essi hanno stabilito, fondano delle istituzioni di Stato. Non appena queste siano state fondate, non appena gli elementi eterogenei siano stati combinati in uno Stato unico, questo Stato incomincia a svilupparsi regolarmente sempre e dovunque, in queste condizioni, l'essenza dello sviluppo è la medesima. La spiegazione di questa identità da noi constatata, è che, in ogni luogo ed in ogni tempo, queste istituzioni sono derivate dagli stessi bisogni

... Vi è una vita storica che si muove progressivamente da una nazione ad un'altra, da un gruppo di popoli ad un altro.

La storia universale è sorta precisamente nella lotta dei diversi sistemi di popoli, e in questa lotta che le nazionalità hanno trovato la coscienza di se stesse.

Anche Lasaulx ammette che la guerra ha una parte importante nella storia della civiltà; egli afferma che « la maggior parte dei grandi progressi intellettuali nella vita dei popoli furono determinati dalla grande guerra fra i popoli » (*Philosophie der Geschichte*, pag. 80).

Per ciò che concerne l'essenza e l'importanza della guerra H. Gumplowicz rimanda il lettore alla sua opera: *Wertungstheorie mit besonderer Berücksichtigung des österr. Verwaltungsrechts*, pag. 59.

di coloro che esercitano la supremazia e che, medesimamente, esse sono costrette ad adattarsi alle stesse reazioni di coloro che la subiscono.

Sempre e dovunque vi è identità di essenza nella regolamentazione e negli usi derivati da questi rapporti nel corso dello sviluppo dello Stato, nei dominii, cioè, del costume, del diritto, dell'economia politica.

D'altra parte, e pure sotto le molteplici influenze di questa vita politica, si produce una evoluzione nello spirito umano, o meglio nello spirito degli uomini che non sono accaparrati ed oppressi dalle necessità della vita, e che occupano posizioni indipendenti.

Quando questi abbiano disposizioni naturali, essi possono dedicarsi a migliorare e ad abbellire la vita consacrandosi, secondo le loro tendenze, a lavori intellettuali od artistici, creando opere tecniche, scientifiche, artistiche. Noi chiamiamo *civiltà* l'insieme di tutte le creazioni e di tutte le idee che si collegano sia al diritto, sia al costume, sia all'economia politica, sia alle cose tecniche, sia alle scienze, sia alle arti, e che, non essendo possibili che *a mezzo dello Stato* si producono nello Stato.

È su ciò che consistono le *fasi* ed i *risultati* del processo naturale storico; le une e gli altri si riproducono sempre e dovunque.

Per giungere poi alla conoscenza minuta dell'essenza di questo processo, ci è necessario osservare successivamente i *diversi fattori* che lo costituiscono. Ci occorre adunque esaminare dapprima i personaggi del dramma storico, gli *elementi etnici*, i loro raggruppamenti e le loro combinazioni sociali; poi le loro azioni ed i loro movimenti — la lotta e la guerra — e contemporaneamente *la fondazione e lo sviluppo degli Stati*; finalmente la genesi della civiltà ed il suo sviluppo nei suoi diversi dominii (p. 175-178).

(Continua)

GIULIO DE ANGELIS

Capitano d'artiglieria

DELLA OPPORTUNITÀ D'UNA LEGGE UNICA PEL RECLUTAMENTO DELL'ESERCITO E DELL'ARMATA

Fino ad oggi in Italia il reclutamento del regio esercito è stato sempre eseguito in conformità di una legge diversa da quella che regola il reclutamento della regia marina.

È però evidente che le due leggi devono — almeno nelle loro parti più importanti e specialmente in quelle che regolano i diritti ed i doveri degli iscritti di terra e di quelli di mare — essere ispirate a principi analoghi, affinché l'obbligo di servizio militare non debba gravare sugli uni diversamente che sugli altri.

Quindi è naturale che ogni qualvolta si tratta di introdurre qualche innovazione in una delle due leggi, sorga il pensiero di provvedere a che l'altra venga posta senza ritardo in relazione con essa: ed anzi a questo scopo è stata fatta in più di una occasione in Parlamento e fuori, da persone assai competenti nella materia, la proposta che il reclutamento dell'esercito e della marina si faccia con una legge unica.

*
* *

La convenienza che per gli iscritti di terra e per quelli di mare si faccia una leva sola è, in massima, così evidente e in tal modo il servizio della leva verrebbe tanto semplifi-

cato, che è quasi generale la meraviglia perchè la proposta di cui sopra ancora non sia stata tradotta in atto.

Che anzi, coloro che sono avvezzi a giudicare le cose senza averle prima approfondite, attribuiscono questo fatto a poca buona volontà per parte dell'amministrazione della guerra e di quella della marina di accordarsi fra di loro.

Ma chi ha appena un po' di pratica della materia del reclutamento si persuade facilmente che la ragione per la quale le due leve si sono fatte e si fanno separatamente è ben diversa da quella ora accennata.

Per buona sorte in Italia esercito e marina hanno troppa sagacia e troppo patriottismo per non essere convinti della necessità di procedere sempre concordi in tutto quanto si riferisce alla difesa del paese.

E che essi siano entrambi animati dal desiderio di accordarsi anche circa il problema in esame, lo dimostra il fatto che nel 1888, allorquando si trattò di modificare la legge per la leva di mare allora vigente, la commissione parlamentare incaricata di riferire sul relativo disegno — della quale facevano parte diversi ufficiali dell'esercito e dell'armata fra i quali l'attuale Ministro della guerra — espresse il voto che si venisse ad una legge unica per il reclutamento dell'esercito e della marina: ed i due Ministri militari del tempo (Bertolè Viale e Brin) dichiararono entrambi di riconoscere quel voto degno di considerazione e di esser disposti a studiare il modo di tradurlo in atto (1).

(1) A questo riguardo mi piace riportare qui le dichiarazioni che furono fatte alla Camera dai ministri Brin e Bertolè Viale nella tornata del 15 giugno 1888.

Brin: « La Commissione ha espresso il voto che si stili di fare, come in Germania e in Francia, una legge unica per il reclutamento dell'esercito e della marina. Naturalmente questo non vuol dire che la marina andrà in tutti i casi retti dove si fa la leva, per scegliere la parte sua, ma in questa legge unica verrebbero determinate le categorie che dovrebbero essere assegnate a servizio con la regia marina. Così, per esempio, fra queste categorie verrebbero già compresi tutti gli iscritti marittimi, tutti quelli addetti alle costruzioni navali, ecc. È innanzi tutto che questa legge unica faciliterebbe molto le operazioni del reclutamento, risolverebbe molti problemi, e sopprimerebbe anche alcune disparità di trattamento non giustificate. E toglierebbe poi di mezzo quella gran massa e vera difficoltà a cui si è accennato, cioè che mentre per coloro i quali concorrono alla leva marina si ferma e si quat-

Bisogna quindi riconoscere che se la quistione della quale ci occupiamo non ha potuto essere risolta finora, ciò dipende esclusivamente dal fatto che alla sua risoluzione si sono sempre opposte difficoltà assai maggiori di quanto a tutta prima non apparisca: ciò che, del resto, era stato avvertito anche dal generale Pelloux nella relazione parlamentare della quale sopra ho parlato (1).

« tre anni, questa sarà di soli tre anni per i provenienti dalla leva terrestre. Se vi fosse la leva unica, vuol dire che la marineria sarebbe considerata come l'arma di cavalleria, nella quale la durata del servizio è di quattro anni. Quindi questo desiderio si presenta molto logico. Ma il governo deve impegnarsi fin d'ora a presentare una legge unica di leva? Io credo che la quistione non sia ancora matura: ma in quanto a studiarla, io, per parte mia, ne prendo l'impegno, e credo che anche il mio collega della guerra non avrà difficoltà di studiare questa quistione. E se realmente il risultato degli studi sarà soddisfacente, sarà presentato un disegno di legge al Parlamento ».

HERVÉ VIALA: « Fu detto nella bellissima relazione dell'on. Pelloux ed accennato da vari oratori, come pure dal Ministro della marina, che sarebbe bene venire ad una leva unica. Sebbene sia questa una quistione assai complessa e che non potrà trovare applicazione da un giorno all'altro, perchè essa richiede lunghi e profondi studi, io sono perfettamente in quest'ordine di idee: sicché faccio, per parte mia, la stessa dichiarazione che ha fatto il mio collega della marineria ed alla quale accennava il relatore: è cioè che il venire ad una legge unica tanto per la leva di terra, come per la leva di mare, come l'hanno la Francia e la Germania, sia una buona cosa e che valga la pena per parte del governo di occuparsene seriamente ».

(1) E bene riprodurre nella loro integrità le considerazioni del a relazione suddetta: « In quanto a la legge unica riteniamo si tratti di quistione di cui almeno lo studio si impone, e che bisognerà risolverla in un avvenire non lontano. Due leggi differenti avevano ragione di essere in altri tempi, l'intanto cioè che la forza che la marina doveva tenere sotto le armi in tempo di pace era così limitata da poter consistere abbondantemente nel contingente somministrato dalla iscrizione marittima e che avanzava ancora una parte da assegnarsi alla 2ª categoria. I sistemi di leva per l'esercito e per la marina erano del tutto diversi e lo era pure la procedura per il reclutamento. Le differenze negli obblighi di servizio erano e sono tuttora giustificate: si dice infatti che siccome coloro i quali servono nella marina continuano durante il servizio ad esercitare nella professione e nell'arte propria non c'è da preoccuparsi, se, nell'interesse del servizio stesso, si pretende che rimangano sotto le armi per un tempo maggiore che non nell'esercito, di cui si è venuto pian piano diminuendo le ferme. A rigore, se s'ama ragionamenti si possono ancora fare al giorno d'oggi, vengono alquanto invalidati dall'allargare che si fa delle basi di reclutamento della marina, e da la eventualità dell'abolizione della iscrizione marittima, e dall'ammissione nella marina di uomini della ferma di tre anni. Ad ogni modo, all'esterno di questa parte della legge del reclutamento tutto il rimanente può e deve essere perfettamente eguale per la leva di terra e per quella di mare. Del resto, nel modo stesso che la legge sul reclutamento dell'esercito contiene già una differenza di ferma per la cavalleria, potrebbe, se dovesse servire per tutti, comprendere anche quelle differenze che fossero necessarie per la marina. Che cosa sa-

Certamente queste difficoltà non sono insuperabili, tanto vero che in altri paesi che si trovano, per quanto concerne il reclutamento, in condizioni non diverse dalle nostre, la legge unica funziona già e da non poco tempo in modo soddisfacente.

Ma è parimenti fuor di dubbio che esse sono così gravi che a toglierle di mezzo sono necessari studi non facili e non brevi: tanto, che per quanto grande fosse in coloro che si sono succeduti nella direzione dei due ministeri della guerra e della marina il desiderio di giungere alla risoluzione del problema, questa finora non è stata possibile.

E può dirsi anzi che non fu poca impresa se essi poterono fare in modo che le due leggi di leva si siano sempre attenute, almeno nelle loro linee generali, a principi uniformi.

• •

Quanto ho detto finora basta a dimostrare che il solo fatto della presentazione da parte dell'attuale Ministro della guerra del suo disegno di legge sul reclutamento — disegno così vasto e così radicalmente diverso dai principi che sono stati in vigore fino ad oggi — doveva far sorgere il dubbio se la sorte degli uomini di mare potesse conti-

«rebbe desiderabile in una buona legge di reclutamento militare? Essa dovrebbe assoggettare ognuno a quel servizio, in cui, per la sua attitudine e per le sue qualità, può essere più utile per la difesa del paese: e ciò si dovrebbe ottenere anche se una qualche disposizione legislativa potesse a primo aspetto sembrare una durezza, ma cercando, come giustizia vuole, di temperare questa con equi compensi. Ma una grave difficoltà s'incontra e s'incontrerà sempre nella risoluzione di quel problema, per la differenza del tempo di servizio che in talune specialità, gli iscritti di leva devono passare sotto le armi.... Ciò costituisce una diversità di trattamento, lo riconosciamo, ma una diversità necessaria: la legge deve camminare dritta al suo scopo: basta che non urti contro la giustizia... Pare quindi che non sia troppo il caso di fermarsi a considerazioni di quella natura, dalle quali non si lasciano facilmente imporre altre potenze che si credono liberali quanto l'Italia ».

nuare ad essere regolata in base all'attuale legge sulla leva marittima: e perciò qualcuno dei componenti la commissione di deputati incaricata di riferire circa il detto disegno propose — risolvendo in via pregiudiziale la vecchia quistione — di sospendere qualsiasi studio sul progetto, e di invitare invece i due ministri della guerra e della marina a presentare di comune accordo un disegno di legge unico per la leva di terra e di mare.

La parte della relazione della commissione che l'onorevole Afan de Rivera ha dedicato a questo argomento non è meno interessante delle altre: e perciò mi sembra che valga la pena di intrattenersene brevemente.

L'onorevole Afan de Rivera, dopo di aver detto che gli studi che erano stati ordinati dai ministri Brin e Bertolè-Viale rimasero incompiuti, aggiunge che assunto poi l'onorevole Pelloux alla amministrazione della guerra, egli ritornò subito sulla quistione: ma il compianto ammiraglio Saint-Bon, Ministro della marina, rispose di non ritenere opportuna la unificazione, anche in vista del diverso sistema di riparto del contingente di prima categoria, e così la questione rimase insoluta.

« Parve dunque alla commissione — così prosegue il relatore — che si dovessero interpellare i due Ministri militari per sapere quali fossero le loro intenzioni sulla quistione già in massima accolta dai loro predecessori.

« Il Ministro della guerra confermò la sua opinione favorevole alla unificazione e disse di ritenere che tutte le difficoltà, le quali possono presentarsi all'attuazione di questo concetto, se non sono lievi sono da ritenersi, a suo avviso, superabili con buone disposizioni regolamentari: ma soggiunse che oramai non essendosi potuto preparare un disegno di legge unica, gli sembrava che non fosse il caso, per prepararlo, di rimandare l'esame del disegno di legge da lui presentato.

« Il Ministro della marina dichiarò a sua volta non essere, a suo avviso, necessaria la unificazione: credere che con le classi in congedo si possa far fronte a tutti i bisogni della

« flotta: ritenere che il principio su cui si basa la leva di mare, di lasciare facoltà di presentarsi all'arruolamento entro l'anno, non potrebbe regolarsi con la leva di terra: ritenere infine che gli uomini della riserva marittima equivalenti alla milizia territoriale, potrebbero essere ceduti all'esercito ed essere adibiti alla difesa della costa ».

Il relatore aggiunge che nonostante le dichiarazioni del Ministro della marina, qualche commissario avrebbe voluto che la commissione insistesse nell'invitare i due ministri militari a presentare subito il disegno di legge unica: ma che la maggioranza, pur ritenendo — per considerazioni che nella relazione sono abbondantemente sviluppate — che le difficoltà che possono addursi contro la legge unica non sono invincibili e che la legge stessa sarebbe una di quelle riforme organiche che semplificano i servizi pubblici e si risolvono in vera economia di tempo e di spesa, si è limitata a deliberare di proporre alla Camera il seguente ordine del giorno:

« La Camera riconoscendo conveniente di non rimandare l'esame della legge di reclutamento del regio esercito a quando saranno compiuti gli studi *« se convenga disporre per legge che si eseguisca una sola leva alla quale concorrano anche coloro che fanno parte in oggi della leva di mare »* fa invito ai Ministri della guerra e della marina di accelerare tali studi: ed invita il Ministro della marina a proporre intanto tutte le modificazioni necessarie affinché la legge sulla leva marittima sia per quanto è possibile, in armonia con l'altra sul reclutamento del regio esercito ».

* *

Poco dopo la pubblicazione della relazione sopra detta la quistione della legge unica di leva fu unicamente portata alla Camera, allorché si discusse il bilancio della marina per l'esercizio 1893-1894, dagli onorevoli Randaccio

ed Afan de Rivera: e in quella circostanza (*seduta del 12 maggio 1893*) il Ministro della marina — pur dichiarando che per le considerazioni già note non poteva prendere alcun impegno formale circa l'unificazione delle leggi del reclutamento — accettò l'invito a proseguire gli studi relativi al grave argomento: e in seguito a ciò la Camera votò il seguente ordine del giorno:

« La Camera, riconoscendo conveniente che il concorso
« alla leva dei cittadini avvenga con norme uguali per
« tutti, sicché per tutti si abbiano presenti le stesse norme
« e le stesse facilitazioni, fa invito ai Ministri della guerra
« e della marina perchè sia esaminato al più presto se ciò
« possa farsi senza inconvenienti di altro genere e perchè,
« se possibile, siano introdotte nel disegno di legge che è
« all'esame del Parlamento le modificazioni necessarie
« perchè con quello si eseguisca una sola leva per l'eser-
« cito e per la marina. »

* *

Ora, pare a me che col limitarsi alla presentazione ed all'approvazione degli ordini del giorno sovra riferiti la Commissione pel disegno di legge sul reclutamento e la Camera abbiano operato assai saviamente.

Nessun dubbio che l'aver risollevato anche in quelle circostanze la quistione fu un bene, perchè questo sarà certamente un incentivo di più per affrettarne la risoluzione.

Ma l'insistere perchè la fusione delle due leggi si fosse fatta subito, in occasione della discussione del progetto di legge sul reclutamento dell'esercito, sarebbe stato intempestivo, perchè avrebbe avuto per effetto di intralciare e di ritardare l'approvazione del disegno di legge anzidetto: ed avrebbe anche potuto dar luogo ad inconvenienti gravissimi, perchè col risolvere troppo affrettatamente la quistione, sarebbe stato assai facile recare qualche pregiudizio alle forze dell'armata.

Perchè bisogna por mente che il ridurre ad una sola le due leggi per la leva di terra e per quella di mare non importa soltanto la necessità di provvedere ad un sistema uniforme di reclutamento degli individui che devono essere assegnati all'esercito od alla marina.

Se non si trattasse che di questo, la quistione sarebbe stata risolta da gran tempo, o almeno potrebbe esserlo anche oggi.

E invero, pur tenendo conto di talune differenze quali più quali meno importanti, pare a me che possa dirsi che anche oggi le due leve hanno luogo — in massima — con norme uniformi.

Identiche sono, per le leggi rispettive, le condizioni che rendono indegni gli iscritti di appartenere all'esercito od alla marina: identiche, o quasi, le condizioni che regolano l'assegnazione degli iscritti alla 1^a piuttosto che alla 2^a categoria, e quelle in base alle quali si fa luogo alla loro esenzione dal servizio di 1^a e di 2^a categoria ed alla assegnazione alla 3^a: uguali le sanzioni dalle due leggi comminate a coloro che contravvengono a qualcuna delle disposizioni in esse contenute: e così pure gli iscritti dell'una e dell'altra leva sono tutti parimenti soggetti al servizio militare fino al 31 dicembre dell'anno in cui compiono il trentanovesimo di loro età.

E quanto alle differenze che, come ho già accennato, esistono fra le due leggi anche nella parte che riguarda il reclutamento degli iscritti — differenze che nella già ricordata relazione del generale Pelloux vennero indicate, e che io credo bene, per precisione, di riassumere qui appresso — pare a me che nella maggior parte esse non siano che differenze di pura forma che in tanto sussistono in quanto appunto le due leggi sono distinte l'una dall'altra: ma che non riuscirebbe difficile di eliminare fin d'ora senza pregiudizio veruno nè per l'esercito nè per l'armata.

Che anzi, alcune di esse resterebbero già eliminate colla approvazione del disegno di legge sul reclutamento dell'esercito.

Una di queste discordanze concerne il riparto del contingente di 1^a categoria, il quale tra i compartimenti marittimi è fatto — a senso dell'articolo 13 della legge sulla leva di mare — con norme alquanto diverse da quelle che per l'articolo 9 della legge sul reclutamento regolano il riparto fra i diversi circondari del contingente di 1^a categoria dell'esercito. Ma tale diversità è destinata a scomparire naturalmente non appena anche la marina sarà in grado di sopprimere la 2^a categoria, come già si è proposto per l'esercito.

Oltre a ciò, l'articolo 80 della legge sul reclutamento stabilisce la statura di metri 1,55 come la minima necessaria perchè un iscritto sia dichiarato abile al servizio militare: mentre la legge sulla leva di mare non stabilisce alcun minimo di statura.

Ancora, la legge sulla leva di mare non ammette le visite degli iscritti residenti all'estero avanti ai Regi consolati, le quali sono ammesse invece da quella sulla leva terrestre (articolo 82): e per l'articolo 85 di quest'ultima le decisioni di riforma degli iscritti possono esser revocate per decisione del Ministro della guerra entro due anni dal giorno che sono state pronunciate, mentre sono irrevocabili per la legge sulla leva di mare.

Un'altra differenza esiste poi in quanto concerne le assegnazioni degli iscritti alla 3^a categoria: giacchè agli iscritti della leva di terra esse sono accordate *soltanto quando la richiesta ne sia fatta per atto autentico dal membro della famiglia a favore del quale è stabilita l'esenzione* (articolo 86): mentre l'articolo 56 della legge di mare le concede *anche senza la richiesta di cui sopra* quando regolari certificati dichiarino la impossibilità di produrle per causa di assenza, di malattia, ecc. Bisogna per altro avvertire che anche questa disparità di trattamento verrebbe tolta di mezzo con l'approvazione del progetto di legge sul reclutamento, nel quale (articolo 58) è stata riprodotta la più equa clausola dell'articolo 56 della legge sulla leva marittima, che dianzi ho citato.

Le due leggi discordano anche su un altro punto, inquantochè quella sulla leva di mare (articolo 35) accorda agli iscritti che al tempo della chiamata alla leva della loro classe si trovano all'estero oppure sono impegnati in una campagna di pesca corallina la facoltà di presentarsi all'esame ed all'arruolamento non nel termine stabilito per gli altri iscritti, ma nel corso dell'anno per i primi, e per gli altri dopo il termine della campagna di pesca: mentre la legge di leva di terra non contiene nessuna disposizione di tal natura.

Ma per quanto l'onorevole Ministro della marina abbia — come già vedemmo, dichiarato alla commissione parlamentare di ritenere che quel principio della legge sulla leva marittima — principio del quale non puossi disconoscere la necessità per poco che si consideri l'indole della professione di coloro che vi sono soggetti — non potrebbe regolarsi con la legge per la leva di terra, io sono d'avviso che anche su questo punto non si incontrerebbero per parte dell'amministrazione della guerra opposizioni di sorta all'accordo desiderato.

La vigente legge sul reclutamento dell'esercito (articolo 62) ed il relativo regolamento (§ 321) — come pure il nuovo disegno di legge (articolo 36) — ammettono già che gli iscritti i quali comprovano di essere legittimamente impediti a presentarsi all'esame definitivo ed arruolamento nel giorno per loro stabilito possano essere dal Consiglio di leva rimandati ad una delle ultime sedute della sessione: ed io credo che nulla si opporrebbe a che fra i motivi di legittimo impedimento venissero compresi — in caso di fusione delle due leggi — per gli iscritti che appartengono alla gente di mare, l'assenza temporanea dal regno per causa di navigazione e l'impegno in una pesca di corallo.

(Continua).

Dott. ANDREA ZENDRINI.

IL FUCILE ITALIANO MOD. 70/87 CONTRO IL LEBEL

A PROPOSITO

DELLA SERIE DI ARTICOLI DEL COLONNELLO ORTUS LEBEL CONTRO MANLICHER E VETTERLI

La classica Rivista Militare francese, il *Journal des sciences militaires*, pubblicava nei suoi fascicoli di giugno, agosto e dicembre 1891 una serie di articoli nei quali, con grande dettaglio paragonava fra loro le armi che secondo l'autore, il chiarissimo colonnello di fanteria marina *Ortus*, sarebbero probabilmente scese in campo; e con egual felicità nella scelta del titolo, ed altrettanto disprezzo di ogni ipocrisia, chiamando cioè pane al pane, si è messo a discutere quale degli avversari nella futura lotta aveva il migliore degli armamenti, e quindi da qual lato si avrebbe per questo fatto, maggior probabilità di vittoria.

Manco a dirlo, lo studio è laudativo pel *Lebel* di cui si afferma concludendo la assoluta superiorità, fondandola sulle sue quantità balistiche e sopra l'impiego della polvere senza fumo.

Lasciando da parte Austria e Germania, noi, seguendo il bell'esempio, siamo tratti a discutere coll'autore circa i suoi apprezzamenti sul fucile italiano; indotti a ciò da molti errori nei quali il colonnello *Ortus* è caduto, certo per mancanza di informazioni esatte circa il nostro armamento. In altre parole è di grande interesse che non si deprezzi il valore del nostro eccellente *Vetterli-Vitali*, poichè se la guerra, questa disgrazia che tutti ci sforziamo di evitare, avesse a scoppiare, all'angoscia di quel giorno sia compagna la sicurezza del risultato.

Anche una più esatta conoscenza da parte francese del nostro fondo nazionale di armamento non potrà a meno di renderli meno pronti a trattarlo come se fosse una raccolta di *rachette* buone a far da soffietto al ceppo bruciante la sera di natale; ed anche ai loro imitatori che così arditi gridano, qui da noi, e son sempre tanto proclivi a criticare tutto quanto esiste, non riuscirà discaro questo tentativo di resurrezione morale a proposito delle nostre armi portatili.

D'altronde gli 8 milioni, che secondo gli ultimi progetti sono destinati a dare i fondi per la fabbricazione del nuovo fucile, lasciano supporre che durante il decennio dovremo entrare in campagna con due armamenti; perciò sembrami che da ogni punto di vista si guardi questa quistione essa è sempre per dirla con parole da giornali — *palpitante d'attualità*.

L'allestimento del facile *Vetterli* trascinantesi dal 1870 non era ancora compiuto, che la necessità delle cose più che la volontà degli uomini ne stabiliva nel 1887 la sua trasformazione, ed anche questa non era finita che la polvere senza fumo rimandava i fucili trasformati alle fabbriche d'armi onde nel 1890 se ne riformassero gli alzi per adattarli al novissimo trovato.

Quando nel 1870 si adottava il *Vetterli*, quantunque si avessero tre fabbriche in piena attività, come quelle che avevano appena finita la riduzione Carcano, non si concepiva neppure, che un nuovo perfezionamento obbligherebbe in breve a costruirne una quarta, quella di Terni, e che per tanti anni tutte le 4 fabbriche avrebbero avuto tanto lavoro.

Aveva bensì fatto a più riprese capolino l'idea della ripetizione: America e Svizzera offrivano esempi bellissimi di tali fucili, ma la prima troppo lontana, la seconda troppo piccola non avevano prodotto un movimento sufficiente per decidere le potenze a mutare radicalmente i loro sistemi di fucili.

Si credeva in buona fede che le nuove armi sorte dopo la guerra del 1870, e che erano dette a piccolo calibro, avrebbero durato almeno un mezzo secolo, e quindi da noi, stretti come sempre dalla persistente mancanza di mezzi, la fabbricazione dei *Vetterli* si incamminò lenne, lenne, con varie vicende di rallentamenti e di

spinte, cosicchè in 17 anni non si erano costruiti che due terzi dei necessari fucili.

Ora invece si corre troppo e da tutti, trascinati dall'esempio francese ammirevole sempre nello slancio, grande nella perseveranza, deciso nella risoluzione.

Poichè non è da dimenticare che in soli 7 anni dal 1886 al 1893 questo andare alla ricerca del meglio ha già prodotto:

In Austria. Armamento Mannlicher di millimetri 11.

» » » » 8

In Germania Armamento Mauser a ripetizione di millimetri 11.

» Mauser-Mannlicher di » 8.

Francia. Armamento Kropascheck di millimetri 11.

» Gras (M^o 1885) » 11.

» Lebel » 8.

Vale a dire ha messo in circolazione in questi tre soli paesi un buon miliardo di lire nostre.

Motus in fine velocior. e sembra che non sia tanto prossima la fine, se in Francia si sta ora, come dicono, adattando al Lebel un caricatore di tipo moderno, forse per non attendere invano la primavera del 95, epoca nella quale la Russia avrà ultimato il suo armamento nuovo di millimetri 7,8 a ripetizione e con polvere senza fumo.

E la Francia, ricca come è, la bene, (e non saremo noi che la criticheremo), a rimettere a nuovo il suo *Lebel*; perchè veramente era facile il persuadersi che perduta l'aureola che gli venne dall'adozione delle nuove polveri al pirossido, con quel suo meccanismo antiquato di ripetizione, che dicono facesse buona prova al Tonchino, pur tuttavia il Lebel è un'arma di guerra meno perfetta come vedremo dalla nostra, e che sorpasserà solo ma di poco, quando adotti un buon caricatore.

II.

Il merito complessivo di un'arma da fuoco portatile nel combattimento dipende da parecchi fattori che si possono separare in due classi concorrenti a formarlo e sono:

1^o Valore tattico.

2^o Valore tecnico.

Il primo è dipendente dal peso dell'arma e della sua munizione, dal tempo che gli è necessario per produrre un dato effetto, dalla complessiva facilità del suo servizio.

Il secondo è funzione principale della sua canna, e riflette la potenza balistica dell'arma dipendente dalla tensione traiettoria, giustezza di tiro e penetrazione della pallottola.

Evidentemente il nesso fra queste due quantità, valore tattico e valore tecnico, è intimissimo talchè il primo indubitabilmente sgorga dal secondo come l'acqua dalla sua fonte.

Ciò concesso, per essere il fucile un prodotto della meccanica, questa deve nell'arma portatile essere l'ancella della tattica, poichè per esempio a nulla varrebbe un fucile perfettissimo ma che esigesse un servo per portarlo in campo.

Se noi riandiamo le vicende di questi ultimi anni in rapporto all'argomento nostro, nettamente si disegnano due tendenze che volta a volta predominanti hanno prodotto tutti i cangiamenti avvenuti nei fucili di guerra, e che corrispondono al predominio che ora prende il raggiungimento di una migliore nel campo tattico, altra volta si prefigge invece un progresso in quello strettamente balistico.

Infatti noi vediamo che l'Europa uscita dalle epiche vicende delle guerre francesi, combattute col fucile a pietra, lo perfeziona una prima volta coll'impiego nel 1840 delle capsule fulminanti, intento a facilitarne l'impiego; ed anche la Prussia col suo Dreyse non mira tanto al perfezionamento balistico dovuto alla pallottola oblunga, quanto alla facilità d'impiego ed alla velocità di tiro del nuovo trovato.

Subito dopo entra in campo il perfezionamento balistico, il quale abbandonando il campo pratico si perde nella lunga serie di tentativi dovuti al Miniè ed altri i quali, pur di rendere l'arma tecnicamente più perfetta, ne resero l'impiego più lungo e difficile.

Così noi vediamo che appunto perciò una grande resistenza si sviluppa contro tali innovazioni e la guerra di Crimea (1855) è ancora combattuta con armi nella loro maggioranza a palla sferica e canna liscia.

Noi stessi, che pur combattemmo quelle guerre, aspettammo sino al 1860 a rigare le nostre canne, talchè in quel lungo periodo, possiamo, senza tema d'essere smentiti, sostenere che il perfezionamento tecnico, ostacolato dall'impiego tattico, rimase in seconda linea.

Colla rigatura si accentua il miglioramento tecnico, il quale però trova nell'Austria discreta accoglienza coll'allestimento dei fucili a bacchetta di millimetri 13,9 ed in Inghilterra colle Enfield di millimetri 14,7, senza che però il resto dell'Europa troppo si commuova della maggior precisione e radenza di queste nuove armi. La marcia in avanti non poteva riprendersi che sotto il gagliardo impulso di un reale perfezionamento tattico.

Il 1866 è la miglior prova di ciò, poichè in allora lasciata da parte ogni disquisizione balistica, le potenze tutte col ridurre a precipizio le loro armi a caricamento per la culatta si assicurano l'eguaglianza nell'impiego delle loro armi.

Ottenuto ciò, riprende il sopravento la balistica, che aiutata dalla cartuccia metallica, altra grande conquista nel campo tattico, ed abilmente sfruttandola produce i fucili a calibro ridotto, di cui il nostro Vetterli fu il porta bandiera sino a ieri.

L'America però, il paese del senso eminentemente pratico, nelle sue guerre popolari, oltre a produrre una grande innovazione nel modo di combattere a massa, e del decidere le battaglie non in una, ma in più giornate, inventava ancora la *ripetizione* che quantunque ostacolata in Europa dal predominio imperante della balistica, pur tuttavia si impose, quando la Germania sempre all'avanguardia nell'assicurarsi il predominio nel campo tattico l'adottò nel 1884. Così nel triennio 84-87 la ripetizione regna senza contrasto ed Austria (1887), Francia (1885), Italia (1887), lasciata ancora una volta da parte la quistione balistica, ripetono il fenomeno del 1866, assicurandosi l'eguaglianza nel campo tattico, senza preoccuparsi d'altro.

Durante questo periodo il nostro mod. 70/87 era indiscutibilmente il migliore dei fucili in servizio presso le grandi potenze, perchè riuniva ed il massimo perfezionamento tecnico (calibro millimetri 10,33) ed il sistema di ripetizione a pacchetto. Però in Francia coll'adozione della polvere senza fumo (Vieille) si

inizia un altro passo tattico, che nell'essere attuato riunisce un conseguente perfezionamento tecnico e cioè l'ulteriore riduzione del calibro.

Ora l'Europa è sotto il predominio della idea balistica e noi pure coll'adozione del modello 1891 ne sentiamo gli effetti; e le esperienze di quest'anno della Commissione del *Chili* a Parigi sui fucili di millimetri 6, gli studi del professor Hebler sul fucile di millimetri 5 e del generale Wille su calibri persino di millimetri 3, fanno prevedere non si perderà tanto presto l'eco di tali effetti. Però era chiaro che essendo noi, come si disse, i meglio dotati all'apparire del fucile Lebel, così la polvere senza fumo ci ha trovati i meglio preparati a riceverla.

Infatti non era ancora terminata la fabbricazione francese del fucile Lebel, che noi pure colla cartuccia a balistite ci trovavamo in perfetto assetto di guerra.

Avevamo assicurato cioè tutto il vantaggio tattico che i francesi avevano voluto procurarsi col loro nuovo armamento.

III.

La nostra cartuccia a balistite pel fucile modello 70/87, come si sa, consta di un bossolo di ottone con orlo, di una pallottola di piombo indurito rivestita di ottone del peso di grammi 46 e di una carica di grammi 2,4 di balistite; polvere questa senza fumo in granelli di forma cubica; la cartuccia pesa in totale grammi 29,8.

Il colonnello Ortus nel citato studio comincia dal confondere due date, quella cioè dell'adozione del fucile a ripetizione in Italia (che a torto chiama a caricatore mobile mentre è a pacchetto di ricaricamento con serbatoio liscio), e l'altra data riflettente la cartuccia a balistite sopra descritta.

Infatti il generale Ricotti nella seduta del 16 dicembre 1886 annunciava alla Camera il risultato sugli esperimenti fatti coi fucili a ripetizione e la domanda di fondi per la riduzione del

fucile Vetterli, in Vetterli-Vitali, mentre alla cartuccia a balistile si venne solo nel 1890.

Il colonnello Ortus dice inoltre che l'Italia si decise pel fucile a ripetizione dopo conosciuta l'adozione del Lebel; ed anche questo è errato in quantochè l'Europa non conobbe quest'arma che molto più tardi del 16 dicembre 1886, ed è notorio che se il Lebel fu chiamato modello 1866 perchè studiato in quell'anno, il medesimo venne messo in fabbricazione molto più tardi; le manifatture francesi erano occupate nella fabbricazione del fucile a ripetizione Gras modello 1885, e tutti ricordano le aspre polemiche che la sospensione di tale fucile sollevò in Francia.

Continua l'Ortus: *l'Italie faute de fonds, elle n'a pu créer un modèle neuf... Comme pis aller, elle a amélioré la cartouche de ce vieux fusil en adoptant une poudre sans fumée...*

Anche ciò è erroneo. Basta difatti riportare le parole del Ministro Ricotti in quella stessa tornata del 16 dicembre 1886: « Ad un tratto, nel corso del 1886 Germania e Francia hanno intrapresa la trasformazione dei loro fucili a ripetizione e le altre potenze ne seguirono l'esempio. Il mio predecessore aveva raccolto molti elementi per la soluzione di quel problema e quindi si è potuto scegliere un tipo di trasformazione che risponde perfettamente alle condizioni di guerra per robustezza, semplicità e per facilità di maneggio.

« Fortunatamente le condizioni del nostro fucile sono tali che si prestano con molta facilità alla trasformazione. Altri paesi invece, ove i fucili di fanteria non sono facilmente trasformabili, sono obbligati od a sottostare a forti spese per fare la trasformazione, od a fare i fucili del tutto nuovi. »

Dunque è chiaro che in quest'epoca la quistione fondi non ha influito sulla scelta del sistema, ma è stato di certa scienza e coscienza che l'Italia ha ritenuto non essere necessario migliorare le qualità balistiche del Vetterli, ma solo le sue qualità tattiche.

Un'altra dimostrazione ed anche più esauriente di questo fatto è la seguente. Quantunque esatissimo quanto il generale Ricotti diceva, cioè che solo nel 1886 Francia e Germania aveano dato incremento mano alla fabbricazione di armi a ripetizione, purtuttavia

i modelli di tali armi erano già prima perfettamente conosciuti per essere stati provati dalla Germania nelle sue manovre e dalla Francia al Tonchino; il modello francese usava della chiusura Gras (sempre tanto apprezzata che la troviamo ancora nel Lebel) e del sistema di ripetizione della marina francese Kropatschek. È bensì vero che il colonnello Gras si era sforzato di rimediare a qualcheuno dei difetti che il Tonchino aveva dimostrato nella ripetizione Kropatschek, ivi impiegata, ma quelli più gravi, come vedremo, rimasero, nè potevasi altrimenti, di trovarsi anche nel Lebel che usa lo stesso sistema di ripetizione.

Inoltre le armi di quel tempo avevano le canne stesse del Gras o del Mauser, a seconda se francesi o prussiane, le stesse cartucce, gli stessi calibri di 11 millimetri. In altre parole, erano inferiori come qualità balistiche al nostro Vetterli, l'arma che tutta l'Europa conosceva per la meglio equilibrata in qualità balistiche, come era dimostrato anche nei concorsi di tiro internazionali. Lo erano anche, e di molto, inferiori al Vetterli come qualità tattiche anche solo considerati come armi a colpo semplice.

Infatti, la chiusura non a chiavistello, ma sulle alette della nocca a manubrio, in allora il solo Vetterli la possedeva, e non fu che adottata più tardi per primo dal Lebel portando le alette sulla testa del cilindro.

Era il più leggero, il più maneggevole di tutti, il più semplice, ed anche di una solidità a tutta prova.

Aveva il calibro più ridotto e la munizione la più leggera.

Difettava solo nella graduazione dell'alzo che si riteneva troppo corta non arrivando che ai 1600 metri e quindi non utilizzava tutta la portata dell'arma. Però era un difetto affatto teorico, perchè al di là di questa distanza il fuoco di faciler'a è di effetto tanto incerto che è meglio trascinarlo che perdere tempo e sprecar munizioni per ottenere a tali distanze risultati apprezzabili.

Tutte queste qualità superiori, al momento della trasformazione si accentuarono ancor più.

Infatti l'Italia (Vedi *Rivista militare italiana*, anno 1887, mese di febbraio) entrava arditamente in un campo perfettamente nuovo, e che lei per la prima aveva intraveduto colle esperienze cominciate nel 1878 e dopo nel 1880, a pacchetti di ricaricamento (mi-

gliorando il caricatore Krinka) affinché tutte le cartucce fossero impacchettate a 6 per 6 ed in modo che si potessero subito disporre coi loro stessi pacchetti in una custodia fissa a fianco del fucile.

Tali esperienze continuate coi sistemi Bertoldo, Vitali, nel 1883, a serbatoi collocati avanti al ponticello derivati dal Lee americano ed usante del pacchetto di ricaricamento, permisero a noi di realizzare nel gennaio 1887 su grande scala quel sistema che poi venne da tutto il mondo adottato, coi tipi ora in uso, dall'Austria nel Manlicher, dalla Francia nel Lebel, dalla Germania nel Manlicher-Mauser, ecc., ecc.

È una rivendicazione questa che è giusto si debba al nostro paese, poichè quantunque storia di ieri, pure si ritiene ancora in generale che tale genere di armi sia dovuto al Manlicher, il quale solo alla fine del 1884 produsse il suo modello di fucile a scatola con pacchetto di ricaricamento (Vedi pag. 72 dell'opera *Les fusiles modernes*, del capitano Boado y Castro, Barcellona, 1893) mentre da noi già nel 1883 si esperimentavano tali armi. Francia e Germania invece all'epoca della nostra trasformazione, fabbricavano (l'Austria non lavorava ancora su vasta scala) fucili a serbatoio lungo il fusto della cassa derivati, anzi copati dai sistemi che avevano fatto la guerra d'America.

Erano bensì di molto migliorate le condizioni dei meccanismi trasmettitori delle cartucce dal tubo serbatoio alla camera della canna, ma il fondamento dell'arma era lo stesso, e tale, ripetiamo, si conserva tutt'ora in Francia col fucile Lebel.

Diremo fra poco dei grossi difetti che tali armi presentano specialmente dal lato tattico, ma subito appariranno chiarissimi quando si dica che la Germania seguendo l'esempio dell'Austria abbandonò nel 1888 il suo Mauser a ripetizione per adottare un tipo a pacchetto, sulla qual via noi l'avevamo di tanto preceduta, che era quasi finita la nostra trasformazione quando ella incominciò la sua in questo senso.

Dopo questo si crede non vi sia più alcun bisogno di oltre insistere per dimostrare che la nostra riduzione è stata adottata non per *faute de fonds* come piacque all'egregio colonnello Ortus di sostenere, ma invece perchè, come disse il generale Ricotti, colla riduzione stessa si otteneva un'arma perfetta.

Con l'adozione poi in Austria e Prussia sopradetta, è avvenuto che queste potenze nel 1888 sorpassano la Francia, poichè ne adottano la polvere senza fumo, il calibro ridotto ad 8 millimetri e presentano un'arma di lunga superiore nelle qualità tattiche. E queste ultime, si è già ripetuto, erano da due anni nostre conquiste.

IV.

Che cosa si è voluto infatti raggiungere colla *ripetizione*?

Non si è voluto altro che essere padroni di aumentare la velocità di tiro del fucile, in un momento qualsiasi del combattimento.

Badisi, non la velocità di tiro durante tutto il tempo del combattimento, che sarebbe assurdo, ma solo quando il bisogno ne si faccia sentire, e colla facoltà inoltre di continuare tale velocità per il tempo semplicemente necessario ad ottenere lo scopo prefisso.

Sia lungo o corto tale tempo (si intende relativamente); e cioè, poter subito cessare il lancio celere dei proiettili, riprenderlo, continuarlo a volontà del comandante delle truppe.

Quando l'istrumento sia così consegnato, lo scopo sarà perfettamente raggiunto.

Copriremo di fuoco l'avversario al momento voluto, continueremo il fuoco per impedirgli la contro offensiva, lo sosponderemo o lo riprenderemo a nostra piena volontà.

Che se invece la macchina sarà solo attrezzata in modo che dopo aver fatto uno sforzo s'arresti e rifiuti di prestar il servizio per il quale era stata fabbricata, essa non meriterà il suo nome di ripetitrice ma solo di *intermittente*.

E tale è il Lebel. Consiste, come si sa, il suo serbatoio, in un lungo tubo distendentesi sotto tutta la lunghezza della canna e contenente una molla spirale lunga a sua volta un terzo più del tubo, capace questo di contenere 8 cartucce che contando quella nella camera e l'altra sul trasportatore formano in tutto 10 cartucce, che si possono sparare a ripetizione.

Questa sua costituzione è difettosissima, poichè è dessa che gli dà la qualifica di *intermittente*.

Lo ammette anche il colonnello *Ortus* poichè scrive del Lebel: *Mais il restera toujours un DÉFAUT ORGANIQUE à l'arme, c'est que, pour remplir le magasin, il faut ouvrir la culasse et mettre ainsi momentanément l'arme hors d'état de faire feu. Cela n'aura pas une grande importance aux grandes et moyennes distance. Mais si l'on arrive au tir à répétition à petite distance, si dans l'offensive on a usé les cartouches du magasin, IL FAUT RESTER SUR PLACE ET CESSER LE FEU PENDANT LE TEMPS NÉCESSAIRE POUR GARNIR LE MAGASIN. Il est alors préférable, de continuer le tir coup per coup. . . .*

È chiaro quindi che una volta vuotato il magazzino il fucile Lebel perde la sua qualità di ripetitore per ritornare quello che era prima, cioè, un fucile a colpo semplice. È perciò *intermittente*.

Non ha più quindi la sua ragione di essere, e tutta quella fiducia che il soldato vi avrà riposta, non produrrà che altrettanta sfiducia, con quale abbassamento nel morale della truppa non vi è chi non veda, e con l'effetto totale che ciascuno immagina ripensando ai critici momenti nei quali si impiega in genere il tiro a ripetizione, sia nell'offensiva che nella difensiva.

È bensì vero che il soldato potrebbe continuare il suo fuoro colpo per colpo, ma egli non pertanto seguirà sempre a ritenere che il suo tiro è meno veloce perciò meno *efficace* di quello dell'avversario.

Gli avversari del fuoco a ripetizione, i conservatori tanto contrari all'uso dei tiri celeri, hanno sempre con grande forza fatto valere tale argomento contro la sua adozione, che certamente ha fatto ritardare di molto l'avvento di questo genere d'armi.

Ma la Francia, distanziata una prima volta dalla Prussia nel 1884, doveva per ragioni d'ordine morale adottare un fucile a ripetizione a tutti i costi ed allora le bastava di averne uno equivalente nel campo tattico a quello dei Tedeschi. Trovata la polvere senza fumo, la Francia impaziente di impressionare il mondo continuò nella fabbricazione delle sue armi a ripetizione, persuasa che il vantaggio

tecnico ottenuto, e tanto gelosamente custodito, le avrebbe per molti anni conservato la supremazia nell'armamento europeo.

Invece non fu così ed il mondo, con noi Italiani alla testa, pareggiò i suoi sforzi col mettere in servizio i fucili a pacchetto di ricaricamento e la balistite.

Quest'ultima d'invenzione inglese (Nobel) venne per i primi adottata da noi, con un'arditezza di decisione che eguaglia se non supera quella colla quale il generale *Boulanger* adottava la polvere *Vielle*.

Certo, gli uomini che allora in Italia si assunsero una sì grande responsabilità hanno bene meritato della patria, e lo sviluppo che la balistite dopo d'allora ha preso, sia in Prussia che in Austria, oltre ad renderli giustamente orgogliosi, deve anche completamente tranquillizzare quell'incertezza naturale in chi introduce un elemento completamente nuovo e sconosciuto.

V.

Ci siamo valse della storia, per dimostrare come gli eserciti abbiano sempre appoggiato molto di più la facilità del servizio e la velocità del gettito di un'arma che tutte le sue più stimabili qualità balistiche. Tant'è che l'archibugio non entrò nelle mani dei soldati che quando dimostrò di essere più sollecito dell'arco, quantunque rimanesse nei principii meno di lui esatto; così come l'invenzione della cartuccia e quella della bacchetta hanno avuto una ben altra importanza che quella della rigatura.

Diceva il Büstor nel suo trattato di tattica generale: Un fucile ideale, con traiettoria rettilinea (per modo di dire) e con deviazioni quasi nulle, ma che non permettesse di tirare che un colpo ogni quarto d'ora, non potrebbe tener testa all'arco ed alla fronda. Ma le prove delle prove sono le due campagne di Boemia e di Francia.

Il merito balistico degli avversari della Prussia era assolutamente superiore tanto nell'un caso che nell'altro, anzi nel secondo incomparabilmente superiore; eppure la Prussia ha vinto, e tanto più

facilmente quanto più l'effetto tattico dell'arma è stato maggiore. Ecco una tabellina di confronto fra le tre armi.

ARMI	Cal -		Pesi		Spazio battuto a 300 metri contro fanteria	Graduazione massima pallottole	Sistema	Osservazioni
	bro	Arma	Pallottola	Po vero				
	mm.	Chili	gr.	gr.		mm		
Austriaca	13,9	4,25	29,7	4,4	141	910	avancarica	Il Dreyse sul Chassepot aveva il vantaggio tattico di essere di più facile maneggio, di essere riconosciuto la notte le riserve, e di aver fatto una gloriosa campagna.
Francese	11,0	4,05	25	5,5	140	1000	retrocarica	
Prussiana	15,43	4,88	31	4,8	93	753	retrocarica	

Sarebbe inutile discutere ora con criterii dettagliatamente tecnici questa tabella; un solo sguardo alla colonna spazio battuto, che è l'indice effettivo della radenza di un'arma, fa vedere come oltre ad essere inferiore in esattezza, il facile prussiano lo fosse anche di 47 metri cioè di un buon terzo in radenza ai suoi avversari.

Eppure, ripetiamo volentieri, il Dreyse ha stravinto in Boemia, e vinto in Francia dove pur tenendo conto degli altri elementi di vittoria, l'esercito prussiano non ebbe mai a rimproverare al suo buon fucile di essere stato inferiore alla bisogna.

Possedeva la velocità di tiro la più grande delle qualità di un'arma da fuoco moderna — e la possedeva con titolo superiore ai suoi avversari.

Noi vediamo infatti *Gustavo Adolfo* attribuire le sue vittorie alla velocità di tiro delle sue artiglierie e dei suoi moschetti.

Si derivarono le prime vittorie di *Federico il Grande*, in buona parte all'uso della bacchetta.

Sadowa è più che tutto, frutto della velocità di tiro.

E che la sua importanza sia capitale, basta il fatto che a Gravelotte ci volero 250 palle Chassepot per mettere un Prussiano fuori combattimento. Ora, siccome i momenti buoni per le ipire non sono frequenti, è evidente che ne approfitterà maggiormente

colui che in un dato tempo potrà versare sull'avversario una più diretta pioggia di palle.

In altre parole, essendo vero che chi più t'ra più colpisce, la velocità di tiro è proprietà sovrana.

S'intende bene che *est modus in rebus* e che l'esecuzione del tiro veloce va sempre intesa riservata in massima alle piccole distanze.

Ora il Lebel è il più infelice dei facili moderni in fatto di velocità — ecco dei numeri per rispetto a noi :

Velocità di tiro puntato — Colpi sparati			
nel primo minuto di fuoco		nel secondo minuto di fuoco	
Lebel	Modello 70/87	Lebel	Modello 70/87
14	16	21	30

Dunque abbiamo provato che sul campo tattico il Lebel è molto inferiore al nostro modello 70/87 inquantochè mentre questo è a fuoco continuo l'altro è a fuoco intermittente, mentre l'italiano è un'invenzione genuina, razionale d'un sol getto, l'altro usa di mezzi antiquati, incerti, delicati e che furono da tutti riconosciuti disadatti e molto pericolosi, perchè infine l'italiano è più veloce.

Anche i Francesi lo riconoscono e fanno voti che ciò sia per scomparire al più presto possibile.

Il colonnello Ortus, che come dissimo in principio, scrive con molta competenza, ma fortemente convinto della superiorità del Lebel, egli stesso lo ammette e dice (pagina 207) :

« Malheureusement l'arme à répétition, telle que nous la possédons, est susceptible de nombreuses critiques qu'il est facile d'énumérer :

« 1° Elle exige un mécanisme assez compliqué et assez délicat, « surtout pour les hommes de la réserve qui, cependant consti- « tueront la partie plus importante de l'armée sur le pied de guerre;

« 2° l'adjonction du mécanisme à répétition alourdit l'arme;

« 3° le fusil à répétition, comme toutes les armes de ce genre, (notisi che parla delle armi a ripetizione del genere a magazzino « lungo il fusto, non di quello a pacchetto) est susceptible d'un « certain nombre d'enrayages pouvant provenir soit de l'arme, « soit d'une manoeuvre defectueuse. Dans le feu de l'action, les « manoeuvres defectueuses seront frequentes, surtout chez les ré- « servistes, et il pourra en résulter certains enrayages qui arrête- « ront plus ou moins longtemps le fonctionnement de l'arme, aussi « pour le tir à répétition que pour le tir coup par coup: les acci- « dent de ce genre, quand ils se produiront sur le champ de ba- « taille en presence de l'ennemi auront des EFFETS DÉSASTREUX « sur le moral de l'homme détenteur du fusil enrayé;

« 4° Enfin le magasin étant chargé, le fusil acquiert, de ce « fait un poids assez notable, et l'homme aura une certaine tendance « à vider son magasin prématurément. Le fusil modèle 1886 (Lebel) « du fait de sa répétition, present donc de TRÈS GROS INCONVÉNIENTS « à côté d'avantages BIEN FAIBLES, et si ces considérations n'ont pas « empêché de l'adopter tel qu'il est, c'est POUR DES RAISONS D'ORDRE « POURMENT MORAL.

« Le soldat ne possède pas les connaissances nécessaires pour « apprécier cette question, et il eut été certainement tres maladroit, « et même très dangereux de l'envoyer avec un fusil tirant coup « par coup combattre un ennemi possesseur du fusil à répétition: « son moral en aurait été certainement affecté.

« Cette question de morale joue une rôle immense à la guerre, « car il fait les trois quarts du succès a dit Napoleon 1°.

Il lettore scuserà la lunga citazione, ma è sopra le parole stesse del detrattore del nostro fucile che abbiamo voluto fondare la di lui rivendicazione.

Dalle parole dell'Ortus viene provato che il Lebel, non essendo che un fucile a ripetizione intermittente, se bastava a sostenere il morale del soldato quando gli altri erano armati nel suo modo stesso, ora non può più farlo; quindi che i tre quarti di vantaggio secondo il detto napoleoniano sono tutti dalla nostra parte. E bensi vero che l'Ortus soggiunge subito dopo:

« Nous allons voir que les chargeurs des mécanismes Manlicher « (Austria e Germania) ne sont pas très supérieures à notre fusil. »

A PROPOSITO DELLA SERIE DI ARTICOLI DEL COLONNELLO ORTUS, ECC. 143

Ma questa *fiche de consolation* non ha valore alcuno rispetto a noi inquantochè nella conclusione del suo lungo e dettagliatissimo studio l'Ortus conclude:

« Il (fucile Lebel) ne présente qu'une lègère infériorité par rap- « port à sa v'tesse dans le feu rapide, infériorité plus que largement « compensée par ses autres qualites. »

Non lo sarà, ma basterà che lo si creda tale, per giustificare tutti gli insuccessi che derivano dalla mancanza di decisione al momento dell'atto risolutivo.

Quindi data questa inferiorità, che sarà ancora molto maggiore se i difetti meccanici dell'arma lamentati dall'Ortus entreranno in calcolo, possiamo ben ritenere dimostrata la nostra tesi della deficienza assoluta rispetto al nostro fucile, del *Lebel* francese, nel suo valore tattico.

Infatti l'Ortus lo ammette e dice:

« Nous avons émis l'avis qu'en le dotant d'un chargeur mobile « à quatre coups du genre Vitali, on lui rendrait la supériorité de « ce côté-là.

È perciò chiaro che l'autore ci invidia da questo lato; e quan-
tunque noi crediamo impossibile applicare al Lebel il pacchetto di caricamento indicato, o qualche cosa di simile, senza una radicale trasformazione del Lebel che lo renda tutt'altro fucile di quello che è riguardo alla ripetizione, noi tuttavia lo ringraziamo di questa sua concessione della quale facciamo nostro pro per continuare nell'argomento. Non siamo chiamati a dar consigli, non teoricamente parlando e vista la grossa spesa che implicherà il caricamento a pacchetto pel Lebel, cominciando dal cambio della cassa, sarebbe per dei ricchi come i Francesi, più razionale che adottassero un sistema nuovo come il Dandeteau ridotto a 3 milimetri.

VI.

Dei due fattori dei quali abbiamo scomposto il valore assoluto dell'arma, tecnico e tattico, abbiamo già detto come noi siamo convinti che il più importante, e d'assai, sia il secondo; vogliamo

anzi concedere a questo i tre quarti del totale, come il grande Napoleone usava dell'istesso rapporto nel complesso dei fattori della vittoria, per applicarlo alla parte morale.

Anzi nel nostro pensiero per dirlo tutto in una volta, il fattore tattico di un'arma è misurato appunto dall'effetto morale che la medesima produce sia nel soldato che la possiede, che sul suo avversario.

Questa nostra maniera di vedere è molto differente di quella del colonnello Ortus, il quale invece tende addirittura ad invertire le parti assegnando alla parte tecnica del fucile la preponderanza.

Per confrontare sotto questo punto di vista i due fucili cominciamo dal *valore balistico*.

Tensione della traiettoria. — Il colonnello Ortus accetta come un dato abbastanza esatto, la velocità iniziale di 630 metri per il suo Lebel. Però dopo il cambiamento della polvere senza fumo francese [vedi Dizionario del Salvati alla parola *Polvere B* (moderna)] che dal tipo Vieille si cambiò nella polvere BN da ritenersi di composizione identica alla balistite, tale velocità iniziale deve aver raggiunto i metri 646.

Dove però l'Ortus cade in grossolano errore è quando crede che la velocità iniziale del nostro fucile sia di soli metri 463, mentre invece è di 613 metri.

Abbiamo già dato più sopra i dati della nostra cartuccia a balistite, dati che si vede non erano a cognizione del colonnello Ortus, poichè egli assegna alla pallottola ancora il peso antico di grammi 20 mentre essa ora non pesa più che grammi 16.

Con questo l'Italia ha dato uno strappo all'antico convincimento che non si dovessero mai diminuire i pesi unitari dei proiettili; poichè mentre colle cartucce a polveri nere il peso per millimetro quadrato di sezione era di 22,7 ora si trova essere ridotto a soli 20 circa.

I vantaggi che sono derivati da tale riduzione e gli inconvenienti cui si andava incontro vennero discussi originalmente in una proposta apparsa su questa stessa *Rivista* in un articolo del novembre 1888 intitolato: *Calibri piccoli e pallottole leggere*. Ora anche nella puntata del 12 dicembre 1893 della *Revue Suisse* è

ora riportato uno studio dell'Hebler, una notabilità tecnica di molto valore, che a cinque anni di distanza, dice in questo modo delle pallottole leggere:

« Le projectile léger a le désavantage d'avoir à toutes les distances une pénétration moindre; d'autre part, la trajectoire est plus rasante aux distances courtes et moyennes. »

« La balle légère permet en allégeant la cartouche, d'en faire porter au soldat un plus grand nombre; en outre, le recul et la pression des gaz sont moins forts. »

Noi siamo certi che queste ragioni non persuaderanno il colonnello Ortus il quale è partigiano molto convinto delle necessità di traiettorie molto radenti anche alle grandi distanze.

Però, come si è visto, le pallottole leggere hanno trovato presso di noi chi le ha sapute apprezzare ed in modo che mediante le stesse noi possiamo gareggiare con il Lebel alla vera distanza di combattimento senza farci quella brutta figura che si vorrebbe.

Nessuno naturalmente trattandosi di cose italiane ci nomina nemmeno, ma però tutti ci seguono, come avvenne per i caricatori da cartucce, anche in questa strada; ora si proclama la necessità di grandi velocità iniziali ottenute a spese del peso della pallottola.

Il generale Wille a Berlino nella sua opera: *Das Kleinste Gewer Kaliber* — Berlino, 1893 — ammette come principio che si debba prima di tutto ottenere una grande velocità iniziale ciò che naturalmente obbliga a diminuire il peso delle pallottole.

Per le distanze lontane, poi anche in Francia, dove tanto è apprezzata la radenza della traiettoria (vedi *Journal des Sciences militaires*, novembre 1893) il capitano De Monbrisson scrive, (parlando di un fucile dell'avvenire) che già al presente si è arrivati per il tiro individuale a tutto ciò che potevasi pretendere, battendo uno spazio di 730 metri, mentre nel tiro collettivo la questione merita esame e soggiunge: « La trajectoire rectiligne, excellente pour le combat rapproché et pour le combat sur mer où aucun obstacle ne sépare les adversaires, est, au contraire, nuisible dans beaucoup de cas, lorsqu'on considère la guerre de rase campagne et encore plus la guerre de siège. En campagne ou devant une place forte, il est rare, en effet, de tirer sur des adversaires placés sur une surface plane, et l'on utilise le plus

« souvent la courbure de la trajectoire pour les frapper derrière les
« obstacles qui les cachent. Sans être caché, l'ennemi peut occuper
« une crête, et si l'arme en service avait une trajectoire vraiment
« rectiligne, il serait impossible de battre efficacement le terrain
« situé immédiatement en arrière de cette crête, terrain occupé
« sûrement par l'ennemi, car les balles enflammant le crête elle-
« même se perdraient inutilement en arrière.

Si vede perciò che anche colà si comincia a dare il suo giusto valore alla radenza della traiettoria, proclamandola per le piccole distanze e mettendola in quarantena per le grandi.

Il nostro Siacchi, chiamando *errore battuto* quello che comunemente chiamasi spazio battuto, ha pure dimostrato, come la radenza è una qualità necessaria solo in quanto si giudicano malamente le distanze e si da considerarsi invero solo come un correttivo di tale errore.

Intesi così sopra questa proprietà della traiettoria, diamo qui di seguito i valori comparati tra la nostra e quella del Lebel.

Distanze del bersaglio	Errori battuti altezza del bersaglio fanteria in piedi metri 1,70		Differenza in meno per fucile italiano
	Lebel	Fucile modello 70/87	
metri	m.	m.	metri
200	393	302	91
400	—	130	—
600	75	58	17
800	—	34	—
1000	29	20	9
1200	—	13	—
1400	—	10	—
1600	11	6,5	4,5
1800	7	4,8	2,2

In altre parole, mentre con il fucile Lebel mirando al piede di un uomo questo trovasi sempre colpito finchè si trova al di qua dei 500 metri e puntandolo al piedi con la prima tacca dell'alzo col nostro fucile invece non sarebbe colpito al di là dei 400, ma bisognerebbe per abbatterlo adoperare la seconda tacca di alzo.

Questa è tutta la tanto decantata superiorità del Lebel, poichè per le distanze maggiori, le differenze decrescono tanto rapidamente che sembra perfino puerile il volere darci un peso di qualche entità nella bilancia dei fattori di vittorie.

E difatti si ripensi solo, che *spazio battuto* altro non vuol dire che *errore battuto* e si vedrà come nel giudicare delle distanze al di là dei 600 metri, 50 metri in più od in meno è un errore ovvio di cui gli alzi dei fucili non tengono nemmeno conto e quindi perfettamente trascurabile.

D'altronde al di là delle piccole distanze il tiro individuale è persino proibito, ed allora al di là di queste distanze la pluralità dei fucili che sparano nello stesso tempo, colle loro inevitabili differenze di traiettorie, compenseranno esuberantemente la differenza di radenza nelle traiettorie.

Penetrazioni. — La forza viva della nostra pallottola è certamente minore di quella francese perchè meno pesante per unità di sezione retta e dotata di minor velocità iniziale.

Però è da osservarsi che i fucili son fatti per mettere fuori di combattimento gli uomini, mentre per distruggere bersagli resistenti si ricorre al cannone.

Quindi se è giusto il pensare che contro il Lebel i ripari in terra, legno, od altro che noi costruiremo dovranno essere più resistenti di quelli che sarebbero necessari per resistere alle nostre palle, la differenza sarà sempre abbastanza piccola per essere colmata da poche palate di terra in più.

Ne giudichi il lettore.

Penetrazione in millimetri.

Distanze	Nel legno dolce		Nelle terre smosse	
	Lebel	Modello 70/87	Lebel	Modello 70/87
200	600	424	700	460
400	500	393	—	—

A me pare che in campagna il fucile nostro che mette un uomo fuori combattimento ancora a 2550 metri, sia più che sufficiente anche se penetrerà di 40 centimetri meno nel legno o di 14 nella terra smossa a duecento metri.

La nostra pallottola rivestita di ottone a punta acuta e molto resistente è benissimo adatta a perforare anche tre uomini uno dopo l'altro se per loro disgrazia li incontrasse sulla sua strada a breve distanza; perciò ripeto che mi pare che ce ne sia proprio da vendere della sua penetrazione, al caso pratico.

Giustizia di tiro. — Il campo di battaglia non è il poligono del tiro a segno, e se Dio vuole questa verità è talmente entrata nel sangue di tutte le fanterie che i piccoli bersagli non sono più usati che per il tiro di scuola.

Per i tiri di combattimento invece sono impiegati bersagli che rappresentano in estensione e profondità riparti interi di truppa, quali presumibilmente si avranno di contro in guerra al reparto che eseguisce il fuoco.

Così è che mentre per il tiro individuale la giustizia di tiro è valutabile sino a 300 metri, la medesima ha una importanza molto relativa quando il tiro per essere collettivo si avvanza al di là, per portarsi a distanze maggiori, alle quali deve invece ritenere essere molto più necessaria nella pallottola una resistenza trasversale sufficiente per non cedere all'azione laterale del vento.

È innegabile che la commissione di Chalons studiando il Lebel e preoccupandosi in modo tanto speciale della quistione balistica

A PROPOSITO DELLA SERIE DI ARTICOLI DEL COLONNELLO ORTUS, ECC. 149

ha ottenuto dei risultati molto buoni nel campo tecnico, e che al bersaglio saranno dai tiratori molto apprezzati.

Ma in verità, se noi consideriamo la ottenuta esattezza anche solo col criterio col quale si segnano i risultati sui cartelloni durante il tiro individuale, noi vediamo che il miglioramento ottenuto è cosa praticamente parlando di un valore molto discutibile.

Nessun dubbio però che la giustizia sia qualità che in un'arma concorre a renderla cara e considerata dal soldato, che con essa prende piacere al tiro al bersaglio.

Ma da questo lato il nostro buon Vetterli, ora che ha tanto migliorato colla polvere senza fumo che non isporca nè lascia impioimbarre le canne, non lascia nulla a desiderare. E se i nostri tiratori potessero presentarsi sui Stand internazionali con tali cartucce, non temerebbero i confronti delle *Martini* nè di altre armi da guerra.

Ecco intanto una tabellina di confronto.

DISTANZA metri	RAGGIO DEL CIRCOLO CONTENENTE IL 50 % DEI COLPI	
	LEBEL metri	MODELLO 70/87 metri
200	0,06	0,13
600	0,21	0,41
1000	0,50	1,60
1400	0,75	2,60

Dallo specchio appare che un soldato francese se si convertisse in un immobile caralletto di tiro, potrebbe mettere a 200 metri il 50 per % dei suoi colpi in un centro largo 12 centimetri.

Siccome però difficilmente lo si vedrebbe distintamente un circolo così piccolo alla distanza di 200 metri, ne viene che anche in Francia dovrassi scegliere un punto di mira più largo, salvo forse quando il Lebel andrà per i concorsi di tiro a dividere il circolo in altri concentrici per la classifica dei tiratori.

Da noi che usiamo il circolo di 20 centimetri al centro del cartellone dovremmo farlo di 26, se volessimo che contenesse il 50 per % dei colpi.

Ma il soldato è un cavalletto di punteria? Questi 7 centimetri per parte di maggior larghezza che valore potranno avere sul totale del tiro al bersaglio di una compagnia? L'aumento sì e no di qualche cifra nelle colonne dei tre, che però rimarrà sempre sia col Lebel che con qualunque altro fucile quella che darà un totale relativamente meschino.

Se poi dalle distanze di 200 metri saltiamo a quella di 400, a tutta prima vedendo che il Lebel è preciso, il doppio del Modello 70/87, si resta impressionati.

Ma poi riflettendo che il tutto si risolve, *con un tiro al cavalletto* a mettere a 400 metri il 50 per % delle palle in una apertura, di mezza finestra col Lebel, e di una finestra intera col fucile italiano, si può restare tranquilli che in combattimento non farà più strage un buon tiratore francese che un italiano.

Che dire poi delle masse degli uomini?

Assai se spianeranno orizzontalmente la loro arma e punteranno il meno nervosamente possibile; e quindi a quei 20 centimetri di meno nel raggio del circolo della metà dei colpi, senza negare che siano una bella cosa, neghiamo tuttavia ogni e qualsiasi valore tattico.

VII.

Riassumendoci diamo in una sola tabella quanto sinora siamo venuti esponendo.

Tabella di confronto tra il fucile Lebel ed il fucile Italiano modello 7087 con cartucce a' balistite.

Fucile Lebel. .	Velocità iniziale 646	Peso cartucce gr. 29	Peso fucile { vuoto kil. 4,215 carico " 4,450	Velocità di tiro { 1.' 14 dopo { 2.' 21
Fucile italiano .	Velocità iniziale m. 620	Id. id. gr. 29,8	Id. id. { vuoto kil. 4,310 carico " 4,430	Velocità di tiro { 1.' 16 dopo { 1.' 30

DISTANZA	Errori battuti bersaglio 1,70		Raggio del circolo del 5 %		Penetrazioni				O S S E R V A Z I O N I
					Legno dolce		Terra leggera		
	Lebel metri	Modello 70/87 metri	Lebel metri	Modello 70/87 metri	Lebel millimetri	Modello 70/87 millimetri	Lebel millimetri	Modello 70/87 millimetri	
200. . .	393	302	0,06	0,13	600	494	700	450	L'Angolo corrispondente alle gittate massime è di 26° gradi pel Lebel e per la distanza di 3200 metri. Di 28° gradi pel modello 70/87 per 2550 metri. <i>Pressioni maximum</i> pel Lebel atmosfere 2700 per cm.². <i>Id. id.</i> pel modello 70/87 atmosfere 2100 per cm.². Il rinculo nel modello italiano è insensibile.
400. . .	—	130	—	—	500	393	—	—	
600. . .	75	58	0,21	0,41	—	—	—	—	
800. . .	—	34	—	—	—	—	—	—	
1000. . .	29	20	0,50	1,60	—	—	—	—	
1200. . .	—	13	—	—	—	—	—	—	
1400. . .	—	10	0,75	2,60	—	—	—	—	
1600. . .	—	6,5	—	4,92	—	—	—	—	
1800. . .	—	4,8	—	6,12	—	—	—	—	

In questa tabella è stata introdotta una nuova quantità che non avevamo prima considerata e che colle armi a ripetizione ha un grande valore; cioè il peso delle munizioni.

Infatti il soldato per ritrarre tutto il *rendimento* che le armi a ripetizione possono dare, deve colle medesime aumentare le quantità dei tiri coi quali cerca in un dato momento di determinare il massimo della perdita; e deve sempre cercare di ottenere questo risultato in uno spazio di tempo minore di quello che mette in tale bisogna il suo avversario.

Insomma il soldato deve essere provveduto di molta munizione.

Sarebbe un guaio molto serio se colle armi a ripetizione, la truppa dopo poche ore di fuoco dovesse rimanere senza cartucce.

Dall'artiglieria si pretende che anche senza munizioni eroicamente resti in posizione muta spettatrice della morte e lo si ottiene perchè il pezzo da sé non si muove, ma nella fanteria non credo sia nemmeno da pensarci; quindi mancanza di munizioni, vuol dire truppa scossa, truppa che si ritira e si scioglie al menomo urto.

Da questo lato non siamo eguali al *Lebel*, o per essere più esatti vi è tra i due una differenza in più di otto decimi di grammo in nostro svantaggio.

Quattro grammi cioè ogni cinque cartucce, 80 grammi su cento colpi. Siccome però il soldato oltre alle cartucce porta 8 caricatori, così aggiungendo anche questo peso avremo che per le cartucce il soldato nostro porta un peso maggiore di soli 420 grammi ogni cento colpi.

Un ettogramma circa in più che fa sola differenza nella maniera nella quale è equilibrato il peso del fucile a serbatoio carico, compensa esuberantemente; poichè il *Lebel* oltre di pesare chilogrammi 4,460 mentre il nostro è di soli chilogrammi 4,430, questo col centro di gravità in vicinanza del ponticello è immensamente più maneggevole del *Lebel* colla sua cassa tanto squilibrata e grossa sino alla bocca.

Ma bisogna pur dire che la Francia fa portare al suo soldato 162 cartucce mentre il nostro non ne porta 104.

E ciò non è colpa dell'arma, ma dei trasporti e siccome sorte

dal nostro campo questo argomento facciamo voti che se si deve entrare in campagna i 20 pacchi di cartucce (160) siano consegnati al soldato a qualunque costo; poichè Napoleone che vinse senza scarpe non avrebbe fatto la campagna d'Italia senza munizioni.

Il colonnello Ortus considera ancora le sciabole baionette, ma da questo lato egli si accontenta di consigliare alla Francia l'abbandono della spada-baionetta *Lebel* per prendere la vecchia baionetta a fodero di cuoio.

Seguendo il suo esempio è da ripetere il voto fatto in Italia già tante volte, e cioè che si raccorcino le nostre sciabole-baionette.

Cosa questa che dopo l'adozione del fucile modello 1891 che ha, come da tutti si sa, una daga-coltello dovrebbe essere già stata eseguita; poichè è operazione di poco costo che si può fare dovunque, che non implica movimenti di materiali, o pochissimi, e che certamente contribuirebbe a rialzare il valore del nostro fucile.

Il colonnello Ortus terminava il suo studio per rispetto a noi con due desideri che esprimeva ripetendo due volte un *chi lo sa?*

Nella prima voleva sapere se avevamo migliorato le cartucce ed il tiro; e noi ci siamo benchè in ritardo sforzati di accontentarlo, ben persuasi però che egli tanto convinto partigiano della *giustezza di tiro* avrà un sorriso di compassione pel nostro modello 70/87 che a 200 metri mette il 50 per % di colpi in un cappello mentre il *Lebel* li mette in una scodella.

Nella seconda occasione il colonnello Ortus si domandava se una volta trovato il facile da millimetri 6,5 avremmo anche trovati i milioni per fabbricarlo.

A questo non vogliamo rispondere.

Ci permettiamo solo una domanda a nostra volta. Dobbiamo spenderli prima che la Francia non abbia riformati i suoi *Lebel*?

X.

LA BATTAGLIA DEL METAURO

ESTATE, ANNO 207 AVANTI GESÙ CRISTO

Tutti gli storici accennano alla grande vittoria del Metauro (207 avanti Cristo), riportata dai Romani sui Cartaginesi, attenendosi specialmente a quanto di essa narra Tito Livio; ma, mentre alcuni fanno dare la battaglia sulla riva destra del fiume, altri la vogliono sulla sinistra e v'ha perfino chi ne inventa due, una sulla destra e l'altra sulla sinistra.

A raccapezzarci in mezzo a tutti i pareri discordi, occorre, prima di tutto, risalire alle antiche fonti e studiarle, poi riconoscere il terreno e ricavarne il contributo ch'esso può sempre fornire alla verità.

Soltanto per tali vie sarà possibile giungere ad una conclusione non priva di qualche fondamento, tanto dal punto di vista storico quanto da quello militare.

Fra gli antichi che scrissero della battaglia del Metauro, le cui opere sono giunte ai posteri, si conoscono: Polibio, Tito Livio, Silio italico ed Appiano.

Polibio da Megalopoli, scrive in lingua greca, poco dopo accadute le guerre puniche. È greco, ma vive a Roma, ospite degli Scipioni. È stato soldato, anzi generale, e le sue descrizioni di operazioni militari sembrano relazioni di un provetto capo di stato maggiore.

Disgraziatamente delle sue storie andò perso quanto precede la battaglia del Metauro ed il poco che ne resta tratta

solamente degli eserciti a fronte, poco vi è detto del terreno e neppure è fatto cenno del fiume. Tuttavia le cose narrate devono essere imparziali perchè al Metauro non combattevano nè Greci, nè Scipioni.

Tito Livio da Padova, è posteriore a Polibio, scrive due secoli circa dopo la battaglia. È scrittore civile e storico di corte. Ama la forma più che la sostanza, è tutt'altro che preciso in fatto di cose militari: le sue descrizioni di battaglie sono stupendi brani di letteratura, ma la parte storia militare fa difetto. Ha numerose assurdità e contraddizioni derivanti dal poco accurato uso degli scritti lasciati dagli annalisti. Adulatore di Livia Drusilla, nella narrazione della battaglia del Metauro, fa l'apologia di Claudio Nerone console, perchè antenato di Tiberio, figlio di quella. Tuttavia è necessario seguire principalmente questo storico perchè è il solo che abbia trattata la battaglia estesamente.

Silio italico, scrive due secoli e mezzo dopo la disfatta cartaginese del Metauro: è adulatore di Nerone imperatore, dal quale forse ha qualche cosa da farsi perdonare. Attinge molto da Tito Livio, e, trasportato dalla fantasia di poeta, fa, con purezza ed eleganza di lingua, l'apologia dei Claudii Neroni.

Appiano Alessandrino, scrive in greco, tre secoli e mezzo dopo la battaglia: tratta molto brevemente la campagna di Asdrubale, ma non è da trascurare.

Dal giorno in cui Annibale Barca aveva affidato ad Asdrubale il comando della Spagna, questi aveva sempre seguite le operazioni del fratello, e le sue vicende or gloriose or tristi.

L'odio succhiato col latte contro ai Romani e la nuova base d'operazione di Annibale nell'Italia meridionale lo spingevano a varcare i Pirenei e poi le Alpi per giungere in Italia. La sorte però non doveva essergli propizia.

Nell'anno 218, avanti Cristo, aveva tentato di portarsi verso i Pirenei, ma, battuto all'Ebro da Gneo e Publio Scipione, quasi nella stessa epoca in cui Annibale vinceva a Canne, aveva dovuto desistere dall'impresa. Gli Scipioni

avevano compreso che l'esistenza politica della loro patria si difendeva all'Ebro e là avevano sbarrato il passo ad Asdrubale.

La vittoria di Hibera salvava Roma, nel momento in cui l'aiuto di Asdrubale portato al fratello avrebbe potuto riuscire fatale.

Asdrubale era poi costretto ad accorrere in patria per combattervi un nuovo nemico: Siface re della Numidia orientale. Vintolo, ritornava in Spagna coi rinforzi già destinati ad Annibale, vinceva i due Scipioni e riconquistava tutto quanto da quelli eragli stato tolto poco prima.

Ma quando egli si disponeva di nuovo a venire in Italia, quando già due Scipioni erano morti, ecco che un terzo se ne presenta più ardito e più battagliero..... Asdrubale è vinto a Beaula sull'alto Baetis (208 avanti Cristo), ma riesce ad aprirsi la via alla Gallia colla maggior parte del suo esercito ed a stabilirvi i quartieri d'inverno. Annibale, che si è spinto in Puglia, n'è informato.

La notizia dell'avanzata di Asdrubale era inviata a Roma dal pretore Lucio Porcio Licinio, stabilito in Gallia, e vi giungeva tanto inaspettata quanto terribile. In tale circostanza i sentimenti del Senato, non senza motivo, divennero per un momento ostili a Publio Scipione che aveva lasciato partire Asdrubale dalla Spagna, specialmente perchè le risorse economiche e finanziarie dell'Italia romana andavano sempre più assottigliandosi.

A Roma però rimaneva sempre l'immensa forza morale, e, quantunque essa fosse materialmente stremata dalla lunga guerra, non si perdeva d'animo. Consola dal pericolo che le sovrastava qualora il fratello del bellicoso Annibale si fosse installato in Italia, essa preparavasi alla guerra, mentre in ogni via della città indovini e sacerdoti davano ad intendere prodigi d'ogni specie e sconsigliavano i cattivi augurii con processioni ed atti di crudele superstizione (1).

(1) T. Livio — *Storie* — XXVII, 37.

Il Senato intanto provvedeva alla difesa, coll'armare 22 legioni (1), coll'obbligare le colonie marittime, fino allora esenti, a fornire uomini all'esercito e coll'ammettere al servizio militare molti degli esclusi per legge.

Queste legioni venivano stabilite: 4 in Spagna, 1 in Sardegna, 2 in Sicilia e 15 nella penisola italiana (2).

Mai Roma, prima d'allora aveva messi in campo tanti soldati, ma forse mai tanto grande era stato il pericolo dal quale veniva minacciata.

Delle 15 legioni ch'erano nella penisola, 7 furono rivolte contro Annibale ed 8 contro Asdrubale.

Contro Annibale: le 2 legioni della Lucania e del Bruzio (console C. Claudio Nerone), le altre 2 legioni del Bruzio (proconsole Q. Fulvio Flacco), le 2 di Taranto e della provincia salentina (propretore Q. Claudio Flaminio) e la legione di Capua (propretore C. Tubulo Ostilio).

Contro Asdrubale: le 2 legioni della Gallia cisalpina (console M. Livio Salinatore), le altre 2 della Cisalpina (pretore L. Porcio Licinio), le 2 di Roma e Narni (pretore C. Ostilio Catone) e le 2 dell'Etruria (propretore C. Terenzio Parrone).

La dislocazione delle legioni del mezzogiorno della penisola era imposta ai Romani dalle forze di Annibale, quella invece delle legioni del rimanente della penisola era la più adatta per far fronte ad ogni possibile attacco dalla valle del Po. La stessa dislocazione era già stata adottata al principio della seconda guerra punica contro Annibale: in entrambi i casi le legioni a cavaliere dell'Appennino dovevano appoggiarsi vicendevolmente.

Dei due consoli ai quali veniva affidata la direzione suprema della guerra in ciascuno dei due teatri d'operazioni, M. Livio Salinatore era uomo d'avanzata età e da molti

(1) Tutti gli storici, compresi gli antichi, dicono 23 legioni, non sembra errato il credere che fossero sole 22 perchè delle 2 che si vorrebbero in Sardegna pare che ve ne fosse 1 sola. L'altra era stata richiamata a Roma verso la fine dell'estate del 215 avanti Cristo, né rimane cenno che poi ritornasse in Sardegna.

(2) T. Livio — *Storie* — XXVII, 34-36.

anni estraneo alle cariche pubbliche, C. Claudio Nerone era pure uomo fatto e, soltanto poco tempo prima d'essere chiamato in Italia per la guerra contro Annibale, aveva avuto il comando militare della Spagna. Questi era patrizio, quegli plebeo: sebbene nemici tra loro, al momento di entrare in carica, avevano saputo posporre ogni na personale al bene della patria e si erano riconciliati.

Asdrubale nella primavera dell'anno 207 avanti Cristo, varcava le Alpi, dopo aver compiuto, a dire di Appiano, « in due mesi la stessa strada che Annibale aveva percorsa in sei » (1). Le cause di questa celerità sono da ricercarsi nella buona stagione, nelle minori difficoltà della via già seguita dal fratello e nel fatto che negli ultimi anni i Galli avevano stabiliti amichevoli rapporti con i Cartaginesi. È certo che, come asserisce Polibio, « molto più spedito e sollecito fu l'arrivo di Asdrubale in Italia » (2), tanto sollecito che i Romani non tentarono nemmeno di opporsi allo sbocco dell'esercito nemico nella valle del Po.

All'annuncio del passaggio delle Alpi dell'esercito di Asdrubale, dato al Senato dal pretore L. Porcio Licinio, i consoli recaronsi sollecitamente nel loro teatro d'operazioni col piano prestabilito d'impedire la congiunzione dei due eserciti cartaginesi (3).

Asdrubale intanto, che aveva già aumentato molto il suo esercito cogli arruolamenti fatti fra i Celti e gli Spagnoli, giunto nella pianura padana, guadagnava col danaro 8000 Liguri e chiamava sotto le armi anche i Celti dell'Italia settentrionale. Egli poi si dirigeva verso Piacenza, forte colonia romana, la stessa che undici anni prima aveva servito di rifugio agli scampati Romani dopo la battaglia della Trebbia, ma, anziché assalirla subito, attendeva l'aiuto dei Galli. Perdeva così non poco tempo ed inutilmente

perchè, e sotto le mura di Piacenza, e al Metauro, i Galli dovevano corrispondere ben poco alle sue speranze.

Al dire di T. Livio, Asdrubale mentre stava per abbandonare l'assedio di Piacenza, mandava nell'Italia meridionale quattro cavalieri galli e due numidi con delle lettere informative per Annibale sulla via che intendeva seguire (1).

Questi intanto era stato costretto dalla Puglia a ritirarsi nel Bruzio e dal Bruzio era di nuovo passato in Puglia, sempre inseguito dal console Claudio Nerone. È ammirabile l'abilità colla quale Annibale seppe sempre sottrarsi alla superiorità di forze dell'avversario, l'ultima ritirata nel Bruzio però doveva riusciregli fatale.

I messi che, sempre al dire di T. Livio, Asdrubale aveva spediti, si recarono da Piacenza nella Puglia, e, mentre erano in cerca di Annibale diretto al Bruzio, per errore si spinsero presso Taranto, ove, da nomadi pastori furono condotti innanzi al pretore Q. Claudio, stabilito al confine tarentino. Dapprima tentarono di dare vaghe risposte, ma messi alle strette, confessarono tutto e fecero vedere le lettere dirette ad Annibale. Il pretore le inviò subito al console Claudio Nerone ch'era a Canusio, il quale, mediante un interprete, poté apprendere il contenuto.

Asdrubale indicava ad Annibale l'Umbria come luogo di riunione dei due eserciti.

Lo storico latino non accenna al luogo preciso per la congiunzione dei due eserciti nell'Umbria, ma siccome, al suo dire, Claudio Nerone consiglia al Senato di far andare la legione di Capua a Roma e quella urbana a Narni (2), così è da ritenere che Narni fosse il punto prescritto.

Basta esaminare la situazione strategica dei due eserciti cartaginesi d'Italia in quel tempo, per persuadersi che la scelta di quel punto era felicissima.

Annibale era rifatto nell'estrema Puglia, Asdrubale era presso Piacenza: per la congiunzione occorreva un punto

(1) Appiano — *Guerra d'Annibale*, 52.

(2) Polibio — *Storie*. — *Avanzi del libro XI*, 1.

(3) Livio — XXVII, 30.

(1) Livio, XXVII, 43.

(2) Livio — XXVII, 43.

centrale e tale da permettere un'azione diretta su Roma. Nessuno rispondeva meglio di Narni, situata su un'ottima via militare, a poche marcie da Roma e da poco a questa ribelle.

È vero che Annibale difficilmente poteva sperare di aprirsi il varco fra le legioni romane che l'attorniano nel mezzogiorno, ma Asdrubale forse confidava nel genio del fratello, in un ultimo sforzo dei soldati o almeno nella fortuna.

Soltanto così può spiegarsi il convegno nell'Umbria.

Nel territorio gallico Asdrubale vi faceva una sosta, ma non riusciva a stabilirvi una vera base d'operazione e l'esercito cartaginese vi era tollerato più che per amicizia per l'utile che poteva dare. Pare anzi che le popolazioni non agognassero che il momento in cui quella masnada di gregari di diverse nazioni si sarebbe allontanata. Era quindi necessario che Asdrubale, prima di recarsi al luogo di convegno, si creasse una buona base d'operazione, in un paese fertile e ricco per potervi rifornire e riorganizzare l'esercito, e ben situato per il seguito delle operazioni.

Il Piceno rispondeva a tutte le condizioni oradette, e, oltre a permettere lo spostamento verso Narni, veniva a facilitare l'arrivo degli sperati soccorsi dalla Macedonia, che però non dovevano mai giungere, quantunque con quel re Filippo V Annibale avesse da molto tempo stipulati patti d'alleanza.

Annibale, nella sua traversata dell'Italia, dopo la vittoria del Trasimeno, era passato dall'Umbria nel Piceno e là, al sicuro da ogni pericolo, vi aveva rifornito l'esercito e riformata la fanteria. Asdrubale doveva sentirsi spinto a proporsi l'operazione inversa: stabilirsi nel Piceno, riordinare e rifornire il suo esercito; per marciare alla volta dell'Umbria per dar la mano al fratello o almeno per favorirgli l'avanzata dal mezzogiorno.

Roma in quell'epoca aveva seri guai all'interno dell'Italia romana. Già nel 209 a. C. parecchie città di diritto latino nell'Etruria, nell'Umbria e nel Lazio, tra i Marsi e nella Campania settentrionale si erano opposte apertamente a

nuove leve e nuove imposte (1). Il Senato, un po' col tatto, un po' coll'astuzia, aveva potuto sedare la ribellione ma nel 208 a. C. il fermento dell'Etruria si era fatto ancora più pericoloso. Allora tutto il paese era stato occupato con 2 legioni, anche nel timore che la venuta di Asdrubale avesse potuto sollevare l'animo degli Etruschi.

Asdrubale quindi, col dirigersi al Piceno per poi marciare nell'Umbria, veniva in certo modo a favorire le recenti idee di ribellione delle città umbre ed etrusche a danno di Roma. Di più veniva a mettere questa nella necessità di richiamare parte delle forze dal mezzogiorno per sedare le ribellioni ed opporsi alla sua invasione. Ecco come egli poteva rendere sempre più possibile la congiunzione dei due eserciti dell'Umbria.

In quel tempo, a chi veniva da Rimini e giungeva a Fano, diretto con un esercito nell'Umbria, si presentavano due sole strade: una era la Flaminia, strada militare recente, che per il Furlo, Cagli e Spoleto metteva a Narni, e l'altra la littoranea (Laurentana) fino a Senigallia, che volgendo a sud-ovest per Sassoferrato e Fabriano metteva pure a Narni.

Appare naturale che Asdrubale dovesse seguire la seconda, quale quella che lo portava dapprima nel Piceno e poi nell'Umbria per la via più naturale d'invasione, cioè per la parte più bassa di quel tratto d'Appennino, giusto che la sua era marcia in presenza del nemico. Per la Flaminia invece avrebbe dovuto incontrare successive e forti posizioni naturali al Furlo, a Cagli, allo Scheggia, tutte località dove poche forze romane avrebbero potuto opporre una energica resistenza. — Napoleone nel 1796 passò a Cadibona, là dove i monti erano più depressi e non al Tenda, sebbene questo colle gli fosse più vicino.

Inoltre, neppure si può supporre che un esercito di parecchie migliaia di uomini, diretto da un bravo generale,

(1) Livio, XXV, 1, 2.

con elefanti e chissà quali impedimenta al seguito, volesse ingolfarsi nella valle del Metauro, su una sola strada, con l'esercito del console Livio Salinatore sul fianco sinistro, le forze del pretore Porcio Licinio sul destro e le legioni di Etruria in aspettativa nelle gole dell'Appennino (1). L'esercito di Asdrubale quindi, non poteva seguire altra via che quella per Senigallia, Sassoferrato e Fabriano, la quale era poi anche la più breve per giungere a Narni.

Sette secoli e mezzo dopo, il concetto di Asdrubale trova riscontro nella guerra dei Greci di Narsete contro i Goti di Totila.

Narsete, giunto a Fano, saputo il Furlo occupato, proseguì per Senigallia di dove volse su Sassoferrato che oltrepassò: nelle vicinanze di Gubbio avvenne lo scontro.

È vero che anche in questa campagna, celebri storici, interpretando a modo loro Procopio, fanno marciare Narsete fino al Furlo e, siccome non possono fargli superare quella formidabile posizione, non trovano altra soluzione che farlo volgere ad ovest su Fermignano e poi a sud su Acqualagna. Ma Narsete, come Asdrubale, era in marcia offensiva e quindi avrà avuto innanzi il suo bravo servizio di esplorazione: saputo il Furlo occupato, da Fano proseguì a sud-est su Senigallia e poi a sud-ovest su Sassoferrato.

Il piano di Narsete è in una parola la ripetizione di quello di Asdrubale, soltanto che questi, prima di attraversare l'Appennino, voleva sostare qualche tempo nel Piceno.

Dice Tito Livio che, dopo la battaglia del Metauro, « due cavalieri (nativi) di Narni erano arrivati al campo che stava di guardia alla bocca dell'Umbria portando l'annuncio della sconfitta cartaginese (2) ». All'epoca della battaglia, Fossombrone era città di confine fra la Gallia senonia e l'Umbria: la bocca dell'Umbria quindi non poteva essere che il Furlo. Se i soldati di quel campo romano non attaccarono l'e-

sercito di Asdrubale mentr'era in marcia nè in testa, nè di fianco, se non prestarono il loro aiuto alle legioni di Livio e di Nerone, ne viene di logica conseguenza che la battaglia dev'essere stata data in altra località e non vicina e dinanzi alla gola del Furlo.

Le asserzioni perciò di coloro che fanno marciare Asdrubale per la Flaminia e gli fanno dare battaglia presso Fossombrone e tra Fermignano ed Urbania, lasciano largo campo alla critica (1).

Dov'è adunque che Asdrubale si scontrò coi Romani? Ecco in sunto come Tito Livio narra il fatto.

« Non appena il console Claudio Nerone, dalle lettere intercette, venne a conoscenza delle intenzioni di Asdrubale, risolse di spingersi in aiuto delle legioni dell'altro console Livio Salinatore, per impedire l'avanzata al nuovo invasore. Veramente le leggi non permettevano ad un console di abbandonare coll'esercito la provincia affidatagli, ma Claudio Nerone giudicò la circostanza eccezionale, superiore ad ogni legge e non indugiò a partire. Informò della decisione presa il Senato e lo consigliò di mandare la legione di Capua a Roma e quelle urbane da Roma a Narni. Neppure si scordò di avvertire ch'egli doveva passare col piccolo esercito pel territorio larinato, marrucino, frentano e pretuziano, perchè tutti gli abitanti delle città e delle campagne preparassero per via vettovaglie pei soldati e quadrupedi di ricambio pel carreggio.

Nerone dopo aver riuniti 6000 fanti e 1000 cavalieri, fiore delle sue due legioni, annunciò loro che nella sera sarebbero partiti per una segreta spedizione in Lucania.

Lasciato col rimanente delle forze il legato Q. Cassio di fronte ad Annibale, mosse invece verso il Piceno. Dopo

(1) Nella *Rivista Militare* del giugno 1893 v'ha uno studio del sig. Francesco Tarducci su la battaglia del Metauro, studio che sembra più frutto d'una prima impressione che di un esame accurato degli antichi storici: egli fa dare la Asdrubale la battaglia su la sinistra del Metauro, tra Fermignano ed Urbania.

Rivista Militare giugno 1893. — Del luogo dove fu sconfitto e morto Asdrubale fratello di Annibale

(1) Vedi le legioni ch'erano contro Asdrubale

(2) Livio, XXVII, 50

poche ore di marcia arringò i suoi soldati invitandoli ad essere resistenti e forti, se in pochi giorni volevano raggiungere i commilitoni dell'esercito di Livio Salinatore.

Fece loro noto come un altro fiero Cartaginese muovesse a danno di Roma e come necessario fosse batterlo con forze riunite per esser certi della vittoria. Concluse col dire che la gloria sarebbe stata quasi tutta dei migliori soldati delle due legioni del mezzogiorno d'Italia.

A Roma intanto le successive e svariato notizie mettevano il timore e l'ansia nel cuore d'ogni cittadino e nessuno osava pronunziarsi recisamente nell'impresa ardita del console.

I soldati di Claudio Nerone compivano il loro viaggio con marcie forzate di alcuni giorni, accolti dappertutto benevolmente, rinfocillati, acclamati ed ammirati. Lungo l'intero tragitto furono accompagnati dai voti, dalle preghiere, dalle lodi delle donne e degli uomini accorsi da luoghi anche lontani.

Il console Livio frattanto, ch'era stato avvertito dell'arrivo dei soldati di Claudio, aveva stabiliti facili contrassegni nell'accampamento, affinché il tribuno riconoscesse il tribuno, il centurione il centurione, il cavaliere il cavaliere, il fante il fante. Aveva poi vietato ai suoi di allargare l'accampamento affinché il nemico non avesse facile sentore dell'arrivo dell'altro console, persuaso che la riunione dei due eserciti si sarebbe potuta effettuare con maggiore facilità in breve spazio, tanto più che i soldati di Claudio non avevano con loro che le sole armi.

L'accampamento del console Livio Salinatore era presso a Senigallia ed Asdrubale ne era lontano, circa cinquecento passi. E però, quando il console Claudio Nerone fu vicino, si fermò al coperto di alcuni monti per non giungere prima di notte. Sul tardi favorito dall'oscurità, entrò chetamente nell'accampamento, dove ciascuno venne amorevolmente accolto con grande festa dai suoi pari in grado.

Nel dì appresso fu tenuto consiglio, al quale prese parte

anche il pretore Porcio Licinio (1), e fu deciso di dare subito battaglia. Il nemico era già preparato quando un fatto venne ed impedire che le due parti si azzuffassero. Asdrubale cavalcando con pochi cavalieri innanzi agli standardi, ebbe campo di notare certi vecchi sudi di soldati romani che da molto tempo non aveva più visti ed anche alcuni cavalli molto dimagriti, di più gli parve che la forza del nemico fosse maggiore del solito. Perciò, temendo quello che proprio era, fece subito suonare a raccolta e mandò ricognizioni al fiume (Cesano), per vedere se fosse stato possibile fare qualche prigioniero o almeno per osservare se qualcuno, come accade appunto a coloro che hanno percorso lunga via in estate, fosse molto abbrunato dal sole.

Mandò poi a spiare tutt'intorno all'accampamento per vedere se fossero state allargate le zone di provvista e per udire se avessero suonato una sola volta o due in ciascun accampamento. Confermatosi nel suo sospetto, specialmente dopo che gli venne riferito che nel campo del console le trombe avevano suonato due volte, molto angustiato sulla sorte del fratello, spenti i fuochi, verso le nove di sera (2) fece chetamente levare il campo per ritirarsi.

In mezzo al disordine ed alla confusione causati dalla notte, le guide poco attentamente osservate, poterono, una appiattarsi nei nascondigli già prefissi in mente e l'altra per guadi noti attraversare il Metauro.

L'esercito, perduto il collegamento colle guide, incominciò a sbandarsi per la campagna e già alcuni, dopo poca marcia presi dal sonno, si gettavano per terra e non seguivano

(1) Porcio Licinio s'era congiunto ai consoli presso Senigallia, dopo aver molestato il nemico passando per luoghi difficili, dice Tito Livio. Egli era pretore in Gallia quando Asdrubale mosse da Piacenza, non potendolo attaccare perché superiore in forze lo fece aver molestato seguitandolo sul fianco destro per i monti.

(2) Nove di sera, corrisponderebbe all'incirca al *vigilia prima* del testo latino. I Romani dividevano la notte in quattro *vigiliae*: due dal tramonto fino a la mezzanotte e due dal mezzanotte al levar del sole. La lunghezza di queste *vigiliae* variava perciò colle stagioni. In estate (stagione della battaglia del Metauro) la *vigilia prima* doveva essera tra le nove e le dieci, ecco perché venne scelta l'ora media, nove.

le insegne. Asdrubale allora comandò agli alferi di marciare innanzi risalendo la riva del fiume fino a giorno.

A causa delle frequenti e larghe svolte che presentava il Metauro, molto marciò poco avanzando, onde era già deciso a passarlo ovunque, prima che la luce del giorno gli additasse il guado. Ma siccome quanto più si discostava dal mare e tanto più alte e ripide si facevano le rive del fiume, così sempre più difficile gli riusciva di trovare il guado e tanto più fu trattenuto, che il nemico ebbe il tempo di raggiungerlo (1). »

Dalla narrazione di Tito Livio emergono due fatti principali: la marcia troppo sorprendente di Claudio Nerone e la sfortunata ritirata di Asdrubale.

Sarà bene esaminarli separatamente. Sempre a dire di Tito Livio, dopo la battaglia del Metauro, Claudio Nerone ritornò col suo piccolo esercito nell'Italia meridionale di fronte ad Annibale, con una velocità di marcia maggiore che nella venuta ed impiegò sei giorni (2).

Gli alloggiamenti di Claudio Nerone erano a Canusio (3), che dista 370 chilometri circa dal Metauro: è mai possibile che soldati la maggior parte di fanteria, fossero pure Romani, scelti, colle sole armi e reduci dalla vittoria, possano aver fatti 62 chilometri al giorno, per sei giorni consecutivi?

Eppure, stando a Tito Livio (4), detti soldati avevano già percorso in senso inverso quasi uguale distanza pochi giorni prima in un tempo poco maggiore; s'erano accampati presso Senigallia, riposati una sola notte ed un sol giorno, la notte successiva avevano marciato ed il dì dopo avevano vinto una tremenda battaglia.

Viene quasi naturale il dubitare che Tito Livio, trasportato dalla sua mania adulatrice abbia fatto fare ai soldati di Claudio Nerone quant'è umanamente impossibile.

I 370 chilometri saranno stati percorsi a marcie forzate, anche con un piccolo vantaggio di tempo nel ritorno, se si vole, date le ottime condizioni morali dei soldati vincitori ma per uno spostamento sì grande non saranno occorsi meno di quindici giorni tanto per giungere a Senigallia quanto per ritornare a Canusio.

Polibio ed Appiano non fanno parola di questa marcia sorprendente, e, mentre entrambi accennano alla presenza di Claudio Nerone sul campo di battaglia, nulla dicono della sua venuta dalla Puglia. È vero che la parte delle storie polibiane riguardante la battaglia del Metauro è un frammento, ma volendo pure ammettere per un istante che fosse detto della famosa marcia nelle pagine andate smarrite, giunti in fine della narrazione bisognerebbe persuadersi del contrario. Sarebbe infatti ben poco naturale che Polibio non avesse fatto cenno del ritorno di Claudio Nerone in Puglia. Detto storico dà a Nerone la parte maggiore di gloria in questa battaglia, come quindi concorda con Livio per il giubilo dei Romani alla notizia della grande vittoria, così non avrebbe dimenticato di farlo ritornare trionfante in Puglia, se di là fosse venuto.

Forse è nel vero Appiano il quale tacendo la strepitosa marcia dice che entrambi i consoli dopo avere riuniti gli eserciti recaronsi a Senigallia per opporsi all'avanzata di Asdrubale (1).

La riunione potrebb'essersi effettuata o in seguito ad un ordine del Senato o per un accordo stabilito fra i due consoli, prima ancora che Asdrubale muovesse da Piacenza. Questa ultima ipotesi sarebbe convalidata anche dal fatto che i consoli, saputa la calata di Asdrubale in Italia, si erano recati nelle loro provincie col piano prestabilito di impedire la congiunzione dei due eserciti cartaginesi (2).

Ha infatti del leggendario che sei cavalieri possano attra-

(1) Livio, libro XXVII, 43, 44, 45, 46.

(2) Livio, libro XXVII, 50.

(3) Livio, libro XXVII, 42.

(4) Livio, libro XXVII, 43, 44.

(1) ANNIBALE, 52.

(2) LIVIO, XXVII, 39.

versare la penisola italiana in tutta la sua lunghezza, sempre in mezzo a nemici, senza essere molestati, per venire arrestati soltanto a Taranto ed essere poi ammessi alla presenza del console Claudio Nerone a Canusio. E la cosa ha quasi dell'assurdo se si pensa che nell'Italia settentrionale vi era il pretore Porcio Licinio e nella centrale il console Livio Salnatore tutti intenti a spiare le mosse del nemico. Erano essi che quasi giornalmente inviavano notizie a Roma sulla marcia di Asdrubale; sarebbe invece assolutamente errato supporre che il Senato potesse avere informazioni dal console Claudio Nerone ch'era al fondo della penisola e tanto meno poi che ne volesse accettare i consigli.

Il Senato, fino dal principio della campagna, visto il grave pericolo della repubblica, aveva data facoltà ai comandanti di scegliere da tutte le legioni i soldati più adatti alla guerra ed anche di trasferirli da una provincia all'altra (3): forse Claudio Nerone seppe valersi della data facoltà. Ma per valersene dovette certamente aver ricevuto qualche avviso sulle intenzioni di Asdrubale dal Senato o dall'altro console e tanto in tempo da poter fare, anche senza volare, la necessaria marcia per riuscire a giungere coi migliori delle sue legioni presso le forze di Livio Salnatore.

Soltanto in questo modo può concepirsi la presenza di Claudio Nerone sul campo di battaglia, attestata da tutti gli storici antichi, quantunque costretti a mettere in dubbio la strepitosa marcia e l'atto di spiccata iniziativa della narrazione liviana.

Più per merito del Senato che per vera iniziativa del console Claudio Nerone i due eserciti romani poterono quindi riuscire in una posizione favorevolissima per linee interne rispetto a quella dei due fratelli cartaginesi ed agire a massa contro Asdrubale.

Il fatto delle lettere intercette, o è un parto della fantasia di Tito Livio, per giustificare l'atto di iniziativa di Nerone, o,

(3) LIVIO, XXVII, 39.

se vero, non può essere giunto a conoscenza del Senato se non dopo che questo o il console Livio avevano già avvertito Claudio Nerone di partire dal mezzogiorno.

Claudio Nerone non era uomo da mettersi al disopra delle leggi, come vorrebbe Tito Livio, nè aveva dato nelle antecedenti campagne di Spagna e dell'Italia meridionale prova di troppa audacia ed indipendenza.

Rimane a vedere la ritirata di Asdrubale.

Dov'erano i due eserciti nemici prima di muovere?

Non lontani da Senigallia, di fronte l'uno all'altro, ha detto T. Livio, divisi soltanto dal letto del Cesano, si può aggiungere. Infatti, al momento di suonare a raccolta, Asdrubale « mandò al fiume per vedere se fosse stato possibile farvi qualche prigioniero. » Accortosi che aveva di fronte forze superiori, « verso le nove di sera » iniziò la ritirata.

È in mezzo al disordine ed alla confusione della notte che una delle guide si nasconde « in luoghi già prefissi » e che l'altra « per guadi noti » attraversa il Metauro.

Queste due guide che disertano dall'esercito cartaginese possono guidare i posterì: la fuga in dietro di entrambe dice che erano abitatori della riva sinistra del Metauro e non della destra del Cesano, come alcuno vorrebbe (1). Chiunque poi abbia un'idea di cose militari, comprenderà che per fuggire non avevano bisogno di attraversare le schiere cartaginesi e che la confusione dell'accampamento ed il buio della notte avranno agevolato il loro progetto.

Quella guida poi che fugge per guadare il Metauro fornisce due dati importantissimi, cioè che ponti non ve n'erano e che il fiume quantunque non in piena doveva però avere un discreto volume d'acqua. Se così non fosse stato, non v'era ragione che andasse a cercare i « guadi noti » per varcare il fiume, che in estate è quasi tutto guadabile per

(1) Il Tardieu, nello studio già citato, con sottili argomentazioni viene alla conclusione che una delle guide guada il Metauro, ma che l'esercito cartaginese era sulla sinistra di questo fiume. Pare invece che Livio non lasci il minimo dubbio sulla posizione dei due eserciti prima della ritirata.

varii chilometri dalla foce, nè Asdrubale avrebbe avuto bisogno di « marciare innanzi seguendo la riva del fiume fino a giorno ». È vero che questi « era già deciso a passarlo ovunque prima che la luce del giorno gli additasse il guado », ma se ciò esclude che vi fosse una vera piena, non fa che confermare che l'acqua doveva essere piuttosto abbondante, poichè al passaggio Asdrubale era indotto soltanto dalla disperazione (1).

(1) Non sarà superfluo far notare che ogni anno, in estate, grandi acquazzoni fanno ingrossare il Metauro. Sembra anzi che qualche anno abbiano prodotto delle vere piene.

PITTALUGA VITTORIO
capitano di fanteria.

NOTIZIE POLITICO-MILITARI ITALIANE

Il primo dell'anno, col cerimoniale consueto sono stati ricevuti dalle Loro Maestà le rappresentanze del Senato e della Camera, i grandi dignitari ed i rappresentanti delle alte cariche dello Stato.

Il presidente del Senato, on. Farini, dopo avere portato alle Loro Maestà gli auguri ed i sentimenti di devozione del Senato del Regno, accennò alle difficoltà che il paese ora attraversa, aggiungendo che da esse la Camera vitalizia attinga un maggior sentimento dei propri doveri e sente più forte la devozione e l'affetto verso il capo dello Stato.

Quindi espresse la fiducia, condivisa dall'intero paese, che presto sarà dato uscire dalla presente condizione di cose.

Il Re rispose:

« Non ho parole sufficienti per ringraziare degli affettuosi auguri che V. E. mi presenta a nome del Senato.

« Faccio assegnamento sulla cooperazione dei miei vecchi amici per risolvere le gravi questioni che interessano e preoccupano il paese, come vi ho fatto assegnamento ogni qualvolta è stata necessaria la cooperazione di tutti ».

Uscita la rappresentanza del Senato entrò quella della Camera, presieduta dal vice-presidente on. Villa, il quale disse che era lieto di porre alla Loro Maestà gli auguri e le felicitazioni della Camera dei deputati, indi soggiunse:

« I rappresentanti della nazione, la nazione amano V. M. non solo perchè in V. M. si riassumono le comuni aspirazioni di tutto un popolo diventate realtà dopo sforzi secolari; non solo perchè in V. M. si compendia la maestà delle leggi, la maestà dell'Italia, ma soprattutto perchè hanno veduto V. M. sempre prima ad accorrere dov'è una sventura da lenire, un dolore da confortare, un dovere da compiere, devota prima e sopra ogni cosa alla religione del dovere.

« Oggi la nazione fissa con maggiore fiducia gli sguardi in V. M. e dalla fede che ripone in V. M. si sente invigorita per le lotte che deve ancora combattere, e nutre speranza viva in un nuovo risorgimento ».

Il Re rispose commosso che gli era suonata oltremodo gradita la voce di chi gli era stato interprete dei voti della Camera e del paese, e che nelle presenti difficoltà sentiva maggiore il bisogno di far assegnamento sull'appoggio e sulla valida cooperazione dei rappresentanti la nazione. Indi soggiunse:

« Per vincere le difficoltà della situazione presente è più che mai necessario l'unione fra il Re ed il paese, e con questa unione noi certo le supereremo ».

S. M. accennò quindi alle condizioni della Sicilia e se ne mostrò preoccupato, e disse:

« Il popolo siciliano è laborioso, amante dell'Italia per la quale ha durato molti ed eroici sacrifici. La presente agitazione che mi viene segnalata non posso dunque ritenere che abbia un'importanza né maggiore, né più profonda di quella che le può venire assegnata da deplorevoli condizioni economiche, da sofferenze comuni, del resto, in diversa misura, a tutto il paese.

« Il mio Governo proporrà alla saviezza della Camera provvedimenti i quali sono certo varranno a lenire le sofferenze che ora si lamentano, ed a pacificare gli animi.

« L'anno che è passato si è chiuso in pace. Con auspici di pace dunque si apre l'anno 1894, il quale ci trova stretti in cordiali rapporti con tutte le potenze. Ciò renderà più agevole il compito che è assegnato al mio Governo, che è assegnato ai rappresentanti della nazione ».

Attesa sempre con grande aspettazione e colla sicurezza di trovarvi la giusta nota sulle condizioni del momento, la parola del Re era nei giorni presenti più ancora del solito desiderata, perchè le condizioni sono veramente eccezionali. Ed anche questa volta essa ha suonato come una sincera affermazione della verità bensì, per quanto non lieta, ma come un conforto ad un tempo e indirizzo a migliori destini.

Riguardo alle cose interne, S. M. ha, naturalmente, rivolto in modo speciale, il discorso ai fatti di Sicilia, animando Governo e Parlamento a preoccuparsene ed a provvedere con ogni sollecitudine, acciò le cause di quei fatti siano rimosse e per l'isola generosa cominci una esistenza

più prospera e tranquilla. All'attenzione del Re non poté certo sfuggire come le dimostrazioni siciliane si facciano spesso gridando viva il Re e viva la Regina; non poté certo sfuggire che quelle popolazioni non sono ribelli al patrio Governo, ma chiedono ad esso di essere sottratte ad ingiustizie e tirannie locali.

In ordine alle relazioni internazionali, il Re, sorvolando opportunamente sovra certe dolorose circostanze, ha constatato che l'Italia si trova in buoni rapporti con tutte le potenze. Ed è ciò che, potendolo, si affrettano a fare in consimili circostanze tutti i Sovrani e i capi dello Stato. Purtroppo la pace di cui godiamo è basata, non già sulla reciproca fiducia, ma su quella che ciascuno può risentire nelle proprie armi e in quelle dei propri alleati, è quindi una pace assai precaria e soprattutto molto costosa.

Noi non diremo di sperare per questo rispetto in un pronto miglioramento, tanto più che agli sforzi nostri per ottenerlo si risponde nel modo che tutti sanno. Tuttavia il danno della pace armata, non per noi soli, ma per tutte le nazioni, è tanto oramai e così minacciosa la rovina che incombe sui popoli, che non dovrebbe essere lontano il rimedio.

Nell'ultima dispensa abbiamo accennato allo stato dell'ordine pubblico in Sicilia e alla conseguente chiamata dei militari di 1^a categoria della classe 1869 appartenenti alle circoscrizioni di tre corpi d'armata ed ascritti ai corpi di fanteria, bersaglieri e granatieri, coi quali vennero rinforzate le brigate Siena e Ferrara, partito poi il 10 corrente per la Sicilia.

Senonchè nei primi di gennaio le condizioni della Sicilia singolarmente aggravandosi, il Governo del Re, coll'intento di evitare, per quanto fosse possibile, sanguinosi conflitti e di ristabilire prontamente l'impero della legge, decise di richiamare come richiamò infatti gli uomini di 1^a categoria della classe 1869, appartenenti alle circoscrizioni degli altri otto corpi d'armata del continente, ed ascritti alla stessa arma dei precedenti.

Questi uomini vennero destinati a rinforzare gli otto reggimenti di fanteria ed il reggimento bersaglieri che costituiscono, in tempi normali, i presidi territoriali della Sicilia.

Contemporaneamente si dispose perchè partissero subito per l'isola:

Un battaglione dell'83 fanteria da Catanzaro destinato a Messina;

Un battaglione granatieri dalla provincia di Chieti destinato a Palermo;

Un battaglione del 44 da Bari a Messina;

Un battaglione del 9 fanteria da Caserta a Palermo;

Quattro squadroni del reggimento cavalleria *Guida* (49) da Napoli.

Con tutte queste forze, che al momento in cui scriviamo sono giunte a destinazione, il comandante del XII corpo d'armata ebbe a sua disposizione, oltre a forte numero di carabinieri ed ai reparti di armi speciali, 70 battaglioni di fanteria dei quali 33 su piede di guerra, cioè una forza complessiva di 45 mila uomini.

•••

A comandante del XII corpo d'armata fu destinato il tenente generale Morra di Lavriano, il quale fu pure incaricato di reggere la prefettura di Palermo ed, appena giunto pubblicò il seguente manifesto

« Con decreto in data 29 dicembre, S. M. il Re, su proposta del ministro dell'interio, si è degnata incaricarmi della reggenza della prefettura di Palermo.

« L'inaspettato onore che mi pone alla testa di così illustre e patriottica provincia, la quale non esito, per le condizioni sue specialissime, a chiamare la più importante del regno, mi impone alti e grandi doveri.

« Vana però riuscirebbe l'opera mia senza il pieno e valido concorso, non solo di quanti per la loro posizione hanno relazione col Governo, ma di ogni cittadino.

« Corrono tempi non facili. Si direbbe che si voglia sconvolgere l'opera sacra nata e cresciuta all'ombra dei nomi immortali di Vittorio Emanuele e di Garibaldi.

« L'Europa, il mondo intero, guardano a quest'isola, dalle forti e grandi iniziative. Da essa oggi in gran parte dipende la sicurezza e il regolare andamento e il bene economico della patria. Ma senza il pieno rispetto alla legge non è possibile alcun bene, alcuna libertà in una società civile. Il Governo del Re si occupa col più grande amore di ogni problema relativo alla sicurezza dell'isola e al suo benessere.

« Per conto mio faccio pieno assegnamento sul concorso di tutti i

patrioti, onde torni la calma colla pacificazione degli animi, quella calma colla quale è solo possibile la risoluzione dei grandi problemi sociali che, senza ledere i diritti di alcuno, possono dar sollievo a chi soffre e lavora e assicurare il regolare svolgimento di tutte le fonti di benessere delle quali è così ricca questa terra benedetta dai più bei sorrisi della natura.

« Abbiamo tutti assieme fatto l'Italia colla gloriosa dinastia di Savoia; a voi spetta oggi, o siciliani, assicurarla sopra incrollabili basi, mediante la felicità del popolo. »

Tre giorni dopo (4 gennaio) fu proclamato lo stato d'assedio in tutte le provincie della Sicilia.

La grave determinazione è stata originata dal diagare sempre più minaccioso dei torbidi, ed anche dalla completa disorganizzazione in cui si trovano, dal più al meno, tutti i pubblici servizi dell'isola.

Il regio decreto con cui venne ordinato lo stato d'assedio in Sicilia consta dei due seguenti articoli:

Art. 1. Le provincie della Sicilia sono dichiarate in stato d'assedio.

Art. 2. Il tenente generale Roberto Morra di Lavriano e della Montà, comandante il 42° corpo d'armata, è nominato nostro commissario straordinario con pieni poteri.

Tutte le autorità civili e militari sono poste sotto la immediata sua dipendenza.

Questo decreto pubblicato nella *Gazzetta Ufficiale* era preceduto dalla seguente relazione firmata dal presidente del consiglio dei ministri:

« Le condizioni della Sicilia per, effetto di deplorabili negligenze degli ultimi tempi, sono divenute così gravi, che i provvedimenti ordinari non bastano. Plebi ignoranti ed illuse, condotte da individui rotti ad ogni delitto, han portato il disordine in vari luoghi commettendovi saccheggi, incendi, assassinii e rapine. Vuolsi eccezionale rimedio, come eccezionale è la malvagia azione dei nemici della patria nostra.

« È oramai evidente che il moto, sedato in parecchi comuni ed accennante ad estendersi, mette capo ad un comitato dirigente il quale, abusando delle garanzie costituzionali, si riunisce palesemente in Palermo.

« Importa ad ogni costo ristabilire l'impero della legge. A ciò i mezzi adoperati finora sono insufficienti, e lasciando al Parlamento di soddisfare con leggi salutarie le legittime esigenze delle popolazioni, bisogna oggi un'azione pronta e diretta per ridare alla patriottica isola quella pace alla quale ha diritto e tanto è necessaria alla vita

normale di un paese civile. Codesta azione la invocano i cittadini di ogni ordine, ed il vostro Governo non può esitare.

« Pertanto il consiglio dei ministri propone alla firma di V. M. un decreto col quale è dichiarato in tutte le provincie della Sicilia lo stato di assedio ».

* *

A questa misura, che fu accolta con plauso dalla miglior parte della popolazione siciliana, tennero dietro altre che ne sono la naturale conseguenza, cioè l'istituzione dei tribunali di guerra, l'applicazione di disposizioni speciali stabilite dalle leggi e dai regolamenti nei territori in vicinanza del nemico, l'arresto dei principali istigatori ecc. ecc., e l'effetto ne fu che l'ordine pubblico venne prontamente ristabilito in tutta l'isola.

Il telegramma che da due settimane recava annunci quotidiani di tumulti, di saccheggi, d'incendi e di sanguinosi conflitti, cambiò metro annunciando pace e tranquillità, anche prima che giungessero in Sicilia le truppe di rinforzo spedite dal continente.

Così lo stato d'assedio non ebbe bisogno di ricorrere alle sue terribili armi per fermare un movimento che si arrestò da per se stesso, appena si vide che il governo, rinunciando ai mezzi conciliativi, invano tentati, era deciso ad adoperare senza remissione la forza.

Ora non resta che rendere la pacificazione stabile e definitiva facendo succedere alla repressione un pronto e saggio sistema di riforma inteso a togliere le ingiustizie e le miserie che opprimono quei lavoratori e furono la causa prima dei deplorati disordini; ai quali molti nemici d'Italia attribuivano intento politico contrario all'unità nazionale e forse speravano rivolgerli a questo scopo, mentre altro non erano che uno sfogo d'ira selvaggia contro prepotenza locali e molte volte si commettevano al grido di *viva il re*, invocato come moderatore supremo della giustizia.

E che questi sentimenti dei poveri lavoratori siciliani verso il capo dello Stato siano di tutto cuore ricambiati, e che questi abbiano ragione di sperare nelle invocate riforme, ce lo prova il seguente telegramma inviato da S. M. il Re al generale Morra, in risposta ad altro con cui questi si era fatto interprete dei sentimenti siciliani nella ricorrenza anniversaria della morte del re Vittorio Emanuele.

« Il saluto che Ella mi ha mandato in nome della Sicilia, nell'an-

niuersario della morte dell'augusto mio genitore, ha in modo particolare scosso l'animo mio per le condizioni non liete nelle quali oggi si trova codesta cara isola.

« Non dubito che, ritornata la calma, potranno Governo e Parlamento studiare con sollecitudine i provvedimenti che varranno a soddisfare le aspirazioni giuste e legittime.

« Fra tanto sappia la Sicilia che dagli avi miei ho ereditato sensi di profondo affetto per la patriottica isola cui oggi rivolgo ogni mio maggior pensiero e che, ritemprandoci ai ricordi dei sacrifici compiuti per ottenere l'unità e l'indipendenza nazionale, ritroveremo mente e cuore per raggiungere pure il risorgimento economico ».

* *

Se non ch'è mentre in Sicilia volgeva al suo termine quella che impropriamente era stata chiamata rivoluzione, altri disordini non dovuti alle cause che spiegano se non scusano i tumulti siciliani, avvenivano in vari borghi e città del continente, dove centinaia di operai, obbedendo a una parola d'ordine, lasciavano il lavoro per fare attruppamenti ed emettere grida sediziose; anzi in qualche borgo delle provincie meridionali s'erano fatti tentativi di saccheggio e d'incendio come in Sicilia.

Urgeva spegnere il fuoco prima che divampasse e il Governo del Re prese le disposizioni occorrenti.

Per rinforzare alcune guarnigioni indebolite per distaccamenti inviati in Sicilia, ed altre di città dove il pericolo di disordini appariva maggiore, fu chiamata una parte degli uomini di prima categoria della classe 1868, i quali vennero destinati a rinforzare i seguenti reggimenti:

74° fanteria a Padova; 28° fanteria a Bologna; 68° fanteria e 9° bersaglieri a Firenze; 41° fanteria e 42° bersaglieri a Roma; 4° 2°, 23° e 24° fanteria a Napoli; 43° fanteria a Bari.

Questa provvida misura sortì il suo effetto sul continente come le altre simili lo avevano sortito in Sicilia. Al momento in cui scriviamo se l'ordine pubblico non può dirsi ristabilito ed assicurato in tutte le provincie del regno, (quella di Massa è la più sconvolta), si sono però presi provvedimenti tali che ogni pericolo di guai seri è svanito e il ritorno della tranquillità non può tardare.

* *

Nella chiamata delle classi si poté constatare un fatto consolante ed è che i richiamati si presentarono sotto la bandiera con ammirabile prontezza. Il numero dei ritardatari fu assolutamente insignificante, neppure il 5 per cento, se si tien conto di tutte le esenzioni.

Tuttociò prova che la mense dei socialisti e degli altri nemici delle istituzioni fanno poca breccia nei militari anche se si trovano in congedo. Di pronte presentazioni ne avevamo già viste parecchie in occasione di chiamata per istruzione, ma fa piacere l'aver vista eguale prontezza in circostanze eccezionalmente gravi.

Ed una parola di lode meritano pure gli ufficiali di complemento per quali non si fece chiamata d'obbligo, ma cui si rivolse soltanto un invito. Essi risposero all'appello così numerosi che il Governo non poté accettarli tutti e si limitò a scegliere tra essi quelli che occorreivano.

* *

Fra le più importanti disposizioni d'interesse militare, emanate nella quindicina, oltre quelle relative ai richiami di classe, notiamo quelle riferentisi ai corsi d'istruzione che avranno luogo presso la scuola centrale di tiro nel corrente anno. Due di questi hanno per scopo di accertare l'idoneità all'avanzamento dei tenenti anziani di fanteria e si terranno l'uno dal 4 febbraio al 29 aprile col concorso di 400 tenenti, l'altro dal 3 maggio al 29 luglio col concorso di 125 tenenti. In altri due corsi si svolgeranno le istruzioni sulle armi, sul tiro e sui lavori da zappatore per i sottotenenti di fanteria, e l'uno durerà dal 6 febbraio al 1° aprile col concorso di 150 sottotenenti, l'altro dal 3 aprile al 26 maggio col concorso di 100. Un altro corso avrà poi luogo dal 20 settembre al 15 novembre sulle armi, sul tiro e sui lavori da zappatore per i tenenti di cavalleria.

Oltre questi corsi per ufficiali se ne terranno presso la stessa scuola altri tre sull'istruzione per zappatori di truppa cioè:

1° Corso dall'11 febbraio al 3 maggio; vi prenderanno parte 3 caporali od allievi zappatori di ciascuno dei reggimenti d'fanteria e bersaglieri dei primi sei corpi d'armata. 2° Corso dal 6 maggio al 24 luglio; vi prenderanno parte 3 caporali o allievi zappatori di cin-

scuno dei reggimenti di fanteria e bersaglieri degli ultimi sei corpi d'armata. 3° Corso dal 12 settembre al 24 novembre; vi prenderanno parte 2 caporali od allievi zappatori di ciascun battaglione alpino e 3 caporali od allievi zappatori di ciascun reggimento di cavalleria.

Per accertare l'idoneità all'avanzamento dei tenenti di cavalleria, avrà principio, il 15 marzo prossimo venturo, il solito corso presso la scuola di cavalleria.

* *

Un'innovazione diretta a mantenere alto il prestigio delle cose militari è quella portata al § 89 del libro 4° del regolamento sul servizio territoriale; in forza di questa, « gli uomini di truppa, i cavalli ed i carri dell'amministrazione militare non potranno più in alcun caso essere concessi per feste pubbliche, a meno che queste siano fatte ad esclusivo e bene determinato scopo di beneficenza e nel luogo di stanza degli uomini e del materiale da concedersi; non mai quindi in occasione di feste carnevalesche, di semplici feste popolari, ecc. ».

Le domande poi che dalle autorità locali o da comitati di beneficenza fossero rivolte ai comandanti di presidio, per concessione di uomini, di cavalli e di carri dell'amministrazione militare per feste pubbliche, fatte ad esclusivo e bene determinato scopo di beneficenza, saranno deferite alle decisioni del comandante della divisione.

Chionque ricordi gli inconvenienti a cui diede luogo la soverchia condiscendenza nell'aderire alle domande delle autorità locali e di comitati per la concessione di uomini di truppa, carri e cavalli per spettacoli carnevaleschi, inconvenienti che diedero perfino luogo a interpellanze e discussioni in Parlamento, non può non essere lieto di questa provvida innovazione.

Roma, 16 gennaio 1894.

M.

NOTIZIE MILITARI ESTERE

BELGIO.

Il campo di Malmédy. — Ha levato rumore in certa stampa belga e francese la creazione d'un campo tedesco a Malmédy, per l'istruzione e tiro delle truppe dell'VIII corpo d'armata, nel quale si è voluto vedere una minaccia germanica alla neutralità del Belgio.

È noto che una linea d'operazione breve e diretta, dalla Germania verso la Francia, si svolge da Colonia ed Aix-la-Chapelle per Liegi, la riva sinistra della Mosa e Namur; e quindi per la *Trouée de Chimay*, fra Maubeuge e Chimay, e la valle dell'Oise, farebbe capo al cuore della Francia, a Parigi. Questa linea avrebbe il vantaggio di penetrare in Francia proprio in quel tratto dove ha soluzione di continuità la grande barriera di fortificazioni che i francesi hanno creata in sostituzione o rafforzamento di elementi naturali di difesa. Ma l'adozione di questa linea includerebbe la violazione della neutralità belga. D'altra parte, anche i francesi potrebbero valersi di essa, in direzione opposta, per portare le loro minacce sul Reno tra Colonia e Düsseldorf.

Ad impedire questi eventuali pericoli, il Belgio costruì le magnifiche fortificazioni di Liegi e di Namur, e la testa di ponte intermedia di Huy, ultima creazione del genio di Brialmont. Con queste piazze sarebbe allontanato il pericolo della violazione del territorio belga poichè resterebbe vietato il passaggio di truppe dall'una all'altra riva della Mosa; operazione assolutamente necessaria, vista l'impraticabilità per grosse armate della regione a destra della Mosa tra Namur e Liegi.

Ma, ora che i fortificazioni sono stati creati, mancano i petti per difenderli; poichè il presente ordinamento militare del Belgio, come affer-

mano i più illustri militari di quel paese, con a capo il Brialmont, è insufficiente a fornire adeguati presidii alle fortezze della Mosa ed al campo d'Anversa, senza rendere affatto derisoria la forza dell'esercito di campagna.

In tal caso, le opere della Mosa, invece di essere baluardi dell'integrità belga, diventerebbero formidabili perni d'offesa per quello dei due grandi contendenti che fosse più ardito e pronto ad impadronirsene. Questo stato di cose preoccupa il Belgio; ma anche più la Francia dove si attribuiscono al re Leopoldo forti simpatie per la Germania, giungendo alcuni ad affermare l'esistenza d'un trattato segreto in forza del quale, allo scoppiare d'una guerra tra Francia e Germania, il governo Belga aprirebbe il varco agli eserciti germanici a traverso il proprio territorio, e probabilmente gli concederebbe di presidiare le proprie fortezze della Mosa, creandogli così una potente base d'operazione in prossimità del punto più debole della frontiera nemica.

Checchè vi sia di vero in tutte queste ipotesi, vediamo che cosa possa significare una posizione militare a Malmédy. Questa piccola città vallona, ceduta alla Prussia nel 1815, dista alcuni chilometri dalla frontiera Belga, e soli 40 da Liegi (Belgio) e da Aix-la-Chapelle (Germania). Ora, se tale località invece di essere un semplice poligono per esercitazioni di tiro, diventasse un campo di concentrazione delle guarnigioni renane, queste potrebbero sboccare senza disagio pel punto più permeabile della frontiera francese verso Sedan o Metz, passando per Liegi e Namur per poi spiegarsi nella regione dell'Argonne e nelle pianure della Champagne, dietro l'ala sinistra della zona francese di concentramento, la quale troverebbesi, in tal modo, aggirata. Quest'azione dei tedeschi a traverso il Belgio, o fors'anche pel ducato di Lussemburgo, potrebbe essere affatto indipendente da un'offensiva diretta da Strasburgo e Metz verso l'ovest. Le due masse, avanzando, potrebbero avvicinare man mano le loro teste di colonna, fino a darsi la mano in quel punto del suolo francese che le circostanze designassero.

I francesi, raccolti dall'altra parte del Lussemburgo in una regione povera e priva di rapidi mezzi di comunicazione verso l'Eifel, non sarebbero più indotti a traversare il Belgio per questa linea d'operazione che li condurrebbe a frangersi contro i baluardi di Coblenza e Colonia. Così, le ragioni d'attrazione ad invadere il Belgio, e tutto il vantaggio della situazione, resterebbero spostati a favor dei tedeschi.

Oltre a tutto questo, la breve distanza di Malmédy da Liegi, una giornata di marcia, e la deficienza di presidio in quest'ultimo campo

trincerato, renderebbe agevole ai tedeschi impadronirsene con una rapida avanzata; mentre i francesi non sarebbero in caso di eseguire una operazione simile contro Namur, perchè dovrebbero all'uopo valersi di truppe dislocate troppo indietro a Mézières e Sedan, Verdun, Chalons, ecc.

Questi i giudizi che si leggono nell'*Indépendance belge*, riportati ed ampliati da alcuni giornali francesi, i quali invocano dal governo della repubblica di rispondere alla pretesa provocazione germanica con la creazione di un analogo campo d'istruzione o di tiro a Givet, piccola fortezza sulla Mosa, all'estremità di quel cuneo di terra francese che s'insinua nel territorio belga fino ad una distanza da Namur, poco diversa da quella che separa Malmédy da Liegi. In tal modo, anche i francesi avrebbero non solo un punto di osservazione avanzata verso il campo di trincerato di Namur, ma anche un luogo di concentramento ed una base per un corpo di mano contro questa piazza.

Ora, da parte, tedesca, si nega recisamente che alla creazione del campo di Malmédy sia connessa alcuna idea di minaccia o d'aggressione contro il Belgio. si afferma, invece, che essendo necessario un poligono per le truppe del VIII corpo, la scelta di quella località fu determinata dal poco prezzo dei terreni in una regione povera ed acquitrinosa, e nella quale la scarsità di abitazioni e di abitanti permette l'impiego di vasti poligoni per tiri a grande distanza, di fanteria e d'artiglieria, i quali sono ormai di pericolosa attuazione in prossimità di grandi centri o in regioni popolate.

D'altra parte nel mondo ufficiale francese si è sentito il bisogno di smentire, non solo che si ammettesse alcun senso di minaccia al campo di Malmédy, ma pure che s'intendesse rispondervi con l'installazione d'un poligono a Givet: tanto più che quest'ultima località parrebbe disadatta a tale scopo. Ecco in proposito le parole del *Temps*: « La punta « d. territorio che si proietta nel Belgio è strettissima e montuosissima: « non si presta punto allo installazione d'un campo per mancanza di « campi di tiro sufficientemente estesi. Givet non ha altro valore che « quello d'una testa di ponte, e le sue difese sono state in parte radiate « da una recente legge. E più in basso, verso Maubeuge, Hirson, les « Ayvelles, Montmédy e Longwy, che si trova la nostra linea di difesa, « se non perfetta, per lo meno rispettabile... »

Gli ufficiali del Belgio non annettono a quel campo grande importanza, e lo stesso Brialmont in una intervista col corrispondente brussellese del *Matin* si è espresso in tal senso, facendo anche rilevare come sia nullo il pericolo finchè Malmédy rimane un campo d'istruzione;

e che la sua trasformazione in centro di mobilitazione non potrebbe sfuggire alla vigilanza degli interessati: allora vi sarebbe tempo per adombrarsene e prendere i relativi provvedimenti.

D'altra parte l'agitazione della stampa francese si comprende e si spiega considerando che la repubblica vorrebbe sostituire ai vecchi trattati che determinano le neutralità ora esistenti, altri passi più espliciti che le concedessero maggior sicurezza sulle frontiere neutrali, per portare la totalità dei suoi sforzi sulla frontiera germanica.

GERMANIA.

Manovre invernali. — I giornali di Berlino annunciano che sulla fine del corrente mese o sul principio del prossimo febbraio avranno luogo, per la durata di 3 giorni, manovre invernali del corpo della guardia nei territori di Berlino, Spandau e Potsdam.

Istruzione scolastica degli iscritti nel 1892-93. — Sulle 186,448 reclute di questo contingente state incorporate nell'esercito e nella marina, ne risultarono 182,413 più o meno istruite nella lingua tedesca, 3348 in altre lingue e 715 illetterati. In rapporto proporzionale quest'ultima cifra equivale ad un per cento di 0,38 d. illetterati, mentre per la leva del 1882-83 era di 4,32.

Gavetta d'alluminio. — Dopo diversi esperimenti è stata adottata una gavetta d'alluminio da portarsi sullo zaino da ciascun soldato di fanteria, dei cacciatori, pionieri e ferrovieri. Tale gavetta permette il confezionamento del rancio in qualunque tempo ed in qualsiasi luogo, indipendentemente dalle dotazioni di marmitte delle compagnie.

Grossa tenda per feriti. — L'*Allgemeine Zeitung* annunzia che l'amministrazione militare prussiana ha ordinato l'allestimento di grandi tende di nuovo modello, per ricovero di feriti; i fondi necessari all'attuale fornitura sono stanziati nel bilancio in marchi 94,200. La nuova tenda è lunga metri 9, larga 6,50, alta 4,30 nel mezzo e 4,60 alle pareti; lo spazio interno è sufficiente per comprendere 12 letti, mantenendo tra i medesimi il voluto intervallo per passaggio; ha armatura di ferro smontabile e viene rivestita di tela da vela bruna impenetrabile; il tetto, pure della medesima stoffa, è lateralmente sollevabile per dare aria all'interno. Quando il suolo non è unito e sodo, vi si fa un pavimento artificiale scavando per 30 centimetri e col-

mando poi con scorie di carbon fossile ricoperte da uno strato di ghiaia minuta. A rizzare la tenda concorrono sette uomini sotto la direzione di un sottufficiale.

Colonie. — Il governatore della colonia tedesca dell'Africa orientale ha fatto comunicare agli ufficiali ed ai sottufficiali delle truppe coloniali un ordine del giorno in cui biasima la poca cura da loro impiegata nello studiare la lingua degli indigeni (Suaheli). Agli ufficiali il detto ordine dice che il governatore considera l'obbligo di tale studio come cosa disciplinare, facendone loro un dovere, e che si assicurerà personalmente dei risultati; inoltre che egli non potrà segnalare all'Imperatore come atti al servizio in quelle truppe, ufficiali che dopo un soggiorno piuttosto lungo nella colonia non si mostrino adatti ad apprendere la lingua. Per i sottufficiali l'ordine stabilisce che i comandanti di compagnia li occupino ogni sera durante un'ora od un'ora e mezzo nello studio della lingua in parola; prescrive che ognuno di essi debba procurarsi l'apposita grammatica; ed ordina che siano puniti i negligenti.

SVIZZERA.

Le truppe del Gottardo. — È noto che fin dal 1891 erano stati conferiti pieni poteri al Consiglio Federale (potere esecutivo) per organizzare la difesa del Gottardo, pure invitando quest'autorità a presentare entro un anno un progetto di legge in proposito. Infatti, con ordinanze amministrative furono determinati tutti gli elementi della difesa ed in seguito il Consiglio federale presentò il promesso progetto di legge che testè è stato discusso al Consiglio nazionale.

Non abbiamo sott'occhio il testo del progetto di legge, ma possiamo darne le parti sostanziali.

Una *guardia permanente* dei forti è composta essenzialmente di meccanici ed operai necessari alla manutenzione e sorveglianza delle opere e del loro armamento ed approvvigionamento. Questo personale è composto d'*arrolati volontari* sottoposti alla disciplina militare; i quali, però, possono rompere il contratto d'arrolamento, come semplici operai. L'effettivo di questa guardia non oltrepassa la forza strettamente necessaria a garantire le opere da un colpo di mano.

In caso di guerra, la guardia permanente è rafforzata dalla *guar-*

nigione di sicurezza formata di truppe designate in precedenza dal Consiglio federale e scelte a preferenza nella landwehr. Siccome, però, la mobilitazione e il concentramento di queste truppe richiedono un certo tempo, durante il quale i forti potrebbero essere attaccati da forze superiori, è stata organizzata una *guardia regionale* (Thalwehr) formata di tutti gli uomini validi del territorio circostante, ossia di Val Bedretto, della Levantina fino a Dazio Grande, del Ruetthal fino a Sedrun, del cantone d'Uri, della vallata del Rodano fino a Munster, e dell'Hasli fino a Meiringen. Questa *Thalwehr*, specialmente preparata e organizzata in vista del suo impiego, sarà in arme al primo indizio di guerra e preverrà l'avversario nell'occupazione delle posizioni più importanti. L'organizzazione, la mobilitazione e l'impiego della guardia regionale saranno regolati dal Consiglio federale. Non appena giunte le truppe mobilitate della difesa, la Thalwehr si scioglie e gli uomini che la costituiscono vengono reintegrati nei corpi cui appartengono.

Il comandante della piazza forte del Gottardo (presentemente colonnello Segesser) ha il grado di colonnello divisionario; egli dirige la difesa della piazza, e in tempo di pace le esercitazioni delle truppe che vi sono all'uopo destinate. In tempo di pace dipende, assieme ai suoi subordinati, dal dipartimento federale; in tempo di guerra, dal generale in capo.

Il comandante della piazza ha ai suoi ordini lo stato maggiore della piazza, i comandanti di sezioni, i comandanti d'Andermatt e d'Airolo, le truppe destinate alla difesa della piazza forte del Gottardo.

Lo stato maggiore della piazza è così costituito:

Capo di stato maggiore — tenente colonnello o maggiore dello stato maggiore generale;

Aiutante del comandante — capitano o luogotenente;

Capo dell'artiglieria — colonnello o tenente colonnello d'artiglieria;

Suo aiutante — capitano o luogotenente;

Capo del genio — colonnello o tenente colonnello del genio;

Suo aiutante — capitano o luogotenente;

Ufficiale del materiale — maggiore o capitano d'artiglieria;

Elettrotecnico capo — capitano o luogotenente;

Capo del treno — capitano o luogotenente;

Medico capo — tenente colonnello o maggiore;

Suo aiutante;

Veterinario — capitano o luogotenente;

Commissario capo — tenente colonnello o maggiore;

Suo aiutante.

Sono inoltre, addetti allo stato maggiore della piazza, due segretari di stato maggiore, aiutanti sottufficiali.

L'ordinamento designa anche comandanti di settore e comandanti dei forti.

Il Consiglio federale (potere esecutivo) nomina il comandante del Gottardo, i capi dell'artiglieria e del genio, l'ufficiale del materiale, i comandanti di settore e di forte: gli altri sono designati dal dipartimento militare.

Appena iniziata la discussione, il deputato Decurtius s'è opposto alla presa in considerazione, motivando la sua proposta sulla incostituzionalità di una legge che implicherebbe la creazione d'una *truppa permanente* (la guardia permanente) contraria alle costituzioni federali. Poi, il deputato Heller combatte l'entrata in materia per motivi finanziari e specialmente militari, giudicando poco consistente la guardia regionale. Infine è votata l'entrata in materia con una imponente maggioranza di 84 voti contro 23: quindi, salvo alcuni emendamenti di poco rilievo, sono stati approvati i primi sedici articoli del progetto. Però sono soppressi gli articoli 5 e 6, nei quali erano delimitati i settori di difesa ed il raggio d'azione diretta del comando superiore, a fine di lasciare all'autorità militare la necessaria libertà d'azione. Così pure l'art. 12, il quale attribuiva al comandante del corpo d'armata operante nella regione del Gottardo la sola facoltà di dare *istruzioni generali* al comandante della piazza, è rinviato alla commissione per ulteriore esame.

Il progetto di legge nel suo complesso è approvato all'unanimità. La discussione del Consiglio degli Stati avrà luogo nella prossima sessione.

La spesa annua pel Gottardo è valutata a 260,000 lire.

Il bilancio militare. — Nella discussione del *bilancio militare* il deputato Ceresole ha fatto un riassunto dei crediti votati per le fortificazioni di Saint Maurice. Sono state già votate lire 2,350,000, di cui lire 750,000 non ancora spese (lire 500,000 per costruzioni e lire 250,000 per acquisto di terreni), e questa somma figura sul bilancio pel 1894. Inoltre il consiglio federale domanda un nuovo credito di lire 60,000 da impiegarsi in costruzioni per alloggiamenti di truppa; il quale credito la Commissione del bilancio ne domanda parimenti la sospensione ritenendo l'articolo prematuro.

Così pure il Ceresole richiama l'attenzione sul credito di lire 40,000

per gli studi preparatori sul Luziensteig ed avverte l'assemblea che l'approvazione di esso porterà di conseguenza nel 1895 e 1896 un'altra domanda di credito di lire 500,000 per le fortificazioni da erigersi in quella località.

Le proposte della commissione sono approvate senza che alcun deputato si levi a combattere le fortificazioni del Luziensteig.

In quanto all'assicurazione dei militari il consiglio federale Frey dichiara che l'assicurazione dei militari per conto della Confederazione è stato esaminato, ma che si richiedono ancora alcune esperienze prima di prendere una decisione: epperò fino al 1893 si è deciso di rivolgersi ancora alla Compagnia Zurich. Il consiglio si riserva di presentare in proposito un progetto di legge.

Il bilancio militare è approvato.

Importanza odierna della Svizzera come potenza militare. — L'attività quasi febbrile con cui la Svizzera procede alla trasformazione dei suoi ordini militari ed allo assetto difensivo del territorio, coll'evidente proposito di difendere la propria integrità e i suoi diritti di stato neutrale e tale che oggimai si deve annoverarla tra le potenze militari d'Europa il cui valore non è trascurabile. Il suo esercito mobilitato ammonta a circa 200,000 uomini il cui addestramento collettivo è forse mediocre ma il valore individuale dei quali può sostenere il confronto colle buone milizie di altri Stati europei.

A tergo di questo esercito si leva poi una falange di landsturm, truppa che si può ritenere non inferiore alle terze linee di altri eserciti, le quali hanno un addestramento appena rudimentale.

Se a tutto questo si aggiunge il sistema di fortificazioni con cui la Confederazione va rafforzando il suo territorio, e col quale renderà certo più agevole il mandato del suo esercito mobile, poichè tende alla costituzione di tutta una vasta regione fortificata, si vede che un'invasione della Svizzera anche da parte di una delle maggiori potenze che la circondano, va diventando un'impresa sempre più difficile.

La popolazione svizzera, poi, per quanto disforme di nazionalità di lingua, di tendenze, non è che una davanti all'obiettivo della difesa comune, ed è certo ammirabile l'unanimità con la quale sono approvate nel Consiglio nazionale le leggi militari che pure importano un onere non lieve per popolazioni che hanno una certa agiatezza ma pur non sono ricche.

Tutto questo fa ritenere che la Svizzera di fronte ad un'aggressione prenderebbe un atteggiamento risoluto per difendersi ad ogni costo. Però

malgrado le continue affermazioni degli Svizzeri ch'essi difenderanno la loro neutralità contro qualunque nemico tentasse violarla, non possiamo fare a meno di rilevare che mentre si afforza potentemente la frontiera elvetica che guarda l'Italia, e si comincia a pensare a quella rivolta verso l'Austria, tutta la linea del Giura rimane affatto aguernita malgrado la Francia possieda entro i suoi confini la maggior parte della forza del Doubs che costituisce il più formidabile ostacolo ad operazioni militari provenienti dalla Francia tendenti al cuore della Svizzera.

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

a) Recensioni.

Josè Boado y Castro, capitano d'artiglieria nella fabbrica d'armi nazionale di Oviedo. *Los fusiles modernos en Austria-Ungría*. — Barcellona, 1893. Presso Henrich y Comp.^a, Passaje Escudillers 4.

È il primo volume di un'opera poderosa che il signor capitano Boado y Castro ha intrapreso e che comprenderà in altrettanti volumi la descrizione dettagliata delle armi a caricamento per la culatta, stati studiati ed adottati presso le differenti nazioni, dedicando un volume a ciaschedun paese.

In quest'opera, che per ciò ha un elevatissimo interesse storico, l'egregio autore descrive a fondo tutte le fasi successive per le quali è passato in quest'ultimo trentennio, l'immenso lavoro di trasformazione cui fu sottoposto l'armamento degli eserciti, corredando ogni dettaglio con un doppio sistema di illustrazioni; e cioè con figure nitide e chiare intercalate nel testo e con tavole a colori che fan seguito ad ogni volume.

Inoltre il grande formato dell'opera ed il lusso col quale la medesima è stampata, ne formano un libro di Biblioteca e come tale destinato ad essere consultato da tutti gli studiosi delle materie non solo, ma da chiunque vorrà formarsi un'idea esatta della maniera colla quale venne maturandosi il grande progresso balistico, che si compendia nel *facile a ripetizione di piccolo calibro*.

Opera completamente tecnica, l'autore in essa ripete il lamento che

sempre si è sollevato e che continuamente si solleverà contro le resistenze che ogni riforma radicale o nuova invenzione incontra, quando deve la medesima essere sottoposta allo studio di un corpo collegiale (corporation) qualunque.

E difatti riandando a questo proposito alcuni fatti della storia, si può dire di ieri, si resta meravigliati come anche nei paesi i più progressisti lo spirito di conservazione o come dicono con frase esatta i francesi di routine abbia intralciato i più evidenti progressi.

La coccutaggine francese nel rifiutare l'arma a caricamento per la culatta è proverbiale, come son proverbiali le espressioni spiritose che classificano l'invenzione del *Dreyse, une piqure d'épingle*, sino al giorno nel quale la puntura scatenò l'uragano di Sadowa.

Nei corpi gerarchicamente costituiti è rimasto sempre quando trattasi di un inventore, una grande tendenza a tenerlo alla larga « più possibile, ed a considerarlo per un uomo pericoloso, sia per la quiete generale come per l'ordine stabilito. Vien messo subito nell'elenco degli originali, dei giustamestieri, e se propone anche la cosa più innocente di questo mondo, un coro di voci timorose si sollevano contro l'inventore, che in tal modo se non trova un protettore potente, ma molto potente, è ridotto a rimangiarsi le sue idee pur di vivere almeno tranquillo se non glorioso.

In tal modo è miracolo se ad ogni morte di vescovo arriva alle orecchie del pubblico l'eco lontana di un nome che appartenga a tali gerarchie.

Per gli inventori collocati all'infuori della gerarchia, il riuscire, pur essendo sempre difficile, tuttavia è facilitato dai grandi interessi che mettono in giuoco le potenti società (molla tutta moderna) che si decidono a sfruttare un brevetto d'invenzione con costruzioni e fabbriche per azioni e capitali relativi.

In al ora l'inerzia, questa forza naturale alle masse, viene vinta dagli sforzi potenti di questa società e la macchina del progresso umano avanza ad outa delle Commissioni consultive. In questo modo si spiega il vertiginoso movimento progressista cui assistiamo.

Sono le energie individuali che continuamente vibrando mettono in moto l'universo, è la teoria delle cellule primordiali applicate alla società umana.

La prova che il contrario avviene per le gerarchie l'abbiamo nella storia medioevale. In esse l'individuo scompare, rimane la corporazione, il corpo, e tutto deve concorrere alla glorificazione dello stesso. L'individuo è nulla. Infatti noi ammiriamo estatici i maggiori edifizii della

cristianità medioevale, dei quali ci sorprendono le auguste ed artistiche molli, ma nulla sappiamo degli autori, già osamente sepolti nella generalità della associazione, maestranza o frammassoneria che li contrasse.

Con tutto ciò, dirà qualcuno, sono così vertiginosi i cambiamenti portati dal progresso inventivo del secolo, che le nazioni si piegano sotto al peso dei sacrifici che essi esigono, e sognano spaventandosi, un indomani ancora più esigente dell'oggi.

Quindi se si incoraggiassero ancor di più le novità dove si arriverebbe?

Ecco; si arriverebbe né più né meno dove ora si arriva; solo invece che essere al rimorchio altrui, i corpi tecnici riempirebbero meglio il loro mandato, e gli stabilimenti da loro condotti avrebbero nome e fama. Non sembrerebbero mutili ai più, ma sarebbe o faro, dal quale scenderebbe la luce ad animare ed istruire. All'incontro è diventata massima mondiale, che le industrie esercitate dai corpi tecnici governativi, non si reggono che frodandosi sul privilegio, le Regie ed il monopolio, e che il meglio, appena si può, sia di cederle all'industria privata; dove l'acuto dell'interesse, l'indipendenza del capitale, l'attività individuale, vincendo ogni contrario attrito, spingono sempre avanti, attraverso alla concorrenza, la umanità.

Poiché vano è l'affaticarsi a sconoscere l'effetto morale che sulle grandi masse, produce il perfezionamento tecnico. L'immaginazione s'industria in quelle a giustificare la poca forza di coesione che le anima; talché non sembra vero ad un popolo trovare una scusa che lo appaghi, rigettando le sue colpe a carico di qualche cosa di men che perfetto di cui egli si serve.

Così è che appena un'invenzione spunta sull'orizzonte, subito è sfruttata ancora prima d'essere conosciuta, non monta se dopo si dovrà rifarsi da capo.

E la guerra e la pace molte volte, oggi giorno, stanno più nelle mani dell'inventore che in quelle del politico, che nell'arduo giuoco ad ognuno preme di prender parte armato di tutto punto.

E se non lo è, usa prudenza sino agli estremi limiti della pazienza, e la pace si mantiene.

L'autore nelle prime pagine prende appunto la mossa dal 1866 ed enumerando le varie armi messe alla prova in Austria sotto quella stretta che l'impero risentì al sortire della infelice campagna di Boemia, comincia dal descrivere il sistema Wenzl col quale vennero trasformate le armi regolamentari.

Indi passa al fucile *Wernull* che subito dopo (1867) venne adottato, e

col quale si armarono tutte le truppe, modificandolo leggermente nel 1873, e sostanzialmente nel 1877, nel quale anno si trasformarono le camere dei fucili per ottenerne maggiori effetti balistici, per il tiro a grande distanza, ed a cui si cambiò l'alzo. Descrittane anche la cartuccia, questa prima parte del lavoro è chiusa con una completa tavola balistica dell'arma dalla quale risulta che con una carica di 5 grammi di polvere ed un proiettile di grammi 24 si otteneva un tiro sino a 1,575 metri con angolo di proiezione di 7° gradi, ed una zona battuta di 4 metri contro fanteria.

Lo studio delle armi a ripetizione viene subito dopo e comincia col'arma *Fruwirth* che l'autore crede *origine di miglioramenti e modificazioni anche in altri paesi* e fra questi mette anche l'Italia per il sistema Bertoldo.

Osservazione giustissima e che avrebbe dovuto estendersi anche al *Lebel* inquantoche è fondato sul movimento d'elevazione della cucchiara; questo prima del *Fruwirth* era effettuato mediante una leva ad angolo, tipo *Winchester*, mentre dopo di lui leva e cucchiara formarono un pezzo solo, ed il movimento che prima era di saliscendi si cambiò in circolare, con grandissima semplificazione dei meccanismi.

Dopo si descrive il *Kropatschek* di cui sono attualmente armati ancora la gendarmeria ed i corpi franchi della Bosnia ed Erzegovina, facendone risaltare i pregi ed i molti difetti che possono quasi in tutta la loro integrità apparirsi a *Lebel* francese.

Segue un ben particolareggiato e chiaro riassunto degli studi ed esperimenti che seguirono in Austria l'adozione del *Kropatschek*, i quali dimostrarono l'interesse che il pubblico prendeva al miglioramento delle armi, la quantità di fabbriche ed individui che presero parte agli esperimenti, e la *tradizionale ferezza austriaca nel non accogliere definitivamente che prodotti dei propri concittadini*.

Si descrivono così i sistemi *Kruka*, *Herz*, *Mannlicher*, *Schmurda*, *Schurda* tutti con serbatoi separati dall'arma. Indi troviamo le armi a ripetizione presentate dal *Gasser*, *Mannlicher*, *Wernli* per 27 cartucce, *Schulhof*, *Mannlicher* con serbatoio nel calcio, *Sputulsky* a cilindro, *Kromer*, *Schönauer* pure a cilindro, *Valmasberg*.

Poi ricominciano le proposte del *Mannlicher*, l'instancabile inventore austriaco, che finalmente ottenne il premio passando per altre tre proposte che ebbero a competitori il tenente *Kruka*, l'arciduca *Salvatore*, l'armajuolo *Pehr*, l'ingegnere *Nemetz*, sistemi tutti che trovano in apposite figure intercalate nel testo, chiare indicazioni, per quanto riguarda la loro parte meccanica.

Poiche è bene che il lettore osservi come dal 1870 al 1886 tutti gli sforzi non solo in Austria, ma dappertutto si dirigono alla parte meccanica delle armi, rimanendo la parte balistica limitata a piccoli miglioramenti nelle cariche; mentre a cominciare da questo anno si congiungono ai meccanici i grandi perfezionamenti balistici che approdano alla riduzione del calibro sino ai millimetri 6,5 delle nostre armi.

Infatti il primo modello *Mannlicher* adottato, era applicato a canne dell'usato calibro di millimetri 11, e solo nel 1888 si adottò un fucile di calibro molto più ridotto, e cioè, di millimetri 8 con pallottole rivestite d'acciaio nikelato e polvere mod. 1880; le quali cartucce nel 1890 vennero sostituite con altre a polvere senza fumo; il *Mannlicher* fece pure adottare in detto anno per la cavalleria, una carabina con molti miglioramenti nel sistema di ripetizione.

Tre splendide tavole in colore servono di illustrazione al testo, e nelle medesime, di grande interesse per il lettore italiano, sono disegnati tutti particolari dei noi *Mannlicher*, che, come è risaputo, ha avuto l'onore di essere scelto in quanto riguarda il congegno di ripetizione ed il pacchetto di rifornimento anche presso di noi nella sua quasi assoluta integrità secondo l'ultima incarnazione austriaca del 1890.

Il volume dell'opera del capitano Boado termina con due appendici: una contiene la descrizione del tiro ridotto ottenuto mediante l'introduzione nella canna di una cartuccia d'acciaio forata secondo l'asse e nella quale si sparano capsule con palline di piombo. Sistema questo stato proposto anche presso la fabbrica d'armi di Torino nel 1882 e messo in disparte per l'adozione del tiro ridotto a cartuccia di carta e pallottola di legno, che diede cattiva prova presso i corpi, talchè venne soppresso.

La 2ª appendice dà alcune notizie sulla polvere *Schwab* (notisi un altro austriaco) tenente colonnello di artiglieria, sulla polvere, cioè, senza fumo, adottata nell'impero austro-ungarico tanto ai cannoni che alle armi portatili.

Queste notizie corrispondono a quelle riportate dal *Salvati* nel suo classico *Dizionario degli esplosivi*, e sono completate dall'autore con altre circa le esperienze fatte alla presenza dell'Imperatore con 77 battaglioni, 36 squadroni e 128 pezzi di artiglieria.

La fabbricazione di questa polvere è affidata alla Società per azioni della dinamite *Nobel*, cioè la stessa che inventò e fabbrica la nostra balistite.

Però a *Felsdorf* fu in sette mesi creato dallo Stato un nuovo polverificio con a capo il tenente colonnello *Schwab*, per la fabbricazione della polvere di sua invenzione. Qui sta ora si fabbrica in piccoli liscii e di

nelle armi portatili Mannlicher di 8 millimetri 600 metri di velocità con pressioni medie di 2900 atmosfere. Dai quali risultati parrebbe si debba arguire che la polvere *Schick* sia andata confondendosi colla balistite e perdendo il suo carattere di solo cotone fulminante gelatinato, e granito; in questo dubbio siamo trascinati anche dal nome della Società che secondo l'autore si sarebbe assunta di fabbricarlo nella maggior parte nei suoi tre polverifici di Presburgo, di Saubersdorf e Neuriesshof.

Dal rapido riassunto che abbiamo cercato di fare del pregevole volume del signor capitano Boado, emerge chiaramente quanto interesse il mondo militare troverà nella lettura del medesimo, e quale utile raccolta di dati egli sia per chiunque abbia bisogno di conoscere esattamente la storia degli ultimi perfezionamenti introdotti nell'armamento austriaco.

È quindi evidente che si aspettino con molto interesse i successivi volumi, i quali allargando la cerchia delle cognizioni potranno permettere in un riassunto (che speriamo il competente autore vorrà fare) di abbracciare tutto il vasto campo con uno sguardo solo.

Comprendiamo però tutta la difficoltà che tal genere di ricerche incontra quando si voglia, così scrupolosamente come l'autore ha fatto, addentrarsi in tutti i particolari; però è anche legittima la curiosità del lettore, il quale in questo genere di pubblicazioni ricerca sempre qualche notizia nuova, e non la sola ripetizione di ciò che già si conosce, quantunque più ordinato ed in più vaga forma riunito.

b) Bollettino bibliografico

I. Sommario delle riviste italiane

Rivista d'artiglieria e genio (dicembre).
Guerra di montagna. La campagna del 1747 sulle Alpi. Per E. Rocchi.
Ricci — Stazioni telemetriche esterne.
Marzocchi — Accensioni elettriche del e mine
Le mitragliatrici Maxim e la cavalleria svizzera
Miscellanea.
Notizie
Bibliografie.

Rivista di fanteria (gennaio).

Agordat.

Le economie nel bilancio della guerra.

Un fantaccino italiano del secolo XVI.

Le origini dei marescialli di Napoleone. (continuazione).

Note — Varietà — Bibliografie

Rivista marittima (gennaio).

Pasqualini — Sui ventilatori elettrici.

Bettini — Corazze per navi (illustrato).

Teso — La pesca delle focine nel mare di Behring.

Lettere al direttore.

Cronaca.

Bibliografia.

Appendice — De Albertis. Campagna dell'yacht *Corsaro* in America.

Giornale medico dell'esercito e della marina (dicembre).

Cipollone — Setticemia da streptococchi.

Sforza — Sulla natura dei parassiti malarici

Nieddu — Sulle iniezioni endovenose di sublimato.

Resati — Carretto-barella per primo soccorso.

Rivista medica.

» di tecnica e servizio militare

» di statistica medica.

» bibliografica

2. Arte militare.

Generale Pencker. — *Passeggiate sui campi di battaglia dell'esercito tedesco*. — Berlino, Schenck

3. Ordinamento degli eserciti.

Sulla *Revue militaire de l'étranger* di dicembre troviamo due importanti studi:

Sui nuovi effettivi di pace dell'esercito tedesco in seguito alla legge 3 agosto 1893, e sull'esercito serbo nel 1893.

— Cavalli di rimonta e i mezzi di trasporto della Russia — *Voenni Shornik*.

— Importante per le considerazioni concise ma succose un articolo del *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine* sull'ordinamento dello stato maggiore nell'esercito russo.

— La difesa costiera della Russia. — Vedi *Deutsche Heeres Zeitung* del 30 dicembre.

4. Storia militare

— Clerc. — *Campagnes du marechal Soult dans les Pyrénées occidentales en 1813-14*. — Parigi, Bandois.

L'autore si è già acquistato un certo favore coi suoi numerosi lavori fra cui: *Esquisses orographiques des systèmes-frontières de la France*.

Ha potuto studiare sul sito la campagna e riprodurla quindi con speciale competenza e con documenti inediti francesi, spagnuoli e inglesi ha corredato la sua opera di allegati preziosi.

Questo lavoro coscienzioso ed esatto comprende sette parti: Ritirata di Vittoria — Riordinamento dell'armata — Soraureu, Vera e San Martial — Difesa della Bidassoa — Difesa della Nivelle — L'armata davanti Baiona — Battaglia di Baiona — Difesa di Gaves — Battaglia di Orthez — Passaggio dell'Adur.

Libri recenti notevoli:

— Deschamps. — *Histoire sommaire de la colonisation française*. — Parigi, Nathan.

— Stato maggiore danese. Terzo volume della guerra tedesco-danese del 1864. — Copenaghen.

— La campagna di Melita — Vedi *Revista científica militar* di dicembre.

— Naude. — *Il piano di guerra di Federico contro l'Austria nella guerra dei 7 anni. Parte I. La campagna del 1757*. — Marburg, Elvert.

Articoli notevoli:

— Lo stato militare dei piccoli principati tedeschi nel xviii secolo del colonnello Bothmer sul *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine* di gennaio.

Altri libri recenti notevoli:

Kunz. — *La battaglia di Loigny Poupry il 2 dicembre 1870*. — Berlino, Mittler.

Forbes Mitchell. — *La grande rivolta indiana 1857-59*. — Londra, Macmillan.

5. Geografia - Colonie - Viaggi.

Libri recenti:

— Deschamps. — *Histoire sommaire de la colonisation française*.

— Parigi, Nathan.

Articoli notevoli:

— Il confine austro-rumeno. — In *Romania Militară* di novembre

— Gli scavi di Trois nel 1893. *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine* di gennaio.

— Le truppe coloniali tedesche ed il loro impiego in *ibid.*

6. Marineria.

Articoli notevoli:

— Ammiraglio Henk. — *Le manovre navali inglesi nel 1893* in *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine* di gennaio.

— Il nuovo progetto di ordinamento della flotta inglese. — *Deutsche Heeres Zeitung* del 30 dicembre.

7. Varietà.

— L'armamento della cavalleria pesante nella campagna di Russia. — Vedi *Revue de cavalerie*, dicembre.

— *Revue de l'année 1893*. — Vedi *Spectateur militaire* del 1° gennaio 1894.

Grenet. — *L'armée de l'Est*. Relation aneddotique de la campagne de 1870-71. — Parigi, Garnier.

Gli aneddoti sono graziosi ed interessanti ne citiamo uno fra gli altri:
« Le modeste et vaillant Bourras, qui avait commencé par montrer
« beaucoup de défiance à l'égard des hommes dont on lui octroyait le
« commandement, changea complètement d'opinion à leur égard en les
« voyant si fermes sous le feu de l'ennemi.

« C'était au combat de Brouvelieures, le 14 octobre 1870; le com-
« mandant Bourras dirigeant, par ordre, le corps franc des Vosges, mais
« il n'en avait pas encore accepté officiellement le commandement, juste-
« ment à cause de cette méfiance dont nous venons de parler.

« La plupart de ces jeunes soldats voyaient le feu pour la première
« fois. Bourras examinait curieusement leur attitude. Pas un ne bron-
« chait. Tous exécutaient ponctuellement et froidement les ordres. Emer-
« veille autant que surpris, leur commandant provisoire, qui ne s'at-
« tendait pas tout d'abord à tant de valeur et de sang-froid, répétait de
« temps en temps.

« Mais il tiennent! Mais il tiennent!

« Puis, subitement, il se tourne vers un de ses officiers, le capitaine
« Pignatelli, et lui dit:

« Pignatelli, prenez mon cheval, allez de suite à Epinal; dites au préfet,
« M. George, que j'accepte le commandement! ».

Articoli notevoli.

— *Voenna Stornik* di dicembre. — Le manovre di pace ed il loro significato.

I giovani soldati e i riservisti.

È stato pubblicato a Parigi il 4° numero di una *Europe militaire*, rivista bimensile indipendente, diretta da certo Pawlow. Essa è sorta essenzialmente con carattere filorusso non ostante le parole della prefazione.

« Nous nous proposons de combler une lacune depuis longtemps
« signalée dans la presse militaire française. Beaucoup d'esprits sérieux
« ont souvent regretté, en effet, de ne pas rencontrer, dans les journaux et
« revues paraissant en France, une étude plus suivie et plus approfondie
« du mouvement des idées et des controverses militaires à l'étranger;
« beaucoup ont regretté de ne pouvoir sans de grandes difficultés satis-
« faire au désir d'étudier de plus près l'histoire militaire des grands
« peuples de l'Europe ».

Sommario di questo numero:

L'Europe militaire. — La mobilsation de l'armée russe, 4^{re} partie. —

La fortificazione moderna de l'Europe des fortifications. — La question de l'armée
coordonnée devant les Chambres françaises. — L'application de la nouvelle
loi militaire en Allemagne. — Nouvelles militaires. — Bibliographie. —
Histoire militaire. Deux campagnes de Souvorow. Le Rymnia, Ismail,
4^{re} partie.

Vedremo se l'intente cordiale dei due popoli che si vogliono vieppiù
affratellare con questa pubblicazione è tale da permettere che il Pawlow
narri anche gli episodi di Souvorow battuto da Massena e le gesta dei
cosacchi in Francia nel 1814.



Per la Direzione
LODOVICO CISOTTI

maggior M. M., incaricato

DEMARCHI CARLO, gerente

TIRO DI GUERRA DELLA FANTERIA

Introduzione.

Fanteria medievale. — A quei poveri servi della gleba, a quei miseri abitanti dei borghi e delle castella feudali, che nel medio evo, mal vestiti e peggio armati, erano nelle battaglie spettatori nerti ed inermi delle singolari tenzoni dei cavalieri armati di tutto punto e coperti di ferro, insieme coi loro destrieri; a quei fantaccini embrionali, che dall'esito di quelle tenzoni aspettavano di sapere se dovevano battere, od esser battuti, predare, od esser predati; a quei poveri e dispersi atomi della massa sociale, che, d'isgregarsi quando cessò di riscaldarla il raggio sfolgorante di potenza e di gloria, che irradiava sul mondo intero dalla civiltà romana, era poi piombata nella oscura notte della barbarie e della superstizione, in cui per necessità di cose tutto incerto lume di civiltà futura rimase il ferreo nonno feudale, a quei derelitti agn del popolo, non ancor coscienti della propria capacità dinamica collettiva e costituenti ordo di predoni più che schiere di soldati, chi, chi mai avrebbe detto che in un giorno lontano i loro successori in guerra avrebbero,

• come falce al piano campo di bade •

atterrate da lungi, con piccole armi lancianti piccolissimi proiettili, compatte masse di splendidi cavalieri, arrestandoli con la morte nella loro ardimentosa e sbrigliata irruzione?

Fanterie svizzere. — Eppure già a Morgarten, a Sempach, a Nefels, colla semplice solidità dell'ordinanza, che prima ebbe nome di *battaglione*, col' aiuto dell'impervia asperità del suolo, coll'impeto figlio d'un indomito coraggio e d'un caldo affetto per il loco natio, della bramosia di sottrarsi ad un aborrito servaggio e d'un fiero spirito di libertà, anche oggi non ismentito, i prodi montanari svizzeri fanno mordere la polvere ai superbi e valorosi cavalieri d'Absburgo e di Borgogna!

La polvere da fuoco. — Il monaco di Friburgo aveva intanto apprestato alla guerra un nuovo potentissimo mezzo col suo terribile esplosivo, di cui la leggenda il vuole prima vittima; e la meccanica, lenta da prima ed incerta, inerte giammai, appresta gl'istrumenti necessari, affinché i combattenti possano avvantaggiarsi di quell'invenzione, dando loro facoltà di colpire e di uccidere a distanze cui non può giungere punta di picca, nè di alabarda, nè di lancia. Con la meccanica gareggia la tattica inventando formazioni e mosse che favoriscono l'incremento della potenza bellica della fanteria, oramai sui campi di battaglia riaffermatasi espressione materiale potentissima dei diritti di tanta parte d'uomini sino allora vissuta schiava, più che serva nella società feudale, che essa spinge inesorabile al tramonto.

Maurizio di Nassau, Gustavo Adolfo e Federico il Grande. — Maurizio di Nassau, più tardi, a imitazione dei romani, fraziona i grossi e pesanti battaglioni e li dispone in triplice schiera a scacchiere; coll'antiveggenza del genio intuisce nell'arma da fuoco la più efficace manifestazione della potenza tattica della fanteria e, separati i moschettieri dai picchieri, li riunisce in manipoli fiancheggianti. Continuatore dell'opera di Maurizio di Nassau, Gustavo Adolfo porta i moschettieri alla proporzione di due terzi di tutta la fanteria, alleggerisce l'arma da fuoco non più sostenuta dalla forchetta e più pronta allo sparo per l'adozione dell'acciarino, dà loro cartocce e giberna e coll'uniformità dell'abito ne eccita lo spirito di corpo, nato con la suddivisione dei fanti in brigate e reggimenti che si fregiano di diversi colori. Più tardi la bacchetta di ferro facilita il maneggio del fucile, che poi con la baionetta a ghiera acquista la duplice proprietà di poter funzionare egualmente quale arma da fuoco e da punta, rendendo

così comune a tutti i fanti l'uso del fuoco, a facilitare il quale l'ordinanza erasi intanto andata continuamente assottigliando ed estendendo, finchè dalle 6 righe di Gustavo Adolfo si venne alle 3 di Federico II, che solo recentemente vennero abbandonate dalla fanteria tedesca.

Epoca napoleonica. — Il facile a pietra focaia è l'arma con la quale la fanteria, combattendo col fuoco e con l'urto, si coperse di gloria nelle numerose battaglie dell'epico periodo in cui Napoleone il Grande corse vittorioso l'Europa, attonita ammiratrice di quel gran genio di guerra, cui forte balenava nell'altissimo intelletto la grande importanza tattica del fuoco di fanteria, quando insinuava un premio per chi avesse inventato un fucile a ripetizione, premio che fu vinto da un certo Pauli, senza che però la sua invenzione venisse attuata.

Cessata quella specie di parossismo bellico, la meccanica ritornò sollecita allo studio di nuovi perfezionamenti da apportarsi al fucile, che partendo dagli inneschi fulminanti e del conseguente sistema a percussione, passarono successivamente pel caricamento forzato, che dischiude l'adito alla rigatura, s.no allora tenuta in poco conto, per giungere poi con movimento sempre più celere, attraversando la diminuzione progressiva dei calibri, il caricamento posteriore e i congegni a ripetizione, ai moderni perfettissimi fucili, dei quali, mentre entusiasmato ammiri l'eccellenza meccanica dell'ordigno, sei involontariamente tratto a meditare sui probabili loro micidialissimi effetti sul campo di battaglia.

L'importanza della fanteria cresce di pari passo col progredire delle armi portatili. Da questo sguardo dato con rapidità telegrafica agli ultimi sei secoli di storia della fanteria un fatto spicca evidente ed è il continuo accrescersi dell'importanza di quest'arma di mano in mano che si perfeziona l'arma sua principale, il facile. Si deve dunque riconoscere nel fuoco delle sue armi la principale manifestazione della potenza tattica della fanteria; sulla forza distruttiva che sta racchiusa nelle canne dei nostri fucili e nell'interno delle nostre giberne, noi fantaccini dovremo riporre il più delle volte le nostre speranze di vittoria, quantunque non sia da escludersi che qualche volta la possiamo

strappare al nemico coll'impeto d'un vigoroso ed irruente *Savoiat* che materialmente ci porti a mettere i nostri piedi ove prima li aveva il nemico. Ma questi massacri da corpo a corpo, se innamoreranno gli animi entusiasti d'ogni manifestazione individuale di valore militare, non cesseranno per ciò di essere poco probabili sui campi di battaglia avvenire, ove da una distanza, a cui solamente una cinquantina d'anni fa era ineccepibile il tiro e poca l'efficacia del proiettile, si può oggi vomitare sull'avversario tale una valanga di piombo col fuoco a ripetizione, da poter quasi considerare questo come il legittimo succedaneo del furioso assalto alla baionetta, che nel periodo napoleonico prima e più recentemente a Sebastopoli e sui gloriosi colli di S. Martino e Solferino rappresentò l'impetuosa tattica dell'urto.

A trarre dal fuoco dei suoi ficili il massimo effetto utile conviene dunque che la fanteria ispiri tutto l'esser suo organico e tattico, ed il suo reclutamento, il suo ordinamento, il suo vestiario, il suo corredo, le sue formazioni, gli atteggiamenti, le mosse devono essere informati a questo concetto fondamentale: *FARE COL FUOCO AL NEMICO IL MASSIMO DANNO, subendone il minimo.*

Concetto fondamentale balistico tattico norma costante per condurre la fanteria. — Da questo chiaro, largo e semplice concetto sgorga inevitabile la conseguenza di dovere studiare « quali sono i danni, o la quantità di danno che possiamo produrre col fuoco, o da questo soffrire: » in altre parole è indispensabile valutare l'efficacia del tiro di guerra della fanteria.

Tal valutazione, fatta alla testa e, quantunque approssimata, con un certo fondo d'esattezza, può sola porre in grado chi comanda reparti grossi, o piccoli di fanteria, o chi vuole studiare come debbano esser comandati, di raccapezzarsi nel labirinto spesso inestricabile di opposti precetti tattici, o di troppo elastiche e vaghe prescrizioni regolamentari. Farsi un'idea chiara, pronta ed abbastanza giusta di quello che si può ottenere, o che si può temere dal fuoco eseguito con date armi, per un certo tempo, dai tiratori di un reparto, contro un bersaglio, che trovasi a distanza più o meno nota, su di una data specie di terreno e nelle condizioni atmosferiche del momento, può esser quasi sempre fatto lontano, se vuolsi, ma abbastanza luminoso per gui-

darci nell'infido mare delle formazioni, delle trasformazioni, delle mosse, degli atti del nostro reparto. Quel raggio luminoso, sottile, ma netto, ci guiderà con relativa sicurezza nella scelta della prescrizione regolamentare, o del precetto tattico più confacente al caso nostro, in quei supremi momenti in cui una buona decisione può essere arra incoraggiante di ulteriori vantaggi.

Inconvenienti dei precetti troppo stretti, o troppo larghi. — Infatti mentre i precetti, più o meno lassativi, impastano certamente gl'inetti e gl'incerti, costituiscono spesso un impaccio, di cui anche gli abili e i risoluti non riescono a sbarazzarsi senza una certa esitanza, a tutto danno di quella prontezza di esecuzione, che deve esser spiccato carattere d'ogni atto guerresco. Essi costituiscono insomma una barriera, che, mentre arresta di certo un cavallo debole o restio, esige anche da uno gagliardo e generoso un certo sforzo per essere saltata. Se d'altra parte il dettame tattico, o la prescrizione regolamentare pretendono lasciare posto a tutte le possibili ipotesi, finiscono per non dare nessun valido appoggio a chi cerca nei trattati, o nei regolamenti la soluzione concreta d'un problema determinato. Solamente il bilancio pronto, quasi istintivo degli elementi che costituiscono la situazione reciproca fra tiratori e bersaglio dove e può guidare chi conduce qualsiasi reparto combattente, quando cominciano a fischiar le palle ed a tonare il cannone e diventa tanto preziosa la determinazione calma e risoluta, propria di coloro che sanno cosa fanno e perchè lo fanno.

Metodi per la ricerca dell'efficacia del tiro di guerra della fanteria. — A chi vuole applicarsi allo studio dell'efficacia del tiro di guerra della fanteria tre strade si aprono innanzi: una è quella del metodo storico, la seconda quella del metodo sperimentale indiretto, la terza quella del metodo sperimentale diretto.

Metodo storico. — Il primo metodo consiste nel dedurre la efficacia della fanteria dalle perdite subite in fatti d'arme realmente avvenuti e sembra a prima vista il migliore, come quello che si basa sui fatti. Ma troppo spesso la incertezza dei dati, nonchè quella di sapere precisamente quando, come, e da chi furono da un lato prodotti e dall'altro subiti gli effetti del fuoco, la difficoltà di mettere d'accordo relazioni che provengono da

fonti diverse, spesso avversarie, nonchè la non rara insufficienza, più o meno volontaria, di queste fonti fanno sì che molte volte si debba brancolare un po' nel vago e ad esser indotti a riempire colla fantasia, o con più o meno arrischiate ipotesi, quelle lacune, che i documenti consultati lasciano aperte nella necessaria concatenazione reciproca fra le cause e gli effetti che formano soggetto di studio.

Sperimentale indiretto. — Il metodo *sperimentale indiretto* che determina gli effetti della fucileria applicando la matematica e specialmente le leggi del calcolo delle probabilità ai dati di tiro del fucile, generalmente determinati con una serie, non sempre largh'issima, di esperienze fatte in condizioni molto favorevoli, è metodo che si confà piuttosto alla ricerca della potenza massima di un dato fucile, che a quella del rendimento che può dare nelle mani d'ordinari tiratori, che sono cavalletti od affusti troppo variabili per poter dare risultanze che poi si confermano in condizioni molto meno favorevoli di quelle in cui si compiono le esperienze. Lo studioso può esser sedotto da queste ingegnose applicazioni della matematica alla fucileria, che gli consentono di risolvere nella calma del suo studio, con delle medie e dei fattori di probabilità un problema, senza avere il disturbo di scendere sul campo di tiro e di trovarsi qualche volta, come gli antichi accademici del Cimento, a dover toccare con mano che l'acqua non è compressibile, come si presagiva teoricamente, ma che invece l'oro della sfera che la contiene è poroso.

Metodo sperimentale diretto. — Terzo metodo per determinare l'efficacia della fucileria è quello *sperimentale diretto*, che consiste nello eseguire larghe, numerose e svariate esperienze di tiro in condizioni per quanto è possibile eguali a quelle in cui in guerra vera ci si troverebbe nella situazione tattica che forma oggetto di studio.

A questo metodo hanno dato la preferenza tutti i principali eserciti europei sin da quando il rapido perfezionarsi dei fucili e la conseguente cresciuta importanza del loro fuoco lo rese oggetto di larghi e profondi studi. Anche presso di noi questo metodo ha finito per prevalere ed è adottato nell'insegnamento presso la nostra scuola centrale di tiro di fanteria, dopo che

essa venne rinnovata completamente nel 1888, allargandosene gl'intenti ed accrescendone l'importanza. Non basta far buon numero di esperienze, ma bisogna per quanto è possibile discostarsi il meno che è possibile dalle deduzioni immediate, per evitare che ragionando troppo alla lunga su di uno stesso dato sperimentale non si possa per avventura far capo a conclusioni di dubbia attuabilità pratica.

Per quanto ci sarà possibile noi ci atterremo quindi nello studiare il tiro di guerra della fanteria a dati ottenuti in esperienze realmente eseguitesi presso di noi o all'estero.

Tiro di guerra individuale.

Suo carattere più balistico che tattico. — Per quanto in guerra quasi sempre s'faccia uso del tiro collettivo, tuttavia per formare i tiratori e per dar loro la convinzione morale che anche isolati possono ottenere buoni effetti dall'arma loro, ci conviene occuparci distintamente, per quanto lievemente, del tiro individuale, per quanto il suo studio sia di un'importanza più che balistica che tattica, mentre il contrario accade per il tiro collettivo. Questa differenza caratteristica è quella che razionalmente spiega perchè, con fucili che hanno alzi graduati sino a 2000 metri, s'insegni al soldato di non sparare da solo oltre i 600 metri, mentre che quello stesso tiratore, col medesimo fucile, dovrà poi nel tiro collettivo sparare a distanza notevolmente maggiore.

Ad ogni modo no', pur accettando questo stato di cose, diremo assai brevemente del tiro individuale, aspettando il passo verso un più largo esame di quello collettivo, tanto più importante per estensione di gittate e per frequenza d'uso.

Misura dell'efficacia del tiro individuale: percentuale, unitaria e proposta dal compilatore. — Tutti sappiamo che per colpire un dato bersaglio un tiratore ha da sparare un numero tanto più grande di cartucce quanto più piccola è la sua abilità, o la perfezione dell'arma che adopera. L'uno e l'altro di questi due elementi,

che insieme connessi costituiscono l'efficacia del tiro individuale, si misurano generalmente col rapporto che *passerebbe* fra 100 cartucce sparate e il numero dei punti colpiti, se le condizioni del tiro rimanessero perfettamente eguali quando si sparano le supposte 100 cartucce e quando si sparano, per esempio, 15, o 6 colpi d'una lezione di tiro di bersaglio.

Misura percentuale dell'efficacia del tiro individuale. — Aritmeticamente l'espressione percentuale degli effetti del tiro individuale è correttissima, ma in questo caso essa non è opportunamente applicata anche perchè costringe il soldato ad una giostra d'idee, che probabilmente egli non può capire.

Misura unitaria. — Qualcuno infatti ha proposto che l'efficacia del tiro individuale si esprima indicando il numero di cartucce che si devono sparare per loccare una volta il bersaglio e questo metodo è certamente più adatto alle menti non molto svegliate dei soldati, che senza sforzo possono certamente comprendere che sia più efficace il tiro di chi per colpire una volta consuma meno cartucce.

Misura proposta. — Tuttavia è da credere che si potrebbe anche fare un passo di più collo stabilire qual misura dell'efficacia del tiro individuale il numero delle volte che un tiratore ordinario colpisce il bersaglio in un minuto primo, ritenendo che questa sia la durata minima che un bersaglio deve stare in vista, perchè meriti conto di sparargli contro.

Limiti del tiro individuale. — I limiti di distanza del tiro individuale dovrebbero poi essere stabiliti in modo che un ordinario tiratore con un fuoco non precipitato potesse in un minuto toccare almeno una volta un bersaglio di proporzioni minime, cioè l'uomo solato a terra.

Ritenuto che un ordinario tiratore possa, come l'esperienza dimostra, eseguire 4 colpi al minuto, senza perdere per questo nulla di precisione di tiro, pel nostro fucile modello 1870/87 con cartuccia modello 1890, i limiti del fuoco individuale di poco oltrepasserebbero quelli dati dalla vigente istruzione sul tiro, mentre che pel fucile modello 1891 essi si allongheranno di un duecento metri rispettivamente per l'uomo in piedi, in ginocchio ed a terra.

La larghezza del bersaglio non influisce sulla facilità di colpirlo

nella stessa misura dell'altezza, perchè il tiratore commette sempre errori assai più forti nel senso verticale che in quello orizzontale, sia di puntamento, sia di scatto: per cui un gruppo, per esempio, di 4 uomini non avrà una vulnerabilità quadrupla di quella d'un uomo solo, ma solamente forse doppia ed anche questo aumento forse sarà dovuto più a una causa ottica che balistica.

Ad ogni modo gli scarsi e lenti effetti che si possono anche da buoni tiratori ottenere col fuoco individuale spingono a limitarne l'uso a quelle uniche circostanze di autodifesa, che lo possono rendere inevitabile e quasi spontaneo, tenendo presente che da un lato non si deve *screditare l'arma* agli occhi del soldato e dall'altro bisogna evitare lo scoramento, che in lui nascerebbe in guerra, se vedesse inefficace il tiro dell'arma, che gli si fosse in tempo di pace *troppo magnificata*.

Forma dei bersagli. — Quanto a ciò che riguarda i bersagli più comuni al tiro individuale è da notare che la variazione della forma della proiezione verticale delle varie posizioni del tiratore ha notevole influenza sul numero dei punti colpiti, il quale non solo in questa specie di tiro si mostra ribelle alla legge della proporzionalità fra superficie esposte e punti colpiti, ma non vuole neppure sottomettersi a quella più classica del calcolo delle probabilità, da alcuni adoperato per determinare la vulnerabilità dei piccoli bersagli, applicando i tre seguenti principi pratici che la matematica dimostra:

Leggi applicative del calcolo delle probabilità. — a) la deviazione media moltiplicata per 1,69 dà la dimensione della striscia che contiene la miglior metà dei punti colpiti, ossia della *striscia di giustezza*.

b) la striscia che ha dimensione quadrupla di quella della striscia di giustezza contiene tutti i punti colpiti,

c) il numero dei punti colpiti in un rettangolo è eguale al prodotto delle quote percentuali rispettive delle due strisce che intersecandolo lo determinano.

A dare una misura dell'influenza che sui punti colpiti nei piccoli bersagli ha la forma loro basti citare il fatto che, avendo materialmente misurato, con sagome trasparenti applicate sui bersagli in varie esperienze eseguite presso la nostra scuola centrale di tiro di

fanteria, circa 850 punti colpiti, abbiamo trovato che mentre la superficie delle sagome d'uomo in piedi, in ginocchio ed a terra stanno tra loro come

$$1 : 0,67 : 0,33$$

i numeri dei punti colpiti stavano tra loro, per ciascuna delle sagome corrispondenti rispettivamente alle tre precedenti positure e disegnate coi dati che il Ministero della guerra pubblicò in data 22 dicembre 1888, come

$$1 : 0,85 : 0,75.$$

Positure del tiratore. — Quanto alle variazioni dell'efficacia del tiro dovute all'influenza della *posizione del corpo del tiratore*, si può ritenere per fermo che dà maggior precisione quella che offre al corpo maggiori punti d'appoggio, osservando però che quella « a terra » che darebbe per ciò i migliori risultati, ha nello zaino e negli altri arnesi del soldato ostacoli tanto dannosi da ricondurre il tiro alle condizioni ordinarie, se non peggiori.

Celerità. — Quanto alla *celerità del tiro* si è in ripetute esperienze comparative riscontrato che un ordinario tiratore può raggiungere i 4 spari al minuto senza perdere per questo quasi nulla in precisione; si è anzi qualche volta verificato che una velocità inferiore ai 3 o 4 colpi al minuto, stancando il tiratore e annoiandolo forse con pause, di cui non sente il bisogno, nè vede quindi la ragione, riesce a danno della precisione del tiro.

Le esperienze inoltre quasi uniformemente dimostrarono che molto sensibile è la diminuzione di precisione che il tiro subisce passando dai 4 agli 8 colpi al minuto, mentre che di poco si scapita quando dagli 8 colpi si passa a quel numero massimo che il fucile consente di fare a ripetizione, con polvere senza fumo. Questa quasi egual precisione del tiro *accelerato* e di quello a *ripetizione* conduce involontariamente a pensare alla possibilità di far a meno del primo dei due, adottando due sole specie di fuoco, quello *ordinario* e quello a *ripetizione*, semplificando così l'istruzione del fantaccino e forse avvicinandosi alle reali condizioni del combattimento, in cui sarà probabilmente impossibile di impedire che il fuoco accelerato non degeneri inevitabilmente in fuoco a ripetizione.

Prima di lasciare l'argomento del tiro individuale è debito nostro riconoscere che, se in guerra non è frequente il caso di adoperarlo, poichè scarsa è la sua efficacia, brevi le distanze a cui può impiegarsi, di poca entità i bersagli contro cui può essere diretto, tuttavia il tiro individuale rimane sempre in tempo di pace potentissimo mezzo per formare individualmente quei tiratori, coll'azione collettiva dei quali in guerra vera si battono con efficacia bersagli lontani ed importanti.

Tiro di scuola e tiro di guerra. — Per questa ragione tutte le istruzioni sul tiro di fanteria presso i più rinomati eserciti europei largamente e minuziosamente diffondendosi nel dare tassative prescrizioni a riguardo della natura e progressione degli esercizi *del tiro di scuola*, mentre lasciano libera la mano ai comandanti di compagnia, di battaglione e di reggimento nel regolare il *tiro di guerra* individuale e collettivo.

Istruzione sul tiro per la fanteria tedesca. — Per ciò il regolamento tedesco, per esempio, si limita a stabilire il numero delle cartucce che ogni soldato può sparare nei menzionati due tiri di guerra, senza dare neppur uno specchio di lezioni da eseguirsi, mentre che pel tiro di scuola non solo prescrive tassativamente la suddivisione in 3 diverse classi, e per ciascuna determina gli esercizi preparatorii e principali, prescrivendo in tutto ben 34 lezioni, ma ancora determina il numero e la specie dei punti che ciascun soldato deve fare per il passaggio dall'una all'altra lezione e prescrive l'impiego di 4 differenti bersagli di figura e di un bersaglio circolare, in cui i punti hanno un valore differente secondo che toccano una, o l'altra delle 12 zone circolari larghe cinque centimetri, o una striscia verticale, o un circolo centrale di 10 centimetri di diametro, che tutti insieme compongono questo complicato bersaglio di scuola, sul quale la determinazione precisa del valore dei punti deve senza dubbio richiedere tutta la paziente flemma teutonica.

Istruzione sul tiro austro-ungarica. — Anche l'istruzione sul tiro per la fanteria austro-ungarica è calcata, quanto alle linee generali su quella germanica, sebbene non la raggiunga nella minuzia dei particolari (1)

(1) Per prescrivendo ben 31 lezioni per il corso del tiro di scuola.

Francese. — L'istruzione sul tiro per la fanteria francese ha 15 sole lezioni di tiro individuale ed ha come la nostra un programma stabilito con specchi per il tiro collettivo.

Italiana. — Quanto alla istruzione sul tiro della fanteria italiana, la sua recentissima adozione non consente di pronunciare nessun definitivo giudizio in merito, ma non si può non ravvisarvi con compiacenza la tendenza a dare ai gregari e ai capi un più intellettuale e cosciente addestramento, mentre non è illegittimo il desiderio che l'istruzione stessa possa diventare un po' meno complessa nella sostanza e nella forma, rinneudendo in un corso unico annuale del tiro di scuola tutti gli esercizi prescritti, aggiungendovene forse qualcuno di tiro individuale di guerra contro bersagli sagomati, come oramai si pratica presso tutti gli altri eserciti, e lasciando delle 12 lezioni del tiro di guerra collettivo, 4 a disposizione dei comandanti di reggimento e 4 a disposizione dei comandanti di battaglione, mentre che le 4 rimanenti, fissate dall'istruzione, ed eseguite per plotone potrebbero servire come periodo di addestramento intermedio fra il tiro individuale e quello collettivo di guerra.

(Continua).

BANDINI LORENZO
maggiore 3° regg. fanteria.

LA PACE E LA GUERRA

(Continuazione e fine, vedi numero precedente)

Noi non seguiremo l'autore nell'esame analitico di tutti i fattori sopra indicati. Ci basta averli presentati nel loro assieme al lettore riportando, come abbiamo fatto, le pagine precedenti, fra le più belle, le più alte e le più comprensive dell'opera di Gumprowicz.

Ci sia permesso notare incidentalmente che poche volte ci è occorso di veder tracciata, con tanta semplicità, con tanta evidenza e con tanta sobrietà, una sintesi così esatta di un quadro tanto grandioso.

Per raggiungere lo scopo propostoci ci basterà dare un rapido sguardo alla successiva trattazione degli argomenti che direttamente si collegano ad esso.

Dalle lotte delle unità etniche di differenti origine, lotte propagate con svariate vicende attraverso i secoli della storia e dal processo ininterrotto di fusione e di amalgamazione di questi elementi eterogenei siamo giunti alla formazione degli stati attuali, « alle comunità organizzate di gruppi d'uomini per le quali noi riserviamo il nome di *popoli* allorché noi le consideriamo come formanti un'unità: lo Stato » (p. 179).

Che cosa sono gli Stati secondo l'autore?

Gli Stati sono le forme di *inquadramento* d'una popolazione nelle quali questa apparisce attivamente come fattore del processo storico, poiché è a titolo di Stati che i popoli si fanno guerra, è a titolo di Stati che essi lottano anche durante la pace con mezzi pacifici per i loro molteplici interessi particolari; in una parola è a titolo di Stato che i popoli fanno della storia.

Possiamo noi considerare questi « popoli-Stati » come elementi etnici invariabili, *fissi e permanenti*, che colla loro azione perpetuano la continuità del processo naturale della storia? No, perchè addentrando lo sguardo in essi, noi riconosciamo che gli Stati ed i loro popoli non sono che dei *prodotti* e dei *risultati* dello sviluppo storico, che essi stessi provengono da *elementi etnici eterogenei*.

Il riposo che questi *elementi etnici eterogenei* hanno trovato *in questi Stati ed in questi popoli* non è che apparente. Inquadrati ormai in guisa da costituire un'unità, essi continueranno tuttavia a esercitare un'azione storica. Non vi è Stato nel quale la popolazione non sia composta di elementi etnici eterogenei, non è mai esistito uno Stato la popolazione del quale non sia stata così composta.

Questo fatto è parte così intima dell'essenza dello Stato che noi non possiamo raffigurarcene uno senza l'esistenza di questo fatto. L'eterogeneità etnica di qualche Stato, (Austria, Russia, Inghilterra, ecc.) è ancora potente oggi-giorno.

Quella degli altri Stati (detti ora nazionali) non è nota e visibile che mercè l'investigazione storica....; l'antica eterogeneità etnica non è più ricordata che da *opposizioni di classe e di professioni* (1) che sono in via da attenuarsi e che non escludono dei ravvicinamenti [Francia, Italia, Germania (eccettuate le provincie orientali), Spagna, ecc.]

Questa eterogeneità.... esiste in tutte le parti del mondo. (p. 179-180).

Ai gruppi etnici e sociali eterogenei che, nel succedersi dei secoli, formarono queste comunità superiori, si può applicare il nome di *razze*.

La nozione di razza non è più oggi-giorno una semplice nozione di scienza naturale; essa è diventata in ogni luogo una *nozione storica*.

« La razza è un'unità che, nel corso della storia, si è prodotta nello sviluppo sociale e mediante esso. I fattori

(1) A spiegare e ad analizzare queste opposizioni è dedicato nel seguito uno speciale capitolo, il XXXIV (delle opposizioni di razza nelle classi professionali ~ p. 310-317).

iniziali della razza sono intellettuali: la lingua, la religione, il costume, il diritto, la civiltà, ecc. — Solo più tardi appare il fattore fisico: l'unità di sangue, fra tutti i fattori, il più potente: esso è il cemento che mantiene questa unità (1).

Secondochè il numero dei caratteri intellettuali o corporali comuni a delle unità etniche eterogenee è più o meno grande o più o meno piccolo, vi sono *contrastì di razze* più o meno forti. Per provocare la lotta e la guerra non è, d'altra parte, sempre necessario che queste unità etniche siano assolutamente straniere le une alle altre; basta talvolta anche l'opposizione di razze meno sensibile.

Le razze in opposizione possono differire considerevolmente come possono avere uno o parecchi tratti comuni: la natura della lotta e della guerra rimane identicamente immutata. La lotta e la guerra hanno la loro *natura speciale* di violenza, la loro legge sanguinaria speciale che, sempre e dovunque, si impone sovrana ai combattenti trasformando in una *lotta di razza* qualsiasi lotta fra elementi etnici e sociali eterogenei, — poco importando che l'opposizione di queste razze sia più o meno grande.

« Queste lotte di razze costituiscono l'essenza del processo storico.... » (p. 192-193).

Così l'antica lotta degli elementi etnici conducente alla formazione dello Stato continua nell'interno dei singoli Stati — lotta di classi, — continua nell'opposizione di razze identificata attualmente nell'opposizione di Stati — guerre eterne —: questa lotta è veramente la forza impulsiva e l'anima della storia.

« La lotta delle razze per il dominio, per il potere, la lotta in tutte le sue forme, nella forma dichiarata e violenta od in quella latente e pacifica, è adunque il *principio propulsore* propriamente detto, la *forza motrice della storia*, come il dominio alla sua volta è il perno sul quale ruotano tutte le fasi del processo storico, è l'asse intorno al quale esse si muovono. Le amalgamazioni sociali, la civiltà, la

(1) Vedi capitolo XXXIX: Come si produce l'amalgamazione.

nazionalità e tutti i fenomeni più elevati della storia non si rivelano che in seguito ad organizzazioni di potere e per mezzo di queste organizzazioni. » (p. 217).

La dominazione e la lotta — qualunque sia la forma di questa — sono fra loro necessariamente ed intimamente legate.

« Qualsiasi dominazione è sempre il risultato di una guerra, poichè ogni guerra, quando non sia una semplice spedizione per rapina, ha per scopo lo stabilimento di una dominazione permanente. Nella dominazione le forze della guerra giungono a farsi equilibrio: i vincitori rimangono i padroni ed i vinti cessano di resistere colla guerra. Ma la lotta — la parte essenziale della guerra — non ha fatto che cambiare di forma; assumendo la forma della dominazione in luogo di quella della guerra, essa si è fatta latente e questo stato di guerra latente è ciò che mantiene fra i dominatori ed i dominati una eterna tensione di forze: mantenere queste forze in equilibrio è l'arte suprema di ogni governo. » (1).

Origine adunque di questa dominazione — che è nella sua essenza e deve essere dominazione di una minoranza

(1) Perché il pensiero dell'A. sia totalmente compreso è necessaria una spiegazione. Come è noto il Gumpłowicz parte dal concetto fondamentale che la popolazione di ogni Stato comprene gli elementi etnici eterogenei più o meno ravvicinati. Fra questi elementi etnici, considerati per *collettività* e per *gruppi*, egli ammette un rapporto di dominazione degli uni sugli altri, rapporto « che è sempre simultaneamente un rapporto di ripartizione del lavoro economico fra i diversi elementi. » In tutti i paesi nei quali la struttura etnica del popolo non è mascherata da una « nazionalità » comune, opera di secoli noi troveremo — egli dice — una sovrapposizione sociale delle classi dominanti e delle classi più o meno dipendenti « subordinate ». Ma dappertutto, anche dove una organizzazione durevole della dominazione ha dato ad una comunità sociale un'impronta più o meno unitaria, noi ritroviamo una *sovrapposizione di classi* che si mantiene nel suo insieme mediante professioni ed occupazioni ereditarie e che un'analisi storica per poco approfondita, ci costringe a riconoscere come connessa ad antiche opposizioni etniche, ad un'antica eterogeneità.

È così che negli Stati europei, anche in quelli di nazionalità più unitaria, noi troviamo distinte le tre classi della nobiltà, della borghesia e del contadino. E questi tre crolli sociali sono totalmente chiusi gli uni rispetto agli altri — a ciò almeno che concerne la massa dei membri che racchiudono — e si mantengono nella loro separazione relativa per l'eredità della fortuna, della posizione sociale » (p. 206-207).

È appunto a questa *sovrapposizione di classe* che fa allusione l'auore col le parole di guerra latente fra i dominanti — che sono la minoranza — ed i dominati — la maggioranza.

sopra di una maggioranza, e base fondamentale per mantenerla, è la forza.

Ma questa forza non è, come taluno può credere e come qualche spirito superficiale crede, un mezzo brutale per mantenere nello Stato una separazione di classi ed una ripartizione delle ricchezze e del lavoro a totale beneficio di una minoranza, essa è un fattore essenziale per fare compiere allo Stato attuale la sua evoluzione progressiva impedendone la dissoluzione nell'inevitabile lotta che sorgerebbe fra dominanti e dominati; è un fattore essenziale per mantenere una salda organizzazione unitaria del potere in previsione delle lotte esterne, offensive o difensive, lotte che — secondo Gumpłowicz — « sono inevitabili ed anche necessarie ad ogni comunità politica. » (1)

(1) A proposito di dominazione meritano di essere meditate queste pagine bellissime del capitolo XXXVI (*Comment s'organise la domination-civilisation*): « La bande humaine primitive n'utilise pas ses membres, les individus de son propre lignage: cette bande se compose d'individus parfaitement égaux et également libres dont chacun, soit isolément, soit en commun, vague à la satisfaction de ses propres besoins. Tant que cette bande reste seule, aucune civilisation n'est possible, car la civilisation même la plus modeste, les premières phases du développement de la civilisation même la plus primitive, sont subordonnées à une division du travail en vertu de laquelle l'un est chargé des travaux inférieurs et les plus difficiles, l'autre des travaux supérieurs et les plus faciles (au nombre desquels se trouve aussi le commandement [facile, évidemment, nel senso di meno pesante]). »

« L'essence de cette division du travail, c'est que les uns travaillent pour les autres; seule cette division permet à ceux pour lesquels on travaille de tourner leur esprit vers des sujets plus élevés, de réfléchir sur des choses supérieures et de tendre à une existence « digne de l'homme ». »

« Les hommes resteraient éternellement dans un état semblable à celui des animaux, s'ils étaient, tous, obligés de pourvoir eux-mêmes à leur propre subsistance et s'ils ne pouvaient se livrer à aucune autre occupation. Pour qu'ils s'élèvent au-dessus de l'état animal, il faut que certains d'entre eux soient soustraits par le travail des autres aux soucis les plus absorbants, aux travaux les plus écrasants. »

« Or, nous savons que personne ne se soumet volontier au joug d'autrui; que personne, de son plein gré ne se charge des travaux inférieurs et pénibles pour procurer aux autres l'agrément ou même la seule possibilité de vivre dans l'aisance. Ce premier pas dans la voie du progrès et de la civilisation ne serait jamais fait s'il dépendait du dévouement des uns pour les autres, de « l'altruisme » de compte. On ne peut attendre de l'homme en général et, en particulier, des hommes à l'état brut, qui est l'état de nature, un semblable dévouement pour des buts supérieurs incommuns, encore moins une pénétration prophétique, une prévision de future prospérité commune. »

« Chacun, ne songeant qu'à son avantage immédiat, à la satisfaction immédiate de ses besoins, et à sa commodité immédiate, choisissait toujours le rôle du seigneur et

L'amalgamazione stessa degli elementi etnici eterogenei formanti una comunità, e tendenti con un processo storico che continua interrotto a trasformarsi dentro la comunità

• j'ai vu le rôle du travailleur et de l'esclave. Si les événements avaient dépendu de la pénétration et de la bonne volonté de l'homme, nous serions encore au nord l'un au degré où nous trouvons les Puéguens de la frontière meridionale de l'Amérique du sud.

• Heureusement le processus naturel de l'histoire ne dépend pas du bon plaisir des individus; la nature paraît avoir pris ses précautions en cette chose comme en beaucoup d'autres. Elle a mis dans le cœur de l'homme des penchants puissants irrésistibles qui empêchent ces processus de s'arrêter et qui en sollicitent sans relâche le développement, comme les diverses forces physiques perpétuant et accélèrent les processus sidériques, chimiques, végétaux et animaux.

• Lorsque, par innombrables bandes syngénétiques, (1) l'humanité eut peuplé la terre, le penchant de la conservation personnelle et l'égoïsme des diverses bandes étrangères d'une part, la profonde répulsion et la haine inexorable contre les bandes étrangères, d'autre part, mirent en branle le grand processus naturel de l'histoire.

• Qui devait travailler pour autrui? Qui devait rendre des services à autrui? • Qui devait former l'échelon le plus bas afin que les autres pussent s'élever à un degré supérieur du développement de civilisation? Il était nécessaire que ces questions ne dépendissent pas de la libre volonté, d'une entente et d'un choix. Elles furent bientôt résolues en vertu d'une nécessité naturelle. Dans la « lutte des races » pour la domination, la bande la plus forte les trança à son avantage. Ce phénomène repose sur une loi naturelle: nous pouvons le démontrer par de courts tout entier de l'histoire connue et par les événements de l'époque actuelle, tout aussi bien que la chimiste peut, d'après l'observation quotidienne, conclure qu'aux âges les plus lointains l'eau s'évaporait déjà sous l'influence du soleil.

• Il est un autre phénomène qui présente également une régularité naturelle et sans exception, c'est que le penchant de la conservation personnelle et l'égoïsme poussent l'un des groupes sociaux à faire servir à ses buts, par la force, le groupe le plus faible, à le soumettre, à le dominer, à dicter et régler violemment une division de travail.

• La domination, en fait de compte, n'est pas autre chose qu'une division du travail réglée par la supériorité de force, division dans laquelle les besoins inférieurs et d'ordres inférieurs incombent aux dominés, tandis que les occupations supérieures et faciles (souvent elles se bornent au commandement et à l'administration, sont l'appanage des dominants.

• Seulement, ce même qu'on ne peut imaginer aucune civilisation exempte de division du travail, de même aucune division fructueuse du travail n'est possible sans domination, car, comme nous l'avons dit, personne ne se soumettra volontairement à l'accomplissement des besognes inférieures et difficiles. (Pag 233-235).

Questa dominazione di classi permane, è visibilmente, anche negli Stati attuali. Uno scienziato francese, il Gabineau, nella sua opera: *Inégalité des races*, analizza il con-

(1) L'autore chiama *syngénisme* quel complesso di fattori che di ogni gruppo etnico fanno un gruppo con caratteri distinti, speciali; un'unità insomma od una razza. Questi fattori sono piuttosto di natura intellettuale che di natura fisica e derivano più dalla civiltà che dalla consanguineità. Così la lingua, i costumi, la religione, la storia, comuni; così la comunanza di sangue, gli interessi ecc.

in elementi etnici omogenei — le razze, nel senso comune della parola, — non ha altra derivazione che la forza incarnata nella lotta fra le razze « lotta che si perpetua nella guerra e nella « pace » (p. 258) ».

La lotta fra le razze adunque — lotta che ha per esplicazione principalissima la guerra — fa il fattore essenziale per la fusione delle unità etniche eterogenee in razze, fu il fattore essenziale della formazione e del progresso civile e sociale degli Stati e per gli Stati dell'umanità. Fu, ma sarà ancora?

Ecco la risposta dell'autore colla quale chiude la parte teorica del suo libro.

« Si potrebbe pensare che lo sviluppo dell'umanità sia costretto a giungere ad un punto in cui le diverse razze si consolidano nella loro situazione territoriale e non vengano più a contatto le une colle altre: le lotte, conseguentemente dovrebbero cessare.

Ad una simile stagnazione si oppone una legge perpetua di movimento per la quale le razze sono trascinate in una

trasto notevolissimo esistente in Francia fra le classi « incivilite » o la popolazione della campagna, e segnala il profondo abisso che separa i dieci milioni dello strato sociale superiore ed i ventisei milioni dello strato inferiore. Questi, egli scrive, « se regardent comme une autre espèce, espèce à tes en croire, opprimée, faible, qui doit avoir son recours à la ruse, mais qui garde aussi son orgueil, très tenace, très méprisant. Dans quelques-unes de nos provinces, le laboureur s'estime de beaucoup meilleur sang et de plus vieille souche que son ancien seigneur. »

• Qu'on n'en doute pas, le fond de la population française n'a que peu de points communs avec sa surface; c'est un abîme au-dessus duquel la civilisation est suspendue et les eaux, profondes et immobiles, dormant au fond du gouffre, se montreront quelque jour, irrésistiblement dissolvantes. Les événements les plus tragiques ont ensanglanté le pays, sans que la nation agricole y ait cherché une autre part que celle qu'on la forçait de prendre. Là où son intérêt personnel et direct ne s'est pas trouvé en jeu, elle a laissé passer les orages sans s'y mêler, même par la sympathie. Effrayées et scandalisées à ce spectacle, beaucoup de personnes ont prononcé que les paysans étaient essentiellement pervers; c'est toute à la fois une injustice et une très fautive appréciation. Les paysans nous regardent presque comme des ennemis. Ils n'entendent rien à notre civilisation, ils n'y contribuent pas de leur gré, et, en tant qu'ils le peuvent, ils se croient autorisés à profiter de ses désastres.

• Si on les considère en dehors de cet antagonisme, quelquefois actif, le plus souvent inerte, on ne révoque plus en doute que de hautes qualités morales, quoique souvent très singulièrement appliquées, ne résident chez eux. J'applique à toute l'Europe ce que je viens de dire de la France ».

circolazione continua attorno al globo terrestre: la razza consolidata si mette in marcia in un modo od in altro per andare alla ricerca dei luoghi dove risiede la razza straniera onde venire da capo a contatto con essa e ricominciare la lotta che minacciava di fermarsi.

Questa perpetua circolazione delle razze e questa perpetua ricerca delle razze straniere, può, nelle diverse epoche, compiersi sotto forme alquanto modificate. Altre volte, questo fatto prese la forma assunta localmente oggigiorno, quella di *migrazioni* di tribù nomadi, poi quella di *spedizioni guerresche e di conquiste con annessioni*, finalmente di *colonizzazioni e di lente emigrazioni*. Non vediamo ancora al giorno d'oggi effettuarsi emigrazioni dall'Europa per l'America, l'Asia e l'Australia?

Ad ogni modo la lotta in questione non permette alle razze unificate di restare nel luogo dove la lotta di razze minaccia di cessare: essa la spinge a nuovi contatti colle razze straniere ed a nuove lotte.

Questa legge di movimento, con tutte le sue conseguenze, è veramente l'anima della storia, poichè essa produce, mediante una circolazione sempre rinnovata, la lotta delle razze l'unità di lingua, la comunanza di civiltà, ed essa non cessa di propagare sempre più lontano, gli elementi capaci di vivere, cacciando dal suolo gli elementi che ne sono incapaci.

In verità quando si considera questa tendenza del movimento della storia, si è quasi costretti a concludere che non vi sarà più, un giorno, « che un solo focolare »; a giudicare però dalla marcia della storia fino al presente, il momento nel quale l'unificazione universale dovrebbe essere compiuta è ancora talmente lontano che noi abbiamo il diritto di concludere, senza tema di essere smentiti dai fatti: LA PERPETUA lotta delle razze è la legge della storia, mentre la PACE PERPETUA non è che il sogno degli idealisti ». (Pagine 260-261).

Conclusione.

Giunti a questo punto possiamo concludere noi pure.

Chi ci ha seguiti finora avrà notato la radicale differenza che, e nella determinazione dell'essenza della guerra, e nell'importanza attribuita a questa, separa i due autori esaminati. Per il Revon la guerra fu *un fattore di progresso, una necessità storica* di tempi nei quali la civiltà era ancora bambina, è un elemento di regresso, *una delittuosa assurdità civile e sociale* nei tempi nostri; per il Gumplo-wiez essa fu al contrario *il fattore essenziale* di ogni progresso nel tempo passato come nel presente, fu ed è *una legge storica* della quale non si può intravedere, nemmeno nel più lontano futuro, la fine.

Questo lontano futuro, invece, se non è ancora il presente è per il giurista francese un prossimo avvenire (1).

Il grado di civiltà raggiunto dai popoli, le terribili conseguenze materiali e morali di una guerra fatta coi mezzi distruttivi e colle forze colossali che sarebbero oggigiorno mobilitate, l'esempio degli arbitrati più recenti ed il movimento attuale in favore di essi; tutti questi fatti legittimano — secondo il Revon — l'affermazione che fra non molto si giungerà a realizzare il sogno accarezzato di un tribunale internazionale chiamato a risolvere pacificamente ed inappellabilmente qualsiasi contesa che possa insorgere fra due o più popoli (2).

(1) Possiamo notare che il Revon fa a questo proposito due affermazioni contraddittorie. A pagina 411 del suo libro si legge: « Peut-on démontrer que la guerre est aujourd'hui impossible? Nous le croyons et pour nombre de raisons. » — A pagina 534 invece è detto: « Dans dix ans, ou bien la guerre générale aura bouleversé l'Europe, ou bien le militarisme sera devenu impuissant. » Impossibile adunque o possibile?

(2) « L'histoire de l'arbitrage, depuis son premier germe dans les temps antiques jusqu'à sa magnifique floraison contemporaine, indique assez que l'avenir est à lui. Son passé, son présent annoncent sa grandeur future. Aujourd'hui ce principe fécond du droit nouveau se développe avec une rapidité merveilleuse, il fait plus de progrès en un an qu'il ne faisait autrefois en un siècle; sa croissance spontanée, sa propagation universelle dans les masses, son entrée progressive dans la pratique des peuples garantissent son triomphe final. » (Pag. 344)

Si potrà allora dire, e definitivamente, *la guerra fu*.

Non è nostro compito discutere qui nel loro complesso le idee del Revon.

Se anche fosse luogo questo per una simile discussione, non lo faremmo per una deficienza di competenza. Affermare recisamente in argomenti come questi enormemente complessi ed elevatissimi sarebbe tanto facile quanto poco serio per chi — come noi — non abbia la coscienza di avere profondamente studiata ogni faccia della questione.

Ci limiteremo adunque a poche osservazioni. Notiamo anzitutto che lo studio fatto dall'autore sulla filosofia della guerra non è, a nostro avviso, un nuovo contributo portato alla risoluzione della questione nel senso voluto dall'autore. Diremo anzi nel senso voluto da tutti. Vi è forse qualcuno che abbia mente e cuore, al quale sorridano come vaghi ideali gli orrori della guerra?

O Edmondo De Amicis carissimo, nuovo apostolo eloquente e convinto di pace, credi tu che non salgano ai nostri labbri come ai tuoi le parole di amore per i nostri simili, che non sorrida alla nostra fantasia come alla tua il sogno di un'umanità laboriosa e felice vivente senza odio e senza egoismo la breve esistenza di quaggiù? Ma non è il sentimento che noi chiamiamo in causa nel dibattuto; è la ragione alla quale spetta dar risposta alla domanda: l'abolizione della lotta fra i popoli, la soppressione della guerra è cosa possibile?

Il Revon lo crede e cerca di dimostrarlo.

Raccolti da una parte i principali argomenti dei sostenitori della guerra, e posto di fronte ad essi quelli degli oppositori, egli ha avvicinato poscia in una sintesi storica la tesi della guerra coll'antitesi della pace per concludere colla possibilità e colla necessità che il regno della guerra, — almeno nella parte più incivile del mondo — tramonti definitivamente. Le ragioni indicate come le principali addotte dai sostenitori della guerra, non sono però tutte quelle riferite dall'autore. Havvene altre e di ben altra importanza che l'autore non ha accennate.

Il Gumplowiez, per esempio, credente convinto della necessità e della continuità della guerra, ha cercato di legittimare le sue convinzioni con ragioni basate su di un terreno solido e fecondo completamente dimenticato dal Revon. Non è nell'enumerazione dei benefici che può apportare la guerra, come non è nell'enumerazione dei danni che essa origina che si debbono cercare le ragioni fondamentali pro e contro la guerra. Nessuna somma, per quanto grande, di benefici potrebbe legittimare le ecatombi umane che la guerra produce quando si potesse dimostrare la possibilità di evitare la guerra (1), come nessuna previsione dei mali che dalla guerra potevano derivare ha finora impedito lo svolgersi di essa. Il credere che la guerra sia un gioco — lugubre gioco! — al quale si abbandonino due o più popoli dopo di avere rispettivamente calcolato le probabilità finali di guadagno o di perdita e dopo di aver conchiuso, a calcoli fatti, che la somma dei guadagni ha probabilità di essere maggiore di quella delle perdite, non è cosa seria.

Il Gumplowiez che ha profondamente studiato l'argomento è giunto alle sue conclusioni, così opposte a quelle degli apostoli della pace, deducendoli non da ragionamenti sui beni o sui mali della guerra, ma dall'esame delle leggi di formazione dei popoli e da quelle che ne governano la vita.

I teorici della pace futura — quali il Revon — dovrebbero anzitutto dimostrare la possibilità di sopprimere nella vita presente ed avvenire dei popoli tutte le cause materiali e morali — tendenza al predominio, espansione naturale delle razze, lotta di interessi, rivalità naturali, sentimenti d'odio, differenza di civiltà, ecc., — che dai tempi più remoti fino a noi hanno determinato le guerre. Allora soltanto si potrebbe incominciare a discorrere di pace perpetua.

Ma il dire che « la guerra non era assurda nelle epoche primitive nelle quali non esistendo l'ordine privato non

(1) E diciamo evitare, non momentaneamente prorogare.

« poteva formarsi l'ordine pubblico internazionale » e che « non è legittima ora perché essendosi costituito il diritto « in ciascun popolo, esso deve formarsi nei rapporti dei popoli fra di loro » (pag. 48) non risolve ancora la questione. Una cosa è la guerra, un'altra cosa è il diritto.

Nemmeno la risolve, nel senso voluto dall'autore, né la teoria della *personalità dello Stato* moderno colle conseguenze naturali che egli ne vuole trarre (1), né l'antitesi che egli trova fra guerra e civiltà.

La *teoria organica dello Stato* (*organisch Staatstheorie*) dei giuristi tedeschi e dell'illustre Kamarowski, sarà una bellissima teoria ma non è che una teoria — e teoria discutibile tanto che è oppugnata da altri scrittori; — l'antitesi poi della scienza e della civiltà non è vera.

Hanno forse le guerre moderne ostacolata o non piuttosto accelerata la evoluzione degli Stati europei verso una fama più elevata di civiltà? Hanno forse le guerre moderne ostacolato o non piuttosto accelerato la formazione nazionalità alla quale l'autore attribuisce, sotto il punto di vista del progresso, una così grande importanza? Può essere contestato che all'immenso progresso sociale e civile fatto dall'Europa nell'epoca moderna la guerra non abbia potentemente contribuito? Può forse mettersi in dubbio che il sangue versato su tutti i campi d'Europa nelle cruenti lotte del nostro secolo non abbia germinato e sviluppato frutti fecondi in tutti i campi — materiali e morali — dell'umana attività? La Francia, la Germania, l'Italia, la Russia, la penisola balcanica della fine del secolo decimo ottavo sarebbero la Francia, la Germania, l'Italia, la Russia la penisola balcanica attuali senza le guerre del secolo e colla semplice *evoluzione del diritto*? Vi è qualcuno che possa affermarlo?

Non è l'apologia della guerra che facciamo rispondendo che senza la guerra saremmo ancora molto lontani dall'at-

(1) Vedi pag. 399-395.

tuale stato di cose: è semplicemente la constatazione di un fatto indiscutibile.

E questo essendo, noi abbiamo il diritto di affermare che anche il Revon — come tanti altri apostoli della pace — non fu equo nel suo giudizio sulla guerra.

Così quando egli ci dice: « Le militarisme, voilà bien en effet le sésau de l'Europe contemporaine. Mot barbare, comme chose. Lugubre folie d'un siècle qui s'estime éclairé » (pag. 401), noi possiamo chiedergli: ma che cosa è il militarismo *attuale* se non l'espressione della *forza* di uno Stato? provate che di questa forza non vi è bisogno, che le guerre non sono più possibili, ed il militarismo sarà sepolto.

Analogamente quando il Revon, parlando della guerra moderna ci dice: « Plus de courage; pourtant plus de vertu dans la guerre. En se transformant, elle s'est condamnée elle-même. Elle s'est amoindrie en valeur morale de tout elle se grandissait en valeur matérielle...; la guerre abaisse aujourd'hui l'homme » (pag. 40), noi possiamo — senza disturbare Clausewitz e la prima parte del suo libro sulla guerra — limitarci a sorridere e ad osservare che le cause più sante non guadagnano certamente appoggiandole sulle più insostenibili affermazioni (1).

(1) Un credente in Dio come il Revon, il senatore Gaetano Negro, scrive a proposito delle memorie del generale napoleonico De-Marchal questa pagina che potrebbe essere letta con frutto dal Revon e dai fautori delle idee da lui espresse: « . . . È proprio vero che la guerra sia solo una sciagura per l'umanità? — A me pare che, a questa domanda, il libro risponde che la guerra è bensì una sciagura, ma una di quelle sciagure da cui vengono anche salutarî effetti, da cui esce un esaltamento, un affinamento di molte virtù, le quali, senza di essa, non avrebbero che una vita esile ed oscura. Le guerre, quando son descritte da testimoni oculari, acuti e intelligenti come il Marchal, ci presentano il curioso spettacolo di una miscela di passioni cozzanti. Certo, alcuni fra gli istinti perversi dell'uomo vi trovano un doloroso risalto, ma insieme che fioritura meravigliosa di alte e generose ispirazioni! L'abnegazione, la resistenza ai patimenti, la devozione al dovere, il sentimento della solidarietà e quelle virtù sovrane che sono le compassioni e la carità vi brillano con un'intensità di luce, insolita fra gli agi della pace.

Non v'ha forza più efficace della guerra per domar l'egoismo umano. L'uomo nella guerra non può isolarsi nel suo interesse individuale e sente aumentata di molto la sua capacità di vibrare simpaticamente coi sentimenti e con le sofferenze degli altri.

No, la conciliazione veduta dall'autore nella storia della tesi della guerra e dell'antitesi della pace, non risponde alla realtà. Forse, in tempi molto lontani dai nostri questa conciliazione, così come è intesa dal Revon sarà possibile, ma di quel giorno non si intravede attualmente nemmeno l'aurora. Troppo e troppo gravi cause di lotta sono ancora profondamente radicate in Europa; troppo agitata ancora è la vita dei popoli europei perchè vi sia speranza che essa si acquieti con una pacifica evoluzione; troppo diversa è l'indole ed il grado di civiltà raggiunto

È sorprendente la quantità di atti eroici e caritatevoli che mitigano gli errori di un campo di battaglia. Se quella così grande potenza ita virtuosa si esplicasse anche in pace, il mondo sarebbe un paradiso. Ma pur troppo non è così. Quegli eroi, per la maggior parte, se non fosse venuta la guerra e suscitarli, sarebbero rimasti uomini affatto mediocri, chiusi in un gretto egoismo, insensibili alle attrattive da qualsiasi a to ideale.

E come chiamarsi fanista una forza che aiuta l'uomo a rivelarsi, nella sua più generosa essenza, non solo agli altri, ma anche a sé stesso? Una forza che libera il me, tal o lucente dalle scorie che ne oscuravano lo splendore antico?

Si considera la guerra come una causa di mali e di pianto, ma si riflette che può esser, malgrado questo, anzi appunto per questo, una forza che moralizza. Pur troppo l'umanità è così fatta che non c'è come la scuola del dolore per insegnarle la virtù.

Pur troppo, il pianto è ancora il lavacro da cui l'umanità esce più nobile e più pura. Certo, può immaginarsi un'avvenire remoto in cui il progresso morale sia giunto a tal grado che la pace possa essere la condizione normale di un'umanità perfetta. Ma ne siamo ancora assai lontani. Le passioni malvagie son troppo potenti per credere in un'umanità che progredisca al bene per consenso spontaneo e generale. Infrangere il sentimento dell'umana solidarietà è il miglior modo di preparare quella pace futura, ma imporre la pace, dirò così dal di fuori, prima che quel sentimento sia predominante, è cosa impossibile, è dato che non lo fosse, io credo che, per ora, ad a tro non riuscirebbe che ad abbassare il livello morale del genere umano. (pag. 242-244)

Non sappiamo se per caso fortuito o per derivazione, quest'ultimo pensiero di Negri coincide perfettamente con un pensiero espresso da Victor Hugo: « la fratellanza dei popoli non è un fenomeno superficiale e la pace non è una sovrapposizione ma una risultante. Non si decreta la pace come non si decreta l'aurora » (D. G. — La guerra e lo stato sociale — pag. 166).

A complemento della pagina surriferita del senatore Negri ricorderemo che il generale Moltke in uno dei suoi discorsi, che non sapremo ora dove trovare, pronunciava queste parole quasi testuali: « ciò che forma ancora la vitalità di questa vecchia Europa, è che noi sappiamo ancora uccidere e farci uccidere. Il giorno in cui avremo perduto quel'avanzo di barbarie che si chiama coraggio militare, altri barbari verranno da a tri continenti per mostrarci quanto fummo imprudenti. Il giorno in cui non vorremo più che vivere e viver bene sarà il giorno della nostra fine ».

È noto, del resto, a tutti il giudizio dato dal Moltke sulla guerra, giudizio ampiamente svolto dall'illustre maresciallo nella sua celebre lettera a Bismarck. (Vedi: Calvo; op. cit.).

dalle nazioni stanziato fra il piccolo Portogallo ed il colosso moscovita.

Supposto possibile il raggiungimento di uno stadio di civiltà che renda impossibile la guerra, questo stadio è ancora molto, troppo lontano. Nella storia del nostro secolo troppe procelle si sono addensate e scatenate sull'Europa, troppe altre sono ancora sospese per legittimare la speranza che esse si dileguino prossimamente al soffio di un mite respiro di pace.

Uno storico francese scrive nella conclusione della storia diplomatica dell'Europa dal 1814 al 1878 queste parole:

« Il est fort triste d'avoir à constater qu'au déclin d'un siècle où l'on a tant parlé de droit, de justice et de fraternité, les États dits civilisés semblent n'avoir encore d'autre règle de conduite que le plus brutal égoïsme, et que la raison du plus forte paraît être la premier comme le dernier mot de la politique européenne » (della quale politica sono citati a guisa d'esempio: l'azione delle tre corti del Nord contro Cracovia nel 1846; l'azione dell'Austria e Russia contro l'Ungheria nel 1849; la campagna di Danimarca del 1864; l'ingrandimento della Prussia dopo Sadowa ecc.) « Il semble... à juger la morale politique du XIX siècle par de pareils exemples, que la force soit la dernière et même la seule raison des grands gouvernements qui maîtrisent l'Europe.... Les gouvernements ont été trop souvent bien peu soucieux du droit. Les peuples, pour leur part, l'ont-ils strictement respecté? Aut-ils toujours protesté contre les abus commis par leurs gouvernements. Se sont-ils efforcés de les prévenir? L'histoire ne peut, hélas! répondre affirmativement à de pareilles questions. » (1).

(1) A. DEBIDOUR. Op. cit. (pagg. 560-563, Vol. 2°). — Opera pregevole questa del Debidour e che molto più lo sarebbe se, all'imitazione dei tanti suoi confratelli francesi, lo scrittore, anziché ispirarsi alla serena imparzialità della storia non si fosse lasciato vincere sovente dalla passione politica, l'influsso della quale appare evidente nei suoi giudizi sulla storia più recente della Germania e dell'Italia.

Anche il Debidour pure invocando la pace fra i popoli non la crede, per lungo tempo almeno, possibile. « ...la paix perpétuelle est un rêve et nous doutons fort qu'il se

Crede il Revon che dallo studio della storia del nostro secolo —, e della storia svoltasi *nella parte più civile* del mondo — si possano trarre deduzioni diverse da queste? E se, come non può essere, la risposta è affermativa, ammette ancora il Revon che nella situazione attuale d'Europa, e col progresso verificatosi in questi ultimi e pochi anni di pace, sia possibile una soluzione pacifica delle questioni internazionali esistenti e latenti, mercè la panacea del grande tribunale internazionale di arbitri? Il Revon, che non crede nella possibilità di una guerra avvenire fra popoli d'Europa, unicamente per le disastrose conseguenze materiali della guerra (dato il numero enorme delle forze combattenti e la potenza degli attuali armamenti e per la profonda rivoluzione effettuata nella costituzione intima delle nostre società per effetto delle scoperte della scienza e dell'industria) risponde certamente in modo affermativo.

Sarà così? Ammettiamolo pure e ben venga questo movimento generale in favore dell'arbitrato. Ben venga e tutti volenterosi consacreremo alla sua propaganda tutte le forze del nostro animo.

Ma ad un patto; questo: che si lavori sul terreno solido dei fatti e non sulla mobile arena delle aspirazioni ideali; che la crociata degli apostoli della pace contro il militarismo, che rappresenta la *forza* delle nazioni attuali, sia *generale* perchè non accada di indebolire o di abbattere la porta della nostra casa quando vi è chi aspetta quel momento per farvi irruzione e saccheggiarla; che il genere umano sia diventato od avviato a diventare *moralmente* perfetto tanto da rendere impossibile la risurrezione delle rivalità e degli odi nazionali attuali, delle tendenze al predominio, dei conflitti violenti d'interessi materiali, di tutto

« réalise jamais » (pag. 263)... « Certes il y aura toujours (et il serait puéril de croire
« le contraire) des rivalités d'intérêt entre les gouvernements, des haines entre les
« peuples, des rancunes nationales, des insures à venger par suite des conflits violents
« et des guerres. » (pag. 270).

insomma ciò che nel mondo moderno di fratellanza *a parole*, ha fatto divampare la guerra.

Perchè noi crediamo con Spencer, e contrariamente a Gumploewiez, nella perfettibilità del genere umano, ma crediamo pure che questi apostoli della pace, questi sostenitori degli arbitrati abbiano eretto il loro edificio sopra una base falsa, quella della presente inattuabilità dei loro progetti. Piena la mente di un'ideale altissimo, essi non si sono domandati se lo stato *materiale e morale* dei popoli anche più civili sia, oggi, od in un prossimo avvenire, tale da rendere possibile la traduzione delle loro idee nel campo pratico dei fatti. — Le istituzioni che governano gli uomini devono bensì tendere a migliorarli ma devono essenzialmente adattarsi all'indole ed all'educazione degli uomini per le quali sono fatte. Le teorie dei legislatori francesi della grande rivoluzione non furono che utopie perchè studiate non sopra il *popolo francese* della fine del secolo scorso ma su di un popolo ideale che sorrideva alle loro fantasie. Quelle utopie di libertà e di fratellanza condussero direttamente, nella pratica al dispotismo ed alle numerose e sanguinose guerre del primo impero napoleonico.

Analogamente i teorici degli arbitrati non prendono a base dei loro progetti la società europea attuale disomogenea per diverso grado e diversa indole di civiltà, animata da passioni da tendenze e da rivalità invincibili, non fondata sulla giustizia o sul diritto, profondamente turbata da lotte latenti fra i diversi popoli e da lotte intestine negli stessi popoli, la rivoluzione delle quali lotte non sarà opera di anni ma forse di secoli ed alla rivoluzione delle quali lotte non vi è stato fino a ora che un mezzo: la violenza. Nella società nostra appena uscita da un periodo di guerre che ha lasciato piaghe profonde ed aperte, nella società nostra profondamente materialista ed egoista, la bianca bandiera della pace non sventola che a parole.

Nel fatto si proseguono con febbrile attività gli armamenti e si prepara la gioventù alla guerra. Nè questa situazione, frutto di una vita secolare dei popoli, può cam-

biarsi in pochi anni, nè ai mali che questa situazione porta nel suo grembo si può cercare una risoluzione pacifica con decisioni di arbitri, uomini anch'essi e soggetti quindi, se non dominati, dagli stessi sentimenti e dalle stesse passioni dei popoli che rappresenterebbero.

Lavoriamo prima al miglioramento dell'uomo, al tenimento delle miserie e delle ingiustizie sociali che alimentano gli odi nel seno degli stessi popoli, combattiamo il materialismo e l'egoismo invadente, propaghiamo le idee di fratellanza *non colle sole parole, ma coi fatti*. eleviamo il livello intellettuale e morale del popolo. Allora soltanto, quando questi risultati fossero raggiunti potremo parlare e credere nella pace.

Ma siamo pratici anzitutto e non parliamo di tribunali internazionali che dovrebbero essere il *coronamento* dell'edificio sociale di tempi futuri, quando non si vedono ancora che pochi e nobili sì, ma deboli operai, intenti a lavorare attorno alla *base*.

Ed un'altra cosa vorremmo aggiungere ancora a quanto precede, un semplice voto: che tutto ciò si possa ottenere senza avviare la società futura vivente nel regno assoluto della pace, verso il tipo di *società nel 2000* del romanzo popolare *Looking Backward* dell'americano Bellamy, società avente per meta unica e suprema la *ripartizione del lavoro* e la conseguente ripartizione del *benessere materiale*, società senza ideali ed assurda nella quale una sola cosa campeggierebbe con dominio profondo ed assoluto. *la noia*.

Per carità!... che Dio risparmi a questa vecchia Europa società del 2000 e... celebri romanzi americani cosiffatti!...

Poche parole ancora sul libro di Gumpłowicz.

Che cosa sia quest'opera e quali siano i concetti fondamentali che la ispirano, abbiamo veduto nel sommario esame fattone. Anche per essa non è qui luogo per una larga discussione dell'opinioni dell'autore; se lo fosse non la faremmo per insufficienza di autorità.

Solo un consiglio vorremmo permetterci di dare a coloro che ci seguirono fino a questo punto, quello di leggerlo.

L'impressione che ha lasciato in noi è quella di un lavoro poderoso profondamente meditato, racchiudente pagine splendide per elevatezza e per larghezza di idee.

Come tutti gli scrittori che tendono o che si gettano in una via nuova, il Gumpłowicz forse ha esagerato nell'applicazione delle poche leggi capitali dalle quali egli fa derivare lo sviluppo della storia dell'umanità.

L'esagerazione da una parte ha portato ad omissioni od a diminuzioni da un'altra parte. L'intonazione complessiva dell'opera ci è parsa soverchiamente materialista e pessimista; come pure ci è parso che nella storia fatta dell'umanità i fattori morali non siano stati tenuti nella debita considerazione. Chi ha letto la grande opera, disgraziatamente incompiuta, di Buckle sulla storia della civiltà in Inghilterra avrà fatta la stessa osservazione circa la poca importanza attribuita dallo scrittore inglese ai fattori morali nello sviluppo della civiltà umana. Il Gumpłowicz, evidentemente, ha seguito in ciò le orme dell'illustre suo predecessore, e - a parer nostro - ha errato.

Anche l'affermazione che l'uomo nel volgere dei secoli della sua storia non ha affatto migliorato, ci sembra molto discutibile. Per contro la legge fondamentale della lotta delle razze — anche intesa questa parola di lotta nel senso più lato dato dall'autore — domina forse con eccessiva larghezza nella sua concezione dello sviluppo storico dell'umanità. Questa concezione però, anche tenuto conto delle restrizioni da noi fatte, ci sembra nelle sue grandi linee vera e meritevole di essere seriamente meditata.

In questa concezione dello sviluppo storico dell'umanità abbiamo veduto quale importanza capitale è stata attribuita alla guerra. Importanza non minore le è assegnata nella storia avvenire, rappresentando essa l'esplicazione principale della legge naturale di formazione e di sviluppo dei popoli.

Possiamo limitarci a raccogliere questa affermazione senza discuterla per la convinzione nostra che fino a quando non sia radicalmente mutato il sistema politico dell'Europa attuale, fino a quando permangono le presenti condizioni

sociali, fino a quando durino radicate nel cuore degli uomini gli istinti e le passioni che vi sono ora profondamente radicate, la *funzione* della guerra sarà realmente, nella sua essenza, quale fu concepita e definita da Gumplowicz.

Potremmo quindi abbandonare definitivamente a questo il lavoro del profondo scrittore tedesco.

Ma ci indugeremo ancora un momento per un raffronto. Abbiamo nelle pagine precedenti ripetutamente accennato alle condizioni sociali e politiche dell'Europa attuale, specialmente considerate sotto il punto di vista di una guerra futura.

All'opinione degli scrittori francesi ricordati vogliamo aggiungere quella di Gumplowicz che troviamo espressa nelle considerazioni nella storia di Europa colle quali egli chiude la sua opera.

Eccone le conclusioni finali colle quali chiuderemo noi pure il nostro breve lavoro.

La lotta delle razze proseguitasi dall'antichità classica sino ai nostri tempi trasformò le tribù stanziato nel suolo d'Europa in popoli, i popoli in nazioni, le nazioni in razze, e si continuerà allargandosi forse nell'avvenire da sistema di Stato a ritorno di Stati, da continente a continente.

« Quantunque gli elementi sociali ed etnici eterogenei minori, abbandonino successivamente la lotta e non cessino di fondersi in razze unitarie, i germi di odio, d'ostilità e di guerra accanite che si agitavano in essi altravolta non si estinguono: essi passano, rattivati, nel nuovo amalgama, nella nuova razza, per grandeggiare, per perpetuarsi, per sopravvivere, in nuove lotte contro comunità etniche e contro amalgame straniere, contro *razza straniera più prossima*.

È così che in Europa vanno man mano scomparendo le piccole tribù ed i piccoli popoli e con essi le piccole guerre ed i piccoli domini di civiltà; è così che le nazioni e le razze si espandono o con esse i grandi domini nazionali di civiltà e con questi le grandi guerre di nazioni e di razze. Effettivamente, tutto ciò non si produce con molta regola-

rità, per gradi sensibili e con eguale uniformità dovunque: una tale uniformità non esiste nella natura Nell'interno degli Stati, l'eterna lotta degli interessi fra le professioni, le classi ed i gruppi sociali, sostituisce le piccole guerre antiche fra i piccoli elementi etnici e sociali, ed il « progresso » realizzato — progresso molto relativo — consiste unicamente in ciò che queste *piccole lotte* non sono più sanguinarie come lo erano le lotte dei tempi primitivi e quelle dell'epoca degli ordini politici barbari, ma si effettuano nei limiti prescritti del diritto e della legge.

Nel dominio del processo sociale, sembra sussistere la stessa legge della natura, quella che le forze agenti non possono mai perdersi, trasformandosi bensì la loro somma in somma di forze agenti diversamente, ma senza diminuzione nell'intensità totale. È impossibile che la somma delle forze sociali agenti nel dominio dell'umanità sin dai tempi più remoti, possa diminuire. In altri tempi esse si manifestavano nelle innumerevoli guerre fra le orde e nelle innumerevoli ostilità fra le tribù. Man mano che il processo sociale si sviluppa in altri domini, che l'amalgamazione sociale progredisce e che la civiltà aumenta, queste forze non si *perdono*; esse non fanno che mutare di forma È così che nell'Europa attuale il numero delle guerre è meno considerevole di quello che fosse nei secoli anteriori ma la grandezza e l'importanza delle varie guerre, compensa il grande numero delle guerre d'altravolta.

Dalle lotte secolari, dalle innumerevoli cadute e fondazioni di Stati, sono sorte le nazionalità che occupano il suolo dell'Italia, della Spagna e della Francia, le lingue e le civiltà delle quali danno già oggi giorno l'impressione di una « razza romana ». Un processo analogo conducente alla formazione di nazioni e di razze si è svolto nella regione compresa fra le Alpi ed il mare del Nord, dove, da un antico caos di popoli, è sorta una nazionalità tedesca la quale, già attualmente, incomincia a sentire che essa abbraccia una « razza germanica ». La Russia finalmente, dopo di aver

rovesciato lo Stato nazionale polacco e dopo di aver finito quasi coll'espellere i turchi dall'Europa, considera l'Oriente europeo come un mondo appartenente alla « razza slava ».

Siamo così giunti ad un punto nel quale un avvenire sinistro incomincia già a proiettare le sue lugubri ombre.

Quali terribili guerre nazionali ed universali vi saranno prima che questi tre grandi mondi di civiltà rappresentati da tre razze ostili, abbiano finito di agitarsi; prima che abbiano sperimentate ed esaurite le loro forze in guerre reciproche; prima che ai domini di civiltà romano, germanico e slavo, siasi sostituito un unico *dominio di civiltà europea* un'unica razza europea?

Secoli di sanguinose lotte di razze ci separano da questo momento. *Cresce nel frattempo, sotto ai nostri occhi al di là dell'oceano, escende da innumerevoli elementi eterogenei un nuovo mondo di civiltà, una nuova razza: la razza americana.* Noi lo vediamo: le condizioni necessarie perchè le lotte di razze non scompaiano dal mondo per molto tempo, vi sono. Il mondo aspetta, in un avvenire ancora indeciso, lo spettacolo di una lotta di razze fra l'Europa e l'America. L'umanità sempre in lotta compie il suo cammino sul globo terrestre. Il processo naturale sociale non cessa di produrre nuove razze per una lotta sempre nuova; esso abbraccia amalgame di popoli e di nazioni sempre più considerevoli e domini di civiltà sempre più estesi: è con raffinamenti sempre maggiori che egli fa nascere delle guerre di sterminio. E la fine di tutto ciò?

Per l'occhio umano questa fine è impossibile da scorgersi così come ne è inesplorabile il principio. Per noi havvi un infinito indietro, un infinito avanti. Noi abbiamo ancora sotto ai nostri occhi tutta una parte del mondo, toccata appena dalla civiltà: un continente nel quale i diversi Stati europei incominciano ad inviare i loro esploratori per riconoscere il nuovo terreno. Quanti massacri di popoli vi saranno ancora, quante lotte di razze e di domini di civiltà si svolgeranno nel continente nero!... E l'Asia poi, l'Asia dove sulla rovina delle razze e della civiltà là esistenti gli

europei e gli americani troveranno un giorno nuovi campi di lotta, a meno che gli asiatici non pervengano prima ad invadere l'Europa!...

Riassumendo: « per quanto lo spirito umano possa penetrare nell'avvenire, non è possibile intravedere e prevedere alcun termine alla lotta di razze; il processo naturale sociale si stende all'infinito davanti a noi, come si stende all'infinito dietro a noi » (p. 339-343).

Sarà così? Nella parte più civile del mondo, nell'Europa almeno, risolte le contese latenti, si aprirà invece un'era nuova di pace nella quale le lotte oruenti di nazioni e di razze faranno posto alle lotte feconde e pacifiche per il progresso e per il benessere dell'umanità? La bufera degli odi e degli interessi e delle rivalità nazionali durerà in eterno o non dileguerà un giorno per lasciare risplendere sul capo degli uomini l'immacolato azzurro della carità e dell'amore?

Risponda chi vuole: nessuno potrebbe dire ora, risponda chi può. Questo solo si può dire, che se interrogati, dovessero rispondere la storia e la fredda ragione, la risposta ahimè! non soddisferebbe certamente gli amici della pace.

GIULIO DE ANGELIS
capitano d'artiglieria.

LA FANTERIA

NEL

SERVIZIO DI AVANSCOPERTA COLLA CAVALLERIA

PREMESSA.

Lo scopo di questo scritto è di dimostrare l'utilità di aggregare delle truppe di fanteria speciale alla cavalleria nel servizio della grande esplorazione (avanscoperta).

Pel nostro esercito questo aiuto, più che utile lo dirò necessario, stante la poca cavalleria che abbiamo. Nè è a credere che questa scarsezza possa essere momentanea, poichè è conseguenza della poca quantità di cavalli che si allevano in Italia, e per quanti sforzi faremo, non sarà possibile, in un tempo relativamente breve, mutare questo stato di cose; e nemmeno potremo, dato pure un miglioramento delle nostre finanze, calcolare sul reclutamento dei cavalli all'estero, perchè, nel momento del bisogno, ne potrebbe essere impedito il commercio.

Non so se l'idea della combinazione della cavalleria colla fanteria sarà accolta da molti; so però che altri prima di me l'hanno esposta. Comunque sia, siccome è in me convinzione profonda che, senza un tale espediente, incominceremo le nostre future guerre con scontri sfortunati, perchè la nostra scarsa cavalleria, ancorchè buona, non potrà tener testa a quella più numerosa dei nostri probabili avversari, così mi sarà concesso di dimostrare come io intenda una tale combinazione, e come possa la caval-

leria ricevere valido appoggio dalla fanteria, senza che l'una sacrifichi all'altra le proprietà sue intrinseche.

Non si dica che i terreni rotti e frastagliati dell'Italia ci dispensano dal tenere molta cavalleria: un esercito deve essere atto, non solo a combattere sul suolo patrio, ma meglio ancora sul suolo nemico; guai a noi se ci tireremo la guerra in casa! Velleità di conquiste non le abbiamo, nè le dobbiamo avere, ma difenderemo molto meglio le nostre frontiere invadendo il territorio nemico.

Nè si dica che sulle Alpi, sulle quali avranno luogo le prime operazioni di guerra, non è possibile l'impiego di grosse masse di cavalleria, perchè se ciò è vero per la frontiera occidentale e settentrionale, quella orientale invece permette un largo impiego di quest'arma. In ogni modo, valicate le Alpi, troveremo sul suolo straniero la zona atta all'impiego della cavalleria, e là incontreremo la cavalleria nemica.

I.

La cavalleria, nel servizio dell'avanscoperta, è abbandonata alle sole sue forze, salvo il sussidio che generalmente ha di poche batterie a cavallo, mentre negli altri casi può sempre ricevere aiuti dalle altre armi.

Dopo la guerra del 1870-71, il servizio dell'avanscoperta, per parte della cavalleria, assunse importanza massima; nelle future guerre gli eserciti spingeranno avanti la cavalleria; prima quindi delle grandi battaglie avranno luogo grossi scontri di essa. Se questi scontri non decideranno della vittoria o della disfatta finale, avranno però grande influenza sul morale dell'esercito e sul paese, e di questa influenza si dovrà tenere gran conto.

II.

Per il servizio dell'avanscoperta la cavalleria, ordinata in masse — brigate, divisioni — è spinta innanzi allo scopo di assumere informazioni del nemico, danneggiarlo in tutti i modi, fronteg-

giarne la cavalleria sbaragliandola, se possibile, e, giungendo sulle colonne retrostanti, attaccarle di fronte, di fianco, a tergo, ecc.; spargendo dovunque il disordine ed il terrore.

Per raggiungere questi scopi, le masse di cavalleria spinte a tre, a quattro giornate di cammino innanzi alla fronte dell'esercito, si fanno precedere da pochi squadroni, e questi, a loro volta, da pattuglie (poche anche di queste). Speciali pattuglie, anche di soli ufficiali isolati, completano lo speciale servizio dall'avanscoperta.

Basta il cenno fatto per comprendere in qual modo possa avvenire l'incontro delle due masse di cavalleria. Chi avrà la vittoria in quell'incontro? l'avrà quella cavalleria che sarà superiore in forza sul campo della lotta, ammettendo, come è naturale trattandosi di uno studio astratto, pari abilità nei comandanti e pari valore nelle truppe.

Or bene, l'Italia che ha ed avrà, come ho detto, per molto tempo ancora poca cavalleria, si troverà, fin dall'incominciare di una guerra, in condizione di vera inferiorità rispetto agli eserciti, di cui potrà un giorno trovarsi a fronte; da ciò adunque la necessità di compensare in qualche modo inferiorità del numero.

E l'unico mezzo, penso, è quello di far appoggiare le nostre scarse masse di cavalleria da truppe speciali di fanteria (1):

Nel regolamento di servizio in guerra, nel capitolo *Avanscoperta*, vi è un numero, il 70, dedicato alla fanteria

In questo numero si accenna alla possibilità d'impiegare la fanteria nel servizio dell'avanscoperta e se ne parla come di provvedimento eccezionale e tollerato, colla raccomandazione: di badare che la cavalleria non si leghi alla fanteria.

Certamente non si potrà pretendere che la nostra fanteria, quale essa è, compresa quella scelta (i bersaglieri), possa prestare valido aiuto alla cavalleria nel servizio dell'avanscoperta; ma se si avesse una fanteria speciale, reclutata con uomini scelti, organizzata ed istruita *ar hoc*, con vestiario ed equipaggiamento adatti, con un'arma leggera e di precisione e con molte munizioni, questa

Più avanti dirò, che noi troveremo nei nostri bersaglieri, dopo modificato alquanto il loro ordinamento e ridotto il numero, la fanteria speciale per servizio dell'avanscoperta.

fanteria potrebbe, senza dubbio, prestare alla cavalleria efficace aiuto nel servizio dell'avanscoperta, senza pretendere di poter correre come questa, nè di rimanerle sempre accanto.

Una fanteria, come l'ho descritta, potrà per tre o quattro giorni di seguito fare una quarantina di chilometri ed anche più, e questa resistenza alle marce e questa velocità sono certamente più che sufficienti.

Infatti, quanti chilometri di più, in tre o quattro giorni, potrà fare la cavalleria? Gli squadroni esploranti ne faranno di più e di più ne faranno anche le pattuglie, ma i grossi, in massima, no certamente. Ma dato pure che occorra a grossi di cavalleria di percorrere lunga strada in breve tempo, i comandanti dovranno sempre farla, se hanno la persuasione di ottenere un successo, ancorchè sappiano di non poter essere eseguiti dalla fanteria. E il caso può presentarsi anche a cavalleria numericamente inferiore, imperocchè è fra gli eventi possibili in guerra, che un nemico, benchè superiore in forze, per qualche errore commesso o per qualche falsa manovra, venga a trovarsi debole di fronte ad un atto ardito di un avversario che sappia coglierlo in fallo.

Se queste favorevoli circostanze non si verificheranno, una cavalleria che si trovi inferiore in forza all'avversario, non vorrà, nè dovrà avventurarsi in un'impresa d'incerta riuscita; e ottima cosa per lei sarà di fare qualche chilometro di meno per assicurarsi la vittoria coll'appoggio della propria fanteria speciale, che non potrà trovarsi molto lontana. Senza tal fanteria che cosa sarebbe costretta di fare la cavalleria? a ritirarsi sulla testa delle colonne dell'esercito per trovar protezione, senza poter compiere il servizio dell'avanscoperta.

III.

Passerò ora a parlare del modo di impiegare la fanteria in unione alla cavalleria nel servizio dell'avanscoperta.

Circa l'ordine di marcia nulla si può precisare; talvolta la fanteria marcerà insieme alla cavalleria, tal'altra la seguirà a distanza più o meno grande: spetterà al comandante dell'avanscoperta di stabilire il posto della fanteria.

E così anche riguardo alla località, che la fanteria dovrà occupare allorquando stanno per incontrarsi le due masse di cavalleria, nessuna prescrizione tassativa si può dare; tutt'al più si può far notare, che sulle zone di operazioni militari vi sono punti, il cui possesso decide della vittoria; sarà attorno a questi punti che cavalleria e fanteria dovranno, a distanze più o meno grandi, trovarsi per difenderli o per attaccarli, manovrando in guisa da potersi prestare vicendevole aiuto.

Il n. 70 del regolamento di servizio in guerra, sopra citato, dice all'incirca la stessa cosa; aggiunge però, che i punti da occuparsi dalla fanteria non potranno essere che a grande distanza alla cavalleria, al che si può osservare: che, data una fanteria speciale in aiuto alla cavalleria, la distanza a cui allude il regolamento di servizio in guerra, potrà essere diminuita.

Dir di più su questo argomento non sarebbe possibile, poichè si entrerebbe nel campo dell'arte e l'arte non si storpi in precetti; affidiamoci adunque al comandante dell'avanscoperta, dal cui genio ed esperienza dobbiamo aspettare la risoluzione del problema.

Certo che l'ufficio del comandante di avanscoperta è fra i più difficili e delicati, e chi ne è investito deve possedere qualità speciali, le quali non si imparano nè alle scuole, nè sui libri, nè ai campi, ma sono doti naturali; chi le possiede ben per lui e pel suo comando, ma chi non le ha non riuscirà a far niente di bene, e sarà causa di grandi guai.

IV.

Fin qui ho trattata la questione nel suo complesso, passerò ora ai particolari.

Dissi già in principio, che la fanteria da aggregarsi a cavalleria in avanscoperta deve essere di uomini scelti, vestiti, equipaggiati, armati, organizzati ed istruiti in modo speciale. Gli uomini debbono essere robusti e svelti, il loro vestiario sciolto e semplice, l'equipaggiamento leggero, non zaino, unico carico un fucile di precisione e leggero, molte cartucce (1), due razioni di viveri a

(1) Il nuovo fucile colle sue munizioni sarà un ottima arma.

secco, tutto il rimanente portato sui carri leggeri e qualche cosa anche a soma.

Gli uomini avvezzi alle marce, lunghe e celeri, abituati a manovre insieme alla cavalleria, a fronteggiare cariche, a non aver paura dei cavalli, a saperli schivare, ecc., ecco quali dovrebbero essere le speciali caratteristiche di questa fanteria!

Le compagnie dovrebbero essere di 100 uomini e non più, riunite in battaglioni autonomi di quattro o meglio di sei compagnie; il numero dei battaglioni dipenderebbe dall'impiego più o meno largo che si farebbe di questa truppa speciale.

Queste unità piuttosto piccole, ben si prestano alla mobilità, cui molto bisogna sacrificare.

L'Italia ha la fortuna di avere un corpo che si trasformerebbe, e subito, in fanteria speciale; questo corpo è quello dei bersaglieri.

In passato essa aveva manovre, armi e impiego speciale, oggi invece manovre, armi ed impiego tutto ha in comune colla fanteria; unica differenza il vestiario e la scelta degli uomini. Ma le speciali qualità che ai bersaglieri derivano dalla scelta e da un ottimo spirito di corpo, poco giovani, se queste qualità non possono essere utilizzate (1).

Trasformati i bersaglieri in fanteria speciale (si manterrebbe sempre il nome di bersaglieri e il loro caratteristico e militare vestiario (2) ritornerebbero i bei tempi, in cui si acquistarono e gloria e simpatia.

Ridotti i bersaglieri a pochi battaglioni e di forza relativamente piccola, una gran massa di uomini vigorosi si riverserebbe nei reggimenti di fanteria con grande vantaggio di questi.

Finalmente è da notarsi, che non disprezzabile economia si farebbe sul bilancio della guerra colle modificazioni proposte, e questa considerazione ha pure, massime in questi tempi, il suo valore.

Vantaggi adunque da tutte le parti!

(1) I bersaglieri organizzati, come ora in reggimenti, starebbero assai meglio uniti in masse anzichè frazionati nei corpi d'armata.

(2) Qualche modificazione sarebbe necessaria, specialmente alla giubba, mantenendo però all'insieme del vestiario la caratteristica sua speciale, che tanto piace.

LUDOVICO BARBIERI.

DELLA OPPORTUNITÀ D'UNA LEGGE UNICA PEL RECLUTAMENTO DELL'ESERCITO E DELL'ARMATA

(Continuazione e fine, vedi numero precedente)

Prescindendo adunque da quelle sinora accennate, si può dire che le differenze di qualche momento, quanto alla leva vera e propria, si riducono a due sole: e cioè: 1° che i giovani i quali devono far parte della leva di mare sono iscritti su liste speciali — ed in conseguenza cancellati da quelle della leva terrestre — e il loro esame ed arruolamento è deferito, anziché al Consiglio di leva ordinario, ad uno speciale Consiglio di leva marittimo; 2° che le operazioni delle due leve hanno luogo in differenti periodi di tempo.

Infatti, per l'articolo 4 della legge sul reclutamento gli iscritti soggetti alla leva di terra vi concorrono, nei tempi normali, nell'anno in cui compiono il *vigesimo* dell'età loro: laddove gli iscritti nelle liste della leva marittima sono chiamati al servizio militare, a senso dell'articolo 22 della legge relativa, nell'anno in cui compiono il *vigesimoprimo* della loro età.

Però, quando bene si considerino, anche queste differenze non sono di natura tale che possano opporsi alla fusione delle due leggi.

Quanto al provvedimento che sarebbe necessario perché le due leve abbiano luogo nell'identico periodo di tempo, sarebbe già di molto facilitato coll'approvazione dell'arti-

colo 6 del progetto di legge sul reclutamento: il quale disponendo che « nei tempi normali le operazioni per la leva « di ciascuna classe hanno luogo nell'anno in cui i giovani « compiono il *vigesimoprimo* della età loro, ma potranno « anche essere anticipate » darebbe modo ai ministri della guerra e della marina di eseguire la leva nello stesso tempo, tenuto conto delle esigenze del servizio rispettivo.

E quando si volesse provvedere anche perché il reclutamento degli iscritti delle due leve abbia luogo per fatto delle medesime autorità, per conseguire tale intento basterebbe modificare uno o due al più degli articoli della legge sul reclutamento: sopprimere cioè la disposizione per la quale dalle liste della leva di terra devono essere cancellati gli iscritti che devono far parte della leva di mare (*articolo 35, capoverso, della vigente legge sul reclutamento, e articolo 33, lettera b) del disegno di legge*), e quindi deferire ad un solo Consiglio di leva l'esame di tutti gli iscritti e le decisioni a questi relative.

Nè a ciò potrebbe fare ostacolo la considerazione che pel servizio speciale della marina è necessario di ricorrere al criterio della scelta.

* *

Che pel servizio dell'armata siano in massima necessari requisiti speciali (1), nessuno pensa a metterlo in dubbio.

Ma per mantenere questo principio in caso di fusione delle due leggi, non sarebbe nemmeno necessario di riportare in quella sul reclutamento dell'esercito le disposizioni che at-

(1) La relazione dell'onorevole Alfa de Rivera dimostra anzi che col a leva unica la scelta degli individui che devono essere assegnati alla flotta sarebbe assicurata meglio ancora di quanto avviene oggi. « Per lo sviluppo e per la perfezione delle costruzioni navali — dice a questo riguardo il relatore — l'applicazione all'arte marinara di tutti i nuovi portati della scienza fa sì che la marina abbisogni di operai meccanici, di operai addetti alle officine elettriche o ad altri stabilimenti affini: sicché ora sarebbe utilissimo, se non piuttosto necessario, che la marina ricorresse anche ai distretti terrestri dove, come in quelli marittimi, se non più, abbondano queste specialità di operai. »

tualmente si trovano in quella per la leva di mare (*articoli 3 a 9*) che stabiliscono le condizioni che si richiedono perchè un individuo possa essere assegnato alla leva stessa anzichè a quella di terra.

E invero, queste disposizioni, quasi più che nella legge, potrebbero trovare il loro posto nella istruzione complementare al regolamento sul reclutamento dell'esercito là dove si tratta delle condizioni in considerazione delle quali deve farsi la assegnazione degli iscritti di leva alle varie armi, corpi e specialità di servizio (*Capo V*).

*
* *

Nessuno, per poco che voglia riflettervi, potrà dire sul serio che le due amministrazioni della guerra e della marina non siano finora riuscite a mettersi d'accordo fra loro, in materia di tanta importanza, pel solo capriccio di volere che i giovani i quali devono concorrere alla leva di mare, debbano rimanere iscritti su una lista di leva piuttosto che su un'altra, o esser visitati da un medico della marina piuttosto che da uno dell'esercito, o che a loro riguardo debba decidere un consiglio di leva speciale meglio che quello che pronuncia in ordine a tutti gli altri iscritti.

Bisogna dunque ammettere che lo scopo da raggiungere non è questo soltanto, e che di ben maggiore importanza di quelle ora esposte debbono essere le difficoltà da superare per venire alla legge unica.

E infatti, la iscrizione sulle liste di leva, l'esame, l'arruolamento degli iscritti, la loro assegnazione alle diverse categorie non costituiscono che una piccola, anzi la minima parte delle due leggi di leva, e quella che meno potrebbe dar luogo a contestazioni fra le due amministrazioni interessate.

Per queste è invece assai più arduo regolare con norme uniformi le altre parti delle leggi: quelle cioè che riguardano gli arruolamenti volontari, le ferme, la costituzione delle truppe di complemento, e le leve straordinarie: perchè

queste influiscono direttamente sulla compagine dei contingenti dell'esercito e dell'armata, la formazione dei quali è ben diversamente regolata.

*
* *

Più di una volta il Ministero della guerra e quello della marina intrapresero, e di buona voglia, gli studi relativi alla legge unica di leva; ed io credo che se questi studi non poterono mai portare al raggiungimento completo dell'intento, ciò debba attribuirsi principalmente ad un fatto: alla frequenza, cioè, con cui dovettero esser modificate le disposizioni dalle quali era regolato il reclutamento dell'esercito (1).

Di tutte queste modificazioni non sono certamente io che vorrei dolermi: dappoichè esse erano reclamate dalle esigenze del momento, e recarono grado a grado vantaggi grandissimi sia alla compagine dell'esercito che agli iscritti e alle loro famiglie, e dappoichè per esse si è potuto finalmente giungere al progetto organico di legge che ora trovasi sottoposto agli studi del Parlamento.

Ma è fuor di dubbio che sono esse appunto che hanno impedito finora di fondere in una le due leggi di leva: perchè non appena gli studi per tale fusione erano giunti a buon punto, veniva introdotta in una delle due leggi qualche modificazione importante, la quale faceva sì che gli studi dovessero essere ripresi da capo.

È questo appunto che si è verificato anche ora: giacchè gli elementi che erano stati preparati in base al testo unico delle leggi sul reclutamento del Regio esercito approvato con R. Decreto del 6 agosto 1888, N. 5655, serie 3^a, ed al

(1) Quante volte vennero modificata la legge fondamentale sul reclutamento dell'esercito del 20 marzo 1851, ed i diversi testi unici che ne furono la conseguenza, è stato detto recentemente ne la *Rivista Militare* (1892): *La nuova legge di reclutamento in Italia*, di S. C.; e che non mi sembra il caso di ripeterlo ora.

testo unico delle leggi sulla leva marittima, approvato con R. Decreto del 16 dicembre 1888, N. 5860, serie 3^a, non possono aver più nessuna efficacia di fronte alle innovazioni che nel sistema del reclutamento dell'esercito, verrebbero introdotte in virtù del disegno di legge dianzi citato.

Tanto più che questo disegno non è — come furono i precedenti — un raffazzonamento più o meno importante della legge attuale, ma, come già ho detto, è un vero e proprio progetto organico coll'approvazione del quale può dirsi che non resterebbe in vigore quasi nessuna delle disposizioni che attualmente regolano questa materia.

*
* *

Non è mia intenzione di diffondermi in questo studio in un esame del progetto di legge anzidetto: tanto più che questo esame nella *Rivista militare* è già stato fatto diligentemente da altri (1).

Ma non posso a meno di rammentare, per il mio assunto, che quel progetto non ha soltanto il merito di provvedere alla saldezza del nostro esercito: perchè la maggior parte dei provvedimenti che con esso sono stati proposti, sono intesi o a rendere meno gravosi oppure a distribuire più equamente fra tutti i cittadini gli oneri del servizio militare.

In esso vi hanno disposizioni che istituiscono i servizi sussidiari, altre che istituiscono la categoria unica, le ferme progressive (delle quali, quando fossero approvate, non piccolo vantaggio sarebbe quello di rendere meno gravoso, perchè di minor durata, il servizio ai rivedibili che sono costretti, a cagione della non robusta loro costituzione, a

(1) Vedi lo studio già citato.

ritardare l'andata sotto le armi e che non è equo perciò di trattenere ai corpi al di là del periodo che vi rimangono gli altri iscritti): altre che istituiscono la tassa per l'assegnazione alla categoria di riserva, che agevolano agli iscritti residenti all'estero il modo di adempiere agli obblighi di servizio militare, che ammettono al volontariato di un anno i giovani in considerazione non più del censo, ma invece del loro grado di istruzione, che allargano i criteri della concessione dei ritardi del servizio: altre che diminuiscono, in massima, la durata delle ferme: altre, infine, — che non ho sentito finora lodare quanto dovrebbero esserlo — che modificano le disposizioni penali in guisa che non si fa più, come per le leggi preesistenti accadeva frequentemente, una pena del servizio militare stesso.

Tutte queste riforme, basta accennarle perchè ognuno comprenda che, a parte la loro importanza capitale, esse contengono principi eminentemente liberali.

E siccome questi principi sono di natura tale che, una volta che un progetto di legge è venuto a dimostrare che il governo stesso ed una buona parte della rappresentanza nazionale ne hanno riconosciuto la necessità e la opportunità, costituiscono per gli interessati una promessa formale di cui non è più lecito ritardare l'adempimento, è perciò che io ho detto più addietro che sarebbe intempestivo di insistere per la immediata unificazione delle due leggi di leva.

*
* *

Tutte le innovazioni introdotte sul modo di far la leva dell'esercito alle quali ora ho accennato, non sono state improvvisate, come è ben facile comprendere, ma sono state il risultato di lunghi e diligenti studi per parte dell'amministrazione della guerra: la quale doveva preoccuparsi, e si è preoccupata sovra tutto di fare in modo che, con le varie

disposizioni relative alla riduzione delle ferme, alle ferme progressive ed alla trasformazione del volontariato di un anno, si rendesse possibile di chiamare alle armi, in luogo del solo contingente di 1^a categoria, anche quello di 2^a senza che questo aumento nel numero degli uomini da chiamare alle armi dovesse tornare di maggior aggravio all'erario.

E per assicurar questo, si è dovuto da una parte aggiungere alle disposizioni predette l'altra per cui al Ministro della guerra è concessa la facoltà di inviare in congedo illimitato per anticipazione una parte del contingente che abbia compiuto un certo periodo d'istruzione, e di concedere licenze straordinarie per eccezionali circostanze di famiglia (*articolo 102*): e dall'altra provvedere perchè la riduzione delle ferme non dovesse recar pregiudizio alla istruzione delle truppe.

Ora, è indubitato che anche l'amministrazione della marina dovrà, in un avvenire non molto lontano, modificare come altre volte ha fatto la sua legge di leva per metterla in relazione con quella dell'esercito, dacchè in caso contrario le due leggi farebbero agli iscritti della leva di mare una disparità di trattamento, quanto agli obblighi, che i pochi vantaggi che ora sono loro concessi non potrebbe giustificare: ma mi sembra che ciò non possa ottenersi immediatamente.

Gli studi che il Ministro della guerra ha eseguito, e che hanno portato al disegno di legge sul reclutamento, hanno avuto necessariamente per base i dati relativi alla forza ed alle vicende dell'esercito: ma, come è facile di desumere dalle dichiarazioni del Ministro della marina, non potrebbero essere applicati fin d'ora anche all'armata, la quale è costituita, per le speciali esigenze sue, assai diversamente dal modo come è costituito l'esercito e più ancora dal modo come questo sarà costituito per effetto della nuova legge.

Perciò, prima che possa parlarsi di unificare le due leggi di leva e quindi prima di mutare le basi della leva marittima, è necessario di ponderare ben bene quali dei criteri

di prossima attuazione per quella terrestre possano essere applicati all'armata: senza di che si correrebbe rischio di menomare la potenza degli ordinamenti di questa.

*
* *

Anche fino ad oggi — sebbene tanto l'esercito quanto l'armata fossero composte di una prima e seconda categoria — la necessità di provvedere al reclutamento dell'armata ha dato luogo a gravi inconvenienti,

Invero, quando le categorie dei giovani che dovevano far parte della leva di mare erano piuttosto ristrette, l'armata si trovò qualche volta nel caso di non avere tutto il contingente del quale aveva bisogno; e per provvedere alle deficienze si rese necessario un concorso per parte della leva di terra, a cui — tenuto conto della maggior durata della ferma della marina in confronto a quella dell'esercito — non si poteva giungere che a mezzo di espedienti. E infatti bisognò in quei casi determinare che gli iscritti che venivano dati in aumento al Corpo Reale Equipaggi dalla leva di terra, e che del servizio marittimo non avevano nessuna conoscenza, dovevano restare sotto le armi tre anni soltanto, mentre per gli iscritti marittimi, sebbene fossero tratti da coloro che già esercitavano professioni affini al servizio della marina, la ferma durava quattro anni; ciò che costituiva una evidente anomalia.

E quando poi, per assicurare in modo permanente alla armata il contingente del quale essa aveva bisogno, si allargarono i criteri per l'iscrizione dei giovani nelle liste della leva marittima, ne venne un altro inconveniente di non minore gravità; inquantochè tale allargamento di criteri diede luogo ad una diminuzione del contingente di 2^a categoria dell'esercito che di esso aveva maggior bisogno, mentre all'armata rimase assegnato un contingente di 2^a categoria superiore alle sue esigenze.

Questo inconveniente esiste ancora oggi giorno, con danno manifesto dell'esercito; ed è questa una delle ragioni per le quali a me pare sia maggiormente desiderabile che possa farsi una sola leva.

*
* *

Ma ora il progetto di legge sul reclutamento stabilisce per l'esercito la categoria unica, e cioè sopprime la 2^a categoria. Quali conseguenze è destinata ad avere tale innovazione in quanto concerne la leva di mare?

Se a me, profano in ciò che è servizio marittimo, è lecito di esprimere il mio avviso in proposito, dirò che io ritengo fermamente che la 2^a categoria dovrà ben presto essere abolita anche per l'armata.

Vi sono certe questioni che si impongono: e poichè la legge sulla leva terrestre è venuta finalmente a disporre che i cittadini atti alle armi, quando non abbiano dritto all'assegnazione alla categoria di riserva, debbon tutti prestare un servizio sotto le armi più o meno lungo secondo i casi, non potrebbe la legge marittima senza evidente ingiustizia mantenere a lungo il sistema attuale pel quale una parte dei suoi iscritti sono esonerati dal servizio.

E tanto più questo sarebbe necessario qualora venisse istituita la tassa di assegnazione alla categoria di riserva: giacchè in tal caso, ove la marina conservasse la 2^a categoria, sarebbe a questo riguardo necessario qualche provvedimento speciale per assoggettare alla tassa anche questi uomini di 2^a categoria.

E credo anche che appunto in grazia della necessità dell'abolizione della 2^a categoria marittima si dovrà quanto prima venire alla legge unica di leva: perchè la stessa ragione di equità che consiglia l'abolizione anzidetta renderebbe necessario di fare in guisa che gli individui aventi i requisiti per essere iscritti sulle liste della leva marittima i quali non fossero effettivamente arruolati per conto

dell'armata, venissero assegnati — secondo la loro idoneità fisica — ad un servizio armato o sussidiario dell'esercito: ciò che, ove non si voglia enormemente complicare il servizio della leva, potrebbe farsi soltanto a condizione che tutti gli iscritti concorressero ad un'unica leva.

*
* *

Ma l'abolizione pura e semplice della 2^a categoria di marina non potrebbe a meno di portare una grandissima diminuzione nelle forze del Corpo Reale Equipaggi — il quale è oggi composto dei militari di 1^a categoria che stanno compiendo la ferma e di quelli della 1^a e della 2^a categoria in congedo illimitato fino a che abbiano compiuto il 12^o anno di servizio — e della riserva navale, la quale è composta di tutti i militari di 3^a categoria, e di quelli di 1^a e di 2^a categoria che hanno compiuto il 12^o anno di servizio.

E siccome la marina ha quasi maggior bisogno dell'esercito che le sue truppe in congedo illimitato siano numerose (perchè esse sono per la maggior parte composte di marinai di professione, e cioè di gente che in caso di bisogno può facilmente trovarsi in lontani paesi e non può quindi rispondere che con qualche ritardo alla chiamata alle armi) ne deriva evidentemente che la 2^a categoria dell'armata non potrebbe essere abolita se non quando l'abolizione fosse accompagnata da altri provvedimenti intesi ad assicurare la consistenza di quelle che, se mi si consente la espressione, chiamerei truppe di complemento della marina.

Questi provvedimenti sarebbero tanto più necessari perchè, quando fosse il caso di ritoccare la legge sulla leva di mare in questa parte, si dovrebbe accogliere anche l'altro concetto già enunciato di sopprimere anche la 3^a categoria dell'armata: il contingente della quale dovrebbe invece esser ceduto all'esercito ed assegnato alla difesa delle coste.

Ma come giungere a queste riforme? Il progetto di legge sul reclutamento — come abbiamo visto — ha già per conto suo risolto la questione coll'aumentare il contingente dell'esercito mandando sotto le armi la 1^a e la 2^a categoria attuali: ciò che ha reso necessaria, per ragioni economiche, la diminuzione delle ferme.

Ora, le nostre presenti condizioni finanziarie escludono in modo assoluto la possibilità di aumentare la forza in servizio effettivo del Corpo Reale Equipaggi mantenendone la ferma attuale: sicché può ritenersi che non diverso da quello sopra accennato dovrà essere, in massima, il compito della amministrazione della marina.

E anche questo sarebbe un nuovo passo verso la legge unica.

Infatti, una delle ragioni che oggi rendono taluni contrari a che l'assegnazione all'armata del suo contingente venga fatta dalle stesse autorità che provvedono all'assegnazione degli iscritti alle varie armi ed ai vari corpi dell'esercito, si è il timore che alla marina possano in tal modo venir sottratti gli elementi migliori per assegnarli all'esercito.

Ma è eviente che anche questa difficoltà sarebbe eliminata coll'aumento del contingente del corpo reale equipaggi che deve prestar servizio attivo: giacché questo assicurerebbe all'armata se non tutti coloro che hanno i requisiti per concorrere alla leva di mare (dipendendo ciò dalle riduzioni nella ferma che sarebbe possibile stabilire) almeno la maggior parte di essi.

*
* *

Abbiamo già visto che, per lo addietro, quando si verificò una deficienza nel corpo reale equipaggi vi si supplì col destinarvi una parte del contingente della leva di terra; ed

abbiamo anche notato che sebbene fosse stato scelto con criterio diverso da quello dell'attitudine speciale richiesta, in via normale, per concorrere alla leva di mare, quel contingente rimase soggetto ad una ferma di tre anni invece che a quella di quattro anni stabilita per gli iscritti della leva marittima.

Questo espediente non diede luogo, che io mi sappia, a nessun inconveniente; e ciò mi fa ritenere che, in massima, una riduzione della ferma per gli uomini del corpo reale equipaggi, che sono scelti col criterio dell'attitudine al servizio della flotta, non sia impossibile.

Parmi per altro che per attuarla sia necessario di ponderar bene quali dei criteri che sono stati introdotti nel progetto di legge sul reclutamento possano estendersi all'armata.

La riduzione della ferma dovrà essere generale per tutto il contingente del corpo reale equipaggi, così come nell'esercito si è proposto di ridurre da quattro anni (durata attuale della ferma anche pel corpo suddetto) a tre la ferma per gli iscritti che devono essere assegnati all'arma di cavalleria?

Non posso dire che questo sarebbe impossibile, ma non mi pare si possa disconoscere che questa riduzione avrebbe luogo in condizioni alquanto meno favorevoli di quello che avverrà per la cavalleria.

Bisogna riflettere infatti che sino ad oggi la maggior durata della ferma per la cavalleria ha reso necessario di assegnarvi gli iscritti non in considerazione della maggiore attitudine loro al servizio di quell'arma, ma in ragione del numero di estrazione tenuto conto della semplice idoneità fisica.

La riduzione della ferma, invece — come è spiegato chiaramente nella relazione che accompagna il progetto di legge — oltre che permetterà di tenere in maggior conto l'attitudine speciale al servizio della cavalleria, darà anche luogo ad un più largo concorso di volontari ed una maggiore aspirazione negli iscritti ad essere destinati a quell'arma: e ciò non può mancare di provvedere al miglioramento di essa o al-

meno di assicurarne l'ordinamento nonostante la ferma diminuita.

Invece, le assegnazioni degli iscritti alla leva marittima sono già fatte fin d'ora in base alla loro speciale attitudine a quel servizio; e quindi se anche per essi venisse stabilita per misura generale una riduzione della ferma, difficilmente questa potrebbe essere compensata da una migliore preparazione del personale, di guisa che possa rendersene per questo solo più semplice e più pronta di quanto non sia ora l'istruzione.

E tanto maggiormente è necessario di andar cauti a questo riguardo, perchè dopo che per l'ultima volta si verificò la necessità di assegnare all'armata parte degli iscritti della leva di terra, i requisiti che si richiedono per l'assegnazione alla leva marittima furono ridotti in modo notevolissimo.

Comprendo che la difficoltà, se pure difficoltà può chiamarsi, non deve ritersi insuperabile e che anzi, nello stesso progetto di legge sul reclutamento potrebbero trovarsi altri mezzi per eliminarla.

Ma anche in questo è necessario di procedere col piede di piombo: perchè alcuni di quei mezzi (quali sarebbero, ad esempio, la trasformazione del volontariato di un anno pel quale in luogo del pagamento di una tassa si richiedera d'ora innanzi soltanto qualche requisito di studio, e la minor durata del servizio dei rivedibili) introdurranno nell'esercito moltissimi elementi che resteranno in servizio un anno soltanto: ed io non so se, e fino a qual punto, le esigenze speciali del servizio della flotta permetteranno all'amministrazione della marina di accettare anche queste riforme, o se non sarà opportuno di risolvere altrimenti il problema.

*
* *

Vi sarebbe ancora qualche osservazione a fare circa gli altri punti nei quali le due leggi sono difformi.

Ma io mi arresto qui perchè non è mia intenzione nè di

fare un confronto completo delle leggi stesse, nè di fare apparire più difficile che in realtà non sia la unificazione di esse.

Pur non avendo la competenza necessaria per dar suggerimenti al riguardo, io sono — al pari di molti altri — più che persuaso della possibilità di fare una legge unica per il reclutamento di tutti gli iscritti di terra e di mare, e desideroso che si giunga a questo intento.

Che anzi, ho avuto cura di accennare, quando ne ho avuto l'occasione, come a mio avviso la legge unica dovrà essere una conseguenza necessaria e non lontana delle riforme proposte dal Ministro della guerra.

Ma nello stesso tempo io ho dovuto convincermi che difficoltà da superare ve ne sono — e il poco che ho detto più sopra credo basti a dimostrarlo — e tali che il vincerle non può essere opera di pochi giorni.

Non vorrei quindi che per raggiungere con soverchia precipitazione l'intento si potesse nuocere agli ordinamenti della marina: nè meno mi dorrebbe se gli studi per toglier di mezzo quelle difficoltà allontanassero il Parlamento dalla discussione e dall'approvazione del disegno di legge sul reclutamento dell'esercito.

Vi sarebbe stato davvero da rallegrarsi se il Ministro della marina avesse, come quello della guerra, dichiarato di essere oggi stesso in grado di applicare anche al Corpo reale equipaggi la nuova legge proposta per l'esercito.

Ma poichè egli, nella grave sua responsabilità, ha creduto invece di dover dichiarare che la sua amministrazione non è preparata ancora ad una riforma così radicale, ebbene, si incominci ad approvare senza indugio la legge sulla leva di terra: e al momento opportuno, facendo tesoro dell'esperienza che dall'applicazione di essa deriverà, si vedrà poi se e fino a qual punto i suoi principi potranno essere accolti anche dalla marina.

Che se questa, pure accettandoli in massima, credesse necessario di proporvi, per la parte che la concerne, qualche norma speciale, le necessità dell'esercito e dell'armata sono

così diverse, e così diverso è il trattamento che si fa anche oggi giorno ai militari dell'uno e dell'altra, che l'introdurre nella legge qualche disposizione speciale per questi ultimi non sarebbe poi un gran male, dal momento che i principi fondamentali non potrebbero a meno, come già si è visto, di rimanere inalterati.

E così pure non sarà un gran male se, per meglio assicurare la fusione delle due leggi e far in modo che per essa non abbiano a soffrirne nè l'esercito nè l'armata, la leva marittima e quella di terra saranno per qualche tempo ancora eseguite con criteri diversi.

Ciò che deve affidarci nell'attesa si è la persuasione che nonostante la sua titubanza di oggi, anche il Ministro della marina non può avere meno vivo il desiderio di potersi intendere su questa quistione col collega della guerra, così come giunsero già all'accordo circa l'altra, di non minore importanza e che per tanto tempo si presentò non meno difficile a risolversi, del codice penale unico per l'esercito e per la marina che trovai già sottoposto all'esame del Senato.

D'altra parte, come è detto nella relazione ministeriale sul progetto di legge sul reclutamento « la legge stessa ha « un'ampiezza tale da poter corrispondere a qualsiasi even- « tualità e da non richiedere per molto tempo altre modi- « ficazioni »: sicchè non potrà nemmeno più verificarsi il caso che gli studi che saranno questa volta intrapresi per giungere allo scopo invocato abbiano a riuscire — come accadde per lo addietro — infruttuosi.

1° novembre 1893.

Dott. ANDREA ZENDRINI.

LA BATTAGLIA DEL METAURO

ESTATE, ANNO 207 AVANTI GESÙ CRISTO

(Continuazione e fine, vedi numero precedente)

Sarà bene dare un rapido sguardo al terreno attraversato da Asdrubale fra Cesano e Metauro.

Parallela al tratto di anticatena appenninica Monte Catria-Monte Nerone, si svolge il tratto di catena del San Vicino che si rompe al Furlo per dar passo al Condigliano. Questi due tratti di catena, entrambi a roccie calcari, si protendono con successive ondulazioni marnose tra Cesano e Metauro e vengono a finire sulla striscia piana, sabbiosa, littoranea, compresa tra Senigallia e Fano.

Lungo le dorsali di queste ondulazioni si svolgono delle vie naturali, pel passaggio dall'uno all'altro dei due bacini in parola, la via littoranea poi, costituisce la più facile e comoda comunicazione.

Fra le principali vie esistenti oggidì sulle ultime ondulazioni si hanno: quella che dal Cesano per la chiesa di Santa Vittoria-San Fortunato-Monteschiantello va al Metauro e l'altra che dal Cesano per Mondolfo mette alla prima a San Fortunato, dove una trasversale per San Costanzo permette di tendere ad ovest ed a nord: ad ovest verso Cerasa ed a nord verso Camminate o verso Sant'Angelo, soprastanti alla riva destra del Metauro (1).

(1) Nello svolgimento di questo studio si dovrà più volte ricorrere a nomi moderni, desunti dai fogli della carta al 75 000, di Pesaro, Fano, Senigallia ed Urbino.

Con tutta probabilità l'accampamento cartaginese sul Cesano doveva essere nella regione prossima ai due punti moderni di riva sinistra di Molino Nuovo e Molino Vecchio, la quale si presta benissimo per un accampamento, che non riuscirebbe neppure troppo lontano da Senigallia. A dedurlo dalla forza approssimativa dell'esercito (1), dalla fretta che Asdrubale aveva di sottrarsi al nemico e dal terreno, la ritirata dovette effettuarsi su più colonne: le fanterie (Galli, Liguri e Spagnoli) per le alture di Mondolfo, San Costanzo, Monteschiantello, forse per le stesse vie che si vedono oggidi e sopranominate, e la cavalleria per la pianura lungo il mare, pel terreno più favorevole. È probabile però che per avere le fanterie sotto mano Asdrubale le abbia fatte tendere tutte a Monteschiantello per poi attraversare il Metauro. La cavalleria, come arma più celere e rumorosa, deve essere stata l'ultima a muovere e per suo conto.

Le teste di colonna di fanteria, giunte al Metauro, con tutta certezza volsero a sinistra, della cavalleria non se ne sa nulla.

È strano che la cavalleria, che costituiva il nucleo migliore degli eserciti cartaginesi, non apparisca durante la battaglia. Non resta perciò che supporre, o che fu sconfitta e distrutta prima del Metauro, o che guadò questo fiume per sfuggire al nemico che l'incazzava.

Due cose sono quasi certe però, cioè che a Piacenza Asdrubale doveva avere seco la cavalleria, se poté, come asserisce T. Livio, mandare cavalieri nell'Italia meridionale con lettere per Annibale e che pure nell'accampamento sul Cesano doveva averne se « si recò con pochi cavalieri innanzi agli standardi » per eseguire una specie di ricognizione sulla fronte.

Perchè Asdrubale giunto al Metauro non passò subito sulla riva sinistra lo ha detto T. Livio, ma un rapido esame del tratto di riva destra dalla foce all'altezza del colle su

1) Per quanto incerti i dati, la forza non doveva essere inferiore ai 40.000 soldati.

qui sorge la piccola cappella di S. Angelo potrà avvalorare ancora più l'asserto.

La valle del Metauro è una valle d'erosione come tutte le altre dell'Adriatico. Nel tratto in parola si svolge su terreni marnosi di colore grigiastro. La riva destra, dalla foce fino al punto in cui il rio di Camminate immette nel Metauro, si mantiene quasi sempre alla stessa altezza, a poco più di un metro sul letto del fiume. Ad ovest di detto rio incomincia un ciglione d'erosione che segue sempre la riva del fiume ora allontanandosene ora avvicinandosi fino a confondersi con quella al colle di S. Angelo per allontanarsene ancora e lasciar di nuovo la riva bassa.

Dal punto di confluenza del rio di Camminate fino a colle in parola il fiume presenta ancora « le spesse e larghe svolte » alle quali accenna T. Livio, esistenti fino dall'epoca della battaglia. Ed è in questo tratto appunto che Asdrubale « era già deciso a passarlo ovunque », ma non poté « perchè quanto più si discostava dal mare e tanto più alte e ripide si facevano le rive ».

E così è: là dove il ciglione d'erosione va a confondersi colla vera riva del fiume, questa assume un aspetto scoeso, e quasi pare che si vada innalzando risalendo il fiume, mentre ciò avviene soltanto pel breve tratto in cui il colle di S. Angelo si rompe sul fiume.

Si abbia ben presente la configurazione del suolo, si ricordi che il Metauro doveva avere acqua in abbondanza e facilmente si potrà comprendere tutta l'incertezza del generale cartaginese.

Ad assicurarsi che Asdrubale era giunto a quel tratto di fiume basta un calcolo relativamente semplice: circa le nove di sera egli moveva silenziosamente dall'accampamento sul Cesano diretto al Metauro. Le colonne di fanteria dovevano percorrere attraverso alle alture di Mondolfo, San Costanzo, Monteschiantello, 12 chilometri circa. Tenuto conto della profondità delle colonne, della mancanza di guide, dell'oscurità della notte e dell'incertezza sui luoghi, è da supporre che le teste di colonna non avranno fatto più di 3 chilometri

all'ora: per giungere al fiume, saranno quindi loro abbisognate quattro ore circa. Ecco così che saranno giunte al Metauro all'una dopo la mezzanotte.

L'alba in estate spunta verso le tre antimeridiane; ad Asdrubale quindi non rimanevano che due ore di marcia prima della luce del giorno.

E la marcia lungo la riva del fiume in attesa della luce del giorno è appunto marcia brava lungo le « spesse e larghe svolte del fiume », tanto breve che Asdrubale il quale teme da un momento all'altro d'aver il nemico alle calcagna, è « già deciso a passare ovunque il Metauro, prima che la luce del giorno gli additi il guado ». Se non lo passa si è per un solo motivo: perchè glie lo impedisca l'altezza della riva. E la riva alta si trova appunto presso la posizione di S. Angelo, da noi citata, distante appena 4 chilometri dalle comunicazioni della dorsale di Monteschiantello.

Per fare 4 chilometri in un terreno piuttosto difficile, e forse allora boschivo, come quello della riva destra del Metauro, a profonde colonne sarà occorsa certamente una buona ora e mezza: ecco che si avrebbe la coincidenza dell'altro fatto che Asdrubale poco prima dello spuntare dell'alba era raggiunto dai nemici.

Se si può dubitare dell'iniziativa di Claudio Nerone e quasi negare la marcia sorprendente del suo esercito, bisogna d'altra parte convenire che la descrizione di T. Livio nella ritirata di Asdrubale, non potrebbe essere più chiara, nè più convincente.

Dopo aver esaminato attentamente il terreno reca stupore anzi che qualcheduno sia riuscito a stabilire altrove il luogo della battaglia e sulla riva sinistra del Metauro (1).

La battaglia venne data sulla destra e fu battaglia for-

(1) Oltre il Tapincci già citato, nel suo studio, sono dello stesso parere il MOMMSEN, *Histoire Romaine*, tomo I, L. pag. 235; il VAUBONCOEUR, *Campagnes d'Annibal*, vol. III, pag. 60; ed il CHAMBA, *Italy*, vol. I, pag. 260, questi grandi storici si limitano però a dire che la battaglia venne data sulla sinistra del Metauro, senza fissarne la località. L'ARNOLD, *Rome*, vol. III, pag. 370, che percorse palmo a palmo le rive del Metauro fa dare invece la battaglia sulla riva destra e verso la foce del fiume.

zata, non voluta. Coloro che vogliono asserire diversamente dimostrano di non aver giustamente interpretato T. Livio, che, se poteva avere qualche interesse a fare un eroe di Claudio Nerone, non doveva averne proprio nessuno a far accadere la battaglia piuttosto sulla riva destra che sulla sinistra del Metauro.

Asdrubale operò in questa campagna colla stessa tattica dimostrata nelle campagne di Spagna: sfuggire al nemico e porre fra i due eserciti un fiume per temporeggiare e provvedere al seguito delle operazioni.

Sarà utile dare uno sguardo alla battaglia, e poichè fortuna volle salvare il brano delle storie di Polibio che la narra, sarà bene attenersi alla traduzione di quello:

«.... Siccome gli affari non ammettevano indugio, poichè i nemici schierati si facevano innanzi, così fu costretto a far prendere l'ordine di battaglia agli Spagnoli ed ai Galli che aveva seco. Collocati innanzi i dieci elefanti, aumentata la profondità delle file e ridotto in breve spazio tutto l'esercito, si pose al centro presso agli elefanti e diede l'assalto all'ala sinistra dei Romani, deciso a vincere o morire in quella battaglia.

Livio Salvatore intanto, andava incontro ai nemici con passo grave ed affrontandosi colle sue forze, combatteva valorosamente, Claudio Nerone, che comandava l'ala destra non poteva marciare avanti e circondare l'ala sinistra degli avversarii, a causa del difficile terreno che aveva innanzi sul quale Asdrubale aveva fatto assegnamento per attaccare la sinistra dei nemici. Per non rimanere inerte, dalle stesse difficoltà trasse consiglio per agire. Presi dalla destra i soldati che erano dietro alla fronte di combattimento assali sul fianco sinistro i Cartaginesi che erano sugli elefanti. Fino a quel momento la vittoria era stata dubbia perchè i soldati d'ambe le parti avevano combattuto con ugual valore spinti anche dalla disperazione. Erano poi stati aiutati dagli elefanti che per sfuggire alla morte, per istinto, avevano recato danno ai Romani ed agli Spagnoli, ma quando Claudio assallì il tergo dei nemici la pugna divenne ineguale. Mentre

gli uni investivano la fronte, gli altri attaccavano il tergo degli Spagnoli, per cui accadde che la maggior parte di questi fu distrutta.

Sei degli elefanti furono uccisi ed i quattro ch'eransi spinti fra le file romane furono presi e privati dei guardiani.

Asdrubale finì la vita combattendo

I Romani poichè ebbero vinto, spogliarono subito il campo dell'avversario e scannarono molti Galli che presi da ubriachezza giacevano distesi sulla paglia.

Nella pugna morirono non meno di 10,000 fra Cartaginesi e Galli e 2000 Romani.

Vivi furono presi alcuni illustri Cartaginesi, gli altri perirono (1) ».

E per convalidare questa narrazione scritta colla semplicità del soldato, sarà opportuno tradurre anche il passo di Tito Livio.

Sebbene esposto con uno stile non del tutto militare fornirà numerosi particolari importanti per fare un rapido esame della battaglia.

« Primo giunse Nerone con tutta la cavalleria, poi Lucio Porcio con quei della leggiera armatura, i quali molestando da ogni parte e percotendo le genti lasse e stanche molto le danneggiavano. Asdrubale, abbandonata la marcia che assomigliava quasi ad una fuga, voleva fortificarsi sopra un colle lungo la riva del fiume, quando giungeva Livio Salinatore con tutte le fanterie armate, in una formazione atta tanto alla marcia quanto al combattimento.

Poichè i Romani ebbero riunite tutte le genti e le schiere furono ordinate, Claudio prese il comando dell'ala destra, Livio della sinistra ed al centro fu collocato il pretore Porcio Licinio.

Asdrubale, lasciata da parte l'idea di fortificarsi, visto

(1) POLIBIO, *Avanzi* Libro XI, 1, 2, 3.

ch'era necessario combattere, collocò sulla fronte ed innanzi agli standardi gli elefanti, presso quelli ed all'ala sinistra i Galli, ed egli cogli Spagnoli ed i veterani, rimase all'ala destra di fronte a Livio Salinatore. Disposero i Liguri al centro dietro agli elefanti.

La schiera era più lunga che larga.

I Galli erano coperti in parte dalla schiena di un colle che si distendeva oltre nel piano.

La fronte degli Spagnoli s'attaccò coll'ala sinistra dei Romani mentre tutta l'ala destra se ne stava ancora neghittosa.

Il colle detto, interposto fra le due schiere nemiche, faceva sì che l'ala destra romana non poteva assaltare nè essere assaltata tanto di fronte quanto di fianco.

Tra Livio ed Asdrubale ferveva aspra la lotta e da ogni parte cadevano morti i combattenti. Quivi infatti erano entrambi i capitani (1), gli Spagnoli, soldati vecchi e pratici nella guerra contro ai Romani ed i Liguri gente fiera in guerra. Gran danno poi avevano arrecato ad ambe le parti gli elefanti.

Claudio essendosi invano sforzato di attaccare di fronte, prese alcune schiere dell'ala destra romana, dove nulla v'era a fare, urtò la sinistra nemica, tanto improvvisamente, che i suoi quasi non se n'accorsero. E fu tale la sua rapidità che appena attaccato il fianco fu alle spalle.

Così gli Spagnoli ed i Liguri in un momento si trovarono colpiti di fronte, sui fianchi ed a tergo. La morte raggiunse perfino i Galli ma ivi la lotta fu poco accanita perchè la maggior parte estenuati dal sonno, dalle fatiche e dal caldo si lasciavano trucidare o far prigionieri.

Asdrubale vedendo che la vittoria era certa dei Romani,

(1) Entrambi i capitani, cioè Asdrubale e Livio Salinatore. Questi doveva avere la supremazia sul campo di battaglia romano prima di tutto perchè in quel momento la guerra era nella sua provincia o poi perchè aveva il comando della maggior parte delle forze.

per non sopravvivere a quell'esercito che aveva seguito il nome suo glorioso, spronato il cavallo, si gettò tra le schiere nemiche dove trovò eroica morte.

Rimasero uccisi 56000 Cartaginesi e 5400 furono fatti prigionieri. Dei Romani rimasero sul terreno 8000.

L'eccessiva carneficina venne a nausea fino ai vincitori, sicchè nel dì seguente Livio proibì s'inseguisse una frotta di cavalieri galli dicendo: *vivano ed avanzino messaggi della loro disfatta e del nostro valore!* (1).

Udita la narrazione dei due storici antichi non sarà inutile dare uno sguardo al probabile campo di battaglia (2).

Chi risalga il Metauro per 7 chilometri circa dalla foce, dopo aver seguito il fiume nelle sue «spesse e larghe svolte», trova che per un buon tratto la riva destra si presenta alta e ripida.

In questo tratto un colle — che dalla cappella ch'oggi vi è eretta può dirsi di S. Angelo — cade sul fiume, rotto verso la sua metà da un burrone, sul cui fondo scorre un rigagnolo senza nome.

Forse, quel colle fu il campo della cruenta lotta e quel burrone dovette dividere le schiere nemiche a fronte.

Il terreno del campo di battaglia può essere limitato: ad oriente dalle colline di S. Costanzo, ad occidente dal Fosso di Feriano, al nord del Metauro ed a sud dal declivio settentrionale della dorsale su cui si svolge la strada S. Costanzo-Cerasa.

Questo terreno, quantunque elevato un centinaio di metri sul Metauro, si presenta alla testata del burrone quasi pianeggiante; in questa località perciò sono possibili gli spostamenti innanzi ed indietro sulla fronte. Vicine alla riva del Metauro invece, il burrone si fa largo, a rive molto ripide, specialmente la destra e riesce impossibile l'avanzare tanto da una parte quanto dall'altra.

(1) Livio, XXVII, 49.

(2) Vedi carte al 75000, foglio di Fano e di Senigallia.

Un cucuzzolo sulla sinistra fornisce una facile copertura a truppe che dal Metauro, rimontata la strada che conduce alla Fiorenzuola, abbiano presa posizione ad ovest della dorsale del colle di S. Angelo.

Il terreno sulle due rive del burrone ha una larghezza di circa due chilometri. La distanza orizzontale fra le due rive varia da pochi metri all'origine a centocinquanta metri circa allo sbocco nel fiume.

Forse sulla destra del burrone si schierarono i Romani e sulla sinistra i Cartaginesi.

Ecco come i due eserciti potevano essere giunti a quelle posizioni.

T. Livio, dopo avere vagamente detto che «l'accampamento del console Marco Livio Salinatore era presso a Senigallia», con ulteriori dati permette di stabilirne la posizione sulla destra del Cesano. Infatti, l'accampamento cartaginese «era lontano circa 500 passi da quello romano» ed Asdrubale prima della ritirata aveva inviate ricognizioni al fiume.

Non è facile stabilire esattamente la posizione dell'accampamento, siccome però era di fronte a quello cartaginese, pel quale ne fu stabilita una probabile, così si può ritenere che fosse sui colli di riva destra del Cesano, dove oggi sorge il piccolo oratorio del monte. A credere ciò induce anche il fatto che quando «Claudio Nerone fu vicino all'accampamento di Livio Salinatore, si fermò al coperto di alcuni monti, per non giungere prima di notte». Ed appunto a sud-est dell'oratorio, verso Scapezzano, vi sono dei monti atti a coprire truppe che tendono a Cesano. Non appena i Romani s'accorsero della ritirata d'Asdrubale, forse poco dopo che la cavalleria cartaginese aveva abbandonata, per ultima, la riva sinistra del Cesano, non indugiarono a cercare il contatto del nemico.

Pare che muovessero su tre colonne e probabilmente: prima la cavalleria con Claudio Nerone per la pianura lungo il mare per raggiungere più presto i nemici sulla più probabile via di ritirata, poi Porcio Licinio colle fanterie leg-

giere per la dorsale della chiesa di Santa Vittoria e Monteschiantello ed infine Livio con quelle armate per la via di Mondolfo, San Costanzo, diretto al Metauro con largo giro per Fiorenzuola.

Perchè infatti T. Livio dica « poichè i Romani ebbero riunite tutte le genti » è da supporre ch'essi fossero giunti al Metauro su più colonne.

I Romani nell'avanzata devono certamente aver seguite le orme dei Cartaginesi, ed il loro disegno dev'essere stato d'investirli da tutte le parti per costringerli a battaglia col fiume alle spalle. Ed in parte vi riuscirono; ma neppure si può condannare Asdrubale, se, accortosi del nemico a tergo, prese l'eroica risoluzione di combattere sulla destra del Metauro. Una vittoria poteva ancora aprirgli la via al Piceno, una sconfitta salvava sempre l'onore delle armi. Sarebbe stato invece grave errore del capitano quello di far guadare il fiume, in qualsiasi punto, a soldati stanchi e demoralizzati col nemico alle spalle: una disastrosa fuga non avrebbe salvato da sicura carneficina i Cartaginesi ed i Romani avrebbero vinto con poca fatica.

Asdrubale quindi, dando battaglia, agì abilmente, e se al momento della partenza le guide non lo avessero abbandonato è da supporre che sarebbe giunto a guada in tempo il fiume con tutto l'esercito che aveva sottomano.

È tanto vero che il Metauro doveva aver acqua in abbondanza, che, come Asdrubale tentò porre il fiume fra i due eserciti, così i Romani cercarono di obbligare il nemico a combattere col fiume alle spalle.

Può darsi, che Claudio Nerone abbia raggiunta o sopraffatta la retroguardia della cavalleria cartaginese e Marotta e che poi in un secondo scontro abbia battuto il grosso di quella a Sant'Egidio e costretti gli avanzi a guada il Metauro. Se così non fosse bisognerebbe supporre o che tutta guadasse il Metauro prima di essere raggiunta dal nemico, ed in tal caso è strano che nessuna notizia di essa sia rimasta, o che Asdrubale non avesse cavalleria e fu già detto di doverne dubitare.

Invece i due detti combattimenti troverebbero la loro sanzione nelle ossa umane di epoca antica che vengono spesso trovate tanto a Marotta quanto a S. Egidio.

Claudio Nerone, giunto al Metauro, volse certamente a sinistra, forse perchè ebbe sentore delle colonne cartaginesi che raggiunse. A lui tenne dietro Porcio Licinio, disceso forse dall'altura di Monteschiantello, ed uniti incominciarono a molestare da ogni parte i nemici.

Asdrubale deve avere approfittato del primo ostacolo naturale che poteva salvarlo dalla cavalleria, per tentare di fortificarsi in posizione favorevole.

Probabilmente la cavalleria romana si arrestò al burrone lo stesso la fanteria leggera per non esporsi da sola, ed il generale cartaginese con parte dei suoi, forse i Galli, risalito dalla riva del Metauro, il fianco occidentale del colle di S. Angelo, incominciò ad afforzarvisi.

Rimarrebbe così spiegato come Claudio Nerone si trovasse sulla destra del burrone e presso alla riva del Metauro ed anche in certo modo come Porcio Licinio potesse essere alla sua sinistra.

Non così facile invece la cosa riesce per la parte cartaginese, ma una soluzione potrebb'essere questa: tutte le teste di colonna, meno quella dei Galli, giunte al burrone, ne risalirono la riva destra, passarono sulla sinistra e si disposero a battaglia fronte a oriente.

I Liguri riuscirono di fronte alla frontiera di Porcio Licinio e gli Spagnoli alla loro destra dove per qualche tempo non ebbero nemici sulla fronte. I Galli invece dovettero marciare lungo la riva del fiume con Asdrubale, e più lentamente delle altre colonne per le cause dette, fino al momento in cui furono attaccati dalla cavalleria. Per sfuggire a questa, forse riuscirono con uno sforzo disperato a varcare l'estremità nord del burrone e poterono riunirsi sul colle di S. Angelo il quale « non permetteva d'assaltare nè d'essere assaltati, tanto di fronte quanto di fianco ». Infatti « Asdrubale voleva fortificarsi sopra un colle lungo la riva del fiume quando giungeva Livio Salinatore con

tutte le fanterie armate, in una formazione atta tanto alla marcia quanto al combattimento » ci dice T. Livio. Probabilmente il console romano veniva dalla direzione di S. Costanzo.

Ecco così che si hanno le due linee nemiche al completo. Ad occidente del burrone: i Galli alla sinistra, i Liguri al centro cogli elefanti sulla fronte, gli Spagnoli alla destra; ad oriente: Claudio Nerone colla cavalleria a destra, Porcio Licinio colla fanteria leggera al centro e Livio Salinatore colle fanterie armate a sinistra.

Asdrubale è rimasto cogli Spagnoli, cioè sul tratto più esposto della fronte: ha la direzione della battaglia ma i suoi soldati sono stanchi ed avviliti, Claudio Nerone e Livio Salinatore invece comandano ciascuno un'ala, ma i loro soldati non anelano che alla vittoria.

Polibio non accenna né alle fanterie di Porcio Licinio, né ai Liguri; li avrà forse omessi perchè unità minori: è certo però che dovevano essere fra i combattenti s'erano negli accampamenti sul Cesano.

La battaglia sembra che incominciasse dalla destra cartaginese: Polibio dice che Asdrubale « diede l'assalto all'ala sinistra dei Romani » T. Livio che « la fronte degli Spagnoli s'attaccò colla sinistra dei Romani » questi soggiunge che l'ala destra romana se ne stava neghittosa, quegli che la medesima « non poteva marciar avanti e circondare l'ala destra degli avversarii a causa del difficile terreno che aveva innanzi ».

Le prime a cozzare insieme furono adunque la destra cartaginese e la sinistra romana mentre la sinistra cartaginese e la destra romana rimasero ferme. Dopo quanto riguarda l'inizio della lotta, le interpretazioni date a quanto narrarono i due storici antichi sulla battaglia, sono varie: gli storici militari si limitano a dire che Nerone non potendo attaccare di fronte girò di fianco andando ad attaccare i Cartaginesi alle spalle; quelli civili si dilungano: e chi fa girare il fianco destro e chi il sinistro; chi vuole

i Cartaginesi schierati più in lungo che in largo e chi più in largo che in lungo.

T. Livio dice che « la schiera era più lunga che larga » e Polibio che Asdrubale aveva « accresciuta la profondità delle file e recato in breve spazio tutto l'esercito », per conseguenza sembra chiaro che l'esercito di Asdrubale doveva essere schierato in un ordine ristretto e profondo, cioè con breve fronte e molta profondità, come appunto viene a permetterlo il terreno. Probabilmente l'ala destra e l'ala sinistra cartaginese devono aver serrato sul centro e ciascuna grande unità sulla testa: dev'essere così risultata una formazione fra la falange greca e la legione romana. Ecco come varie decine di migliaia di uomini poterono occupare una fronte ristretta e di poco superiore ai due chilometri.

Sarà bene fermarsi un momento sull'azione di Claudio Nerone.

La posizione cartaginese di sinistra veniva a costituire la fronte difensiva, durante la battaglia infatti i Galli non si mossero. L'avanzata degli Spagnoli a destra doveva perciò portare ad una scissione in due della fronte cartaginese.

Ne approfittò Nerone per urtare contro al fianco sinistro degli Spagnoli (1) ed i primi che colpì — dice il Polibio — furono « i Cartaginesi ch'erano sugli elefanti ». Ora è noto che gli elefanti erano innanzi al centro: avanzando si erano gettati sulle truppe di Livio con un movimento convergente rispetto all'attacco fatto dagli Spagnoli.

Se i primi che Claudio Nerone incontrò furono gli elefanti, egli non girò già dietro l'esercito romano, ma si gettò direttamente contro al fianco sinistro che gli presentava la destra cartaginese ch'aveva avanzato. L'attacco del fianco destro cartaginese, passando dietro ai proprii, avrebbe condotto Claudio Nerone ad un giro troppo lungo e tale che forse non avrebbe neppure potuto prevedere dove sarebbe

(1) Non sembra costante quanto asserisce il Tarducci circa il *sinistrum* di Livio che vuole sia un lapsus calami; potrà riuscir comodo a lui ma Livio deve certamente aver voluto dire *dextrum* com'è scri to nel testo latino.

andato a finire. Fu invece la rottura della fronte cartaginese che permise al console romano d'infiltrarsi per agire alle spalle del nemico.

Dopo aver messa in dubbio la famosa iniziativa di Claudio Nerone nel campo strategico si è quasi indotti a far altrettanto nel campo tattico: egli fece ciò che doveva e nulla più; se avesse agito diversamente meriterebbe il biasimo di qualunque soldato.

Tito Livio, al solito non trascura di dar risalto al movimento del console, ma sarà bene non dimenticare l'epoca in cui quello scriveva e la famiglia alla quale apparteneva Claudio Nerone.

Tito Livio trasse dagli annalisti e copiò su Polibio, Silio Italico attinse da T. Livio ed Appiano dai precedenti; non v'ha quindi nulla da stupirsi se ciò che dice l'uno è ripetuto dagli altri.

Due parole sulle perdite: Polibio dice che in questa battaglia « morirono non meno di 10,000 fra Cartaginesi e Galli e 2000 Romani » e Livio che « rimasero uccisi 56,000 Cartaginesi ed 8000 Romani ». La forza totale di ciascuna parte doveva oscillare intorno ai 60,000 uomini (1): sembrano quindi pochi i 2000 morti romani in una battaglia che dovette durare dal mattino fin'oltre al mezzogiorno e troppi i 56,000 morti cartaginesi, che forse non erano neppure tanti a combattere.

Forse Polibio s'avvicina al vero per le perdite cartaginesi e T. Livio per quelle romane: se l'errore di Polibio per quelle romane però dev'essere piccolo, quello di T. Livio per le cartaginesi dev'essere enorme.

Questo studio si proponeva di giungere ad una conclusione

(1) I due storici antichi non danno la forza numerica delle due parti combattenti; se non riesce difficile calcolare quella dei Romani in base alla forza normale delle legioni, aumentata del 25 per cento portata da C. Nerone, riesce quasi impossibile stabilire quella dei Cartaginesi. Siccome però la forza dei Romani doveva essere di circa 60,000 uomini, così è da ritenere che quella di Asdrubale, che cercò evitare la battaglia, fosse minore. Quella data da Appiano di 48,000 fanti, 8000 cavalli e 13 elefanti sembra però troppo poca.

non priva di qualche fondamento, dal punto di vista storico e militare sul luogo della battaglia: dopo quanto è stato detto pare che senza tema d'errare si possa stabilire che la battaglia fu data sul colle di S. Angelo.

Là il terreno risponde esattamente alla descrizione di T. Livio; là il burrone delinea perfettamente la posizione dei due eserciti a fronte, là il colle dei Galli, le spesse e lunghe svolte del fiume, l'altezza della riva, il terreno difficile innanzi alla cavalleria di Claudio, tutto vi trova riscontro.

E quasi non bastasse; poco più di mezzo chilometro a sud della cappella di S. Angelo, nel terreno, vicino ad una casetta, si trovano ancora delle ossa umane di data certamente antichissima.

Le settanta e più generazioni che hanno lavorate e calpestate quelle zolle non sono riuscite a far scomparire tutti i numerosi avanzi della terribile battaglia!

Non più tardi dell'anno scorso alcuni contadini nello scavare un orto, là vicino, vi rinvennero vari scheletri umani quasi completi, di epoca remota.

Sempre presso quella casetta s'interna nel colle una grotta detta di S. Paterniano, abitazione forse di trogloditi dell'età primitiva. Là in quella grotta, numerose ossa spezzate sono riunite ai piedi di una tarlata croce ed altre sono disposte nei crepacci del macigno.

Di quelle ossa nessuno sa nulla: i contadini raccontano che le hanno sempre viste là dentro, ma tutto dice che sono antichissime e che vi furono trasportate.

Forse quelle ossa sono tutti resti mortali della battaglia del Metauro: sparse dapprima su tutto il terreno circostante al burrone furono raccolte in tempi diversi da pietosi contadini e riunite in quella grotta.

Ed appunto sul terreno prossimo a quella casetta le fanterie armate di Livio Salinatore devono aver dato il contrassalto agli Spagnoli, là presso devono aver cozzato più volte assieme Spagnuoli, Liguri e Romani, là presso Claudio Nerone dev'essere piombato sul fianco sinistro cartaginese.

Al nord invece, verso la cappella di S. Angelo, dove i nemici dovettero essere forzati a rimanere di fronte, non rimane alcuna traccia di resti mortali.

Sul declivio del colle a nord-ovest di Camminate si trova ancora, a circa mezzo metro sotto terra, qualche tratto di allineamenti di grossi ciottoli; i quali, trasportati a mano dal letto del fiume, devono aver servito a segnare l'orlo di un basamento di tende militari romane (1). Non si saprebbe spiegare altrimenti l'esistenza di quei ciottoli in un terreno marnoso come quello dei colli sulla destra del Metauro, ch'è affatto privo di pietre.

Su quel declivio devono essersi accampate e riposate le legioni di Livio Salinatore, dopo la battaglia, prima di recarsi a Roma a ricevervi gli onori del trionfo. Ecco un altro dato che può, in certo modo, confermare il nostro asserto.

È vero che presso Urbania doveva esistere un monumento i cui resti furono battezzati col nome di Tomba di Asdrubale e che corre la tradizione fra i paesani che in quei dintorni sia accaduta la battaglia del Metauro, ma mentre la tradizione è troppo recente, gli avanzi del monumento sono tanto antichi da non potervi prestar sicura fede.

Pare infatti che la tradizione debba datare soltanto dall'epoca del risorgimento letterario, quando ogni piccolo storico locale scriveva più che la storia l'apologia del proprio paese natio (1), mentre riesce ben difficile precisare i secoli d'esistenza delle poche pietre che rimangono dell'antico monumento.

È uno storico marchigiano del principio del secolo diciassettesimo che osa asserire che il sepolcro di Asdrubale fu eretto presso Urbania, dopo la battaglia, per ordine degli stessi consoli romani (2). Pare ben strano però che nessuno storico prima di lui attraverso mille ottocento anni non ne abbia fatto parola.

(1) Le tende romane sorgevano per lo più per mezzo di antenne confitte nel suolo sopra le quali venivano distese tele e pelli. Le antenne venivano assicurate al suolo co. mezzo di grossi ciottoli.

Pochi avanzi sconnessi d'una tomba e l'eco d'una incerta tradizione non debbono però mutare le conclusioni alle quali ha condotto lo studio delle antiche fonti e l'esame del terreno. Fino a sicura prova in contrario non sarà quindi infondato il ritenere che le sorti di Roma furono decise sulla destra del Metauro e precisamente sul colle di S. Angelo.

(1) Nelle biblioteche locali di Fano, Pesaro, Senigallia, Fossombrone e Urbino abbondano gli opuscoli di vari scrittori del secolo scorso. I quali, quasi tutti, vogliono che la battaglia del Metauro sia stata data presso il loro paese natio.

(2) SEBASTIANO MACCI DURANTINO *Historia de Bello Hasdrubatis* — 1613

PITTALUGA VITTORIO
Capitano di fanteria.

NOTIZIE POLITICO-MILITARI ITALIANE

Nella precedente dispensa abbiamo narrato come il governo del Re, proclamando lo stato d'assedio in Sicilia ed affidando la somma dei poteri civili e militari a un generale dell'esercito, riuscisse a ristabilire l'ordine in tutta l'isola con una prontezza che superò le speranze e senza bisogno di ricorrere alle sanguinose repressioni che molti temevano; ora diremo come, in simile guisa, cogli stessi mezzi ristabilisse l'ordine nella Lunigiana.

In questa provincia, e specialmente nei dintorni di Massa e Carrara, dove abbondano gli scalpellini e i minatori delle cave di marmo, notavasi fin dal principio del mese nella classe operaia un certo fermento, non dipendente dalle stesse cause che avevano prodotto i disordini in Sicilia, ma dal desiderio di approfittare di questi per commetterne altri peggiori.

Verso la metà del mese, alcune centinaia di operai, obbedendo a una parola d'ordine, abbandonarono i lavori, si riunirono in bande e si misero in aperta rivolta.

Non v'era tempo da perdere nè da usare riguardi, tanto più che qui non trattavasi, come in Sicilia, di contadini esasperati dalle angherie e spinti agli eccessi da sobillatori, ma di veri malintenzionati che intendevano levare la bandiera dell'anarchia, muovendo guerra alle istituzioni, alla società, alla patria.

La prontezza e l'energia del governo fu pari alle esigenze della situazione. Il 16 gennaio un decreto reale proclamava lo stato d'assedio in tutta la provincia di Massa e Carrara, e nominava commissario straordinario con pieni poteri in detta provincia il maggior generale Nicola Heusch.

La relazione dell'onorevole Crispi, che accompagna il R. decreto

spiega in modo incisivo le ragioni del medesimo e il carattere dei disordini nella Lunigiana.

« Gli anarchici di Massa e Carrara, raccolti in bande armate, scorrazzano quelle contrade a fini criminosi, rompendo i fili telegrafici, ostruendo le strade, attaccando insidiosamente la forza pubblica.

« Il loro numero, le violenze usate contro gli operai ai quali vogliono imporre lo sciopero, i loro tentativi, bastano ad indicare lo scopo cui mirano. Già avvennero parecchi scontri fra codesti facinorosi ed i carabinieri, fra i quali si ebbero a deplorare dolorose perdite. Finalmente ne seguì un combattimento presso Carrara, dove i ribelli volevano introdursi per promuovervi la insurrezione, ma ne furono respinti, lasciando sul terreno parecchi morti o moltissimi feriti.

« Il moto non è politico, ma ha tendenze antisociali, proposito accennante alla dissoluzione nazionale a danno delle proprietà, a distruzione della famiglia.

« Dal contegno, dagli atti, dai programmi di cotesti nemici della patria sorge legittima la presunzione che i fatti di Massa e Carrara si colleghino a quelli di Sicilia. Bisogna colpire nel nascere cotesti conati di barbarie con mezzi pronti e sicuri ».

* *

Ed i mezzi pronti e sicuri ebbero pronto e sicuro effetto. Qui b'ogna notare che la nomina del generale Heusch a commissario in Lunigiana, felicissima come quella del generale Morra in Sicilia, fu il coronamento delle misure del governo e non ultima causa dei risultati ottenuti.

Il generale Heusch partì immediatamente per Massa, stabilì la sua residenza nel palazzo ducale, emanò un proclama alla popolazione, uno alla truppa e prese subito le disposizioni occorrenti, non solo per mantenere l'ordine nella città, ma per dare la caccia alle bande in campagna.

A quest'uopo erano state rinforzate le guarnigioni ordinarie, aumentati i carabinieri e posto a disposizione del commissario straordinario un battaglione di alpini.

Le bande dei rivoltosi non opposero resistenza; visto che si faceva davvero, si sciolsero in piccoli gruppi e si dispersero. Ora a decine a ventine d'individui per volta si arrendono, e il tribunale di guerra istituito a Massa avrà più lavoro a giudicarli e punirli che non ne ebbe la truppa a combatterli.

Così finirono i moti da cui i nostri nemici speravano la rovina di Italia.

* *

Il 22 corrente fu pubblicato un R. decreto con cui la sessione del Senato del Regno e della Camera dei deputati venne prorogata a tutto il 20 febbraio prossimo venturo.

Il decreto non è preceduto da nessuna relazione, ma le ragioni di questa misura appaiono chiarissime.

Il Gabinetto ha sperato con ragione che nel frattempo sarebbero migliorate le condizioni generali della pubblica sicurezza, specialmente nelle provincie dove sono accaduti gravi disordini e di potersi quindi presentare alla Camera senza l'anormalità dello stato d'assedio. Esso si è preoccupato inoltre della possibilità che taluni discorsi, pronunziati dalla tribuna della Camera, potessero soffrire nelle passioni non spente, e far divampare nuovi incendi.

A queste ragioni forse se ne aggiunsero altre che la stampa politica ampiamente discusse e che noi tralasciamo perchè estranee all'indole di questa breve rassegna; diremo solo che questa misura fu accolta dal paese come una misura di sicurezza e di buon governo; anzi avrebbe forse fatto impressione anche migliore se la sessione parlamentare fosse stata prorogata a più lunga scadenza.

Solo qualche organo personale di deputati d'opposizione e qualche organo di partiti estremi se ne lagnarono, ma senza trovar eco neppure nel proprio partito. E che dipende non solo dall'avere il paese compreso le ragioni del Governo, ma forse più dall'essere questo paese ormai sazio d'infconde chiacchiere parlamentari e di scandali fecondissimi.

* *

Nessun altro fatto degno di nota avvenne nella quindicina se ne toglie il panico ingiustificato che colpì i borsieri e i proprietari di depositi alle banche, in seguito a una notizia non vera riguardante la mobilitazione della Croce Rossa in Sicilia. Questo panico, che durò qualche tempo anche dopo scoperta la falsità della notizia, non fa onore né al criterio, né al coraggio, né al patriottismo delle persone sopra indicate e mostra d'altra parte quanto accurata debba essere la sorveglianza del governo sui telegrammi, sieno pure quelli dell'Agenzia Stefani.

Come il paese è sazio di chiacchiere e di scandali parlamentari così è anche sazio di quelle libertà che recano guai.

* *

A Camera chiusa, le questioni politico-militari furono discusse dalla stampa, specialmente quelle che si riferiscono alle economie da farsi sui bilanci della guerra e della marina. Perché, non giova illudersi, e su questi bilanci che specialmente si porterà la fatica.

Certo che la situazione interna e internazionale è poco propizia alle economie militari; certo che non fa bella impressione sentire da tutte le parti riducete l'esercito, mentre l'esercito sta ancora combattendo per salvare la società dall'anarchia; ma le condizioni finanziarie del paese sono tali che impongono l'abnegazione a tutti e l'esercito e l'armata sono sempre pronti a darne l'esempio.

Risparmiare la forza combattente e il materiale necessario a combattere, economizzare sul resto quanto è possibile senza riguardo alcuno, era la massima già adottata dalla precedente amministrazione della guerra, è la massima accettata dalla nuova.

Le economie che il nuovo Ministro della guerra intende apportare nel suo bilancio sono anzitutto quelle stesse che emergono dal progetto sull'ordinamento dell'esercito presentato dal Ministro precedente e delle quali abbiamo altra volta parlato, coll'aggiunta di quelle risultanti dall'abolizione di alcuni (magari di tutti) i collegi militari, dalla riunione della scuola militare di Caserta con quella di Modena, dall'abolizione della scuola di sanità militare in Firenze, dall'abolizione dell'ispettorato di sanità militare (che verrebbe sostituito con una direzione generale del servizio sanitario presso il Ministero della guerra), da opportune riforme nel sistema di vestiario della truppa, ecc. ecc.

A quanto ascenderanno tutte queste economie? A sei, a dieci, a dodici milioni? È difficile dirlo in modo preciso, perchè alcune delle accennate riforme in vista sono ancora allo studio; come pure è difficile dire per ora quanta parte delle economie stesse andrà a beneficio della forza biannata o di servizi militari in sofferenza e quanta sarà devoluta a sollievo dell'erario. Il certo si è che non tutte le progettate riforme potranno dare economie immediate.

* *

Per sopperire alle spese prodotte dal richiamo sotto le armi di parte delle classi 1869 e 1868, si ricorrerà a un ingegnoso espediente riflettente la nuova eva, della quale, come è noto, furono già chiamati gli iscritti assegnati all'arma di cavalleria. Gli altri si chiameranno verso

i primi di marzo; ma invece di chiamare l'intero contingente, si limiterà l'appello a soli 80 mila uomini, lasciando a casa i rimanenti 20 mila circa, che verranno sotto le armi colia leva del 1874.

Questa misura però non significa abbandono del sistema della categoria unica; soltanto i 20 mila uomini, che avrebbero dovuto congedarsi prima, si chiameranno dopo, realizzando così sul corrente esercizio una economia di circa nove milioni, che servirà per colmare o almeno diminuire, nelle casse dell'erario, il vuoto ragionato dai richiami di classi. Essa avrà inoltre il vantaggio morale di evitare i congedi anticipati per estrazione a sorte, dei quali l'esperienza ha dimostrato i gravi inconvenienti.

Negli anni venturi, siccome il bilancio della guerra avrà un sollievo dalle economie cui abbiamo sopra accennato, perciò si potrà gradatamente (forse fino dall'esercizio 1896-97) forse in modo che, fra il contingente prelevato sulla leva dell'anno e quello rimasto dalla leva precedente, si abbia una cifra eguale a quella del contingente intero.

La data del congelamento, unica per tutta una classe, sarebbe in massima fissata per la metà di settembre; la chiamata della nuova, è intenzione del Ministro della guerra di riportarla al mese di novembre e si spera di potervi riuscire fino dall'anno venturo.

Abbiamo parlato più volte nelle precedenti rassegne dei due importantissimi progetti di legge pendenti davanti al Parlamento, cioè quello sull'avanzamento e quello sull'ordinamento dell'esercito.

Ora l'on. Ministro della guerra avrebbe l'intendimento di ritirare, a suo tempo, l'uno e l'altro; ma questa misura non è consigliata dall'essere i criteri dell'attuale amministrazione della guerra differenti da quelli contenuti negli anzidetti progetti, sibbene da gravi ragioni di opportunità, essendo nelle presenti condizioni parlamentari molto difficile, per non dire impossibile, ottenere una pronta discussione e approvazione di leggi così complesse e di tanta importanza. D'altronde alcuni dei provvedimenti in esse contenuti non soffrono indugio. Per quanto riguarda il progetto di legge sull'ordinamento urge ottenere il più presto possibile le economie che risulterebbero dalla sua attuazione; per quanto riguarda il progetto sull'avanzamento, l'urgenza non è minore per ragioni morali.

Perciò il progetto di legge sull'ordinamento verrà forse spezzato in vari progetti distinti; a questo modo i nostri onorevoli lo digeriranno meglio; così almeno giova sperare.

Del progetto di legge sull'avanzamento alcuni provvedimenti possono fin d'ora applicarsi, avendone il Ministro la facoltà in virtù della legge vigente; per altri è necessaria una legge nuova, specialmente affine di stabilire le norme di avanzamento degli ufficiali in posizione di servizio ausiliario ed in riserva.

È noto che, per i primi, la Corte dei conti non ha mai voluto ammettere l'avanzamento, ed ultimamente fatto qualche obbligazione anche per i decreti relativi alla promozione dei secondi.

Ora, siccome la discussione e l'approvazione di un progetto di legge speciale per l'avanzamento di questi ufficiali non presentano le difficoltà, che la già incontrato e probabilmente incontreranno d. nuovo il progetto generale sull'avanzamento nell'esercito, così risulta evidente l'opportunità di presentare al più presto questo progetto speciale, come pare intendimento dell'on. Ministro della guerra.

Le migliorate condizioni della pubblica sicurezza in Sicilia permettono il ritorno alle loro sedi delle truppe colà inviate dal continente. Al momento in cui scriviamo, molti corpi e distaccamenti sono già ripartiti, altri sono sulle mosse.

Ultimato il movimento non rimarranno più in Sicilia altre forze che quelle dei reggimenti e corpi fissi di presidio, più le brigate Ferrara e Siena, rinforzate queste e quelli da parte degli uomini delle classi richiamate.

Con ciò cadono tutte le fantasticherie di giornali stranieri (e di quei pochi nostrali che loro tengono bordoncino) sui concentramenti di truppe in Sicilia a scopo di spedizioni oltremare, fantasticherie a cui, se non altro, le forze raccolte nell'isola a scopo di ordine pubblico avevano dato un pretesto. Ma quale pretesto (non diciamo fondamento) hanno quelle relative a concentramenti di truppe nostre sulla frontiera alpina, dove le forze anziché crescere subiscono qualche diminuzione, per l'invio di distaccamenti in servizio di pubblica sicurezza?

Dopo il verdetto del giuri di Angoulême che mandava assolti coloro che aggredirono e assassinarono gli operai italiani ad Aigues Mortes, si era iniziata in Italia una sottoscrizione per venire in soccorso ai danneggiati superstiti ed alle famiglie dei morti. Non si cre-

deva che il governo francese, dopo quel verdetto, avrebbe più dato l'indennità di cui in principio s'era parlato; ad ogni modo era opinione di chi ha iniziata la sottoscrizione e dei sottoscrittori che dovesse rifiutarsi.

Narriamo il fatto da semplici cronisti; non facciamo apprezzamenti di sorta.

Il 27 gennaio, quando la sottoscrizione era già molto bene avviata, una nota ufficiosa del governo francese annunciava che il presidente del Consiglio dei Ministri in Francia aveva fatto versare nelle mani del nostro ambasciatore a Parigi la somma di L. 420 mila per indennità attribuita ai sudditi italiani danneggiati dai fatti di Aigues Mortes; che questa somma però non era stata pagata se non dopo ottenuta dal governo italiano l'assicurazione che una somma di L. 30 mila sarebbe dal governo stesso pagata a favore dei francesi danneggiati nelle dimostrazioni di Genova, Roma e Napoli; che infine non essendosi il governo italiano impegnato a chiedere al Parlamento le dette L. 30 mila d'indennità, il governo francese aveva prelevato la somma di L. 420 mila dai fondi segreti.

Quasi contemporaneamente l'Agenzia Stefani pubblicava il seguente comunicato

« Il governo ha ricevuto dall'ambasciata di Parigi il versamento di lire 420 mila, che in seguito a trattative già da tempo esaurite, erano state spontaneamente offerte dal governo francese a favore delle famiglie italiane danneggiate dai fatti di Aigues Mortes.

« Il governo, essendo poi a cognizione che è in corso una sottoscrizione nazionale diretta allo stesso scopo, dichiara che quando gli venga versato l'importo della sottoscrizione nazionale stessa, esso la destinerà di preferenza a beneficio delle vittime di Aigues Mortes erogando il sopravanzo delle due somme rianite alla fondazione di un Istituto di beneficenza per gli operai senza distinzione di nazionalità ».

Al momento in cui scriviamo queste due comunicazioni sono oggetto di vivi commenti in vario senso nella stampa e nei circoli politici.

Fra tanto la sottoscrizione continua.

Roma, 29 gennaio 1894.

M.

NOTIZIE MILITARI ESTERE

AUSTRIA UNGHERIA

Ordinamento delle truppe dei pionieri (1). — Col *Verordnungsblatt* N. 52, del 30 dicembre 1893, vennero pubblicate le disposizioni organiche per le truppe dei pionieri che furono poste in vigore a datare dal 1° gennaio 1894.

Il corpo dei pionieri consiste in 15 battaglioni autonomi di 5 compagnie ciascuno. La quinta compagnia è destinata, in caso di guerra, a formare le compagnie 3^a, 6^a e 7^a, le quali sono specialmente assegnate al servizio nelle piazze forti.

La dislocazione del tempo di pace è determinata dalla possibilità di reclutare territorialmente ogni battaglione e dalla condizione di poter istruire convenientemente le truppe sia nel servizio da pontieri, sia nei lavori di fortificazione.

Oltre al proprio deposito di materiale, ogni battaglione ha un quadro di compagnia di complemento che, in tempo di pace, tiene la matricola degli uomini in congedo.

Gli ufficiali dei pionieri provengono dall'accademia militare tecnica di Vienna oppure dall'apposita scuola dei cadetti.

Gli stabilimenti che sono destinati a provvedere, costruire e conservare il materiale occorrente per i pionieri sono: il deposito principale di Klosterneuburg ed i depositi succursali di Vienna e di Wollersdorf.

In caso di guerra questi stabilimenti devono costituire:

- a) tre depositi mobili di materiale da pontieri;
- b) tre depositi mobili di materiale da zappatori;
- c) due parchi d'assedio.

(1) V. *Rivista militare* del 1° giugno 1893, pag. 4032.

Landwehr cisleitana. — Il *Giornale militare ufficiale* per la Landwehr pubblicò in data 31 dicembre 1893 la nuova legge, di cui si è fatto cenno nella puntata del 16 novembre 1893 di questa *Rivista*; che fu integralmente approvata dal Parlamento ed andò in vigore col 1° gennaio del corrente anno.

Landwehr ungherese. — Dal Ministero ungherese per la difesa del paese furono emanate le disposizioni per le modificazioni introdotte nell'ordinamento degli Hanveds. Come si accennò nelle puntate del 4° novembre 1893 dalla *Rivista Militare*, queste modificazioni riguardano essenzialmente la destinazione di un secondo generale ad ognuno dei 7 comandi di distretto (1), l'aumento nel numero degli ufficiali, la concessione del cavallo ai comandanti di compagnia, l'aumento dei cavalli nei reggimenti di cavalleria, e quello dei medici militari.

Creazione di un nuovo riparto di polizia militare al confine russo. — Finora esistevano a Cracovia ed a Lemberg due riparti di polizia militare (militär-Polizeiwachabteilungen) destinati a sorvegliare la frontiera dell'Impero verso la Russia. — Ora fu istituito un nuovo riparto di tale polizia a Przemyśl, colla formazione indicata dallo specchio seguente; nel quale è segnata la forza di ciascuno dei tre riparti che esistono attualmente in Galizia.

	Lemberg	Przemyśl	Cracovia
Capitano.	1	1	1
Ufficiali subalterni	1	1	1
Uomini di truppa.	210	60	493

Marcia di due batterie in condizioni eccezionali in Galizia. — Dai giornali militari austriaci, rileviamo interessanti particolari sopra una marcia eseguita, ai primi del corrente mese, da due batterie austriache con temperature variabili fra i 18° ed i 20° gradi Reaumur sotto zero.

Per l'effettuazione del riordinamento dell'artiglieria da campo austro-ungarico di cui era cenno nella *Rivista* del 4° gennaio p. p., le batterie 1° e 3° della già 4° divisione di batterie, dovevano recarsi da Cracovia a Wadowice (32 chilometri) per formarvi il nuovo reggimento d'artiglieria divisionale N. 4. Si dovevano fare due tappe; la partenza era fissata pel 3 gennaio alle ore 8 del mattino.

(1) Anche per la Landwehr cisleitana si avrà in ognuno degli 8 comandi di Landwehr un tenente generale comandante ed 1 maggior generale addetto (V. *Rivista* del 4° novembre 1893, pag. 2013).

Runitesi al mattino di detto giorno nella piazza Bernardino in Cracovia, furono passate in rivista dal generale comandante della 42° divisione presenti le principali autorità militari e la musica di un reggimento di fanteria. Il generale disse alcune parole di elogio e di congedo a queste truppe che aveva avuto ai suoi ordini durante le ultime manovre. Tutto questo sotto una temperatura di 15° Reaumur. Poi le batterie sfilarono ed intrapresero la loro marcia accompagnate per buon tratto da molti ufficiali fra i quali anche il comandante della 4° brigata d'artiglieria.

Siccome fino dai giorni precedenti il freddo si era fatto molto intenso, si erano prese diverse precauzioni per proteggere la truppa dai congelamenti.

Oltre alla tenuta solita, la truppa aveva la biancheria di lana, il panciotto di lana e sotto la giacca l'Aermelleibel (1). A protezione del e mani, ufficiali e truppa portavano guanti a maglia. I piedi furono avvolti con carta asciugante e fu inoltre ordinato di mettere della paglia negli stivali. Orecchie e nasi furono uniti con uno strato denso di vasitina, si alzarono i baveri dei mantelli e si abbassarono le falde dei berretti (2).

Si dovette marciare sempre al passo, la strada essendo completamente gelata e levigata come uno specchio.

All'una pomeridiana le due batterie giunsero in Jzdebnik a 29 chilometri da Cracovia: si presero gli accantonamenti e per quel giorno non vi fu alcun congelamento nella truppa.

Sul far della sera il termometro scese fino a 18° Reaumur sotto zero ed a tal punto trovavasi il mattino successivo alle 9, ora della partenza.

Inoltre un vento gelato d'occidente rendeva ancor più sensibile il freddo. Quando la colonna giunse alla salita della *Kalvaria*, la temperatura scese a 20 gradi Reaumur (24 centigradi): il vento divenne insopportabile poichè trasportando neve asciutta, avvolgeva come in una nube di ghiaccinoli le due batterie. Con tutto ciò durante la marcia regnava il massimo buon umore nella truppa al che aveva influito non poco una distribuzione di piccole fiaschette di acquavite fatta durante un halt che si fece presso Varwald per rifocillare la truppa e per riscaldarla.

(1) Giacca di fatica di stoffa di lana turchina con bottoni d'osso nero.

(2) Il berretto da campo austriaco (che è il copr. capo da campagna) ha una la da rovesciabile che serve a proteggere la nuca ed in parte anche le orecchie.

All'arrivo in Wadowice (22 chilometri da Jzdebnik) che avvenne alle 4 3/4 pomeridiane, si rinvennero sette uomini con congelamenti parziali insignificanti e quasi tutti alle orecchie.

Durante la marcia gran parte dei serventi si eran fatti marciare a piedi vicino ai cavalli sottomano per guidarli e sorreggerli.

Si perdettero in due marcie 120 ramponi a vite della ferratura a ghiaccio per ogni batteria. Le batterie non avendo che la forza di 44 cavalli, si può dedurre che anche questo sistema di ferratura a ghiaccio non è pratico.

Inoltre fu difficile il maneggio delle vite dei freni delle vetture pel forte congelamento prodotti nell'interno delle chioccole.

La *Reichswehr* trae occasione da questi fatti per rompere ancora una volta una lancia in favore delle manovre invernali.

FRANCIA.

Il signor Mézières nel discorso fatto in seno alla commissione dell'esercito, in qualità di presidente, fra le altre cose ha detto.

« Dal 1871 il governo della Repubblica ha fatto i più grandi e nobili sforzi per la riorganizzazione dell'esercito.

« Fra le grandi potenze d'Europa vi è un vero spirito d'emulazione nell'interesse della difesa nazionale: ciascuno parla di pace, ma intanto da tutti si prepara con una attività gelosa, ogg, elemento di guerra.

« Nè il nostro paese può restare indietro agli altri. Noi dobbiamo domandarci se l'aumento delle forze militari negli altri paesi non imponga anche a noi, a costo dei maggiori sacrifici di tenere permanentemente sotto le armi sempre un numero eguale di soldati!

« Urge che definitivamente si provveda a completare la legge sui quadri; ed in quest'ordine d'idee insistere acciò si adotti il progetto di legge sur la *retraite proportionnelle* degli ufficiali già votato dai nostri predecessori.

« Gli antichi membri di commissioni anteriori dell'esercito, che son felici di vedere fra di voi, vi diranno qual'è mai sempre stato lo spirito che abbia animato le nostre discussioni. Noi dobbiamo considerare, come nostro primo dovere, quello di prestare al Ministro della guerra il nostro più attento concorso; noi, sul nostro onore, dobbiamo far sì da non ritardare d'un giorno la discussione dei progetti di legge, che ci saranno sottoposti, nello interesse dell'esercito. »

Manovre in primavera. — L'*Éco de Paris* del 25 gennaio riporta la seguenti informazioni:

Una grande estensione sarà data, nella prossima primavera, alle manovre che le truppe eseguiranno nei pressi delle loro guarnigioni. Ufficiali, senza comando di truppe, saranno autorizzati ad assistere a queste esercitazioni.

Se le guarnigioni non comprenderanno che reparti di truppa di una sola arma, i generali in capo vi manderanno distaccamenti d'altre armi, per esercitarsi sotto gli ordini di colonnelli o di altri ufficiali superiori.

Sarebbe utile, dice il giornale, che questa disposizione del generale Mercier fosse eziandio estesa agli ufficiali della riserva e dell'esercito territoriale.

Classi in servizio durante l'anno 1894. — Le classi obbligate al servizio militare nel 1894 sono così ripartite:

Nell'esercito attivo le 3 classi del 1890-91-92.

Nella riserva dell'esercito attivo le 40 classi dal 1880 al 1889.

Nell'esercito territoriale le 6 classi dal 1874 al 1879.

Nella riserva dell'esercito territoriale le classi dal 1868 al 1873.

Nel 1894 non vi sarà alcuna chiamata dell'esercito territoriale.

I riservisti delle classi 83, 86 e 87, che non sono stati chiamati sotto le armi nel 1893, saranno riuniti, per un periodo di quattro settimane: la maggior parte dal 27 agosto al 23 settembre, per le grandi manovre e manovre di campagna, gli altri in epoche non ancora determinate.

Per lo stesso periodo d'istruzione saranno chiamati gli uomini della classe 1890 che restarono un solo anno sotto le armi, per ragioni d'interesse pubblico.

I riservisti territoriali della classe del 73, gli uomini addetti ai servizi ausiliari e che appartengono alle classi 73, 78, 83 e 91 si presenteranno ad una visita di chiamata al capoluogo del cantone, alorchè il consiglio di revisione procederà alla formazione del contingente di leva del 1893.

L'incorporazione in tempo di pace degli uomini assegnati ai servizi ausiliari. — Su questo titolo la *Revue du Cercle Militaire* pubblica uno studio relativo all'applicazione dell'articolo 27 della legge sul reclutamento, il quale stabilisce che possono essere rimandati per due anni di seguito ad un nuovo esame i giovani che non hanno la statura di metri 1,54 o che sono riconosciuti di costituzione troppo debole per essere destinati ad un servizio armato.

Coloro, che dopo l'esame definitivo non hanno acquistato la statura o la forza richiesta, sono destinati ai servizi ausiliari.

Da questo studio, confortato da particolareggiate statistiche e da argomenti molto giudiziosi, si traggono le seguenti deduzioni:

1° La chiamata sotto le armi, in tempo di pace, degli uomini addetti ai servizi ausiliari aumenterebbe per ogni contingente annuo di 10,000 uomini almeno il numero dei combattenti, ciò che porterebbe, per le 43 classi di cui si compone l'esercito di 4ª linea un aumento totale di 430,000 combattenti, e un aumento di circa 30,000 in tempo di pace.

2° L'adozione di questa misura consentirebbe di sostituire negli impieghi sedentari gli uomini validi con altri del servizio ausiliario.

3° Il servizio degli uffici, dei laboratori, di magazzini, che lascia tanto a desiderare col sistema attuale, sarebbe in avvevire assicurato in modo irreprensibile.

4° Si potrebbe infine, senza aumento di spese, applicare realmente la volontà del legislatore che ha sanzionato: il servizio uguale per tutti.

Questo progetto merita tanto maggiore attenzione in quanto che risponderebbe in qualche misura all'ultima legge militare germanica la quale ha avuto per conseguenza immediata di accrescere molto sensibilmente le forze militari in tempo di pace.

Aumento di compagnie e di quadri nei battaglioni Chasseurs. — In data del 20 dicembre 1893, il *Journal Officiel* pubblica un decreto che porta da 4 a 6 le compagnie del 3°, 5°, 18° e 19° battaglione cacciatori di guarnigione a Saint-Dié, Remiremont, Stenay et Troyes. Ciò avviene in esecuzione della legge del 24 dicembre 1888, che ha portato a 6 compagnie l'organico di tutti i battaglioni Chasseurs. Oltre i quattro battaglioni di cui è cenno nel *Giornale ufficiale*, debbono quanto prima essere portati a 6 compagnie anche i battaglioni 25° e 2° di stanza a Saint Michel. In previsione della formazione della 5ª e 6ª compagnia, questi battaglioni hanno ricevuto un numero di reclute maggiore di quello degli anni passati.

Dopo ciò resteranno solo 5 battaglioni di cacciatori a 4 compagnie, cioè: l'8° ad Amiens, il 16° a Lille, il 20° a Versailles, il 21° a Montebard ed il 29° a Vincennes.

La creazione del 31° e 32° battaglione cacciatori non ancora è stata deliberata, ma pare che lo sarà fra non molto.

Una determinazione ministeriale del 12 dicembre pubblicata nel *Giornale Ufficiale*, assegna ai battaglioni cacciatori un certo numero di capitani e tenenti presi dai reggimenti di fanteria per costituire i quadri complementari di questi battaglioni stabiliti dalla legge dei quadri 25 luglio 1893.

È noto che questa legge assegna a ciascun battaglione Chasseurs a

titolo di quattro complementare, un capitano non montato, con l'incarico del tiro e delle scuole, ed un tenente aggiunto al capitano aiutante maggiore per preparare la mobilitazione del battaglione attivo, del battaglione di riserva, ed ove occorre, del battaglione territoriale.

La squadra francese del Mediterraneo. — La squadra attiva comandata dal vice-ammiraglio de Boissoudy, ha cominciato la sera del 20 gennaio la sua campagna d'inverno, prendendo per base delle sue operazioni i golfi di Juan e Villafranca.

Ecco le navi che fanno parte della squadra: la *Formidable*, la *Neptune*, la *Devastation*, la *Hoche*, la *Magenta*, l'*Alger*, la *Vautour*, les *Watignies*, la *Bombe*, la *Corsaire*, la *Mosquetaire*, l'*Audacieux* e la *Kabyle*.

La corazzata *Amiral Baudin*, e l'incrociatore *Daroust* sono tuttora in riparazione.

L'avviso torpediniere la *Leger* è egualmente rimasto in porto per le avarie riportate nella collisione avuta con la cannoniera corazzata l'*Achéron* comandata dal capitano di fregata Scumberg.

GERMANIA

Corsi annuali presso la scuola di tiro per la fanteria. — Sono stati ordinati per il corrente anno i corsi seguenti:

2 corsi di conferenze sulle armi e sul tiro (Informationskurse): ciascuno per 33 tenenti colonnelli o maggiori di fanteria;

1 corso di conferenza per 30 comandanti di reggimento cavalleria ed ufficiali superiori con rango di comandante;

1 corso di conferenze per 30 comandanti di reggimento fanteria ed ufficiali superiori con rango di comandante;

4 corsi d'istruzione, ciascuno dei quali per 60 capitani e 30 tenenti di fanteria;

1 corso d'esercitazione per sottufficiali a Spandau-Ruhleben;

1 corso d'esercitazione per sottufficiali alla piazza d'esercitazione di Senne per un complessivo di 420 sottufficiali fanteria;

1 corso d'esercitazione per sottufficiali alla piazza d'esercitazione di Hagenau; per un complessivo di 420 sottufficiali fanteria fra i tre corsi.

Regolamenti. — È stata pubblicata la parte II del regolamento d'esercizi per l'artiglieria da campagna, in sostituzione di quella preesistente, della quale rimangono però in vigore le disposizioni riferentisi alle granate e shrapnel C/82 ed alle granate scoppianti con doppio innescio C/88.

Richiamo d'ufficiali in congedo. — L'*Allgemeine Zeitung* annunzia

che per il 18 febbraio prossimo saranno chiamati a far servizio di sei settimane nei ripartimenti attivi molti ufficiali del personale in congedo, i quali, in caso di mobilitazione, sono designati a funzionare da comandanti di compagnia nella riserva e nelle formazioni complementari.

Anniversario. — In principio dello scorso gennaio il 2° reggimento fanteria bavarese Kronprinz di stanza a Monaco festeggiò con gran pompa e con l'intervento del principe reggente, nonché di molti generali, il 200° anniversario del giorno in cui ebbe la denominazione di reggimento principe elettore.

SVIZZERA

Riorganizzazione dell'esercito svizzero. — Le camere federali si sono occupate, nell'ultima sessione del mese di dicembre, del progetto di legge sulla riorganizzazione dell'esercito svizzero. Questo progetto è stato rinviato allo studio di una commissione di cui il colonnello *Ceresole*, comandante del 1° corpo d'armata. Essa è composta inoltre dei signori Buhlman (Berne), Buser (Bâle-Campagne), Erni (Lucerne), Gallati (Glaris), Haeblerlin (Thurgovie), Hammer (Soleure), Maister (Zurich), Scherrer (St-Gall), Théraulaz (Fribourg) e de Werra (Valais). Le prime discussioni avranno luogo nella sessione di marzo o più probabilmente in quella di giugno.

Il *Messaggio* del consiglio federale, di cui ci occuperemo più diffusamente nel prossimo numero di questa *Rivista*, tratta della *organizzazione delle truppe*, lasciando per ora da parte la questione della amministrazione e quella della istruzione. Secondo la *Revue militaire suisse*, sarebbe stato molto meglio che il consiglio federale avesse presentato un progetto unico e completo, riguardante la organizzazione, l'amministrazione e l'istruzione delle truppe. Questo sistema avrebbe il vantaggio di di meglio armonizzare l'opera di riorganizzazione, e, siccome poi la legge dovrà essere sottoposta all'approvazione del *referendum* popolare, non si rischierebbe di vederne approvata soltanto una parte, mentre l'altra potrebbe essere respinta.

Corsi militari e grandi manovre. — Il consiglio federale ha decretato che, per l'anno in corso, abbiano luogo i consueti corsi militari, fissando l'epoca e la durata del servizio, per ciascuna arma e corpo.

Nel prossimo autunno, dal 6 al 14 settembre avranno luogo le grandi manovre nel territorio di Schwytz-Uznach. Vi prenderanno parte le truppe della IV e VII divisione, cioè il IV corpo d'armata.

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

a) Recensioni.

D. Casto Barbasan Laguernela, capitán de infantería. *La teoría de la táctica*, 2 volumi con schizzi. — Toledo-Pelaez.

I libri di tattica si seguono e si rassomigliano, questo però merita una speciale menzione, perchè il più completo finora pubblicato, e perchè ricco di osservazioni e paragoni tratti dalle guerre recenti ed ispirato ai più recenti perfezionamenti e bisogni. Dice la *Revista-Centífico Militar* che questo libro « tenemos a ésta por lo mejor entre lo bueno, nada abundante por desgracia, publicado en España sobre la misma materia, pudiendo aun sostener comparacion ventajosa con los tratados extranjeros de igual índole mas generalmente conocidos » ed a questo parere ampiamente, può associarsi chi ha preso conoscenza della pregevole opera.

Da qualche tempo ne era apparecchiata un'edizione, ma l'autore consciamente ha voluto porre la sua opera in vendita dopo averla ampiamente migliorata e corretta, sicchè fra il primo ed il secondo volume è passato un quadriennio circa. L'autore dà ragione di questo ritardo cagionato dall'intervento fra i fattori tattici della polvere senza fumo e del fucile a piccolo calibro.

Una delle caratteristiche di quest'opera è il carattere nazionale che la ispira. Benchè i principi fondamentali siano immutabili pure le numerose regole formulate dai trattatisti in base ad essi soffrono sensibili modificazioni per effetto della natura e varietà degli elementi in azione, sicchè molti certi caratteri che sembrano essenziali dell'arte tattica, ve ne sono parecchi che sono soggetti a questa varietà, e l'autore ne fa ben calcolo, soprattutto in quanto si riferisca all'influenza esercitata dalle condizioni nazionali.

Così per esempio l'autore preconizza costantemente la difensiva, non la passiva sempre infruttuosa ma la temporeggiante, che logora l'energia dell'avversario e aspetta l'occasione per indiggerli il colpo decisivo. Egli carica bensì il colorito nel quadro comparativo di questa forma di guerra con quella dell'offensiva con mano maestra, ma sta di fatto che la difensiva sarebbe all'atto pratico certamente imposta all'esercito spagnolo e ciò giustifica questa tendenza ad ispirare confidenza in un tale modo di combattere e a consigliarne l'adozione come metodo di guerra nazionale.

Altra qualità che adorna l'opera del professore di tattica della Accademia General Militar è l'indipendenza di opinioni con cui essa è scritta, basata sempre su un giudizio solido e largo, e ciò tanto nelle singole questioni quanto nel disegno generale del lavoro. Lungi dall'adattarsi in questo alle consuetudini dei trattatisti della materia, egli rompe la routine del metodo casuistico e formalista ed invece di offrire numerosi tipi di ordini di battaglia o di procedimento di combattimento stereotipati, si applica a studiare gli elementi materiali e morali costitutivi dell'arte tattica. Nel secondo tomo sopra tutto, che riferendosi alle questioni più elevate è quello che meglio si presta ad uno studio sintetico l'autore ha tentato di costituire quella che può dirsi la meccanica della tattica, più che a presentare le sue applicazioni in nuovo quadro di combinazioni pratiche, che avrebbe lasciato nel lettore quella certa impressione di rigidità che è prodotta dagli scrittori militari tedeschi.

La imparzialità di giudizio, la perspicacia per esaminare le questioni sotto nuovi punti di vista, il merito pratico di aggiustare lo studio speculativo alle situazioni reali, sono poi qualità che spiccano nella Teoria della Tattica e che unite al metodo di esposizione ne aumentano il valore.

L'autore ha certamente lungamente e profondamente meditato tutti i problemi che si è proposto e prima di presentarli ha voluto trovar loro una soddisfacente soluzione.

Non tutti divideranno le opinioni del Barbassan nella totalità delle questioni e ciò sarebbe impossibile. Noi stessi ne dissentiamo in molti punti ma non possiamo disconoscere la logica dei suoi ragionamenti e il fondamento dei suoi apprezzamenti.

Lo scopo poi proposto dall'autore quello cioè « de infiltrar en el ejército, no solo los conocimientos, sino el espíritu de la guerra en grande; llevándole el convencimiento de que sólo por ésta puede cumplir cabalmente su misión de defender la patria, y haciéndole desviar de

afijas preocupaciones y hábitos guerreros irregulares, si ventajosos en ocasiones determinadas, también muy ocasionados á graves desencantos » è in ogni caso lodevolissimo.

Perchè i nostri lettori abbiano un'idea del libro ne riassumiamo qui il contenuto.

Il 1° tomo si inizia con una introduzione la quale in 3 capitoli si tratta del concetto della tattica e delle sue relazioni con gli altri rami dell'arte militare. Segue il libro 1° dedicato a studiare l'Azione e l'effetto delle armi, preliminare all'essimo per uno studio razionale; consta di cinque capitoli nei quali si tratta del e qualità tattiche del fucile, del cannone e delle armi bianche, e delle proprietà del terreno.

Il secondo libro *Fanteria* comprende i capitoli seguenti: Importanza, proprietà della fanteria, formazioni, ordini di combattimento, difesa contro la cavalleria, evoluzioni, fuochi, combattimento offensivo e difensivo, ed una conclusione, in cui è trattata la preparazione tattica della fanteria.

Nel 3° libro *Cavalleria* sono trattate le medesime materie ad eccezione dei fuochi e coll'aggiunta di capitoli sulla carica, l'esplorazione e l'avanscoperta. Il 4° libro tratta le questioni simili per l'artiglieria e ne studia il munizionamento.

Il 2° volume ha una introduzione in due capitoli che trattano il 1° della offensiva e della difensiva in guerra ed il 2° degli ordini e delle informazioni.

Nei tre capitoli del 4° libro intitolato *Le tre armi* si studia la composizione, degli eserciti, la combinazione delle armi, e gli ordini di battaglia. Il libro 2° *Marcia e riposo* tratta delle marcie tattiche, dei servizi di sicurezza, degli accampamenti. Il 3° si occupa dello studio generale del combattimento e comprende un preliminare, i problemi, i capitoli e le forme del combattimento, le sue conseguenze.

Il 4° libro è costituito dagli esempi di battaglie ed è seguito da un'appendice circa la polvere senza fumo.

I due migliori punti del libro sono a nostro avviso il libro 4° del volume 1° ed il 3° del 2° riccamente magistrali.

L'opera è stata approvata ed ufficialmente raccomandata dal Governo spagnolo che ha trovata assai buona, pare, l'idea avuta di dare al suo lavoro un'impronta nazionale il che costituisce la maggior novità del libro.

Altro merito inegabile è la chiarezza e la precisione di cui diamo un saggio traducendo qui di seguito quanto esso dice sullo scopo della tattica: Libro 1°.

« Gli uomini, le armi e il terreno sono i tre fattori costanti di ogni problema tattico. Tutta la teoria riposa sulle condizioni particolari di ciascuno di questi elementi e da quelle che risultano dalle loro combinazioni.

« Dell'uomo senza perdere di vista la sua individualità e i suoi caratteri peculiari come essere intelligente e sensibile, la teoria della tattica studia più profondamente le sue funzioni di relazione, le sue condizioni ed attitudini collettive in relazione col numero.

« Insomma l'uomo armato operante sul terreno, questo è lo scopo essenziale della tattica. »

b) Bollettino bibliografico

1. Sommario delle riviste italiane

Rivista d'artiglieria e genio (dicembre).

Rocchi. — Guerra di montagna. La campagna del 1747 sulle Alpi.

Ricci — Stazioni telemetriche esterne.

Marzocchi — Accensioni elettriche delle mine.

Le mitragliatrici Maxim e la cavalleria svizzera.

Miscellanea.

Notizie.

Bibliografie.

Rivista di fanteria (gennaio).

Agordat.

Le economie nel bilancio della guerra.

Un fantaccino italiano del secolo XVI.

Le origini dei marescialli di Napoleone. (continuazione).

Note — Varietà — Bibliografie.

Rivista marittima (gennaio).

Cattolici — Note di astronomia.

Perroni — Apparat motore sulle navi.

Bellini — Corazze.

Purelli — I proiettori di luce elettrica.

Lettere al direttore.

Notizie

Bibliografia.

Giornale medico dell'esercito e della marina (dicembre).

Maestrelli — Nuovo urometro.

Barbatelli — Il massaggio.

Petello — L'itticolo e i suoi usi.

Carasso — Nuovo metodo di cura della tubercolosi.

Rivista medica.

» chirurgia.

» oculistica.

» anatomo-fisiologica.

» dermosifilopatica.

» tecnica e di servizio medico-militare.

» bibliografica.

Notizie

3. Ordinamento degli eserciti e difesa degli Stati.

— Può riuscire di molto interesse conoscere quale giudizio fanno i russi degli ufficiali dell'esercito germanico; a tale scopo rimandiamo gli studiosi all'articolo sull'argomento contenuto nel fascicolo di gennaio della *Vojennii Sbornik*.

— Una critica assai giudiziosa del sistema difensivo adottato dai francesi sulle Alpi leggesi nel N. 5 della *Deutsche Heeres Zeitung* e nei numeri 2 e 3 della *Deutsche Armee Zeitung*.

— Librairie H. La Soudier, *Carte de la Répartition et de l'Emplacement des troupes de l'armée française, avec un index de tous les régiments (armées active et armées territoriale) et une liste complète de tous les officiers supérieurs qui les commandent, pour l'année 1894.*

2. Arte militare.

— L'*International Revue* ha nel suo fascicolo di gennaio un interessante studio retrospettivo del generale Briolmont col titolo: *Ce que Bazaine a fait à Metz et ce qu'il aurait dû faire.*

— Dal medesimo giornale abbiamo pure notato una comparazione della tattica regolamentare della fanteria nei vari eserciti desunta da questi regolamenti.

Regolamento di esercizi russo del 1881.

- » » tedesco del 1888-89.
- » francese 1884 modificato nel 1889 (3 gennaio).
- » austriaco del 1889.
- » svizzero del 23 dicembre 1890.
- » Lega del 1886-92-93.
- » di esercizi per la fanteria italiana dell'11 feb-

Lraio 1892

Infantry Drill, inglese del 1° giugno 1893.

Il lavoro è assai riuscito e ne togliamo per curiosità alcuni dati: « La fanteria meno veloce al passo è la belga, la più veloce è la svizzera; noi veniamo dopo la Germania e prima dell'Austria; alla corsa il primato spetta ai russi e i meno veloci sono i belgi e i francesi ».

In genere può dirsi che gli eserciti della triplice nelle formazioni e nelle evoluzioni si rassomigliano.

— In uno dei suoi consueti Beiheft il *Militär Wochenblatt* ha pubblicato uno studio del maggiore di stato maggiore tedesco von Bigge sulla iniziativa dei comandanti in sottordine.

Da questo bel lavoro togliamo la traduzione della introduzione persuasi di fare cosa grata ai lettori della *Rivista*.

Nell'anno 1874 il capitano Gazzurelli dello stato maggiore italiano inviava al feldmaresciallo conte Moltke col motto « Al Gigante il pigmeo » una copia del suo lavoro « sull'iniziativa ». Il generale von Moltke rispondeva con questa lettera:

Berlino, 14 gennaio 1874.

Onorevole Signore,

Ho letto con molto interesse il suo studio sulla iniziativa.

Certamente il condottiero non può trascurare l'iniziativa dei comandanti in sottordine, oggi che si deve condurre non una falange chiusa ma diverse armate in diversi teatri d'operazione. La vittoria, talora viene riportata contrariamente alle previsioni e senza l'intervento del comandante, dalle masse, perchè ogni vittoria ha in sé stessa le proprie cause.

Il comandante deve tener calcolo della iniziativa, come di tutte le altre cose, che nel corso del combattimento vanno modificando la situazione e le concezioni originarie.

Però se i singoli comandanti possono operare per loro conto, la direzione superiore deve manifestarsi con direttive che lascino libertà e impartiscano solo quegli ordini imperativi che nella circostanza possono prevedersi onde venire alla battaglia con forze riunite.

Però l'iniziativa dei comandanti contiene in sé gravi pericoli, possono evitarsi solamente se in essi alberga un'alta intelligenza e fra di essi un libero spirito di cameratismo predomina su ogni personale considerazione.

Mentre le esprimo i miei affettuosi ringraziamenti, ecc.

f.to. V. MOLTKE.

— L'attacco di fanteria forma oggetto di un lungo studio sul *Militär Wochenblatt*, N. 4, 5, 6.

4. Storia militare.

Fra i libri notevoli di recente edizione notiamo:

Ayres de Magellano. *Historia da cavalleria portuguesa*. — Lisbona, 3 volumi in ottavo.

— La *Vojennij Svornik* ha iniziato la sua pubblicazione dell'anno 1894 con uno studio particolareggiato delle operazioni nel distretto di Erivan durante la campagna del 1877-78 e con un importante articolo sull'ordinamento delle truppe nella campagna del 1853-54.

Notiamo pure nel medesimo fascicolo di gennaio di questa importante *Rivista* uno studio sulle condizioni morali degli eserciti che presero parte alla guerra di Crimea.

— Notiamo sullo *Spectateur Militaire* del 10 gennaio 1894, uno studio biografico sul maresciallo Fabert e sul *Journal des Sciences Militaires* una biografia abbastanza interessante del maresciallo Mac-Mahon.

— Sul *Journal des Sciences Militaire* col fascicolo di dicembre 1893 è stato compinto un pregevole studio del comandante Palat sulla campagna inglese nel Sudan. La narrazione si arresta alla lusinghiera ritirata degli inglesi dal Dongola dopo il combattimento di Tosrik (giugno 1885) con una grave critica circa la preparazione della spedizione di lord Volseley.

— Fra i libri recenti notiamo una storia dell'armata del Nord nell'anno 1813 del generale von Quistorp pubblicata in 3 volumi con carte del M'tler di Berlino.

— Sulla ritirata del 13° corpo francese da Merières a Parigi ha un lungo studio la *Deutsche Heeres Zeitung*, numeri 4, 2, 3, 4, 5, 6, del corrente anno.

8. Tecnologia militare.

— Sul fascicolo di gennaio della *Vojennyi Sbornik* notiamo uno studio comparativo delle armi bianche in uso negli eserciti europei.

5. Geografia - Colonie - Viaggi.

Il maggiore Camara, ex-governatore dei possedimenti portoghesi in Africa ha pubblicato un bel libro col titolo: *Descrizione dei territori di Capo Delgado e della concessione della compagnia del Nyassa*. — Maravi, Lisbona

— Friedrich Woldemar — *Sei mesi in India*. — Lipsia, Fischer.

— Hennegart — *L'aigle russe* — Parigi, Jouvet. Descrizione militare della Russia con intendimento manifesto di rendere sempre più caro ai francesi il popolo degli czar.

7. Manovre e campi.

Notizie sulle manovre autunnali dell'esercito danese (20-27 settembre 1893) leggonsi per esteso nella *Militaert Tidsskrift* di Copenhagen.

— Il programma per le manovre francesi nel 1894 si legge nel N. 3 della *Revue de Cercle Militaire*.

Per la Direzione
LODOVICO CISOTTI

maggior M. M., incaricato

DEMARCHI CARLO, gerente

NAPOLEONE NELLE RECENTI PUBBLICAZIONI

I.

A quanto pare la Francia torna a compiacersi nei ricordi dei tempi napoleonici: in quelli del *primo Impero*, ben inteso, poichè, per riamicarsi col *Terso*, ha da fare ancora un po' di cammino.

I segni del risveglio di simpatie sono evidenti nel campo della moda e dei gingilli: ma traspaiono anche in quello delle arti rappresentative, e minacciano d'invadere a dirittura il letterario. Editori e lettori vanno a gara, questi nel chiedere informazioni nuove sopra un'epoca, sulla quale pareva pur ieri di saper tutto, quelli nel dissepellire e nel pubblicare lettere e memorie di quanti hanno avuto a che fare con Napoleone: e nella foga non sono rimasti addietro nemmeno i conti dei fornitori (1).

Nè per questo la curiosità s'appaga, poichè più ne sentiamo circa l'attore principale di quel periodo storico, e più dubbioso rimane il giudizio nostro su di lui. Fu egli un *grande egoista* che, sfruttando gli uomini ed i tempi, ha saputo per quindici anni mantenere ed accrescere il potere carpito in un momento di stanchezza alla Francia? Ovvero è l'incarnazione del genio umanitario, che nell'adempimento di una grande missione, ha attraversato il mondo operando il bene a favore di quanti l'hanno

(1) MAZE-SOULIER (A. DE) *Les fournisseurs de Napoléon I^{er} et de deux impératrices d'après des documents inédits*, (4 vol., Paris, 1893).

accostato? Od, infine, qual'è il ritratto morale di quest'uomo che per quindici anni ha dominato la Francia e l'Europa?

Corrono ben presto cent'anni dacché fu aperto il processo per formulare una risposta a queste domande, nè pare ancor vicino il momento in cui debba essere proclamata la risposta definitiva. Per lunghi anni la resero impossibile l'odio inestinguibile e l'indomato amore di cui era stato oggetto Napoleone: poi il processo fu per qualche tempo posto in disparte. Oggi è ripreso con maggiore vivacità e diviene interessante per la comparsa dei nuovi testimoni: Mad. de Rémusat, che viene a schiccherarci i segreti d'alcofa affidati alla sua prudenza: il generale Marbot, che rianima l'ambiente di un'epoca meravigliosa in cui gli uomini non sapevano più distinguere i limiti tra il vero e l'immaginario: due marescialli di Francia, il Davoust ed il Macdonald, poi il conte di Chaplât, il colonnello Landrieux, Vigo di Rossillon, il cancelliere Pasquier, il famigerato Talleyrand, e tanti altri, che più ne metta chi più ne ricorda. I testimoni a carico s'avvicinano con quelli della difesa: ed a tanta distanza avremmo creduto che le passioni fossero sparite. Udimmo le requisitorie e le difese. Delle prime si rese interprete il Taine, adoperandovi ingegno non comune, maestria d'esposizione, e rigidità notevole di deduzioni: egli ci dipinse lo sforzo prepotente di una volontà assoluta, intollerante di freno, nel tradurre in atto le concezioni della mente più immaginosa e più precisa tra quelle di cui ci dà esempio la storia. Anzi egli fece di più: ci spiegò come si fosse formata questa volontà assoluta ed indomabile, e quale ne fosse il robusto meccanismo.

Le difese furono riassunte dal Levy, il quale ci conduce nell'intimità di Napoleone, colla speranza di trovarvelo più schietto e più spontaneo che altrove: guidati da lui, ci imbattiamo in un buon padre di famiglia, compiacente colle debolezze di quanti lo circondano, tollerante coi nemici, bonario compagno nei giorni allegri, rassegnato bersaglio delle lamentele altrui in quelli della delusione.

È possibile che i due Napoleoni coincidano? e se non coincidono qual dei due rassomiglia al vero? Requisitoria e difesa non ci permettono nemmeno di concludere che stia tra quei due, anzi

ci lasciano perfino dubbiosi se arriveremo mai a comprendere nella sua interezza una così grande personalità qual'è quella di Napoleone.

E mentre siamo assorti in questi dubbi, ecco il facile disegnatore di una stemma che ci ripresenta il Napoleone leggendario: quello che sventolando la bandiera tricolore traversa il ponte d'Arcole in mezzo alla mitraglia austriaca: che appende la croce di onore sulla tunica del veterano obliato: che presta pietosamente la mano alla sentinella addormentata, e che muore sullo scoglio di S. Elena solo e lontano dalla Francia tanto amata da lui, e da lui resa tanto potente.

Noi sfogliamo con una curiosità sempre più intensa quelle vignette, nelle quali l'ingenuità della composizione contrasta coi grandi ricordi che esse provocano, e quando nell'ultima pagina ci appare Napoleone, il quale, ben instivalato, avvolto nel suo soprabito grigio, col suo cappello tanto conosciuto in testa, in mezzo ad un nubo di nuvole s'avvia agli eterni campi, mentre gli vengono incontro i grandi capitani ansiosi di parlare con lui sui grandi principii della guerra, per poco non ci vien fatto di sciamare: questo è il vero, il reale Napoleone: a che pro cercarlo altrove? così l'abbiamo sempre veduto: sotto queste fattezze ce lo trasmisero i padri nostri che gli avevano vissuto insieme, così ci guarda ancora fra il trasognato ed il beffardo dalla colonna di Vendôme. E quella figura infatti è per noi la sintesi di venti anni di battaglie, di vittorie, di sconfitte, di gloria, di lutti e di dolori subiti da tutta Europa: essa r'ispecchia in tutta la sua interezza il concetto che ciascun di noi si è formato di tutto il periodo di storia che in lui si accentra.

Ma passato questo slancio, simile a quello che ci prende nel rivedere una vecchia conoscenza, si ripresentano le cento domande circa l'uomo, circa i suoi tempi, circa l'influenza reciprocamente esercitata dall'uno sugli altri, e via via torniamo a lasciarci volentieri trascinare dallo spirito di analisi che anima le ricerche intellettuali nei nostri tempi.

* *

Durera questo risveglio di simpatie per la leggenda napoleonica?

Non è ancora tempo di rispondere con precisione a questa domanda. Forse si tratta di un passeggero capriccio della moda, la quale percorrendo il suo ciclo dopo di aver rubato il bello ed il buono alle *merveilleuses* del Direttorio, ora cerca di eccitare la fantasia, un po' torpida, dei disegnatori col presentar loro le fogge dell'*Empire*. Ed allora andando di questo passo: dovremmo arrivare ai *fashionables* della Restaurazione, ma gli studiosi e gli ammiratori della epopea napoleonica rimarranno addietro, soli, nelle loro meditazioni ed ammirazioni.

Ma quel risveglio di simpatie potrebbe essere anche prodotto dalla compiacenza provata nella contemplazione di un'epoca priva, per quello che se ne può giudicare, dei guai che tormentano la nostra. E, per dire il vero, il contrasto di quei tempi cogli attuali è grandissimo. Sicchè a noi, dubbiosi del presente, pessimisti nelle previsioni dell'avvenire, insoddisfatti della pace, timorosi di guerra, avidi di benessere materiale, incerti tra le molteplici correnti d'idee che ci travolgono, piacciono le gesta dei guerrieri di Napoleone imprevedenti dell'avvenire per la sicurezza che ogni loro impresa dovesse riuscire a bene, come piace l'incalzare degli avvenimenti che di anno in anno rimutava l'assetto politico dell'Europa ed il tumulto delle nobili passioni che la guerra sollevava colle men generose, e l'azione onnipotente della volontà di Napoleone che pareva incaricato di pensare e di disporre lui solo per tutti. Nel caso che continui la corrente d'attrazione verso i tempi napoleonici, dovremmo vederne sintomi sempre più manifesti. L'arte, e specialmente la grande arte, quella che incarna l'idea dominante in un'epoca, dovrà impadronirsi di nuovo di questo soggetto, alle cui spese visse già rigogliosa, e ringiovanirlo col riflesso dei tempi nostri: e noi dovremmo vederne gli effetti nella drammatica, nella statuaria, e nella pittura. A questo non siamo ancora venuti.

Intanto, per quello che riguarda la letteratura, le recenti pubblicazioni cercano di soddisfare la curiosità dei più, desiderosi di trovare in Napoleone, ed in coloro che lo circondavano, i segni delle debolezze che avevano in comune col rimanente del genere umano. Alcuni scrittori però, sollevati dall'acutezza del loro ingegno al disopra di cotesta meschina curiosità, e posti di fronte alla

forte volontà ed all'instancabile opera di Napoleone ripresentano il problema delle relazioni tra l'individuo e la storia, e tentano di risolverlo.

Nè si può dare momento storico che meglio del napoleonico vi si presti. Da una parte la copia sterminata delle pubblicazioni, le quali permettono di seguire ogni atto politico nella sua concezione, nei moventi che l'accompagnarono, nei mezzi adoperati per realizzarla, e nelle sue conseguenze, e dall'altra la grande figura di Napoleone che per una ventina di anni sembra arbitro dei destini europei, ed il seguito degli incidenti avventurosi che accompagnarono la sua vita.

Ricapitoliamo.

Quando le sorti della Francia stanno declinando nelle ambagi prodotte dal dissidio interno, un uomo, interamente nuovo alla politica, ranno da intorno alla sua fortuna un gruppo di soldati, e sa infondere in loro un sentimento di devozione spinto fino all'idolatria, dimodochè li avrà fedeli non solo nei giorni della grandezza, ma anche in quelli della sventura e perfino dopo la rovina, quando egli sarà abbandonato da coloro che aveva colmato di gloria e di ricchezze. Appoggiato dai suoi veterani, Napoleone restaura l'ordine interno della Francia, e per tre lustri traversa in lungo ed in largo l'Europa, sconvolgendovi ordinamenti politici esistenti da secoli, trapiantando da un trono all'altro sovrani appartenenti alle più vecchie dinastie d'Europa, sostituendoli con uomini nuovi e sorti dal nulla come lui, mutando e rimutando confini politici stabiliti da tempi immemorabili, e sanciti da solenni trattati. Quest'uomo avvia trattative diplomatiche e le rompe improvvisamente, quando stavano per essere concluse: obbliga i diplomatici europei ad abbandonare la flemma abituale per seguire gli sbalzi dei suoi progetti fantastici: immedesima la sua gloria personale nella grandezza della Francia, e sovrappone gl'interessi di questa a quelli di tutti i popoli europei.

Tutti gli eserciti europei, sembrano scarsi per rendere innocuo quest'uomo che muta e rimuta venti volte l'assetto politico dell'Europa: ma quando riescono nel loro intento coll'uomo scompaiono anche le sue creazioni politiche, all'infuori di quella del riordinamento interno della Francia, come se essa avesse dovuto compiersi

a spese della perturbazione europea continuata per venticinque anni.

Donde trasse Napoleone la forza per tenere l'Europa in subbuglio per un ventennio?

Non gli venne certo dalla Francia del Direttorio da cui prese l'aire: quella Francia era troppo corrotta e sfatta per sopravvivere a se medesima: altro che dar forza altrui. E non gli venne nemmeno dall'idea rivoluzionaria per quanto Napoleone stesso siasi vantato a S. Elena di essersene fatto il portabandiera in tutta l'Europa. Quando egli scese in Italia per la prima volta, ed era ancora il generale Bonaparte, s'affrettò a lasciare quelle idee nel fondo del calamaio con cui scrisse il celebre proclama alle truppe di cui stava per prendere il comando: e coloro che l'attorniarono lo compresero così bene, che se pure per un momento avevano avuto fede nelle idee rivoluzionarie, non se le ricordarono più per tutto il tempo che durò la fortuna delle conquiste.

Ma se i tempi e l'ambiente non spiegano come da essi Napoleone abbia potuto trarre l'impulso per compiere le sue imprese, dovremo forse cercare nella sua personalità il segreto dell'epopea cui egli diede il nome? Lo dovremmo certo ripensando alla fine sua, ed alla mutazione avvenuta nei tempi che seguirono la sua scomparsa, ed alla sorte che ebbero le creazioni sue.

Ed ecco riaffacciarsi la vecchia questione: quella di sapere se l'uomo sia artefice della storia, o se la storia segni fatalmente agli uomini tutti la via lungo la quale camminano, ed inconsci sovr'essa li travolga.

Un segreto istinto ci spinge a cercare nell'uomo la causa degli avvenimenti storici: le odierne tendenze, diluendo le responsabilità umane in un fatalismo inconsciente, vorrebbero riferire gli avvenimenti, e la loro successione, all'ambiente, alla potenza d'arcano e sconosciute forze, ed, in mancanza d'altro, al caso.

* *

Il Tolstoj, almeno il Tolstoj della prima maniera, s'imbatte nel problema che noi ci siamo affacciati, e lo scioglie a modo suo. Egli non crede che vi sieno uomini specialmente chiamati a guidare i loro simili sulle vie segnate ai loro destini: non crede agli

eroi del Carlyle, e nemmeno Napoleone potrebbe quindi, a suo parere, essere un d'essi. Per il Tolstoj, Napoleone è un uomo simile agli altri, nè più, nè meno. Una serie di congiunture lo portò in tale posizione che noi credemmo di dovergli attribuire la responsabilità di quanto avvenne nei tempi suoi e dintorno a lui. Cotesto è il risultato di una illusione nostra: incontrandolo ovunque grande e rispettato, abbiamo creduto che tutto il mondo fosse mosso dalla sua volontà. Invece lui, e quanti altri parvero mossi o guidati da lui, erano tutti inconsciamente travolti in un movimento che riceveva impulso fuor di loro. Si trovarono presi nel vortice di un doppio movimento, che manifestatosi sul finire dello scorso secolo, e continuato sul principio di questo, gettò all'improvvisa gli europei dell'occidente contro quelli dell'oriente, e questi contro quelli.

Quel poderoso moto di flusso e riflusso produsse l'urto d'uomini di cui le campagne napoleoniche furono la manifestazione: ma le ragioni di quel movimento sfuggirono agli uomini che ne furono travolti, come sfuggono a noi; nessun di loro, nemmeno Napoleone, poté nè dominarlo, nè governarlo in nessun modo: erano essi fo-
stucche in balia di una gran tempesta.

Fin qui il Tolstoj.

La interpretazione da lui data ai fatti sposta l'incognita, senza curarsi di risolverla, ma si uniforma alle odierne tendenze della scienza. Tanto è vero che ci sembra d'aver letto qualche cosa di simile nel Lotze, il quale asserisce, che l'ultimo uomo (supposto che un uomo abbia da chiudere la serie degli individui della nostra specie) potrà conoscere tutta la storia dei suoi predecessori, e tuttavia gli sfuggirà la legge secondo cui quella storia si svolse, poichè la ragione di quella legge non sta solamente nell'uomo, nell'umanità, o nei fenomeni terrestri, ma nell'intero Cosmos che comprende anche la terra e co'oro che l'hanno abitata. Era naturale che ai grandi sistemi filosofici cui fu costretta la storia nella prima metà di questo secolo, dovesse nella seconda metà far riscontro lo scredito per qualsiasi tentativo per dare carattere scientifico alla storia.

Giova aggiungere che il Tolstoj non getta là le sue conclusioni colla arditezza di un profeta. Si arriva a poco a poco, ed accompagna il lettore fino ad esso. Infatti egli comincia col presentarci

Napoleone giovane, senza convinzioni, senza tradizioni, senza educazione adeguata ai suoi futuri destini, senza nome: ci rammenta che non era nemmeno francese. Poi ce lo descrive mentre scivola tra le fazioni politiche, e lo seguita cogliendolo nei momenti più importanti della sua carriera, collo scopo di rivelarci in ciascun d'essi, il furbo che s'avvantaggia, delle congiunture in cui si trova per caso, invece del veggente che intuisce una meta e si sforza di raggiungerla. A lui, e se non ci fosse stato lui, a qualsivoglia altro sarebbe toccato in sorte di raccogliere gli uomini di mezza Europa e di marciare alla loro testa contro la Russia: ma lui, e qualsivoglia altro, e gli eserciti che parevan mossi dai capi erano tutti fantocci mossi da una arcana ed inesplicabile forza i cui effetti son registrati nella storia col nome di epopea napoleonica.

Noi abbiám seguito attentamente le considerazioni del Tolstoj, e tuttavia c'è qualche cosa in noi che si ribella contro asserzioni le quali finiscono col distruggere il merito personale, il valore delle doti individuali, il coraggio d'affrontare le grandi responsabilità. Non ci par possibile d'essere in balia del caso, travolti da un vortice di cui non possiamo in nessun modo distinguere la direzione o misurare la velocità. Non possiamo credere che le grandi personalità rammentate dalla storia, non sieno che individui veduti più nettamente o più frequentemente degli altri dai compagni di corsa e quindi chiamati per questo solamente responsabili delle peripezie di questa corsa, e nello stesso tempo resi orgogliosi della responsabilità loro attribuita.

In uno sciame di moscerini urtato da un buffo di vento sarebbe realmente pazzo quello tra essi che, trovandosi per una casuale combinazione più esposto degli altri agli effetti del vento, credesse, solo per questo, di essere lui causa della perturbazione avvenuta nell'intero sciame. Ammesso che la coscienza ed il ragionamento dei moscerini li possa condurre a tanto. Ma in uno sciame umano in cui le volontà si manifestano, si urtano e si limitano a vicenda, possiamo noi credere che Napoleone, Murat, Junot, Marbot, e la recluta conglobata nel reggimento che marcia verso la Russia siano tutt'uno? possiamo noi credere che il trovarsi Napoleone alla testa dell'Europa non abbia avuto nessuna influenza sulle vicende storiche? Non ci sembra possibile. Il crederlo ci condurrebbe ad

un fatalismo peggiore del mussulmano: distruggerebbe in noi la coscienza della nostra personalità.

Più tardi il Tolstoj stesso ha corretto la sua concezione, ed ha riempito il vuoto che vi esisteva, tornando allo spiritualismo ed alla fede. Nell'universo, egli dice, in qualche punto dell'ultimo tra i suoi scritti, tutto avviene per la volontà di *qualcheduno* che ci fa servire come stromenti al compimento di un'opera il cui scopo ci è sconosciuto.

Probabilmente, nei termini in cui l'ha posto il Tolstoj, il problema è ancora troppo esclusivo. È giusto e logico l'ammettere l'influenza che hanno sugli avvenimenti umani cause estrinseche all'uomo: ma è anche giusto di contare quelle dovute alle doti personali dell'uomo, ed al suo impegno nel farle valere.

* *

A quest'ordine d'idee s'attiene il Taine. Egli è anzitutto storico, ma si atteggia a scienziato. Vorrebbe portare nel campo della storia i metodi sperimentali della scienza, quindi non potrebbe in nessun modo accettare il concetto del Tolstoj, il quale ascrivendo ad una forza sconosciuta la successione degli avvenimenti della storia ci toglie i mezzi d'indagare la legge secondo la quale si svolgono.

Il Taine riconosce che una parte nello svolgimento della storia è dovuta alla volontà umana; in essa, nell'ambiente e nei precedenti storici egli trova gli elementi necessari e bastevoli per spiegare i fatti e la loro successione nella storia.

È inutile ora di riprendere in esame i metodi adoperati dal Taine per venire alle sue conclusioni. Il principe Napoleone ne ha chiarito gli inconvenienti: però può darsi che quei metodi non pecchino per credere vero ciò che per avventura non è: no, crediamo invece che sieno incompleti, e non conducano a scoprire che una parte della verità. Il Taine applica alla storia i metodi delle scienze sperimentali: accumula i risultati delle osservazioni e spera che nel numero restino eliminati gli errori, si dimentica però di porre da parte i risultati evidentemente paradossali od esagerati, anzi si lascia talora trascinare da quelli e trascura gli altri. Precisamente questo è contrario ai principii su cui si basa il calcolo delle probabilità, e di questo fu fatto appunto al Taine.

Taine, qual'è, l'opera del grande critico francese ha troppo valore per essere trascurata. Cerchiamo d'abbracciarla nel suo insieme.

Anzitutto il Taine è artista, e senza volerlo sente il bisogno di coordinare tutto il suo lavoro intorno ad un concetto solo che egli ha intraveduto con fine intuito. Non lo si tacci per questo di seguire un preconconcetto: se egli procedesse a casaccio colle sue indagini, riuscirebbe assai difficilmente a caverne un risultato.

Il Taine si prefisse di studiare lo sfasciamento delle istituzioni medievali e la ricostruzione dell'edificio sociale e politico in Francia; sfasciamento e ricostruzione avvenuti durante il periodo che prese nome dalla rivoluzione francese e dalla dittatura napoleonica. Tra la ruina e la ricostruzione l'autore scopri una fase non breve di sterili conati, durante la quale il nuovo ordine non spuntava, ed il dissolvimento della Francia fu spinto fino al punto di isolare fra loro gli elementi primigeni della società.

Volti i suoi studi alla ricerca delle cause di questo fenomeno, il Taine ritenne che l'azione dissolvitrice procedesse dall'ingerenza di un gruppo assai numeroso di uomini i quali tennero in quel tempo il governo della Francia. Ognuno d'essi ebbe personalità ben distinta nella storia, ma tutti si rassomigliarono per certe qualità intellettuali, che resero irremissibilmente sterili i loro sforzi: sicchè tanto più sconvolgevano l'ordine sociale quanto più si sentivano chiamati a ricostituirlo e si affaticavano nel volerlo ricostituire.

Riannodato così l'avvenimento storico al carattere degli uomini, era naturale che i risultati ottenuti da Napoleone suggerissero al Taine l'idea che esistesse una profonda antitesi tra le doti intellettuali dell'uomo cui è dovuto il riordinamento della Francia e quelle di cui erano forniti i suoi predecessori in quell'ardua impresa. Da questa antitesi sorge compiuta la figura di Napoleone, quale ce la dipinge il Taine.

Proviamoci a riassumerne i concetti.

Secondo il Taine autori principali ed anzi unici del dissolvimento sono i giacobini. Egli dà a questa qualifica un senso più ampio di quello che gli attribuisce la storia. Sono più che una fazione politica: sono una turba d'uomini, venuti a galla quando

ruinarono le istituzioni in Francia, e vi declinò ogni autorità costituita. Si rassomigliano tra loro, cosicchè, descritto l'uno, sono descritti gli altri.

Pieni d'orgoglio, non dubitano mai di loro medesimi: non esitano mai, si sentono capaci di tutto: mettono la mano su tutto, e non s'accorgono, nè possono accorgersi di sacrificare alla propria personalità quanto li attorna. Trovandosi a contatto tra loro si divorano, perchè l'orgoglio dell'uno non tollera quello degli altri. Il loro bagaglio intellettuale non è eccessivo: poche sentenze semplici e possibilmente simmetriche nella forma: le conclusioni della scienza ridotte a formola astratta. Con queste sentenze e con queste formole i giacobini intraprendono la rigenerazione del genere umano, ed esso sfugge alla rigidità dei sistemi. Non sanno adattarsi alle complicazioni della realtà, e la trascurano o la rinnegano o vogliono piegarla colla violenza alle forme corrispondenti alle loro astrazioni. Riescono dottrinari, pedanti, crudeli e, quello che è peggio, infecondi. Napoleone li chiamava *ideologi*, il Taine riassume l'opera negativa, dicendo *ils fonctionnaient à vide*.

Artefici di dissolvimento, malgrado l'infaticabile loro attività, ebbero in mano la Francia fino ai tempi in cui naufragò l'Oratorio. La confusione nei partiti, l'impero delle frasi, la ricerca del governo perfetto, lo sperpero del danaro pubblico, la bancarotta permanente, il discredito, la guerra senza scopo ben determinato furono i risultati del governo di questi uomini.

Naturalmente il rimedio doveva venire da un uomo che non somigliasse a loro, che non venisse dalle loro file, che non partecipasse dei loro difetti, che non fosse stato educato con loro, che non appartenesse al loro paese, che preferisse alle formole astratte la percezione della realtà, che fosse insomma l'antitesi del giacobino, quale lo concepiva il Taine. E Napoleone incarnò questo tipo che ne doveva ridare alla Francia la struttura sociale e politica.

Anche il Taine, come il Gioberti, come il Tolstoj sente il bisogno di far notare l'origine italiana di Napoleone. Questo è il punto di partenza per descrivere l'uomo. Non si tratta di nascita casuale, ma di una eredità di tendenze la quale si riassume in Napoleone. Egli appartiene ad una vecchia famiglia italiana, e ne conserva l'impronta e ne possiede le doti essenziali. Molto senno

pratico, versatilità d'ingegno, forti passioni, rapido passaggio dal concepimento alla esecuzione. Sono le doti che distinguono l'italiano del secolo xv.

La signora di Stael, e lo Stendhal avevano già notata una rassomiglianza psicologica tra Napoleone ed i condottieri italiani. Il Taine vi trova una parentela immediata: la medesima struttura mentale e morale. E, notisi bene: al Taine, scrittore dell'*Arte in Italia*, conoscitore profondo del nostro risorgimento politico ed artistico, il nome di *condottieri* risponde ad una realtà effettiva ben diversa da quella che se la figurò taluno dei suoi superficiali lettori, i quali confusero i condottieri coi capitani di ventura. Questi ultimi sono per lo più stranieri, come il conte Lando, come il Lanzicheneco Frondsperg, come lo stesso messer Giovanni Acuto, che si lagnava col frate perché, augurandogli pace, gli faceva perdere le fonti dei suoi guadagni. Costoro sono venturieri; fanno la guerra per la guerra, sono incapaci di assurgere alle supreme ragioni del conflitto tra gli uomini. Nel paragonare Napoleone ai condottieri, il Taine dovette pensare a Castruccio Castracani fondatore di uno Stato in Toscana in pien secolo xiv, a Braccio da Montone, a Piccinino fabbricatori di re nel mezzogiorno della penisola italiana, ai Malatesta, signori di Rimini, che delle ricchezze prese colle armi si servivano per abbellire le loro città, a Francesco Sforza, il tipo dei condottieri e l'incarnazione del principe italiano, instauratore della pace nel ducato milanese, moderatore della politica italiana.

A questa stregua Napoleone può ben essere paragonato ai condottieri, senza che se ne offendano gli schizzinosi, i quali senza onorarlo, non vogliono che altri manchi di rispetto al loro imperatore.

Le doti che Napoleone ritraeva dalle eredità accumulate in lui, o dalla natura, se così vuole il lettore, lo portavano a comprendere rapidamente la realtà delle cose in tutte le sue complicazioni, ed a concepirle come qualche cosa di effettivo che lo spingeva immediatamente ad agire. Se si fosse semplicemente ripercossa nella sua mente, avrebbe fatto di Napoleone un pensatore politico, un Macchiavelli, un Guicciardini: se ripercuotendosi nel pensiero la realtà avesse trovato le formole anguste dei con-

venzionali ed il loro egoismo, Napoleone avrebbe emulato tutto al più le glorie di Stéyès. Invece al contatto con una fantasia fervida, la realtà eccitava in Napoleone lo spirito creatore ed il bisogno di tradurre in atto le forme a lui suggerite. Perciò dice il Taine, che a differenza di quella dei giacobini la mente di Napoleone *ne fonctionnait jamais à vide*. E questo uomo che s'ispirava alla realtà, che aveva l'abilità di vedere rapidamente le relazioni più disparate tra le cose e di passare dalle idee generali ai particolari più minuti e da questi di risalire alle generalità, che ne concepiva nuove forme e nuove disposizioni, e le raffigurava come cosa viva e possibile, che sapeva sempre ciò che voleva, dovea necessariamente acquistare un predominio su quanti lo circondavano, ed erano stanchi della sterilità giacobina.

Così concepite le linee principali della figura di Napoleone, il ritratto si completa facilmente. Coscienza profonda della propria superiorità su tutti gli altri, mediocre stima degli uomini conciliabile con qualche sentimento di affezione per coloro con cui aveva maggior contatto, molta mobilità di propositi accompagnata da infaticabile attività per tradurli in atto, volontà imperiosa che non ammette e non può ammettere esitazione. Ne risulta un uomo mediocrementemente socievole, attraente quando si compiace di rivelare i pensieri, ond'è fervida la sua mente, temuto per le sue collere, obbedito per interesse o per timore ancora più che per devozione.

Questo è presso a poco il ritratto che ne fa il Taine, appoggiandolo a copiosissime citazioni di memorie contemporanee, ed infiorandolo col ricordo di numerosi aneddoti ed episodi, e descrivendolo con uno stile che alla evidenza propria agli scrittori francesi aggiunge la magia istillatavi uno dei più grandi letterati che conti la Francia.

* *

La restituzione dell'ordine in Francia, e la ricostruzione dell'edilizio sociale sono l'opera precipua di Napoleone, e quella che gli è sopravvissuta. Il Taine lo descrive in tutta la sua ampiezza, e siccome rispecchia il carattere dell'artefice, la descrizione che

ne fece quello scrittore, completa quella dell'uomo, e vi serve di riprova.

Abituato al comando, intollerante d'esitazioni, stretto dalle difficoltà di una situazione precaria, impaziente di veder tradotti in atto i suoi pensieri, Napoleone getta su tutto l'impero una grande e fitta rete gerarchica di funzionari i cui capi stanno in mano sua, e le estremità si disperdono per tutta la superficie del territorio dipendente dal suo dominio, penetrano in ogni più piccolo gruppo della numerosa popolazione che vi dimora. A traverso gli anelli di quella rete si propaga la corrente di una doppia circolazione. Da un punto parte la manifestazione di una volontà assoluta, irresistibile, e perfettamente conscia di se medesima: e migliaia di funzionari pieni di zelo, eccitati da tutti gli impulsi di cui può disporre un potere assoluto e senza controllo, interpretano quella volontà e s'affrettano a tradurla in atto. In senso inverso corrono gli annunci dei risultati ottenuti, si riassumono nella mente dell'imperatore, e gli indicano in ciascun momento i mezzi di cui egli può disporre per l'attuazione dei giganteschi progetti immaginati dalla sua fantasia poderosa.

A questo medesimo concetto era arrivato Diocleziano, e per esso egli prolungò d'un secolo almeno la vita al romano impero, e sulla creazione di Diocleziano si adagiò la Chiesa e mantenne la compagine della cristianità durante il periodo medievale.

Nel 1814 Napoleone stesso faceva notare al Narbonne la rassomiglianza tra il suo governo e quello di Diocleziano, la fitta rete che aveva stesa assai lontano, i suoi occhi che spingevano lo sguardo ovunque, l'autorità civile resa onnipotente in uno stato essenzialmente guerriero. Solamente, egli aggiungeva, io non perseguito i cristiani, nè abdicarò alla corona. I fati non gli dettero ragione.

Può darsi che il germe del sistema con cui Napoleone riordinò la Francia e governò l'impero sia stato da lui raccolto nell'esercito in mezzo al quale foggì le prime tra le sue idee. In questo caso il *concitato imperio ed il celere obbedire* dei campi di battaglia sarebbe stato esteso a tutto l'organismo statale, ed i funzionari civili, che si sentirono spinti con rigido indirizzo e legati da severa disciplina, avrebbero avuto ragione di credersi presi nelle strettoie

di una gran caserma, e di rimproverare a Napoleone i suoi modi soldateschi. Ma comunque siasi formata nella sua mente l'idea, è certo che nessun'altra poteva meglio rispondere alla natura dell'uomo che la impose alla Francia ed all'Europa, ed alla situazione in cui l'una e l'altra si trovavano.

Per mantenere viva la doppia circolazione a traverso l'enorme rete governativa, che Napoleone aveva steso sull'impero, occorreva l'impulso di un potente motore. Tra le forze che l'animavano, il Taine ne enumera alcune. Anzitutto l'attività inesauribile dell'uomo che stava alla testa del governo, e la sua attitudine al lavoro. « Egli può passare diciotto ore di seguito al lavoro, occupato sempre nello stesso lavoro, o mutando via via di soggetto: io non vidi mai il suo spirito stanco, dice il Roederer, nemmeno quando il corpo era affaticato, nemmeno durante l'esercizio più violento, nemmeno durante le collere. Io vidi passare da un soggetto all'altro senza che il ricordo di quello discusso fino allora sopravvenisse ad intorbidare la discussione di quello che stava per prendere in esame. Non vidi mai uomo più concentrato di lui in ciò che l'occupava; nè alcuno che meglio di lui distribuisse il suo tempo tra le occupazioni che gli incombevano: inflessibile nel respingere le questioni che giungevano fuori d'ora ad importunarlo era infaticabile nel cercarle quando il momento di sbrigarle gli pareva giunto ». Egli stesso asseriva di essere costantemente occupato. « Se sono sempre pronto a rispondere in ogni cosa, egli è che prima di fare, medito a lungo. Io lavoro continuamente. Di notte mi sveglio per lavorare ». E come nei primi anni della sua carriera così ebbe forza di continuare fino agli ultimi giorni, sicché questa energia che veniva dall'alto, e non cessava mai, obbligava tutti ad assecondarlo. Coloro che non vi resistevano rimanevano per via: erano schiacciati e finivano coll'esser posti in disparte, tra i malcontenti, e tra coloro cui l'attività sempre sveglia, sempre imperante, del sovrano sapeva del dispotico.

Infatti sotto questo regime il consumo d'uomini era straordinario. Nell'esercito lo si spiega facilmente: il cannone, la baronetta e le fatiche facevano molti vuoti. Secondo il Taine, si parlava di 4000 posti d'ufficiale all'anno: negli ultimi anni del periodo napoleonico mancavano i concorrenti, non i posti: fu necessario

di fare ufficiali gli adolescenti, imberbi anch'essi come i coscrutti, gli allievi che dopo un anno o diciotto mesi di scuola militare, finivano il loro corso d'istruzione sul campo di battaglia, gli scolari di filosofia e di retorica, o, come diremmo oggi, quelli che avevano finito il liceo ed il ginnasio, e finalmente i giovani di buona volontà. Nel 1813 e 1814 vi erano dei tenenti colonnelli di 25 anni.

Ma anche nella carriera civile il consumo era forte: la tensione della mente, la varietà delle destinazioni, la moltitudine degli incarichi, l'ansia del sapersi continuamente sorvegliati, il desiderio di figurare sfilavano fisicamente i funzionari.

Altro eccitamento alla vitalità del sistema governativo creato da Napoleone veniva dai premi pecuniari e morali di cui disponeva l'imperatore.

Le ambizioni minori trovavano sufficiente pasto negli impieghi creati nel territorio annesso alla Francia col nome d'Impero francese, e nei regni vassalli. La maggior parte dei funzionari da Amburgo ed Amsterdam a Roma e Corfu erano francesi: le alte cariche nel regno d'Italia, in quello di Napoli, in Spagna, nella Confederazione renana erano conferite a personaggi francesi. Erano francesi perfino gli alti dignitari, i comandanti delle fortezze imposti ai paesi limitrofi della Francia. Quale incentivo per coloro che sapevano farsi distinguere tra i migliori dei funzionari. Vi si aggiungevano le decorazioni ed i titoli con tutti i vantaggi che vi erano annessi. Ai semplici cavalieri onori, diritti speciali, preferenze negli istituti dello Stato, ai dignitari dello Stato, pensioni splendide, vasti domini. Cambacérès ha 450 mila lire di rendita, il maresciallo Massena 683 mila, Ney 728 mila, Davoust 940 mila, Berthier un milione e 354 mila. Ed ognuno pensava di poter aspirare a simili fortune. Nell'istituire la nuova nobiltà Napoleone creò 48 mila cavalieri, 4090 baroni, 388 conti, 34 duchi, 4 principi. In quei giorni, soggiunge il Taine, da cui spogliamo queste notizie, il semplice copista che scriveva col migliore dei suoi caratteri i nomi sui decreti di nomina, poteva ragionevolmente supporre che dovesse venire il giorno in cui avrebbe dovuto scrivere il suo dei nomi tra le nomine dei senatori o dei ministri: ed il giovane caporale nel ricevere i galloni poteva sentire

nella sua immaginazione, i tamburi, le fanfare e le salve d'artiglieria che avrebbero accompagnato la sua proclamazione a maresciallo dell'Impero.

Naturalmente tutte queste cupidigie risvegliate in tutti i gradi dei dipendenti dovevano reagire sul carattere di colui che stava a capo della piramide gerarchica. A lui guardavano tutti da lui tutti attendevano qualche cosa: l'essere fatti oggetto di un suo sguardo, di un suo cenno, di una sua parola sembrava una fortuna insperata. Certi uomini di Stato s'inchinavano gravemente innanzi a lui, acciocché egli potesse pizzicarne l'orecchio in segno di confidente rimprovero. Tutti cercavano di farsi notare da lui: intorno a lui s'affollavano l'espressioni di desiderio, le domande, le suppliche, e si annodavano gli intrighi, innanzi a lui si pregavano i grandi, i dignitari ed i funzionari con una servilità bizantina: ma contro di lui si sollevava il malcontento degli insoddisfatti, e si affluivano le offese dei trascurati e dei reietti.

E dopo questo è facile di comprendere lo scetticismo che invade Napoleone sul valore dei suoi simili. Essi lo consideravano come una sorgente da sfruttare; egli considerava loro come altrettanti strumenti, ed in quell'anima altera, ambiziosa, solitaria per natura, doveva necessariamente svilupparsi un egoismo mostruoso attivo, invadente, che si rivelava negli scatti dei ricevimenti ufficiali come nella brutalità con cui anche coi famigliari trascurava qualsiasi convenienza. Tale non era nei primi anni della sua giovinezza; in Italia ebbe ancora amici: ed il fondo del cuore ricomparve a S. Elena, quando, lontano dagli uomini e dagli avvenimenti, giudicava con sublime equanimità gli uni e gli altri, e spiegava e giustificava perfino coloro che lo avevano tradito.

In complesso l'ordinamento governativo creato da Napoleone, il movimento voluto dalla sua volontà ineluttabile, lo slancio eccitato coi mezzi giganteschi di cui egli disponeva rispondevano interamente al carattere dell'uomo. Un giorno la macchina cominciò a mostrarsi pigra. Alla direzione stava sempre lo stesso uomo, e conservava tutte le sue doti personali; ma gli uomini che dovevano cooperare al maneggio del meccanismo andavano scomparendo e non potevano essere facilmente sostituiti: inoltre, e questo era ben peggio, andavano esaurendosi le fonti alle quali dissetavasi

la loro cupidigia. Allora sorse il famoso dubbio se Napoleone lavorasse per sé o per la Francia. Era suggerito dall'ipocrisia e copriva il tradimento, tanto è vero che fu proprio il Marmont, colui che formulò quel dubbio in modo più preciso e più elegante che non seppe farlo qualsiasi altro tra coloro che abbandonarono Napoleone. Quale sottile casuistica nelle sue parole! Finché Napoleone disse: *tutto per la Francia*, lo seguitai con entusiasmo. Quando disse: *la Francia ed io*, lo servii con zelo. Poi disse: *io e la Francia* e tuttavia lo servii con devozione: ma quando gridò: *io senza la Francia*, allora l'abbandonai.

Eh via! signor maresciallo Marmont: voi ed i vostri compagni vi siete ritirati quando presentiste la ruina, e siete corsi a mettere in salvo le fortune ammassate a spese dell'Europa e mercé le vittorie napoleoniche. Eppure anche in quel giorno in cui i capi abbandonavano Napoleone, i veterani si serravano intorno a lui, e le giovani generazioni accorrevano sotto la sua bandiera: un istinto profondo suggeriva agli uni ed agli altri che anche in quei giorni di sfortuna quelle bandiere rammentavano la patria potente e gloriosa.

* *

Innegabilmente Napoleone, com'è descritto dal Taine, ci sembra più umano e più comprensibile di quello disegnato dal Tolstoj. Quest'ultimo non è nulla più che un corpuscolo, un atomo, travolto con milioni di altri corpuscoli e di altri atomi nella bufera di avvenimenti incomprensibili. All'infuori della maestria del disegnatore, la figura disegnata dal Tolstoj non ci desta alcun interesse; ma lo scrittore stesso così la vuole, perché le sue convinzioni non gli permettono di vederla altrimenti.

Invece il Napoleone del Taine vive in mezzo agli uomini e cogli uomini; risente l'influenza del mondo che lo circonda, e vi porta il tumulto delle passioni che si agitano nel suo seno. Chiamato a gettar le basi del monumento, cui era collegato l'avvenire della Francia, eccita i francesi a prestare il loro concorso all'edificio, ma colla sua volontà ferma, cosciente e precisa gli dà la sua impronta personale, ed il monumento sopravvive, sfida il tempo, e corrisponde alle esigenze della Francia moderna.

Così accade nella storia. Sulla perpetua vicenda degli umani avvenimenti influiscono senza dubbio forze cosmiche, la cui azione sfugge in gran parte ai nostri calcoli: ma influisce anche la volontà di ciascuno degli uomini, ed ottiene effetti proporzionati alla intelligenza, ed all'indole di ognuno d'essi. La scienza ignora a qual foce si diriga la grande fiumana su cui galleggia l'umanità in mezzo ad impreviste perturbazioni che di tempo in tempo ne agitano il corso: ma gli individui non vi sono trascinati come automi incoscienti. La loro folla si raggruppa, si divide, si dirada, rallenta la corsa o l'accelera come lo suggerisce la volontà personale di coloro che la compongono, o come lo tollera l'energia di quella volontà, e la massa per il concorso del doppio impulso subisce una successione di spostamenti e di trasformazioni, ognuno dei quali segna un momento della storia ed un episodio nuovo in essa. L'insieme degli episodi risponde al racconto storico; la loro successione costituisce una serie di termini, il cui raffronto deve necessariamente svelare il segreto della storia.

CECILIO FABRIS.

TIRO DI GUERRA DELLA FANTERIA

(Continuazione, vedi numero precedente)

Tiro di guerra collettivo.

Abbandonato il ristretto campo del tiro individuale di guerra imprendiamo ora l'esame di quello *collettivo*, chiamato anche in *massa*, od *a massa* ed a cui forse più propriamente, per non dire esclusivamente compete il titolo più breve e più espressivo di *fucileria*.

A questo genere di tiro più che a quello individuale, tanto meno importante, conviene applicare il metodo che chiamammo sperimentale diretto, ragionando, fino all'estremo limite del possibile, sui dati ottenuti in numerose, svariate e larghe esperienze, od offerti da larga e limpida fonte storica.

Esperienze eseguite presso la scuola centrale di tiro di fanteria in Parma nell'anno 1890 col fucile 1870-87 e la cartuccia a balistile. — A dare un'idea materialmente concreta della pratica applicazione del metodo sperimentale diretto alla determinazione fondamentale dell'efficacia della fucileria sarà per noi opportuno mezzo il descrivere la serie di esperienze, che sotto la direzione del compilatore di questo scritto, ebbero luogo nell'estate del 1890 presso la nostra scuola centrale di tiro di fanteria, nel letto del fiume Taro vicino ai due ponti, su cui, a 8 chilometri a occidente di Parma, la via Emilia e la ferrovia passano il detto corso d'acqua.

Per l'istruzione dei tenenti anziani di fanteria che in numero di circa 60 frequentavano i corsi di quella scuola, dovendosi eseguire tiri collettivi colla cartuccia a balistile allora allora adottata, si scelsero con apposito tiro di classificazione, fra 150 attendenti di tutti i corpi quasi dell'arma di fanteria, 50 tiratori in modo che essi proporzionalmente rappresentassero le varie gradazioni di abilità nel tiro riscontratesi negli elementi, sui quali erasi operata la scelta.

Plotone tiratori, e bersagli. — Si formò con questi 50 attendenti un plotone tiratori che, sotto il comando di un ufficiale subalterno del personale insegnante della scuola, in linea con la prima riga in ginocchio e la seconda in piedi, eseguiva con tiro lento a comando un numero di salve di plotone, che aumentò colle distanze da 6 a 20, contro una serie di bersagli larghi ciascuno 30 metri ed alti 2, disposti l'un dietro all'altro in una colonna, la cui profondità variò con le distanze da 150 a 540 metri e lontani l'un dall'altro quanto occorreva per esser sicuri che nessun proiettile cadesse a terra senza aver forato almeno un bersaglio. Al centro della colonna stava il bersaglio che trovavasi lontano dai tiratori quanto il punto in bianco della traiettoria corrispondente all'alzo impiegato ed i tiratori puntavano al centro del bersaglio più vicino, su apposito segno (1).

Marcatori. — Tutti i punti colpiti furono bersaglio per bersaglio sempre rilevati, con le loro ascisse ed ordinate, da apposite squadre di marcatori, composte ciascuna di due dei tenenti comandati ai corsi d'istruzione ed i risultati di ciascuna esperienza formavano poi soggetto di studio pratico nelle lezioni del giorno stesso o di quello successivo.

Non si eseguirono mai più di tre serie al giorno cominciando dall'alzo più lungo onde non affaticar troppo i tiratori, i quali inoltre non avevano zaino e spesso furono trasportati in ferrovia sin quasi alla stazione di tiro, o qualche rara volta percorsero a piedi, di buon mattino, gli otto chilometri di buonissima strada che corrono da Parma a Ponte Taro.

(1) Collocato a metri 4,40 sul suolo, media altezza delle bocche dei fucili

Tutti quanti gli alzi (meno quelli di 400 e di 1800 metri, provati una volta) furono sperimentati in una seconda serie di tiri eseguiti col plotone cambiato nel personale, ma scelto sempre con gli stessi criteri fra gli attendenti del corso successivo a quello, che aveva assistito alla prima serie di tiri.

Prendendo i dati medi si ebbe per ogni alzo e per ogni cento spari il numero di colpi, ad altezza di uomo in piedi, indicati in questa

TABELLA 1^a

Alzi	Punti	Alzi	Punti	Alzi	Punti
400	32	1000	40	1500	4,7
550	24	1100	8,5	1600	4
700	18	1200	7	1700	3,5
800	15	1300	6,2	1800	3
900	12,5	1400	5,2	—	—

Questa tabella presenta è vero, le risultanze in modo esatto, ma obbliga per avere il numero dei punti colpiti quando si sparino molte cartucce, a ridurre prima il numero di queste in centinaia esatte e quindi moltiplicarle per la cifra indicata nella tabella, che di per sé non dà un'idea praticamente abbastanza dell'efficacia materiale del tiro collettivo. Ben diversa impressione produce infatti il dire che a 1500 metri non si fa neppure il cinque per cento da quella che si riceve sentendo che a quella stessa distanza una compagnia sul piede di guerra in un minuto solo mette in quello stesso bersaglio quarantasette proiettili e questa seconda espressione, tenuto conto che nel tiro collettivo si sparano sempre molte cartucce, è certamente la più adattata e comoda. Per ciò si può compilare la seguente

TABELLA 2^a

dei punti colpiti da una compagnia di guerra che spari in un minuto primo 4 colpi circa per soldato, col fucile modello 1870-87, cartuccia modello 1890, contro bersaglio alto metri 1,63 e largo 30 metri.

Alzi	Punti	Alzi	Punti	Alzi	Punti
400	320	1000	400	1500	47
550	240	1100	85	1600	40
700	180	1200	70	1700	35
800	150	1300	62	1800	30
900	125	1400	52	—	—

la quale altro non è che la prima tabella di cui i punti sonosi moltiplicati per 10, tante essendo le centinaia dei colpi che la compagnia in media spara in un minuto di fuoco ordinario.

Si può ritenere come sperimentalmente accertato che da 400 a 1500 metri, di qua e di là dal bersaglio che raccoglierebbe il suindicato numero di punti, si avranno sempre, qualunque alzo si adoperi, non meno di 40 punti colpiti su bersaglio eguale.

Di maniera che possiamo ora raffigurare l'effetto del tiro di una compagnia di guerra come una gran lamina metallica, che incombe sul terreno lungo uno spazio di 2 o 300 metri (secondo che si tratti di grandi, o di piccoli alzi) e che ha il suo peso massimo verso il punto in bianco e il suo minimo ai lembi estremi. Evidentemente i numeri registrati nella tabella corrispondono al caso di coincidenza del centro di gravità della lamina col centro di gravità del bersaglio, caso che facendo esattamente pur coincidere la distanza reale con l'alzo prescelto, consente di battere il bersaglio con l'efficacia massima.

Considerando ora le cifre della proposta tabella, osserviamo prima di tutto che all'alzo di mille metri corrispondono cento punti colpiti e che il numero di questi decresce di circa due decimi per ogni aumento di 400 metri d'alzo.

Da questa doppia osservazione non è esagerato il concludere che non solo la proposta tabella è più adattata a dare prontamente una idea pratica e concreta della efficacia del tiro di guerra, ma che anche per la sua semplicità riesce comoda tanto che, ritenute le due cifre, che servono di cardine per trovare con sufficientissima approssimazione tutte le altre, si può anche lasciare a casa la tabella, ciò che certamente costituisce il massimo della desiderabile facilità d'adoperarla.

Condizioni reali dei bersagli di guerra — Ma siccome i ber-

sagli di guerra non sono, nè rettangolari nè continui, nè tutte le altre condizioni del tiro eguali a quelle delle esperienze, da cui i dati della nostra tabella di tiro sono tratti, ne consegue che questi dovranno volta per volta subire delle modificazioni tanto più numerose e profonde quanto più numerose e profonde saranno le differenze fra le condizioni delle esperienze e quelle del problema o della situazione tattica che s'imprenderanno ad esaminare.

Elementi generali dell'efficacia della fucileria — Raccogliendo un momento le idee relative al combattimento a fuoco di due fanterie contrapposte è facile vedere che l'effetto tattico dipenderà, sempre per ambedue dalla *quantità di danno*, che con le proprie armi sparate per un certo tempo, i tiratori possono prodarre, o subire sulla o dalla parte avversaria costituente il bersaglio, nelle condizioni di distanza di terreno e di atmosfera in cui avrà luogo la lotta.

Variazioni degli elementi e della efficacia risultante. — Armi, tempo, tiratori, bersaglio, distanza, terreno, atmosfera costituiscono dunque gli elementi immancabili in ogni combattimento e dai quali sempre e dovunque dipenderà la *efficacia della fucileria*: prendendo perciò paritariamente a considerare, colla scorta di dati sperimentali, le variazioni di ciascuno di essi, potremo giungere a dedurre quelle che probabilmente si dovranno riscontrare volta per volta nella risultante efficacia della fucileria e ad esprimerle, ove sarà possibile, con un coefficiente numerico da cui dovranno essere affette la quantità contenute nella proposta tabella di tiro.

Armi.

Scarsità di dati paragonabili. — Quanto all'elemento armi, devesi pur troppo andar molto cauti in questo esame delle variazioni che esse possono con le differenti loro qualità balistiche prodarre, poichè ci mancano e d'altra parte non sarebbero facili ad aversi nella necessaria copia neppur in seguito i dati necessari a stabilire attendibili rapporti di efficacia fra i fucili adot-

tati dai vari eserciti europei (una ventina di modelli, contando anche quelli del Giappone e degli Stati Uniti d'America) e quello nostro modello 1870-87 cartuccia modello 1890, col quale furono eseguite l'esperienza da cui la nostra tabella è dedotta.

A dare infatti un carattere di serietà a tali rapporti occorrerebbe che con le armi paragonate si eseguissero esperienze di tiro collettivo nelle stesse condizioni delle nostre e che ne potessimo conoscere le autentiche risultanze, ciò che per ora almeno non può essere altro che un pio desiderio, quantunque lo si possa considerare compito non impossibile per una scuola di tiro di fanteria, come ne esistono oramai presso quasi tutti gli eserciti, in cui vuolsi profondamente studiare l'efficacia reale della fucileria a giorni nostri.

Cartucce mod. 1870 e 1890 col nostro fucile mod. 1870-87. — Contuttociò non tralascieremo di dire che, paragonando le altezze delle strisce di giustezze (30 % dei migliori punti colpiti) del fucile modello 1870-87, cartuccia modello 1890 e di questo stesso fucile adoperando la cartuccia a balistite si può vedere che quelle del primo sono, rispetto a quelle del secondo all'incirca più grandi di una metà fra 400 e 600 metri, doppie fra 700 e 1200 e triple fra 1300 e 1600.

Mauser italiano 1870-87, cart. 90. — Dall'istruzione sul tiro per la fanteria germanica, approvata con rescritto imperiale del 21 novembre 1889, si rievà che in media la dispersione totale verticale del fucile *Mauser 1888*, di cui quella fanteria è armata, è di un terzo circa inferiore a quella del nostro fucile 1870-87 sparato con balistite, ossia che la precisione di tiro di questo ultimo sta a quella del *Mauser* come 3 sta a 2, se si assume come misura di questa precisione la dispersione totale verticale, che ne è in pratica una rappresentante abbastanza legittima, quantunque altre ve ne siano più precise e minuziose.

Mannlicher, Mauser e italiano, suddetto. — Il fucile *Mannlicher 1888*, di cui è armata la fanteria austro-ungarica ha una precisione di tiro (misurata con la dispersione totale verticale) che è sino a 600 metri, circa i sette decimi di quella del *Mauser*, ossia è quasi eguale a quella del nostro fucile 1870-87, sparato con balistite, desumendo i dati dell'istruzione sul tiro per la fanteria

austrungarica (ristampa del 1889), nella quale i dati per le distanze superiori a 600 metri non sono, per il modo col quale vennero sperimentalmente determinati, da confrontarsi con i nostri, nè con quelli che sino a 1000 metri offre la istruzione tedesca.

Mod. 1891 italiano Mannlicher e Mauser. — Se poi entriamo in lizza col nostro fucile mod. 1891, di recentissima adozione e di cui speriamo che la finanza ci consenta di essere sollecitamente e bastevolmente provvisti, allora abbiamo la legittima soddisfazione di trovarci in condizioni molto rassicuranti, poichè la precisione di tiro di quel fucile, misurata come al solito dalla dispersione totale verticale, sta a quella dei fucili Mannlicher e Mauser predette

a 200 metri come 1 sta a 0,6	a 0,7
a 500 » » 1 » 0,44	a 0,54
a 1000 » » 1 »	a 0,6

arrestando qui per debito d'onestà il nostro paragone per mancanza assoluta di dati ufficiali pel fucile tedesco e perchè del fucile austriaco, sebbene siano inseriti nella relativa istruzione sul tiro sino alla distanza di 2500 passi, non servono al caso nostro, perchè per le distanze da 800 passi (600 metri) in su rappresentano solamente i valori medi ottenuti durante un intero periodo d'esperienze in condizioni atmosferiche spesso sfavorevoli, mentre che questo non è il caso degli altri due fucili paragonati.

Ma questi dati di precisione, riferentisi a condizioni eccezionalmente tutte favorevoli al tiro eseguito con appoggio, non danno facoltà di stabilire un definitivo rapporto fra i dati della proposta tabella e quelli che si otterrebbero con le suindicate due armi, poichè potrebbe darsi il caso che, eseguendo con quelle un tiro collettivo nelle condizioni di quello che fa base della nostra tabella, i rapporti non si mantenessero eguali a quelli di precisione limitati, come siamo costretti a fare 1000 metri solamente; e di ciò possiamo dubitare vedendo che la dispersione totale verticale del Mannlicher austrungarico (che nel tiro di precisione è quasi eguale a quella del nostro 1870-87 sparato con cartuccia a balistite) a 1500 e 1800 metri già supera di un terzo e di un quarto rispettivamente quella del nostro fucile, che da questo fatto potrebbe arguirsi non doversi considerare addirittura come un catenaccio, neppure in

confronto con fucili esteri nuovi e molto meno quindi debba sfigurare nel paragone con gli altri suoi fratelli riformati.

Radenza di tiro. — Quanto poi alla radenza di tiro espressa e misurata dalle ordinate massime rispettive possiamo includere nel paragone anche il fucile Lebel modello 1886, di cui, nonostante il geloso segreto della potenza che lo ha adottato, ci sono noti alcuni dati sulle ordinate delle traiettorie sino a 1600 metri. Dall'eseguito paragone risulterebbe che la radenza massima è quella del nostro fucile modello 1891, al quale tengono d'appresso, sempre di qualche poco però inferiori, il Mauser e il Lebel, mentre che la radenza del Mannlicher è solamente in media alle piccole distanze i sei decimi, alle medie i settantacinque e alle grandi gli ottantacinque centesimi di quella del nostro nuovo fucile.

Precisione dei nostri fucili. — E prima di por termine a questo rapido sguardo comparativo soggiungeremo che coll'adozione del fucile modello 1891, abbiamo nel tiro individuale una precisione doppia fino a 700 metri e di una metà superiore per le altre distanze a quella del fucile modello 1870-87, cartuccia 1890: se poi prendiamo per paragone questo ultimo fucile, sparando la cartuccia a polvere nera, si potrebbe facilmente vedere che la precisione di tiro coll'adozione del fucile modello 1891, è triplicata fino a 600 metri e quasi quadruplicata per le altre distanze.

Paragone dell'efficacia di tiro collettivo fucile 1891 e 1870-87, cartuccia 1890. — Quanto poi al tiro collettivo, dalle limitate esperienze sinora eseguite, sembra possa arguirsi che la sua efficacia col fucile 1891 è una volta e mezzo alle piccole distanze, due volte e mezzo alle medie e quasi tre volte alle grandi superiore all'efficacia del tiro collettivo eseguito col fucile modello 1870-87, cartuccia 1890 (a balistite). Quindi in conseguenza della variazione dell'elemento armi, se si volesse studiare un problema di tiro eseguito col fucile italiano modello 1891, bisognerebbe, secondo le distanze, moltiplicare le cifre della nostra tabella per il coefficiente 1,5 — 2,5 — oppure 3.

Sistemi di chiusura e di ripetizione. — Del meccanismo e di ripetizione d'remo soltanto che quanto alla prima i sistemi adottati non differiscono che nei particolari, essendosi ormai riconosciuta la maggior convenienza pratica del sistema ad otturatore

girevole e scorrevole: quanto poi ai meccanismi di ripetizione notiamo che su 13 sistemi, di cui abbiamo potuto conoscere i particolari, 4 soli conservano il serbatoio lungo il fusto, mentre gli altri tutti lo hanno presso il ponticello. Se, come viene fatto argomentare da qualche nostra informazione, il caricatore del nostro fucile 1891, verrà portato da 5 a 6 cartucce, ne saranno certamente avvantaggiate le nostre ottime condizioni d'armamento, poichè per quanto si dica e si voglia dimostrare da alcuni che un caricatore che contiene molte cartucce non avvantaggia la celerità e danneggia la precisione del tiro, non mancano coloro i quali inclinano a credere invece che il caricatore meglio provvisto di cartucce possa contribuire a tener rialzato il morale della truppa al fuoco, in quei fugacissimi e supremi istanti, in cui un po' di fegato di più compensa ad oltranza un po' di precisione di tiro di meno, se pure in quei sanguinosi frangenti si può ancora far questione di precisione? In questo ordine d'idee sembrano trovarsi gl'inglesi adottando il loro caricatore a dieci cartucce e gli svizzeri nel costruire addirittura per il loro fucile Rubin-Schmidt un serbatoio capace di due caricatori con 6 cartucce ciascuno. Fra quelli che hanno il serbatoio lungo il fusto trovasi la Turchia, la Francia, la Norvegia, il Giappone con 8 cartucce e avanti a loro il Portogallo con un serbatoio di 9 cartucce.

Rinculo utilizzato. — A semplice titolo d'informazione e senza entrare nella questione di merito, accenniamo come in un lontano, forse anzi lontanissimo orizzonte si affacci il sistema a rinculo utilizzato, cui oggi si rimprovera, quello che già si rimproverò al fucile a ripetizione, di essere troppo delicato a maneggiarsi e di provocare il non mai abbastanza temuto spreco delle munizioni, senz. tener conto del fatto probabilissimo che un plotone di fantocini che, a momento opportuno, potesse innestare un grosso serbatoio su di un'arma a rinculo utilizzato si riterrebbe e per ciò solo forse diventerebbe invincibile contro un avversario che non avesse più di 6 o 7 cartucce nel serbatoio dell'arma a semplice caricamento multiplo!

Tempo

Durata del tiro. — A proposito di questo elemento osserviamo che, inteso nel senso di durata della fucileria in condizioni continuamente identiche, esso influisce sugli effetti del tiro in proporzione diretta del suo valore, quindi, tranne casi eccezionali di spossatezza prodotta da un tiro prolungatissimo, si può dire che se la fucileria dura mezza ora invece di un quarto d'ora, l'efficacia sarà doppia, se dura tre quarti d'ora sarà tripla e così di seguito.

Velocità di sparo. — Se poi l'elemento tempo s'intende nel senso di velocità di sparo, o di tiro, diremo che, confermando qui quanto ne concludemmo parlando del tiro individuale, il coefficiente da cui dovrebbero essere affette le cifre della nostra tabella se si usa il tiro accelerato od a ripetizione, sarebbe 0.5. Non si deve però dimenticare che la precisione, come elemento di efficacia pratica del tiro di guerra, può essere fino a un certo punto surrogata dalla celerità e viceversa e che per ciò sarà erronea l'applicazione di quel coefficiente tutte le volte che ciascun soldato spara in un minuto 8, o 10 cartucce invece di 4, o 5.

Tiratori.

Celerità e precisione di tiro — Elemento essenzialissimo dell'efficacia del tiro, che senza di lui non esisterebbe, il tiratore si presenta al nostro esame col complesso ternario delle sue facoltà morali, intellettuali e fisiche: siccome le intellettuali in genere influiscono sull'utilità del tiratore, rappresentata da opportuna scelta d'appostamento, d'alzo, di bersaglio, di positura, di mosse, così possiamo permetterci di considerare le facoltà intellettuali come inglobate nelle fisiche, quali appunto esamineremo parlando dell'abilità nel tiro, e di considerare così le facoltà del tiratore sotto due soli aspetti, morale e fisico.

Stato morale. — Lo stato morale del tiratore in combattimento è ben diverso da quello in cui si trova in pace al campo di tiro e

questa diversità, che tutti riconoscono notevolissima, deve avere un' influenza pur notevolissima sugli effetti della fucileria. Qual'è la misura di questa influenza?

È difficilissimo il rispondere, ma pur troppo non si può non rispondere, poichè la questione è di vitalissimo interesse per noi che, anche da chi ha preso parte ad un solo fatto d'armi, sentiamo affermare che la influenza sul tiro dello stato morale del tiratore è semplicemente enorme in confronto a tutte le altre.

Evidentemente qui bisogna abbandonare il prediletto nostro metodo sperimentale diretto, poichè per le necessarie esperienze, ammesso anche che si trovassero i tiratori, difficilmente si troverebbe chi volesse far da bersaglio! Bisogna quindi adottare per forza il metodo storico, procurando di regolarci con la massima cautela e severità possibili in così spinosa questione.

Dati storici sulle perdite. — Opportuna raccolta di dati e notizie storiche offre in proposito la prefazione di un libro che sotto il titolo « Il tiro della fanteria » è stato pubblicato da un ufficiale superiore dell'armata tedesca e tradotto in francese dal professore Ernesto Jaegli della scuola militare di S. Cyr. Consultando i dati numerici contenuti nella prefazione di quel libro, vien fatto prima di tutto di osservare che il rapporto percentuale fra pallottole lanciate e uomini messi fuori di combattimento è andato notevolmente aumentando nel passare dalle armi lisce a quelle rigate, poichè per le prime è di 0,23 %, mentre che sale per le seconde a 0,868 %, calcolando sulla media dei dati forniti dal predetto autore e tenendo conto dell'opinione del Ploemnes, che per la campagna del 1870-71 darebbe a detto rapporto un valore massimo di 0,70 %. Di questo accrescimento delle perdite vuolsi da qualche autore ravvisare le cause nell'insufficienza della tattica a riparare con relativa prontezza ai maggiori danni prodotti dall'accresciuta potenza delle armi, alla quale in seguito la tattica riuscirebbe, dopo qualche lezione avuta sul campo di battaglia, a contrapporre un rimedio.

Rapporto fra spari e perdite in tempo di pace e di guerra. — Accettando per le perdite in guerra il valore medio del 0,868 per cento delle pallottole lanciate e dalla tabella 4^a di questa memoria deducendo i valori medi percentuali dei punti colpiti e ritenendo

inoltre che alle distanze di 300, 200 e 100 metri si possa rispettivamente ottenere il 50, il 65 e l'85 per cento, agevolmente troveremo che il valore percentuale medio del rapporto fra cartucce sparate e punti colpiti in tempo di pace è 20,8, che ridotto in uomini messi fuori di combattimento diventa, seguendo i criteri che fra poco esporremo, 42,48 %. Se facciamo ora il rapporto fra questo valore sperimentale del tempo di pace e quello effettivo delle perdite in tempo di guerra, troveremo che queste stanno a quelle come 1 sta a 14, ossia che per passare dalle perdite sperimentali a quelle reali di guerra, bisogna applicare alle prime un coefficiente eguale a 1:14, ossia a 0,07 14285.

Coefficiente medio di riduzione. — A queste conclusioni dobbiamo però per debito di coscienza fare le più ampie riserve, a togliere le quali a fil di logica occorrerebbe che nei fatti d'armi, cui riferisconsi i dati presi a considerare, si fossero precisamente adoperato il nostro fucile 1870-87 con balistite, non solo, ma che tutte le perdite cui quei dati si riferiscono fossero state rispettivamente prodotte, di ettometro in ettometro, su di un unico bersaglio lineare largo 30 metri e alto 1,65, o che almeno si fosse potuto fare la cernita dei dati in discorso fra tali perdite, ciò che, come ognuno vede, è materialmente impossibile. Da queste due osservazioni possiamo inferire che, adottando il coefficiente 0,07, per passare dalle perdite del tempo di pace a quelle del tempo di guerra, otterremo dei valori piuttosto troppo grandi, che troppo piccoli: infatti l'aumento che quel coefficiente subirebbe per la causa cui accenna la prima delle nostre osservazioni (armi migliori e quindi perdite cresciute in guerra), sarebbe probabilmente ad esuberanza compensato dal rimpicciolimento che il coefficiente stesso dovrebbe subire, se ettometro per ettometro si fossero solamente contate le perdite su di un bersaglio unico sottile, analogamente a quanto si è fatto per l'esperienza del tempo di pace.

Stato fisico. — Usciamo ora da questo terreno intricato e malfermo ed entriamo in quello un po' più libero e sodo su cui si presenta al nostro esame lo stato fisico del tiratore come agente modificatore dell'efficacia normale della fucileria espressa dalla nostra tabella 2^a. Baseremo le nostre deduzioni sopra alcune

esperienze, di cui ci vennero cortesemente fatti conoscere i dati, nelle quali fu fatto prima eseguire il fuoco lento e poi, in condizioni in tutto il resto identiche, quello a ripetizione dopo uno sbalzo di 200 passi di corsa. Dall'esame dei punti colpiti in media nei due differenti casi pare si possa, senza grave errore, ritenere che per l'effetto dell'agitazione fisica prodotta dallo sbalzo la efficacia della fucileria vada in media soggetta a una diminuzione di tre decimi; per cui per valutare l'efficacia del tiro di una truppa in genere affaticata può credersi convenga applicare alle cifre della nostra tabella il coefficiente 0,7, non senza fare però anche su questa conclusione ampie riserve imposteci dal non aver copia sufficiente di dati sperimentali.

Positure del corpo e criteri della scelta. — Delle varie *positure del corpo* del tiratore non ripeteremo qui quanto ne dicemmo parlando del tiro individuale, solo ci contenteremo di osservare che la scelta della postura del tiratore deve farsi col doppio criterio di aver efficacia massima di tiro e vulnerabilità minima, anteponendo però sempre la prima condizione alla seconda, in pratica però non sarà difficile combinarle ambedue perchè come vedemmo, le posture che offrono più stabilità di puntamento sono fortunatamente anche quelle che hanno minor superficie esposta al tiro.

Velocità di tiro. — Quanto poi alla *velocità di tiro* c'è da considerare che l'uso della polvere senza fumo, evitando dinanzi al tiratore quel velo che si faceva tanto più denso quanto più rapidi si succedevano gli spari, permetterà al tiratore di scorgere continuamente il bersaglio, aumentando gli effetti del tiro celere, il quale sarà forse contrariato dal più sollecito riscaldarsi delle canne, che dopo una ventina di colpi sembra esser tale da render sensibilmente più difficile il maneggio dell'arma.

Abilità dei tiratori. — Un fatto, che parlando del tiro individuale, non toccammo, ed a cui pronte e sonore rispondono le corde intime dell'amor proprio d'ogni buon fantaccino, è quello dell'influenza che sull'efficacia della fucileria può avere l'*abilità del tiratore* e, dopo tanti discorsi, dopo tanti scritti, dopo tante chiacchiere fatte in proposito, sorgono dinanzi alla mente spiccate due domande: può l'abilità dei tiratori influire sul tiro di guerra? se può, qual'è la misura di questa influenza?

Replicate, multiformi, larghe esperienze eseguitesi presso la nostra scuola centrale di tiro di fanteria, con le loro concordi e palpabili risultanze costringerebbero, crediamo, lo stesso Weloskoj ed i suoi più fanatici apostoli a rispondere alla prima delle due domande con una recisa affermazione. Ed anche la material conferma di quelle risultanze sperimentali, forse col solo buon senso, non ricorrendo a gherminelle, o serpeggiamenti avvocateschi, si può con franchezza e chiarezza tutta militare far osservare, ai sostenitori della tesi che l'agitazione del combattimento *livella* in un angolo di 4° d'elevazione tutte le abilità, che a rigor di logica è solamente concepibile ed ammissibile che tale agitazione *diminuisca*, abbassandole di una stessa quantità tutte le abilità. Ora se due individui di cui uno possiede 50 e l'altro 100 l're perdono ciascuno 50 lire al giuoco, ci vuol poco a indovinare che rimane in condizioni peggiori il primo dei due, se pur non vuolsi considerare come un vantaggio l'aver le tasche più pulite e minor peso da portare. Ed inoltre è da notare che, in fatto di tiro, chi è più abile, avendo fiducia in sé e nella sua arma, sapendosi capace di colpire più facilmente l'avversario, avrà l'animo relativamente più tranquillo, più chiara la vista, più saldo il braccio e sentirà quindi meno deprimenti gli effetti morali che si sviluppano nell'ambiente della lotta.

Molto probabilmente del resto, se volessero, molti di coloro che forse leggeranno queste pagine, col solo ricordarsi dei fatti d'armi cui assistettero, potrebbero testimoniare che se il fischio delle palle e il rombo del cannone fanno impressione a tutti, sprigionando meno, o più indomito l'istinto bestiale della propria conservazione, che se agli uni piglia il bado di S. Vito, se agli altri escono gli occhi iniettati di sangue dall'orbita, se uno può mettere fin 22 palle nella canna (cosa che ora veramente colle armi a retrocarica non è neppur più possibile), non mancano coloro, siano pur pochi, che mantengono saldezza di muscoli e di nervi, chiarezza di vista e che con energica calma puntano e sparano, o se graduati continuano ad incuorare coll'esempio i titubanti, coll'inesorabile applicazione del castigo spaventando i vigliacchi, più di quello che li spaventi il piombo nemico!

Profondamente quindi rispettando l'elevata e sottile intelligenza

del Woloskoj e de' suoi fervorosi apostoli, non li seguiremo nelle loro estreme deduzioni, che anche dal lato puramente matematico sembra prestino largo fianco alla critica, pedestremente pensando che, togliendo quantità eguali da due disuguali, se qualcosa ci resta, sarà sempre dalla parte della quantità maggiore. Persuasi di questa verità, formiamoci con assidua e diligente cura, per mezzo della scuola di puntamento e scatto dell'arma e di un beninteso tiro al bersaglio i buoni tiratori del tempo di pace ed aspettiamo tranquilli gli eventi, con la certezza che anche in guerra si avranno effetti migliori di quelli che si otterrebbero se, ritenendo che qualsiasi abilità nel tiro va a perdersi nel baratro dell'angolo massimo della paura, ci riducessimo a fare con noncuranza la preparazione teorica e pratica del tiratore, ispirandoci al comodo e neghittoso detto del: *tanto si fa per fare!*

Misura dell'influenza dell'abilità dei tiratori sull'effetto della fucileria. — Ed ora, rispondendo alla seconda domanda, con la quale ci chiedevamo in qual misura l'abilità dei tiratori possa influire sull'efficacia della fucileria, diremo che l'esperienze comparative eseguite presso la nostra scuola di tiro di fanteria, tirando contro una colonna di compagnia a 4000 metri, prima con un plotone composto come quello già descritto e poi con un altro di tiratori più abili e più intelligenti (ufficiali per esempio), hanno chiaramente, ripetutamente e concordemente dimostrato che il fuoco del plotone più abile subiva un aumento d'efficacia, che qualche volta giunse persino a triplicare gli effetti primitivi del tiro! Non saremo quindi, dopo queste convincenti prove, tacciati di soverchia larghezza se pensiamo che quando i tiratori abbiano una marcata abilità nel tiro si debba applicare alle cifre della nostra tabella il coefficiente 4,5 e quando si avessero tiratori scadenti quello di 0,5.

Fuochi a comando ed a volontà. — Dello sparare a comando, od a volontà si è da molti e da molto tempo disputato, con una tenacia forse superiore al merito intrinseco della questione, considerata sotto il riguardo delle variazioni dell'efficacia del fuoco. Infatti il principal timore, che è il principale argomento dei sostenitori del fuoco a comando, o salva essendo il prematuro

spreco delle munizioni e l'argomento principale dei sostenitori del tirare a volontà essendo la maggior precisione di tiro consentito da un tal modo di procedere, ne consegue che la questione della scelta tutta e sempre dipenderà dal vedere volta per volta quando nell'interesse tattico, al quale tutti dobbiamo piegarci, convenga conservare le munizioni, od avere un tiro preciso ed efficace: tenendo conto inoltre che alcune esperienze sarebbero credere, non essere la differenza di efficacia fra i due sistemi molto sensibile, e che solamente il tiro a volontà si mantiene sempre di alquanto superiore negli effetti a quello a comando. Si può dunque, come dicevamo, tranquillamente scegliere secondo che l'interesse tattico richiederà, tanto più che con l'adozione della polvere senza fumo (colla quale si fecero l'esperienze cui sopra alludemmo) è scomparso uno degli argomenti favorevoli alla salva, il quale per le sue materiali conseguenze aveva una importanza capitale.

Vantaggi della salva. — Tuttavia rimangono sempre a questo genere di fuochi intatti i vantaggi di un più misurato impiego delle munizioni, del più facile mantenimento della disciplina del fuoco, quando il reparto che spara sia in grado di sentir bene la voce del capo, della maggior relativa comodità con la quale i soldati eseguono i movimenti della carica e sparo essendo in ordine chiuso e finalmente della possibilità per chi dirige il fuoco di osservare in terreno favorevole gli effetti del tiro e regolarsi in conseguenza nella scelta degli alzi.

Quanto al vantaggio, che qualcuno vuol riconoscere alle salve, di meglio coprire di proiettili una zona di terreno, su cui si trova, o può trovarsi il bersaglio e di essere quindi più adatte pel tiro a distanza incerta, si può forse pensare che veramente la cosa non abbia una grande importanza pratica e che la salva non influisca gran che sul modo col quale i proiettili si dispongono, cadendo, sul terreno, ma solamente sul tempo in cui vi cadono, essendo per la salva carattere proprio la intermittenza della caduta, mentre che questa è nel fuoco a volontà continua, e certamente, a parità numerica di proiettili caduti in un dato spazio di tempo, poco importa il modo con cui giungono a terra.

Vantaggi del fuoco a volontà. — Pel tiro a volontà milita

invece la proprietà di consentire al tiratore libertà e comodità di sparo e quindi maggior precisione di tiro, sebbene nel fuoco collettivo gli manchi il modo di giudicare dell'effetto del colpo, ciò che del resto, per esser indicato l'alzo e per gli effetti complessivi di quel genere di tiro, non ha grande importanza, spettando ai capi di giudicar dell'efficacia del fuoco.

È innegabile che con tiratori molto disciplinati ed abili si potrà con reale vantaggio impiegare il tiro a volontà, ma se la truppa non possiede molta solidità, o non ha notevole perizia nel tiro meglio converrà attenersi più che si possa alle salve, onde non perdere una buona qualità, che bene o male si mantiene con siffatto modo di sparare, per conservarne una che non si possiede e che non possiamo acquistare.

Sotto il riguardo delle distanze in tesi generale si può ritenere che alle grandi meglio che alle piccole si confaccia il tiro a salva, perchè ordinariamente alle grandi distanze si conserverà l'ordine chiuso, tanto favorevole alla regolare esecuzione della salva, e poi anche perchè generalmente alle grandi distanze non si può eseguire un tiro di precisione contro un determinato bersaglio e per ciò la precisione del puntamento e l'opportunità dello scatto, dati precipui del fuoco a volontà, hanno secondaria importanza, non manca tuttavia qualche autore che, invertendo l'argomento, dice che appunto perchè il bersaglio è più lontano e più difficile a colpirsi, convenga profittare della maggior calma relativa in cui si troverà alle grandi distanze il tiratore, per trarre dalle proprie munizioni il massimo effetto utile usufruendo della maggior precisione che può dare al tiro lo eseguirlo a volontà.

Fuoco a pause. — Nato dal connubio del tiro a salve con quello a volontà ebbe presso di noi per qualche tempo vita regolamentare il *fuoco a pause*, ma sembra che nel figlio solamente i difetti dei genitori si riproducessero per legge d'atavismo ingranditi, per cui scese poco rimpianto nel sepolcro, ove anche il nuovo nostro regolamento d'esercizi ha pensato bene di lasciarlo dormire il sonno dei giusti.

Riepilogo circa i tiratori. — Riassumendo ora quanto si è detto intorno alle modificazioni che l'efficacia del tiro può su-

bire per parte dei tiratori, conchiuderemo che essi possono modificarla

1° con lo *stato morale* proprio del combattente e valutato in un coefficiente di 0,07,

2° con lo *stato fisico* di affaticamento, che si può valutare espresso dal coefficiente 0,7;

3° con la *positura del corpo*, che avrà però sempre un valore in pratica poco rilevante, rimanendo la maggiore efficacia alle positure che danno maggior facilità d'appoggio all'arme ed al corpo del tiratore;

4° con la *celerità del tiro*, rappresentata a parità di cartucce sparate, dal coefficiente 0,5, per il fuoco accelerato ed a ripetizione;

5° con l'*abilità di tiro*, rappresentata da un coefficiente di 4,5 se i tiratori sono ottimi e da quello di 0,5 se sono scadenti.

Bersaglio.

Altezze del bersaglio. — Avendo avuto occasione di raccogliere, nelle più volte ricordate esperienze eseguite alla scuola di tiro di fanteria, le ascisse e le ordinate di circa 22 mila punti colpiti e di poterli poi suddividere secondo che risultarono per la loro altezza compresi in rettangoli alti 2 metri 4,65, 4,05 e 0,45 e larghi tutti 30 metri, si è trovato che il numero dei punti compresi in ciascuno di quei rettangoli (per un tiro di almeno 300 o 400 colpi) era sempre a tutte le distanze quasi esattamente proporzionale all'altezza del rettangolo rispettivo.

Possiamo per ciò dire che per bersagli di eguale larghezza ed alti intorno di 2 metri la vulnerabilità è proporzionale all'altezza loro e che quindi le cifre della nostra tabella dovranno essere affette da un coefficiente uguale al rapporto che passa fra l'altezza dell'uomo in piedi e quelle dell'uomo a cavallo, in ginocchio od a terra, secondo che si consideri una, o l'altra di queste specie di bersaglio: tali rapporti arrotondati sono

4,5	per l'uomo a cavallo,
0,67	» in ginocchio,
0,25	» a terra.

Uomini fuori di combattimento. — La nostra tabella dà i punti colpiti su di un cartellone alto 4,65 e largo 30 metri da una compagnia che spara in un minuto 1000 cartucce, ma in pratica non sono i punti colpiti su di un cartellone quelli che interessa conoscere e neppur ci contentiamo di sapere quanti saranno i colpi utili, ma per farsi un'idea adeguata delle perdite conviene poter calcolare l'efficacia della fanteria in UOMINI MESSI FUORI DI COMBATTIMENTO. Per arrivare a questi bisognerà evidentemente attraversare una serie di riduzioni, che prenderemo successivamente in esame.

Punti colpiti entro le sagome. — Prima di queste riduzioni, non grande ma tuttavia necessaria dipende dal fatto che i colpi non compresi nelle posizioni verticali dei soldati (sagome) realmente costituenti il bersaglio sono perduti e debbono quindi detrarsi da quelli indicati per ciascuna distanza dalla nostra tabella. Prendendo per base il rapporto superficiale fra le sagome e il rettangolo in cui sono inscritte, criterio abbastanza esatto, si può ritenere che alle cifre della tabella, può avere il numero dei punti colpiti entro le sagome, conviene applicare il coefficiente di 0,693 se la formazione del bersaglio è su una riga e di 0,803 se è su due.

Ma non ci basta sapere approssimativamente quanti sono i punti compresi nelle sagome; bisogna conoscere quanti uomini sarebbero stati messi fuori di combattimento da questi punti, o colpi e qui, come facilmente comprendesi, la questione diventa un poco complessa, ed infatti intorno alla medesima si sono fatte larghe esperienze ed essa ha attirato l'attenzione di molti scrittori militari fra i quali l'illustre Brialmont, che crede si possa accettare per le perdite la metà dei colpi compresi nelle sagome.

Efficacia massima e minima. — Osserveremo intanto che se noi prendessimo come uomini messi fuori di combattimento tutti i punti compresi entro le sagome, verremmo ad ammettere implicitamente l'ipotesi che dopo ogni colpo il posto della sagoma venga occupato da un uomo prima che arrivi il colpo successivo; in altre parole noi daremo al tiro la massima possibile efficacia, mentre che la minima si otterrebbe nel caso in cui tutti i colpi compresi in una sagoma, isolatamente considerata, non avessero incontrato che una sola volta un uomo da mettere fuori di com-

battimento. Evidentemente la verità starà sempre fra questi due estremi, di cui il primo (massima efficacia) sappiamo come determinarlo per mezzo dei coefficienti 0,693, o 0,803, secondo che il bersaglio è formato su una, o su due righe. Portiamo ora la nostra attenzione a stabilire l'altro estremo, cioè la efficacia minima, a conoscere la quale ci occorre sapere quante sono le sagome colpite per un dato numero di punti compresi nel cartellone, entro il quale esse sono inscritte; poichè prendendo per gli uomini posti fuori di combattimento il numero di quelle sagome, avremo appunto considerato il caso, in cui, di tutti i colpi compresi in ciascuna di esse, solamente uno, probabilmente il primo, abbia trovato il posto occupato da un uomo da ferire, od uccidere.

Rapporti fra sagome e punti colpiti. — Nell'anno 1891 presso la nostra Scuola di tiro di fanteria, eseguendosi in via d'esperimento le lezioni 9^a e 10^a del tiro collettivo di guerra della recente nostra istruzione sul tiro, in un bersaglio alto metri 4,03, largo 40 metri, con sagome d'uomo in ginocchio a contatto, il numero di quelle colpite fu presso a poco i 0,37 dei punti colpiti nel cartellone: in una esercitazione tattica di tiro eseguita dai tenenti anziani di fanteria comandati al corso presso la suindicata scuola in detto anno, il rapporto di cui ci occupiamo salì a 0,4 e finalmente in esperienze qualche anno fa eseguite al poligono di Beverloo, nel Belgio e di cui furono riferite le risultanze nel *Militär Wochenblatt* di Berlino, quello stesso rapporto raggiunge i 0,50.

Facendo la media di questi tre valori possiamo quindi ritenere che per passare dalle cifre della nostra tabella al numero delle sagome colpite, bisogna applicare il coefficiente

$$\frac{0,37 + 0,40 + 0,50}{3} = \frac{1,27}{3} = 0,423 \text{ circa}$$

Punti colpiti sul cartellone e uomini messi fuori di combattimento. — Ed eccoci arrivati così a poter determinare l'efficacia minima del tiro, quella cioè che corrisponde al caso in cui il posto della sagoma colpita una prima volta non sia più riempita durante tutto il tiro. Evidentemente il numero delle perdite

sempre dipenderà dalla sollecitudine con la quale, durante il tiro, avverrà questo riempimento successivo dei vuoti prodotti dai proiettili. Ma noi non possiamo in proposito dir nulla di concreto, tante sono le condizioni da cui il fatto dipende: ci dobbiamo quindi contentare di metterci in mezzo tra il valore massimo dell'efficacia (surrogazione colpo per colpo) e il valore minimo (nessuna surrogazione dopo il primo) e, fidenti nel vecchio adagio « *in medio stat virtus*, » ritenere che per passare dalle cifre della nostra tabella ai corrispondenti uomini messi fuori di combattimento si possa razionalmente alle prime applicare il coefficiente

$$\frac{0,695 + 0,803 + 0,423}{3} = \frac{1,921}{3} = 0,640$$

Larghezza del bersaglio. — In numerose esperienze si è costantemente verificato che un bersaglio largo 30 metri (fronte di mezza compagnia) è bastantemente grande per raccogliere nel senso della larghezza tutto il fascio di un plotone in linea (43 metri), fascio che è largo dai 40 ai 30 metri andando dalle piccole alle massime distanze.

Si è inoltre osservato che quando il bersaglio rappresenta una formazione anche più larga di 30 metri, se vi spara contro un riparto di tiratori che abbia larghezza di fronte eguale, od anche superiore a quella del bersaglio, la massima parte dei punti colpiti sempre spontaneamente si raggruppa in una porzione di bersaglio non di rado sensibilmente inferiore a 30 metri, anche alle distanze per cui la larghezza sperimentale del fascio risultò non molto inferiore a questa cifra.

Raggruppamento spontaneo dei colpi. — In quattro esercizi di tiro eseguiti presso la più volte ricordata scuola, di cui potemmo rilevare i necessari dati, essendo la larghezza del bersaglio esattamente eguale a quella del riparto tiratori e di 40 metri, si è verificato che nella metà larghezza del bersaglio si trovarono raggruppati in due esercizi gli 0,8 in uno i 0,9 ed in uno finalmente i 0,96 dei punti colpiti.

Questo spontaneo raggruppamento in una porzione relativamente piccola di bersaglio è degno di nota, poichè può per

esempio accadere che contro una compagnia che, parte in linea parte in calena, occupi un centinaio di metri di fronte, il fuoco raggruppandosi sopra un quarto solo del fronte, annichilisca nel plotone su cui piomba tutta la potenza tattica, ma lasci pochissimo, o non affatto battuti gli altri plotoni, liberi così di esplicare la loro energia tattica. La cavalleria caricante, per esempio che per la tendenza a puntar sui fianchi, può esser tratta ad offrire larga fronte al fuoco di fucileria, potrebbe qualche volta avvantaggiarsi di questo spontaneo raggruppamento del medesimo e, lasciando per esempio decimare qualche plotone centrale, continui coi rimanenti la carica e riuscir forse alle spalle della fanteria.

Per quanto vogliansi ritenere esagerate le due formulate ipotesi, esse però ci avvertono che, appena si abbia a che fare con bersagli di un'estensione frontale superiore a mezza compagnia di guerra in linea (30 metri) quasi sempre converrà ripartire il fuoco frontalmente, assegnando a ciascun subreparto di tiratori una porzione di bersaglio da battere.

Dobbiamo inoltre qui notare come questo raggruppamento spontaneo dei colpi costituisca rispetto al tiro mirato per le formazioni a larga fronte, quali le lineari su una, su due e su quattro righe, una vera e propria diminuzione di vulnerabilità in confronto a quella delle formazioni profonde di colonna e di fianco in linea, che in condizioni adatte di visibilità possono offrire facile puntamento e diventare forse un vera calamita dei proiettili.

Influenza delle formazioni tattiche sull'efficacia della fucileria. — Dopo di aver parlato dell'influenza che sull'efficacia del tiro esercita la struttura, l'altezza e la larghezza del bersaglio, verremo ora ad esaminare l'azione che sulla vulnerabilità del medesimo esercita la sua profondità parlando delle formazioni tattiche sotto l'aspetto della loro attitudine a consentire una maggiore o minor efficacia alla fucileria.

Aumento di tale influenza con le distanze. — Osserviamo prima di tutto che, se le traiettorie del fascio fossero parallele alla linea di mira e questa parallela al suolo, supposto normale al bersaglio, la profondità di questo non avrebbe nessuna influenza sulla sua vulnerabilità, se invece, nelle suindicate condizioni, le traiettorie del fascio piombassero verticali, come la pioggia quando non

lira vento, sul bersaglio allora tutta la vulnerabilità di questo (astrazione fatta dalla densità degli uomini entro il perimetro della formazione) esclusivamente dipenderebbe dalla sua profondità.

Tenendo presenti queste due ipotesi estreme, paradossali e ricordando che le traiettorie non possono, è vero, esser mai, nè orizzontali, nè verticali, ma hanno nel ramo discendente una curvatura che con le distanze si fa sempre più sentita, possiamo agevolmente convincerci che col crescere delle distanze cresce pure l'aumento della vulnerabilità delle formazioni profonde in confronto delle corrispondenti lineari, perchè con le distanze le traiettorie tendono a passare dalla orizzontalità alla posizione verticale.

Esperienze nel Belgio e presso di noi. — A siffatta conclusione devonsi per amor del vero contrapporre il fatto rilevatosi, a quanto ne riferiva il N. 2 del *Militär Wochenblatt* 1883, nell'esperienza appositamente eseguite al ricordato poligono di Beverloo, che sparando a 600, 1200 e 1600 metri contro una compagnia in colonna ed una in linea, le perdite della prima in punti colpiti superarono, alle tre distanze, solamente di un terzo quelle della seconda.

Noteremo tuttavia che a conclusioni un po' diverse conducono e l'applicazione razionale e misurata del calcolo teorico e qualche esperienza eseguita presso di noi alla distanza di 4000 metri, ottenendo veramente nella colonna un numero di punti colpiti che superava di ben più di un terzo quello dei punti alla stessa distanza colpiti sulla compagnia in linea.

Ad ogni modo accettiamo, se non altro per debito di cortesia, internazionale, le risultanze degli esperimenti eseguiti nel Belgio, concludiamo che per passare dalle cifre della nostra tabella al numero dei punti colpiti contro una compagnia in colonna conviene moltiplicare le prime per il coefficiente 1,33. Permettiamoci però anche di soggiungere subito che, ove il bersaglio sia una colonna doppia di battaglione, o più ancora una colonna di plotoni, vera striscia di carne umana sottoposta a quella lamina metallica cui assomigliammo gli effetti del tiro collettivo, ci sarà permesso di aumentare il predetto coefficiente sino a 2 ed anche a 3 secondo la profondità e la densità della colonna.

Convenienze di lasciare le formazioni profonde sollecita-

mente. — Qualunque sia del resto il valor numerico di questo coefficiente, è certo che una volta entrati nel rettangolo su cui cadono i proiettili anche di sola fucileria, converrà sollecitamente abbandonare le formazioni d'ammassamento dense e profonde per assumerne altre che più si avvicinino alla forma lineare, che sola consente alla fanteria un uso efficace, dei suoi potentissimi fucili, i quali rimangono nelle sue mani inerti ed inutili in una proporzione tanto più forte quanto maggiore è il numero delle righe su cui, oltre le 4, i fantaccini sono disposti.

Vulnerabilità morale. — Bisogna inoltre notare che per le formazioni tattiche, oltre alla vulnerabilità MATERIALE conviensi prender in considerazione anche la vulnerabilità MORALE con i suoi rapidi, irreparabili, dissolventi effetti. Non c'è bisogno in fatti d'aver fatto molte campagne per convincersi che un plotone portato via, flagellato dallo scoppio di una granata, da una raffica di shrapnell, o da una grandinata di fucileria, costituisce a parità di uomini materialmente messi fuori di combattimento, un grado ben diverso di perdita d'energia tattica in una compagnia, per esempio, secondo che questa è tutta in catena, in linea, od in colonna. Nei primi due casi infatti forse gli altri tre plotoni continueranno ad andar avanti, od a tener fermo in posizione, perchè alle ali quasi non si saranno neppure accorti di quello che è successo al centro o viceversa; nel terzo caso invece quel mucchio d'uomini, cui la bufera ha violentemente strappato uno dei suoi membri a distanza che non supera i 20 passi, non può esser più un corpo tatticamente vivo e, a parità di uomini messi fuori di combattimento, il battaglione avrà perduto un quarto della sua forza invece di un sedicesimo!

La compattezza corre più pericolo per il fuoco che per le formazioni poco profonde. — Nè si deve troppo attenersi alle formazioni dense per amore di una compattezza, che molto facilita è vero il comando e la condotta iniziale delle truppe, ma che corre però serio pericolo di essere spezzata, più che da un precoce avviarsi alle formazioni lineari, da una di quelle catastrofi, che pochi colpi di granata, o di shrapnell od una grandine di fucileria più o meno mirata possono produrre piombando su un

ammasso di gente e che fin dai primordi del combattimento ne possono compromettere l'ulteriore sviluppo.

Le formazioni lineari si confanno anche a terreni frastagliati. — Non arrestiamoci all'obiezione che le formazioni lineari mal si confanno ad attraversare terreni frastagliati: teniamo solo presente che esclusivamente in linea una frazione di fanteria grossa, o piccina è in grado di far sentire il peso del suo fuoco sul campo di battaglia, come i cannoni esclusivamente in linea spiegata ed in batteria rappresentano i capisaldi intorno a cui il combattimento s'impenna, non già quando sono incolonnati, per quanto vicini a una buona posizione.

Si facciano, se credesi, larghe esperienze in proposito, si abituino le truppe di fanteria a fare due, tre chilometri formate in linee, su una, due o quattro righe, serpeggianti, contorta e qua e là strappata, od addensata da reparti su 4 righe serrati, od eccezionalmente in colonna di file. Si esigano da queste linee ondegianti arresti subitanei, positure ed appostamenti opportuni all'uso del fuoco e alla minima vulnerabilità, esecuzione fulminea di fuochi su una, due, tre o quattro righe; si addestrino a sorgere improvvisi dal suolo e correre risolte e veloci innanzi per 2 o 300 metri, o ad avanzarsi come prescrive il regolamento d'esercizi tedesco strisciando carponi sul suolo o senza preoccuparsi se la massa vestiario andrà in debito. Si abituino i graduati a scegliere con prontezza e discernimento i valichi e gli appostamenti con l'unico criterio di far presto e di potersi ad ogni momento, *senza bisogno di trasformazione*, VALERE DEL FUOCO DI TUTTI I FUCILI del loro riparto. A questi scopi elevati e di supremo interesse per la fanteria, per l'esercito, per la patria s'informi tutto l'assetto organico di quest'arma, che di ciò abbisogna per potere conservare ed esplicare opportunamente la sua qualità essenziale di poter combattere sempre, ovunque e comunque.

Differenza fra l'antica tattica lineare e le moderne formazioni lineari. — A coloro poi che sorridendo sdegnosamente, o indifferenti mormorano che così noi ritorniamo alla tattica lineare dei bei tempi del gran Federico, noi possiamo far osservare che la tattica lineare moderna (se pur le si confà questo agget-

tivo), se, come l'antica s'ispira al massimo sviluppo frontale dei fuochi, sfugge con la sua *plasticità* di movimento e di adattamento al principal carattere e difetto ad un tempo, della antica, cioè a quella *rigidità* che contro avversari meno metodici, divisi e lenti avrebbe potuto, anche al gran Federico, arrecare tristissime conseguenze.

Necessità cresciuta di formazioni semplici. — È antica massima (una delle poche che la tattica può offrire come oro di zecchino anche ai suoi più sfiduciati cultori) che *alla guerra non riescono altro che LE COSE SEMPLICI* ed i pratici concordemente affermano che la fanteria, una volta impegnata nel combattimento, non può più eseguire altri movimenti che l'avanzare o il retrocedere; né certamente i grossi moderni contingenti, le conseguenti brevissime ferme, e i quadri inferiori quanto più numerosi e tanto meno atti ad incardinare con la dovuta sicurezza eserciti di reclute sono fatti tali da dedurne che quello, che in passato non si otteneva dai pochi, ben addestrati e meglio condotti, si possa ottenere dalle moderne masse di popolo armato.

Regolamento tedesco. — In questo ordine d'idee il regolamento d'esercizi tedesco col suo numero 194 prescrive che « entro la cerchia del fuoco nemico..... si deve possibilmente evitare ogni cambiamento di formazione ».

Discussioni fra i tattici sulle formazioni più convenienti per potenza di fuoco, scarsezza di perdite e grande plasticità. — Di fronte al gravissimo stato di cose, che abbiamo tentato descrivere a larghi tratti è naturale che sia sorta nella mente degli studiosi di tattica di tutti i paesi (fra tutti autorevolissimi quelli di cui si può dire che hanno intinto la penna con cui scrivono nel sangue che hanno sparso sui moderni campi di battaglia) l'idea di trovare una formazione che consentisse ad un tempo massima potenza di fuoco, minime perdite e grande plasticità.

Discussioni sulla nostra « Rivista Militare ». — Dotte e minuziosissime disquisizioni sonosi fatte in proposito anche presso di noi, nel massimo nostro periodico militare, pochi anni or sono, fra chi con profusione di cifre e sottigliezza d'ingegnosi argomenti sosteneva che si potesse trovare una formazione che riunisse le predette tre qualità e chi, tenendo innanzi alla mente

il proverbio che « senza rompere le uova non si fanno frittate », sosteneva che, siccome alla invulnerabilità assoluta corrisponde l'assoluta impotenza, bisognava soprattutto, nella soluzione del problema, dar la preferenza alla potenza del fuoco (fare la frittata) sottoponendola alla conseguente vulnerabilità della formazione (rottura delle uova), che del rimanente non prometteva di essere molto superiore a quella della formazione proposta dagli avversari.

« *Linea o colonna di fila?* » e « *Viribus unitis* ». — Repliche e controrepliche delle due parti, con aggiunta di qualche terzo intervenuto nel dibattito, per qualche tempo attirarono l'attenzione del pubblico militare verso questa specie di torneo, in cui uno degli ardimentosi e forti cavalieri portava scritto sullo scudo il motto: « *Linea o colonna di fila?* » e l'altro issava al vento il suo orifiamma ove leggevasi: « *Viribus unitis* ». Mentre il combattimento non era ancora cessato, e poteva da un momento all'altro riaccendersi, giunse a troncarlo il nostro nuovo regolamento d'esercizi per la fanteria che, nuova regina del torneo, cinse la sciarpa del vincitore al cavaliere della « *Linea, o colonne di fila?* » non solo adottando la formazione di plotoni in colonna di fila a distanza di spiegamento, ma rincarando la dose col ravvicinare nella compagnia i *plotoni affiancati* sino a 4 passi di intervallo fra loro, formando una vera e propria colonna serrata volta di fianco.

Plotoni affiancati ad intervallo di spiegamento. — La formazione in *plotoni affiancati ad intervallo di spiegamento* offre frontalmente minor presa ai colpi, molti de' quali passano inoffensivi fra plotone e plotone, per cui producesi una diminuzione sensibile nei punti colpiti, per quanto ad accrescere il numero di questi possa contribuire la profondità 6 volte maggiore di questa formazione, che ha un fronte 43 volte minore di quella dei plotoni in linea.

Condizione essenziale della minor vulnerabilità di questa formazione. — È però non indegno di nota il fatto che la innegabile minor vulnerabilità dei *plotoni affiancati ad intervallo di spiegamento* ha tutta la sua base teorica e pratica sul costante perfetto parallelismo fra gli assi longitudinali dei plotoni e la direttrice generale dei colpi; se questo manca, la teoria e la pratica con-

cordi dimostrano che questa formazione può arrivare ad una vulnerabilità anche superiore a quella della linea: succede di questa formazione, ci sia permesso la similitudine, quello che succede di un largo ombrello aperto, che ripara la pioggia e il sole finchè l'acqua e i raggi piombano verticali e lascia infradiciare, od abbrustolire chi ci sta sotto, quando l'acqua viene a vento, o i raggi obliqui.

Non è compito nostro di discutere sulla maggiore o minore facilità di mantenere in pratica un cosiffatto indispensabile parallelismo; ci par solamente opportuno di versare con questa osservazione un poco d'acqua nei calici di vino spumante che s'innalzassero brindando alla quasi invulnerabilità di questa formazione, contenti di fare anche la parte dello schiavo che seguiva il carro dei trionfatori romani, non tralasciando di soggiungere che quei quattro nuclei serpeggianti possono offrire una notevole facilità di puntamento e forse far crescere di qualche punto la loro vulnerabilità.

Plasticità dei plotoni affiancati. — È doveroso però di riconoscere a questa formazione di plotoni affiancati ad intervallo di spiegamento notevole plasticità di mosse e adattamento al terreno.

Minor potenza di fuoco della linea. — Ma non sappiamo dissipare i dubbi che ci sorgono nel cervello intorno alla potenza di fuoco di questa formazione, in cui, ci sembra, non sarà sempre agevole cosa efficacemente sorvegliare, condurre 30 uomini, spingendone innanzi, ove occorra, i meno volenterosi, che verso la coda dei plotoni affiancati specialmente, ove sono o credono di essere bene o male riparati, non si sentiranno forse tanta voglia di correre, al comando di « *plotone in linea* », a prender il loro posto dove saranno e crederanno fin troppo di essere interamente esposti al pericolo di essere uccisi o feriti. E se anche si ammette che tutti volenterosi corrano a prender il loro posto in linea, è certo che per l'esecuzione per quanto rapida del movimento vi sarà sempre bisogno di un certo tempo, che, tradotto in durata, rappresenta una diminuzione di potenza di fuoco.

Coefficiente. — Dopo questa specie di requisitoria, tuttavia crediamo doversi per la formazione in plotoni affiancati ad intervallo di spiegamento ammettere che le cifre della nostra tabella

debbano moltiplicarsi per il coefficiente di diminuzione 0,6, quale all'incirca consigliano di adottare i calcoli teorici e le risultanze di qualche esperimento, fatti però sempre nella condizione di parallelismo perfetto e costante della linea di tiro avversario con gli assi longitudinali dei plotoni.

Plotoni affiancati a 4 passi. — Quanto però alla formazione in plotoni affiancati a 4 passi d'intervallo, che vedesi disegnata a pag. 73 del nostro ultimo regolamento d'esercizi (edizione 1892) non si può sottrarla all'applicazione del coefficiente d'aumento che vedemmo spettare alla colonna di compagnia, poichè non si ha da addebitarle solamente la profondità, ma anche l'aggravante del non avere in fronte, pronti a far fuoco, che 70 fucili al più, mentre la colonna di compagnia ne ha occorrendo 100, se il secondo plotone serra sul primo inginocchiatosi.

Vulnerabilità di grossi corpi di fanteria disposti in linee successive. — Nè bastano queste considerazioni che abbiamo fatto sull'influenza della profondità dei piccoli riparti sulla loro vulnerabilità; bisogna che il nostro sguardo si volga anche alle disposizioni delle grandi unità tattiche di fanteria in un numero più o meno grande di linee, più o meno lontane fra loro ed occupanti quindi nel loro insieme sul terreno uno spazio più o meno profondo.

Perdite tedesche e russe nel 1870 e nel 1877. — L'aver avuto poca distanza fra le varie linee costituenti il dispositivo d'attacco della fanteria e le formazioni troppo dense di ciascuna linea sono le cause principali, cui tutti gli scrittori concordemente attribuiscono le forti perdite, che nella guerra del 1877-78 furono subite dai russi, perdite che raggiunsero il 40 % nella prima battaglia di Plewna, mentre nelle identiche loro condizioni d'inferiorità d'armamento rispetto all'avversario, i tedeschi a Spichenen nel 1870 non avevano perduto che il 16 % ed a Wissembourg solamente l'8 %.

Formazione d'attacco. — Tale notevole differenza e l'aver i russi subito delle sconfitte, mentre che i tedeschi riportarono la vittoria mettono in piena luce la grande importanza che la profondità e densità di formazione dei grandi reparti possono esercitare sulla vulnerabilità loro, la quale dalla parte dei russi, che

avevano una profondità di formazione (1400 metri in media) molto inferiore alla portata efficace (1500 metri) del fucile turco, faceva sì che, quanto per esempio la catena era ancora a 7 o 800 metri di distanza dall'avversario, le loro linee più lontane di fanteria fossero esposte a fortissime perdite.

Parole del russo generale Zeddeler. — Il russo generale Zeddeler, che ne fu testimone oculare scriveva, che la regione dell'ultimo assalto, ove venivano ad ammassarsi sulle primarie catene le truppe retrostanti, già lungamente battute dal fuoco dei turchi « era talmente ricoperta di cadaveri che non si sapeva più alla lettera dove posare i piedi ». E non c'è da meravigliarsene ove si pensi che, a quanto pare, era prescritto alle truppe di seconda linea e alle riserve russe di non prendere l'ordine sparso che al momento dell'assalto, il quale doveva esser dato a una trentina di metri di distanza dall'avversario!

Impossibilità di prescrivere una tassativa formazione tattica. — Dinanzi a così gravi ed eloquenti fatti vien sul labbro spontanea la domanda di una norma generale, che possa guidarci in così opposte esigenze, quali sono da un lato la necessità di abbattere col fuoco la resistenza dell'avversario e dall'altro quella di subire dal suo fuoco le minime perdite. Ma per quanto ci si pensi sopra, una risposta soddisfacente è impossibile darla: il solo tatto tattico (ci si perdoni il bisticcio), può caso per caso trarre norma per le disposizioni da darsi, attentamente esaminando tutti gli elementi della situazione e traendone un giudizio sintetico a cui uniformarsi.

A noi, sprovvisti d'esperienza e di autorità, basta l'aver ricordato i tremendi fatti della guerra russo-turca del 1877-78 e le cause loro principali, per credere soddisfatto al compito nostro, dal quale ci parrebbe di esorbitare, ove, entrando addirittura nel campo della tattica applicata, ci mettessimo a dettare norme tassative circa distanze e formazioni, che il primo e più insignificante accidente topografico renderebbe più che inutili, dannose.

Qui, come altrove ci contenteremo di affermare che solamente un'esatta conoscenza dell'efficacia probabile del fuoco, a facilitar la quale è più specialmente inteso il nostro lavoro, può dare a chi comandi corpi più, o meno grossi di fanteria il modo di di-

sporli con una relativa sicurezza nelle regioni battute dalla fucileria.

Movimento delle varie linee. — Ma una volta messe a posto le linee e determinate le formazioni loro, bisogna evidentemente muoverle per avvicinarle all'obiettivo tattico prescelto e contemporaneamente addentarle dal di dietro al dinanzi, con moto simile a marea montante, fino al momento in cui proiettate, fuse e diluite tutte, o quasi tutte, a 200 o 300 metri dall'avversario, sulla primitiva catena, possano, opprimendolo con la valanga d'un tiro a ripetizione, costringerlo ad abbandonare le sue posizioni e sviaragliato a volgere le spalle fuggendo.

Avvicinamento e addensamento delle linee. — È difficile, quasi impossibile dir qualcosa di concreto intorno ai modi e ai momenti in cui questa successiva proiezione di forze potrà farsi con le minori perdite, poichè sono a fronte due diversi criteri, ambedue molto importanti, cioè lo svantaggio dell'impiegare le truppe a spizzico e quello di un prematuro sacrificio delle medesime. Il primo svantaggio può tradursi nel fatto che, pur avendo la preponderanza numerica assoluta sull'avversario, ci si trovi successivamente sempre a lui inferiore in forze combattenti; il secondo svantaggio può, anche facilitando i nostri primi successi, lasciarci sprovvisti di forze che bastino a dare alla bilancia il tracollo finale.

Catena e sostegni. — Tuttavia fra le due opposte esigenze sembra dover prevalere quella di aver sulla linea di fuoco, sempre, anche nel momento iniziale un numero di fucili bastante ad esercitare col fuoco un'azione efficace sull'avversario. Oggi infatti comincia a prender piede l'opinione che le catene dense meglio delle rade in genere siano pari al bisogno, nè mancano coloro che esprimono il desiderio di veder i sostegni fondersi dentro sollecitamente, visto che la loro missione tattica in fin dei conti è quella di essere alla immediata, esclusiva dipendenza della catena, cui devono presto o tardi rinforzare, e che le perdite che essi devono subire, quando saranno inermi dietro la catena, od in moto per raggiungerla, saranno tanto maggiori quanto meno si sarà lontani dall'avversario.

Proposta abolizione dei sostegni. — Il timore che le forze del

sostegno si consumino prima di aver fatto sentire la loro azione sulla linea di fuoco, ha persino indotto qualche autore a proporre che i sostegni normalmente siano aboliti, a tutto vantaggio delle catene, per renderle più presso capaci di fiaccare con maggior potenza di fuoco la resistenza dell'avversario.

Ichebitchev e Lee e Kouropatkine circa l'avanzata continua od intermittente. — Come altresì fra i tattici fu discusso se sia meno vulnerabile e quindi più conveniente il portare innanzi la prima linea con avanzata continua od intermittente ed oggi sembra prevalga generalmente il secondo sistema, che fu in Russia difeso dal generale Leev contro il generale Ichebitchev, che aveva proposto il movimento continuo di avanzata, cui si riconosce il capitale svantaggio di non esser applicabile su terreno anche non molto frastagliato e di esigere dalle truppe uno sforzo straordinario fisico e morale, onde avanzare, come il prelodato generale propone, a passi di 400 al minuto, senza arresti, per tratti che saranno raramente inferiori ai 3000 passi. Anche il russo colonnello Kouropatkine, avversa questo sistema in questi incisivi termini: « crediamo che se l'autore (generale Ichebitchev) avesse assistito agli assalti dei nostri eroici soldati, per esempio, a Plewna il 12 settembre, avrebbe riconosciuto l'impossibilità di muoversi nell'ordine che egli preconizza. Egli avrebbe visto le truppe trascinarsi penosamente nei campi di meliga, aprendosi la strada traverso alle vigne; le avrebbe vedute impegnate nei pantani a segno tale che alcuni ufficiali vi lasciarono i loro stivali per continuare la marcia a piedi scalzi; avrebbe veduti i nostri soldati traversare dei burroni con muraglie a picco, aggrappandosi poscia su pendici a forte inclinazione, coronate da una serie di ridotte e ad ogni passo solcate da trincee.

« Egli avrebbe potuto egualmente accertarsi che quelle truppe erano esposte non solo a dei fuochi dritti (dei quali alcuni a piani), ma a fuochi di fianco: che esse in qualche ora persero più di 4500 uomini; che alcuni reggimenti ebbero 4000 uomini fuori di combattimento ed allora forse avrebbe cominciato a dubitare della possibilità di marciare in tali condizioni, senza arresti e con la velocità di 400 passi al minuto. »

Coefficiente di riduzione dei punti colpiti su bersaglio in movimento. — Per farsi un'idea della influenza che sulla vulnerabilità di un bersaglio esercita in movimento secondo la direttrice del tiro diremo che esso importa una diminuzione nei punti colpiti, che teoricamente dovrebbe essere di una metà circa, supponendo invariato il puntamento e l'alzo, e che nell'esperienze all'uopo eseguite presso la nostra scuola di fanteria, oscillò fra un terzo e un quarto dei punti colpiti sul bersaglio fermo, a metà distanza della zona percorsa, per un tempo eguale alla durata della corsa stessa. Di questa differenza probabilmente fu causa il non aver potuto in pratica materialmente conservare invariata quell'identità di condizioni, su cui essenzialmente si basa qualsiasi deduzione teorica.

Ad ogni modo non crediamo di esser troppo arrischiati dicendo che quando il bersaglio si muova secondo la direttrice del tiro le cifre della nostra tabella dovranno essere moltiplicate per il coefficiente 0,7.

Dobbiamo inoltre tener conto che, se questa diminuzione è controbalanciata dal maggior bersaglio che truppa in movimento offre all'avversario, d'altra parte il muoversi innanzi tiene più alto il morale del soldato, che lascia indietro i morti, ed avanzandosi non ode più il gemito dei feriti, mentre che non è forse molto facile dopo lunghe soste svellere il tiratore dal suo appostamento, ove si trova, o si crede più sicuro che avanzandosi.

Per queste considerazioni parrebbe doversi consigliare sbalzi lunghi e soste brevi: ma anche in questa questione la rigida applicazione di una norma qualsiasi darà sempre di cozzo contro mille ostacoli, specialmente topografici, da renderla molte volte impossibile; per ciò non sembra razionale insistere più a lungo.

Contro bersaglio in movimento secondo la direttrice del tiro, a compenso della minor efficacia del tiro, si può ricorrere al cambio progressivo dell'alzo, alla variazione del punto mirato, ed all'impiego contemporaneo di più alzi.

Puntamento al piede ed alla testa. — Riserbandoci a dire di quest'ultimo mezzo quando parleremo del tiro a distanza incerta, crediamo che il solo mezzo dei rimanenti due, applicabile in pratica sia quello d'abituare i tiratori a puntare ai piedi del bersaglio che s'avvicina e al capo di quello che s'allontana.

Movimento laterale. — Il movimento del bersaglio in senso laterale, potendosi agevolmente scorgere, non dovrebbe dar luogo a forti diminuzioni dei punti colpiti: sarà conveniente far dirigere la mira su di un oggetto fermo e situato sulla via che deve percorrere il bersaglio e far una salva quando giunge da quell'oggetto alla distanza relativa secondo la lontananza: contro le colonne basta puntare alla testa.

Artiglieria. — La special formazione e costituzione del bersaglio offerto dall'artiglieria in batteria esercita notevolissima influenza sull'efficacia della fuociera: secondo qualche dato sperimentale si può ritenere che le cifre della nostra tabella dovrebbero essere moltiplicate per un coefficiente che oscilla fra 0,1 e 0,2 dalle grandi alle medie distanze, onde avere i punti colpiti sul personale esclusivamente. Per artiglierie in colonna e che leva, o mette gli avantreni, quantunque sprovvisti affatto di dati sperimentali, crediamo tuttavia che i dati della nostra tabella dovrebbero certamente essere affetti da un coefficiente superiore all'unità (1).

Cavalleria. — Per cavalleria ferma la vulnerabilità cresce in ragione dell'altezza, cioè di 1,62 a 2,43, come altrove dicemmo; se in movimento, allora il coefficiente da applicarsi alle cifre della nostra tabella sarà eguale al prodotto di quello che rappresenta la maggior vulnerabilità dovuta all'altezza del bersaglio, per quello che rappresenta la minor vulnerabilità dovuta al movimento: cioè $1,5 \times 0,7 = 1,05$: cioè cavalleria in moto ha quasi lo stesso numero di punti colpiti di fanteria in piedi ferma nel punto di mezzo del tratto percorso.

(Continua).

BANDINI LORENZO
maggiore 2° regg. fanteria.

(1) Dovesi inoltre avvertire che per l'artiglieria la perdita, oltre ad avere un'importanza proporzionale al loro valore numerico, come per le altre armi, ne hanno un'altra speciale, che dipende dalla delicata e complessa concatenazione delle incombenze di ciascun elemento addetto al servizio, ed al traino. Dice infatti un ufficiale superiore dell'artiglieria tedesca, in suo libro intitolato: *L'artiglieria dell'avvenire* che « per l'artiglieria un sol uomo dimentico del suo dovere potrà, sotto il riguardo dell'efficacia del fuoco, cagionare il più gran pregiudizio a tutta la sua batteria; un sol cavallo venendo a mancare, il capitano potrà vedersi costretto a lasciare indietro un pezzo intero. »

CHE COSA SIA LA GUERRA

A PROPOSITO DI UNA NUOVA EDIZIONE DEL LIBRO DI CARLO DECRISTOFORIS, CORREDATA DI NOTE. Modena, 1894, tipografia Sarasino.

Di questo classico libro, che i nostri giovani ufficiali certamente conoscono e che noi militari grigi di pelo abbiamo letto e riletto nella prima gioventù colla fede e l'entusiasmo di chi ha trovato una guida in mezzo a un labirinto, è stata fatta una nuova edizione corredata di note.

Il libro, come ben dice l'editore è sempre freschissimo, perchè quando le opere dell'ingegno sono lungamente meditate e allo studio astratto si aggiunge molta pratica della vita e conoscenza del cuore umano, quando un altissimo fine aguzza lo sguardo per scrutare il segreto delle cose, « siffatte opere non hanno la durata di un mese e il plauso di un giorno, ma rimangono e s'impongono ». E se lo studio maggiormente approfondito della storia, nuove armi, nuova costituzione degli eserciti e della società in cui questi vivono, si muovono, combattono, hanno potuto infirmare il valore di talune osservazioni, di taluni precetti contenuti nel libro del Decristoforis, non ne scema però il valore del libro stesso nè la sua utilità, ove nel leggerlo e nello studiarlo si abbiano le dovute avvertenze.

All'inconveniente di qualche tratto invecchiato, a cui non può sottrarsi nessun libro, che non abbia per oggetto la parte puramente astratta di una scienza o di un'arte

qualsiasi, si è creduto di ovviare « con brevi note, desunte dai più rinomati scrittori odierni ».

Ci si è riusciti? A noi non pare. Queste note, in generale pregievolissime, sono talvolta schiarimenti, complementi a quanto dice l'autore; talvolta sostituzione di una formola più completa ad un'altra meno completa e forse anche meno esatta; talvolta rettificazione di un dato o di un apprezzamento storico di non grande importanza; talvolta infine avvertenze di un cambiamento avvenuto, ma sempre riferentesi a cose secondarie. In queste note, a nostro avviso, non sono messi sufficientemente in rilievo i nuovi elementi che devono entrare nel calcolo dei problemi di cui il Decristoforis ha dato le formole risolutive, e perciò le variazioni che dovrebbero subire queste formole, o almeno il nuovo modo con cui devono intendersi per applicarle a dovere.

Ciò che non hanno fatto i commentatori non abbiamo la presunzione di far noi, ce ne mancherebbe l'ingegno, s'anco il tempo e lo spazio ci fossero concessi. Solo vogliamo accennare a quanto di troppo rigido ci sembra esservi oggidì nelle formole principali del Decristoforis, ove vogliano intendersi come cinquant'anni fa.

* *

In cinquant'anni abbiamo visto il mondo cambiare sotto i nostri occhi, più di quanto l'abbiamo visto cambiare i nostri avi nel corso di vari secoli. E il modo di fare la guerra è cambiato con esso.

Il Decristoforis pone come principio sommo, anzi unico dell'arte della guerra, che *la vittoria è decisa dall'urto della massa*. Astrattamente parlando, questo principio è sempre vero e vale per corpi organici come per gl'inorganici; vale come un principio di dinamica. Ma venendo al caso nostro diremo che, siccome è cambiata la natura della massa, l'ambiente in cui si muove ed i mezzi con cui viene all'urto, deve necessariamente cambiare il modo di condurla. Anzi la stessa frase *urto della massa*, se può ancora spiegarsi in

modo da giustificarla, può già essere oggidì causa di errori per il significato ordinario che vi si annette.

Non è questo un appunto che facciamo al Decristoforis, è un avvertimento a chi credesse di poter applicare troppo materialmente la sua formola.

Il Decristoforis, che ha capito egregiamente le cause della mutazione dell'arte della guerra sulla fine del secolo scorso e le espone (sebbene non tutte) in modo chiarissimo, avrebbe egualmente compreso quelle che necessitano un cambiamento oggidì.

« Prima del 1792 (dice il Decristoforis) lo scopo della guerra era inteso essere l'invasione del suolo nemico. Tutta la guerra si reputava condotta a buon esito, se il generale riusciva a impadronirsi dei luoghi fortificati o ad occupare un largo tratto del paese... Ne conseguiva tutta l'arte consistere nell'opporvi al nemico invasore e gran capitano essere colui che riusciva ad oppor sempre corpo d'esercito a corpo d'esercito, senza curarsi di tener riunite le proprie forze... Da ciò un continuo girarsi e rigirarsi senz'altro studio che quello d'ingannarsi a vicenda... Leggete le campagne di Turenna, di Condé, di Montecuccoli, di Federico II e vedrete che è un continuo porre campi, assedi, stanziare quartieri d'inverno, levare assedi, campi, disloggiare, passare fiumi e ripassarli, riunire l'esercito e dislocarlo; poche avvisaglie, pochissimi combattimenti ».

Le ragioni di siffatta arte della guerra il Decristoforis le trova « nella poca mobilità di quegli eserciti, per lo strascico dei magazzini, di poderose artiglierie, di tende ecc., per l'ignoranza di riunirli in masse maneggevoli ecc. » Tutto ciò è vero, ma non è tutto. Quelle ragioni dipendono ancora e forse più dal carattere morale di quegli eserciti, il quale (come anche la loro costituzione materiale) a sua volta dipende dalle condizioni politiche e sociali di quel tempo.

Le truppe erano truppe di mestiere e facevano guerra di mestiere; guerra a *giornata*, non a *coltumo*. I capitani non cercavano il *punto strategico decisivo*, perchè questo punto

non c'era; non miravano al cuore del paese nemico, perchè questo cuore i paesi non l'avevano: o per meglio dire poteva spostarsi da un luogo all'altro; essere oggi in una città, domani in un castello, posdomani sotto una tenda; dovunque si trovava il re. La tenda di Federico II era il cuore della Prussia. Ecco perchè i capitani cercavano d'invasione e sfruttare quanto più era possibile del territorio nemico; ecco perchè con quasi tutto il territorio invaso si poteva ancora fare la guerra e vincere.

Se Napoleone fosse vissuto ai tempi di Turenna e di Montecuccoli, non avrebbe potuto agire molto differentemente da loro. Avrebbe bensì potuto alleggerire gli eserciti e renderli più maneggevoli, ma non avrebbe potuto marciare diritto sulle capitali, certo d'incontrare su questa via l'esercito nemico, batterlo e così finire la guerra; perchè questo esercito nemico, non avendo un obbiettivo necessario da difendere, gli sarebbe sfuggito d'innanzi e passato di dietro ogni qualvolta non gli fosse piaciuto d'incontrarsi, né più né meno di quanto facevano gli eserciti di Turenna e di Montecuccoli.

Guardiamoci dal considerare come un perfezionamento dell'arte della guerra ciò che è soltanto un adattamento di essa alle condizioni dei tempi. L'arte della guerra è forse l'unica di cui nessuno abbia mai detto che è scopo a sé stessa. Essa non corre verso un ideale. È arte opportunistica per eccellenza. Consideriamola sotto questo punto di vista e comprenderemo facilmente il perchè delle sue mutazioni; comprenderemo perchè qualche volta, si vinca *contro le regole*; perchè qualche volta, in certi determinati casi, possa essere progresso il retrocedere.

* *

Salvo alcuni principi così astratti e così generali che potrebbero dirsi principi di logica o di matematica, niente vi è nell'arte della guerra di fisso, d'immutabile. Subì un radicale mutamento all'aprirsi delle guerre della rivoluzione francese, perchè appunto in quell'epoca mutarono le società

e conseguentemente gli eserciti. L'iniziativa del mutamento dell'arte bellica venne dalla Francia, perchè da essa venne l'iniziativa del mutamento sociale.

Il Decristoforis descrive egregiamente le ragioni del mutamento subito allora dall'arte delle guerre, ma da queste ragioni stesse si cavano gli argomenti per dimostrare che mutamenti forse non meno radicali, benchè non si possano precisare anticipatamente, subirà l'arte stessa nelle guerre future. Già in quella del 1870-71 ne vedemmo gl'indizi.

Ecco come il Decristoforis descrive la genesi spontanea dell'arte ch'egli giustamente chiama nuova, ma che oggidì è già vecchia:

« Gli amici volevano restar cogli amici, volevano *unirsi* per comune, per distretto, per provincia, *onde resistere, anche senza disciplina, all'urto della cavalleria che li spaventava*..... I capi di quei soldati subitarii dovettero quindi lasciarli uniti in colonna. Les chefs essayaient en vain de les séparer ecc. ecc..... Bisognava marciare in massa. È l'idea istintiva e semplice che la natura insegna a tutti gli esseri in pericolo: *unirsi*. Così fanno le pecore contro il lupo. »

Non c'è bisogno di molta intelligenza per capire che questa tattica da pecore oggidì sarebbe buona solo per condurle al macello. Gli eserciti odierni sono, come quelli della prima rivoluzione francese, masse di popolo inquadrate; può essere che sentano ancora l'istinto di stringersi gomito a gomito nel momento del pericolo, ma la ragione dice ad esse e più ancora a chi le guida che non devono più *unirsi per resistere all'urto della cavalleria* dalla quale hanno poco a temere, ma sibbene diradarsi per lasciar passare le palle.

Qualcheduno osserverà che ai *diradati* devono seguire i *riuniti*, alla catena, la massa; se non nelle condizioni e nel modo di prima, almeno senza radicali differenze. Non entreremo nel labirinto di una discussione a questo proposito. Le nuove armi! Ecco un fatto che sconvolga tutta la tattica di un tempo, tutte le teorie fondate sull'urto della massa. Fino a qual punto le sconvolga, e quali sieno in conseguenza i nuovi precetti da sostituire ai vecchi, non

abbiamo la presunzione neppure di cercarlo; ci rimettiamo ai nuovi regolamenti fatti da persone molto più competenti di noi e crediamo che anche questi subiranno molte e rilevanti modificazioni dopo l'esperienza della prossima guerra. Qui a noi basta accennare un fatto d'importanza capitale, che il Decristoforis non poteva prevedere e che fa sentire la sua influenza su tutte le operazioni della tattica, per mettere in avvertenza i lettori dell'aureo libro *Che cosa sia la guerra* che alcune delle sue formole principali (epperò delle regole che ne derivano) non possono più applicarsi letteralmente e neppure nel senso che l'autore intendeva.

* *

Ma un'altra proprietà caratteristica nota il Decristoforis negli eserciti della prima rivoluzione francese, proprietà che concorse anch'essa alla genesi dell'arte nuova ed è: il desiderio vivissimo di finire presto la guerra per godersi i benefici della pace.

« Il rappresentante Gillet, parlando al comitato di salute pubblica diceva: nos armées ne ressemblent en rien aux armées mercenaires; *chacun combat pour avoir la paix*. Voila pourquoi, avec une pareille armée il faut souvent *attaquer l'ennemi*. » Or bene, cotesta proprietà caratteristica non solo è rimasta intatta, perchè nessun progresso tecnico è venuto a farle contrasto (come il progresso delle armi è venuto a fare contrasto all'istinto di riunirsi in massa), ma si è maggiormente accentuata e farà sentire di più la sua influenza per gli odierni sistemi di reclutamento, per le condizioni sociali e politiche degli Stati odierni.

Quell'istinto di *far presto* per levarsi di dosso un malanno, che già si rimarcava negli eserciti della prima rivoluzione francese, è oggidì non solo un istinto, un desiderio vivissimo, ma un bisogno impellente. Perciò alcune delle norme del Decristoforis, fondate su questa proprietà, hanno subito non già un ribasso, per così esprimerci (come quelle fondate sull'istinto di riunirsi a massa), ma un rialzo, cioè un aumento di forza che costituisce pure una variazione.

Si aggiunga che il Decristoforis, dopo avere giustamente

tratto la genesi della nuova arte della guerra dal carattere degli eserciti della prima rivoluzione francese, fonda poi tutti i suoi precetti su esempi tratti dalle guerre napoleoniche, perchè naturalmente ritiene e deve ritenere che gli eserciti napoleonici fossero un perfezionamento di quelli della rivoluzione e l'arte napoleonica un perfezionamento di quella dei generali della rivoluzione.

Ma l'arte della guerra non progredisce nè retrocede; si adatta sempre e qualche volta si trasforma quando mutano radicalmente i suoi attori e il suo teatro; il migliore artista è quello che, secondo i casi, meglio l'adatta o la trasforma. Ora è un fatto che gli eserciti nostri somigliano assai più a quelli della prima rivoluzione che a quelli del primo o del secondo impero. Altri discuta se sia un passo avanti o indietro nell'arte; per noi è questione oziosa. È un passo indietro nella storia e (secondo noi) un passo avanti nel progresso generale. Ad ogni modo è un fatto.

Ben dice il Decristoforis che i nostri soldati non sono più quelli di Turenna e Montecuccoli, nè quelli di Federico II; ma non sono, neppur quelli di Napoleone I. Non sono quei soldati che, innamorati di un uomo, di una bandiera o di un'aquila, correvano da un capo all'altro d'Europa dietro una larva di gloria; sono proprio i soldati della prima rivoluzione francese che facevano con furore la guerra per avere al più presto la pace.

Con questi soldati l'offensiva strategica s'impone assai più che ai tempi di Napoleone I. Con questi soldati bisogna sbrigarsi il più presto possibile, perchè considerano la guerra come un male immenso da cui bisogna liberarsi con uno sforzo supremo. Nell'offensiva valgono uno per due, nella difensiva non valgono due per uno; nell'aspettativa si demoralizzano; nelle ritirate si *squagliano*.

Sono eserciti simili ai corpi garibaldini; o lo spirito d'offensiva garibaldino gli anima, o i loro legami presto si sciogliono.

Il principio del Decristoforis che l'obbiettivo di un esercito dev'essere la distruzione dell'esercito nemico, intendendo per distruzione, non la morte dei soldati, ma lo scioglimento del loro legame comune, è sempre vero; ma oggidì è più vero che mai potersi ottenere questo scioglimento senza venire all'urto. Gli eserciti moderni sono sensibili a tutte le influenze esterne più di quello che lo siano stati mai, perchè sono, come abbiamo detto, vere masse di popolo inquadrato e spesso male inquadrato, che giudicano dei vantaggi e dei danni con gli occhi del popolo non con quelli del quartier generale.

Prendendo alla lettera il precetto del Decristoforis, pare che un esercito dovrebbe sempre andare a cercare l'esercito nemico, in qualunque posizione gli fosse piaciuto postarsi, e *urtarlo* in modo da scioglierne il legame organico, unica via per finire la guerra. Ora questo precetto, che (secondo noi fu troppo assoluto sempre), lo è più che mai oggidì.

Oggidì se un esercito fosse raccolto in posizione da cui non copre il cuore e le altre parti vitali del paese, il nemico (massime se in questa posizione fosse difficile *urtarlo* come si conviene), potrebbe benissimo lasciarcelo stare, nella piena certezza che, portando i propri colpi sulle parti più vitali del paese, si può ottenere tale allentamento dei legami dell'esercito in aspettativa, da non essere necessario l'urto per scioglierli, o da poterli poi sciogliere al menomo urto.

In principio della campagna del 1870, i Francesi gridavano: « a Berlino; » i Tedeschi: « a Parigi. » Si scontrarono per via. Il fatto può dar ragione tanto a chi dicesse che l'obbiettivo dei due eserciti era l'esercito nemico, quanto a chi dicesse che quest'obbiettivo era il cuore del paese nemico. I due eserciti s'incontrarono sulla linea, diremmo così, strategica, che unisce le due capitali; ed è naturale che s'incontrassero su questa linea. Ma se, per un'ipotesi assurda, l'esercito francese si fosse tirato da banda e avesse

lasciato aperta la strada di Parigi, chi può sostenere in tesi assoluta che l'esercito tedesco avrebbe dovuto andare a cercare l'esercito nemico dovunque si fosse trovato, invece di marciare verso il cuore della Francia?

Osserverà taluno che non tutte le capitali sono come Parigi; che non tutti i paesi hanno un cuore così *marcato*. Verissimo; ma ciò prova appunto che nell'arte della guerra, salvo i principi di logica e di matematica, nulla vi è di fisso né di *generale*; quest'arte deve adattarsi ai paesi come deve adattarsi ai tempi.

Oggidì la sorte di un esercito (massime in certi paesi), può essere risolta, o almeno influenzata enormemente anche da avvenimenti estranei al campo di battaglia. Chi conduce una guerra non può quindi disinteressarsi da questi avvenimenti, perchè con essi deve contare. La condotta di una guerra nazionale diventa ogni dì più complessa; la stessa parola *nazionale* accenna ad un carattere nuovo delle guerre moderne. Le quali non sono più partite a scacchi che si giocano con pezzetti di legno in mezzo a spettatori indifferenti; non solo i pezzetti di legno ragionano, ma gli spettatori hanno influenza sul gioco. Tuttociò che ha un grande valore in tempo di pace (sia politico, sia economico, sia morale), ha un valore strategico in tempo di guerra, perchè spettatori ed attori ghelo attribuiscono. Ecco un fatto nuovo di cui, si voglia o non si voglia, bisognerà tener conto nelle guerre future. E chi queste cose non le capisce può andare a far la guerra, secondo le regole, nel mondo della luna.

*
* *

Il Decristoforis nota che nella guerra di Spagna, in principio di questo secolo, l'*alta intelligenza* di Wellington gli faceva dire: « finchè i Francesi non danneggiano il mio esercito, mi è assolutamente indifferente che sieno in Spagna o in Portogallo; » mentre dall'altro lato, lo *scarso ingegno* di Giuseppe Bonaparte gli faceva dare importanza alla conservazione e alla perdita di questa o di quella provincia.

Ci permettiamo di osservare rispettosamente che nè l'alta intelligenza dell'uno, nè lo scarso ingegno dell'altro furono le cause di questa differenza di apprezzamento. È il diverso punto di vista da cui guardavano le cose. L'uno le guardava come generale straniero, capo di un esercito combattente in paese straniero, l'altro le guardava come re del paese.

Crediamo che i comandanti di eserciti nazionali nelle guerre nazionali future, massime se combattenti in casa propria, dovranno molto più spesso ragionare al modo di Giuseppe Bonaparte che al modo di Wellington.

Il Decristoforis osserva ancora che Napoleone marciò su Mosca per raggiungere Kutusof, non per occupare la capitale dell'impero russo. Sarà verissimo, benchè sembri una scusa; ma se Mosca fosse stata Parigi, Kutusof e quanti altri generali aveva lo czar si sarebbero fatti trovare sulla strada, nè l'avrebbero sgombrata prima di essere disfatti. Lo czar poté bruciare Mosca perchè il suo impero era arretrato di un secolo. Questa *operazione strategica*, che fu un capolavoro unico nel suo genere, non avrebbero più potuto farla in principio di questo secolo, nè l'imperatore d'Austria, nè il re di Prussia. Un secolo prima forse sì, se si fosse presentata l'occasione e ne fosse valsa la pena come nel caso di Mosca. Ogni tempo, ogni paese ha le sue risorse speciali e la barbarie ne ha di quelle che mancano alla civiltà.

Come dunque si vuole applicare a tutti i tempi e a tutti i paesi la medesima sesto?

*
* *

Concludiamo pertanto che, a nostro modesto avviso, la dottrina fondamentale del Decristoforis, quale in complesso apparisce dai primi capitoli del suo aureo libro, che, cioè, si debba in ogni caso cercare l'esercito nemico per sgominarlo coll'urto della massa, unico modo di finire la guerra, non fu esattamente vera neppure ai tempi napoleonici e lo è molto meno oggidì. Questa dottrina, seguita letteralmente,

potrebbe condurre ad errori gravissimi. Correndo dietro l'esercito nemico si può arrivare inutilmente a Mosca e lasciare scoperto ciò che bisogna coprire.

Come per rendere impotente un uomo non è sempre necessario rompergli le braccia, così per costringere una nazione a cedere non è sempre necessario sgominarle *coll'urto* l'esercito, che ne costituisce le braccia. Qualche volta le braccia *cascano* senza essere rotte. Epperò è giocoforza, nella condotta di una guerra, tener d'occhio quegli avvenimenti che fanno *cascare* le braccia.

La dottrina del Decristoforis, fondata sul principio dell'*urto* ha avuto una scossa nel campo tattico per l'invenzione delle nuove armi; ne ha avuto un'altra nel campo strategico per il carattere degli eserciti e delle società moderne; potendo oggidì gli *urti* morali, per avvenimenti estranei al campo di battaglia, sgominare un esercito, o almeno predisporlo ad inevitabile sgominamento prima che si venga all'urto materiale. Epperò il cercare d'infliggere all'esercito nemico questi urti morali od evitarli per il proprio (impedendo gli avvenimenti che possono produrli) sarà una grave preoccupazione per i comandanti delle guerre future, come lo fu per quelli della campagna del 1870-71, ed avrà influenza grandissima sulla condotta delle guerre stesse.

La teoria del Decristoforis è una teoria, per così dire, matematica, epperò nel suo primo fondamento, astrattamente parlando, è sempre vera; ma non è sempre ed a tutti applicabile, o almeno, per applicarla bisogna qualche volta intenderla in senso molto più largo che non l'intendeva l'autore, qualche altra bisogna tener conto di elementi che sfuggono alla matematica. Provatevi ad applicare l'algebra e la geometria alle passioni umane!

Dopo avere accennato di volo ai nuovi elementi che intaccano la base della dottrina del Decristoforis, non ci fermeremo alle differenze che ne risultano in alcune delle sue

deduzioni; diremo invece che la maggior parte dei precetti del classico libro conserva tutto il suo valore; anzi alcuni, che al tempo dello scrittore erano *indovinati*, sono oggidì provati dall'esperienza e fuori discussione. Per esempio la massima: « bisogna che l'artiglieria impari a sacrificarsi » quando fu per la prima volta formulata dal Decristoforis parve a molti una novità da accogliersi col beneficio di inventario, perchè la grande preoccupazione dell'artiglieria era quella di salvare i pezzi. Nella campagna del 1870 la citata massima fu praticata su larga scala e ci sovviene di aver letto sui giornali una lettera di Moltke in cui, parlando di una batteria che aveva perduto una parte de' suoi pezzi diceva ch'erano stati *bene perduti*, e che, se si fosse ritirata prima o si fosse esposta di meno, sarebbero stati *male salvati*.

Abbiamo addotto quest'esempio di massime allora indovinate, ora passate in giudicato, ma potremmo addurne moltissimi. Altre invece hanno già sentito gli effetti del tempo, che forse non ha mai corso così rapidamente come in quest'ultimo mezzo secolo. Per esempio il Decristoforis oggidì non oserebbe più scrivere: « È solo *dopo otto anni di servizio* che il contadino ha capito che, entrati al servizio di quelle idee bisogna farsi ammazzare; *solo dopo otto anni*, egli capisce che la bandiera è la patria invisibile, che l'onore della vita è il disprezzo della morte ecc. ecc. ».

Probabilmente non avrebbe più scritto così se avesse potuto ristampare il suo libro dopo la campagna del 1859 in cui, fra soldati di pochi giorni, suoi degni compagni, morì da eroe.

Termineremo pertanto come abbiamo cominciato: l'arte della guerra è essenzialmente opportunistica, nè più nè meno della politica, perchè, com'essa, è arte di condurre uomini, cioè esseri che hanno interessi e sentimenti variabili; si aggiunga che l'arte della guerra è influenzata da un'infinità di variazioni nel mondo materiale, delle quali i cosiddetti progressi della tecnica sono soltanto una piccola parte. Come può essere governata da leggi generali e fisse, salvo quelle

che, come abbiamo detto, si confondono con le leggi della logica o della matematica?

Il Decristoforis medesimo scrive che, se lo studio delle campagne di Federico II può essere ancora, fino a un certo segno, giovevole dal punto di vista militare, « inutile invece per noi, fors'anco dannoso, è lo studio delle campagne di Turenna, di Condé, di Montecuccoli ». Non è certo ancora il tempo di applicare questa massima alle campagne di Napoleone, ma per legge naturale esse seguono la stessa parabola, e già fin d'ora devono studiarsi con qualche avvertenza, e lo stesso, a più ragione, dicasi dei libri che su queste campagne hanno fondato una teoria dell'arte della guerra.

Dopo tutto questo, ben torni il libro del Decristoforis e corra per le mani della gioventù studiosa, che troverà in esso non solo precetti eccellenti, ma quella classica chiarezza e rotondità d'idee e di espressione, che sono così necessarie per farsi leggere e capire e che mancano ogni giorno più nei nostri scritti militari, salvo rare eccezioni a cui facciamo di cappello.

..

NOTIZIE POLITICO MILITARI-ITALIANE

La prima quindicina di febbraio è caratterizzata dal ristabilimento dell'ordine pubblico in tutta l'Italia. Ciò che si prevedeva da quanti conoscono a fondo il nostro paese è pienamente avvenuto; quello che gl'ignoranti e i maligni avevano chiamato innanzi tempo la *ricoluzione italiana* si mostrò col fatto una convulsione passeggera che con un poco di cura energica è svanita.

La condotta dell'esercito a cui specialmente si deve se il male poté essere arrestato al suo nascere, fu superiore ad ogni elogio sotto tutti i rapporti. Possano non dimenticarlo troppo presto.

La mattina dell'8 corrente, a Palermo, il generale Morra, commissario straordinario nell'isola procedeva alla solenne distribuzione delle medaglie al valore militare agli ufficiali, sottufficiali e soldati distinti nella repressione dei torbidi di cui abbiamo parlato nelle precedenti rassegne. Si trovavano schierate sulla piazza le rappresentanze di tutti i corpi di stanza in Palermo e di quelli cui appartenevano i decorati; più un plotone di marinai della regia marina.

Il generale appuntò di sua mano le medaglie al petto dei decorati, e pronunziò quindi un discorso notevolissimo, del quale ci piace riportare la chiusa, perchè risponde, non solo alla verità, ma al sentimento pubblico.

« Mentre mi onoro decorare di mia mano i tre valorosi, tenente Serra, caporale Pullini e carabiniere Profeta, consegno al comandante del 57° fanteria la medaglia destinata al prode Sculli, che non è più, onde sia rimessa alla desolata famiglia. La memoria sua ci sia ognora sacra. Egli non ebbe la fortuna di morire sul campo di battaglia colla fronte rivolta agli stranieri, che volessero invadere la nostra bella patria. Ma non erano meno nemici della patria coloro che, trascinati da gente scelerata, cento contro uno, lo colpivano a morte, mentre l'eroico soldato adempiva il più alto dei suoi doveri.

« Si! ufficiali e soldati! Nelle spiacevolissime, ma necessarie repressioni che si andavano compiendo in questi giorni, voi non avete fatto altro che adempiere al dovere vostro, dando prove non dubbie di salda disciplina e di rara fermezza di carattere. Mirabilmente guidati dai nostri capi, suddivisi in mille piccoli gruppi, perchè ovunque contro voi si addensava la rivolta, ovunque pochissimi contro il saccheggio e l'incendio voi sapeste lungamente resistere ad ogni insidia, ad ogni attacco, e dappertutto, dove col numero vi fu possibile moralmente imporvi, rifuggiste dal fare uso delle armi. Certo ben altrimenti si corre a vittoria, quando suona la tromba di guerra.

« Col sorriso sulle labbra tutti affrontarono e vinsero un decuplo nemico, i nostri fratelli in Africa nella eroica giornata di Agordat. Doloroso invece è doversi schierare contro gente, che ha il nostro accento e parla la nostra lingua. Nè su loro ricade la responsabilità del sangue versato. Ricade tutta su quei tristi che, dimenticando il Re, la patria e la famiglia, dai loro tenebrosi nascondigli, incitarono i fratelli nostri a porsi contro di noi. A quelli l'onta che spetta ai traditori della patria: a tutti gli altri perdono e oblio delle colpe che loro non furono.

« Pacificato questo estremo lembo della terra italiana, ove prima sorse la stella dell'unità della patria, riconfortiamoci nel pensiero che questa unità, che è affidata alla lealtà del Re e di Casa Savoia, sfiderà i secoli e coi santi ideali di Re e di patria onoriamo oggi questi prodi. Imitiamoli sempre! »

Con non minore solennità ed efficacia, qualche giorno prima, in Carrara, il generale Heusch, commissario straordinario nella Lunigiana aveva proceduto alla distribuzione delle decorazioni ai militari nella difesa dell'ordine pubblico in quella provincia.

La prontezza delle ricompense e il modo con cui furono date, tanto a Carrara quanto a Palermo, sono degni d'encomio e riscossero il plauso del paese, che sa di dovere all'esercito la propria salvezza. E questo plauso tutti gl'italiani che amano la patria, tributano specialmente all'opera dei due distintissimi generali, che l'uno in Sicilia e l'altro in Lunigiana, seppero unire all'energia necessaria tanta intelligenza d'amore, che un'opera essenzialmente di repressione è riuscita senza grandi guai e senza lasciare rancori.

L'ultimo giorno dello scorso gennaio fu pubblicata la relazione del colonnello Arimondi, comandante le truppe d'Africa, a S. E. il Ministro della guerra sul combattimento di Agordat.

Benchè di questo combattimento, che potrebbe chiamarsi vera battaglia, fossero già noti quasi tutti i particolari, pure quella relazione valse a mettere maggiormente in chiaro l'importanza della vittoria, il valore degli ufficiali e della truppa, le sagge disposizioni del comandante il buono ordinamento dei nostri corpi indigeni, la loro solida disciplina, l'assegnamento che si può fare sovr'essi per la sicurezza della colonia eritrea e il merito di tutti coloro che hanno contribuito a questo risultato.

Il paese ne fu lietissimo e in mille guise esprime il suo desiderio perchè ai vincitori di Agordat e a chi aveva contribuito a preparare la vittoria fossero accordate le meritate ricompense.

Interprete di questo desiderio della nazione fu il Re, che, appena letta la detta relazione inviò al generale Baratieri, governatore dell'Eritrea, il seguente telegramma:

« A ricordo della vittoria di Agordat Le conferisco la commenda dell'Ordine Mauriziano. Questa onorificenza attesti che se altri ebbe la ventura dell'azione coronata dal successo, a Lei spetta il merito di aver rafforzato nella colonia civile e militare gli ordinamenti che prepararono eventi prosperi.

« Al colonnello Arimondi trasmetta la seguente mia comunicazione. Nella battaglia di Agordat Ella ha dato prova di possedere mente e animo di valoroso capitano, dotato di tutte le migliori virtù militari, e mercè sua il valore degli ufficiali, sottufficiali e soldati italiani e delle truppe indigene ha potuto prevalere vittoriosamente sul numero dell'agguerrito avversario. Il 24 dicembre 1893 sarà ricordato con onore e con viva soddisfazione dal paese e dall'esercito. Riservandomi di dare ricompense al valore agli ufficiali e ai militari di truppa italiani ed indigeni che maggiormente si distinsero in quel giorno, sono intanto lieto di annunciarle che sul voto unanime dei generali comandanti di corpo di esercito e sulla proposta del Ministro della guerra Lei ho con decreto di oggi promosso al grado di maggiore generale. Riceva con le sue truppe il plauso della patria e le congratulazioni mie con cuore di soldato ».

Pochi giorni appresso nel *Bollettino ufficiale* furono pubblicate le ricompense e decorazioni concesse da S. M. il Re agli ufficiali ed uomini di truppa italiani che si distinsero nel combattimento di Agordat, come pure agli uomini delle truppe indigene. Ed, anche in questo caso, la prontezza delle ricompense fece buonissimo effetto in Italia e più ancora nella colonia Eritrea.

*
*
*

Fra le più importanti disposizioni militari emanate nella quindicina notiamo le norme per l'ammissione di nuovi allievi alla scuola militare, all'accademia militare e alla scuola dei sottufficiali per l'anno scolastico 1894-95.

Per gli allievi della scuola militare e dell'accademia le condizioni per le ammissioni, il modo in cui dovranno esser fatte le relative domande, i programmi per gli esami, le disposizioni concernenti le pensioni ed altre spese a carico delle famiglie, quelle relative alle concessioni delle pensioni e mezze pensioni gratuite, e quanto altro si riferisce alle ammissioni stesse, è conforme a quanto già si trova stabilito dai relativi regolamenti; il numero degli allievi da ammettersi è di 130 alla scuola militare e 90 nell'accademia.

Alla scuola dei sottufficiali saranno ammessi 100 allievi, dei quali 80 aspiranti alla carriera delle armi combattenti e 20 a quella del corpo contabile.

Nel mese di maggio 1894 avranno luogo in Firenze gli esami d'idoneità all'avanzamento per i tenenti commissari che hanno anzianità sino a tutto il 24 marzo 1886, e dalle commissioni compilatrici delle note caratteristiche sono stati dichiarati idonei all'avanzamento.

Nella seconda quindicina del corrente mese avranno luogo presso le sedi dei comandi di corpo d'armata gli esami per iscritto degli ufficiali concorrenti all'ammissione alla scuola di guerra.

Nel prossimo maggio, in Roma, saranno chiamati a sostenere gli esami d'idoneità all'avanzamento di ragioniere geometra di 2^a classe gli aiutanti ragionieri geometri del genio militare con anzianità a tutto l'anno 1890.

Ma la più importante fra le disposizioni militari di questo periodo fu la chiamata alle armi ed assegnazione ai corpi dei militari di prima categoria della classe 1873 (ultima leva), i quali dovranno presentarsi ai rispettivi distretti parte il 5, parte il 7 e parte il 10 del prossimo marzo.

Non venne chiamato l'intero contingente dato dalla leva, ma 20 mila uomini furono lasciati in congedo illimitato provvisorio a disposizione del governo, coll'obbligo di presentarsi, salvo ulteriori disposizioni in contrario, alla chiamata della ventura leva 1874.

La ragione di questa misura (che avevamo già annunziato in una precedente dispensa) non sta nell'intenzione di abbandonare il sistema della categoria unica, ma nella necessità di fare un'economia sul bi-

lancio dell'esercizio corrente, straordinariamente aggravato per i non previsti richiami delle classi 1868 e 1869.

A questa ragione si associa l'altra di evitare i congedi anticipati che l'esperienza ha dimostrato moralmente dannosi. Questi 20 mila uomini, essendo designati per la ferma di due anni, invece di venire congedati un anno prima, partiranno un anno dopo. Ecco tutto.

Senonchè i congedi anticipati non si è riusciti ad evitarli intieramente, perchè la legge sulla leva del 1873 avendo stabilito che alla ferma di due anni sieno assegnati 40 mila uomini, se si fossero lasciati tutti alle loro case ne deriverebbe che per ora si sarebbero chiamati soltanto 60 mila uomini, e tale diminuzione di contingente avrebbe avuto una grave influenza sulla forza bilanciata.

Venne pertanto stabilito che 20 mila dei chiamati sieno congedati dopo due anni; però siccome costoro sono già anticipatamente designati per due anni di ferma secondo il numero che toccò loro in sorte per l'estrazione alla leva, così si eviterà almeno l'estrazione a sorte per il congedamento, fonte di grave malcontento in quelli che non erano dalla sorte favoriti.

Roma, 15 febbraio 1894.

M.

NOTIZIE MILITARI ESTERE

AUSTRIA-UNGHERIA.

Ordinamento. — Con Verordnungsblatt del 31 gennaio p. p. si dispone che in 48 reggimenti di fanteria ed in altri 8 battaglioni di diversi reggimenti, le compagnie assumano col 1° aprile p. v. il nuovo organico di pace normale.

Già nella dispensa del 4° novembre 1892 si accennava come si volesse aumentare successivamente la forza di pace di ciascuna compagnia di fanteria di 9 uomini (1 sottufficiale, due appuntati e 6 soldati).

Col 1° gennaio 1893 assunsero tale nuovo organico normale le compagnie di 25 reggimenti: ora, colla disposizione suaccennata, $\frac{3}{4}$ circa delle compagnie di fanteria austro-ungariche avranno subito tale aumento ed avranno la forza:

3 ufficiali, 4 cadetto ff. di ufficiale e 94 uomini di truppa.

Avanzamento dei volontari d'un anno. — Secondo la *Reichswehr* e la *Militär Zeitung*, un comunicato ufficioso stabilisce che, visto il continuo aumento dei volontari di un anno ed il gran numero di essi già promossi ufficiali di riserva, per modo che nelle varie armi sono già coperti tutti i posti disponibili ed in talune si è anzi oltrepassato il bisogno, d'ora in avanti i volontari non sieno più promossi direttamente ad ufficiali di riserva, bensì a cadetti di riserva e successivamente, se meritevoli e solo a seconda dei bisogni, a sottotenenti.

Secondo la *Reichswehr*, tale provvedimento sarebbe giustificato, oltre che dall'eccedenza di quadri, anche dal sentito bisogno di usare maggiore oculatezza nel concedere il grado di ufficiale di riserva, massime

visto il contegno politico tenuto da alcuni di tali ufficiali e tenendo conto del fatto che anche nel processo per alto tradimento « dell'Omladina » che ora sta svolgendosi a Praga, sono implicati ufficiali di riserva.

GERMANIA.

Sussidio ad invalidi. — In data 14 gennaio scorso è stata pubblicata una legge per concessione di sussidio agli invalidi delle guerre anteriori al 1870. La concessione si estende a tutti i militari ed impiegati dell'esercito e della marina che siano divenuti invalidi in conseguenza della loro partecipazione a campagne di guerra anteriori al detto anno e trovinsi nella incapacità di proseguire il servizio attivo o di attendere ai rispettivi impieghi militari e stabilisce a loro favore una soprapaga permanente, riferendosi per l'ammontare di questa alle disposizioni contenute nelle leggi 27 giugno 1871 e 31 marzo 1873, nonché nelle varianti ed aggiunte alle medesime.

È regolarmente concesso il sussidio permanente agli eredi di persone che siano morte durante le dette guerre, od in seguito per ferite riportate. Può infine essere concesso il sussidio ad eredi di persone le quali, avendo partecipato alle guerre in parola siano morte per effetto di quelle sofferenze che cagionarono la loro invalidità.

Carico del soldato. — L'*Armeeverordnungsblatt* pubblica il seguente ordine dell'imperatore: In base a quanto notai personalmente ed a rapporti fattimi dai comandanti di corpo d'armata sulle ultime esercitazioni autunnali, mi sono convinto che il carico normale da compagnia della fanteria abbisogna urgentemente d'una sostanziale diminuzione. Ritengo come insufficiente quanto sinora si è fatto in questo intento, ossia non abbastanza atto ad aumentare di tanto la potenzialità di marcia e di combattimento della mia fanteria, quanto è oggi di richiesto dai compiti che le incombono; incarico pertanto il ministro della guerra di farmi con sollecitudine altre proposte miranti ad alleggerire il carico del soldato di fanteria.

Distintivi da tiratore scelto. — È stato adottato un distintivo di nuova forma per i tiratori scelti di fanteria, dei cacciatori, tiratori, pionieri e ferrovieri. L'ordine di gabinetto in forza del quale è adottato questo novello distintivo dice che, mediante ciò, l'imperatore intende dare maggiore importanza all'esercitazione sul tiro. Il nuovo distintivo

consiste in una cordellina intrecciata a tre colori che dalla spalla sinistra scende diagonalmente verso il petto. Per la prima delle cinque classi di tiratori scelti è bianca, rossa e nera; per la seconda ha inoltre un fiocco all'estremità inferiore, per la terza, due fiocchi; per la quarta la cordellina è intessuta anche con cordoncino d'argento e per la quinta è eguale alla prima, con l'aggiunta d'un medaglione dorato della dimensione d'un talero che ferma la cordellina alla spalla; sul medaglione sta il ritratto dell'imperatore.

Questo nuovo distintivo, oltre ad essere più bello come fregio, ha pure un fine pratico perchè è visibile di fronte, quindi un ufficiale può scorgere più prontamente i migliori tiratori, anche senza conoscerli di persona, ed impiegarli con vantaggio.

Regolamenti. — L'*Armeeverordnungsblatt* annunzia la prossima pubblicazione d'un supplemento alla recente istruzione sul tiro per la fanteria.

Il *Marineverordnungsblatt* pubblica una serie di varianti ed aggiunte all'istruzione di tiro per la marina imperiale 24 aprile 1888. Annunzia inoltre la pubblicazione delle tavole di tiro provvisorie per il cannone da 28 centimetri $\frac{1}{35}$ d'artiglieria di marina.

Puniti e graziati. — L'imperatore, nella ricorrenza del suo 25° anniversario d'entrata in servizio militare, ha emanato un manifesto all'esercito, esprimendo i suoi sentimenti d'affetto per il medesimo e graziando una serie di militari puniti per varie mancanze; sono però esclusi da questa amnistia quelli che vennero puniti per maltrattamenti verso inferiori, per abuso d'autorità, o per furto.

Equiparamento di carriera fra gli ufficiali della Prussia e del Württemberg. — Da qualche tempo, nelle sfere militari era oggetto di preoccupazione una vertenza sorta tra il Württemberg e la Prussia, avente relazione colla convenzione militare che esiste tra i due stati. L'argomento principale era questo: tra gli accordi della convenzione stessa è stabilito uno scambio d'ufficiali, vale a dire, il Württemberg ne manda un certo numero a servire nei reggimenti prussiani e viceversa. Ma sembra che nello scambio si producessero rapporti d'anzianità e quindi d'avanzamento sfavorevoli agli ufficiali württembergesi, i quali essendo iscritti in annuario separato da quello prussiano, venivano, se comandati a servire in un reggimento prussiano, messi in coda a quegli ufficiali che avevano la stessa data d'anzianità. Il ministro della guerra württembergese andò quindi, d'ordine del re, a conferire col ministro della guerra prussiana, onde studiare il modo di togliere l'inconveniente; a questo abboccamento seguì un accordo

verbale dei due sovrani, secondo il quale i ministeri interessati provvederanno che per l'avvenire gli ufficiali württembergesi siano compresi nell'annuario della Prussia, facendo turno d'anzianità con gli ufficiali di questo Stato secondo la data dei rispettivi brevetti, cosicchè coloro che sono comandati non subiscano più scapito nella loro posizione d'anzianità ormai regolata da un unico criterio. In forza del menzionato accordo è stato ordinato altresì che un ufficiale württembergese sia destinato a far servizio permanente presso il gabinetto militare dell'imperatore, affinchè il re del Württemberg sia periodicamente ed esattamente informato sulle condizioni d'avanzamento in Prussia, per regolare in conformità le nomine, promozioni ecc. dei proprii ufficiali. Infine è stato ancora ordinato che tutti gli ufficiali comandati da uno dei due stati a servire nell'altro portino l'uniforme ed i contrassegni del reggimento in cui fanno effettivamente servizio, eccettuati soltanto i generali aiutanti di campo dei sovrani ed i generali à la suite.

INGHILTERRA.

Le nuove costruzioni navali per l'anno 1894. — L'ammiragliato ha stabilito la costruzione di 5 nuove corazzate di 1ª classe del tipo *Magnificent* e *Majestic*. Queste corazzate costeranno all'incirca 25,000,000 di lire ciascuna e probabilmente fra tre anni potranno prendere il mare.

Saranno pure messe in cantiere 4 cannoniere di nuovo modello, in legno e rame del costo ciascuna di 1,500,000 lire.

Nel nuovo bilancio è stata anche compresa la spesa, per la costruzione degli incrociatori *Powerful* e *Terrible*, i più grandi, i più rapidi, i più potenti di tutta la flotta.

Si costruiranno eziandio 32 contro-torpediniere con macchine capaci di dare loro una velocità di 27 nodi.

In quest'anno saranno ultimate le costruzioni della *Revenge* corazzata di prima classe e dei cinque incrociatori *Charybdis*, *Fort*, *Fox*, *Flora* ed *Hermione* messe in cantiere nel 1891.

Esperienze d'artiglieria navale. — Togliamo dai giornali inglesi che a Portsmouth, a bordo della corazzata *Centurion*, furono ultimamente eseguite delle esperienze di tiro con cannoni di grosso calibro sui nuovi affusti disegnati e fabbricati da M. J. Wirtworth, coi quali si può fare il tiro sotto grandi angoli.

I ridotti in cui sono poggiate le grosse artiglierie non sono nè torri, nè barbette, bensì una combinazione di tutte e due, qualche cosa perciò di completamente differente di tutti i sistemi precedentemente adottati dalla marina; si può quasi dire che il nuovo sistema è costituito da una torre girante entro una barbetta fissa. Le bocche da fuoco possono muoversi verticalmente in una ampiezza di 42°, cioè fino a 7° al disotto dell'orizzonte e fino a 35° al di sopra.

I risultati del tiro sono stati di piena soddisfazione sotto tutti i rapporti.

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

a) Recensioni.

I.

Uno studio del generale Brialmont. — *Ce que Bazaine a fait à Metz et ce qu'il aurait dû faire.*

Il generale Brialmont ha trattato l'argomento in un recente studio pubblicato dalla *Internationale Revue über die gesamten armeen und Flotten*. L'interesse della quistione, non certamente come suol dirsi palpitante d'attualità, è in ispecial modo aumentato dal nome dell'A. del quale non riuscirà sgradito conoscere le opinioni in siffatta quistione di arte militare. Crediamo quindi opportuno dare un largo sunto del lavoro del Brialmont.

L'Autore divide in due parti il suo studio.

1.° Azione dei campi trincerati.

Il blocco di Metz ed i risultati che esso ha prodotto hanno gettato sui campi trincerati un discredito che non è giustificato, poichè le critiche di cui essi furono oggetto riposano su ragionamenti inesatti e su di una falsa interpretazione dei fatti. Si è giunti a sostenere (*Journal des Sciences Militaires*) che essi sono una causa della perdita degli Stati.

Per provare la falsità di questa asserzione il Brialmont cita una delle pagine della sua opera *La fortification du temps présent*.

« Une armée que la défaite ou une infériorité numérique trop grande

« mettent dans l'impossibilité de continuer la lutte en rase campagne, « peut être obligée de se retirer dans une place à camp retranché, soit « pour reformer ses rangs, compléter ses munitions et reprendre de « nouvelles forces, soit pour attendre l'arrivée de secours. C'est même « un devoir pour elle de le faire quand la place est le réduit de la « défense, le point décisif dont la prise marque la fin de la guerre « et entraîne la perte de l'indépendance nationale. Mais, sauf dans ce « dernier cas, elle ne perdra jamais de vue l'aphorisme de von « Clausewitz: Les forteresses sont des hôtelleries, c'est-à-dire des lieux « de passage où l'on peut se reposer et se restaurer, mais que l'on « ne doit pas occuper longtemps, de crainte d'y subir le sort des « troupes qui s'enfermèrent dans Mantoue, Dresde, Ulm et Metz. »

Dice Jomini che i campi trincerati possono servire soltanto di rifugio temporaneo e come mezzo di guadagnare tempo ad un'armata battuta.

Questo sarebbe il caso dei Sassoni a Pirna nel 1756 e del principe Carlo a Praga nel 1757 dove questi si lasciò investire sapendo che l'armata di Moravia poteva liberarlo. Se nel 1806 Magdeburgo fosse stato fortificato come Metz nel 1870 l'armata prussiana, senza che nessuno l'avesse potuta condannare, avrebbe potuto dopo Jena e Auerstädt ritirarsi invece di eseguire la ritirata divergente che costituì il vero trionfo dei francesi. Napoleone non avrebbe avuto il mezzo di bloccare quel campo trincerato e avrebbe dovuto ben lasciare Magdeburgo per l'avanzata dei russi, che erano già al 1° novembre, sette giorni prima della capitolazione di Kleist, sul Niemen.

Per sostenere la tesi che i grandi perni strategici sono la rovina degli Stati si porta avanti l'esempio di Metz; Brialmont discute questo esempio nel modo seguente:

Dopo Wörth e Spicheren sarebbe stato prudente vista la superiorità tedesca ripiegare su Châlons, ma le considerazioni politiche interne facevano temere assai da una ritirata dell'inizio delle operazioni, bisognava quindi dirigere su Châlons l'armata d'Alsazia, riorganizzarla, rinforzarla, e portare l'armata di Lorena sulla Mosella per arrestare il nemico. Le forze di Bazaine essendo inferiori a quelle dei due gruppi tedeschi egli non poteva pensare di difendere la Mosella fra Nancy e Metz, doveva necessariamente ripiegare su Metz.

Di là dominando le comunicazioni e guadagnando tempo poteva dare agio all'armata di Alsazia di riformarsi e quindi la sua fermata del 12 agosto non può essere biasimata, ma bisogna rimproverargli di non avere utilizzato Metz per farne perno di una serie di operazioni offensive. Napoleone III ordinò invece la ritirata su Verdun al

più presto. L'accusa di avere ritardato la ritirata fino al 14 fu giustificata allora, ma l'inazione di Bazaine deve attribuirsi alla mancanza di notizie esatte sui tedeschi, non alle magre scuse da esso portate davanti al consiglio di guerra di Versailles.

Questo brano di lettera di Bazaine all'imperatore del giorno 13: « L'ennemi paraissant s'approcher de nous et vouloir surveiller nos mouvements de telle façon que le passage à effectuer sur la rive gauche pourrait entraîner un combat défavorable pour nous, il est préférable de l'attendre, soit dans nos lignes, soit d'aller à lui par un mouvement général d'offensive. Je vais tâcher d'avoir des renseignements; j'ordonnerai alors les mouvements que l'on devra exécuter et j'en rendrai compte immédiatement à votre Majesté; » e la conseguente risposta di Napoleone III: « La dépêche que je vous envoie de l'impératrice, montre bien l'importance que l'ennemi attache à ce que nous ne passions pas sur la rive gauche; il faut donc tout faire pour cela. Si vous croyez devoir faire un mouvement offensif, qu'il ne nous entraîne pas de manière à ne pouvoir opérer notre passage; » fecero abbandonare a Bazaine il progetto di una offensiva e dare l'ordine del passaggio sulla sinistra della Mosella.

Brialmont a questo punto dice:

Fu un errore che non sarebbe stato commesso se egli avesse conosciuto esattamente la marcia dei corpi nemici che annunciava manifesta l'intenzione di passare la Mosella a monte di Metz e cadere su Verdun, linea di ritirata francese.

Le disposizioni prese dai tedeschi per eseguire la marcia di fianco erano ottime ma non avrebbero dovuto sfuggire alla esplorazione francese.

Rotti i ponti fra Metz e Frouard (quelli di Corny e Pont à Mousson specialmente) l'esito della giornata di Vionville sarebbe stato assai compromesso.

La marcia di fianco, quantunque assai pericolosa, si compì indisturbata. L'attacco di von der Goltz per trattenere i francesi nel giorno 14, veniva in buon punto ad offrire a Bazaine l'occasione di disturbare tutti i progetti tedeschi, ed infatti von der Goltz se da un lato tratteneva i francesi sulla destra della Mosella durando l'aggiramento della II^a armata, ritardava il movimento di questa che avrebbe dovuto naturalmente arrestarsi per cogliere in fianco Bazaine se questi avesse per caso battuto la I^a armata, anzi non essendo preveduto l'attacco di Borny e questo avvenendo in modo slegato i francesi potevano facilmente riportare una vittoria.

Quando Bazaine fu informato dell'attacco di von der Goltz, doveva con-

tinuare la ritirata o concentrare tutte le sue forze sulla riva destra. Invece esso impiegò male le sue truppe e per di più le fece ritirare senza ragione la sera del 16 verso la piazza.

La mattina del 17 le strade di Etain e di Briey erano ancora libere (perchè fu solo nel 17 che gli ultimi corpi della armata del principe Federico Carlo furono a Mars la Tour), e Bazaine avrebbe potuto ancora ritirarsi.

Si fermò a Gravelotte e vi fu battuto il 18, benchè anche allora portando energicamente la riserva a Saint Privat avrebbe potuto ottenere una vittoria.

Dopo il 18, non rimaneva a Bazaine che rinchiudersi in Metz e spiare l'occasione per rompere l'investimento, in attesa di rinforzi e col'intento di dare tempo a riordinare nuove truppe, tenendo occupata una grande massa tedesca.

Dal 20 al 31 agosto sulla riva destra le truppe tedesche erano debolissime, un tentativo di sortita avrebbe potuto riuscire verso sud, dirigendosi poi verso l'altipiano di Langres.

L'attacco verso nord che invece fu eseguito e portò alla battaglia di Noisseville era di esito assai più dubbio, poichè anche riuscendo avrebbe portato ad un solo ponte a Thionville per passare la Mosella, e forse le due armate di Mac Mahon e Bazaine avrebbero potuto ugualmente essere cacciate contro la frontiera belga.

*
* *

Esaminata così l'operato d'attorno a Metz, il generale Brialmont espone ciò che Bazaine avrebbe dovuto e potuto fare.

Le idee strategiche dell'A. possono non essere divise, ma hanno ciò nonostante tale valore di competenza da meritare di essere riportate per intero.

« Il aurait dû gagner le plus vite possible les plateaux de la rive gauche, en opérant sa retraite par les quatre routes qui y aboutissent, laisser à Metz un corps d'armées de 30,000 hommes et se porter ensuite sur Verdun. En opérant ainsi il eût pris une avance de plus de 24 heures sur les Allemands, qui auraient eu besoin de deux jours — si les ponts de la Moselle avaient été détruits entre Metz et Frouard — pour exécuter leur mouvement tournant et gagner la ligne de retraite des Français.

« Les 120,000 hommes de l'armée du Rhin se seraient réunis aux 130,000 hommes de l'armée d'Alsace; mais les deux armées eussent été

« suivies, à marches forcées, par les Allemands qui n'auraient laissé devant Metz que cinquante à soixante mille hommes pour observer cette place

« Comme ils avaient, outre la supériorité du nombre, de la direction et du commandement, celle de la force morale que donnent la confiance et le succès, et comme, d'un autre côté, l'armée de Châlons était composée en partie de troupes de récente formation, animées d'un mauvais esprit, on doit admettre que les forces combinées de Français se seraient trouvées dans l'impossibilité de prendre l'offensive et même de combattre efficacement dans une position défensive. Cela semble si évident à M. A. G. qu'il soutient dans le No. de Juillet 1893 du *Journal des sciences militaires*, que les troupes concentrées à Châlons auraient dû rétrograder sur Paris, divisées en trois tronçons: le premier, composé de 3 corps d'armée, par la rive droite de la Marne, le deuxième, de 2 corps et de la garde, par la vallée de l'Aisne, et le troisième, de 2 corps, de Reims à Tergnier, par Laon. Ces tronçons eussent livré, dit-il, tous les jours des combats d'arrière garde en évitant de s'engager à fond. Le général Cosseron de Villenoisy fait observer judicieusement que cette marche en retraite « n'était possible, en présence de la supériorité du nombre et de la supériorité morale des allemands qu'à la condition d'abandonner bagages et convois, blessés et malades. Que serait-il arrivé, dit-il, si laissant 50,000 hommes seulement pour masquer Metz, les armées allemandes s'étaient acharnées à la poursuite de l'armée française, divisée en trois tronçons, comme nous avons jadis poursuivi les Prussiens après Jena, les Autrichiens après Wagram, et si des raids de cavalerie étaient venus au loin disperser nos dépôts, brûler nos magasins dans les villes ouvertes? Les généraux allemands se seraient-ils laissé imposer par une retraite insidieuse? Le moral de nos soldats y aurait-il résisté? »

« Si les deux armées s'étaient retirées, sans se séparer, les Allemands, qui marchaient plus vite que les Français, les auraient probablement rejointes et battues, mais on peut admettre qu'ils n'eussent pas réussi à les couper de Paris. Arrivées dans cette place elles eussent organisé de nouveaux corps, avec les ressources en cadres qu'elles présentaient et les réserves qu'on avait rappelées sous les drapeaux

« Les Allemands ne pouvant, avec les forces dont ils disposaient en ce moment, investir Paris, occupé par 250,000 hommes de troupes mobiles, se seraient contentés de l'observer et d'activer les sièges de Toul, Strasbourg et Metz

« Bazaine eût laissé deux ou trois corps, nouvellement formés, à Paris pour en assurer la défense, et se fut porté avec ses meilleures troupes

« dans le Sud-Est, où, basé sur les places de Langres, Dijon et Belfort
 « — largement approvisionnées de vivres et munitions — il eût pu faire
 « lever les sièges des places de la Lorraine et de l'Alsace. C'était évi-
 « demment la meilleure résolution à prendre après la bataille du 14, car
 « en admettant même qu'il ne fût pas arrivé à temps pour dégager les places,
 « obtenu au moins ce résultat que Metz, avec sa garnison réduite à 45,000
 « hommes, aurait prolongé sa résistance au delà de la durée de la guerre,
 « et que la France serait restée vraisemblablement en possession de
 « la Lorraine. »

★ ★

Il generale Brialmont a questo punto viene alle seguenti conclusioni:
 « Les detracteurs des camps retranchés poussent l'esprit de dénigre-
 « ment jusqu'à soutenir que Metz est cause du désastre de Sedan. « Le
 « devoir du gouvernement, disent-ils, était avant tout, de dégager cette
 « place, parce que sa capitulation faisait perdre aux Français 450,000
 « hommes et augmentait de 200,000 les forces des Allemands. » Nous en
 « demeurons d'accord. Mais pour dégager Metz, dans la situation où se
 « trouvaient les corps allemands le 22 août, il ne fallait pas diriger Mac
 « Mahon de Reims sur Montmédy, et il ne fallait pas surtout lui faire
 « reprendre ce mouvement après qu'il eut donné dans la nuit du 26 au
 « 27 l'ordre de battre en retraite. Cet ordre, justifié par un avertisse-
 « ment du général Douai, qui avait constaté la présence de corps Alle-
 « mands sur son flanc droit, le maréchal eut dû le maintenir, car ja-
 « mais chef d'armée ne s'est trouvé dans une situation où la désobéissance
 « fût plus légitime et plus nécessaire. L'intérêt de la France, en effet,
 « autant que l'intérêt de la dynastie — invoqué par le maréchal Palikao
 « — exigeaient qu'on éloignât de la tenaille où elle allait s'engager,
 « la seule armée dont on put encore disposer pour préserver Paris du
 « blocus ».

Per un efficace soccorso il maresciallo Palikao avrebbe dovuto far
 retrocedere Mac Mahon da Chalons a Parigi prima dell'arrivo del 3^a
 armata sulla Mosa, compiere l'organizzazione del 43^o e 44^o corpo,
 assicurare la difesa di Parigi con 400,000 uomini e col resto portarsi
 nel sud-est, sbloccare Toul e Strasburgo e allora pensare a Metz e questo
 era il parere assai giuditosamente espresso anche dal generale Kamecke.

Ora Bazaine, invece di sostenere le truppe della riva destra, ordi-
 nava nella sera del 14 la ritirata; errore grave che compiva quello
 creato dall'inazione del giorno 13.

Dopo la giornata del 14 altro errore nel portare il suo esercito per
 una sola strada sulla riva sinistra; ne risultò un ingombro tale che
 il concentramento non terminò che il 16 a mezzanotte.

Soltanto per queste circostanze il 3^o corpo tedesco poté essere sulla
 strada di Mars-la-Tour il giorno 16 e pure in quel giorno Bazaine
 avrebbe ancora avuto probabilità di successo.

Il generale Hanneken a questo riguardo citato dal Brialmont dice:

« Etablie sur un plateau et formée sur deux lignes, l'armée française
 « n'avait qu'à prendre résolument l'offensive et à profiter de l'énorme
 « supériorité qu'elle avait sur le III^e corps allemand pour l'anéantir
 « avant qu'il n'eût le temps de recevoir du secours; se jetant ensuite
 « sur toutes les têtes de colonnes qui se présentaient, aussi bien sur cel-
 « les du IX^e corps, qui cherchait péniblement à gagner les hauteurs, que
 « sur celles de X^e, qui était tout à fait isolé. Nos ennemis nous au-
 « raient mis, pour plusieurs jours, dans l'impossibilité non seulement
 « de continuer notre marche en avant, mais encore de rien tenter de
 « sérieux contre eux avec toutes nos forces réunies ».

L'ultima importante considerazione dell'A. porta poi a questa con-
 clusione:

È certo che data la situazione tedesca alla fine di settembre, una
 resistenza di Metz prolungata di pochi giorni avrebbe rappresentata la
 liberazione di Parigi.

E qui Brialmont cita il parere del generale Rivière

« Si, dit-il, l'armée du prince Frédéric Charles, qui atteignit Fon-
 « tainebleau et Pithiviers le 25 novembre, avait été retenue sous les
 « murs de Metz, les conditions de la lutte auraient été tout autres
 « devant Orléans. Le succès remporté à Coulmiers par deux corps
 « français, qui ne furent pas même engagés en entier, permet de
 « penser que, sans l'intervention de l'armée en entier, permet de penser
 « que sans l'intervention de l'armée du prince Frédéric Charles, il
 « eût été possible de dégager Paris ».

e quello di Hoenig nel suo recentissimo libro: *Der Volkskrieg an der
 Loire*

« Le roi envoya le Lieutenant colonel comte de Waldersée en mission,
 « le 23 novembre auprès du prince Frédéric Charles, à Pithiviers. Il
 « lui dit: « Nous sommes arrivés à un moment critique de la guerre.
 « L'armée française de la Loire a progressivement augmenté son ef-
 « fectif et amélioré son organisation. J'ai vu arriver cela et je l'ai dit
 « souvent à ces Messieurs (le grand Etat-major); mais ils savent
 « tout mieux que moi et prétendent que la vraie guerre est finie. La

« situation du général von der Tann autour d'Orléans est dangereuse
 « et il sera repoussé avec perte. La 22^e division lui a été envoyée;
 « je l'ai fait suivre par la 47^e division; et il est clair qu'avec ces
 « troupes le grand duc Mecklenbourg sera encore moins fort que
 « l'ennemi. Metz est tombé à temps, et nous avons réussi à attirer
 « vers nous la II^e armée. Mais elle est trop faible et ne compte que
 « 40,000 fusils. La force de l'ennemi est évaluée à 450,000 ou 200,000
 « hommes. Je sais bien que mes troupes sont meilleurs que celles
 « des Français mais je ne me dissimule pas néanmoins que nous
 « sommes dans une crise. Si le prince Frédéric Charles est battu
 « nous serons forcés de lever le blocus de Paris. »

* *

Sull'esame di questo studio del generale belga noi possiamo a nostra volta dedurre che:

Il problema delle grandi fortificazioni non è ancora risoluto, nè può dirsi che su di esso si possa dalle esperienze delle guerre passate e avvenire trarre alcuna conclusione. E' certo che i perni strategici, siano essi campi trincerati o regioni fortificate, possono in mano ad uomini inetti divenire pericolosissimi; mentre un vero uomo di guerra potrà trarne partito al punto da riaversi da una sconfitta e riprendere una vittoriosa offensiva. Anche da questi come per tutti gli altri mezzi di guerra la mente che li impiega può trarre un grande utile od un immenso danno a seconda delle sue speciali condizioni.

Senza quindi cadere in nessuna esagerazione in un senso od in un altro, bisogna che i generali studino seriamente e in modo applicativo la questione nei vari casi speciali, perchè sarebbe vero danno trascurare così importante elemento di guerra.

È questo studio per noi italiani presenta speciale importanza, non per la difesa del nostro territorio che nella difensiva abbiamo il miglior baluardo, sul grande massiccio alpino, ma per sapere approfittare in una offensiva, vero ed unico mezzo di vittoria, di ogni errore dei probabili nostri avversari in quelle regioni fortificate con cui hanno guardato le loro frontiere del sud-est.

II.

M. Pellet. *Naples contemporaine*. — Paris, Charpentier, 1894, pag. 324.

Il trovare un libro che in questi giorni non dica male dell'Italia ed anzi di Napoli, e specialmente il trovarlo tra i libri francesi, è come un intoppare nella mosca bianca. Ed in complesso il libro del Pellet, vorrebbe avere questo pregio. Più che un libro organico, è una raccolta di articoli che studiano Napoli da parecchi punti di vista: i quartieri poveri, le acque, la fognatura, la camorra, il banco di Napoli, il lotto la stampa, le festi popolari, ecc. Col nuovo e col contemporaneo si meschia l'antico. Un bell'articolo descrive Napoli del XVI secolo sulle tracce di un vecchio manoscritto del Corona: ogni istituzione di Napoli, compresa quella della stampa è seguita nelle sue vicende dalle origini in poi. Innegabilmente il libro è messo insieme con molta coscienza, e appunto per questo, in un'epoca di passione come la nostra, arrisica di non far gran chiasso in Francia.

Eppure malgrado le buone intenzioni dello scrittore, il libro ha preso una intonazione pessimista assai evidente; cosicchè, a lettura finita, Napoli non ha nulla di buono fuori che un bel cimitero pien di statue d'un *realismo borghese* che si cercherebbe invano nel cimitero del Pere Lachaise di Parigi, e le guardie di pubblica sicurezza che non hanno il loro equivalente in Francia. Inutile l'aggiungere che il lusso statuario dei cimiteri in Napoli e generalmente in Italia, è spiegato colla vicinanza delle cave di marmo di Carrara, ed è indicato per servire di misura alla distanza *morale ed estetica*, che separa l'Italia dalla Francia.

Provatevi a riunire alcune pagine del Ducamp e del d'Haussonville sulle miserie e nelle opere di beneficenza di Parigi, interpolatevi con bella grazia alcuni resoconti statistici, brani di relazioni giudiziarie, uno studio sui costumi caratteristici della plebe parigina, infioratelo con un centinaio di fatti diversi scelti tra i più mirabolanti di quelli narrati dalla cronaca del *Petit journal*, fatene un libro e pubblicatelo col titolo *Parigi contemporaneo*. Col massimo desiderio di scrivere la verità, ed impiegandovi tutta la moderazione possibile, non avrete fatto altro che descrivere una parte, e la parte men bella di Parigi.

Così avvenne al sig. Pellet. Manca interamente nel suo libro la descrizione di una buona metà della Napoli odierna, quella metà che somiglia al resto del mondo europeo, che vive su per giù coi costumi

abituati alla maggior parte dell'Europa e che con un termine assai largo può chiamarsi la *Borghesia*. Le sue condizioni meritavano bene un largo apprezzamento. Non basta dire che sono spariti i lazzaroni celebri nei tempi del Borbone e cari ad A. Dumas, sia pure per attribuire la loro scomparsa all'aumento di prezzo nei generi necessari alla vita, bisogna dire anche che cosa sia successo di tutta questa gente che in passato era abituata a prendere il sole sdraiata nelle vie di Napoli da mattina a sera, ed oggi traffica per guadagnarsi di che pagare il vitto.

Come han trovato costoro da lavorare per vivere, ed in qual modo cotesto lavoro è tornato a bene per Napoli? Come sono mutate le condizioni della plebe per questo solo fatto? Non basta concludere che è dubbio se la camorra sia oramai un fatto eccezionale, ed invece esista più potente che mai: questo solo dubbio può permettere la speranza che anche in questo sia avvenuto un miglioramento. Non basta l'accennare che su cento coscritti di Napoli quarantasei non sanno nè leggere nè scrivere, bisognava aggiungere che trent'anni fa se ne sarebbe trovato solo uno su cento. Non basta il sottolineare le tendenze eccessive della stampa giornaliera napoletana, e passare in silenzio il brio e la competenza che essa dimostra nel trattare i molteplici argomenti cui nel corso dell'anno deve dedicare le sue osservazioni. E via via; perchè raccostando vari punti del libro si potrebbe venire a conclusioni assai diverse da quelle previste dall'autore. Come va che l'abitante nei quartieri più popolari di Napoli abbia da sei ad otto metri quadrati di spazio disponibile, quarantatre volte meno di spazio al sole che l'abitante di Londra, e che intanto in Londra le malattie infettive facciano maggiori danni che a Napoli (7,25: 11,92)? Probabilmente perchè il sole di Napoli è più di quarantatre volte più intenso e benefico del sole di Londra.

Non sarebbe possibile di riunire con maggior buon gusto di quanto fu fatto in questo libro, qualche migliaio di notizie statistiche, e di aneddoti tolti qua e là ai giornali d'ogni genere, agli opuscoli d'occasione, ecc. per dare una immagine del modo in cui vive la plebe di Napoli. Apparentemente parlano i fatti, e sembra che lo scrittore non voglia esercitare alcuna influenza per mezzo loro: in realtà l'ordine con cui sono disposti i fatti pregiudica di per sé gli apprezzamenti, e questi spuntano qua e là impreveduti, ma imprevedibili.

Così non si crederebbe di leggervi che la pena di morte fu abolita in Italia, perchè conservandola dovrebbe essere adoperata troppo di fre-

quente e perderebbe d'efficacia. Questo è un'arguzia che vuol somigliare ad un ragionamento.

E dopo questo noi vorremmo dire al sig. Belli: noi vi ringraziamo dell'opera vostra; non avete abusato dell'ospitalità goduta sotto il bel cielo d'Italia; noi sappiamo di avere in voi un amico. Ora completate quest'opera: accanto al tanto di triste e di strano che avete raccolto, ponete anche quel molto di buono che pure esiste anche in Napoli, e ponetevi anche quello che è frutto esclusivo della libertà goduta dal 1860 in poi, chechè ve ne abbiano detto i pochi partigiani dell'antico: il libro risponderà pienamente al titolo: alcuni tra i giudizi del vostro capitolo *Napoli e l'unità italiana* subiranno qualche modificazione, e noi vi saremo doppiamente grati perchè, straniero all'Italia avrete scritto pagine che gl'italiani volentieri sottoscriverebbero.

b) Bollettino bibliografico

I. Sommario delle riviste militari italiane.

Rivista d'artiglieria e genio (dicembre).

Roceni. — Guerra di montagna. La campagna del 1747 sulle Alpi.

Ricci — Stazioni telemetriche esterne.

Marzocchi — Accensioni elettriche delle mine.

Le mitragliatrici Maxim e la cavalleria svizzera

Miscellanea.

Notizie.

Bibliografie.

Rivista di fanteria (gennaio).

Note al regolamento d'istruzione per la fanteria.

Salva, baionetta.

Le origini dei marescialli di Napoleone.

Note e appunti.

Varietà.

Cronaca.

Bibliografia.

Rivista marittima (gennaio).

Cattolica — Note di astronomia.

Perroni — Motori delle navi da guerra.

Bettini — Corazze per navi.

Pinelli — I proiettori di luce elettrica.

Segrè — Cooper e Loti.

Lettore al direttore.

Notizie

Appendice.

Celani — Saggio di bibliografia marittima italiana.

Giornale medico dell'esercito e della marina (dicembre).

Maestrelli — Nuovo urometro.

Barbatelli — Il massaggio.

Petella — L'ittiole e i suoi usi.

Carasso — Nuovo metodo di cura della tubercolosi.

Rivista medica.

» chirurgica.

» oculistica.

» anatomo-fisiologica.

» dermosifilopatica.

» tecnica e di servizio medico-militare.

» bibliografica.

Notizie.

2. Ordinamento degli eserciti e difesa degli Stati.

— Sul sistema difensivo della Danimarca e sulle fortificazioni di Copenhagen ha un bello studio lo *Jahrbuch für die deutsche Armee* di febbraio dovuto al colonnello germanico Fröhenius.

— Coquelle *Le royaume de Serbie*, Parigi, Vainier. Monografia storico, politico, militare della Serbia, alla quale l'autore preconizza nella penisola balcanica un avvenire simile a quello del Piemonte nella penisola italiana.

3. Arte militare.

— *La Romania Militaire* di dicembre riporta un bel tema di tattica trattato alla scuola imperiale di guerra a Vienna; è interessante perchè dà una precisa idea del sistema di studio nell'esercito austriaco.

— Il capitano Dervien proseguendo uno studio psicologico iniziato da tempo sul *Journal des Sciences Militaires* ha pubblicato un interessante e conciso studio sulla *Concezione della vittoria in Turenne*. Il riassunto dello stato dell'arte militare all'epoca di quel generale merita di essere riportato per la sua chiarezza ed efficacia.

« La bataille n'a donc pas pour but l'anéantissement de l'ennemi; elle se décide d'après des conventions, comme, de nos jours, pendant les grandes manœuvres d'automne.

« S'il vous arrive de repousser l'ennemi sur un ou deux points, dit Lloyd, la bataille doit être considérée comme gagnée, bien que souvent vous n'aurez repoussé que deux ou trois bataillons. Mais si l'attaque que vous considérez comme la principale, échoue ou vous oblige à vous retirer, même sans être poursuivis, la bataille doit être considérée comme perdue.

« A une époque où de telles opinions étaient universellement admises, on conçoit le peu de vigueur, la minime entrain, la faible énergie avec laquelle les opérations devaient être conçues et exécutées, et comment les guerres pouvaient se prolonger des mois sans amener de résultats décisifs.

« Cette perpétuelle hésitation à risquer le combat provient de ce que la bataille cesse d'être envisagée comme l'acte capital et le dénouement obligatoire d'une campagne. Plus modeste est le but: il se résume dans la retraite de l'adversaire, le gain d'une place forte ou d'une province. Cette retraite pouvant être obtenue par une série de manœuvres, pourquoi combattre? Par une série de déductions logiques dans leur fausseté, l'habileté suprême consista bientôt à remporter, sans combat ni effusion de sang, le succès qu'eût procuré une victoire.

« En effet, les armées sont peu nombreuses, et le service militaire obligatoire, vaste réservoir en hommes et en ressources, est inconnu. Les pertes en hommes ne peuvent point se remplacer. Le raccourci de nouveaux sujets coûte fort cher: les résultats se font longtemps attendre. Les compagnies d'infanterie comptent à peine cinquante hommes dans les rangs; et l'armée entière ne dépasse pas

« 40,000 combattants. Rien ne remplace donc les vides dans le rangs. » Selon l'expression de l'époque, il s'agit de « faire de grandes choses avec de petites armées ».

« Au lieu de combattre, mieux vaut donc profiter des mauvaises dispositions de l'ennemi, de ses fausses manœuvres, et, s'il ne combat point de fautes, de l'y contraindre par une série de contre-marches, de détachements et de diversions. L'extrême habileté consistera à provoquer l'ennemi, afin qu'il sorte de ses lignes et quitte une bonne position; resserrer dans un terrain désavantageux pour lui; à le séparer de ses magasins et à l'affaiblir en lui coupant ses convois; à combattre en détail ses détachements, surtout à lui couper sa ligne de communication au moyen de marches habilement calculées sur la carte, et le forcer ainsi à rétrograder sans combattre. Le suprême but de ces manœuvres n'est pas de combattre, mais de déterminer l'adversaire à demander une suspension d'armes et à entamer des négociations de paix. On compte davantage sur les talents des diplomates que sur le résultat des combats.

« La bataille? Accessoire, témérité parfois nécessaire, toujours retardée. Le but? C'est l'évacuation de la province occupée par l'armée ennemie; ce n'est jamais la destruction de son armée. Le moyen? Ce sont les marches, les contre-marches, les détachements, les manœuvres menaçant de saisir la ligne de retraite de l'adversaire et le décidant à se retirer sans combat. Telle est la « guerre méthodique », dont les éléments se trouvent dans les campagnes de Gustave-Adolphe et dont M. de Turenne a laissé la formule. »

— Fritz Hoening. *Ricerche sulla tattica dell'avvenire* con quattro carte. Berlino, Felix. È la quarta edizione di un libro meritatamente celebre in Germania.

4. Storia militare e generale.

— Boguslawski. — *La guerra della Vandea (1793-96)*. — Berlino, Mittler.

— Kohler. — *Storia di Danzica e della difesa delle bocche della Vistola*. — Breslavia, Hoebner. L'opera comprende due parti cioè fino al 1734 e dal 1734 al 1814 con gli assedi di Danzica del 1734, 1807 e 1814; è ricca di pregevoli disegni.

5. Armi e tiro.

— Segnaliamo la comparsa di una nuova rivista mensile francese col titolo *Revue des armes portatives et de tir* che si pubblica a Villeneuve sur Yonne, diretta da un ex professore militare Busco.

— *La Revue Militaire de l'Etranger* di gennaio fa una lunga recensione della nostra istruzione sul tiro per l'artiglieria da campagna concludendo in modo assai soddisfacente circa l'eccellenza e la precisione delle norme in esso contenute.

6. Geografia.

— È stata pubblicata una carta itineraria della Svizzera colle distanze in ore di marcia alla scala di 4 a 500,000 (Berna-Schmid). Questa carta giusta l'avvertenza che porta sul suo frontespizio contiene:

« Outre les montagnes et les eaux, l'indication des distances entre toutes les localités de la Suisse et les parties voisines de l'Autriche, de l'Italie, de la France et de l'Allemagne; les cabanes des clubs alpins et les hôtels et chalets de montagne les plus importants pour les touristes; le temps nécessaire pour l'ascension des cols et des cimes; les chemins de fer et les stations de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi que les altitudes indiquées en mètres. Le réseau des routes est divisé en cinq catégories, dont deux: les routes postales et les routes carrossables, intéressent plus spécialement les vélocipédistes; les autres indications concernent les sentiers praticables pour chevaux; enfin les sentiers et la direction pour la montée à l'usage des touristes à pied ».

7. Marineria.

— Per uno studio sintetico sulle armi sottomarine, Vedi *Organ der militärischen Wissenschaftlichen-Vereine* (1° fascicolo del 1894) una bella conferenza del tenente di vascello austriaco Bublay.

— Sulle discussioni per la marina germanica, e sullo sviluppo della

marina mercantile e militare austriaca, sul paragone delle marine da guerra, inglese e francese, ha articoli di qualche interesse *l'Internationale Revue* di febbraio.

8. Scienze sociali.

Il diritto di guerra per A. Pillet. — 2ª parte. — Parigi, Rousseau

In una prima serie di conferenze l'autore si era occupato dei rapporti fra i belligeranti e dei limiti che la ragione e l'onore, in mancanza di convenzioni scritte, impongono loro nell'uso delle proprie forze.

In una seconda serie, esso studia i diritti e i doveri dei non belligeranti e dei neutri che si trovano a contatto dei combattenti. L'autore segue lo sviluppo delle idee che hanno servito a stabilire i principi di diritto internazionale attuali e dimostra come questo diritto imponga: il rispetto delle persone inoffensive, dei legami di famiglia, della libertà individuale, della proprietà ed esamina la situazione degli eserciti da questo punto di vista nell'invasione, nelle occupazioni, nella incorporazione di territori.

Il libro è molto interessante e molto chiaro.

9. Varietà.

Crediamo di fare cosa utile ai nostri lettori riproducendo un brano della relazione ufficiale del console di Bordeaux sugli effetti delle leggi protezioniste in Francia e sul decremento del commercio di quel paese nel 1893.

Da un confronto fra il 1890 e il 1893 risulta:

Col Regno Unito. — Indebolita assai più l'importazione (in special modo macchine, manifatture e carbon fossile) che non l'esportazione di Francia.

Colla Germania. — Leggerissimo indebolimento del traffico.

Col Belgio. — 20 % meno all'importazione, 30 % meno alla esportazione (manifatture e prodotti agricoli).

Colla Svizzera. — Gravissima perturbazione che va attribuita alla rottura delle trattative commerciali in fine del 1892 ed all'applicazione reciproca delle tariffe più elevate. Diminuzione di traffico nei due sensi di circa il 40 % e per tutti gli articoli.

Coll' Italia. — È sola l'Italia a segnare nel 1893 un sensibile aumento nelle sue esportazioni in Francia (foraggi e sete in ispecie) che è del 45 %, mentre la Francia segna diminuzione (42 % nelle sue esportazioni verso l'Italia (manifatture).

Colla Spagna. — Del pari gravissima perturbazione. L'esportazione in Francia vi decrebbe del 37 %, quasi esclusivamente dovuto all'articolo vini, ridotto per due terzi di valore in seguito alla applicazione della nuova tariffa doganale. L'importazione di Francia in Spagna decrebbe pure del 26 % (manifatture e bestiame in ispecie).

Colla Turchia. — Importazione diminuita (cereali e vini) del 20 %, esportazione del 40 % (manifatture).

Col Brasile. — Ridotta l'importazione (caffè) del 16 %.

Colli Stati Uniti. — Leggero aumento del 6 % all'importazione (carni e grano) e diminuzione del 40 % all'esportazione di Francia (tessuti, vini, liquori).

Coll' Argentina. — Diminuzione del 47 % all'importazione (pellami e cereali) e di oltre il 40 % all'esportazione (vini, liquori e manifatture).

Per altri paesi leggere variazioni.

I protezionisti, fedeli alle loro strane teorie, scorgono ricchezza per un paese nella diminuzione del suo contributo alle importazioni dall'estero. Trionfano e godono di queste cifre del 1893 ed hanno torto.

Vini. — Era il primo articolo per importanza nelle importazioni del 1890; 402 milioni contro soli 496 nel 1893; meno dunque della metà. È a notarsi inoltre che il prodotto algerino (che entra in franchigia) non figurava nel 402 milioni del 1890 che per una ottava parte, mentre contribuì nel 1893 a circa la metà dei 496 milioni. La sola Spagna diminuì la sua importazione in Francia da circa 300 milioni a soli 100. Fu questo un bene per la produzione vinicola francese? No, dovrebbe appunto in questi giorni rispondere il mezzogiorno della Francia, così agitato e turbato dal rinvilio dei suoi vini di 7 ed 8 gradi, invendibili ed imbevibili, e quindi non commerciabili per difetto dei vini spagnuoli, italiani e dalmati da taglio, che soli avevan virtù di ingagliardirli. Il commercio di Cetto ne sa qualcosa, ed anche quello di Bordeaux, e pur sanno che i deboli vini algerini non possono sostituire gli altri.

Cereali. — La cifra d'importazione nel 1890 era identica che per vini, cioè 402 milioni, e fu di 359 nel 1893. Si può considerare come la media annuale necessaria a colmare la lacuna della produzione nazionale, lacuna che è all'incirca doppia che in Italia.

Lane. — Le lane greggie all'importazione, come materia prima necessaria all'industria, figurano nel 1890 per 354 milioni e pella stessa identica cifra nel 1893. Per quanto sviluppata adunque in Francia l'industria laniera, non può certamente dirsi che sia in via di progresso, ma è stazionaria per quanto siasi sottratta ai dazii sulla materia prima.

Carbon fossile. — Scese dal 1890 al 1893 da 245 milioni a 182 all'importazione. Tale diminuzione non raggiungendo la cifra d'incremento avuta dalla produzione nazionale nel periodo, se ne può dedurre un certo minor consumo e quindi regresso industriale, regresso confermato del resto dagli altri cespiti. Su tale articolo inoltre fermarsi equivarrebbe a indietreggiare.

Sete. — Le sete greggie lavorate e i cascami entrano nel commercio d'importazione per 230 milioni nel 1890 e per 237 nel 1893. Il consumo è stazionario benchè non siavi stato aggravamento di dazio che sulle tinte. Aumentò la introduzione delle sete chinesi e giapponesi.

Pelli. — Da 224 milioni nel 1890 scesero a 159 nel 1893. Anche qui regresso nell'industria lavoratrice, la produzione nazionale essendo inconcludente.

Cotone. — Il cotone in bioccoli all'importazione scese da 207 a 167 milioni. Dunque qui pure l'industria soffre, essendo notorio che la Francia non ne produce. In Italia nell'istesso periodo furvi aumento ed è un fatto che l'industria cotoniera vi progredisce all'incontro ed il consumo di materia prima vi sorpassa ora i 100 milioni. È da notarsi che la Francia colla cessione dell'Alsazia perdè quasi la metà delle sue filature di cotone.

Semi oleosi. — Da 182 milioni nel 1890 a 194 milioni nel 1893. L'industria adunque mantienisi regolarmente sol perchè potè sottrarsi ai dazi sulla materia prima, che si minacciavano dapprima.

Legname. — Da 174 a 94 milioni. Pessimo indizio tale enorme diminuzione, l'articolo non essendo surrogato da sufficiente produzione nazionale.

Caffè. — Da 150 a 139 milioni nel periodo, segno di disagio generale nei consumatori che non ponno adattarsi agli aggravati dazi.

Animali. — Da 107 a 10 milioni, in seguito al grande aggravamento dei dazi ed a peculiari proibizioni, in ispecie verso l'Italia.

Tessuti di seta. — Da 62 a 50 milioni pell'identico motivo.

Tessuti di lana. — Scesero all'importazione da 67 a 52 milioni in causa dei dazi.

Foraggi. — L'importazione nel 1890 fu nulla e nel 1893 raggiunse

i 24 milioni (per metà dall'Italia) in causa del mancato raccolto e della conseguente sospensione decretata dei dazi, e riduzione dei prezzi dei trasporti ferroviari.

È nell'esportazione che si ripercuote lo stagnamento degli affari in seguito alle tariffe protettive che produssero qua e là naturali rappresaglie, specialmente in Spagna, Svizzera, Stati Uniti, Plata.

Tessuti di lana. — Sempre in testa ai prodotti di esportazione francese, scesero nondimeno dal 1890 al 1893 dal valore di 376 milioni a 290.

Tessuti di seta. — Scesero nel periodo da 274 a 212 milioni.

Vini. — Decaddero da 256 a 187 milioni, malgrado l'accresciuta unità di valore doganale.

Pelli preparate. — Scesero da 170 milioni a 159.

Zuccheri raffinati. — Da 152 a 106 milioni.

Articoli in cuoio. — Da 146 a 111 milioni.

Sete lavorata e tratta. — Da 128 a 119 milioni.

Abiti, confezioni e mode. — Da 172 a 124 milioni.

Lane lavate e pettinate. — Stazionarie; da 120 a 119 milioni.

Burro e formaggio. — Da 116 a 67 milioni.

Articoli di Parigi. — Sali ebbero un sensibile aumento di esportazione da 115 a 129 milioni.

Tessuti di cotone. — Da 108 milioni a 100.

Articoli metallici. — Da 82 milioni a 69.

Liquori ed acquaviti. — Da 72 milioni a 61.

Per la Direzione

LUDOVICO CISOTTI

maggior M. N. incaricato

DEMARCHI CARLO, gerente.

AGORDAT

NOTE E DOCUMENTI

Situazione verso il Sudan prima del combattimento di Agordat.

(21 dicembre 1893).

La possibilità che i dervisci, dopo aver tentato inutilmente di rompere la barriera che li separa dall'Egitto e da Suachim, volgessero un qualche giorno le loro mire ed i loro sforzi contro le popolazioni di confine della nostra Colonia Eritrea non era mai stata esclusa dal Governo, il quale anzi informava a tale ipotesi il concetto dell'ordinamento e della dislocazione delle truppe dei presidi e dell'afforzamento di Cheren ed Agordat.

Dopo la sconfitta sanguinosa subita dai mahadisti a Wadi-Alfa, il Califfa, non avendo gli anglo-egiziani creduto di approfittare della vittoria per marciare su Cartum, si accontentò di tenere un corpo di osservazione verso di loro e di occupare fortemente Berber, lasciando ad Osman Digma, cogli Hadendoa, l'incarico di molestare gli anglo-egiziani verso Suachim e di riconquistare quella provincia. La miseria in cui il mal governo del Califfa ed i mancati raccolti avevano condotto il Sudan, il bisogno di mantenere numerose forze, le minacce provenienti dalle confinanti popo-

lazioni dell'interno e la necessità per il mahadismo di essere sempre in guerra se non vuol perire, decisero il Califfo a fare numerose spedizioni nell'interno; ed è così che per quasi due anni i corpi di truppe più agguerriti furono impegnati contro i Sciluchi, i Denca, i Niam-Niam, i Senussi e, nel Cordofan, contro i pretendenti al califfato.

Da queste operazioni, più di razzia che di guerra, i dervisci tornarono quasi sempre vittoriosi con abbondante preda, specie in bestiame, e grande numero di schiavi, avendo, come di consueto, fatto il deserto per dovè passavano.

Solo nel Cordofan pare che le cose non si s'ano svolte favorevolmente al Califfo e che il corpo di Mahmud Ahmed, sia stato paralizzato in El-Obeid, mentre le truppe di soccorso comandate da Ibrahim el Calil sono state recentemente (settembre 1893) disfatte a qualche giornata da quella località.

Fratanto i raccolti tornarono più abbondanti, massime nelle provincie orientali, così che le condizioni materiali del mahadismo parve fossero momentaneamente migliorate, salvo nel Cordofan.

Dell'intenzione da parte del Califfo di tentare un colpo contro la nostra colonia era corsa voce anche nel dicembre 1892. Ma se l'ordine venne effettivamente dato, l'Emiro El Zachì Tamei che avrebbe dovuto fare l'operazione, viste le difficoltà, pensò meglio di recarsi nel Gallabat. Forse questa fu la causa principale della sua disgrazia. Sospettato di poca fede, è ucciso ed è sostituito nel comando del corpo del Ghedàref da Ahmed Ali, parente del Califfo, lo stesso capo che fu inviato contro i nostri confini nel dicembre ultimo.

Scopo dell'impresa pare fosse quello di spingersi fino a Caeren, tentare, per avventura, un colpo contro quel presidio e poscia, nel ritorno, razzare le nostre popolazioni del Barca, il cui benessere desta la cupidigia dei dervisci. Forse il corpo di Ahmed Ali si sarebbe poi fermato nei Baria Mogareb per aggiungere anche quella provincia al Sudan.

È certo che i dervisci credevano di trovare ad Agordat il solito presidio, del quale non sarebbe stato loro difficile aver ragione. Solo a Cufit, come si vedrà più innanzi, seppero che le

forze di Agordat erano aumentate e cominciarono a dubitare del buon esito dell'impresa.

Certamente fino al combattimento del 21 dicembre, i dervisci non avevano mai creduto possibile che la Colonia Eritrea disponesse di tante forze.

Contegno dei dervisci verso gli italiani e gli anglo-egiziani.

L'occupazione nostra limitata in sul principio alla conca di Massaua non avendoci posto in diretto contatto coi dervisci, nè verso nord, nè verso ovest, il rumore delle loro gesta non giungea che come un'eco lontana. Tuttavia il comando di Massaua aveva creduto di premunirsi contro eventuali sorprese collocando alcuni posti di osservazione specialmente verso il Lebca, donde sembrava più facile una minaccia, visto l'eccezionale ardimento di Osman Digma. Difatti l'11 maggio 1885 un forte partito dervisci, traversata la regione degli Habab, sorprende un posto di basci-buzuc ad Amba, spingendosi fino ad Emberemi (12 chilometri da Massaua). Nella ritirata i dervisci furono attaccati e rotti da Ras Alula presso Asus.

Nel rimanente di quell'anno e nei seguenti 1886-87 ed 88 e nel principio dell'89, da una parte i dervisci urtano contro gli abissini (Cufit settembre 1885, Metemma marzo 1889 e frequenti reciproche scorrerie a scopo di razzia), dall'altra sono impegnati verso gli anglo-egiziani, perchè Osman Digma mira alla conquista del territorio che si stende fra l'Atbara ed il mare e specialmente dei porti di Achic e Suachim, tanto più che le tribù Beni-Amer ed una parte di quella degli Habab sono passate al mahadismo. Oltre a ciò il Califfo è impegnato a domare i ribelli nel Cordofan e nel Darfur ed a sorvegliare gli anglo-egiziani sul Nilo (combattimento di Wadi-Alfa, luglio 1889). Per queste cause l'azione dei dervisci di fronte agli italiani si limitò in quel periodo ad una continua propaganda

fra le tribù musulmane, che fu spinta fino ai Dancali. Tra il governo di Massaua ed i dervisci non vi fu scambio di relazioni di nessun genere; nè vi poteva essere, rifuggendo specialmente allora i seguaci del mahadismo di trattare cogli infedeli.

La sottomissione degli Habab, l'occupazione di Cheren, la nostra protezione estesa alle tribù Beni-Amer misero il governo di Massaua più direttamente a contatto con i dervisci ed è naturale che allora soltanto cominciarono le ostilità verso i nostri confini.

Infatti nel maggio del 1888 i dervisci minacciano gli Habab e nel luglio distruggono Adobana, obbligando il Cantibai a ritirarsi ad Ater. Nel dicembre i dervisci fanno una grossa scorreria contro i Baria Mogareb.

Nei primi mesi del 1889 sono frequenti le scorrerie contro gli Habab, i quali, per evitarle, pagano ad Abu-Ghergia un tributo. Ciò non ostante le scorrerie dei dervisci a danno degli Habab si ripetono sul finire di quell'anno.

Nel febbraio 1890, in seguito ad importante razzia spinta da Abu Ghergia contro gli Habab, il governo di Massaua propone al Ministero di inviare a Nacfa un battaglione indigeno. Alla fine di marzo, rinnovatesi le scorrerie dervisci, si decide un'operazione contro di essi. La nostra colonna parte da Cheren il 31 marzo. Alla metà di aprile, essendosi ritirati i dervisci, le nostre truppe rientrano alle loro sedi.

Poco dopo si rinnovano le minacce ed avvengono razzie per opera dell'Emiro Faragialla contro le tribù Beni-Amer, in seguito alle quali il governo di Massaua ordina di occupare con una compagnia Biscia. Mentre quella compagnia è in marcia avviene la distruzione del villaggio Dega per opera dei dervisci che ha per conseguenza il combattimento di Agordat (27 giugno 1890), nel quale la colonna nemica è completamente distrutta.

Questo fatto rese più guardinghi i dervisci così che, non ostante che gli Emiri di Cassala avessero mandato per lettera minacce di vendetta, ad eccezione di qualche piccola razzia sui confini occidentali nostri, non tentarono più per due anni incursioni di importanza, tenuti anche a freno dal forte di Agordat, da noi presidato.

Nel maggio 92 vi fu una minaccia di razzia subito sventata;

ma la razzia ebbe luogo invece nel giugno a danno dei Baria Eghir, non avendo osato i dervisci oltrepassare il Mogareb. Tuttavia, raggiunti nella ritirata a Serobeti dalla compagnia di Agordat e dalle bande del Barca, vi furono battuti il 16 giugno. Questo nuovo scontro ci assicurò la tranquillità per un anno e mezzo, e l'avrebbe mantenuta per più lungo tempo se le condizioni interne del Sudan non avessero spinto il Califfo a tentare un colpo contro le tribù da noi protette.

Per l'intelligenza generale degli avvenimenti sarebbe superfluo ricordare quelli svoltisi sul Nilo e presso Suachim fino al 1890; basterà solo accennare ai conflitti avvenuti dopo quell'anno, per stabilire le relazioni fra i dervisci e gli anglo-egiziani.

Dalla parte di Suachim, dopo l'occupazione anglo-egiziana di Tocar, si può dire che per tutto il 1891 perdurarono le ostilità, e se l'Osman Digma, per mancanza di rinforzi da Berber e da Cartum, e perchè egli stesso era stato gravemente ferito, non fu in grado di tentare la ripresa di Tocar, tuttavia mediante piccole scorrerie e razzie fin sotto le mura di Suachim ne tenne continuamente molestato il territorio ed inquieto e sulle armi il presidio.

Nell'anno seguente le minacce si fecero più serie, ed, essendosi l'Osman Digma portato con forze rilevanti fra Tocar e Suachim, il governo anglo-egiziano credette necessario di inviargli il Sirdar Kitchener Pascià e rinforzare quella guarnigione con un battaglione ed uno squadrone.

Osman Digma, alla fine di novembre 1892, si ritirò lasciando tuttavia per più mesi il nipote Mohamed Taher Ali Digma sui monti Ercavit, con incarico di tagliare le comunicazioni fra questa piazza e Tocar.

Nel gennaio 93 si rinnovarono le minacce di Osman Digma, che si recò egli stesso sui monti Ercavit.

Nel febbraio, essendosi egli stabilito ad Handub (a circa 30 chilometri da Suachim) donde commetteva razzie, gli anglo-egiziani gli mandarono contro un battaglione.

Anche verso il Nilo non mancarono i conflitti fra le truppe mahadiste e quelle degli anglo-egiziani. Accenneremo ad alcuni:

Il 12 maggio 92 l'Emiro Osman el Asrah assalì il villaggio di

Serah el Magrab a nord di Wadi-Alfa e si ritirò dopo averlo distrutto.

Nel novembre 92, avvenuto un concentramento di dervisci a Sardak (poco a nord di Dongola), il governo anglo-egiziano fece rinforzare il presidio di Wadi-Alfa temendo un attacco, che però non avvenne.

Nel dicembre lord Crömer temette che i dervisci tentassero di impadronirsi dei pozzi di Murad (a mezza strada fra Carosco e Abù Hamed), invece il 2 gennaio 93 essi attaccarono i pozzi di Ambigol, ma furono costretti a ritirarsi.

Nel febbraio 93 si rinnovarono i timori per i pozzi di Murad e le minacce continuarono sino al mese di novembre. Il 13 del detto mese quei pozzi furono effettivamente attaccati, ma i dervisci furono costretti a ripiegare. Il posto di Murad fu rinforzato. Sulla fine di gennaio scorso corsero voci di altro scontro avvenuto fra i dervisci del corpo dell'Emiro Iones, stabilito a Dongola, e truppe anglo-egiziane; ma su questo fatto non si hanno ancora notizie precise.

Relazioni commerciali fra Massaua ed il Sudan dal 1885 al 1893.

Dopo l'occupazione di Massaua da parte nostra, continuò ancora per pochi mesi, cioè fino alla caduta di Cassala (luglio 1885) il commercio col Sudan, sebbene fosse già molto scemato in seguito alla cessione del Senahit all'Abissinia ed al ritiro delle guarnigioni egiziane da Cheren, Amideb ed altri punti. Anche allora i principali commercianti di Massaua tenevano i loro rappresentanti a Cassala, Ghedaref, Reffaa e Cartum, da dove traevano specialmente gomma, avorio, caffè, cotone, tabacco, ecc.

Resa impraticabile la via Cheren-Cassala, ed essendo al colmo il movimento mahadista fra gli Hadendoa capitanati da Osman Digma, il quale nel febbraio si era impossessato di Tocar, il commercio cessò completamente per alcuni mesi. Poi gli Az-Azeri, i

quali avevano una parte dei loro con i dervisci, cominciarono a fare qualche scambio portando per mare le merci da Massaua a Taclai e di là coi cammelli a Tocar. I commercianti massauini, rassicurati, ne seguirono l'esempio e per qualche tempo Tocar fu la piazza dove avvenivano gli scambi. Verso la fine del 1886, avendo Osman Digma sequestrate tutte le merci a vantaggio del Bet el Mal, la via di Tocar fu abbandonata e lo scarso commercio prese quella del Falcat fino a Cassala, fidando nelle promesse ed ascoltando gli inviti del nuovo governatore Abu-Ghergia. Per qualche tempo i traffici si rianimarono in grazia della protezione data ai mercanti dallo stesso Abu Ghergia, il quale avea allora nominato un rappresentante dei mercanti massauini; ed i tessuti venivano scambiati quasi esclusivamente con denaro o con gomma, essendo scarso l'avorio che giungeva dall'interno ed ormai cessata ogni coltivazione di cotone e tabacco. L'occupazione di Cheren per parte dell'Abissinia faceva preferire sempre la via del Falcat, fors'anche per la facilità di esercitare a Taclai il commercio degli schiavi colla costa arabica.

Nel 1888 l'Emiro Abu Ghergia fu sostituito nel governo di Cassala da Ahmed Ali, il quale, fino dal primo momento, si mostrò nemico di qualunque scambio. Così una parte di commercianti seguì l'Abu Ghergia a Tocar ed una parte se ne tornò a Massaua, avendo subito anche varie perdite.

Per due anni all'incirca non si ebbero più relazioni commerciali con Cassala e con le altre provincie soggette ai dervisci.

Assicurata però la via Cheren-Cassala mercè la vittoria del 16 giugno 1890 e la costruzione del forte di Agordat, mercè l'ordinamento delle bande da noi assoldate e le tribù protette che si raccolsero sotto la protezione del forte, i nostri mercanti formarono delle carovane e le inviarono a Cassala, dove era tornato governatore Abu Ghergia. Dal canto loro i dervisci cominciarono a mandare a Cheren ed a Massaua piccoli mercanti, in gran parte Hailenga ed Hadendor; così poco alla volta si formò un traffico, se non rilevante certamente continuo, scambiandosi le cotonate, il sapone e le conterie nostre con gomma, avorio e qualche po' di oro, o con talleri.

Elletto governatore di Cassala Musaid Gaidum, parve per un momento che il commercio dovesse cessare essendo egli per i suoi precedenti (distruzione di Dongola) e per la sua origine (baggara) ritenuto come fanatico e nemico degli scambi cogli infedeli. Invece anche lui, come il suo predecessore, mandò lettere ai mercanti di Cheren e Massaua ed il commercio continuò come prima, per nulla turbato, neppure dal combattimento di Serobeti.

Negli ultimi mesi lo stesso Califfo, per mezzo di un ex rappresentante di alcuni dei nostri commercianti, cercò di vendere alcune partite di avorio, che da Cartum spedì a Cassala. Intorno a questo argomento Musaid Gaidum scrisse al Governo della colonia ed ai principali mercanti massauini nel mese di giugno 1893 e nel mese di settembre fu pubblicato in Cassala l'ordine del Califfo di aprire tutte le strade al commercio cogli italiani.

Le orde del Mahdi si accampano presso una frontiera e quando viene il destro, quando spinge il bisogno, quando si crede all'appello di Dio, si fa mossa e si invade senza badare a relazioni precedenti ed a traffici, senza magari interromperli, senza neppure sognare a dichiarare la guerra. L'ispirazione del Mahadi, o il capriccio di un capo, scatena verso uno dei punti dell'orizzonte una burrasca, dopo la quale spesso ripigliano gli scambi.

Così, poco prima delle ultime ostilità erano giunti a Massaua circa 20 quintali d'avorio; l'emiro Ahmed Ali, durante la sua avanzata, trovato presso Ghedaref uno dei nostri negozianti che si recava nell'interno con molta merce, che gli era stata sequestrata dalle truppe d'avanguardia, gli faceva restituire ogni cosa e lo assicurava che poteva procedere senza timori. Ed anche dopo il combattimento del 24 dicembre, qualche carovana di mercanti di Cassala, che tornavano da Massaua ove avevano portato gomma, partiva da Agordat per l'interno mentre si annunciava il prossimo ritorno di un nostro commerciante dal Ghedaref.

Un emiro cerca trattative commerciali, sorviene l'altro per volere mutabile di Cartum, e tutto finisce in una scorreria o in una campagna di guerra. Nel caso nostro, dopo un anno e mezzo di quiete completa, durante la quale era aperto il commercio con Cassala, dopo le proteste di Musaid Gaidum e gli amichevoli in-

viti ai negozianti di Massaua, dopo il desiderio espresso dal Califfo Abdullahi di vendere a Massaua parte del Bet el Mal..... sorviene Ahmed Ali col corpo del Ghedaref e senz'altro, credendo di sorprenderci, si lancia verso Agordat.

Agordat.

Il forte di Agordat sorge su di un poggio sulla riva sinistra del Barca, in posizione dominante per una serie di alture che agevolano la difesa, con libero campo di vista e buon campo di tiro, vicino ai pozzi scavati nel letto del fiume.

È a due brevi giornate da Cheren, a quattro dal confine; ha alle spalle parecchie comunicazioni con Cheren e con l'Asmara, provviste d'acqua. Tale posizione fu scelta nel 1890 dal generale Baratieri e venne fortificata a guardia della strada per Cassala, ed a difesa contro eventuali scorrerie di dervisci, essendo punto obbligato di passaggio per chi voglia procedere su Cheren. Fu il presidio di Agordat che battè i dervisci a Serobeti e fu appoggiandosi ad Agordat che si ebbe la vittoria del 21 dicembre 1893.

Agordat coincide col punto ove si uniscono le due principali comunicazioni tra Cheren e Cassala, cioè quella meridionale che vi mena per Biscia e per i monti dell'Algheden e del Sabderat, quella settentrionale per Dighè e l'Anasciat, amendue relativamente facili e fornite d'acqua.

Le due vie nel tratto parallelo comunicano fra loro con parecchie traverse.

Ad Agordat si difende efficacemente la retrovia con Cheren e cioè:

1° la via che pei torrenti Sabr e Tscorum sale a Bab-Gengherem;

2° la via che per la valle del Megitel, dell'Aful e dell'Alfarem conduce nella conca di Cheren;

3° la via principale cammelliera per Adarte o per valle Bogu verso lo stesso obbiettivo;

4° la via del Barca per Damba, Mansura e lo Sciotel.

Notizie sull'organizzazione delle truppe Dervisc ai primi di settembre del 1893.

I dervisci hanno disposto finora per la guerra di 4 grandi corpi armati:

uno nel Dongola sotto il comando di Junes De Ken, che sorveglia la frontiera dell'alto Egitto,

il 2°, quello del Ghedaref, posto al confine nostro e degli Abissini,

il 3° e 4°, quelli di Ibrahim Calil e Mahmud Ahmed, impegnati nel Cordofan.

Nelle truppe dervisci si hanno i seguenti gradi:

Ras mia (comandante di 400).

Mocaddim (comandante di avanguardia).

Emir Raia (comandante di una bandiera). Sonvi però degli *Emir Raia* che comandano un numero maggiore di bandiere variante sino a diverse decine e con in sottordine ad essi altri *Emir Raia*, comandanti ognuno di una bandiera. Una bandiera comprende in media 400 uomini; sonvene però alcune che arrivano ad averne diverse centinaia; per contrapposto poi havvene di quelle ormai distrutte e che contano pochi uomini.

Emir Rub (comandante di $\frac{1}{4}$ dell'intero corpo armato).

Rais Ghesc (comandante di un intero corpo armato). Ogni corpo armato può contare sino a parecchie migliaia d'uomini.

Si divide ordinariamente in 4 *Rub*; ogni comandante di *Rub* ha sotto di sè diversi *Emir Raia* fra i più importanti che, alla loro volta, comandano gli *Emir Raia* di grado inferiore.

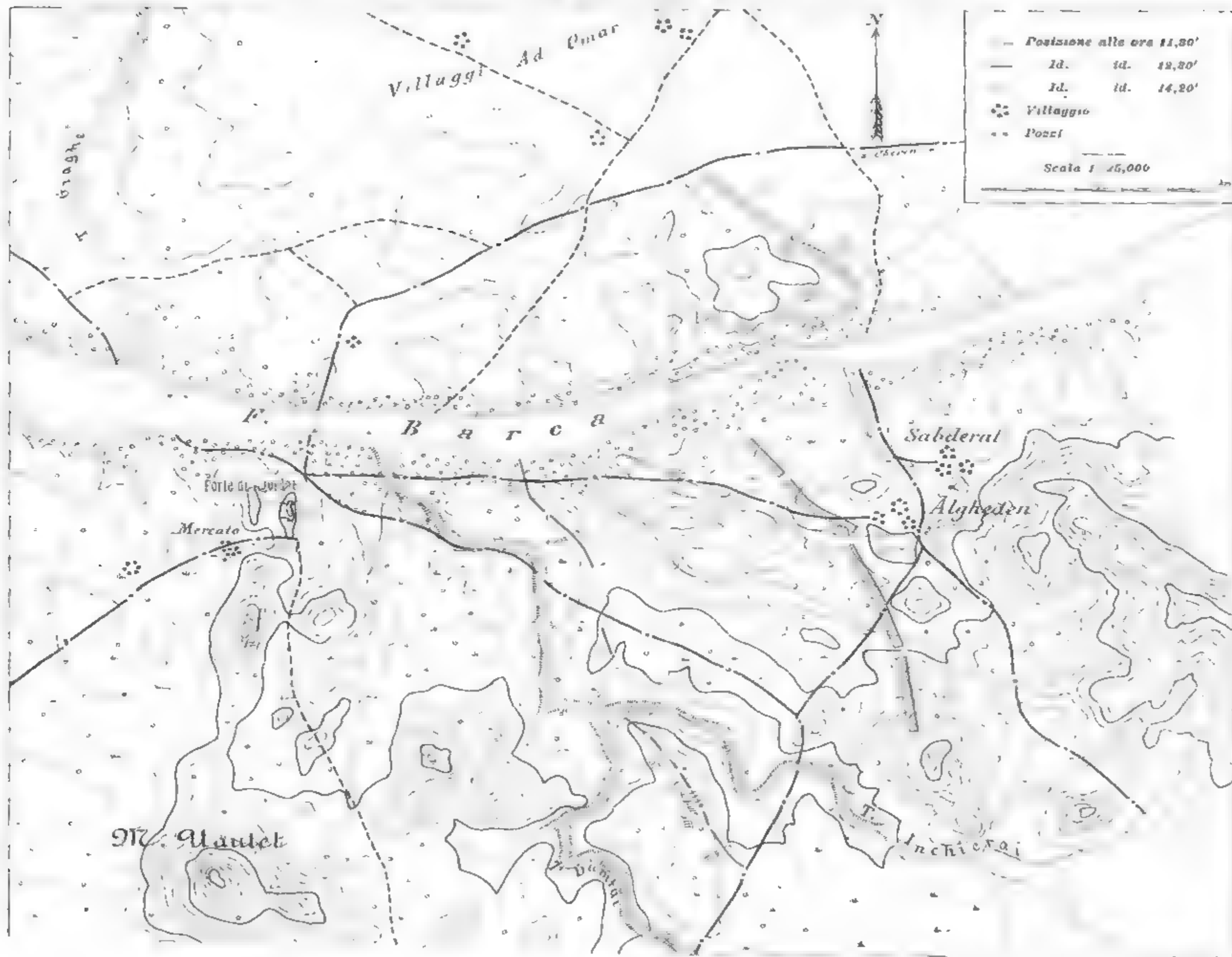
Corpo del Ghedaref. — Era armato di 8000-remington egiziani, dei quali 4700 con baionetta, tutti in ottimo stato e ben munizionati. Erano provvisti di cartucce i soli 4700 di scorta personale del comandante l'intero corpo armato. Le rimanenti si conservano nei migliori locai di Ghedaref, sorvegliate da forte guardia.

È mantenuta una disciplina severissima. I soldati non ricevono paga, ma un solo *ardeb* di dura al mese, ogni 12 persone. Non si

TERRENO DELLE OPERAZIONI CONTRO I DERVISHI DICEMBRE 1893



COMBATTIMENTO DI AGORDAT (21 DICEMBRE 1903)



passa vestiario, ma solo, di tanto in tanto, si fanno distribuzioni di camicie ai più bisognosi.

Il corpo del Ghedaref disponeva di 4 cannoni, dei quali due sono stati inviati a Cartum. Sono tutti in poco buone condizioni.

Cassala. — In Cassala era comandante civile, e Rais Ghese per il piccolo presidio, Musaid Gaidum, che disponeva di 1300 fucili, dei quali circa 1200 remington egiziani e 300 avancarica di vario modello. Di tutte queste armi, solo 240 erano in distribuzione permanente e costituivano la scorta personale di Musaid, le rimanenti erano conservate per cura di ogni Emir-Rub. Il corpo di scorta non è permanentemente sotto le armi, ma solo una sessantina di uomini per turno. Cassala è armata di 2 cannoni in cattivo stato. Le mura egiziane in mattoni cotti al sole con torri agli angoli sono cadenti ed offrono larghe breccie; il fosso è in discrete condizioni.

Relazione del colonnello Arimondi a S. E. il Ministro della guerra intorno alle operazioni compiute contro i Dervisci nella regione del Barca nel dicembre 1893.

Massaua 10 gennaio 1894.

Sul finire del mese di novembre la situazione politica della colonia, così nell'interno come verso l'esterno, pareva come di ordinario tranquilla. La solita quiete regnava in tutte le regioni della colonia, compreso l'Assaorta che era stata poco prima momentaneamente turbata da una razzia di lieve momento, subito energicamente repressa.

Dalla parte dell'Abissinia continue le proteste d'amicizia e di fedeltà, essendo i Ras del Tigre molto interessati nell'ottenere il nostro appoggio per poter superare la crisi interna che stanno attraversando ed i pericoli che continuamente li minacciano all'esterno.

Dalla parte del Sudan già da qualche mese si era andata accentuando una corrente favorevole agli italiani.

Il califfo Abdullahi e il governatore di Cassala Musaid Gaidum,

in più occasioni, avevano espresso la volontà che le vie del commercio cogli italiani fossero aperte, ed avevano promesso sicurezza e protezione ai nostri mercanti. Inoltre, nel mese di ottobre erano giunte notizie di rovesci subiti dalle truppe del califfo nel Cordofan per opera del nuovo mahadi Farag el Meschin, cosicchè si aveva ragione di ritenere che il califfo avrebbe quest'anno diretto i suoi sforzi, piuttosto che altrove, alla liberazione dell'emiro Mahmud Ahmed che, a quanto pare, trovasi bloccato in El-Obeid.

Tuttavia, ben conoscendo l'instabilità e le arti ingannatrici dei dervisci, il governo della colonia continuava a vigi-are con uno speciale servizio d'informazione, affinchè nessun avvenimento di importanza potesse sfuggire.

Si venne così a conoscere la caduta in disgrazia dell'emiro El Zachì Tamel, la sua chiamata a Cartum ed infine l'uccisione sua e de' suoi capi più fidi. Si spiegò il fatto col timore che aveva il Califfa che El Zachì passasse ai ribelli e col desiderio di mettere a capo delle amministrazioni più importanti i propri parenti. A successore di El Zachì fu nominato l'emiro Ahmed Ali, buon amministratore, ma condottiero poco reputato, cosicchè la sua nomina parve costituire una nuova guarentigia di tranquillità per la colonia.

Poco dopo si seppe che parte delle truppe del Ghedaref era stata chiamata a Cartum e si disse allo scopo di mandare rinforzi nel Cordofan. Più tardi lo stesso Ahmed Ali fu invitato a recarsi a Cartum, mentre tutte le sue truppe si concentravano a Ghedaref.

Da allora, fine di novembre, cominciò qualche voce di possibili operazioni contro gli infedeli. Erano voci vaghe, contraddittorie, e non presentavano sintomi più allarmanti di quelle che corrono tutti gli anni sui mercati di Cassala e di Cheren.

Ai primi di dicembre, le voci si fecero più insistenti e più determinate. In assenza del Residente del Barca, il comandante del forte di Agordat riferiva che i nostri informatori affermavano che Ahmed Ali era giunto a Ghedaref, ove aveva annunciato alle truppe che stessero pronte a marciare contro gli italiani.

Anche lo scorso anno le stesse truppe, sotto il comando di El Zachì, erano state riunite in Ghedaref per poi, a quanto allora

si diceva, muovere contro Agordat. Invece pochi giorni dopo erano proseguite per il Gallabat.

Le condizioni critiche del mahadismo nel Sudan e l'abitudine dei dervisci di far credere di marciare contro un nemico attaccandone poi invece un altro, facevano dubitare che non si trattasse che di una finta, e che tra breve il corpo del Ghedaref sarebbe partito per operare verso l'interno.

Tuttavia, non parve prudente trascurare le più elementari precauzioni, e il governo della colonia, mentre raccomandava di aumentare il servizio d'informazione e quello di vigilanza al confine, dispose che un'altra compagnia indigena fosse inviata da Cheren ad Agordat, e che il tenente colonnello Cortese, destinato al comando della zona di Cheren, partisse subito per il Barca facendo una escursione con buon nerbo di truppe verso il Mogareb, sia per tranquillare le popolazioni, sia perchè si riteneva che la notizia della presenza di nostre truppe regolari al Mogareb avrebbe influito sulle decisioni dei dervisci, determinandoli a rinunciare a qualsiasi impresa contro le nostre tribù.

Il giorno 11 dicembre la compagnia spedita da Cheren giungeva in Agordat e le bande del Barca, sotto il comando del tenente Olivari, guardavano coi grossi la linea di alture fra Digghè e Mogòlo e tenevano sul fronte, sulle principali linee di comunicazione con Cassala, dei posti di osservazione fino a tre giornate di marcia da Agordat.

Il mattino del 11 giungevano da più parti informazioni che davano per sicuro l'arrivo in Cassala di Ahmed Ali fin da alcuni giorni precedenti e che questi aveva stabilito di muovere al più presto. Tuttavia nè i nostri informatori, nè i posti avanzati segnalavano alcun movimento di truppe dervisci da Cassala (neppure dei piccoli stormi di cavalleria che sogliono sempre far precedere).

Il governo della colonia nel mattino stesso ordinò che tutte le truppe indigene del presidio di Cheren, lo squadrone Asmara, la 2ª batteria da montagna, due compagnie indigene del presidio di Asmara e la compagnia distaccata ad Az-Teclesàn stessero pronte a partire. Fu inoltre disposto che, in caso di avanzata dei dervisci, le bande del Barca ne disturbassero l'avanzata senza però impegnarsi a fondo e, se obbligate a retrocedere, ripiegassero su Agor-

dat riunendosi al presidio del forte, ed intanto impedissero lo scavo di pozzi e distruggessero tutti quelli che non potevano servire a noi.

Il comandante della zona di Cheren doveva inoltre rifornire il forte di Agordat di viveri e munizioni in quantità sufficienti per i bisogni delle truppe eventualmente destinate ad operare nel Barca. Mediante queste disposizioni, in meno di tre giorni, si potevano riunire ad Agordat sette compagnie di fanteria, i due squadroni, le due batterie e le tre bande del Barca, mentre i dervisci che, secondo le nostre informazioni, trovavansi ancora a Cassala, non potevano giungere ad Agordat in meno di cinque marce.

Tenuto conto che in Cassala fosse giunto quasi per intero il corpo del Ghedaref, che a questo si sarebbe unita la guarnigione di Cassala, ma che nè Osman Digma, nè il governatore di Berber, El Zachì Adal, avrebbero mandati rinforzi, essendo ciò troppo contrario alle tradizioni, le forze, di cui poteva disporre Ahmed Ali, si potevano ritenere di circa 10,000 uomini, tra cui sei o settemila facili e cinque o seicento cavalli.

Il giorno 12 la situazione rimase immutata; il 13, gente proveniente da Cassala, annunciò che la partenza da Cassala, che avrebbe dovuto aver luogo il giorno 10, era stata fissata definitivamente pel giorno 12. Osman Digma stava sempre sull'Atbara ad Adaramat (quattro marce da Cassala).

Parve quindi inutile la progettata escursione al Mogarèb e quindi fu ordinato al comandante della zona, già arrivato a Cheren, di proseguire per Agordat, collo squadrone, la batteria ed una compagnia e di assumere la direzione delle operazioni.

Il 14 mattino si dava ordine al comandante della zona di Asmara di inviare ad Agordat per la testata del Ferfer due compagnie con lo squadrone Asmara, e di mandare a Cheren la 2ª batteria.

Contemporaneamente una compagnia indigena partiva da Santi per Cheren seguendo la via del Maldi. Tutte le truppe dovevano portar seco sei razioni viveri per gli uomini e per i quadrupedi.

Col treno del pomeriggio partì da Massaua per recarmi ad Agordat ad assumervi il comando delle truppe e la direzione delle operazioni.

Nel pomeriggio del 15 ricevetti un telegramma del tenente co-

lonnello Cortese, giunto nel mattino ad Agordat, il quale annunciava che, secondo le informazioni del capo banda Arei Agaba, i dervisci avanzavano su due colonne, una per il Gasc' ed Eimasa, l'altra per Auasciait, ed erano già a metà strada fra Cassala ed Agordat. La forza delle due colonne si faceva ascendere a 12,000 uomini. Chiedeva l'invio delle truppe destinate ad Agordat.

Sebbene la notizia paresse poco verosimile od almeno esagerata, fu dato ordine al comandante del 2º battaglione indigeno di partire subito da Cheren con la compagnia ivi rimasta, ed al comandante del distaccamento di Az-Teclesàn di recarsi con la propria compagnia a Cheren.

Così nel mattino del giorno 16 si aveva la situazione seguente:

posti d'osservazione a due giornate da Agordat;

i grossi delle bande e lo squadrone Cheren sulla linea Mogolo-Sciaglet-Diggnè:

ad Agordat il 2º battaglione e la 1ª batteria;

a Cheren due compagnie indigene, la 2ª batteria, una compagnia cacciatori, distaccamenti di artiglieria, genio, sanità e sussistenze;

il comando delle truppe in marcia per Az-Teclesàn.

Il 17 mattina la colonna spedita da Asmara per il Ferfer giunse ad Agordat.

Io giunsi a Cheren. Le notizie avute nella giornata davano l'arrivo di poca cavalleria Dervisc' ad Auasciait e Cherù. Della colonna Dervisc' che si diceva in marcia per il Gasc' nessuna notizia. Probabilmente le forze Dervisc' marciavano unite per la via carovaniera.

Alle 7 ant. del 18 partì da Cheren con una compagnia indigena, avendo chiamato a Cheren una compagnia da Archico.

Poiché i nostri posti sul basso Barca e sull'Anseba erano ancora a posto e non si confermava l'avanzata di Osman Digma dall'Atbara, ordinai alla 2ª batteria ed alla compagnia indigena che si trovava a Cheren di star pronte a partire al primo mio avviso.

Giunto ad Adartè ricevetti avviso che alle 4 ant. l'avanguardia dei Dervisci era giunta a Daura e che si vedevano anche fuochi nella valle dell'Andellait. Secondo il nostro residente i Dervisci

avrebbero ripreso la marcia nella notte per raggiungere il mattino successivo i Baria Mogarèb o Cufit.

Le nostre bande si raccoglievano sulle alture tra Biscia e Megòo.

Della colonna Dervisc' del Gasc' nessuna notizia. Era quindi evidente che i Dervisci marciavano uniti per una sola strada ed in una sola colonna.

Ordinai perciò che lo squadrone Cheren e le bande molestassero la marcia del nemico senza impegnarsi a fondo e mantenendo il contatto, e mandai ordine alla 2^a batteria ed alla compagnia indigena di partire subito da Cheren per Agordat.

Telegrafai inoltre al nostro residente a Saganeiti di partire immediatamente per Agordat colle bande dell'Oculè-Cusai, le quali, passando per Asmara, si sarebbero unite ad una compagnia del 3^o battaglione.

Assunto il comando diretto delle truppe, stabilii i vari comandi di truppa ed i servizi, diedi le disposizioni per il caso che i Dervisci venissero ad attaccarci, feci rafforzare maggiormente la posizione e collocare un servizio regolare di avamposti, con posti di osservazione sulle alture per sorvegliare le provenienze da Tacolai, da Sciaglèt e dall'Ombùl, e feci distruggere i pozzi di Asciai ove probabilmente si sarebbe portata la colonna Dervisc' abbandonando Cufit. Richiesi d'urgenza a Cheren farina e munizioni.

Nella giornata del 19 il capitano Carchidio, comandante delle truppe avanzate verso Cufit, informa che i Dervisci, girata colla cavalleria la posizione di Biscia, sono giunti a Cufit. Egli colle bande e lo squadrone si manterrà a Sciaglèt procurando di avere più esatte notizie sulle forze nemiche e di far qualche prigioniero.

Nel pomeriggio vi fu scambio di fucilate presso Sciaglèt fra i nostri posti di cavalleria e cavalieri Dervisci.

Nella notte giunge avviso che la colonna composta delle bande dell'Oculè-Cusai e della compagnia del capitano Persico è partita e conta giungere ad Agordat nel pomeriggio del 24.

Nel mattino del 20 i Dervisci avanzano lentamente su Scia-

glèt, la cavalleria e le bande, dopo qualche piccola scaramuccia, ripiegano sul torrente Achermannà.

Lo squadrone Asmara mandato verso Ela-Asciai (pozzi di Asciai) vi incontra cavalleria nemica colla quale, dopo averla caricata, scambia delle fucilate.

Nel pomeriggio i Dervisci avanzano verso Ela-Asciai. Mando ordine alla cavalleria ed alle bande di raccogliersi, per riposare, sotto la protezione del forte. Per tenere il contatto col nemico, spingo innanzi la compagnia del capitano Catalano (3^a del 2^o battaglione), la quale, presentandosene l'occasione, deve tentare nella notte un colpo di mano per procurarsi dei prigionieri allo scopo di completare le notizie intorno alla forza e alle intenzioni dei Dervisci.

Al tramonto la cavalleria e le bande giungono al forte. Poco prima erano arrivate da Cheren la compagnia e la batteria.

Nella notte il capitano Catalano manda avviso che i Dervisci si sono accampati tutti assieme presso Ela-Asciai, essere impossibile fare prigionieri, da tutti gli indizi essere evidente che i Dervisci attaccheranno il mattino seguente.

Si manda ad affrettare la marcia del convoglio di munizioni, inviando contemporaneamente i due squadroni cavalleria e le bande del Barca verso Ela Giaghe (pozzi del torrente Giaghe) per proteggere il detto convoglio.

Si spedisce avviso al capitano Persico che probabilmente nella giornata seguente avrà luogo il combattimento e che procuri di giungere al più presto.

Alle 4 ¹/₂ ant. la compagnia del capitano Catalano rientra e poco dopo i posti d'avviso fanno il segnale convenuto per annunziare che i Dervisci cominciano a muovere.

Per alcune ore non si nota alcun movimento di truppa nemica. I posti d'avviso e gli avamposti occupano sempre le posizioni stabilite.

Alle 7 arriva il convoglio munizioni. Se ne informa il comandante del distaccamento di Ela Giaghe dicendogli che, appena veda minacciate le sue comunicazioni, ripieghi sul forte.

Dalle 9 in poi si nota un movimento di truppa Dervisci che per la destra del Barca si dirige ad Ela Giaghe. La copertura

del terreno impedisce di giudicare la forza in movimento, ma dalla durata di questo sembra rilevante.

Verso le 40 gli squadroni e le bande si spostano da Ela Giaghe verso Magargar (villaggi Ad Omar) per evitare di esser tagliati dal forte.

Alle 11 una forte colonna Dervisci passando a circa tre chilometri a nord del forte si dirige da Ela Giaghe alla confluenza del Carobel nel Barca e rompe la linea telegrafica.

La 2^a batteria, postata nel forte, riceve ordine di aprire il fuoco contro la colonna Dervisci.

Il fuoco della batteria continua ad intervalli fino a che i Dervisci, accelerando sempre più la marcia, passato il Barca, riparano dietro il villaggio Alghedèn ad est del forte. Durante il passaggio del Barca concorre col suo fuoco anche la 4^a batteria, collocata sulle falde dell'altura a sud del forte.

Intanto la cavalleria e le bande, sostenute un breve combattimento in ritirata, ripiegano presso il forte.

La posizione occupata dalle nostre truppe ad Agordat è costituita dal forte con una piccola elevazione antistante, e dall'altura a sud separata dal forte da una insellatura di circa 250 metri. Il fronte naturale della posizione è rivolto ad ovest, ma da noi era stata preparata in modo che, all'evenienza, le truppe potessero far fronte anche ad est, come infatti avvenne quando si vide che i Dervisci si dirigevano ai villaggi Alghedèn e Sabderat, ad est del forte.

Alle 11 $\frac{1}{2}$ le nostre truppe erano così dislocate:

sull'altura a sud (ala destra) il battaglione comandato dal capitano Galliano, composto delle compagnie $\frac{4^a}{III}$, $\frac{3^a}{III}$, $\frac{4^a}{IV}$, $\frac{3^a}{IV}$ e la 1^a batteria da montagna;

nel forte la compagnia $\frac{3^a}{II}$ e la 2^a batteria da montagna;

a guardia dei pozzi la compagnia $\frac{4^a}{II}$;

in riserva, presso l'insellatura, le compagnie $\frac{4^a}{II}$ e $\frac{2^a}{II}$, le bande del Barca, gli squadroni Asmera e Cheren.

I dervisci, dopo aver tentato di recarsi ai pozzi di Sabderat, disturbati dal nostro fuoco di artiglieria, si sparpagliano nei due villaggi, ma non accennano ad attaccare il forte.

Fin dal momento che decisi il concentramento delle nostre forze ad Agordat era mio intendimento di valermi di tutti i vantaggi che offriva quella posizione opportunamente rafforzata, ben provvista d'acqua e punto di passaggio obbligato per i dervisci che volessero procedere su Cheren. Ma non aveva intenzione di tenermi sulla difensiva che nel solo caso che i dervisci muovessero all'attacco della nostra posizione. Ora tale eventualità sembrava per lo meno non prossima ed era a temersi che i dervisci avrebbero attaccato col favor della notte per neutralizzare la superiorità del nostro fuoco.

Deciso l'attacco, era opportuno, benchè ancora non fosse giunta la colonna del capitano Persico che però non doveva esser lontana, di eseguirlo immediatamente, mentre i dervisci, stanchi della marcia affrettata allora compiuta, non avevano ancora potuto trovar riposo nè ristoro d'acqua, e si trovavano disordinati a razzare dentro ai villaggi.

Inoltre conveniva approfittare del morale elevatissimo delle nostre truppe, il quale forse, stando inattivi di fronte al nemico tanto vicino, poteva notevolmente abbassarsi.

Alle 12 $\frac{1}{2}$ mandai ordine al tenente colonnello Cortese, comandante dell'ala destra di muovere all'attacco in direzione del villaggio Sabderat colle quattro compagnie e la 4^a batteria, le quali venivano sostituite nella posizione dalla compagnia $\frac{4^a}{II}$ (tenente Giraud).

Quando vidi iniziato il movimento, mandai il maggiore Fadda con una compagnia ($\frac{2^a}{II}$ capitano Catalano) sul fronte. Egli unendosi alla compagnia $\frac{4^a}{II}$ (capitano Oddone) doveva procedere frontalmente fra il Barca e l'ala destra e concorrere all'attacco di questa.

La 2^a batteria del forte doveva, appena possibile, aprire il fuoco per preparare l'attacco.

L'ala destra avanza in linea di colonne di compagnia ($\frac{3^a}{IV}$ capitano Cotta, $\frac{3^a}{III}$ capitano Verdelli, $\frac{4^a}{IV}$ capitano De Bernardis) avendo circa trecento metri più indietro la 1^a batteria, scortata dalla compagnia $\frac{4^a}{III}$ (capitano Forno). Fatta breve sosta al Damtai, la linea prosegue sino all'Inchierai, ove si spiega. Mentre la compagnia di sinistra ($\frac{4^a}{IV}$) oltrepassa all'Inchierai, si scorge la massa nemica a 7 od 800 metri, motivo per cui viene richiamata sulla sinistra dell'Inchierai.

Intanto la 1^a batteria, messasi in posizione dietro il centro del battaglione, apre il fuoco (12 $\frac{1}{2}$).

Anche la fanteria comincia lentamente il fuoco.

Il maggiore Fadda da parte sua era avanzato con una compagnia ($\frac{4^a}{II}$) nelle palme, e l'altra ($\frac{2^a}{II}$) tra le palme e l'ala destra, e trovatosi anch'egli di fronte ai dervisci, aveva fatto aprire il fuoco.

I dervisci, accortosi del nostro attacco, sono subito corsi intorno alle bandiere, e dopo aver sostenuto a fermo il nostro fuoco per breve tempo rispondendo energicamente, cominciano ad avanzare in massa risolutamente e celermente, dirigendo l'urto principale contro l'ala destra e la batteria, e mirando ad aggirare, specialmente con la cavalleria, il nostro fianco destro.

L'impetuoso assalto dei dervisci fu per breve tempo sostenuto dai nostri, i quali sono costretti a piegare davanti all'enorme preponderanza numerica del nemico, dopo aver tentato invano con vigorosi contrassalti di dar tempo alla batteria di ritirarsi. Questa, tanto fu improvviso e violento l'attacco dei dervisci, dopo aver fatto quattro salve a mitraglia, di cui l'ultima a poco più di cinquanta passi, aveva caricato i pezzi sui muli, allorché questi furono uccisi, così che si dovettero abbandonare i pezzi sul terreno (ore 12,50).

L'ala destra, sebbene incalzata da vicino dal nemico, eseguiva la sua ritirata lentamente ed ordinatamente per scaglioni, conti-

quando a fare un fuoco micidialissimo, finché giunse sulla riva sinistra del Damtai.

Anche le due compagnie del maggiore Fadda, dopo aver sostenuto un vivo combattimento coi dervisci ed avere più volte contrassaltato per trattenerli, vista ripiegare l'ala destra, avevano dovuto retrocedere, pur continuando a combattere.

Durante questa fase del combattimento la 2^a batteria del forte aveva concorso efficacemente, ma senza poter trattenere le masse dei Dervisci.

Verso le 13 vedendo che l'impeto del nemico si andava affievolendo, parvemi giunto il momento di lanciare le riserve alla riscossa.

All'ala destra fu spinta innanzi la compagnia $\frac{4^a}{II}$ (tenente Girard) seguita dai due squadroni appiedati non presentandosi il terreno all'azione della cavalleria. L'arrivo di queste truppe fresche rianimò i nostri e diede nuovo vigore al combattimento. Due volte fu tentato il passaggio del Damtai ed alla seconda volta i nostri riuscirono a stabilirsi sulla sponda destra, di dove iniziarono un movimento continuo d'avanzata, dapprima lento, poi sempre più accelerato.

In sostegno dell'ala sinistra fu mandata la compagnia $\frac{3^a}{II}$ (capitano Grossi) con incarico d'appoggiare verso l'ala destra e sostenerla. Dietro ad essa si riordinarono le altre due compagnie del maggiore Fadda di cui una ($\frac{2^a}{II}$) poco dopo si schierava sul fianco sinistro della $\frac{3^a}{II}$ e l'altra rimaneva in riserva.

Anche l'ala destra dei dervisci, al nuovo attacco dei nostri, cominciò a cedere.

In breve i pezzi della 1^a batteria furono ripresi dando di nuovo animo alle nostre truppe, le quali, facendo perno al Barca ed incalzando da presso il nemico, lo ricacciarono nel Barca obbligandolo a ripassarlo in piena rotta ed a darsi a fuga precipitosa (ore 14,20).

La 2^a batteria col suo fuoco continuo e bene aggiustato contribuì validamente fino all'ultimo all'azione.

Il tenente colonnello Cortese riordinò rapidamente le truppe e con sei compagnie $\left(\frac{1^a}{I}, \frac{2^a}{II}, \frac{4^a}{III}, \frac{4^a}{III}, \frac{3^a}{III}, \frac{3^a}{IV} \right)$ inseguì vigorosamente il nemico fino alle 17 $\frac{1}{2}$, senza poterlo raggiungere.

Al tramonto giungeva anche la colonna Persico, la quale non avendo sentito il cannone, si era fermata due ore a Demba per riposare.

Le nostre perdite furono di tre ufficiali ed un sottufficiale italiano morti, due ufficiali ed un sottufficiale italiano feriti, e di circa 230 indigeni tra morti e feriti.

Il nemico lasciò sul campo circa 1000 morti e nelle nostre mani 73 bandiere (delle quali 68 col drappo), una mitragliera e oltre 700 fucili.

Secondo le ultime notizie date da nostri informatori partiti il giorno 4 da Cassala, oltre ad Ahmed Ali sarebbero morti i quattro emiri comandanti di rub, i mancanti ascenderebbero a circa 3800. Informazioni posteriori ed attendibili parlano di 3200 morti, o prigionieri o dispersi. In Cassala vi sarebbero molti feriti fra i quali Musaid Gaidum e l'emiro Faragialla che servi di guida.

Il combattimento era avvenuto in condizioni favorevoli, come io aveva desiderato e previsto. Infatti l'appoggio del forte era stato d'incontestabile aiuto materiale e morale, tutte le forze dei Dervisci erano state battute in un sol colpo, ed a 150 chilometri dalla loro base di operazione, Cassala, per ritornare alla quale erano costretti a superare un territorio da loro poco conosciuto, scarso d'acqua, mancante assolutamente di bestiame e di viveri di qualsiasi genere, seminato di pericoli per i ritardatari e i dispersi che ben difficilmente sarebbero sfuggiti agli agguati che in ogni luogo, ad ogni momento, tendevano loro le tribù invase e minacciate che hanno loro giurato odio a morte.

Certamente il disastro e le perdite della ritirata sarebbero state più grandi di quelle incontrate sul campo di battaglia anche senza l'inseguimento diretto dalle nostre truppe. Ma sebbene la fuga fosse stata precipitosa e perciò si fosse quasi perduto il contatto col grosso dei Dervisci, era opportuno, per compiere la

distruzione del corpo del Ghedaraf e allontanare così per lungo tempo una grave minaccia contro la colonia, di tentare di raggiungere il grosso e possibilmente costringerlo con nuovo combattimento ad arrendersi o distruggerlo.

Tutte le nostre truppe provenienti da punti lontani avevano compiuto per recarsi ad Agordat marce faticose; nei giorni precedenti al combattimento erano state impiegate parte in servizio di avanscoperta o di sicurezza, parte in lavori di rafforzamento della posizione; il combattimento e l'inseguimento durati oltre cinque ore erano stati faticosissimi sicchè alla sera del 21 le nostre forze, compresa la colonna del capitano Persico che in 40 ore aveva percorso oltre 150 chilometri, non erano in condizioni da poter esser lanciate all'inseguimento. Necessitava inoltre rifornirle di viveri e munizioni, provvedere ai trasporti al seguito delle truppe, stabilire i vari servizi lungo la linea d'operazione, far riaprire i pozzi distrutti dai Dervisci nella loro avanzata, insomma assicurare alla colonna tutto il necessario per parecchi giorni di marcia attraverso un territorio privo di ogni risorsa.

Non era quindi possibile incominciare l'inseguimento prima del domani.

I Dervisci nel ritirarsi avevano perduto la loro linea naturale di ritirata e per riprendere la via di Cassala sarebbero stati costretti o a rifare il cammino percorso il mattino con evidente pericolo di essere schiacciati contro le alture di Itaberré, o fare un lungo giro dietro queste alture per portarsi sull'Adendemé e di là ad Anasciat. Questa era l'ipotesi più probabile, e poichè i nostri avamposti erano stati ricollocati regolarmente, si sarebbe potuto sapere fin dalle prime ore della notte.

Infatti nessun movimento di truppe Dervisc' essendo stato segnalato lungo la destra del Barca verso Ela-Asciai, potei avere la certezza che il nemico si stava ritirando verso l'Adendemé, non essendo possibile che nelle condizioni nelle quali aveva abbandonato il campo del combattimento potesse prepararsi alla riscossa, tanto più mancando completamente d'acqua.

Come ho detto, scopo dell'inseguimento doveva esser quello di raggiungere in qualche punto il grosso dell'avversario ed obbligarlo nuovamente a combattere o ad arrendersi.

Si sarebbe potuto tentare con rapida marcia di portare le nostre forze sull'Adendemé, ma oltre ad esservi poca probabilità di trovarvi il grosso dei Dervisci si sarebbe dovuto fare una lunghissima marcia senz'acqua con il pericolo, stante la siccità straordinaria di quest'anno, di trovarne pochissima ad Andendemé.

E poichè d'altra parte si era sicuri che per recarsi a Cassala i Dervisci dovevano necessariamente passare per Auasciait, credetti miglior consiglio di dirigere su quel punto le truppe per cercare di prevenirli o di raggiungerli, passando per Biscia e Daura.

Rifornite nel mattino del 22 le truppe e disposti i servizi, diedi l'ordine della partenza.

Il grosso della colonna era preceduto a circa due ore di marcia dalle truppe di avanscoperta che comprendevano mezza compagnia ($\frac{4^a}{III^a}$ tenente Galli), le bande del Barca (tenente Miani) e le bande dell'Oculé-Cusai (tenente Sanguinetti). Il capitano Spreafico aveva l'incarico di assicurare al grosso gli sbocchi verso il Mogaréb, e mandare ricognizioni verso Digghé e l'Adendemé per cercare il contatto col nemico.

Alla sera le truppe di avanscoperta erano col grosso a Biscia, e la colonna principale accampava a Cufit.

Non si era potuto trovare il grosso dei Dervisci, ma alcuni prigionieri affermavano che questi si stavano ritirando in disordine per Adendemé-Auasciait, coll'emiro Abd-el-Rasul e sole quattro bandiere.

Il mattino seguente fu ripreso il movimento e durante la giornata s'intendevano continuamente e in ogni parte colpi di fucile probabilmente tirati dalla gente delle tribù contro i dispersi Dervisci.

Alla sera il grosso della colonna bivaccò in Daura, le truppe d'avanscoperta in Mogal.

Le notizie raccolte nella giornata confermarono la piena rotta dei Dervisci di cui la maggior parte aveva già oltrepassato Auasciait, donde la sera sarebbero partiti anche i ritardatari.

Se queste notizie erano esatte non si poteva più sperare di raggiungere il nemico; tuttavia ordinai che nella notte le truppe

d'avanscoperta si spingessero fino ad Auasciait, aggiungendovi l'altra mezza compagnia del capitano Persico, al quale fu dato il comando di quelle forze e la direzione del servizio di sicurezza.

Avendo ricevuta conferma delle notizie pervenute la sera precedente, decisi d'iniziare il movimento di ritorno delle truppe, che per maggiore comodità di marcia fu eseguito su tre scaglioni: i quali giunsero in Agordat il 4° il giorno 25, il 2° il mattino del 26, ed il 3° la sera dello stesso giorno.

Il giorno 26 diedi le disposizioni perchè fosse al più presto ristabilito il servizio di sorveglianza alla frontiera, rafforzando i piccoli posti, e ordinai di mandare subito informatori a Cassala ed a Ghedàref.

Ad Agordat furono lasciate due compagnie, ed il forte fu largamente approvvigionato di viveri e munizioni.

Le altre truppe ripresero la marcia verso le rispettive sedi pernottando il giorno 27 parte ad Adarté e parte ad Agad e giungendo tutte nel mattino del 28 a Cheren.

È già la terza volta che le nostre truppe hanno dovuto misurarsi coi Dervisci e sempre, ad Itabarré (Agordat), a Serobeli ed ora sul Dantai, sono riuscite vittoriose.

Nei due primi scontri si trattava di attaccare un avversario male organizzato, raccoglietto, reduce da razzia compiuta che dava alla colonna più il carattere di carovana che quello di truppa combattente. Ora le condizioni erano ben diverse.

Il corpo del Ghedàref, per più anni comandato dall'emiro El Zachì Tamel, era ben disciplinato, ben armato e aveva avuto occasione di agguerrirsi combattendo dapprima contro gli Abissini, poscia per quasi due anni contro i Scilluchi. Comprendevasi gran numero di vecchi soldati dell'Egitto (giaadia), aveva per capi gli emiri più riputati fra i quali Abdalla Ibrahim, già colonnello nell'esercito egiziano del Sudan, e Abd-el-Rasul, già bimbasci, maggiore nelle stesse truppe.

Il corpo del Ghedàref era diviso in quattro Rub, di forza disuguale, comandati dagli emiri Abdalla Ibrahim, Abd-el Rasul, Abdalla Daggasch, Addacher Ahmed, e ad esso si era aggiunta la guarnigione di Cassala guidata dall'emiro Musaid Gaidum. Aveva

il comando di tutte le forze l'emiro Ahmed Ali, nipote del Califfo Abdullahi.

I dervisci concentrati in Cassala avanzarono sempre in una sola colonna, avendo seco pochissimi impedimenti, il puro necessario per portare la riserva di munizioni ed un po' di viveri. Sul principio il movimento fu lento, avendo bisogno di mandare avanti gente a preparare i pozzi, poi avvenne rapidamente; le loro tappe furono:

Algheden (13), Cor Bascia (16), Auasciait (17), Daura (18), Cufit (19), Ela Asciai (20).

Marciarono sempre ordinati e compatti, facendosi precedere di qualche ora da un Rub di avanguardia. Questo spingeva a poca distanza sul fronte e sui fianchi gruppi di cavalieri con qualche cammello corridore, i quali, provvedevano alla sicurezza della colonna, ma evitavano di impegnarsi ed appena attaccati ripiegavano sulla fanteria retrostante.

L'ordine e la disciplina del corpo dervisci furono meravigliosi. Lo provano la mancanza quasi assoluta di dispersi e di ritardatari, la regolarità degli accampamenti, l'enorme zeriba costruita in un sol giorno a Cufit, il non aver abbruciato neppure un tucù dei villaggi incontrati sul loro cammino, il non aver commessi atti di violenza e di rapina di alcun genere.

Con molta arte evitarono di attaccare frontalmente la posizione di Agordat girandola fuori del tiro dei cannoni, e si posero sulle nostre comunicazioni contando o di attaccarci in condizioni molto più favorevoli o di obbligarci alla resa per mancanza di viveri.

Le truppe dervisci che presero parte al combattimento, secondo attendibili informazioni avute dai prigionieri, salgono a circa 12000 uomini, cioè 8000 facili, 3000 lance e 5 o 600 cavalieri.

Veduto il nostro movimento di attacco, accorsero alle bandiere e si schierarono sopra una sola linea di forse due chilometri di estensione con la cavalleria all'ala sinistra e le bandiere in gruppi dinanzi al fronte.

Un Rub fu mandato dentro alle palme lungo il Barca, gli altri avanzarono contro la nostra ala destra. Procedettero in linea compatta al suono dei tamburi e dei negarit, sparando in piedi senza

soffermarsi; i capi a cavallo stavano davanti a tutti dando notevole esempio di slancio ed intrepidezza.

Se avessero trovato le nostre truppe in formazioni compatte, l'urto sarebbe stato più formidabile, forse decisivo. Abituati alle masse anglo-egiziane, di fronte alla elasticità delle nostre linee sottili, ma tanto micidiali, si dovettero trovare disorientati. Per la lunga durata dell'attacco cominciarono a venir meno in loro lo slancio e le forze fisiche e l'attacco andò man mano perdendo d'intensità. La morte dei capi, l'efficacia del fuoco della nostra fanteria (da tutti i prigionieri riconosciuta), l'arrivo delle nostre riserve alle quali nulla essi potevano più contrapporre perchè fin dal primo momento avevano impegnato tutte le forze, li decise alla ritirata, la quale, solo al passaggio del Barca, degenerò in fuga.

I Dervisci erano armati quasi tutti di Remington egiziani in buonissimo stato, avevano molte munizioni (ad alcuni furono trovate fino a 120 cartucce) tutte ricaricate sì, ma notevolmente superiori a quelle del primo combattimento di Agordat e di quello di Serobeti. In complesso però tirano molto male anche alle piccole distanze, non essendo mai esercitati nel tiro.

Per le nostre truppe indigene il combattimento del 21 dicembre è stata una prova luminosa delle ottime qualità militari onde sono dotate e della bontà del nostro ordinaro.

La fanteria mostrò slancio eccezionale nell'attacco e negli assalti, fermezza ed energia anche nel periodo molto critico della ritirata, abilità e calma nel tiro, completa fiducia e devozione a tutta prova agli ufficiali.

L'artiglieria contribuì anch'essa notevolmente al conseguimento della vittoria per quanto lo consentirono le qualità balistiche dei pezzi, il terreno rotto e coperto, le formazioni dell'avversario. L'effetto fu più morale che materiale da quanto si poté constatare e da quanto riferirono i prigionieri.

Gli squadroni, già molto affaticati nel servizio di avanscoperta dei giorni precedenti, ed a cagione delle condizioni topografiche del campo di combattimento non poterono spiegare l'azione propria della cavalleria; ma appiedati mostrarono le stesse qualità della fanteria e concorsero al contrattacco.

Le bande del Barca compierono egregiamente il servizio di in-

formazione, ma al contatto col nemico si mostrarono non troppo disciplinate, sebbene coraggiose.

Gli ufficiali tutti, senza eccezione hanno dato costantemente prova di coraggio, intelligenza, abnegazione, giusta iniziativa ed energia, ed inoltre hanno mostrato di aver saputo acquistarsi la completa fiducia e l'affezione degli ascari e di esercitare sovra di essi tanto ascendente da tenerli in mano così nello slancio degli assalti, come nel momento difficile della ritirata.

Per ciò, per limitando le proposte per medaglia d'argento alla maggior parte dei comandanti del reparto ed a coloro che si sono trovati nelle condizioni contemplate dalle vigenti disposizioni, ho creduto di proporli tutti per una ricompensa, poichè anche gli altri, senza aver compiuti atti speciali, si sono mostrati meritevoli di speciale distinzione

Il colonnello

Comandante delle regie truppe d'Africa
ARIMONDI.

Forza combattente presente ad Agordat il 21 dicembre 1893

REPARTO O COMANDO	ITALIANI		Indigeni	Totale	Quadri ed	Pezzi
	Ufficiali	Truppa				
2° battaglione fanteria indigeni . .	14	7	738	757	—	—
Battaglione misto (3° e 4°)	15	6	703	724	—	—
Squadroni cavalleria Asmara . . .	4	5	114	123	117	—
Squadroni cavalleria Cheren . . .	2	4	95	101	96	—
1° batteria indigeni da montagna .	3	6	100	109	76	4
2° batteria indigeni da montagna .	3	5	108	116	65	4
Bande del Barca	1	—	250	251	8	—
TOTALE	42	33	2106	2181	362	8

Perdite avute nel combattimento del 21 dicembre 1893

REPARTO	UFFICIALI		TRUPPA			
	Morti	Feriti	Italiani		Indigeni	
			Morti	Feriti	Morti	Feriti
Comando del 2° battaglione indigeni	—	1	—	—	—	—
1ª compagnia del 2° battaglione indigeni	—	—	—	—	5	7
2ª compagnia del 2° battaglione indigeni	—	—	—	—	13	10
3ª compagnia del 2° battaglione indigeni	—	—	—	—	5	12
4ª compagnia del 2° battaglione indigeni	—	—	—	—	3	10
Comando del battaglione misto . .	—	—	—	—	1	—
1ª compagnia del 3° battaglione indigeni	2	—	—	—	6	12
3ª compagnia del 3° battaglione indigeni	1	—	—	—	9	15
1ª compagnia del 4° battaglione indigeni	—	1	—	—	7	10
3ª compagnia del 4° battaglione indigeni	—	—	—	1	14	23
Squadroni cavalleria Asmara . . .	—	—	—	—	3	4
Id. id. Cheren	—	—	—	—	4	3
1ª batteria da montagna	—	—	1	—	3	7
2ª id. id.	—	—	—	—	—	1
Bande del Barca	—	—	—	—	31	7
TOTALI	3	2	1	1	104	121

Telegramma di S. M. il Re al colonnello Arimondi
(23 dicembre 1893).

Colonnello Arimondi

Agordat

Mando a lei ed alle mie truppe d'Africa le più vive felicitazioni per la vittoria di Agordat. L'Italia che si associa al mio plauso rende insieme con me un sacro tributo d'onore ai valorosi che morirono per la gloria della nostra bandiera.

UMBERTO

Telegramma del colonnello Arimondi
(26 dicembre 1893).

Ministro Guerra

Roma

Il plauso del Re fu per tutti il premio più ambito.

ARIMONDI

Ordine del giorno del colonnello Arimondi diretto alle truppe del corpo d'operazione contro i dervisci prima di iniziare il movimento di ritorno dei reparti ai rispettivi presidi.

Agordat, 27 dicembre 1893.

Ufficiali, graduati, ascari regolari ed irregolari.

Nel giugno 1890 un'orda di predoni dervisci piombava sui Beni Amer, ne distruggeva la Dega, trucidando gli uomini, portando schiavi i bambini e le donne e tutto saccheggiando e predando.

Il capitano Fara con due compagnie indigene accorre, trova le tracce dei dervisci, con abile e rapida mossa li raggiunge, li attacca, li schiaccia contro la collina di Itaberrè, che ci sta di fronte e loro toglie la preda.

Due anni più tardi un'altra torma di razziatori si gettava sui

Baria Mogareb, bruciando i villaggi, saccheggiando, trucidando gli abitanti. Il capitano Hidalgo con una compagnia di regolari e con le bande del Barca li insegne, con celere e faticosa marcia li raggiunge nel piano di Seroheti già pronti a difesa, li assalta, li sbraglia, li costringe a disastrosa fuga abbandonando tutto sul campo.

Ora, mercè vostra, abbiamo ottenuto una terza vittoria di gran lunga più delle altre importante per il numero dei combattenti, per la solidità delle truppe che avemmo di fronte, per i gravi interessi che erano in ginoco, per i risultati conseguiti.

Lo slancio vostro nell'attaccare, la fermezza nel resistere alle irruenti masse nemiche, la calma e giustezza del vostro fuoco, l'abilità dei capi, il valore di tutti hanno avuto ragione di un nemico molte volte più numeroso e che, a giusta ragione, costituiva il corpo più scelto ed agguerrito del Califfo; salvando così la nostra colonia da un grave pericolo che ne minacciava perfino l'esistenza.

Ufficiali, graduati ed ascari,

A voi tutti io mando il plauso che avete ben meritato, orgoglioso di avervi comandato in momento tanto solenne, sicuro che con voi la vittoria arriderà sempre alle nostre armi.

A noi tutti sarebbe stato bastante compenso per le fatiche sostenute e per i pericoli corsi, la coscienza di aver compiuto il nostro dovere; ma un premio di gran lunga più grande ci attendeva, l'approvazione di S. M. il nostro Re che telegraficamente si compiacque esternarci la gratitudine sua e della patria.

Il colonnello comandante delle R. truppe
ARIMONDI.

RICOMPENSE concesse a coloro che maggiormente si distinsero
in occasione del combattimento di Agordat
(21 dicembre 1893).

Telegramma di S. M. il Re
(2 febbraio 1894).

A S. E. il generale Baratieri, governatore Colonia Eritrea
Massaua

A ricordo della vittoria di Agordat le conferisco la Commenda dell'Ordine Mauriziano. Questa onorificenza attesti che, se altri ebbe la ventura dell'azione coronata dal successo, a lei spetta il merito di aver rafforzato nella Colonia civile e militare gli ordinamenti che prepararono eventi prosperi.

Al colonnello Arimondi trasmetta la seguente mia comunicazione:

Nella battaglia di Agordat Ella ha dato prova di possedere mente e animo di valoroso capitano, dotato di tutte le migliori virtù militari, e, mercé sua, il valore degli ufficiali, sottufficiali e soldati italiani e delle truppe indigene ha potuto prevalere vittoriosamente sul numero dell'agguerrito avversario.

Il 21 dicembre 1893 sarà ricordato con onore e con viva soddisfazione dal Paese e dall'Esercito.

Riservandomi di dare ricompense al valore agli ufficiali ed ai militari di truppa italiani ed indigeni che maggiormente si distinsero in quel giorno, sono intanto lieto di annunciarle che, sul voto unanime dei generali comandanti di corpo d'esercito e sulla proposta del Ministro della guerra La ho con decreto di oggi promossa al grado di generale.

Riceva con le sue truppe il plauso della patria e le congratulazioni mie con cuore di soldato.

UMBERTO.

Telegramma del Governatore generale Baratieri a S. M. il Re.
(3 febbraio 1894).

L'elogio e ricordo di S. M. sono premio superiore a qualsiasi opera mia nel mantenere e rafforzare la colonia.

Generale Arimondi ringrazia reverente, commosso pel augusto plauso al valore suo e delle truppe e per l'altissimo onore.

Tutti con cuore di soldato aneliamo ovunque corrispondere alla fiducia del Sovrano.

BARATIERI.

R. Decreto 4 febbraio 1894.

Ordine militare di Savoia.

UFFICIALE.

CORTESE cav. GIOVANNI (1), tenente colonnello comandante la zona di Cheren.

« Appena confermatesi le notizie avute circa le intenzioni ostili dei dervisci contro la Colonia Eritrea, fu incaricato del comando della zona di Cheren ed inviato ad Agordat con una compagnia, uno squadrone ed una batteria in rinforzo alle due compagnie che presidiavano il forte. Appena giunto provvide a completare le disposizioni date precedentemente pel buon funzionamento del servizio di sicurezza e d'informazioni, per la difesa del forte di Agordat e dell'altura a Sad di questo, costituente con esso una importante linea difensiva.

(1) Già decorato della medaglia di bronzo al valor militare e delle insegne di cavaliere dell'Ordine dei Ss. Maurizio e Lazzaro per fatti o benemerite antecedenti.

« Nel giorno 21 dicembre diresse con rara energia ed intelligenza l'attacco dell'ala destra. Soverchiato da forze di gran lunga superiori, le quali, malgrado l'accanita resistenza delle nostre truppe, riuscirono ad impadronirsi dei quattro pezzi della nostra batteria, si ripiegò lentamente fino a che, sopraggiunti rinforzi, ricondusse le sue truppe all'attacco, riconquistò i pezzi, ricacciò il nemico oltre il fiume Barca, li inseguì senza tregua fino al cader del giorno e tolse loro molte armi e più di trenta bandiere. Durante il combattimento e le operazioni contro i darvisci diede continue prove di energia, intelligenza e coraggio non comuni ».

CAVALIERI.

FADDA cav. GIUSEPPE (1), comandante il 3° battaglione indigeni.

« Diede le prime disposizioni per porre in istato di difesa il forte di Cheren e compì e perfezionò il lavoro già iniziato per la difesa di quello di Agordat. Il 21 dicembre coadiuvò con intelligenza, calma e coraggio l'ala destra comandata dal tenente colonnello Cortese e concorse con essa a sbaragliare il nemico e ad inseguirlo.

« Le tre compagnie ai di lui ordini s'impadronirono di molti fucili, di 30 bandiere e di una mitragliera ».

SALSA cav. TOMMASO (2), capitano di stato maggiore addetto al comando delle R. truppe d'Africa

« Dismpegnò con molta lode le funzioni di capo di stato maggiore del corpo di operazioni. Coadiuvò efficacemente il comandante delle truppe, nell'organizzare i vari servizi, nell'effettuare il concentramento delle truppe stesse e nel disporre per l'inseguimento. Durante il combattimento diede prova di coraggio e sangue freddo superiore ad ogni elogio ».

(1) Già cavaliere dell'Ordine del Ss. Maurizio e Lazzaro.

(2) Già cavaliere dell'Ordine della corona d'Italia.

Ordine dei Ss. Maurizio e Lazzaro.

CAVALIERI.

PERSICO cav. SALVATORE (1), capitano del 3° battaglione indigeni.

« Chiamato d'urgenza ad Agordat, condusse con somma rapidità la propria compagnia sul luogo del combattimento, malgrado gravi difficoltà di terreno. Giunto la sera del 21 dicembre, ripartì colla compagnia il mattino seguente e la sera del 24 raggiunse l'avanguardia ad Auasciat, assumendone il comando ».

SPREAFICO cav. MICHELE (2), capitano nel 4° battaglione indigeni.

« Come addetto al comando del corpo d'operazioni disimpegnò lodevolmente parecchie missioni speciali, recando il contributo della perfetta sua conoscenza di persone, località e costumi. Durante il combattimento diede prova di serenità e di coraggio, e nell'inseguimento comandò per due giorni l'avanguardia.

Ordine della Corona d'Italia.

CAVALIERI.

GALLI GIOVANNI, tenente del 3° battaglione indigeni.

SANGUINETTI GIOVANNI, tenente addetto al comando delle R. truppe d'Africa e comandante delle bande dell'Ocule-Cusai.

« Chiamati d'urgenza ad Agordat si unirono alla compagnia del capitano Persico e con essa eseguirono una rapidissima marcia non ostante gravi difficoltà di terreno. Giunti la sera del com-

(1) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia.

(2) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia e decorato di due medaglie al valor militare.

battimento, ripartirono il mattino susseguente, raggiunsero l'avanguardia, e si segnarono nell'inseguimento per energia ed intelligenza ».

MOZZETTI ELISEO, tenente medico del 3° battaglione indigeni.

BUCCINO TOBIA, tenente medico del 3° battaglione indigeni.

« Durante e dopo il combattimento attesero con amorevole cura ad apprestare i primi soccorsi ai numerosi feriti nostri e dei nemici ».

BOER AUGUSTO, tenente veterinario addetto al comando delle R. Truppe d'Africa.

« Con pochi uomini di truppa e senza graduati riunì tutti i quadrupedi disponibili nel presidio e riuscì a condurre ad Agordat nella notte dal 19 al 20 dicembre una colonna di munizioni.

« Durante il combattimento coadiuvò efficacemente i due medici nell'apprestare le prime cure ai feriti ».

*Determinazione ministeriale approvata da S. M. in udienza
del 4 febbraio 1894.*

Decorato della medaglia d'oro al valor militare.

GALLIANO cav. GIUSEPPE (1), capitano comandante il 3° battaglione indigeni.

« Diresse con energia, coraggio e slancio esemplari l'attacco delle quattro compagnie che erano ai suoi ordini; respinto le riordinò sollecitamente, le ricondusse all'attacco mettendo in fuga il nemico e riprendendogli quattro pezzi d'artiglieria ».

(1) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia.

Decorati della medaglia d'argento al valor militare.

FORNO cav. LUIGI (1), capitano del 3° battaglione indigeni.

« Gravemente ferito continuò a combattere strenuamente mantenendo, malgrado lo irrompere di forze soverchianti, la propria compagnia al fuoco alla distanza di cinquanta metri dal nemico, finchè cadde colpito da una palla in fronte ».

FRAMARIN ALESSANDRO, capitano comandante lo squadrone Asmara.

« Il 20 dicembre con due plotoni caricò e respinse un partito di cavalleria nemica. Il 21 inviato con due squadroni e colle bande del Barca sulla destra del fiume, rimase sul posto fintantochè fu possibile. Collo squadrone appiedato concorse da prima a trattenere il nemico incalzante e poscia al contr'attacco ed all'inseguimento, segnalandosi per intelligenza, coraggio, calma ed energia ».

VERDELLI cav. VITTORIO, (1) capitano 3° battaglione indigeni.

« Con rara fermezza ed energia tenne a lungo la sua compagnia sotto il fuoco nemico, contribuendo strenuamente a difendere la 1^a batteria; respinto due volte riordinò e ricondusse all'assalto buona parte della sua compagnia, prendendo parte principale al ricupero dei pezzi. Inseguì ostinatamente il nemico fino al cedere del giorno. »

ODDONE LUIGI, capitano 2° battaglione indigeni.

« Sin dal primo periodo dell'azione, di sua iniziativa ed a momento opportuno attaccò il nemico.

Respinto da forze soverchianti, riordinò prontamente la compagnia, la ricondusse all'assalto colle altre compagnie del battaglione nel momento decisivo, cooperando efficacemente alla rotta del nemico, a. quale tolse una mitragliatrice e molti trofei di guerra. »

(1) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia.

NOÈ cav. GIUSEPPE (1), capitano addetto al comando della zona di Cheren.

« Per le sagge disposizioni date prima e dopo il combattimento e segnatamente pel modo esemplare con cui organizzò il servizio di tappa, coadiuvando durante il combattimento, gli ufficiali nel riunire le truppe e dando sempre nobile esempio di calma ed intrepidezza. »

CICCODICOLA cav. FEDERICO (2), capitano comandante la 1ª batteria da montagna.

« Per modo esemplare con cui, con tiri a shrapnel, sosteneva l'attacco dell'ala destra e poscia la ritirata dovuta all'irrompere preponderante dei Dervisci; e, costretto ad abbandonare i pezzi, cooperava validamente a riconquistarli con tutto il materiale della batteria. »

GROSSI cav. GIUSEPPE (2), capitano 2º battaglione indigeni.

« Tenne testa con fermezza alle forze nemiche; colle altre compagnie del battaglione attaccò vigorosamente nel momento decisivo determinando la rotta del nemico, infliggendogli grandi perdite e conquistando trofei, bandiere ed armi. »

COTTA ERMENEGILDO, capitano 4º battaglione indigeni.

« Con rara fermezza ed energia tenne lungamente la sua compagnia sotto il fuoco del nemico con cui venne quasi a contatto; respinto due volte riordinò e ricondusse all'assalto buona parte della sua compagnia, contribuendo efficacemente al ricupero dei pezzi di artiglieria perduti. »

CARCHIDIO-MALAVOLTI cav. FRANCESCO (2), capitano comandante lo squadrone Cheren.

« Per il coraggio, l'energia, la calma e l'intelligenza dimostrata tanto nel disimpegnare il servizio di esplorazione, quanto durante il combattimento nel trattenere, contrattaccare ed inseguire il nemico. »

CATALANO LUIGI, capitano 2º battaglione indigeni.

« Attaccò il nemico con energia; respinto da forze superiori,

riordinò prontamente la propria compagnia e prese parte all'assalto decisivo ed all'inseguimento. »

GIRAUD cav. ORESTE (1), tenente 2º battaglione indigeni.

« Per aver guidato la compagnia che comandava con slancio, proteggendo la estrema destra da un aggiramento del nemico ed avere cooperato efficacemente nel contrassalto generale a ricacciare il nemico, rendendo possibile il ricupero dei quattro pezzi della prima batteria. »

MIANI cav. ANTONIO (1), tenente addetto al comando delle R. truppe d'Africa e comandante le bande del Barca.

« Dal mattino del 15 alla sera del 20 disimpegnò il servizio di esplorazione lontana sulla fronte della posizione di Agordat, prese parte agli scontri d'avanguardia tra le punte estreme dei dervisci e lo squadrone Cheren. Protesse colle bande la ritirata dei due squadroni sotto la protezione del forte, disputando accanitamente il terreno. In ogni occasione diede prova di coraggio, calma ed intelligenza esemplari. »

PENNAZZI LINCOLN, tenente 3º battaglione indigeni.

« Benchè ferito, continuò a combattere strenuamente, mantenendo, malgrado l'irrompere di forze soverchianti la sua mezza compagnia al fuoco alla distanza di 50 metri dal nemico, finchè nuovamente colpito cadde estinto. »

BORRA AUGUSTO, tenente 3º battaglione indigeni.

« Rimasto comandante di compagnia per la morte del proprio capitano e del tenente più anziano, dopo di aver contribuito a mantenere salda la sua truppa nell'accanita difesa dei pezzi, riuscì a riordinarla al fuoco ed all'assalto, contribuendo efficacemente alla ripresa dei pezzi ed all'inseguimento. »

BRIZIO GIOVANNI, tenente 2º battaglione indigeni.

« Come aiutante maggiore seguì sempre il comandante del battaglione in tutte le fasi dell'azione col massimo sangue freddo, adoperandosi a raccogliere sbandati riconducendoli al combattimento. »

« Ferito alla gamba destra rimase col battaglione sino all'ultimo momento e rientrò con esso nel forte. »

(1) Già cavaliere dell'Ordine della corona d'Italia e decorato della medaglia d'argento al valor militare.

(2) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia.

(1) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia

COLMIA-PIASSOTTO GIOVANNI, tenente 3° battaglione indigeni.

« Diede prova di calma, energia e coraggio aiutando il proprio capitano a riordinare la compagnia travolta da un assalto nemico ed a ricondurla al contrassalto. Feritogli due volte il cavallo, fu ucciso all'inizio del movimento in avanti. »

PROFILI FRANCESCO, furiere maggiore 1° batteria da montagna.

« Si distinse per calma, coraggio ed attività durante il combattimento, nel quale rimase ucciso. »

BATTISTONI ANTONIO, furiere 4° battaglione indigeni.

« Ferito ad una gamba da un colpo d'arma da fuoco, continuò a combattere finchè gli mancarono le forze. »

HESSEN AGA IDRIS, jus-basci 2° battaglione indigeni.

« Oltre ad avere con intelligente operosità condotta nel forte di Agordat una carovana di munizioni nel mattino del combattimento, guidò abilmente il suo reparto al fuoco, dando prova di molta arditezza e di molto coraggio. »

EDUK AGA NASSER, jus-basci 3° battaglione indigeni.

« Diede prova di calma e coraggio esemplari durante il combattimento e fu di saldo esempio davanti al nemico. »

CUIRELLA AGA SOLIMAN, jus-basci 3° battaglione indigeni.

« Mantennero un contegno calmo ed energico durante il combattimento in momenti difficilissimi. »

MOAMET AGA HABALI, id. id.

HASSAN AGA MOHAMED, buluk-basci 2° battaglione indigeni.

« Condusse al fuoco con coraggio ed intelligenza gli irregolari Alghedèn, riportando due ferite, una al braccio, l'altra al basso ventre. »

ADAM AGA NASSER, buluk-basci 2° battaglione indigeni.

« Ferito alla mano sinistra da colpo d'arma da fuoco, rimase al suo posto sino alla fine del combattimento; fu tra i primi all'attacco ed all'inseguimento. »

GIAMBARI AGA UALDU', buluk-basci 2° battaglione indigeni.

« Sebbene ferito, continuò a combattere, spiegando grandissimo coraggio all'assalto. »

AHMET AGA ABDU', buluk-basci 4° battaglione indigeni.

« Capo di una pattuglia fiancheggiante, riuscì con molto senno ed esemplare coraggio a proteggere il fianco destro della propria compagnia, mettendo in fuga i numerosi stormi di cavalleria che cercavano di aggarrarla. »

COLDU' FESSAHA', muntaz, 3° battaglione indigeni.

« Ferito nell'incalzare il nemico durante l'inseguimento, continuò a combattere finchè colpito al petto cadde estinto. »

SABATU' COLDU', muntaz 4° battaglione indigeni.

« Ferito da colpo d'arma da fuoco, continuò a combattere. »

TUOLD-MARIAM BURRU, ascari 2° battaglione indigeni.

« Sebbene ferito continuò a combattere, spiegando grandissimo coraggio nell'assalto. »

MOHAMED IDRIS 1°, ascari 1° batteria da montagna.

« Ferito alla coscia continuò a disimpegnare le proprie funzioni di servente N. 1 attorno al pezzo fino a che non venne sostituito in seguito ad ordine del proprio comandante. »

ABNASCIA ADUM, ascari 1° batteria da montagna.

« Servente N. 3, caduto ferito alla coscia, si rialzò per sfondare la carica e continuò a prestar servizio fino al termine del fuoco. »

AMTSA HASSIN, ascari 2° battaglione indigeni.

« Ferito da una palla alla gola, continuò a far fuoco; ferito una seconda volta, continuò a combattere finchè cadde stremato di forze. »

ALI-EGHI IBRAÏM, ascari 2° battaglione indigeni.

« Ferito in una coscia da una palla, seguì a combattere sino al termine dell'azione. »

SALEH OMAR, ascari 2° battaglione indigeni.

« Fu sempre tra i primi nel combattimento; nell'attacco si spinse per il primo contro la linea nemica, animando e chiamando i compagni; nell'inseguimento fu tra i più animosi. »

IBRAÏM MOHAMED, ascari squadrone Asmara.

« Ferito gravemente alla coscia destra continuò a far fuoco col plotone appiedato, dando lodevole esempio ai compagni. »

GANSELLÀ, ascari squadrone Asmara.

« Ferito al braccio sinistro, continuò a far fuoco col plotone appiedato, dando lodevole esempio ai compagni. »

Decorati della medaglia di bronzo al valor militare.

BIANCHINI EDOARDO, capitano comandante la 2^a batteria da montagna.

« Con tiri ben aggiustati della sua batteria preparò dapprima l'attacco dell'ala destra e concorse in seguito efficacemente a rendere possibile il contrattacco su tutta la linea. »

DE-BERNARDIS cav. MICHELE, (1) capitano 4^o battaglione indigeni.

« Spiegò valore ed energia nel mantenere e condurre al fuoco la sua compagnia che per le difficoltà del terreno e per l'irrompere delle masse nemiche sul fronte e sul fianco avea dovuto ripiegare. »

CASTELLO ANDREA, tenente squadrone Asmara.

« Per la calma ed energia dimostrata durante il combattimento dello squadrone al confluente dell'Achermannà nel Barca il giorno 20 e per prova di valore durante il contrattacco e l'inseguimento del giorno 21. »

MAGNAGHI ERMENEGILDO, tenente 2^o battaglione indigeni.

« Per la calma ed il coraggio addimosttrato nel condurre al fuoco la propr'a mezza compagnia, lanciandola opportunamente all'assalto e riordinandola poscia sotto il fuoco nemico in modo da poterla condurre nuovamente al combattimento. »

OLIVARI cav. EMILIO, (1) tenente 2^o battaglione indigeni.

« Per l'intelligenza dimostrata nell'assumere in Sciaglet informazioni sul nemico, e per la parte presa al combattimento di Achermannà e a quello del Damtai dove si distinse per slancio ed intrepidezza nel comandare la sua mezza compagnia. »

MASOTTO UMBERTO, tenente 1^a batteria da montagna.

« Per il contegno coraggioso e la calma dimostrata nel condurre la propria sezione durante il combattimento del Damtai, e per i molteplici tentativi fatti sotto il fuoco nemico per trarre in salvo un pezzo d'artiglieria. »

(1) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia.

GRAMPA RICCARDO, (1) tenente 3^a battaglione indigeni.

« Diede prova di calma, energia e coraggio aiutando il proprio capitano a riordinare la compagnia travolta da un assalto nemico, a riportarla al contrassalto ed a inseguire il nemico. »

VOLPICELLI UMBERTO, tenente 4^o battaglione indigeni.

« Pel coraggio e la fermezza esemplare dimostrata nel trattenere e riunire a brevissima distanza dal nemico, che col suo fuoco infliggeva gravi perdite, i propri dipendenti, che, sopraffatti dal numero, avevano dovuto ripiegarsi, e per avere col l'esempio ricondotti i suoi brillantemente a l'attacco. »

LO CASALE VINCENZO, tenente 2^o battaglione indigeni.

« Per avere col l'esempio eccitato i suoi soldati al combattimento riuscendo in breve tempo a ricacciare i nemici dalle posizioni che già avevano occupate. »

BODRERO ALESSANDRO, tenente 4^o battaglione indigeni.

« Pel coraggio e la fermezza dimostrata nel trattenere e riunire a brevissima distanza dal nemico, che col suo fuoco infliggeva gravi perdite, i propri dipendenti, che, sopraffatti dal numero, avevano dovuto ripiegarsi; e per avere col l'esempio ricondotti i suoi brillantemente all'attacco. »

BONORA UGO, tenente 3^o battaglione indigeni.

« Come aiutante maggiore del battaglione misto si adoperò con valore ed energia a riunire e spingere al fuoco i dispersi; prese parte brillantemente all'attacco, alla ripresa dei pezzi e all'inseguimento. »

MANGIAGALLI MICHELE, tenente 4^o battaglione indigeni.

« Pel valore e l'energia dimostrata nel mantenere al fuoco la sua mezza compagnia in momento difficilissimo, non ritirandosi che in seguito a ferita riportata alla spalla sinistra. »

FRIZZZI PIETRO tenente 2^o battaglione indigeni.

« Diede prova d'intelligenza e di calma nel contrattaccare la linea nemica colla sua mezza compagnia, e di lodevole slancio durante tutta l'azione. »

(1) Già decorato della medaglia di bronzo al valor militare.

PAVONI cav. ALESSANDRO, (1) tenente addetto al comando delle R. truppe d'Africa.

« Durante le operazioni contro i dervisci fu addetto al comandante delle truppe come ufficiale d'ordinanza; d'impegnò lodevolmente tutte le incombenze che gli furono affidate in aiuto del capo di stato maggiore. Durante il combattimento recò ordini verbali in parecchi punti della linea, dando prova di coraggio e sangue freddo e d'intelligenza. »

DEMARCHI ERNESTO, tenente 4° battaglione indigeni.

« Dopo aver contribuito efficacemente a mantenere e condurre al fuoco la sua compagnia, rimastone separato da una punta nemica, con molta energia raccolse a sé sbandati, si riunì al resto del battaglione e contribuì alla ripresa dei pezzi ed all'inseguimento. »

DE DOMINICIS GIUSEPPE, tenente squadrone Asmara.

« Si segnalò durante il servizio di esplorazione lontana, e nel combattimento del 21 per coraggio ed energia. »

ROVERSI RICCIOTTI, tenente squadrone Asmara.

« Quale comandante dei due plotoni muletti nel combattimento di ritirata dei due squadroni di cavalleria dalla destra del Barca verso il forte, si segnalò per coraggio e sangue freddo. Diede nuovamente prova di valore durante il contrattacco e l'inseguimento eseguito da tutte le truppe. »

MANFREDINI MARZIO, tenente 2° batteria da montagna.

« Diresse con calma ed intelligenza il fuoco della sua sezione, seppe sempre scegliere il bersaglio più opportuno e regolare il tiro in modo da ottenere il maggiore risultato. »

BENINCASA FRANCESCO, tenente 2° battaglione indigeni.

« Spiegò attività ed intelligenza nella esecuzione delle difese accessorie presso il forte di Agordat; nel combattimento si distinse per slancio e sangue freddo. »

DELLA CHIESA DELLA TORRE FEDERICO, tenente 2° battaglione indigeni.

« Trovandosi colla propria mezza compagnia in sostegno e visto che il nemico, straordinariamente superiore in numero, avvolgeva,

protetto dal terreno, la sinistra dell'altra mezza compagnia, di propria iniziativa, con slancio non comune, lo attaccò obbligandolo a retrocedere e spiegò poscia la massima eneagia nel riordinare la truppa sotto il fuoco. »

GIANNINI CARLO, tenente 1° batteria da montagna.

« Comandò con calma ed intelligenza la propria sezione seriamente impegnata, riuscì coll'energia e coll'opera sua a montare i due cannoni sui muli della sezione e si decise soltanto a lasciarli sul campo quando scariche intense e vicine gli uccisero un mulo, ne ferirono mortalmente un altro e gli fecero cadere cinque serventi. »

« Ritornò col capitano al ricupero dei pezzi, coadiuvandolo efficacemente a riunire gli ascari ed i quadrupedi necessari. »

VIBI ARNALDO, tenente 2° batteria da montagna.

« Diresse con calma ed intelligenza il fuoco della sua sezione, seppe sempre scegliere il bersaglio più opportuno e regolare il tiro in modo da ottenere il miglior risultato. »

PINI CESARE, tenente 2° battaglione indigeni.

« Diede prova d'intelligenza e di grande slancio nel contrattacco la linea nemica colla sua mezza compagnia, nel qual momento ebbe la cavalcatura ferita di palla in fronte e strappò di sua mano ad un dervisc' la prima bandiera fra quelle conquistate dalla compagnia. »

BARBARO GAETANO, tenente veterinario addetto al comando delle R. truppe d'Africa.

« Sostituì nel comando di un plotone un ufficiale ammalato durante il servizio d'esplorazione. In seguito mantenne anche il comando di un plotone durante il combattimento del 21 e si comportò lodevolmente. Dopo il combattimento coadiuvò efficacemente i due ufficiali medici nell'apprestare le prime cure ai feriti. »

VERDEROSA ERNESTO, furiere maggiore 2° battaglione indigeni.

« Si distinse per calma, coraggio ed attività durante il combattimento. »

BADERNA POMPEO, furiere maggiore 3° battaglione indigeni.

« Spiegò valore ed energia nel riunire e ricondurre al fuoco

(1) Già cavaliere dell'Ordine della Corona d'Italia.

i dispersi. Contribui all'attacco col fuoco e poscia all'inseguimento ».

MENEGON PAOLO, furiere 2° battaglione indigeni.

« Diede prova di coraggio ed intelligenza durante il combattimento ».

MADONNA NICOLA, furiere 2° battaglione indigeni.

« Diede prova d'intelligenza, di calma, di coraggio e slancio durante il combattimento ».

BENVENUTI NICOLA, furiere 2° battaglione indigeni.

« Dimostrò intelligenza, coraggio ed energia nel comandare il suo plotone ».

CASTELLANI LORENZO, furiere 3° battaglione indigeni.

« Mantenne contegno calmo ed energico durante il combattimento ».

PARTIGIANI GIOVACCHINO, furiere 4° battaglione indigeni.

« Spiegò calma, coraggio ed energia durante il combattimento, prestando così valido aiuto al proprio comandante di compagnia ».

CARCANO GIUSEPPE, furiere squadrone Asmara.

« Comandante di un plotone, dimostrò molta calma ed energia durante il combattimento ».

DE ANGELIS LUIGI, sergente 3° battaglione indigeni.

« Coadiuvò energicamente il tenente Borra a riordinare la compagnia respinta ed a ricondurla per ben due volte all'assalto, dopo la morte del capitano ».

TOSONE MODESTINO, sergente squadrone Asmara.

« Comandante di uno dei plotoni destinati a coprire la ritirata dei due squadroni dalla destra del Barca verso il forte, diede prova di coraggio e di sangue freddo. Nella stessa qualità diede prova di valore col plotone appiedato durante il combattimento e l'inseguimento ».

MAFFI MAURIZIO, sergente squadrone Cheren.

« Si segnalò per slancio e coraggio nello scontro di Achermannà e nel contrattacco generale del 21 ad Agordat, dando notevole esempio di calma e di coraggio ».

FANTONI GIOV. BATTISTA, caporale trombettiere 2° battaglione indigeni.

« Durante tutto il combattimento si comportò sempre con calma e coraggio esemplar. Fu leggermente ferito alla fronte ».

DAKIN aga BAREK, bulùk-basci 2° battaglione indigeni.	} « Guidarono al fuoco il loro bulùk con coraggio esemplare ».
ABDÙ aga ADAM, id. id.	

« Guidarono al fuoco i loro bulùk con coraggio esemplare ».

FAD-EL-MULA aga GAZBEL, bulùk-basci 2° battaglione indigeni.

« Guidò al fuoco il suo buluk con coraggio esemplare. Fu ferito ad una gamba ».

MOHAMED aga SAID, bulùk-basci 2° battaglione indigeni.

« Spiegò coraggio e slancio esemplari durante il combattimento; sotto il fuoco intenso traduceva e spiegava alla truppa gli ordini degli ufficiali ».

MOHAMED ADUM' aga SCIAFFAL, bulùk-basci 3° battaglione indigeni.

« Dimostrò coraggio e saldezza esemplari davanti al nemico in momenti difficili ».

NUR aga AHMED, bulùk-basci 3° battaglione indigeni.

« Dimostrò coraggio ed energia notevoli durante il combattimento in momenti difficili ».

BAKIT aga MUSSA, bulùk-basci squadrone Cheren.

« La notte del 20 dicembre si recò solo, per ordine del proprio comandante fino a pochi passi dell'accampamento dei dervisci in Achermannà, con manifestò pericolo di esser fatto prigioniero od ucciso ».

IL NOSTRO REGOLAMENTO DI ESERCIZI PER LA FANTERIA E QUELLO DELL'ESERCITO FRANCESE

Un confronto fra il nostro regolamento di esercizi e quello dell'esercito francese ci è parso non dovesse riuscire lavoro sterile, quando si fosse cercato di penetrare nello spirito onde sono animati.

Donde questo breve scritto. Sono poche note alla buona, senza alcuna pretesa, nelle quali, dopo un riassunto del regolamento francese, ci limitiamo a toccare solamente alcune delle tante questioni che meriterebbero di essere svolte con ampiezza assai maggiore.

I.

Il titolo I (Basi dell'istruzione), presenta alcune definizioni e descrive la composizione di un reggimento, stabilisce la responsabilità, i doveri e le attribuzioni di ciascun grado, svolgendo così un argomento che presso di noi è trattato nel regolamento d'istruzione e di servizio interno.

Ai comandanti di compagnia si lascia molta libertà di azione nella istruzione di tutti i loro dipendenti, sino a che le compagnie siano riunite per la scuola di battaglione.

A cura del capitano è fatta l'istruzione dei sottufficiali, dei caporali, degli allievi caporali e delle reclute. Così il regolamento francese sancisce un principio che ai troppo caldi ammiratori del buon tempo antico parve una mezza rivoluzione, quando fu promulgato anche da noi.

Nel titolo II (Scuola del soldato) s'insegnano i movimenti elementari senz'armi e i movimenti con l'arma. Nel maneggio d'arma le posizioni principali sono: il *portat-arm* (simile al *fianc'arm* della nostra cavalleria), il *pied'arm* che è posizione di riposo, l'*arma in spalla*, il *presentat'arm* (verticale).

Ciò che costituisce una differenza notevole fra il maneggio d'arma in Francia e da noi, è che in Francia non soltanto tutti i movimenti per passare da una all'altra di tali posizioni, che diremo principali, sono eseguiti con un comando di esecuzione e una scomposizione in tempi, ma sono eseguiti in tal modo anche alcuni movimenti secondari, come mettere e levare la baionetta: altri movimenti secondari hanno un comando d'esecuzione e non una scomposizione in tempi (*formare e rompere il fascio*); due movimenti soltanto (*l'arme à la bretelle*, *l'arme à volonté*, il primo corrispondente al nostro *brucc'arme*) sono eseguiti senza comando d'esecuzione e senza scomposizione in tempi.

All'istruzione individuale fa seguito la scherma di baionetta, sulla quale sorvoliamo per dare un breve cenno della successiva parte *Istruzione del tiratore*.

Questa parte è coordinata all'istruzione sul tiro. In questa istruzione non è detto nulla di tutto ciò che si riferisce alla scuola di puntamento: la quale è trattata invece nel regolamento di esercizi.

La fanteria francese adopera i seguenti fuochi.

1° *Fuochi a volontà e fuochi a salve*. La celerità di tiro non è determinata.

2° *Fuoco accelerato*, a caricamento successivo: la celerità dev'essere spinta sino a fare 12 colpi al minuto.

3° *Fuoco a ripetizione*; il quale può essere eseguito o a *volontà*, procurando di vuotare il serbatoio (otto cartucce) in 30" e continuando a sparare a caricamento successivo fino al comando *cessate il fuoco*, o a anche *a salve*, facendo otto salve in un minuto e proseguendo, se occorre, a sparare a comando col caricamento successivo.

Se confrontiamo queste disposizioni alle nostre, risulta che in Francia non si è posto alcun limite nella celerità del fuoco a volontà, si è stabilita una celerità maggiore per il tiro accelerato con caricamento successivo e nel tiro a ripetizione non si vota che una sola volta il serbatoio (per effetto della costruzione dell'arma).

Nell'istruzione individuale è compresa l'istruzione della squadra (otto o dodici uomini) così per l'ordine chiuso come per l'ordine sparso. In tale istruzione s'insegna alla truppa una parte dei movimenti, che noi abbiamo messo nell'istruzione del plotone. Vi è anche in Francia un'istruzione di plotone, come breve premessa all'istruzione di compagnia, e in tale istruzione di plotone si completa quell'insegnamento intermedio, che è necessario per passare dall'istruzione individuale a quella di compagnia.

Circa l'istruzione della squadra in ordine chiuso accenniamo appena a queste poche differenze, che non ci pare inutile di segnalare:

i cambiamenti di direzione della squadra in linea da ferma son fatti successivamente; cioè l'uomo al perno si volta di fianco e gli altri successivamente, per la linea più breve, si portano all'altezza di esso sulla nuova fronte;

nei cambiamenti di direzione marciando, eseguiti per conversione, l'ala marciante non aumenta la lunghezza del passo;

i cambiamenti di direzione marciando possono essere eseguiti anche successivamente, come abbiamo accennato per il movimento da fermo.

Questi movimenti successivi da fermo o in marcia

corrispondono a quelli che si avrebbero da noi, comandando prima *fianco destro* o *sinistro* e poi *plotone in linea a sinistra* o *a destra*.

Circa l'istruzione in ordine sparso, troviamo nel regolamento francese un'avvertenza di cui v'è l'analoga nel regolamento nostro: e cioè che tanto nell'istruzione individuale come nell'istruzione dei riparti, si devono terminare gli esercizi in ordine sparso con alcuni movimenti in ordine chiuso « allo scopo di mantenere i soldati nell'abitudine d'ordine e di disciplina indispensabili alla coesione ».

Una differenza che ci occorre di far notare, per quanto dovremo dire in seguito, è che mentre il nostro regolamento stabilisce come *ordinaria* la catena in cui ogni uomo occupa un passo della fronte e considera come *rada* la catena in questo intervallo sia maggiore, nel regolamento francese non è fatta questa distinzione, ed è detto che volta per volta s'indichi l'intervallo da prendere.

Nei fuochi di squadra è ammesso un fuoco a volontà con cartucce contate (tre). Notiamo che secondo il regolamento francese la squadra in catena non può eseguire fuochi a salve, essendo prima necessario che il caporale la faccia serrare per una o due righe chiuse.

Alla parte che insegna il meccanismo di movimento della squadra segue l'applicazione di tale meccanismo al terreno.

Diretta dagli ufficiali della compagnia, questa istruzione è eseguita in terreni differenti per quanto è possibile. Il nemico v'è sempre rappresentato con soldati anziani, la posizione è talvolta segnata con spari a polvere.

Un complesso di norme analoghe a quelle che il nostro regolamento svolge nel capitolo *ostacoli e ripari del terreno*, servono di guida a questo insegnamento.

« L'arte di utilizzare il terreno non è che un mezzo; il vero scopo del combattimento è di far subire all'avversario le più considerevoli perdite; di sormontare le resistenze a qualunque costo e di assicurarne il successo.

« Una fanteria brava ed energicamente comandata può

444 IL NOSTRO REGOLAMENTO DI ESERCIZI PER LA FANTERIA

« marciare sotto il fuoco più violento, anche contro trincee
« ben difese e impossessarsene.

« L'istruttore deve stabilire come principio assoluto che
« il soldato non deve mai valer-i di un riparo che gl'im-
« pedisca fare uso del suo fuoco e di portarsi facilmente
« innanzi » (N. 375, 376 e 381).

All'esecuzione dei fuochi si ponga la massima cura e si esiga dal soldato la stretta osservanza di queste norme: non caricar mai l'arma e non lasciare cartucce nella canna che nel momento di iniziare il fuoco; non aprire il serbatoio che all'ordine del capo; non cominciare il fuoco se non quando è dato l'ordine e non bruciare che il numero di cartucce prescritto « giacchè la riuscita è per quella truppa « che sa meglio conservare il suo fuoco per il momento favorevole, stancare il nemico e trascinarlo a sprecare le sue « munizioni: un consumo prematuro di cartucce mette una « truppa alla mercè dell'avversario; dirigere unicamente i propri colpi sull'obiettivo indicato, giacchè un fuoco concentrato produce nella linea avversaria dei vuoti che impressionano e affievoliscono il nemico, mentre un fuoco disseminato su tutta la fronte è impotente; prendere con cura l'alzo prescritto; caricar presto, ma puntare attentamente, perchè un fuoco male aggiustato è senza effetto, per quanto nutrito esso sia; smettere di tirare nel momento medesimo in cui l'ordine di cessare il fuoco è dato (N. 383).

Circa l'impiego dei fuochi è stabilito che il fuoco a volontà e il fuoco a cartucce contate siano impiegati in massima alle piccole distanze dai 700 ai 400 metri; quando il fuoco a volontà non dev'essere intenso, vi siano adoperati i migliori tiratori soltanto.

Il fuoco accelerato a caricamento successivo ed il fuoco a ripetizione sono impiegati alle piccole distanze, nel momento decisivo dell'azione.

Contro bersagli molto vulnerabili può convenire di tirare anche al di là di 1200 metri; e in tali circostanze può convenire anche il fuoco a ripetizione, a salve od a volontà,

quando il bersaglio molto vulnerabile non sia in vista che momentaneamente.

Il Titolo II termina con alcune appendici: istruzione per montare, smontare e conservare il fucile e il revolver; puntamento e tiro col revolver; sonerie; impiego del fischietto e della tromba.

Di queste appendici ci contentiamo di aver fatto cenno soltanto. Notiamo che del fischietto sono dotati i soli comandanti di compagnia, i quali se ne servono: negli esercizi e nel combattimento per chiamare l'attenzione degli uomini; e inoltre nel combattimento quando per la prossimità del nemico, non convenga fare uso della tromba, come per esempio in una marcia di notte o attraverso un bosco per dirigere gli uomini, in un bivacco per fare prendere le armi in caso di allarme, in una imboscata per dare il segnale d'attacco, ecc.

* *

Il Titolo III (scuola di compagnia) è diviso in due parti: la prima riguarda l'ordine chiuso, la seconda l'ordine sparso.

Le formazioni della compagnia in ordine chiuso sono:

la linea spiegata — per le riviste e le manovre;

la colonna di compagnia, corrispondente alla nostra colonna — per le riviste, per le manovre e per l'adunata;

la colonna a distanza intera — come formazione di manovra, di sfilamento e di marcia.

la colonna per quattro — per la manovra e per la marcia.

Nelle evoluzioni della compagnia si fa anche uso della *colonna per fianco*, corrispondente ai nostri plotoni affiancati.

Questa trattazione sul regolamento francese è assai prolissa; ciò non soltanto per il fatto che lo avere una formazione normale di più (colonna a distanza intera) obbliga a descrivere i movimenti necessari per passare da questa a ognuna delle altre ed inversamente, ma anche perchè di

tutti i movimenti il regolamento dà una minuta descrizione sul sistema seguito dal regolamento nostro antecedente al provvisorio ed all'attuale del 1892. ¶

Quando si marcia in vicinanza del nemico e la larghezza della strada sia sufficiente, si diminuisce la profondità della colonna formandola per sei o per otto. La colonna per sei si ottiene mettendo per quattro i tre primi plotoni della compagnia e disponendo il quarto accanto ad essi su due righe, quella per otto affiancando le due mezze compagnie o affiancando i plotoni in ciascuna mezza compagnia.

Ed eccoci all'ordine sparso della compagnia, al quale il regolamento francese dedica non meno di sessanta pagine.

L'insegnamento dei modi di combattere della compagnia è fatto da prima in piazza d'armi, per quanto riguarda il meccanismo dei movimenti ed anche per quanto si riferisce alla funzione dei vari scaglioni nei quali una compagnia si suddivide. Quindi è fatta su terreno vario, da prima contro nemico segnato poi contro nemico rappresentato.

Come norme per il comandante di battaglione nel pronunciare i suoi giudizi nelle esercitazioni a compagnie contrapposte, sono date queste indicazioni.

« Il fuoco è inefficace quando è eseguito con precipitazione
« e senza tener conto delle distanze e degli obbiettivi.

« L'attacco di fronte contro una truppa in posizione che
« fa fuoco, deve considerarsi come respinto se la truppa
« che lo esegue s'avanza allo scoperto, in un ordine troppo
« compatto, o se la sua formazione non le permette di fare
« buon uso dei suoi fuochi o, ancora, se questa truppa è
« troppo disseminata e manca di coesione.

« La truppa attaccante è, al contrario, considerata come
« vittoriosa se è ben disposta e ben sostenuta, se fa un
« impiego giudizioso del suo fuoco e combina i suoi attacchi
« in modo da assicurarsi la superiorità del numero sul
« punto decisivo.

« Una truppa che resta senza riserve o che s'impegna
« prematuramente, che estende troppo la sua fronte, che
« non si cura di esplorare o di coprire i suoi fianchi o che

« non si collega con le truppe vicine commette un errore
« (N. 189). »

Su queste norme poche osservazioni di volo. Come principi generali, possono essere accettate. Ma a chi è abituato a vedere nel regolamento nostro quella logica progressione di norme tattiche gradualmente ampliandosi dal plotone alla compagnia su su fino ai maggiori riparti, fa un effetto strano che nello esporre l'azione di una compagnia si allarghi così la cerchia delle considerazioni tattiche, da parlare di punti decisivi, di attacchi combinati in modo da assicurarsi la superiorità del numero su tali punti, ecc., da accennare insomma a norme, che, buone forse pei massimi riparti, sono assolutamente fuor di posto trattando della compagnia.

Nella formazione di combattimento la compagnia si ripartisce in catena e sostegno se inquadrata; in catena, sostegno e riserva se isolata.

La compagnia inquadrata si spiega su di una fronte proporzionata al suo effettivo, in base al criterio che 200 uomini occupino una fronte di 150 metri. In catena son distesi, secondo i casi, uno, due o tre plotoni; il sostegno si colloca in massima a un 200 metri dalla catena.

La compagnia isolata dispone generalmente un plotone in catena, uno in sostegno e due in riserva, tenendo il sostegno a 200 metri dalla catena, la riserva a 150 metri dal sostegno.

Nella marcia di avvicinamento al nemico, il movimento della catena e quello delle parti retrostanti devono essere abitualmente simultanei: quando il fuoco comincia, devono essere successivi. Se è necessario avanzare a sbalzi, le frazioni che fanno i singoli sbalzi non devono essere inferiori ad un plotone e in modo che nella compagnia non abbiano più di due scaglioni.

Il rinforzo della catena si fa o prolungandone la fronte o frammischando i riparti nuovi giunti con quelli che erano già sulla catena; in quest'ultimo caso i graduati delle unità frammischiate si ripartiscono tra loro il comando.

Questo circa il meccanismo. Quanto alle modalità di combattimento, ci occorre di dare un più diffuso cenno, tanto più che in esse vediamo una tendenza, già altrove accennata; cioè quella di voler fare della grande tattica con delle piccole unità.

Le modalità d'azione della compagnia variano secondo che essa è inquadrata o isolata, e secondo che la sua azione debba essere offensiva o difensiva.

« In tutti i casi la ferma volontà di vincere è la prima « garanzia di successo (N. 256). »

Nel trattare dell'azione della compagnia nell'offensiva, il regolamento comincia col porre come principio che « soltanto l'offensiva permette di ottenere risultati decisivi. « Questo principio deve servire di base all'educazione militare e di guida negli esercizi e nelle manovre. (N. 257).

Nel combattimento offensivo la compagnia inquadrata si avvicina al nemico in quella formazione che il terreno consiglia come più conveniente. Quando il fuoco nemico richiede di prendere formazione di combattimento, si comincia col distendere in catena quel tanto che è necessario; ma tosto che l'azione si trovi seriamente impegnata, non si deve esitare a mettere in linea il numero di fucili necessario per assicurarsi la superiorità del fuoco.

Con l'avvicinarsi al nemico il passaggio dall'ordine chiuso all'ordine sparso si fa gradualmente.

Fra 1400 e 1200 metri i riparti destinati a formare la catena si scindono in mezzi plotoni, fra 1200 e 1000 in squadre, fra 1000 e 800 metri le squadre si stendono in catena.

Il fuoco s'inizia verso i 700 metri, quando ciò sia necessario per seguitare ad avanzarsi: tuttavia, sempre che il terreno permetta, bisogna avvicinarsi al nemico quanto più è possibile senza tirare.

Fra 700 e 400 metri facendo fuoco, la catena si avvanza con energia di posizione in posizione: il sostegno si avvicina sempre più alla catena. Verso i 400 metri tutta la compagnia è sulla linea di fuoco. Allora, rinforzata all'occorrenza da

una parte della riserva, essa continua ad avanzare a sbalzi, successivi di 50 metri o tutta in una volta; e giunta a 250 o 200 metri dal nemico, innasta la baionetta e concentra il suo fuoco accelerato a caricamento successivo sul punto d'attacco. Se per effetto di questo fuoco il nemico non si ritira, la compagnia fa un altro sbalzo ed eseguisce il fuoco a ripetizione dopo di che dà l'assalto, con l'intervento della riserva che la spinge innanzi.

Se l'assalto riesce, s'insegue il nemico col fuoco; se non riesce, la compagnia, raccoltasi, si prepara ad un nuovo attacco « perchè è sempre preferibile di marciare avanti; la « ritirata per quanto rapidamente eseguita, è sempre il movimento che espone la truppa alle perdite più considerevoli » (N. 265).

Circa l'azione della compagnia isolata, il regolamento premette che « generalmente su ogni posizione esiste un punto « la cui occupazione assicura o facilita il possesso di tutta la « posizione, sia perchè esso domina il terreno della difesa, « sia perchè tien sotto la sua azione la linea di ritirata del « difensore, sia perchè, infine, si trova nella direzione per « la quale questo può ricevere dei rinforzi; questo punto, « vera chiave della posizione, dev'essere ricercato con cura « fin dal principio » (N. 267).

La compagnia isolata, anche attaccando il nemico di fronte, può impiegare una parte delle sue forze in un attacco di fianco: questi due attacchi devono essere simultanei e condotti con pari energia. La catena è incaricata dell'attacco di fronte, il sostegno protegge il fianco ed appoggia l'attacco di fronte; la riserva, secondo i casi, fa un attacco di fianco o concorre all'attacco diretto.

Nel momento dell'assalto una porzione della riserva è tenuta fuori dell'azione, destinata a tener testa a un contrattacco o a proteggere un'eventuale ritirata. In caso di necessità assoluta, il capitano non esita ad impiegare la riserva tutta intera per assicurare il buon successo (N. 273).

Nel dare le norme per l'azione difensiva, il regolamento premette come principio che « la difensiva trae la sua forza

« principale dal fuoco e dal giudizioso impiego del terreno.
 « Come principio l'ipotesi di una difesa passiva si deve
 « assolutamente scartare. La difesa attiva, la sola a cui si
 « deve mirare, non deve cercare nella scelta del terreno
 « *et dans sa situation d'attente* che un sovrappiù di forza
 « e il mezzo di attirare il combattimento su una posizione
 « che essa conosce: e ciò allo scopo di potere colpire il
 « nemico con maggior sicurezza e nelle migliori condi-
 « zioni » (N. 277).

Lo scaglionamento delle forze della compagnia inquadrata è nella difensiva quel medesimo, in generale, che si è visto per l'azione offensiva. Tuttavia è vantaggioso, per assicurarsi la superiorità del fuoco o per estendere la propria fronte, di aver fin dal principio tre plotoni in catena ed uno in sostegno. La fronte può essere portata fino a 200 metri.

Il fuoco nella difensiva si apre fin dal momento in cui esso può essere efficace; i migliori tiratori dirigono il fuoco sui capi dell'attaccante.

Quando il nemico arriva a circa a 400 metri dalla posizione, il sostegno si trova, in massima, già tutto sulla linea di fuoco. La difesa aumenta in seguito il suo fuoco mercè l'intervento delle compagnie di riserva del battaglione. I contrattacchi sono eseguiti dalle compagnie di riserva.

Circa l'azione difensiva della compagnia isolata, troviamo, analogamente a quanto abbiamo già osservato per l'azione offensiva, una serie di norme assolutamente sproporzionate alla forza dell'unità. Si parla di avanslinea (posti avanzati) da stabilire sul davanti della posizione per ingannare il nemico e ritardare la sua marcia; di imboscate di parte dei difensori da prepararsi fuori della posizione sui fianchi della linea di marcia dell'attaccante, di disposizioni della riserva intesa a proteggere le ali; di contrattacchi da eseguirsi dalla riserva sui fianchi dell'attaccante o contro i punti deboli della fronte nemica, quando questa sia troppo estesa; di ritirate fatte sotto la protezione di una parte

della riserva, già precedentemente stabilita in posizione verso una delle ali; di ritirate fatte di posizione in posizione ecc. Vi sono insomma delle norme le quali, quando anche possano essere accettabili come principi generali, danno luogo all'artificiosità e allo sminuzzamento delle forze quando si vogliano applicare senz'altro all'azione di una piccola unità qual'è una compagnia.

Quanto all'impiego dei fuochi, ecco che cosa è detto nella scuola di compagnia.

L'impiego dei fuochi è differente secondo che le truppe sono impegnate in un combattimento offensivo e difensivo.

Nel primo caso si apre il fuoco quando esso possa riuscire efficace. Nel secondo lo si inizia tosto che il nemico possa essere vulnerabile. Nella difensiva se la quantità di cartucce è abbondante, si dà al fuoco tutta la sua intensità fin dal principio (N. 292).

In massima il comandante del battaglione non fa che indicare l'obbiettivo da raggiungersi; occorrendo, indica dove si debbano concentrare i fuochi. I comandanti di compagnia indicano i bersagli e la specie di fuoco; i comandanti di plotone designano i punti da mirarsi e gli alzi occorrenti.

I fuochi, come si è altrove accennato, possono essere: a salve a caricamento successivo o a ripetizione; a volontà; a cartucce contate; accelerato a caricamento successivo; a ripetizione.

Ai fuochi a salve si attribuisce il vantaggio che facilitano di regolare il consumo delle munizioni, che tengon meglio la truppa nella mano dei capi, che facilitano il concentramento dei fuochi e permettono di rettificare il tiro con la osservazione dei punti di caduta. Le salve non sono mai fatte per ripartì superiori al plotone.

L'impiego del fuoco a salve è limitato: esso non può essere efficace se non quando gli uomini conservino la calma necessaria per essere attenti ai comandi. Trova impiego specialmente quando il nemico in formazioni compatte presenti momentaneamente obbiettivi favorevoli. Le salve a ripeti-

zioni sono giustificate alle medie, ed anche alle grandi distanze, contro bersagli in movimento che non rimangono in vista se non breve tempo.

I fuochi a salve possono essere spinti fino a 2000 metri.

Il fuoco a cartucce contate ed il fuoco a volontà sono più difficili ad essere regolati che non i fuochi a salve. Si eseguono specialmente alle distanze in cui le traiettorie sono sufficientemente tese, quando cioè un errore sulla stima della distanza influisce poco sui risultati del tiro.

Il fuoco accelerato a caricamento successivo ed il fuoco a ripetizione sono impiegati nel momento decisivo di un'azione. Si eseguono anche, qualunque sia la distanza, tutte le volte che il nemico presenti momentaneamente obbiettivi molto vulnerabili. Il fuoco a ripetizione non comincia se non quando è ordinato dagli ufficiali.

In fondo al titolo III, oltre ad alcune norme speciali per l'azione della fanteria contro la cavalleria e contro l'artiglieria, ne sono date altre circa l'attacco e la difesa di strette, boschi e luoghi abitati.

Queste norme — e specialmente quelle relative ai combattimenti di località — stanno qui appiccate un po' a forza, perchè sono principi generali che si applicano tanto alla compagnia che ad unità maggiori, forse meglio a queste che a quella. Ci limitiamo ad accennarle soltanto senza prenderle in esame; così pure faremo per le operazioni di notte messe nel successivo titolo IV, e così pure per le norme circa il combattimento della divisione svolte nel titolo V. Ciò perchè tutto questo forma materia presso di noi delle *Norme generali per l'impiego delle tre armi nel combattimento*, e noi allungheremmo di troppo il presente scritto ed usciremmo dal compito modesto che ci siamo proposto, se volessimo prendere ad esame anche queste ultime.

(Continua)

E. B.

NOTIZIE POLITICO-MILITARI ITALIANE

Tutto l'interesse politico-militare della quindicina è concentrato in quanto avvenne nei due rami del Parlamento.

Questo si riaprì il giorno 20. L'aspettazione era grandissima. Si sapeva esservi un'ottantina di interrogazioni e interpellanze, fra cui una presentata dai deputati socialisti, colla quale chiedevano che il Ministero sia posto in istato d'accusa per violazione dello statuto.

L'ordine del giorno alla Camera recava: comunicazioni del governo. L'on. Crispi, presidente del Consiglio, pregò la Camera di stabilire pel giorno 21 l'esposizione finanziaria e per un altro giorno lo svolgimento delle interpellanze relative ai dolorosi fatti verificatisi in questo ultimo periodo di tempo.

A questo punto s'ingaggiò una viva discussione che degenerò in tumulto. L'on. Imbriani e i deputati socialisti volevano che la discussione delle interpellanze cominciasse immediatamente, e non ottenendolo, diedero in escandescenze che obbligarono il presidente della Camera a sospendere la seduta.

Da questa prima discussione apparve l'intenzione del gruppo socialista di staccarsi dall'estrema sinistra e di agire separatamente dentro e fuori della Camera; apparve pure che su questioni riferentisi al mantenimento dell'ordine il Ministero è sicuro di avere l'appoggio di una grande maggioranza.

Nella seduta del 21, una domanda dell'on. Cavallotti, relativa al verbale della seduta precedente, diede occasione all'on. Crispi di fare importanti dichiarazioni relative allo stato d'assedio al carattere dei moti che lo necessitarono e alle intenzioni dei promotori.

I decreti emessi per la Sicilia e la Lunigiana (disse l'on. Crispì) non sono fuori della legge. Quando occorre proclamare lo stato d'assedio, perfino la repubblica romana e la repubblica toscana l'hanno

fatto, nè fu mai chiesto al potere esecutivo di convertire in legge quei suoi decreti, perchè essi rientravano nella facoltà del potere esecutivo.

Molte volte si discusse su tale argomento nella Camera subalpina e in quella italiana, ma fu sempre deciso che il potere esecutivo avesse la facoltà di stabilire lo stato d'assedio.

Qui l'on. Crispi ricordò fra gli altri esempi quello dei fatti di Aspromonte e avendo qualcheduno osservato che le circostanze erano differenti, il presidente del Consiglio ripigliò: « La differenza è questa: il movimento del 1862 era diretto a costituire l'Italia, quello del 1893 era diretto a disfatta. Penetrando nella coscienza ingenua di cortadini laboriosi e sobri si disse loro che il governo nazionale era un nemico; si spinsero ai saccheggi e agli incendi. Dall'isola da cui era partito il moto per l'unità, si voleva far partire il moto per la dissoluzione ».

Alla vive interruzione e denegazioni dei deputati socialisti, l'on. Crispi rispose conchiudendo: « Ho dei documenti che vi smascherano ».

*
* *

Dopo ciò, l'on. Sonnino cominciò la sua esposizione finanziaria. Non possiamo darla nè riassumerla. Accenneremo soltanto ad alcuni dei punti principali.

In complesso fu tutt'altro che rosea. Il disavanzo reale per l'esercizio 1894-95 fu dal Ministro calcolato in 477 milioni. Nè migliori che le condizioni della finanza, ritiene l'on. Sonnino che possano dirsi le condizioni morali ed economiche del paese, col ristagno del commercio, col malessere sociale che dappertutto serpeggia, con la sfiducia che vince i caratteri più forti.

Non occorre esaminare le ragioni di questo triste stato di cose; occorre, con un'azione energica, virile, salvare il paese dalla rovina che gli sovrasta. Urge anzitutto pareggiare il bilancio ed arrestarsi assolutamente sulla via dell'indebitamento dello Stato.

Le proposte intese a diminuire la spesa e ad aumentare l'entrata sono di doppio ordine: le une (imposte ed economie) hanno effetto immediato e carattere temporaneo; le altre (riforme organiche) sono di lento svolgimento, tendenti in parte a sostituire coll'andar del tempo le prime.

A realizzare questi provvedimenti che mai potrebbero discutersi ed approvarsi da un'assemblea, occorrono al governo poteri eccezionali, comunque limitati e determinati.

In ordine alle economie, le proposte sono le seguenti:

« Agli stati di previsione già presentati per l'esercizio 1894-95, si propone con note di variazione una economia complessiva di 44,800,000, di cui 40 milioni sui dicasteri della guerra e della marina ». A chi osservasse che le economie chieste ai bilanci militare sono poca cosa (pur troppo vi sono di quelli a cui tutto questo sembra poco!) il Ministro osserva che da quattro anni si fanno economie su questi bilanci, per cui « il campo è oramai mietuto e spigolato ».

Con leggi speciali e con articoli di una legge *omnibus*, che il Ministro presentò lo stesso giorno, si propongono altre notevoli economie, le quali ad esplicazione completa raggiungeranno 34 milioni all'anno, ma sull'esercizio 1894-95 avranno effetto soltanto per circa 12 milioni.

Fra queste economie ne noteremo soltanto una che maggiormente interessa i nostri lettori, ed è l'abolizione dell'indennità di residenza a Roma agli ufficiali e agli impiegati, conservandola però a coloro che attualmente ne godono, ma senza che possano aumentarla in seguito a promozione. Le indennità di residenza ai Ministri e Sottosegretari di Stato verrebbero abolite subito.

Finalmente colle facoltà eccezionali che il governo chiede si potranno fare altri 15 milioni di stabili economie, dipendenti da riforme organiche nei vari rami d'amministrazione.

In complesso le economie sperabili subito con note di variazioni e con leggi speciali ammontano a circa 27 milioni, che andranno crescendo negli anni successivi; ma non si può sperare, con semplici economie, di raggiungere il pareggio stabile del nostro bilancio. Alle economie devono venire in aiuto le imposte.

Or ecco le nuove e maggiori imposte che si propongono:

1° Ristabilimento di due decimi sulla fondiaria, con esenzione delle quote inferiori a lire 40 d'imposta erariale. Provento: 17 milioni; 2° Ritocco della tassa di ricchezza mobile. Provento complessivo: 9 milioni e mezzo; 3° Avocazione allo Stato di una parte della tassa di ricchezza mobile ora ceduta ai comuni. Provento: 4 milioni; 4° Aumento delle tasse di successione: 4 milioni; 5° Aumento delle tasse di registro e bollo 4 milione; 6° Aumento di un soldo ogni chilogrammo sul sale: 8 milioni; 7° Aumento di quattro soldi ogni litro di spirito 3 milioni e mezzo; 8° ritocco delle leggi metriche: mezzo milione.

Proponesi inoltre una nuova tassa sull'entrata dalla quale si spera per il primo anno un provento di 40 milioni. E dopo tutto questo, a ricondurre l'equilibrio nel bilancio, mancano ancora più di 42 milioni, per il che si propone di elevare al 20 % l'aliquota generale della tassa di ricchezza mobile, applicandola per intero ai redditi da riscuotersi per

ritenuta appartenenti alla prima categoria e a quelli riscuotibili per ruoli, come gli interessi dei prestiti, ecc.

Accennò in ultimo, l'on. Ministro, ad alcuni provvedimenti bancari ed economici, alla coniazione di moneta spicciola di nikel, a riforme di dazi sulle farine e sul grano e conchiuse dicendo che approvati i provvedimenti proposti il pareggio del bilancio sarà assicurato per molti anni, sarà rinvigorito il nostro credito all'estero e all'interno e saranno sensibilmente migliorate le condizioni della circolazione monetaria, senza aumento di carta.

L'impressione del discorso dell'on. Sonnino fu grande all'interno e all'estero. I giudizi diversi. In generale si lodò il Ministro del coraggio, della chiarezza e della sincerità della sua esposizione.

Lo stesso giorno furono emanati vari decreti reali che ordinano l'attuazione immediata di alcuni dei provvedimenti sopra specificati.

* *

Nella seduta del 22 si procedette alla elezione del presidente e risultò eletto l'on. Biondini con 494 voti, contro 487 dati all'on. Zanardelli. In questa seduta si svolsero varie interrogazioni fra cui una dell'on. Guelpa al Ministro della guerra. Voleva sapere l'on. Guelpa se fosse vero che si stesse effettuando il trasporto da Torino della quarta sezione del laboratorio di precisione. Rispose l'on. Ministro essere vero il fatto, ma aggiunse che gli operai torinesi sono già stati collocati in altre sezioni dello stesso laboratorio.

Quindi svolsero le loro interpellanze vari deputati fra cui gli onorevoli Badaloni e Colaianni sulla politica interna del governo che criticarono vivamente. Li rimbeccò con eguale vivacità il presidente del Consiglio, il quale, difendendo i tribunali militari dalle accuse dei precedenti oratori disse: « Non è vero che i tribunali militari abbiamo commesso le enormità che loro si affibbiano. Esercitarono la loro dolorosa missione con coscienza e alto intendimento morale ».

Continuò la discussione il 24 ed abbiamo avuto tre discorsi degli onorevoli Bonaiuto, Imbriani e Altobelli che occuparono quasi l'intera seduta. Fu ripresa il 26 proseguì il 27 e il 28 e al momento in cui scriviamo continua ancora intralciata, confusa e diluita malgrado qualche violenza di linguaggio. Ne daremo l'esito nella prossima puntata.

* *

Mentre alla Camera i deputati socialisti e qualche altro di opposizione sistematica scagliano i fulmini della loro eloquenza contro la

azione spiegata dal governo per ricondurre l'ordine in Sicilia e nella Lunigiana e per impedire che fosse turbato in altre provincie, quest'ordine oggi regna sovrano da un capo all'altro d'Italia; ed il paese « uscito dal pelago alla riva » come il naufrago di Dante, si volge indietro e, misurando il pericolo corso, benedice alle disposizioni del governo e all'opera dell'esercito il quale ne fa l'intelligente, energico, prudentissimo esecutore.

Per il paese la questione è semplicissima. È vero che in Sicilia e in Lunigiana l'ordine pubblico è stato gravemente turbato? È vero che qui si sono presi a fucilate i soldati e assalite le caserme? È vero che là si è sollevata la folla fino a saccheggiare ed incendiare palazzi municipali e proprietà private? È vero che questi eccessi non possono né devono essere tollerati da nessun governo che abbia il sentimento del proprio dovere o della propria responsabilità? È vero che il cattivo esempio cominciava a trovare ammiratori in altre parti d'Italia e l'incendio minacciava di estendersi per poco che si fosse tardato a spegnerlo? È vero che tutto ciò è finito, che da questo terribile frangente siamo usciti con minor danno di quello che ci aspettavamo?

Andiamo in Campidoglio a ringraziare gli Dei.

Questo, checché se ne dica alla Camera e comunque finiscano le interpellanze, è il sentimento del paese.

E che tutto oramai sia finito ce lo prova il rinvio in congedo illimitato dei militari che, appunto per la circostanza, erano stati chiamati sotto le armi. L'ultimo *Giornale militare* reca le disposizioni per riavviare alle case loro i militari della classe 1868, chiamati in forza del R. Decreto del 6 gennaio 1894, ascritti ai reggimenti di fanteria di linea ed appartenenti ai distretti di Bari, Barletta, Belluno, Benevento, Campagna, Campobasso, Caserta, Castrovillari, Cosenza, Foggia, Gaeta, Napoli, Nola, Padova, Potenza, Salerno, Treviso, Udine, Venezia e Vicenza.

Eguale misura si aspetta prossimamente per gli altri di questa classe e per quelli della classe 1869.

* *

Nella seduta del 27 è stato distribuito alla Camera il progetto di legge per la leva sui nati nel 1874.

Anche per questa leva sono mantenuti i criteri fondamentali, che hanno regolato le leve anteriori sui nati nel 1872 e nel 1873, cioè:

a) arruolare in prima categoria tutti gli inscritti della leva sulla

classe del 1874 che saranno dichiarati idonei, e non abbiano diritto all'assegnazione alla terza categoria;

b) limitare ad uno od a due anni la ferma degli iscritti stati rimandati alla leva sulla classe 1874 dalle precedenti leve sulle classi 1872 e 1873 per difetti fisici o per mancanza di statura (*irredibili*);

c) lasciare al Governo la facoltà di stabilire il numero degli arruolati in prima categoria che dovranno assumere la ferma di due anni.

Una differenza, che nulla del resto a vedersi con le disposizioni della legge, si verificherà secondo gli intendimenti dell'on. Ministro della guerra nella esecuzione della legge stessa.

Invece di chiamare sotto le armi l'intero contingente di prima categoria per congedarne una porzione dopo il second'anno di servizio, l'on. Mocenni chiamerà nell'anno soltanto quella parte di esso destinata a servire tre anni e rinvierà alla leva della classe 1875 la presentazione alle armi della seconda parte del contingente, con obbligo di servizio per due anni.

*
* *

Prima di lasciare la Camera vogliamo far cenno di due interrogazioni e di due risposte, che interessano in sommo grado non pochi ufficiali dell'esercito.

Nella seduta del 26 l'on. Imbriani chiese all'on. Ministro della guerra quali misure intendeva di prendere per definire al più presto possibile la spinosa questione dei matrimoni militari, di cui abbiamo parlato altra volta nelle pagine della *Rivista*.

Rispose l'on. Mocenni che provvederà quanto prima alla dolorosa condizione degli ufficiali, sottomessi senza superiore permesso, presentando un disegno di legge che ha già sottoposto, per la parte giuridica, all'esame del Ministro di grazia e giustizia.

Con quel disegno di legge verrà soppresso l'obbligo della dote, vincolando il matrimonio alla moralità della sposa e al compimento dei ventinque anni di età per parte degli ufficiali.

L'on. Imbriani si dichiarò contento di questa risposta compiacendosi che l'on. Ministro della guerra intendesse operare da uomo di senno e di cuore e ne lo ringraziò. Ecco una delle poche volte in cui si può essere d'accordo col l'on. Imbriani.

Ma assai più soddisfatti che l'on. Imbriani furono gli ufficiali a cui la parola del Ministro dà affidamento di un avvenire prossimo e incomparabilmente migliore nelle condizioni delle loro famiglie. Ed anche nelle sfere militari in genere, fra gli ufficiali disinteressati, la soluzione ora-

mai adottata fece buona impressione, tanto più quando furono note le misure che nel relativo progetto di legge saranno stabilite per evitare i pericoli della troppa libertà. Avvegnachè sarà bensì concesso all'ufficiale di contrarre matrimonio a 25 anni di età senz'obbligo di costituire una dote, ma, per salvaguardare la sorte della moglie e dei figli, dovrà contrarre un'assicurazione di almeno lire diecimila e rilasciare per essa una quota proporzionale sul suo stipendio. Solo dopo il 32° anno di età il matrimonio degli ufficiali sarà assolutamente libero, salvo le garanzie morali.

L'altra interrogazione di cui dobbiamo far cenno fu rivolta il giorno 28 dall'on. Mel all'on. Ministro della guerra, circa « i suoi intendimenti sulle promozioni degli ufficiali di riserva ». Ed anche qui l'on. Ministro rispose in modo che non solo soddisfecce l'interpellante, ma riempì di gioia e di riconoscenza tutti i vecchi ufficiali. « Non fa mestieri (disse il Ministro) che io assicuri l'on. Mel del pregio in cui tengo gli ufficiali di riserva. Nessuno più di me apprezza codesti gelosi e vigili custodi delle nostre memorie, delle nostre tradizioni e del valore dell'esercito.

« Quindi, per quanto sta in me e per quanto mi è permesso dalle leggi e dai regolamenti, io sarò sempre ben lieto di poter soddisfare ai giusti desideri di codesta classe benemerita.

« Uno dei primi atti della mia amministrazione fu quello di presentare alla firma di Sua Maestà il Re un decreto per promozione, che invero trovai apparecchiato dal mio predecessore, col quale sono stati promossi al grado superiore ben 897 ufficiali della riserva, di tutti i gradi e corpi, da maggior generale sino a sottotenente veterinario, nessuno escluso di quelli che avevano una certa età ed un certo numero di anni di servizio.

« I criteri che mi hanno servito di guida per dar corso a simili promozioni, sono i seguenti. Innanzi tutto io richiedo, come è naturale, la idoneità fisica come la intellettuale e la più alta moralità conservata anche fuori delle file dell'esercito; un minimo di 4 anni di servizio effettivo sotto le bandiere; complessivamente 8 anni nel grado che rivestono (4 di servizio effettivo e gli altri nella riserva). Per gli ufficiali della posizione ausiliaria e per qualche altro caso si computano gli anni per metà.

« I promovibili poi debbono essere i più anziani e debbono anche essere stati già promossi al grado superiore i loro compagni di egual grado che sono pure iscritti nei d'istretti con pari diritto di avanzamento.

« Questi sono i criteri da me seguiti.

« Ma dico di più. Pende davanti al Senato un disegno di legge sull'avanzamento nel regio esercito, presentato dall'onorevole mio predecessore, nella tornata del 23 novembre ultimo. Io non so, ne posso di-

chiararlo adesso, se dovrò mantenere questo disegno di legge, ma, in ogni modo, quando fossi costretto, per opportunità, a ritirarlo, e mia intenzione di presentarne uno stralcio, il quale appunto sarebbe quello del capitolo 9, intitolato: *Avanzamento degli ufficiali in posizione ausiliaria; nomine e promozioni degli ufficiali di complemento; nomine e promozioni degli ufficiali di riserva*. In questo stralcio io manterrò quei criteri e concetti che ho avuto l'onore di esporre ora all'onorevole Mel ».

Il Senato riaprì pure le sue sedute il giorno 20 ed anzitutto il presidente comunicò che il principe Amedeo di Savoia, duca degli Abruzzi, avendo compiuto il 2° anno di età era entrato a far parte del Senato per diritto statutario. Comunicò quindi le nomine dei nuovi senatori fra cui quelle dei generali San Marzano, Ricci, [Primerano e Corvetto. Nella seduta successiva il Senato deliberò di esaminare e trattare in seduta segreta della responsabilità dei senatori in ordine agli affari delle banche. Il 22 cominciò la discussione del nuovo codice penale militare per l'esercito e per l'armata; continuò nei giorni successivi e al momento in cui scriviamo non è ancora finita.

Durante la discussione il presidente del Consiglio dei ministri comunicò alla commissione del Senato per detto codice il seguente articolo aggiuntivo: « Lo stato di guerra può essere dichiarato in caso d'insurrezione o d'imminente pericolo della pace pubblica. Però la giurisdizione militare sui cittadini non appartenenti all'esercito e alla armata cessa con la promulgazione del decreto che dichiara la cessazione dello stato d'assedio ». La commissione accettò l'articolo aggiungendo che la dichiarazione dello stato d'assedio debba farsi per reale decreto.

Fra le più importanti disposizioni d'interesse militare emanate in questo periodo notiamo una modificazione ai programmi per gli esami di ammissione alla scuola di guerra affine di mettere fin d'ora in armonia le prescrizioni relative ai detti esami, col nuovo regolamento per la detta scuola che vedrà la luce fra poco.

È stata pubblicata un'istruzione complementare al regolamento sul reclutamento, mediante la quale si recano varie modificazioni alle disposizioni in vigore.

Ed ora una parola dell'Eritrea.

S. M. il Re ha firmato due R. Decreti pel riordinamento civile e militare dell'Eritrea, sulla base de l'unificazione amministrativa e del bilancio unico coloniale.

La gestione dell'amministrazione unica coloniale è affidata al governatore, alla dipendenza diretta e sotto la responsabilità del Ministro per gli affari esteri.

L'autorità disciplinare sulle truppe d'Africa rimane intiera al Ministro della guerra; esso dovrà approvare e controfirmare le disposizioni organiche ed amministrative, che riguardino gli ordinamenti militari della colonia.

Il primo decreto provvede al personale civile dell'Eritrea. Il secondo costituisce l'amministrazione unica alla dipendenza del Ministero degli affari esteri.

In base all'unificazione amministrativa, è stato compilato il bilancio coloniale 1894-95, nel quale la cifra del contributo locale dello Stato per le spese d'Africa è stanziata in L. 7,764,447, con una diminuzione di circa un milione sugli stanziamenti relativi alle spese civili e militari dell'Eritrea, che figurano sui bilanci dell'esercito attualmente in corso degli affari esteri, della guerra e dei dicasteri che hanno personali comandati nella colonia.

Queste misure mentre avranno il benefico effetto di aiutare sempre più lo sviluppo della colonia, avranno pur quello di alleggerire i pesi sostenuti per essa dalla madre patria.

Dopo la vittoria di Agordat, nulla di nuovo avvenne sui confini dell'Eritrea; all'interno regna tranquillità perfetta. Le popolazioni, visto come all'occasione sappiamo difenderle, si strangono maggiormente a la nostra bandiera e attendono con maggiore attesa e sicurezza ai loro lavori. L'eco della vittoria di Agordat si è fatto sentire in tutta l'Abissinia, svegliando dappertutto un sentimento di ammirazione e di simpatia per noi.

Da Cassala giungono notizie contraddittorie. Dispacci recano che la guarnigione è disanimata, che le diserzioni dal campo dei dervisci sono numerose, che per ora non sembrano probabili nuove ostilità.

D'altra parte si disse che è stato ordinato a Cheren il concentramento di quasi tutte le forze della colonia, che si è provveduto per un largo approvvigionamento di vettovaglie in quella località e che il governatore, generale Baratieri e il generale Arimondi sono partiti a quella

volta. Che si tema un nuovo attacco? Noi sappiamo. Sappiamo di certo, perchè è confermato da tutte le corrispondenze, che lo spirito della truppa è eccellente, come dev'essere dopo una così gloriosa vittoria; e sappiamo che, se questa vittoria fu conseguita quando l'attacco è giunto non preveduto, anzi quasi improvviso, mo lo tranquilli sull'esito di un altro eventuale attacco possiamo essere oggidì che siamo sulle guardie.

È difficile dire di quali forze dispongano i derviscì e se Osman Digma od altri li guiderà al combattimento; ma si può dire di certo che siamo preparati a riceverli e l'esito ha dimostrato che anche contro forze quaduple siamo in grado di vincere.

Gli ultimi dispacci recano che i derviscì, anche volendo, sarebbero nell'impossibilità di avanzarsi prima della stagione delle piogge per la siccità che regna nel territorio che dovrebbero attraversare:

Roma, 4° marzo 1894.

M.

NOTIZIE MILITARI ESTERE

AUSTRIA-UNGHERIA.

Istruzione delle classi in congedo. — Notevoli varianti sono state introdotte con *Verordnungsblatt* N. 7 alle disposizioni vigenti dal 1891, circa ai periodi di istruzione ai quali debbono essere richiamate le classi in congedo della riserva e della riserva di complemento.

Gli ufficiali ed i cadetti di riserva, che, come è noto, debbono durante il loro obbligo di servizio essere richiamati a tre periodi di istruzione, saranno, d'ora in avanti assoggettati ad un esame pratico alla fine di ciascun periodo. Questo esame avrà per scopo di constatare il profitto fatto dall'ufficiale o cadetto e di giudicare sulla sua impiegabilità in campagna.

Per i cadetti di riserva poi il periodo è di 28 giorni anzichè di 13 come era fissato dalle precedenti istruzioni.

È rimasta invariata per la truppa la durata dei periodi di istruzione (13 giorni ciascuno), salvo per i riservisti di cavalleria richiamati in occasione d'incorporamenti di cavalli concessi in uso ai privati, per i quali l'istruzione deve d'ora innanzi durare 21 giorni (1).

È disposto che in massima i richiamati facciano servizio presso le compagnie, batterie o squadroni cui sono effettivi; qualora però queste unità si trovino fuori del territorio del corpo d'armata, il servizio sarà prestato

(1) Le disposizioni organiche del 1890 per la cavalleria prescrivono che anche i reggimenti dell'esercito permanente (come già si praticava per quelli di Landwehr) diano in uso ai privati un numero di cavalli da determinarsi anno per anno dal Ministero; detti quadrupli sono tenuti a forza dal quadro di complemento.

presso le unità del proprio corpo che trovansi col deposito di complemento.

Per la cavalleria saranno annualmente date disposizioni sia per l'istruzione dell'arma, sia per quelle del servizio telegrafico e telefonico di cavalleria.

Notevoli sono le disposizioni riguardanti i richiamati del treno le quali tendono essenzialmente ad impartire le istruzioni speciali dell'arma al maggior numero dei riservisti che non provengono dal treno (cavalleria e depositi di allevamento cavali).

L'istruzione dei sottufficiali si fa separatamente da quella della truppa: il richiamo di quelli ha luogo in primavera, di questi in autunno inoltrato. — Si fa eccezione per una ventina di sottufficiali per ogni divisione treno che sono assegnati all'inquadramento dei riservisti di truppa e perciò richiamati in autunno assieme ad essi.

È ingegnoso il modo con cui sono organizzati tali periodi d'istruzione pel treno.

Ogni anno dopo le grandi manovre autunnali, la cavalleria e l'artiglieria inviano ai reparti treno tutti i cavalli proposti a riforma (non meno di 60 per reggimento di cavalleria, di 10 per reggimento di artiglieria e di 12 per divisione di batteria a cavallo) accompagnati da un uomo ogni due cavalli e da un sottufficiale ogni 10 uomini, scelti fra quelli da congedarsi. — Gli squadroni treno così rinforzati, richiamano i riservisti e, ad istruzione compiuta, congedano riservisti e soldati venuti in accompagnamento dei cavalli: questi, essendo da riformarsi, possono poi essere venduti.

Movimento di personale. — Col *Bollettino* numero 4 del corrente mese fu collocato a riposo in seguito a sua domanda, il tenente generale Carlo Paxy von Pakos comandante della 27ª divisione di fanteria; al suo posto, venne nominato il maggior generale Nobile Ugo von Klobas.

— Il *Verordnungsblatt* N. 6 annuncia come, in seguito ad accordi presi coll'impero germanico sono stabilite norme reciproche per la visita mediante medici militari in servizio attivo di militari austro-ungarici dimoranti nell'impero germanico e di militari germanici residenti nell'impero austro-ungarico.

Tali visite possono aver luogo:

1º Per la constatazione di inabilità al servizio di individui in congedo illimitato; la visita può aver luogo in qualunque località ove risieda un medico militare in servizio attivo ed in seguito a semplice richiesta del Circolo di reclutamento a cui appartiene l'individuo, diretta al comandante del presidio in cui egli dimora. — Eseguita la visita il

medico invia direttamente al Circolo interessato estero la relativa dichiarazione.

2º Per gli aspiranti volontari di un anno: la visita è fatta solo nelle località sedi di ambasciate, consolati ecc. ecc. austriache in Germania e tedesche in Austria-Ungheria: essa ha luogo in seguito a richiesta di queste stesse autorità diplomatiche e consolari rivolte ai comandi di corpo d'armata i quali destinano all'uopo un ufficiale medico.

Speciali prescrizioni sono date perchè tali visite accadano secondo le leggi e regolamenti dello Stato a cui l'individuo appartiene.

FRANCIA.

Provocazioni all'indisciplina. — Il Ministro della guerra in Francia impensierito delle provocazioni della stampa contro la disciplina nell'esercito ha, con una recente circolare richiamata l'attenzione dei militari di arrestare e denunciare al procuratore della repubblica quelli che contravvenissero alle prescrizioni contemplate dalla legge 12 dicembre 1893 sulla stampa e si esprime in questi termini:

« D'accordo col Ministro guardasigilli prescrive quanto segue:

« Chiunque sia nelle caserme o altri stabilimenti militari, sia sui terreni di manovra od altri luoghi di riunione di truppa in servizio, sarà sorpreso in flagrante delitto di provocazione all'indisciplina con discorsi, grida o minacce o con scritti o stampati venduti o distribuiti, o con qualsiasi altro manifesto esposto al pubblico, dovrà essere immediatamente arrestato e condotto alla Procura della repubblica secondo il prescritto della legge 20 maggio 1863. »

Modificazione alle condizioni d'ammissione alla scuola politecnica. — La legge 10 gennaio 1890 stabiliva che i concorrenti agli esami d'ammissione alla scuola politecnica dovessero aver non meno di 16 anni e non più di 24 al 1º gennaio dell'anno del concorso, fatta eccezione per i militari sotto le armi i quali potevano concorrere all'esame fino al 25º anno, purché al 1º luglio dell'anno del concorso, avessero compiuto 6 mesi di servizio effettivo e reale.

La Camera dei deputati ed il Senato hanno testè approvato una modificazione alle accennate disposizioni, per la quale il limite minimo di età è elevato a 17 anni e viene abolita l'eccezione in favore dei militari sotto le armi, rimanendo transitoriamente in vigore per quelli che, al 1º gen-

naio dell'anno che seguirà la promulgazione della nuova legge, avranno raggiunta o sorpassata l'età di 24 anni.

Un nuovo cannone da campagna. — I generali d'Espeuthes e Voisin comandanti del 13° e 14° corpo d'armata hanno assistito, al campo di tiro di Laugonand, a delle interessanti esperienze fatte dinanzi ad una commissione speciale, con un nuovo cannone da campagna a tiro rapido fabbricato dalle acciaierie della marina.

Questo cannone è del calibro ridotto di 75 millimetri. Pesa con tutto l'alusto 4030 chilogrammi ed il suo proiettile del peso di 6 chilogrammi e mezzo è lanciato con una velocità iniziale di 600 metri. La rapidità del tiro compreso il puntamento giunge fino ad 8 colpi al minuto. Per mezzo di una *bêche* elastica inclinata il ritorno in batteria s'opera senza sensibili spostamenti.

Difesa delle coste. — Il generale Mercier d'accordo col Ministro della marina e con l'approvazione del consiglio dei Ministri ha fatto firmare un decreto che modificò il regolamento del 1890 in modo di assicurare in caso di mobilitazione la custodia e la difesa del litorale. Queste disposizioni determinano i settori di difesa e precisano i poteri dei comandanti su' diversi elementi di difesa messi a loro disposizione.

I reggimenti regionali. — Presso lo stato maggiore dell'esercito è in studio un progetto inteso a modificare la circoscrizione territoriale riflettente il reclutamento allo scopo di assegnare a ciascun reggimento regionale di fanteria un proprio e determinato ufficio di reclutamento. È noto che questi reggimenti sono reclutati sull'insieme della rispettiva regione, mentre la loro dislocazione non ha più nessuna relazione con la ripartizione regionale del territorio; è quindi evidente che la loro mobilitazione non potrà effettuarsi con quella semplicità e prontezza che sarebbero desiderabili. Il progetto dello stato maggiore porterebbe la divisione della Francia in 163 suddivisioni di regione invece di 145, digiustachè i 48 reggimenti regionali avrebbero ciascuno un proprio ufficio di reclutamento al pari dei reggimenti suddivisionali.

Il passaggio de' fiumi fatto dalla cavalleria. — Numerose esperienze si sono eseguite in Francia negli anni passati circa il modo più facile e speditivo per passare corsi d'acqua da parte di grosse unità di cavalleria.

Nel 1891 il 5° reggimento Ussari passò la Mosella nel modo seguente. Gli uomini, con le bardature, guadagnarono la sponda opposta passando sopra un leggero ponte fatto di botte vuote e tavole; i cavalli dissellati, a nuoto, diretti da un cavallo appositamente ammaestrato nuotando in testa alla colonna.

Un altro modo fu sperimentato l'anno dopo dall'11° cacciatori sulla *Saône*. Invece delle botti furono adoperati dei sacchi da foraggio ripieni di paglia e foglie legati a delle scale. Il passaggio si operò su due ponti; su di uno passarono parte degli uomini, conducendo i cavalli a nuoto, a redini lunghe; sull'altro il rimanente dei cavalieri portanti le bardature.

Nelle ultime grandi manovre il 21° cacciatori costruì un ponte leggero di simil genere, e la 6ª brigata dragoni passò un fiume a nuoto, servendosi solo di due zattere tirate da grossi cavi, per gli uomini inabili al nuoto e per le bardature. I cavalieri nuotatori passarono il fiume a nuoto, per ricevere i cavalli sulla sponda opposta. I cavalli liberi a branchi, per plotone.

Ma questi sistemi che son riusciti in tempo di pace, potranno poi mettersi in atto in tempo di guerra? Secondo la *France militaire* non è l'equipaggio da ponte leggero, come quello testè adottato dalla cavalleria tedesca, che risolve il problema. Oltre a costituire un nuovo impedimento di guerra, esso finirà certamente per essere insufficiente allo scopo, per poco che il fiume da passare sarà di qualche importanza. Non restano perciò che i mezzi improvvisati, cioè i ponticelli formati di botti o di scale, le zattere ed i cavi, soli mezzi che, a seconda delle circostanze, potranno riuscire utili ad un corpo a cavallo, per il passaggio di un corso d'acqua.

Grandi manovre navali. — È stato presentato dallo stato maggiore della marina un progetto di grandi manovre che avranno luogo durante il prossimo mese d'aprile, appena dopo le vacanze di Pasqua, col concorso delle squadre del Mediterraneo.

Sembra, dice l'*Écho de l'armée*, da quanto per ora si può sapere del tema di queste manovre, che l'amministrazione superiore della marina voglia prendere questa occasione per rispondere alle critiche dei giorni scorsi sulle qualità nautiche delle grandi navi da guerra.

Creazione di truppe speciali. — Su proposta del generale Hervé comandante del 19° corpo d'armata, il ministro della guerra ha decisa la creazione di truppe speciali dette *Troupes sahariennes*. Si comprende facilmente quale può essere la loro importanza nelle condizioni presenti. Reclutate fra gli indigeni, inquadrare da ufficiali francesi e composte di fanteria e cavalleria, esse avranno per unico mandato di occupare e sorvegliare in modo permanente l'estremo sud algerino e specialmente le vie principali che conducono ai paesi su cui vuole estendersi ed esercitarsi la influenza francese, cioè: il *Tadikelt*, il *Thouat*, l'*Aougourrout*, il *Gourara*, vale a dire tutti i paesi tuareg.

Queste truppe saranno senza dubbio i più sicuri agenti dell'espansione

francese. Vivendo in mezzo agli indigeni, parlando la loro lingua esse propagheranno lentamente e sicuramente l'influenza francese.

La disposizione ministeriale prescrive anche l'uniforme che loro sarà data.

Con truppe simili, formate d'uomini a tutta prova e rese accuratamente disciplinate, sarà facile, in casi di torbidi, portare rapidamente sul posto minacciato forze capaci di ristabilire l'ordine, meglio che non lo farebbero gli Europei purtroppo non assuefatti a quel clima.

È certo che in una spedizione al *Touat*, per esempio, esse potrebbero rendere servigi inestimabili.

Queste truppe *sahariane* saranno messe sotto gli ordini diretti del comando superiore del circolo di *Gardaia* e per facilitarne il reclutamento si prometterà loro di non mandarle mai in spedizione verso il *Tel*.

La creazione di queste truppe è senza dubbio una delle misure più efficaci che sieno state prese finora, per la difesa degli interessi francesi in Algeria.

La rimonta dell'artiglieria. Già altra volta la *France militaire* ha dimostrato che, per mettere l'artiglieria francese all'altezza di quella tedesca, occorre portare da 6 ad 8 i cavalli da tiro, per le batterie da campagna. Ma non è solo al numero, essa soggiunge, che bisogna badare, occorre anzitutto tener conto delle qualità dei cavalli, che lasciano ben molto a desiderare.

La cavalleria avendo essa la direzione del servizio di rimonta, è naturale che, nell'assegnazione che poi fa dei cavalli ai corpi: per quanto della commissione d'acquisto abbia fatto parte un ufficiale d'artiglieria, destina all'artiglieria il maggior numero dei cavalli scadenti, cavalli dovuti accettare, in compenso di elementi ottimi, quasi di sangue, per la rimonta degli ufficiali di cavalleria. L'artiglieria si lamenta di questo diverso trattamento e vorrebbe che i cavalli mediocri, di cui l'acquisto è imposto, per ragioni di convenienza, fossero equamente distribuiti fra le due armi, e che cessasse una buona volta questo sopruso di allibbiare solamente ad essa i cavalli non buoni, conseguenza inevitabile dall'essere le commissioni d'acquisto composte in gran maggioranza da ufficiali di cavalleria.

Per avere migliori elementi nelle rimonte, si suggerisce eziandio di abolire i depositi di allevamento e di acquistare i cavalli a 3 anziché a 4 anni, con una economia rilevantissima sul bilancio dello Stato; massime che questi depositi sussistono solo, perchè coi produttori si è contrattato che i cavalli della sella devono essere comperati a 4 anni. Ma il servizio di rimonta non vuol saperne di questa riforma, anzi ad ogni costo vuole sia mantenuta eziandio la rimonta mista cotanto contraria

alle condizioni relative delle due armi, e, sotto il pretesto che il sistema è buono per la cavalleria, lo vuole imporre alla artiglieria a cui è senza di bbiò dannoso.

Almeno si accettasse il sistema di togliere alla cavalleria il servizio di rimonta, e di affidarlo invece ad un corpo di specialisti, non militari, dipendenti dal Ministero della guerra, che certamente con maggiore equità ed anche con maggiore competenza farebbero e gli acquisti e le assegnazioni; e si libererebbero così gli ufficiali da un servizio che il più delle volte riesce loro di noia e di peso. Questo servizio, essendo autonomo, non avrebbe nessuna ragione di favorire questa o quell'altra arma.

Se tutto ciò non si vuol fare, l'autore dell'articolo suggerisce che almeno sia rappresentata più fortemente l'artiglieria nelle commissioni d'acquisto e si dia il diritto agli ufficiali di quest'arma di rifiutare gli elementi scadenti che la cavalleria ora impone di accettare. Urge che presto si provveda a questo così importante servizio. A nulla approderebbero nè un materiale perfetto, nè delle bocche da fuoco formidabili, nè degli ottimi ufficiali, se le batterie non avessero quella mobilità e potenza necessaria di manovra.

GERMANIA

Grandi esercitazioni prussiane nel 1894. — Il giornale militare del 16 febbraio pubblica l'ordine per le speciali esercitazioni da eseguirsi nell'autunno, a complemento o a modificazione di quanto il regolamento di servizio in campagna parte II (*Felddienst-Ordnung*) prescrive venga fatto ogni anno.

I due corpi d'armata I (Königsberg) e XVII (Danzica) manovreranno in presenza dell'imperatore, *manovre imperiali*. Per ognuno di essi avrà luogo una rivista e una manovra contro nemico seguita, cui seguiranno tre di giorni di manovre a corpi d'armata contrapposti. Ogni corpo d'armata avrà una sezione aeronauti.

Presso ognuno dei corpi I, XVII e XIV (Karlsruhe) verrà formata una divisione di cavalleria A, B e C, prendendo 3 reggimenti dal I corpo, 2 dal II, 2 dal V, 3 dal XVII, 2 dal XIII (Württemberg) e 4 dal XIV. Ogni divisione di cavalleria risulterà, come di solito, composta di tre brigate (6 reggimenti, 29-30 squadroni), due batterie a cavallo e un distacco di pionieri. La cavalleria divisionale per le manovre impe-

riali verrà tratta dai due reggimenti appartenenti ai relativi corpi d'armata territoriali non inquadrati nella divisioni di cavalleria e da due squadroni forniti dai reggimenti inquadrati in queste (totale 12 squadroni).

Viaggi di stato maggiore, a seconda della Istruzione 29 novembre 1888, avranno luogo in dieci corpi d'armata: Guardia, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X e XI; nel XIV corpo avrà luogo un viaggio di stato maggiore per la guerra di fortezza.

Verranno fatti due grandi viaggi d'istruzione per cavalleria sotto la direzione dei due ispettori dell'arma, per ufficiali generali, ufficiali superiori di cavalleria e comandanti di brigate di batterie a cavallo; dureranno 6 giorni non compresi i viaggi per la radunata e lo scioglimento ed è posta a disposizione di ciascun ispettore la somma di 400 marchi per eventuali danni alle proprietà. Per resto V Istruzione 16 giugno 1890.

Viaggi d'istruzione di cavalleria, a senso della Istruzione 23 gennaio 1879, verranno fatti in otto corpi d'armata: Guardia, IV, VII, IX, X, XI, XV e XVII, le somme assegnate ad ognuno di questi viaggi variano fra 1800 e 2400 marchi.

Grazie descrizioni, per i polveri dovranno farsi presso Glatz, Verdun, Magouza, e Strasburgo a seconda delle disposizioni che emanerà l'ispettore generale del genio e della fortezza. L'imperatore si riserva di determinare se e come avrà luogo un'esercitazione d'attacco e difesa a Thorn.

Il ritorno della truppe a piedi nelle guarnigioni non dovrà accadere più tardi del 30 settembre.

INGHILTERRA.

Lo stato delle flotte militari de' principali Stati d'Europa. — L'ammiraglio inglese al fine delanno 1893 ha compiuto un interessante lavoro sulla situazione delle flotte da guerra dell'Inghilterra, Francia, Russia, Germania, Italia ed Austria.

In questo lavoro non vi è nessuno apprezzamento sul valore delle navi. Esso comprende solo la classificazione del naviglio in corazzate di 1^a, 2^a e 3^a classe, in navi guardacoste ed incrociatori di 1^a, 2^a e 3^a classe; non comprende perciò nè gli avviso-torpedinieri, nè controtorpedinieri, nè torpediniere.

TIPO DELLE NAVI	Inghilterra	Francia	Russia	Germania	Italia	Austria
<i>Corazzate di 1^a classe.</i>						
Costruite a tutto dicembre 1893	15	9	3	1	0	0
In costruzione	7	6	6	3	3	0
Progettate pel 1894	0	3	1	4	2	0
<i>Corazzate di 2^a classe.</i>						
Costruite a tutto dicembre 1893	12	9	4	7	0	4
In costruzione	0	4	2	0	0	0
Progettate pel 1894	0	0	2	0	0	0
<i>Corazzate di 3^a classe.</i>						
Costruite a tutto dicembre 1893	1	0	0	0	0	1
In costruzione	0	0	0	5	0	0
<i>Guardacoste.</i>						
Costruite a tutto dicembre 1893	15	14	10	15	4	0
In costruzione	0	0	3	0	0	3
<i>Incrociatori di 1^a classe.</i>						
Costruiti a tutto dicembre 1893	26	7	8	1	0	0
In costruzione	3	6	2	0	5	1
Progettati pel 1894	0	1	1	0	1	0
<i>Incrociatori di 2^a classe.</i>						
Costruiti a tutto dicembre 1893	8	1	2	9	1	1
In costruzione	0	8	0	0	0	0
Progettati pel 1894	0	0	0	1	0	0
<i>Incrociatori di 3^a classe.</i>						
Costruiti a tutto dicembre 1893	51	27	3	8	10	6
In costruzione	0	3	0	1	4	1
Progettati pel 1894	0	1	0	0	1	0

Ecco riassunta in poche cifre la situazione del grande naviglio dell'Inghilterra, Francia e Russia in confronto di quello della triplice alleanza in base al precedente specchio.

	Inghilterra	Francia	Russia	Triplice Alleanza
Navi in servizio	165	83	33	105
Tonnellaggio	894,885	393,193	162,192	428,399
Navi in costruzione	21	28	13	26
Tonnellaggio	189,210	169,401	113,423	144,588
Progettata	"	11	4	6

SVIZZERA.

Il nuovo progetto di riorganizzazione dell'esercito svizzero

Organizzazione delle truppe. — Per quanto la repubblica Svizzera abbia sempre mantenuto al suo esercito il carattere puramente difensivo, pur da qualche anno a questa parte segue, con attenta osservazione, tutti i miglioramenti che le grandi potenze d'Europa dal '70 in poi hanno apportati ai loro eserciti, e con febbrile attività si studia di perfezionare le proprie istituzioni militari, con trasformazioni, che, pur basandosi sul sistema della nazione armata, possono rendere più efficaci e potenti i mezzi della difesa nazionale.

Riconosciuta pertanto insufficiente la legge del 1874, sia perchè in alcuni casi furono illegalmente oltrepassati i limiti nel cui ambito dovevano svolgersi i miglioramenti da apportarsi all'esercito, sia perchè invece, in moltissimi altri, non furono integralmente applicate, come esse dovevano, tante altre prescrizioni di legge, il Consiglio federale, per porre termine ad uno stato di cose così anormale, il 6 dicembre ultimo scorso, presentò all'Assemblea generale un nuovo progetto di riorganizzazione dell'esercito svizzero.

E primo compito del Consiglio federale è stato la riorganizzazione dei corpi combinati e delle unità di truppa, riorganizzazione che indipendentemente dalle modificazioni che deve subire anche l'amministrazione militare, può essere portata a termine dagli attuali organi amministrativi.

Le basi fondamentali su cui la nuova riorganizzazione è poggiata sono le seguenti.

« Le unità di combattimento della fanteria, della cavalleria e dell'artiglieria dell'Élite devono essere alcune rinforzate, altre aumentate « dal reclutamento futuro ».

Ora, essendo nella Svizzera estesa al *maximum* la obbligatorietà del servizio militare, perchè già tutti gli abili, meno rarissime eccezioni, sono iscritti nell'esercito, si è dovuto creare un mezzo termine, come potere aumentare e rinforzare le unità di combattimento, e questo risultato si è ottenuto con la diminuzione del reclutamento delle unità delle armi speciali, che hanno un numero considerevole di soprannumerari e con la soppressione o diminuzione di diverse unità di truppe ausiliarie dell'Élite, rimpiazzandole, con l'utilizzare nell'esercito d'operazione le unità della riserva o della landwehr per esempio: compagnie d'artiglieri, colonne di parco, lazzeretti di corpo ecc.

Il nuovo progetto propone eziandio, prendendo le classi più giovani della landwehr, la costituzione di una buona truppa di riserva per la fanteria, e con le classi più anziane formare poi la landwehr propriamente detta, destinata ai servizi di tappa e di guarnigione; e l'Élite pur continuando a suddividersi in 4 corpi di armata a due divisioni di due brigate, potrà avere per ciascun corpo d'armata una brigata di fanteria di riserva di 2 a 3 reggimenti.

È ovvio qui dimostrare che i servizi ausiliari sono indispensabili ai movimenti e alla vita degli eserciti, che, se il Consiglio federale ha proposto la diminuzione, ed in alcuni casi, anche la soppressione di alcuni di essi, la proposta fu accuratamente studiata in base al seguente quesito:

« Di quanto si possono aumentare le unità di combattimento e quale « è il *minimum* dei servizi ausiliari indispensabili? »

L'esercito svizzero formato di milizie sarà chiamato in genere a combattere nell'interno del suo paese o nelle vicinanze delle sue frontiere e perciò in prossimità immediata delle risorse del paese; esso non ha dunque bisogno di caricarsi di troppi servizi ausiliari mobili come un esercito che voglia fare guerre d'invasione e che deve perciò condurre seco quanto è necessario alla sua vita e potenza a molte giornate di marcia

dalla sua base d'operazione e talvolta avendo anche le sue linee di comunicazione minacciate o tagliate. Convien perciò accrescere invece quanto più è possibile, con uomini capaci di combattere le unità di combattimento ed assegnare gli uomini delle classi più anziane, meno atti alla guerra, ai servizi ausiliari non necessari sul campo di battaglia. Ed in base a questo concetto il Consiglio federale ha potuto ridurre di molto i servizi ausiliari, ed usufruendo i soprannumerarii, portare i battaglioni fanteria da 672 ad 800 uomini, aumentare sensibilmente la potenza dell'artiglieria, costituire la cavalleria su reggimenti ecc.: ed il bilancio dell'esercito, malgrado questo riordinamento, non verrà a subire neppure aumenti, perchè vuoi per la riduzione di numerosi stati maggiori, vuoi per l'abolizione delle spese per i corsi d'insegnamenti e di ripetizione dei servizi ausiliari ecc. saranno fatte molte e sensibili economie.

Perchè possa a prima vista apparire la differenza ed il miglioramento che sarà per subire l'esercito svizzero in virtù del nuovo progetto di riorganizzazione, diamo qui il seguente quadro sinottico con gli effettivi attuali dell'Ehte e quelli progettati.

Effettivi attuali

		Totale parziale
Stati maggiori de' corpi di truppa combinati . . .	1131	1,131
104 battaglioni di fanteria	80,464	80,464
24 squadroni	2,976	3,492
12 compagnie guide	516	
48 batterie da campagna	7,680	13,832
2 batterie da montagna	340	
16 colonne da parco	2,560	
8 battaglioni treno	1712	
10 compagnie da posizione	1,220	3,144
2 compagnie d'artificieri	320	
8 battaglioni del genio		3,144
40 ambulanze		1,600
8 compagnie d'amministrazione		408
Totale		104,071

Effettivi secondo il nuovo progetto

Stati maggiori.

	Ufficiali	Truppa	Totale
Stato maggiore dell'esercito	67	42	109
4 stati maggiori di corpo d'armata	96	96	192
8 stati maggiori di divisione	144	208	352

Fanteria.

16 brigate di fanteria	2,640	83,904	86,544
8 battaglioni di carabinieri	192	6,840	7,032

Cavalleria.

4 reggimenti di cavalleria	188	2,920	3,108
9 squadroni guide	63	1,035	1,098

Artiglieria.

8 reggimenti d'artiglieria da campagna a 4 batterie	232	4,932	5,164
4 reggimenti d'artiglieria da campagna a 6 batterie	188	3,704	3,892
3 gruppi d'artiglieria da montagna	60	1,077	1,137
5 reggimenti d'artiglieria da posizione	100	1,805	1,905
artiglieria da fortezza	—	—	1,000

Genio.

8 mezzi battaglioni zappatori del genio	96	2,760	2,856
4 equipaggi da ponte	32	912	944
4 compagnie telegrafisti	20	480	500
8 lazzaretti divisionali	216	1,184	1,400
4 sezioni sussistenza	72	1,204	1,276
compagnia d'aerostieri	4	70	74
4 compagnie di rimonta del treno	12	208	220

Totale 4,422 113,401 118,823

E riassumendo i vantaggi che il nuovo progetto sarà per apportare alle armi principali dell'Élite, si ha:

Un aumento totale sulla fanteria dell'Élite di 13,312 uomini oltre di 8 a 12 reggimenti di fanteria di riserva.

La cavalleria costituita su 4 reggimenti su due divisioni di 3 squadroni, uno per ogni corpo d'armata; le 12 compagnie guide aggruppate in 9 squadroni, uno per ogni divisione di fanteria ed uno a disposizione del comandante dell'esercito; ed una cavalleria di riserva su 4 squadroni, uno per ogni corpo d'armata.

L'artiglieria da campagna portata da 48 a 56 batterie; l'artiglieria da montagna da 12 a 36 pezzi su 9 batterie, l'artiglieria da posizione da 10 a 15 compagnie, con un aumento totale di 112 pezzi.

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

a) Recensioni.

Una conferenza sul carico del soldato. — È un argomento di attualità ora che l'imperatore di Germania ha trovato necessario farne oggetto di speciali considerazioni in una sua lettera al ministro della guerra. Se ne occupano i militari in Italia ed in Francia, mentre l'Austria ha già fatto da tempo un passo avanti coll'adozione dello *sturmsack*.

Il medico maggiore di 2^a classe francese, Forgue, ha trattato assai bene l'argomento dal punto di vista medico-militare in una recente sua conferenza a Montpellier, sicchè può sembrare non inutile farne cenno abbastanza largo.

Egli dice: il soldato di fanteria non è soltanto un pedone che marcia, è anche un facchino che trascina lungo le strade, nel fango, nella polvere, sotto il sole, la neve e la pioggia un carico di guerra di 23 a 28 chilogrammi.

Il conferenziere esamina la questione dal punto di vista della meccanica animale. Rileva anzitutto l'errore di statica dovuto al modo con cui è distribuito il carico. Esso osserva:

« Considérez un fort de la halle: il porte son sac sur la nuque et
« le haut du dos; mais la tête est fortement baissée; la charge la dé-
« passe en avant et s'appuie en arrière sur la partie supérieure de la
« colonne dorsale. Ici encore, comme le remarque Regnault, le corps
« est droit, sauf le cou et la tête qui sont inclinés. Que font, éclairés
« par la rude expérience de leurs anciens, les soldats de l'armée
« d'Afrique? Ils édifient leur sac en hauteur: c'est au-dessus des épaules
« que s'étage tout le fournement du vieux zouave dont la tête est
« dépassée par la gamelle ou le moulin couronnant l'édifice. D'instinct,

« le troupiér expérimenté a trouvé et réalisé cette condition physique « de l'équilibre: rapprocher les lignes de gravité de la charge et du « corps. ».

Quando il centro di gravità del carico, passa al contrario dietro il corpo, l'uomo non conserverà l'équilibre che piegandosi avanti tanto più quanto è più pesante il carico. L'autore con calcoli e con l'opinione di molti autori dimostra la necessità di portare il peso maggiormente sulle spalle e in avanti del corpo.

Esaminando poi la natura di questo peso esso rileva come per effetto del servizio obbligatorio l'incorporazione degli elementi meno robusti è fatta su larga scala, e che per la costituzione degli eserciti odierna in caso di guerra si avrà una parte (esercito di pace) troppo giovane ed un'altra (richiamati dal congedo) più robusta ma per nulla allenata. Di qui la necessità assoluta di diminuire gli sforzi muscolari eccessivi.

Si parla della resistenza dei legionari romani, ma il loro carico in effetto era di poco superiore a quello delle nostre fanterie.

« Et, cependant, il serait difficile de soutenir que du vétéran de Rome, « entraîne et endurant, au Français actuel il n'y ait eu aucune dé- « chéance de l'espèce humaine. Le général Lewal a raison de le dé- « clarer: « Par une étrange inconséquence, à mesure que la race « devient moins forte, on a multiplié les précautions, augmenté les « effets de rechange, la petite monture, les ustensiles de campement ».

« Allégez, allégez, formule ce général. On a fait les guerres passées avec « un chargement excessif; les conditions modernes sont différentes et « l'allègement s'impose. » Désormais, en effet, la période des mar- « ches et manœuvres de concentration sera bien réduite, il pourra ar- « river que des troupes aient à se battre en descendant des wagons « qui les amèneront au combat; elles n'auront donc ni le temps de « s'accoutumer à la peine, ni le besoin de recourir à leur vêtement de « rechange ou aux ustensiles dont on les charge. Le service de ravi- « tailllement sera là qui, par ses convois incessants, viendra parer à « la consommation continue. Qu'on ait muni et garni pour tous ses « besoins probables le fantassin des premières armées d'Afrique, éloigné « de la métropole, jeté en pays neuf, rarement ravitaillé, la chose « était logique. Qu'on en use de même pour les soldats qui combat- « tent sur le Rhin ou sur les Alpes, à proximité du réseau de voie « ferrée qui, en quelques heures, les peut continuellement approvi- « sionner, cela devient une prévoyance abusive et une façon écrasante « de montrer aux troupes qu'aucun de leurs besoins n'a été négligé. « Au surplus, le fait est constant pour toutes les armes: un journal

« ne montrait-il pas récemment l'artillerie alourdie par un matériel de « rechange prévoyant outre mesure? Le moment est d'ailleurs cri- « tique; plus que jamais l'axiome du maréchal de Saxe est vrai: « C'est « dans les jambes qu'est tout le succès des combats, c'est aux jambes « qu'il faut s'appliquer: quiconque fait autrement n'est qu'un igno- « rant et ne connaît pas les éléments de ce qu'on appelle le métier « de la guerre ». La victoire sera non aux gros bataillons, mais aux « bataillons rapides, alertes, prompts aux marches forcées, à l'attaque « impétueuse. »

Vi è tuttavia un minimo di oggetti indispensabili al disotto del quale non si può scendere e l'autore esamina tutto il necessario dalle cartucce al fazzoletto, fino alla forma del zaino che a furia di progressi è divenuto un peso molto gravoso ed inutile.

Sulla calzatura esso così si esprime:

« Faut-il conserver les souliers, guêtres de toile et sous-pieds de re- « change, dont le poids total est de 4 kilog. 160 gr.? Certes, ainsi que « l'écrivait Napoléon au Prince Eugène, vice-roi d'Italie, « vous savez « qu'on manque toujours de souliers à la guerre. » On sait aussi la « réponse humoristique du duc Wellington, à qui l'on demandait un « jour quel était le premier besoin du soldat: « Une bonne paire de « souliers, répondit-il. — Et le deuxième? — Une paire de souliers de « rechange. — Et le troisième? — Une paire de semelles de rechange. » « — La dépense en chaussures est donc considérable; nous voyons « même en temps de manœuvres des brodequins neufs ou en bon état « au départ se déconfire vers la fin des périodes de marches. Mais c'est « là un besoin auquel il conviendra de parer par des ravitaillements « convenables. ».

Presso di noi come in Francia non è mai stato tentato il sistema razionale in uso in Austria: consistente nel dividere il carico in due parti di cui una può essere deposta a terra o lasciata col grosso car- reggio, mentre l'altra, comprendente lo stretto necessario per il vitto ed il combattimento è sempre portata dal soldato.

Certamente in questi argomenti i recenti esperimenti tedeschi pos- sono servir di guida ed infatti ora in Germania è allo studio un sacco da assalto (sturmsack) contenente due o tre razioni di riserva portate al di sotto dello zaino. Al momento dell'azione, o quando oc- corrono sforzi muscolari eccezionali lo zaino è deposto e il soldato rimane col solo sturmsack, le cartucchiere e le armi.

b) Bollettino bibliografico

1. Sommario delle riviste militari italiane

Rivista d'artiglieria e genio (gennaio).

Caveglia — Il riordinamento delle truppe tecniche in Austria-Ungheria.

Ouolenghi — L'avvenire delle armi da fuoco portatili.

Falletti — Telegonometro tascabile.

Miscelanea.

Notizie.

Bibliografia.

Rivista di fanteria (gennaio).

Note al regolamento d'istruzione per la fanteria.

Silve, baionetta.

Le origini dei marescialli di Napoleone.

Note e appunti.

Varietà.

Cronaca.

Bibliografia.

Rivista marittima (gennaio)

Cattolico — Note di astronomia.

Perroni — Motori delle navi da guerra.

Butini — Corazze per navi.

Pirelli — I proiettori di luce elettrica.

Segre — Cooper e Loti.

Lettere al direttore.

Notizie.

Appendice

Celeni — Saggio di bibliografia marittima italiana.

Giornale medico dell'esercito e della marina (gennaio).

Petella — L'itticolo.

Imbriaco — Cura delle ferite in guerra.

Rivista medica.

» chirurgica.

» anatomica.

» terapeutica

» di tecnica e di servizio medico-militare

» di igiene.

Varietà.

Bibliografia.

2. Ordinamento degli eserciti

Recentissime pubblicazioni della casa Voghera, Roma

Alcune questioni nell'ordinamento dell'esercito.

Argus. — *L'armata d'Italia nella guerra futura.*

Manfredi. — *L'Italia dev'essere potenza terrestre o marittima?*

Goiran. — *La crisi militare.*

— L'importante questione del suicidio nell'esercito è trattata con molta competenza nel recente *Beihet del Militär Wochenblatt.*

Ne rileviamo alcuni dati importanti:

1° Aumento dei suicidi nella popolazione prussiana per ogni 10,000 abitanti:

1816	1871-75	1876-80	1881-85	1886-90	1890
0,66	1,2	1,7	2,0	2,0	2,1

2° Mortalità per suicidi nelle seguenti regioni per 10,000 abitanti nel 1891:

Germania	2,71
Danimarca	2,58
Svizzera	2,30
Francia	1,87
Austria	1,63
Inghilterra	0,76
Italia	0,46
Spagna	0,35

3° Suicidi per 10,000 soldati nel periodo 1876-1890:

Germania	6,33
Austria	12,35
Italia	4,37
Francia	3,33
Belgio	2,44
Inghilterra	2,10

4° Suicidi per 10,000 soldati nei vari corpi dell'esercito germanico dal 1876 al 1890.

IV corpo	9,13
V »	8,87
III »	8,58
XI »	8,27
VI »	8,17
Sassoni	8,11
Vurtemberghesi	8,05
II Bavarese	7,92
I Bavarese	7,30
I Prussiano	6,15
IX	5,33
XIV	5,32
X	4,63
XV	4,63
XVI	4,62
Guardia	4,58
II	4,43
VII	4,26
VIII	3,84
XVII	2,27

— È stato pubblicato l'*Annuario militare statistico* per l'anno 1892 dell'esercito austro-ungarico. Esso si conserva sempre all'altezza di modello del genere ed è un vero titolo di merito per le autorità militari austriache.

3. Storia militare e biografie.

Grandin — *Le maréchal Mac Mahon*, Parigi, Haton, due volumi. — Ecco il giudizio di un autorevole giornale militare francese:

« Dans les circonstances difficiles, dit Guizot, une nation est toujours disposée à ramener ses yeux en arrière pour y apprendre quels furent la conduite et le caractère des hommes qui lui ont transmis leur gloire. Elle se retrempe dans ses héros.

« On a tout dit sur le glorieux soldat que fut le maréchal de Mac-Mahon. Ses magnifiques états de service, sa droiture et sa vaillance sont universellement connus. Il nous manquait l'histoire détaillée de

« tous les événements auxquels fut mêlé le maréchal pendant son existence si bien remplie.

« Le commandant Grandin a heureusement comblé cette lacune, et, certes, personne, mieux que lui, n'était capable de le faire. Son récit fourmille d'anecdotes; toutes font ressortir les hautes qualités du maréchal, qui se montre, dans toutes les circonstances, le chef idéal, et, en même temps, le soldat par excellence.

« La lecture de ce livre est éminemment saine; le lecteur puisera, dans cette légende héroïque, la consolation des amertumes du passé et l'espoir pour l'avenir, en voyant à quelle hauteur peut s'élever le soldat français, quand il a son devoir pour unique mobile, et qu'il y joint, comme le maréchal de Mac-Mahon, le mépris absolu de sa vie.

— Sulla *Revue de cavalerie* (gennaio) assai interessante: *Une lièvre d'ordre du 15^e chasseurs à cheval pendant la guerre d'Espagne 1812-1813.*

— I recenti fatti di Tombucù sono largamente svolti nella *Revue du cercle militaire* N. 6-7-8.

— *Mémoires du général Thiébault*. — Parigi, Plon e Nourrit. Il primo volume di queste memorie già pubblicato da qualche tempo trattava dei tempi della rivoluzione; questo, ora apparso va dal 1795 al 1799 e contiene interessanti aneddoti sulla Repubblica veneta, Roma e Napoli in quell'epoca assorbite nel movimento rivoluzionario francese.

— È in corso la pubblicazione degli ultimi due volumi della grande opera di Springer sulla guerra turco-russa, ripetutamente annunciata dalla nostra *Rivista*. Comprendono: Sesto periodo delle operazioni, 2 novembre a 10 dicembre 1877, blocco e caduta di Plewna. Settimo periodo: La guerra in Rumelia dalla caduta di Plewna ai preliminari di pace — Vienna, Konegen.

4. Tecnologia militare.

Sui recenti progressi dell'aeronautica e sulla proposta di aeronave del prof. Wellner che fece parecchio rumore nel dicembre scorso ha dettati interessanti la *Revue du cercle militaire* nel suo N. 6.

Se sono giuste le informazioni della *Allgemeine militär zeitung* pare che diverse società austriache abbiano offerto larghi appoggi pecuniari per l'esecuzione degli esperimenti al Wellner.

— Sulla *Revue du génie militaire* è stato pubblicato il resoconto degli

studi ferroviari fatti nel 1891-92 per l'impianto della linea ferroviaria in continuazione di quello esistente di 132 chilometri da Kayes a Bafoulé (Sudan francese) destinata a portare la testa di linea fino al Niger presso le rapide di Sotuba.

— Sui risultati ottenuti in Austria e Russia dal tiro contro palloni frenati da precise e dettagliate comunicazioni la *Deutsche Armees Zeitung* del 10 febbraio.

— Meyer. — *La difesa di Metz con opere corazzate*. — Huber, Frauenfeld.

— *Le fortificazioni attuali e la guerra d'assedio*. — 2 volumi, opera compilata da una società d'ufficiali secondo i più recenti progressi. — Vienna, Mittheilungen Redaction.

5. Geografia - Colonie - Viaggi.

Libri di recente pubblicazione:

Ottone Brentari. — *Guida di Monte Baldo*. Bassano, Società degli alpinisti tridentini, 1893. Opera di pagine 176 in-16° con profili e panorami.

Lavoro accurato e praticamente utile, come altri precedenti dello stesso autore.

Brigidi E. A. — *La Nuova Guida di Siena e dei suoi dintorni*. Terza edizione accresciuta. Siena, Torrini, 1883. Volume di pagine 200 in-16° con 42 tavole.

Calderone G. — *Antichità siciliane, in specie memorie storico-geografiche di Marina e suoi dintorni*. Palermo, 1891-1892. Volumi 2 in-8° con carta topografica.

Dufourmantelle Ch. — *Une visite au Gibraltar italien*. Excursion du yacht *Euxène* à la Maddalena. Ajaccio, Massel, 1893. Opera in-8°.

Desjardins E. — *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*. Tome IV et dernier. — *Les sources de la topographie comparée*. Parigi, Hachette et C., 1893. Grosso volume in-8° con 13 tavole e carte, 17 figure nel testo e indice generale.

— *Guida generale di Trieste, del Goriziano, dell'Istria, di Fiume e della Dalmazia, per l'anno 1894*. Trieste, Mora, 1894. Volume di pagine 900.

— Lorena-Habsburgo, S. A. I. e R. l'arciduca Lodovico-Salvatore di — *Die liparischen Inseln etc.* (Le isole Lipari: I. Vulcano; II. Salina).

Praga, Mercy, 1893. Volumi 2 di pagine XII-95 in-folio con 13 tavole e 33 illustrazioni nel testo e carte, e di pagine IX-72 in-folio con 10 tavole, 28 illustrazioni nel testo e carte.

Questa nuova splendida opera dell'illustre principe lorenese viene ad illustrare, con forme letterarie ed artistiche elettissime, ed insieme con metodo e materia intrinsecamente scientifici, le nostre isole Eolie o Lipari. Alla fortunata posizione di questa, quasi a mezza via tra le Baleari e Trieste dobbiamo una descrizione così viva, vera e completa di quel gruppo d'isole; poichè l'autore nell'annuale viaggio che intraprendeva alla volta delle isole Baleari, ch'egli con tanta maestria studiò e presentò in altra opera sua, ebbe ripetuta occasione di fermarsi alle Lipari e di esplorarle scientificamente. I due primi fascicoli contengono separatamente una minuta ma attraentissima descrizione di due isole del gruppo: Vulcano e Salina. Il primo in dieci capitoli, premesso un cenno generale, dice dell'approdo, della Fabbrica, dei Faraglioni di Vulcano, e poi della Fossa, della parte elevata dell'isola, delle *Rutte* (grotte), dei *Sierrì* (monti), delle coste, ed insieme di Vulcanello. Il secondo, dopo una introduzione, s'occupa dei punti principali e dei caratteri generali dell'isola di Salina, da S.^a Marina alla Montagna dei Filici e da Monte Rivi a Barone, da Lingua a Malfa, dalla Montagna dei Porri a Pollara ed altrove, e delle coste di quest'isola pure. Collaborando con S. A. il professore dottore F. Becke dell'università di Praga per la mineralogia, giovandosi delle informazioni del console generale austro-ungarico, dottor A. Pajno, e del consiglio e dell'opera scientifica del Pittre, del Rodriguez e d'altri profondi conoscitori della natura del suolo e del popolo di quelle isole, l'augusto autore poté fornire un bel contributo alle cognizioni geografiche e naturalistiche di quella parte insulare del regno d'Italia, aggiungendovi le sue osservazioni dell'uomo eminentemente colto su tutto ciò che tocca la storia, il costume e le condizioni locali in relazione od all'infuori della geografia e della geologia delle isole.

Fischer T. — *Das Halbinselland Italien* (La penisola d'Italia; dall'opera *Landerkunde etc.*: Geografia delle tre penisole sudeuropee). Vienna, Tempsky, 1893. Volume (estratto) di pagine 235 in 8° grande con illustrazioni e tavole.

Pregevolissima monografia che, al dire di alcuni geografi, nostri e stranieri, contiene quanto di meglio ha prodotto la scienza geografica con le sue affini negli ultimi anni. Essa forma parte di un'opera più vasta intorno alle tre penisole meridionali dell'Europa. Sopra tutto è notevole il metodo seguito dall'autore nell'esposizione della materia:

metodo rigorosamente scientifico, eppure applicato in modo che la forma, anziché scapitarne, ci guadagna agli occhi d'un lettore colto, che non cerchi il solito diletto delle facili descrizioni. Per quanto altri possa dissentire dal Fischer riguardo ai criteri di confini naturali o d'altre questioni molto discutibili, se sottratte alla pura considerazione geografica; non v'ha parte di questo suo lavoro, in cui non si rinvenga trattata la materia coscienziosamente, e si potrebbe dire affettuosamente. — Nell'introduzione l'autore considera la posizione, i confini, l'estensione dell'Italia. Poi nei due primi capitoli tratta della storia geologica del nostro paese nel passato e nel presente e dei vulcani ignivomi e fangosi e dei terremoti.

Nei tre seguenti descrive la configurazione delle coste; delle terre continentali, peninsulari ed insulari, dando posto distinto e largo alla pianura padana, alla regione alpina ed a quelle appenniniche. In un sesto capitolo s'occupa del clima, specialmente della malaria, e del regno vegetale ed animale. Nel settimo illustra i dati etnografici; nell'ottavo fa l'antropogeografia dell'Italia, descrivendo opportunamente, secondo le più recenti ed attendibili fonti, le varie industrie applicate al suolo, agricoltura, pastorizia, mineraria, ecc. ed il commercio, la popolazione nella sua densità e distribuzione. L'opera è accompagnata da numerose carte e Cartine, in tavole e schizzi; di cui vanno nominate quelle della malaria in Italia, secondo il Toralli, ecc.; dei terremoti in Italia, secondo il Taramelli; dei vulcani in Italia; una cartina delle correnti dello Stretto di Messina, secondo il Cortese; una carta geologica della campagna di Roma, ecc. La adornano poi numerose e splendide fototipie dei luoghi classici d'Italia, o più esattamente, di alcuni luoghi alpini e delle vedute di Roma, della Baia di Napoli, di Palermo, Siracusa, ecc..

Nispi Landi C. — *Roma monumentale ecc.: storia e topografia*. Torino, 1893. Volume di pagine 264 in 8° con Carta, ecc..

6. Manovre e campi.

Una dettagliata relazione delle manovre di cavalleria di Blerè (1893) con carte e disegni nella *Revue de cavalerie* dei mesi di novembre, dicembre e gennaio. — È interessante il resoconto illustrato da tre figure del passaggio a nuoto del Cher fatto da uno squadrone del 21° chasseurs, eccone la narrazione.

« La construction de la passerelle peut alors se faire avec sécurité et rapidité; elle est opérée en deux heures, sous la direction du capitaine de Coma, capitaine instructeur du 21^e chasseurs, par les sapeurs, de la façon suivante:

« Des sacs imperméables en toile cachou (sacs réglementaires), préalablement bourrés de paille et devenant ainsi corps flottants, sont arrimés, à raison de deux par mètre environ, au moyen de cordes à fourrages, sur des échelles placées bout à bout. Quand une longueur de 20 mètres environ est ainsi préparée sur la berge, on retourne le système, les sacs placés parallèlement au courant et on adapte dessus des planches; une longueur semblable est faite de même façon et, pour avoir plus de solidité et en même temps un passage plus large, on réunit, à l'écartement que l'on veut, ces 2 passerelles au moyen de madriers.

« On lance alors cette première partie, qui doit être amenée à sa place par le courant; il est nécessaire, afin qu'elle ne soit pas entraînée, de guider l'extrémité, qui doit venir au milieu du cours d'eau, au moyen d'une corde tenue de la berge ou d'un bateau. On construit alors successivement les portées suivantes que l'on place au fur et à mesure.

« A 10 heures une passerelle de 83 mètres de longueur est faite; par suite de cette grande portée, quelques sacs et matériaux ayant manqué, on dut y remédier en ajoutant, à l'extrémité opposée, un bateau solidement amarré.

« Les hommes du 2^e escadron, désigné pour aller prendre pied sur la rive droite du Cher, transportent d'abord leur paquetage, puis, marchant sur la passerelle, dirigent leurs chevaux par la longe; ceux-ci passent à la nage, car le Cher a, en cet endroit, près de deux mètres d'eau.

« Tous les chevaux de cet escadron passent sans qu'aucun d'eux fasse la moindre difficulté (on a eu soin, pour éviter tout accident, de mettre toutes les têtes de madriers, réunissant les deux passerelles et forcément de longueurs inégales, au ras de la passerelle, du côté où le cheval passe); un seul incident à noter: un homme, trop attiré par sa monture, tombe dans l'eau mais peut se raccrocher à la passerelle et, aidé d'un camarade, remonte immédiatement.

« Le général Loizillon, ministre de la guerre, entouré de nombreux généraux, parmi lesquels le général commandant le 9^e corps d'armée assiste à l'opération et adresse ses félicitations au colonel du 21^e chasseurs pour cette expérience, la plus concluante et la plus importante de celles que l'on a faites jusqu'alors en France et à l'étranger.

7. Varietà.

Valdteufel. — *Six mois de paix armée*. Parigi, Savine

È un libro BOULEVARDIER uscito di recente in cui sono narrati *ad usum delphini* gli avvenimenti politici del 1893.

Gran successo, molte basse calunnie contro gli italiani e un colpo di gran cassa finale per *la revanche*, ecco in riassunto la nuova opera che rispecchia perfettamente il carattere della grande città in cui ha veduto la luce.

Si nota sempre un certo rispetto verso la Germania, collegato a basse ingiurie verso gli italiani, che, a dire dell'autore, sono i carnefici degli operai francesi.

— Comminges. — *Le cheval, sous pratiques*. Parigi, Legoupy.

Ecco il parere della *Revue de Cavalerie* su questo interessante libro.

« Ce volume très élégamment édité, de près de 500 pages, orné de nombreux vignettes, sera de la plus grande utilité, non seulement pour ceux dont l'éducation hippique commence, pour l'éleveur inexpérimenté, l'officier d'infanterie, mais encore pour ceux qui, sachant déjà se servir du cheval, sont à l'affût des procédés modernes les plus perfectionnés, concernant l'entretien, les écuries, la nourriture, les soins vétérinaires-pratiques, la ferrure, etc.. Un chapitre spécial traite des aciers, des selles, des harnachements, des voitures, et de l'entretien de ses différents objets.

« Les meilleures sources anglaises, allemandes, autrichiennes, ont été mises à contribution par l'auteur. La plupart des sportsmen de valeur ont été consultés par lui et, comme il le dit modestement dans sa préface, c'est de leur expérience et de leur savoir dont il veut faire profiter ses lecteurs. »

— Berenguer. — *La estetica de la guerra*. Madrid.

Piccolo opuscolo, di valore più letterario che militare.

Per la Direzione

LUDOVICO CISOTTI

maggior M. M., incaricato

DEMARCHI CARLO, gerente.

IL NOSTRO REGOLAMENTO DI ESERCIZI PER LA FANTERIA E QUELLO DELL'ESERCITO FRANCESE

(Continuazione e fine, vedi numero precedente)

Il titolo IV (Scuola di battaglione) è anch'esso diviso in due parti: ordine chiuso, e istruzione per il combattimento. Alla prima parte, che nel nostro regolamento è svolta in nove pagine, son dedicate circa sessanta pagine dal regolamento francese, e alla seconda ne son dedicate circa trenta.

Le formazioni del battaglione in ordine chiuso sono:

a) La linea spiegata, per riviste e per manovra.

b) La linea di colonne di compagnia ad intervalli di 6 passi, o ad intervallo di 24 passi od anche ad intervallo di spiegamento. Con intervalli di 6 passi la linea di colonne di compagnia è formazione di adunata; con intervalli di 24 passi è formazione da manovra e da rivista; con intervalli di spiegamento, è formazione eccezionale da manovra.

A queste formazioni, che sono dette *formazioni in linea*, si aggiungono le seguenti altre in *colonna*:

a) La colonna di battaglione, per la manovra e per lo sfilamento.

b) La colonna doppia, con intervallo di 6 passi, come formazione di adunata; ovvero con intervallo di 24 passi, o anche con intervallo maggiore, come formazione di una manovra.

c) Il battaglione in massa (le compagnie in linea una dietro l'altra, a distanza di 6 passi) per l'adunata, per le riviste e per lo sfilamento.

d) Le colonne a distanza intera per plotoni o per compagnie: la prima per la manovra per lo sfilamento e per fare strada; la seconda solo per lo sfilamento.

e) La colonna di fianco per quattro, per la manovra e per fare strada.

Basta la sola enumerazione di tutte queste formazioni, buon numero delle quali assolutamente superflue, per comprendere quanto debba essere prolissa questa parte della istruzione del battaglione, tanto più se si pon mente che in tutte le trasformazioni dall'una all'altra di esse, il regolamento non si limita, come il nostro, a dar poche indicazioni, e a lasciare ai comandanti di compagnia quella certa libertà che concorre a rendere la manovra più spiccia e disinvolta; ma prescrive minutamente che cosa debba fare l'una compagnia e che cosa debba fare l'altra. È un modo di manovrare fatto esclusivamente per la piazza d'armi. È vero che dopo una così lunga descrizione di movimenti rigidi e tassativi, il regolamento soggiunge che dopo la piazza d'armi se ne deve fare l'applicazione in terreno vario, e che in questo i comandanti di compagnia possono allontanarsi dalle regole tassative date e far muovere i loro riparti secondo che meglio convenga alle circostanze. Ma, allora, perchè darle queste regole tassative, se poi si dice che nell'applicazione vera di tali regole non si può, e quindi non si deve tener conto?

La seconda parte della scuola di battaglione comprende:

1° l'ordine da combattimento del battaglione;

2° il modo di combattere del battaglione nell'azione offensiva e nell'azione difensiva, sia quando è inquadrato con altre truppe sia quando è isolato.

Contiene inoltre alcune norme generali per il battaglione che si trovi ad un'ala della linea di battaglia o che sia all'avanguardia o alla retroguardia di un reggimento, alcune altre norme circa l'azione della fanteria di fronte alla ca-

valleria ed all'artiglieria, ed alcune altre infine per le operazioni di notte.

Ci restringeremo qui ad esaminare i primi due punti soltanto, per le ragioni che abbiamo altrove accennate.

1° — *Il battaglione in formazione di combattimento* è ripartito in catena, linea di sostegni e riserva. La catena ed i sostegni, costituenti insieme la linea di combattimento propriamente detta (la nostra avanschiera), possono essere formati di una, due e anche tre compagnie.

Il battaglione si spiega da qualunque formazione: lo spiegamento è regolato in guisa, che a movimento compiuto, le compagnie abbiano tra loro trenta metri d'intervallo e la riserva disti 300 metri dai sostegni, cioè 550 dalla catena.

Tali distanze, corrispondenti al primo schieramento, devono essere considerate come dei massimi: e si è in facoltà di modificarle, secondo la natura del combattimento e secondo il terreno.

La fronte del battaglione inquadrato di 800 fucili è di circa 350 metri, compresa la metà degli intervalli che lo separano da quelli vicini.

2° — *I modi di combattimento* sono preceduti da alcune norme generali, delle quali è utile dare un cenno.

In ogni azione di guerra la direzione del capo deve tendere ad assicurare la coesione, in modo da far convergere utilmente e a tempo opportuno tutti gli sforzi individuali verso un medesimo scopo.

Il comandante del battaglione, senza entrare in particolari, esercita una vigilanza attiva e continua in modo che l'azione, con una serie di sforzi successivi, acquisti una energia crescente fino al momento dell'atto decisivo.

« La solidarietà delle compagnie è un dovere essenziale « che impegna l'onore militare di coloro che le comandano » (N. 117).

Perchè l'azione del battaglione abbia tutta la sua potenza, deve esplicarsi sopra una fronte ristretta, quand'anche esso sia isolato. Un battaglione isolato deve, sempre che può, combinare l'azione frontale con l'azione di fianco

Per meglio assicurare la coesione, importa che le formazioni in ordine chiuso non si abbandonino se non quando ciò è indispensabile; ed importa pure di riprenderle tosto che le circostanze lo permettano.

Battaglione inquadrato nell'offensiva. In massima il battaglione, preceduto da pattuglie esploranti, si avvanza su due linee, in colonna doppia aperta e con distanza di 250 a 300 metri tra la 1^a e 2^a linea. « Tale formazione permette « di muoversi facilmente in ogni specie di terreno senza « subir perdite troppo gravi dal fuoco di artiglieria » (N. 121).

Quando vi è costretto dal fuoco nemico, il battaglione prende ordine di combattimento.

L'attacco è preparato dall'artiglieria; talvolta da fanteria che occupi posizioni favorevoli.

Mentre fino a 400 metri dal nemico l'avanschiera svolge l'attacco, la riserva, senza aspettare ordini, si avvicina a quella a poco per volta, suddividendosi in due parti, di cui l'una sostituisce i sostegni, collocandosi a circa 100 metri dalla catena quando questa è giunta a 400 metri circa dal nemico, e l'altra rimane indietro a 200 metri dalla catena.

Nell'avanzarsi di questa fino a 200 metri dal nemico, la linea di fuoco è alimentata successivamente dalla riserva, e frattanto il battaglione di 2^a schiera del reggimento serra sotto per sostituire le riserve dei battaglioni di prima schiera e intervenire, occorrendo, nell'azione decisiva.

Se al fuoco accelerato a caricamento successivo il nemico non cede, quanto rimane della riserva si spinge sulla linea di fuoco per determinare uno sbalzo avanti; quindi nuova sosta per eseguire il fuoco a ripetizione. Quando la prima schiera è raggiunta dal battaglione di seconda schiera, si dà l'assalto.

Battaglione isolato nell'offensiva. — Mentre l'avanguardia del battaglione tasteggia il nemico e lo costringe a spiegare le sue forze, il comandante riconosce la posizione avversaria, fa avanzare il grosso nella formazione più conveniente, e con questo o prolunga la fronte, o fa eseguire un

attacco di fianco o semplicemente sostenere le prime truppe impegnate.

Avverte di economizzare le forze, coprirsi i fianchi e assicurarsi una linea di ritirata.

Perciò tiene a sua disposizione una parte della riserva: questa però « in caso di assoluta necessità, può essere impiegata tutta quanta per appoggiare l'attacco di fronte o « quello di fianco » (N. 132).

Battaglione inquadrato nella difensiva. — Lo scaglionamento delle forze è come per l'azione offensiva. Quando importi di avere fin dal principio una fronte estesa ed una catena densa, la linea di combattimento (nostra avanschiera) può essere costituita con due compagnie, ciascuna delle quali disponga tre plotoni in catena, o da tre compagnie ciascuna delle quali mandi in catena due plotoni soltanto.

In tal caso la fronte del battaglione può estendersi fino a 400 metri.

Quando il tempo e le circostanze permettano, si rinforza la posizione con fortificazioni passeggera, in modo però che non ne sia danneggiata l'azione controffensiva. La quale è affidata a quella parte della riserva che non avrà ancora rinforzata la catena allorchè il nemico è a 400 metri da questa, ed anche a riparti del battaglione di seconda schiera.

Battaglione isolato nella difensiva. — Come già abbiamo notato per la compagnia, si raccomanda anche per il battaglione di disporre posti avanzati, di non prendere prematuramente ordine di combattimento: fino a che la resistenza dei posti avanzati non abbia fatto manifestare le intenzioni del nemico, si stia al coperto.

Di massima si spiegano due compagnie: ciascuna di queste dispone due o tre plotoni in catena e il resto in sostegno: le due altre compagnie in riserva. Tosto che i sostegni sono portati a rinforzare la catena, una delle compagnie di riserva ne prende il posto e vigila alla protezione dei fianchi.

L'altra compagnia è tenuta a disposizione del comandante del battaglione come ultima riserva. « Una parte di questa

« compagnia serve generalmente a eseguire i contrattacchi
« o a minacciare i fianchi del nemico ». (N. 145).

*
*

Il titolo V ed ultimo comprende la scuola di reggimento, le applicazioni ad unità maggiori e, come appendice, una istruzione per le riviste e le parate.

Le formazioni del reggimento in ordine chiuso sono distinte in *formazioni in linea*, *formazioni in colonna* e *formazioni d'ammassamento*.

Le formazioni in linea sono: la linea spiegata, la linea di colonne di compagnia, la linea di colonne doppie, la linea di battaglioni in massa. In queste formazioni i battaglioni, formati rispettivamente in linea spiegata, in linea di colonna, in colonna doppia o in massa, sono disposti uno accanto all'altro ad intervalli di 30 passi.

Le formazioni in colonna sono: la colonna di reggimento, la colonna doppia di reggimento, la colonna di battaglioni in massa. In queste formazioni i battaglioni, formati rispettivamente in colonna, in colonna doppia o in massa, sono disposti uno dietro l'altro a distanza eguale alla fronte di una sezione più dodici passi. La colonna di reggimento può essere anche a distanza intera.

Nelle formazioni di ammassamento il reggimento è disposto in una delle tre formazioni già accennate, linea di colonne, linea di colonne doppie o linea di battaglioni in massa.

La differenza è che in queste formazioni d'ammassamento, pur tenendo i trenta passi d'intervallo fra reggimento e reggimento, in ogni battaglione, formato in linea di colonne o in colonna doppia, l'intervallo tra le colonne è ristretto a sei passi soltanto.

Nelle formazioni d'ammassamento i battaglioni, anzi che essere disposti sopra una sola linea, possono anche essere disposti su più linee a distanza di 30 passi.

Per il passaggio da una formazione ad un'altra, il colonnello si vale di ordini « nei quali fa conoscere la formazione da prendere o il movimento da eseguire; indica « il battaglione di base o il battaglione di direzione, il « luogo ove deve collocarsi il battaglione di base o il punto « verso il quale deve marciare il battaglione di direzione; « occorrendo, determina la posizione rispettiva dei battaglioni (N. 15).

« I comandanti di battaglioni fanno eseguire tali ordini « impiegando i mezzi regolamentari più semplici. » (N. 16).

Nella seconda parte del titolo V si danno le norme per il combattimento del reggimento, della brigata, e della divisione. Tralasciando di parlare del combattimento della divisione, accenniamo brevemente a quanto si riferisce al reggimento e alla brigata.

Il regolamento premette che non è possibile di prescrivere un ordine di combattimento normale per le maggiori unità, ma che « vi sono tuttavia certi principi che sono « applicabili nella maggior parte dei casi ».

Le grandi unità (intendi reggimento, brigata, divisione) si scaglionano in due gruppi principali, la cui forza varia secondo le circostanze: il primo gruppo si divide in prima e seconda linea, il secondo gruppo forma la terza linea.

Il reggimento o la brigata si formano su due o tre linee; però quando sono isolati, si scaglionano sempre in tre linee, come in tre linee si scaglionano sempre la divisione sia isolata, sia inquadrata.

Il comandante d'altronde è giudice del modo migliore di fare questo scaglionamento secondo il terreno e le circostanze. Così afferma il regolamento, ma col dare una serie di grafici — sia pure, come dice, a titolo di solo esempio — distrugge in gran parte quanto ha detto prima. Si direbbe che in tutto questo titolo V lo *schema* spadroneggi e che il regolamento, diffidente sempre più o meno del criterio dei capi, sia ancora più diffidente qui, mentre sarebbe stato naturale che lo fosse stato meno che altrove. Siamo in pieno schema: difatti la tavola V dà un esempio di schiera-

mento pel reggimento isolato in cui si scende a determinare sino il numero dei plotoni che sono in catena e sostegno; e le successive tavole, sino alla IX^a compresa, danno analoghi tipi minuziosi di schieramento per la brigata inquadrata, per la brigata isolata, per la divisione inquadrata e per la divisione isolata. Si dirà che questi non sono che esempi da applicarsi secondo le circostanze; ma anche inteso in questo senso, uno *schema* è dannoso. Di ciò avremo occasione di discorrere in seguito.

Ritornando al regolamento, questo dice che quanto alla distanza fra le varie linee, è difficile fissare delle cifre, perchè esse dipendono soprattutto dal terreno; ma subito dopo soggiunge che tuttavia negli esercizi le distanze sono abitualmente comprese fra 300 e 600 metri a contare dall'ultimo elemento delle linee precedenti.

Circa all'estensione della fronte da occuparsi, il regolamento fa notare che essa dipende dal numero dei battaglioni che l'unità deve disporre in prima linea, secondo le esigenze del combattimento; che una fronte troppa larga toglie vigore all'attacco e toglie resistenza alla difesa; che una fronte troppo stretta fa immobilizzare troppe forze ed espone agli avvolgimenti; che in generale nell'offensiva la fronte non deve oltrepassare i 700 metri pel reggimento, i 1400 metri per la brigata e i 2100 per la divisione; che infine nella difensiva le fronti possono essere più ampie di quelle ora dette, se la vigoria delle posizioni permette di occupare con minori forze certi punti della linea. « Nella determinazione di queste fronti non si è tenuto conto delle posizioni per l'artiglieria. »

Ecco come sono definite le funzioni delle varie linee.

La prima linea impegna l'azione e la svolge nelle varie sue fasi; non manovra. Non deve occuparsi dei fianchi.

La seconda, intimamente legata alla prima, serve ad assicurare i fianchi di quella, ad appoggiarla, a concorrere con essa all'assalto se la prima linea non è sufficiente, a rinnovare un attacco fallito.

La terza è elemento di manovra, riserva nella mano del

capo: fornisce le truppe incaricate di eseguire gli attacchi di fianco o di respingere quelli del nemico, eseguisce i contrattacchi generali e si oppone ai ritorni offensivi del nemico, appoggia il movimento avanti, e se l'attacco riesce partecipa all'occupazione della posizione e all'inseguimento. « copre la linea d'operazione » e mette a profitto il tempo disponibile per organizzare indietro, con lavori di fortificazione, una linea di difesa che in caso d'insuccesso permetta di arrestare il nemico e di riprendere l'offensiva.

II.

Ed ora passiamo al confronto.

Per farlo, cercheremo di mettere in luce alcuni dei principi più essenziali che informano il nostro regolamento di esercizi, e vedremo per ciascuno di tali principi se ed in qual misura esso si trovi applicato nel regolamento francese.

..

Nell'ordine chiuso il nostro regolamento ha voluto ottenere la rigida osservanza delle forme, affinchè da essa le truppe potessero contrarre « quell'abitudine istintiva all'obbedienza che è fondamento necessario di salda disciplina. »

Ma la rigida osservanza delle forme non richiede che i plotoni nella compagnia, e le compagnie nel battaglione, abbiano a muoversi con movimenti tassativamente e rigidamente prescritti. Questo, sì, richiede, che nel plotone i soldati manovrino bene, con assieme, con rigidità. Date quattro plotoni, ciascuno dei quali sappia perfettamente e prestamente allinearsi, ed allora anche la compagnia saprà perfettamente e prestamente allinearsi: sarà affare degli ufficiali.

Quando lo strumento elementare dell'ordine chiuso sarà così preparato, si potrà lasciare una certa libertà ai coman-

danti di plotone nei movimenti della compagnia ed una libertà ancora maggiore ai comandanti di compagnia nei movimenti del battaglione, conciliando così nel miglior modo la rigidità d'esecuzione dei soldati nel plotone e la spigliatezza del plotone nella compagnia e della compagnia nel battaglione.

Noi non abbiamo voluto la rigidità per la rigidità: l'abbiamo voluta perchè essa ha uno scopo, e lo scopo è educativo e disciplinare. Questo scopo è perfettamente raggiunto allorchè noi otteniamo la rigidità dell'individuo nel plotone. È inutile, perchè non ha ragione d'essere, la compassata esecuzione dei movimenti dei plotoni nelle compagnie e, più ancora, delle compagnie nel battaglione. È inutile, ed è anche dannoso; perchè questa esecuzione compassata sarebbe tutta a danno di quella spigliatezza che è necessaria per adattare le mosse al terreno. A che scopo prescrivere minutamente in che modo ciascun plotone debba regolarsi nei movimenti della compagnia, dal momento che queste prescrizioni, quando si è sul terreno vario, non possono più essere applicate?

Questa idea fondamentale, nel nostro regolamento noi la vediamo applicata fin dagli esercizi di compagnia, e la vediamo applicata, naturalmente, con tanto maggiore larghezza quanto più si va in alto nei riparti.

Un altro concetto che domina nel nostro regolamento è questo, di specificare soltanto i movimenti che occorrono nei casi più frequenti della pratica della guerra, perchè scopo degli esercizi è la preparazione dei capi e delle truppe al combattimento, non è di fare delle evoluzioni per il gusto di farle. « Quando nelle circostanze eccezionali ne occorrono « altri, si fanno eseguire per mezzo di *ordini* ovvero per « mezzo dei comandi esistenti opportunamente combinati.

A ciò il nostro regolamento dev'essere stato evidentemente indotto da queste considerazioni: da una parte, il poco tempo disponibile per l'istruzione della truppa, il quale poco tempo non ci permette il lusso di sbizzarirci a fare tutti i casi possibili di movimenti in ordine chiuso che si possono

presentare, e quindi c'impone di concentrare il nostro tempo e la nostra attività su ciò che è veramente necessario; dall'altra, la considerazione che quando la truppa e gli ufficiali siano perfettamente addestrati in quei movimenti che il regolamento specifica, non si troveranno imbarazzati ad eseguire ordinatamente qualunque altro movimento eccezionale che la pratica della guerra possa richiedere, quand'anche in tale movimento non siano stati preventivamente esercitati con apposita istruzione.

Questo concetto di concentrare tutta l'istruzione e tutte le esigenze su ciò che è più essenziale, lo troviamo così insistentemente nel nostro regolamento d'esercizi, che perfino nel maneggio d'armi si è voluto fare una distinzione fra quei movimenti che esigono una esecuzione rigida e fra quelli per i quali questa esecuzione rigida non è necessaria o non è possibile.

Di tutto ciò che abbiamo detto finora, nel Regolamento francese non v'è traccia: le formazioni sono molto più di quelle che strettamente occorrono, i movimenti per passare dall'una all'altra sono numerosi, particolareggiati, tassativi, e dopo che si è impiegato un tempo considerevole ad insegnare tutto questo in piazza d'armi, sorge la necessità di dire che nel terreno vario gran parte di ciò che si è insegnato non è più applicabile.

*
* *

Ciò che abbiamo visto nell'ordine chiuso, vediamo nell'ordine sparso.

Il nostro regolamento ammette o non ammette degli ordini *normali* di combattimento?

Se per ordine normale si vuole intendere una serie di prescrizioni le quali dicano, ad esempio, che la compagnia deve avere tanti plotoni in catena e tanti in sostegno, e che questi devono stare alla tale distanza da quelli, il nostro regolamento di ordini normali non ne vuol sapere, perchè ritiene che in cose le quali dipendono in gran parte dalle

circostanze, uno schema tassativo sarebbe, oltretutto non pratico, e perciò inutile, anche dannoso. E dannoso perchè annullerebbe il criterio ed il pensiero: in mano a coloro che criterio ne hanno poco, lo schema è un'arma a doppio taglio, perchè se salva dall'errore in un caso vi fa incappare in un altro; in mano a coloro che di criterio ne hanno molto, lo schema è un inciampo alla libera manifestazione di quei provvedimenti che meglio si adatterebbero alle circostanze.

Si ha un bel circondare tali prescrizioni di quanti vogliamo *in genere, in massima*: a queste frasi la maggior parte degli uomini non dà peso, e la tendenza ad evitar la fatica mentale del dover pensare, caso per caso, quale sia la soluzione più opportuna, e così umana che le cifre ed i numeri s'interpretano quasi sempre in modo molto tassativo: è così comodo avere una soluzione bella e fatta, ed è così comodo il poter dire, in ogni circostanza: io sono al coperto perchè mi sono attenuto al regolamento!

Dunque prescrizioni tassative, schemi d'ordine di combattimento, no. Questo, sì, può e deve fare un regolamento: dare una serie di criteri che inquadrino la mente senza incepparla, che servano di guida al pensiero nel ricercare quella soluzione che, caso per caso, meglio si adatta alle circostanze. E questo appunto fa il regolamento nostro. Di esempi se ne potrebbero citare molti, ma ci limitiamo ad uno solo: a quanto è detto nel N. 185 — schieramento del battaglione per il combattimento.

Mentre il regolamento francese vi dice che il battaglione per combattere si divide in catena, linea di sostegni e riserve, vi indica quanta forza si deve dare a ciascuna delle tre linee, a che distanza queste devono stare l'una dall'altra, inducendo così a fare una simile ripartizione delle forze anche quando, a causa della situazione, essa sarebbe assolutamente inopportuna — il nostro regolamento segue altra via, che noi non esitiamo ad affermare come molto più ragionevole.

Il nostro regolamento espone il processo mentale che si fa per addivenire alla ripartizione del battaglione in

avanschiera e grosso. In ogni caso speciale non si deve fare altro che ripetere questo ragionamento, e la risposta se convenga o no fare questa ripartizione verrà naturalmente e spontaneamente da sé. Citiamo un esempio. Se si applica il ragionamento che fa il nostro testo al caso in cui il battaglione, avendo un compito d'attacco ben determinato, possa per la natura del terreno, giungere fino a tre o quattro cento metri dal nemico, si commetterà certamente l'errore, giunti che si sia a tal distanza, di suddividere il battaglione in avanschiera e grosso; e ciò perchè il regolamento ha con chiarezza spiegato che compito dell'avanschiera è di rendere possibile l'avanzata fino al limite delle piccole distanze, dove al battaglione inquadrato conviene di mettere in azione tutte le sue forze. Quando il bisogno di questa protezione dell'avanschiera non c'è e si può a tutta prima giungere alle piccole distanze, l'avanschiera non ha più ragione di essere.

Questo di esporre i criteri tattici sotto forma di procedimento mentale per addivenire alla soluzione in ogni caso concreto, è uno dei tratti caratteristici del regolamento nostro. Si vegga, ad esempio, lo schieramento per il combattimento nell'istruzione di più battaglioni (N. 209), in cui con ragionamento filato si fa vedere quali sono i motivi che inducono alla ripartizione in schiere: nel caso concreto, pensando un po' alle circostanze nelle quali si opera e seguendo il ragionamento che fa il testo, è difficile prendere delle vere cantonate.

Questo modo ci sembra singolarmente adatto a sviluppare il criterio degli ufficiali; son queste le norme che aiutano e non inceppano; non i dati tassativi, per quanto pure circondati e attenuati dai *generalmente* e dagli *in massima*.

Prescrizioni tassative — come son quelle del regolamento francese — non ci devono essere su cose la cui soluzione dipende dal criterio, perchè le prescrizioni tassative non si discutono, nè si deve permettere che si discutano. Sono quelle che sono: e finchè vi sono, si devono eseguire così e non altrimenti. Se un regolamento rende tassativo ciò

che deve dipendere dal criterio, perchè dipende dalle mutevoli circostanze, non c'è via di uscita: o l'apatia intellettuale, o l'indisciplina.

* *

Allorchè si compilò il nuovo regolamento nostro fu discusso — così ci fu riferito da chi a quelle discussioni prese parte — se convenisse separare assolutamente la parte formale dalla parte tattica, riunendo questa in un volume apposito, ovvero di non fare questa separazione, ma invece per ciascuna unità (plotone, compagnia, battaglione, ecc.) far seguire alla parte formale delle formazioni e dei movimenti, la parte applicata degli esercizi per il combattimento. Prevalse quest'ultimo concetto.

Lo stesso metodo è adottato dal regolamento francese; ma con questa differenza, che mentre il nostro è graduato quello francese non lo è punto. Abbiamo visto, esponendo le norme di combattimento della compagnia francese, che vi si parla di punti decisivi, di attacchi di fianco e di fronte e di tante altre cose che se possono valere per riparti maggiori, sono assolutamente fuori di posto trattando dell'azione della compagnia. Si confronti la sobrietà del regolamento nostro a tutto quest'apparato di grandi principii tattici generali dati dal regolamento francese.

* *

Quest'apparato di grandi principii tattici nell'azione di piccole unità non è cosa che riguardi soltanto la forma, la compilazione del regolamento, non è cosa cioè che con semplici spostamenti potrebbe correggersi, perchè tutto il regolamento è imbevuto di questa tendenza a far della grande tattica con piccoli riparti.

Nel regolamento nostro è evidente il principio di reagire contro questa tendenza; il principio riesce anche più evidente, se si tien conto di quanto dice l'*Istruzione per le esercitazioni di combattimento*.

Il nostro regolamento parte dal concetto che nell'istru-

zione bisogna fare larga parte al combattimento inquadrato, perchè esso è la regola, e che le piccole unità, se isolate, non devono fare della strategia.

Anche da noi per il passato troppo ci sbizzarrimmo nelle operazioni di distaccamento; invece importa specialmente che ciascuna unità impari ad operar d'accordo con quelle che stanno ai fianchi.

Certo nelle attuali fronti di combattimento la diversità di compito, di terreno e di situazione su questo o su quel punto determinerà un modo diverso di comportarsi di questa o di quella unità; ma non si deve perdere di vista che la simultaneità della loro azione è tuttavia e sarà sempre un gran fattore di successo. Naturalmente che a questa simultaneità, a questo accordo, bisogna dare un significato tanto meno ristretto quanto più si va in alto nelle unità: la simultaneità d'azione fra due plotoni attigui in catena d'una medesima compagnia, ha significato diverso della simultaneità d'azione di due brigate attigue di una medesima divisione.

Questo che chiamiamo accordo fra le unità, simultaneità d'azione, non vuol già dire che tutte le unità debbano operare secondo uno schema prestabilito o che il combattimento debba essere regolato a suon di tromba. Fra due battaglioni contigui, dei quali uno attraversi un bosco in cui riparati dal fuoco intenso dell'avversario, sia possibile procedere lestamente innanzi fino al margine e l'altro si trovi impigliato in una zona scoperta di terreno ove il fuoco avversario semini la strage, la simultaneità d'azione non consiste già in questo che il primo non vada avanti per aspettare l'altro; ma consiste precisamente nel contrario, vale a dire in ciò, che esso si spinga innanzi fino al margine con lo scopo di facilitare l'avanzarsi del battaglione vicino. Questa è la simultaneità d'azione intelligentemente intesa, a cui il nostro regolamento si è ispirato: che ciascuno, cioè, profitti del vantaggio momentaneo che ha, non soltanto per avvicinarsi allo speciale obbiettivo che deve conseguire, ma anche per facilitare l'azione delle unità attigue; e che, viceversa,

ciascuna unità profitti dei vantaggi che hanno le unità attigue per fare un passo verso l'obbiettivo che deve raggiungere.

Questa simultaneità d'azione — che è poi il vero spirito di cameratismo portato sul campo di battaglia — non s'impara senza un accurato addestramento, senza che il regolamento di esercizi ne sia imbevuto dalla prima all'ultima pagina.

Nel regolamento francese i riparti se isolati fan della strategia, se inquadrati sono così irrigiditi l'uno con l'altro che quasi si direbbe si muovano a suon di tromba. Non è questa la simultaneità d'azione come dev'esser intesa, e come il regolamento nostro l'ha intesa.

* *

Ora che abbiamo fatto il confronto da alcuni punti di vista generali, proseguiamo il paragone di alcuni punti di vista particolari. Tali paragoni li raggrupperemo in questi argomenti: fuoco e baionetta; nuclei o catene; ordini più o meno densi; riserva.

Fuoco e baionetta.

Il regolamento francese non ha un capitolo apposta, come ha il nostro (fuoco di fanteria nel combattimento), nel quale sia trattata tutta la materia che si riferisce ai fuochi.

Raccogliendo ciò che qua e là è detto su tale argomento, i principii che in quell'esercito prevalgono circa l'impiego del fuoco possono così riassumersi.

Quanto al modo di esecuzione, i fuochi possono essere a salve o a volontà; vi è inoltre un fuoco a cartucce contate.

Quanto alla celerità, il fuoco a salve può avere una celerità variabile secondo la volontà di chi lo comanda: può essere anche a ripetizione con celerità di otto colpi in un minuto. Il fuoco a volontà non ha un massimo di celerità prescritto; quello accelerato e a caricamento successivo può avere una celerità fino a dodici colpi il minuto; quello a

ripetizione non a salve fino ad otto colpi in 30" e può proseguire poi come fuoco accelerato a caricamento successivo.

Quanto all'impiego, esso varia essenzialmente secondo le distanze. Piccole distanze sono quelle inferiori a 400; medie sono quelle fra 400 e 700; grandi fino a 1200: contro obbiettivi molto vulnerabili, il fuoco può essere spinto fino a 2000 metri.

Nell'attacco, di massima, il fuoco è aperto a non più di 700 metri contro gli ordinari bersagli. Alle medie distanze si adopera il fuoco a volontà, alle piccole, nei momenti decisivi, quello accelerato e quello a ripetizione. Contro bersagli ampi che siano in vista per breve tempo, si adopera il fuoco senza limite di celerità, qualunque sia la distanza.

Nella difesa il fuoco si apre tosto che sia efficace; e quando si abbiano numerose cartucce a disposizione, gli si dà tutta l'intensità possibile fin dal principio.

Come rilevasi da questo breve cenno, sostanziali differenze fra i principii che regolano l'impiego del fuoco in Francia e quelli che lo regolano presso di noi non vi sono. Tuttavia delle differenze vi sono e meritano di essere notate.

Nell'impiego dei fuochi la solita preoccupazione del consumo delle cartucce, preoccupazione giusta, ma nella quale spesso si esagera, inducono a porre dei limiti alle distanze a cui il fuoco può essere adoperato, e alla celerità con cui può essere fatto.

Quanto ai limiti imposti alle distanze, il regolamento francese è anche più restrittivo di quanto sia il nostro; basta ricordare che i limiti inferiori delle grandi e delle medie distanze, che da noi sono rispettivamente di 1000 e di 500 metri, in Francia sono invece 700 e 400 metri, quali erano anche presso di noi prima dell'adozione del regolamento definitivo.

Non sapremmo veramente dire se abbia più ragione il regolamento francese o il nostro, tanto più poi che questi limiti di distanze non devono essere interpretati con troppa rigidità, giacchè la diminuzione d'efficacia, a parità di tutte

le altre condizioni, col crescere della distanza avviene in modo continuo e non a salti. Sappiamo questo però, che dalle medie dei risultati di moltissimi tiri, pare che le distanze nelle quali avviene un più notevole cambiamento d'efficacia siano piuttosto quelle del nostro regolamento che non quelle del regolamento francese.

Circa la celerità, invece, è il nostro regolamento il più restrittivo dei due: ed in questo, a nostro giudizio, sembra che la ragione stia piuttosto dalla parte del regolamento francese. se, come pare assodato da diligenti studi sull'argomento, il crescere della celerità, in certi limiti, non faccia notevolmente scemare l'efficacia del fuoco, ossia il per cento dei colpi utili, mentre permette di ottenere un risultato in minor tempo. Se questa proposizione è vera, ne dovremmo dedurre che il nostro regolamento di esercizi si sia fatto trascinare un po' ad eccedere nella limitazione della celerità per eccessivo timore di spreco di munizioni.

Notevole ci pare anche il fatto che alle grandi distanze, quando il bersaglio per la sua ampiezza valga la pena di tirarvi contro, il regolamento francese non soltanto non pone alcun limite alla celerità del fuoco, ma dice esplicitamente che, occorrendo, si può adoperare anche il fuoco a ripetizione. Nel nostro regolamento limitazione di celerità in questi casi non v'è; ma si comprende da tutto, che un fuoco a ripetizione a grande distanza, anche contro bersaglio che ne valga la pena, non sia nell'ordine d'idee di coloro che l'hanno compilato. Noi crediamo che anche in questo il regolamento nostro potrebbe essere lievemente ritoccato, nel senso di una esplicita concessione di maggiore celerità per questi casi.

Circa il fuoco a cartucce contate, molti ormai sono d'accordo nel ritenere che esso non sia di pratica esecuzione. Se ciò è vero, nel regolamento d'esercizi francese seguirebbe a sopravvivere una cosa che i più ritengono come un vecchiume.

Se qualche differenza v'è tra i due regolamenti circa l'impiego del fuoco, non v'è differenza alcuna circa l'impiego

della baionetta. Per l'uno e per l'altro regolamento l'arma classica del fantaccino ha conservato il suo valore, questo valore inteso naturalmente non nel senso delle idee di altri tempi, in cui la baionetta era tutto, ma nel senso delle idee d'oggi.

« La maggiore efficacia che anche nel combattimento, « secondo ogni previsione plausibile, si potrà ottenere dal « fuoco in virtù delle armi attuali, ha dato un nuovo argomento in favore di coloro, i quali nella baionetta non « vogliono vedere che un'inutile appendice del fucile... « Sia pure l'assalto il suggello soltanto della vittoria già « in gran parte ottenuta col fuoco; ma non diffondiamo « l'idea erronea che la baionetta non abbia più valore: ne « scapiterebbe quello spirito aggressivo onde una buona « truppa dev'essere costantemente animata ».

« Il soldato che senza far fuoco pretendesse di percorrere tutta la zona soggetta al fuoco della fanteria, nemica, si esporrebbe ad un sacrificio inglorioso. Ma, d'altra « parte, questo medesimo soldato se non è ben deciso di « andare a guardare il nemico nel bianco degli occhi, ove « nel combattimento a fuoco il nemico non ceda, questo « soldato non farà mai un attacco a fondo, e perciò non « vincerà mai ».

Così troviamo scritto in un opuscolo destinato ad illustrare i criteri a cui, in materia di fuoco di fanteria, il nostro regolamento di esercizi si è ispirato. Sono idee che in fondo si ritrovano anche nel regolamento francese.

..

Nuclei o catene.

Partendo dal concetto erroneo che un certo numero di uomini disposti in una riga sopra una determinata fronte fosse tanto meno vulnerabile quanto maggiore l'intervallo tra l'uno e l'altro, per il passato, anche presso di noi, si esagerò nel rendere rade le catene, senza por mente che quanto più rade sono le catene, tanto più difficile riesce l'azione del comando, tanto più difficile, detto in povera

prosa, riesce all'ufficiale di snidare il soldato dai ripari del terreno e di spingerlo innanzi.

Contro queste idee il nostro regolamento ha voluto porre un argine, sanzionando ciò che era diventato opinione generale fra gli studiosi di tattica. Il concetto a cui il regolamento nostro si è ispirato è questo: al principio del combattimento, quando sulla linea di fuoco convenga di tenere poca forza, anzichè tenere catene rade di soldati si tengano gruppi abbastanza compatti, convenientemente intervallati l'uno dall'altro.

Questo concetto che ha condotto a stabilir come catena normale o catena ordinaria quella in cui ciascun soldato occupa un passo della fronte, ha la sua base in considerazioni d'indole morale.

Nel regolamento francese questo concetto manca e le idee che ufficialmente si hanno in proposito sono molto arretrate rispetto alle nostre.

* *

La densità degli ordini di combattimento.

Nel N. 185 il nostro regolamento dice esplicitamente quale è il concetto che ha servito di guida nell'indicazione della densità degli ordini di combattimento. « Come semplice « criterio generale, si può ritenere che con una fronte rag- « guagliata a una densità di circa tre uomini per passo, « il battaglione ha mezzo di svolgere un'intensa azione di « attacco e, non ostante le perdite subite, giungere al mo- « mento decisivo con la massima quantità di forza che si « può utilmente impiegare nell'azione a fuoco ». In moneta spicciola tale concetto, al quale sono coordinate tutte le altre indicazioni sulle fronti che il regolamento dà, sia per le unità minori del battaglione sia per le unità maggiori, vuol dire questo: alla distanza di tiro decisivo tutta la densità che si può utilmente impiegare nell'azione a fuoco è quella che risulta dall'ordine chiuso su due righe, cioè poco più di due uomini per passo. Siccome nell'avanzata fino a questa distanza si subiranno delle perdite, è necessario che

nel primo schieramento la densità sia maggiore: se si ammette che in un'intensa azione d'attacco un battaglione possa perdere anche un quarto della forza, la densità nel primo schieramento dev'essere all'incirca di tre uomini per passo.

Nel regolamento francese la densità è molto minore: 800 fucili su 350 metri circa, cioè meno di due uomini per passo.

Conseguenza di questo fatto che cosa è? È che nel mentre il battaglione nostro ha densità sufficiente per potere svolgere da solo, in moltissimi casi, il suo attacco fino in fondo, il battaglione francese, invece, in moltissimi casi ha bisogno dell'intervento di parte della seconda schiera. E questo aumenta il guaio dei frammischiamenti, nuoce all'economia delle forze, e induce a quel dannoso impiego a spizzico, a quell'alimento della linea di fuoco lento e a piccole frazioni, che costituiscono uno dei caratteri principali del modo come secondo il regolamento francese si svolge l'azione di attacco.

Una linea di fuoco per spingersi innanzi ha bisogno di essere alimentata: ma questo alimento per riuscire efficace, non dev'essere fornito a piccole dosi: a piccole dosi si rimpiazzano le perdite, ma non si riesce mai a dare una vera spinta innanzi.

* *

Un'ultima osservazione: ed è circa l'impiego delle riserve.

Il concetto al quale questo impiego è informato nel nostro regolamento è semplice e chiaro. « Nell'atto risolutivo « tutti i mezzi disponibili devono essere impiegati per so- « praffare il nemico: è per ciò biasimevole chi, giunto tal « momento, non impieghi la riserva e la serbi a coprire una « eventuale ritirata o ad eseguire tardi contrattacchi ». Così dice il numero 197, e questo è il concetto che ricompare sempre, qualunque sia l'unità, allorchè nel regolamento nostro si tratta d'impiego di riserve.

Nel regolamento francese le cose non stanno in tal modo:

il concetto del coprir la ritirata trapela continuamente, ed anzi si dice in modo esplicito che solo in casi urgenti è permesso di impiegare nell'azione tutte le forze disponibili.

Chi dei due ha ragione? Vi fu chi scrisse una volta, a proposito di una discussione di questo genere, che: *per fare la frittata bisogna rompere le uova*. E ci par che la risposta, poco tattica ma molto persuasiva, valga più di tutta una lunga disquisizione.

*
* *

Eccoci così, bene o male, giunti alla fine del confronto sommario che ci eravamo proposto di fare.

Molte cose abbiamo trovato nel nostro regolamento che sembrano preferibili alle corrispondenti del testo francese. Ma non vogliamo con questo affermare che nel regolamento francese non vi sia nulla di buono; perchè, anzi, chi lo segue attentamente, vede che cose buone qua e là vi sono, e che il regolamento nostro, con lodevole eclettismo, se ne è valso, quando esse erano coerenti ai concetti generali onde è informato.

Il difetto essenziale del regolamento francese è nell'organismo, è nell'anima: è il difetto di quello spirito di modernità e di progresso, del quale il regolamento nostro ha l'impronta dalla prima all'ultima pagina: è il difetto di quella fiducia nel criterio degli ufficiali, che il nostro regolamento ha avuto il coraggio di affermare, e che sta già producendo buoni frutti.

E ancora di più ne produrrà, quando certi pregiudizi — che non si possono ascrivere a colpa di nessuno — andranno a mano a mano scomparendo, e quando si sarà lasciato che il tempo compia l'opera sua. Non si può pretendere che da un anno all'altro si possa cambiare interamente d'indirizzo, e che le idee nuove, quando vengono a sovrapporsi alle antiche, non abbiano da produrre qualche piccolo inconveniente, dovuto alla troppa corsa degli uni, a quello spirito di resistenza degli altri, che è troppo naturale e troppo umano perchè si possa vincere interamente, anche volen-

dolo, da chi per lungo tempo ha vissuto ed operato in un ordine di idee differente.

Non è qui il luogo di cercare le ragioni, per le quali in Francia non si sente ancora il bisogno di spastoiare gli ufficiali da tutte quelle minute prescrizioni che sono l'atrofia dell'intelligenza. Supporre che colà non si ritengano gli ufficiali già preparati ad un lungo passo innanzi, ovvero supporre che coloro i quali stanno in alto la necessità di questo passo innanzi non vedano, sarebbe giudizio assai superficiale, e sarebbe far torto ad un esercito che studia e che lavora.

E. B.

TIRO DI GUERRA DELLA FANTERIA

Continuazione e fine. — Vedi dispensa IV, 16 febbraio

Distanze

Doppia influenza delle distanze. — Dopo d'aver preso in esame le modificazioni che sull'efficacia della fucileria esercitano le armi, il tempo, i tiratori ed i bersagli, dobbiamo ora vedere come e quanto anche la DISTANZA fra i due ultimi eserciti influenza sull'anzidetta efficacia, sia con l'essere più, o meno grande, sia con l'essere più o meno esattamente conosciuta.

Cambio di denominazione delle distanze. — L'aumentata potenza proiettiva della polvere, ed il diminuito calibro, allungando notevolmente le gittate del fucile, hanno approfondita la zona su cui può la fanteria portare gli effetti del suo fuoco. Il passaggio degli alzi dai 600 passi ai 2000 metri, le gittate ancora efficaci a 3 chilometri di distanza, produssero un primo curioso fenomeno (foriero d'altri ben più importanti) che, cioè, nei regolamenti sul tiro di fanteria le distanze che prima erano chiamate *grandi* sono ora diventate *medie* ed a queste rimase l'umile appellativo di *piccole*, sebbene sia rimasto di tutte quante inalterato il rispettivo valore metrico, il quale solamente, venendo paragonato con alzi quasi quadruplicati, ha naturalmente dovuto prendere più modeste denominazioni.

Influenza del crescere delle distanze e tiro passando alle grandi distanze. — La diminuzione dei punti colpiti col crescere delle

distanze, che secondo la nostra tabella scende, dalle piccole alle medie e da queste alle piccole distanze, da 4, a $\frac{1}{2}$, a $\frac{1}{8}$, attrasse però subito l'attenzione degli amatori di studi applicativi tattici. Nacque così il vivace dibattito intorno al fuoco di fucileria alle grandi distanze, prima fase della importante questione complessa del miglioramento delle armi della fanteria, cui dovevano più tardi succedere quella della ripetizione, del calibro minimo e del munizionamento.

Conseguenza tattica del tiro di fucileria alle grandi distanze.

— Del tiro alle grandi distanze si disse e da alcuni si continua a dire, da una parte, che esso conferisce alla fanteria la facoltà di compiere la preparazione lontana del combattimento, coadiuvando, o sostituendo, ove manchi, l'artiglieria contro bersagli animali: dall'altra opposta parte, si disse e da alcuni si continua a dire che il tiro di fucileria alle grandi distanze non è che un incentivo allo spreco delle munizioni, le quali faranno poi difetto alla fanteria nel momento più ravvicinato e deciso della lotta.

Importanza della questione per tutta la tattica in genere. — La questione ha realmente una grande importanza per tutta la tattica in genere e non solamente per quella della fanteria, poichè una volta riconosciuta, o negata la possibilità d'impiegare efficacemente, cioè *con effetti proporzionati ai mezzi impiegati*, la fucileria alle grandi distanze (1000, 2000 metri), si vien implicitamente a negare, o riconoscere nella fanteria la nuova facoltà di poter, entro certi limiti, funzionare da artiglieria, e questa facoltà non può non ripercuotersi su tutte le parti costituenti l'orditura tattica del combattimento a fuoco.

Autorità degli scrittori che se ne occuparono. — Per questa sua speciale grande importanza la questione del tiro di fucileria alle grandi distanze si è allargata a tutto il campo della tattica applicata e, fantaccini e non fantaccini, molti scrittori si dettero a studiarla, a tuttuomo, e fra questi basti citare il preclaro generale Brialmont, e il non meno preclaro e compianto generale Todleben, cui fan degna corona i tedeschi Scherff, Boguslawskj, Tellenbach, i russi Ichebitchew, Zeddeler, Leer, Woloskoj, l'austriaco Horsetzky, i francesi Ortus e Paquiè, il belga Vermersch, l'olandese van Dam van Jsselt; nè fra noi mancò di occuparsene un valoroso

stuolo di ufficiali delle diverse armi, non certamente ignoti agli studiosi dei progressi della cultura militare nel nostro esercito. Si può dunque dire che tal questione è diventata universale nel campo della scienza militare e che a noi fantaccini conviene più specialmente studiarla e studiarla a fondo, affinché non ci accada di sentirci un giorno a ragione rimproverati di non essere all'altezza della nostra missione, non avendo saputo usufruire di tutta la potenza delle armi nostre, od avendone abusato.

Partigiani convinti ed opportunisti. — Veramente oggi, dopo una dozzina e più d'anni di discussione non di rado vivacissima, la tesi recisamente contraria all'uso della fucileria alle grandi distanze si può dire non abbia che pochi e solitari difensori: piuttosto devesi notare una specie di scisma fra coloro che sono a quel genere di fuochi favorevoli, i quali formano due correnti, che vanno nello stesso senso, ma in letti e con velocità differenti; una è quella dei partigiani convinti, l'altra degli opportunisti, di quelli cioè che solamente accettano l'uso della fucileria alle grandi distanze come una dolorosa, ma inevitabile necessità, visto che, con armi munite d'alzi graduati fino a 2000 metri, sarà impossibile d'impedire che i soldati le usino anche alle maggiori distanze e che quindi convenga in qualche modo trar partito da questa calamità tattica!

I partigiani convinti invece dicono che, se anche i soldati se ne stassero tranquilli senza far fuoco alle grandi distanze, bisognerebbe ordinar loro di farlo, per non lasciare improduttiva la proprietà principale del moderno fucile, cioè la lunghissima gittata, che tanto approfondisce il rettangolo dell'azione tattica della fanteria.

Ma dopo che la guerra del 1870-71 e quella del 1877-78, rincarando la dose, con i loro sanguinosi argomenti hanno dimostrato questa fondamentale verità, che colle armi attuali la fanteria in guerra tira a distanze grandissime, per la gente pratica, che vigile osserva i fatti senza entusiasmi, nè sconcerti, il sapere se questa specie di fuochi si debba *subire*, come cosa inevitabile, o *procurare* come cosa utile, ha un valore molto relativo e le conseguenti discussioni puzzano un tantino di bizantinismo. Non si tratta infatti oramai di essere cattolici, o protestanti, greci ortodossi, o greci riformati: quello che importa è di essere

cristiani, di credere cioè fermamente che nelle guerre avvenire si farà senza dubbio uso della fucileria alle grandi distanze e che bisogna per ciò che sin dal tempo di pace fantaccini e non fantaccini ci occupiamo di questa questione.

Per farsi idee chiare in proposito cerchiamo prima di stabilire:

1° il valore di questo genere di fuochi,

2° i modi atti a render massimo tal valore,

3° le circostanze cui meglio si confarà tal genere di fuochi.

Per farsi un'idea concreta del valore intrinseco della fucileria alle grandi distanze, sarà utile paragonare, come sperimentalmente si è fatto in Russia, in Germania e in Austria, i suoi effetti a quelli dell'arma per cui il fuoco, da vicino e da lontano costituisce manifestazione potentissima ed esclusiva di potenza tattica, cioè dell'artiglieria.

Verwersch e van Dam van Isselt. — Non sapendo se in Italia siansi mai fatti esperimenti diretti espressamente a stabilire un valore comparativo dell'efficacia della fucileria oltre i 1000 metri e di quella corrispondente del tiro dell'artiglieria, ci varremo, traducendo, di quanto in proposito riferisce, nel capitolo IV del suo opuscolo intitolato: *Le tir de l'infanterie aux grandes distances et son influence sur la tactique* del capitano di stato maggiore belga H. Verwersch (Bruxelles-Maquardt, 1879), opuscolo che venne poi ampiamente commentato, allargandone sino agli estremi limiti le conclusioni, favorevoli all'uso della fucileria alle grandi distanze, dal capitano della fanteria olandese van Dam van Isselt, in una sua memoria che ha per titolo eguale e che venne tradotta dall'olandese in tedesco dal maggiore Weygand dell'esercito assiano (Berlino, 1880, Luckardt).

Esperienze austriache del 1878. — « Il 26 febbraio 1878, riferisce la *Vedette*, foglio militare austriaco, si sperimentò il tiro « alle grandi distanze col fucile *Werndl* sul campo di tiro di *Gros-siedlersdorf*. Fu formata una compagnia con 3 compagnie del « 4° reggimento e portata all'effettivo di 230 fucili. Il bersaglio « situato a 1400 metri era formato da cartelloni rappresentanti 3 « pezzi d'artiglieria con i loro serventi. A questa distanza i 211 « soldati (i sottufficiali non fecero fuoco) hanno sparato in 3',

« minuti 40 cartucce ciascuno. Il risultato fu del 9 %, cioè 189
« proiettili avevano colpito i cartelloni. Quasi tutti avevano due
« punti colpiti. La compagnia si portò quindi a 900 metri e il ri-
« sultato fu dell'11,5 %.

« Notiamo che i tiratori erano presi a caso nel battaglione.
« Questi soddisfacenti risultati erano dovuti al conoscere la di-
« stanza, ciò che raramente accade in guerra.

« Il 2 marzo analoghe esperienze ebbero luogo. Il bersaglio
« era costituito da 4 cannoni e affusti in legno con gli avantreni;
« i cavalli e i serventi furono rappresentati in grandezza naturale
« con sagome. Le truppe della guarnigione di Vienna vennero suc-
« cessivamente ad esercitarsi al tiro a distanze comprese fra 450
« e 1100 metri. Il tiro si eseguì per compagnia e ciascun soldato
« sparò 9 cartucce. Si verificò che molte compagnie misero per-
« sino 120 pallottole nei bersagli e anche di più. Tuttavia i re-
« sultati non furono pubblicati e il conteggio esatto dei per cento
« fu mandato al Ministero »

Esperienze in Germania. — « Esperienze d'un altro genere
« furono eseguite in Germania nel 1874. Sul campo di tiro di
« Leichfeld, presso Monaco, alla distanza di 4500 passi (1100 m.
« circa) si cercò di paragonare gli effetti prodotti dal tiro dell'ar-
« tiglieria con quelli del tiro della fanteria.

« Truppe che avevano il carico di guerra completo ed avevano
« fatto allora una marcia di 25 chilometri, spararono contro
« bersagli di piccole dimensioni rappresentanti catene a terra.
« Il risultato fu del 30 %. Una batteria tirò come la fanteria su
« medesimi bersagli e non ottenne che dal 7 al 16 %.

« È spiacevole che il generale Zeddeler, che cita questa espe-
« rienza non ne dia più estesi ragguagli. Si tratta di un tiro a
« granata, o a *shrapnells*? È da credere che si tratti del primo
« di questi tiri e che una media presuntiva del numero totale
« delle schegge ha servito di base per la determinazione del per
« cento relativo all'artiglieria. »

Tiro a granata e tiro a shrapnells. — « Questa superiorità della
« fanteria sul tiro a granata esisterà ella ancora sul tiro a *shra-*
« *pnells*?

« Esperienze di tiro a *shapnells* vennero eseguite a Ma-

« drid testè con dei cannoni da campagna Armstrong del calibro
« di 3 pollici (0,076), a retrocarica l'uno e ad avancarica l'altro
« ed hanno dato i seguenti risultati:

Tiri di Madrid. « A 1040 metri di distanza, il pezzo a retro-
« carica tirò 10 *shrapnells* e 1724 palletole toccarono due linee di
« bersagli, messi a 33 yards (31 metri) di distanza l'una dall'altra.

« Il pezzo ad avancarica mise 1732 palletole nei bersagli. 10
« colpi a granata con i medesimi cannoni Armstrong, dettero so-
« lamente 161 schegge nei bersagli, mentre che il tiro a *shra-*
« *pnells* aveva dato 1732 palletole, colla spoletta a tempo, e 1724
« con la spoletta a percussione. Si può dunque trarre questa con-
« clusione che l'effetto dello *shrapnell* è 10 volte quello della
« granata ordinaria.

La granata vale in efficacia 1/10 dello shrapnell. — « Posto ciò,
« se noi ammettiamo la cifra 30 % data dal generale Zeddeler
« come ottenuta a Leichfeld (perfettamente ammissibile poichè nel
« 1878 il battaglione fucilieri della guardia, a Berlino, nel tiro
« collettivo a 1000 m. di distanza, sopra un bersaglio di colonna
« di battaglione, ottenne il 27 %), bisognerebbe per ottenere dalla
« fanteria un effetto eguale a quello di 10 colpi di *shrapnell*,
« un numero di pallottole tirate espresso da $30 : 100 :: 1732 : x$,
« cioè 5840.

« Se una batteria (6 pezzi) prendesse parte al tiro, bisognerebbe
« perchè la fanteria producesse il medesimo risultato che 1732×6
« cioè 10392 pallottole toccassero il bersaglio, sopra 35040 lan-
« ciate ».

*Equivalenza di fuoco fra un battaglione di 1000 uomini e
una batteria di 6 pezzi a shrapnel.* — « Ora 35000 pallottole
« lanciate corrispondono a un battaglione di 1000 uomini, dei
« quali ciascuno disponga di 35 cartucce. In conseguenza l'effetto
« prodotto da una batteria di 6 pezzi che tira a *shrapnells* equi-
« vale a quello d'un battaglione di 1000 uomini ciascun de' quali
« spara 35 cartucce.

« Un'altro elemento da considerarsi ancora è la velocità di tiro
« per paragonare l'effetto prodotto nel medesimo spazio di tempo.

« Secondo l'esperienza fatta col cannone Armstrong a retro-
« carica, occorsero 4 minuti e 1/2 per tirare 10 colpi

« Ora il fucile Mauser e il fucile Gras, che sono a tre movimenti, « tirano normalmente 8 colpi al minuto: ne consegue che per 33 « spari occorrenti, per la fucileria, ci vorranno 4 minuti e 22 se- « condi. Tal cifra è di poco inferiore, come si vede alla precedente. « Se si ammette dunque la cifra del 30 % per la fanteria, l'ef- « fetto prodotto da un battaglione è lo stesso che quello d'una « batteria che tira a shrapnells, essendo eguale per le due armi « la durata del tiro, ed in conseguenza l'effetto prodotto dal tiro di « una compagnia sarà il quarto dell'effetto prodotto da questa bat- « teria. Questo risultato del quarto è stato ottenuto a Spandau nel- « l'esperienza seguente:

Esperienza di Spandau. — « Una compagnia di 238 uomini e « una batteria di 4 pezzi tiravano in concorrenza. L'artiglieria ebbe « 1247 punti colpiti su di un bersaglio figurante una catena, men- « tre che la fanteria, con un consumo di 13000 cartucce, non ot- « teneva che 317 colpi su di un bersaglio figurante una batteria. « La distanza era di 1266 passi (930 metri). In un secondo tiro, « su bersagli figuranti una catena con sostegni, l'artiglieria ot- « tenne 319 punti colpiti e la fanteria (13000 cartucce) sola- « mente 209. La distanza era di 1460 passi (1095 m.). La durata « del tiro era la stessa per le due armi.

« Se la batteria fosse stata di 6 pezzi invece di 4, avrebbe avuto « circa 800 punti colpiti, mentre che la compagnia non ne avrebbe « avuto che 209, cioè un poco più del quarto. Questo risultato « conferma il nostro, poichè noi abbiamo trovato per la compagnia « di fanteria solamente 8 secondi di meno nella durata del tiro « che per le batterie, affinchè questa producesse esattamente un « effetto quattro volte superiore a quello della compagnia.

« Osserviamo però che a Spandau per ottenere questo resul- « tato del quarto, occorre un numero di palle lanciate considere- « vole. Le difficoltà del tiro furono probabilmente grandissime, « poichè su 13000 cartucce, non vi furono che 209 punti colpiti, « e che per la durata del tiro di queste 13000 cartucce, le bat- « terie non ne ebbe che 319.

« D'altra parte l'effetto del tiro a shrapnell essendo 10 volte « superiore a quello del tiro a granata, se noi prendiamo per unità

« l'effetto prodotto dal fuoco d'una compagnia di fanteria, noi po- « tremo rappresentare colle tre seguenti cifre:

4, 1 e 0.4

« gli effetti prodotti rispettivamente del tiro di una batteria che « spari a shrapnell, di una compagnia di 250 uomini e d'una « batteria che tira a granata, essendo la distanza 1000 metri.

« Sarebbe interessante conoscere di quanto si modificherebbero « questi numeri se la compagnia fosse armata d'un fucile a ripe- « tizione, per esempio, del Kropatscheck austriaco.

La seguente esperienza potrà servirci di base. Il resoconto che ne fa la *Neue freie Presse* del 12 gennaio 1879, dà i particolari che appresso:

Fucile a ripetizione e fucile a carica successiva. — « Per effet- « tuare le intraprese esperienze col fucile a ripetizione Kropat- « scheck, due plotoni di 40 file furono armati, uno del Kropat- « scheck e l'altro del Werndl (fucile a 4 movimenti e che pos- « siede una velocità di tiro presso che eguale a quello del Mauser): « furono disposti in linea, uno accanto all'altro: furono messi a « 300 passi di distanza, e poi si sono avanzati in ordine chiuso « fino a 200 passi dal bersaglio. Ogni soldato aveva la sua dota- « zione completa di munizioni, ossia 70 cartucce. Defalcando il « tempo necessario al r lievo dei punti, il plotone armato di Kro- « patscheck sparò 1400 cartucce in 11 minuti; il plotone ar- « mato del Werndl impiegò 21 minuti per consumare lo stesso « numero di munizioni. Il bersaglio era formato da cartelloni larghi « 6 metri; il cartellone assegnato al plotone armato di Kropat- « scheck aveva ricevuto 900 colpi, l'altro solamente 600. (*Riv. Mil. de l'Etranger*, 18 janvier 1879).

« Se il plotone armato di Kropatscheck avesse continuato a ti- « rare per 21 minuti, tempo necessario al secondo plotone, avrebbe « messo circa 1800 palle nel bersaglio, mentre che il secondo non « ce ne metteva che 600; l'effetto prodotto dal primo dei due « plotoni fu dunque triplo dell'effetto prodotto dal primo.

« Ne nasce di conseguenza che una compagnia armata di Kro- « patscheck produrrebbe un effetto triplo che il rapporto dei 3 « numeri trovati precedentemente s' trasporterebbe in

4, 3, 0.4

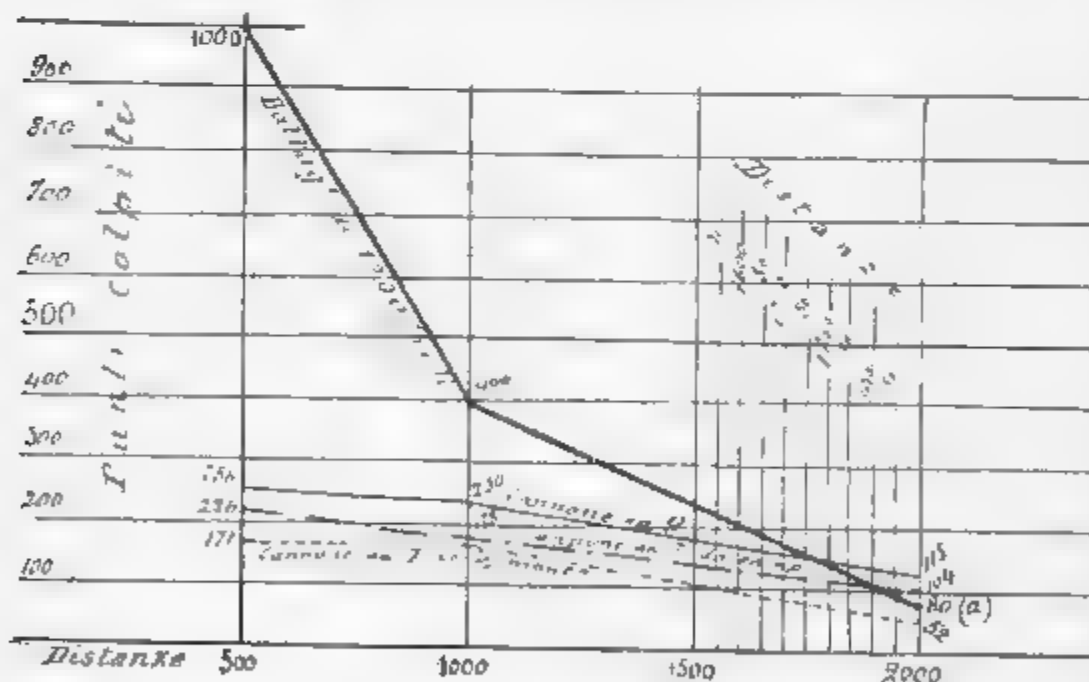
« per gli effetti prodotti da una batteria che tira a shrapnell, « una compagnia armata d'un fucile a ripetizione e una batteria « che tira a granata. »

Confronto fra i dati della nostra tabella e quelli del « Manuale d'artiglieria ». — A queste notizie così particolareggiate e concludenti possiamo aggiungere che, prendendò i dati da quella copiosa e ben ordinata collezione di notizie che è l'ottimo nostro *Manuale d'artiglieria*, si può istituire un confronto fra gli effetti sperimentali del tiro collettivo di fanteria espressi in punti colpiti dalla nostra tabella e quelli corrispondenti del tiro a shrapnell dell'artiglieria deducendoli dalle tabelle inserite a pag. 248-49 e 265-66 del suddetto manuale, parte prima.

Espresso graficamente il confronto dà luogo alla compilazione del seguente

Specchio

dei punti colpiti su bersaglio alto metri 1,65 e largo 30 metri in un minuto di fuoco da un battaglione (4000 cartucce sparate) e da una batteria, a shrapnell (4 colpi e ').



AVVERTENZE

(a) La media delle percentuali ottenute col fucile 1891 a 2000 metri da due reggimenti di fanteria fu del 4,68, per cui non è esagerato credere che col fucile 1870-87, cartuccia 1890, tale percentuale possa valutarsi circa al 2 e che quindi con 4000 fucili in un minuto si calcolino 80 punti colpiti.

Per i 3 cannoni i dati sono dedotti dalle tabelle della parte I^a del nostro *Manuale d'artiglieria*, pag. 248, 249, 265 e 266 e per la velocità di tiro avviene presa a media fra quello ordinario e celere, a tempo da canala per pezzo, di una batteria su 6 pezzi (*ibidem*, pag. 253).

Quantunque i dati da cui lo specchio proviene non siano quelli di esperienze espressamente dirette ad un confronto come quello fattosi all'estero, tuttavia essi largamente confermano le conclusioni a cui quel tiro di confronto condusse, ed anzi le allargherebbero, poichè, come lo specchio grafico fa chiaramente vedere, vera equipollenza di effetti non ci sarebbe che fin verso i 1750 metri colla batteria da 9 centimetri e verso i 1900 metri colla batteria da 7 centimetri da campagna, mentre che per le distanze inferiori il battaglione di 4000 fucili conserva superiorità di punti colpiti, notevolissima fra 500 e 1000 e sempre sensibile quantunque non molto forte fino ai 1750 metri.

Ad infrenare però i pindarici voli di qualche fantaccino arrabbiato crediamo sia nostro doveroso compito di osservare, intorno alle risultanze di questi confronti, in cui la pratica è forse un po' svistata dalla teoria, smaniosa di arrivare a conclusioni di una generalità non sempre giustificata, che prima di tutto, rimanendo nel nostro esercito, il battaglione in qualcosa meno di mezz'ora esaurirebbe le 96 cartucce di tutti i suoi soldati, mentre che i 6 pezzi della batteria da 9 centimetri non esaurirebbero i loro 96 shrapnell, tirando 4 colpi $\frac{1}{2}$ ogni 2 minuti, altro che in due ore e mezzo: dunque sotto questo riguardo la capacità tattica del battaglione sia a quella della batteria da 9 come 3 sta a 1. Si potrà, è vero, rispondere che una nostra divisione conta, compresa la fanteria delle truppe suppletive 43, 5 battaglioni, mentre non ha che 8 batterie, ma bisogna anche riflettere che i 43 battaglioni e mezzo non sono concentrabili e quindi adoperabili come le 8 batterie e quindi, sotto questo aspetto, l'argomento non ha lo stesso valore di quello molto valido del maggior munizionamento della batteria in confronto al battaglione. Se si pensa poi che gli affusti da un lato sono di lamiera e dall'altro di ossa e carne viventi, per cui dopo la prima mezz'ora di fuoco, in cui non ci sembra esagerazione lo ammettere lo stato di cose indicato dal nostro specchio grafico, i soldati del battaglione saranno affaticati tanto da ritenere che, anche se avessero cartucce da sparare, l'efficacia del loro tiro sarebbe diminuita, mentre che degli artiglieri si può quasi quasi dire che comincerebbero allora a pigliarci gusto.

Si deve dunque per amor del vero osservare che, solamente con una limitazione rispetto alla durata del fuoco si può dire col Vennersch che il rapporto della compagnia (presa per unità) alla batteria che tira a shrapnell ed a quella che tira a granata sia

$$3, \text{ a } 4, \text{ a } 0,4 \text{ (1)}.$$

Modi d'usare il tiro di fucileria alle grandi distanze. — Quanto ai modi d'impiego del tiro alle grandi distanze si può ritenere che l'uso più efficace consista nell'adoperarlo con frazioni di truppa, che siano perfettamente alla mano dei loro capi, precisamente come i due pezzi della sezione sono alla mano del loro capo, e che quindi massima possa mantenersi la disciplina del fuoco, a conservar la quale, oltre che l'ordine chiuso, concorrerà pure il far fuoco a salve non precipitato.

La direzione di questi fuochi spetti al comandante di tutte le truppe, che nel senso della profondità occupano lo spazio di fronte sul quale devonsi eseguire, onde evitare qualche grave inconveniente: la condotta ne rimanga in mano ai comandanti di battaglione, i quali forse si troveranno nel caso di dover funzionare come comandanti di brigata d'artiglieria, considerando le compagnie come batterie e come pezzi i plotoni.

I bersagli siano importanti o per notevoli dimensioni, o per entità guerresca; cioè come si tirerà su di un reggimento ammassato in colonne doppie di battaglioni, con la stessa energia si tiri su di un gruppetto di ufficiali a cavallo, che per caso si mostrino in ricognizione su di un punto topograficamente spiccato: il consumo delle munizioni ed anche lo spreco loro per abbattere qualche ufficiale di grado elevato sono sempre ad usura compensati dal valore morale della perdita che s'infligge all'avversario: conviene qui ripetere col van Dam van Issel... « Barattare 50 « cartucce con un comandante di battaglione avversario non è

(1) Si osservi inoltre che il coefficiente d'abbassamento dell'efficacia del tiro, dovuto allo stato morale dei tiratori sarà notevolmente maggiore per la fucileria che per il fuoco d'artiglieria, attesa la morte stabilita dell'affusto su cui poggia il cannone e la nervosa irregolarità di quello che sorregge il fucile. Ecco dunque un'altra buona ragione di attenuare con larghe riserve la superiorità della fucileria sul fuoco d'artiglieria, anche entro quei limiti, in cui dal nostro specchio grafico tal superiorità apparisce molto forte.

« davvero un cattivo baratto sullo scacchiere della fanteria! », ... « Tal effetto del tiro produrrà sul soldato una profonda sensazione; ... e la truppa vicina immediatamente all'ufficiale non « avrà un momento di pace... poichè si toccherà da tutti con « mano che è pericolosissimo lo star vicino al comandante e ciò « esercita sulla truppa il più pernicioso effetto ». Concludiamo dicendo che *quando il bersaglio lo merita*, grande o piccolo che sia, può esser conveniente e giustificato il tirare anche a ripetizione alle grandi distanze: *quando il bersaglio non ne vale la pena*, deve considerarsi come *sprecato* anche un solo pacchetto di cartucce a 275 metri!

Circostanze in cui può esser utile il tiro alle grandi distanze. — Le circostanze in cui potranno più facilmente ed efficacemente adoperarsi i fuochi di fanteria alle grandi distanze saranno generalmente quelle in cui *manchi o scarseggi l'artiglieria*, cui per rapidità e potenza di effetti spetta di battere l'avversario col fuoco da lontano, e quando truppe di fanteria retrostanti da fermo possano battere, senza offendere col proprio fuoco, quelle antistanti, il fronte che queste attaccano, da appostamenti laterali, incrociando i fuochi sul davanti, o situati su terreno più elevato di quello che le truppe di prima linea momentaneamente attraversano.

Del tirare sulla testa delle truppe amiche antistanti. — Non mancano coloro i quali vorrebbero che i fuochi alle grandi distanze si eseguissero anche quando i tiratori stanno rispettivamente alle spalle e allo stesso livello delle truppe amiche antistanti: probabilmente cosiffatto sistema potrebbe produrre gravissimi inconvenienti, facili ad immaginarsi, poichè se con le tabelle dei dati di radenza e giustezza di tiro di un fucile si può agevolmente dimostrare, distanza per distanza, entro quali limiti il fascio delle traiettorie passi tutto sopra la testa d'un uomo a cavallo, in piedi, in ginocchio, od a terra, non è chi non preveda nella pratica un notevole allargamento di quel fascio e quindi un gran pericolo di colpire quelli sui quali *teoricamente* le traiettorie dovrebbero passare a qualche decina di metri d'altezza. L'artiglieria può con assai minor pericolo e molta maggior frequenza ricorrere a questo tiro, che chiameremo *mascherato* dalle truppe amiche, poichè per essa non trattasi di scavalcarle con un cono curvo che può avere delle

diecine di metri d'apertura verticale, ma bensì con una bottiglietta metallica che fila (permettiamoci la similitudine) sulla sua sottilissima traiettoria, e, salvo scoppi accidentali, può sempre passare innocua anche a pochi metri sopra le nappine dei soldati che stanno dinanzi.

Condizione poi fondamentale pel tiro alle grandi distanze è da ritenersi una *perfetta conoscenza dell'efficacia* che con quel tiro si può ottenere con le cartucce di cui si dispone. Tutti gli ufficiali di fanteria e specialmente i comandanti di plotone e di compagnia devono sapere adoperare il fuoco del loro riparto, come un comandante di sezione, o di batteria: a questo passo solamente hanno un valore positivo gli argomenti che si adducono in pro della fucileria a grandi distanze, nella buona riuscita della quale deve consistere l'amor proprio di una buona fanteria, come prima consisteva nel dare con furia irresistibile l'assalto alla baionetta.

Munizioni da considerarsi come disponibili. — Quanto al numero delle munizioni da considerarsi come disponibili volta per volta, tenendo fermo che, contro un bersaglio di valore eccezionale anche l'ultima cartuccia deve esser bruciata, sarebbe forse opportuno che l'ufficiale facesse i suoi calcoli preventivi ritenendo come intangibile una riserva di cartucce, la quale potrebbe essere di un sesto di quelle disponibili sul posto, onde non rimaner in nessun caso disarmato, che tale e da considerarsi oggigiorno qualsiasi riparto di fanteria che non ha più cartucce. Questa estrema riserva sarebbe in certo qual modo come le due scatole di mitraglia che stanno fra le coscie dell'affusto; nè il risparmiare questa parte delle munizioni è da considerarsi come una concessione alla finanza, nè ai lamenti del più, o meno esausto contribuente, al quale bisogna aver il coraggio di dire che in fin dei conti insieme con le cartucce che egli paga si consumano anche le vite, che egli non potrà mai pagare, di coloro che le sparano, o le fanno sparare affinché in un giorno nefasto il nemico comune, vittorioso, non ci faccia pagare a caro prezzo anche le cartucce che ha consumato lui e... qualcosaltro ancora! Ricordiamoci Brenno con la relativa spada e il famoso *Vae victis!*

Munizioni portate dal soldato. — Quanto al munizionamento che il soldato porta seco è indubitato che aumenterà numerica-

mente e senza aggravio del carico, che il soldato attualmente trasporta, in seguito all'adozione delle armi di piccolo calibro e della conseguente diminuzione del peso della cartuccia, che raggiungerà un buon terzo. Crediamo infatti di sapere che presso di noi il munizionamento che il soldato porterà col fucile 1891 salirà a 150 cartucce, nè in proposito sarà forse questa l'ultima parola. Sarebbe infatti meritevole di considerazione il problema della opportunità di convertire qualche oggetto di necessità discentibile in campagna in buone cartucce, nonchè quello della modificazione, o della trasformazione dello zaino, questo nostro inseparabile, quanto importuno amico, senza del quale tuttavia si son compiute delle non ingloriose imprese di guerra, e noi italiani non abbiamo bisogno d'andare a cercare gli esempi in tempi molto remoti, nè in luoghi molto lontani. Tenendoci lontani da ogni esagerazione non solamente domandiamo a coloro che hanno per lunghi anni marciato, anche a cavallo, in mezzo alla fanteria, se non hanno visto trasformarsi come d'incanto fisicamente e moralmente il nostro pur resistente e docile fantaccino, all'annuncio che la marcia, o la manovra si faceva senza zaino? Con questo fatto dinanzi si proceda una buona volta a risolvere questa eterna questione, che trascurabile forse in tempo di pace, può acquistare in guerra una gigantesca importanza disciplinare, tattica e persino logistica. Ad ogni modo almeno si provveda ad un munizionamento del soldato, anche esageratamente larga; e sui carri, sui muli, sui ciucci se ne trasportino le spazzole, le scatolette e gli asciugamani!

Rifornimento delle cartucce alla linea di fuoco. — Ma non basta aver anche a profusione provvisto il soldato di cartucce, poichè anche a profusione si consumano sul campo di battaglia, quanto lo sparare a rotta di collo diventa forse la valvola di sfogo dell'enorme tensione morale, immagazzinata (mi si perdoni la barbara parola), in quei supremi istanti, nell'organismo umano. Sorge quindi imperiosa la questione del *rifornimento delle munizioni*, delicata ed essenziale operazione cui oramai sembra che in tutti gli eserciti, anche quelli che vanno per la maggiore, si dedichino minuziosi studi ed assidue cure per trovar mezzo di compierlo in modo sicuro, sufficiente e rapido. Noi italiani, privi di carri da cartucce di compagnia, abbiamo risolto il problema del riforni-

mento delle munizioni cercando, al solito, di spender poco: nè questo ci fa torto e forse neppur danno, se al sistema prescelto vorremo dare sufficiente larghezza, celerità e sicurezza di funzionamento pratico.

Proposte relative. — Il nostro zaino da cartuccia dovrebbe forse presentare maggior facilità nell'operazione del mettervi i pacchetti di cartucce e più ancora nel toglierle, facendo in modo che, aprendosi lo zaino nella parte inferiore, i pacchetti per semplice forza di gravità fossero obbligati ad uscir fuori. Nè forse sarebbe male che quei 46 zaini, che costituiscono il vero patrimonio della compagnia, invece di essere affidati a 46 soldati, per quanto bene scelti, sempre soldati, venissero permanentemente tenuti dai 46 capi squadra della compagnia, i quali, anche in tempo di pace, come insegna del grado loro e dell'importantissimo deposito che in guerra sono destinati a portare, dovrebbero avere lo zaino nero, precisamente come sono insegne della carica degli zappatori i badili, le gravine, i mannaresi e le piccozze, che tante volte devono rimanere inerti nelle loro guaine.

Alla nostra proposta obbietterà qualcuno che i capi squadra porta munizioni lascerebbero le squadre senza capi, quando andassero indietro a riempire gli zaini vuoti; ma noi rispondiamo subito che il rifornimento, perchè sia pratico, dev'essere sistemato in modo che *nessuno retroceda a prendere munizioni*, ma queste avanzino sempre verso la linea di fuoco, in altri zaini, entro cui le cartucce potrebbero essere collocate già, almeno nei parchi divisionali, o nelle seconde carrette munizioni di cui la finanza consentisse di dotare ciascun battaglione.

Segnali ed esercizi relativi ai rifornimenti. — Nè sembra inutile che ai non pochi segnali che mettono tante volte a duro ci-mento la non sovrabbondante capacità artistica dei nostri trombettieri, uno almeno se ne stabilisse per chiedere munizioni e un altro che significasse « munizioni alla tal compagnia, o a tal battaglione » ed anche in tempo di pace ci si esercitasse a far correre veloci a questi segnali i portatori di quello, che chiameremo secondo scaglione di zaini da cartuccia, verso la compagnia, o il battaglione indicati nel segnale, senza badare se è o non è quella, o quello cui appartengono, ed erano primitivamente diretti. Nè forse

inopportuno sarebbe qualche pratico esercizio di rifornimento interno, partente, per esempio, dai grossi e diretto per la via dei sostegni alla catena, che supposta in buono, ma ristretto appostamento avesse avuto modo di consumare molto efficacemente le proprie cartucce, nè convenisse cambiarla.

Bisogna insomma che come l'artiglieria non si lesinano carri e cavalli pel trasporto de' suoi pezzi e delle sue munizioni ed a questo giustamente s'ispira la sua organica costituzione, oltre che al suo impiego tattico, così anche con la fanteria si largheggiasse di mezzi, onde essa non sia tanto spaventata dall'incubo, sotto cui pare che qualche volta la si voglia a bella posta tenero, dello spreco delle munizioni nè possa alle volte accadere che questo temuto fantasma abitui, o spinga noi fantaccini ad azioni poco vigorose, o troppo tardi iniziate. Ricordiamoci che le munizioni possono essere rifornite dalle fabbriche, ma la sconfitta o i limitati frutti della vittoria, che ci dovessimo rimproverare per aver fatto velo alla perspicacia con l'economia, sarebbero causa d'onta e di danni irreparabili.

Influenza del conoscere più o meno bene la distanza di tiro sulla efficacia del medesimo. — La distanza non solo influisce sensibilmente sull'efficacia del tiro con l'essere più, o meno grande, ma ancora di più con l'essere più, o meno conosciuta dai tiratori: a dare un'idea materiale di cosiffatta influenza valga il seguente specchietto di dati riflettenti esperienze di tiro eseguite nel Belgio al poligono di Beverloo e riportati dal n. 83, anno 1883, del *Militär Wochenblatt* di Berlino.

Esperienza	Distanza		Alzi rialzati	Punti colpiti %	Sagome colpite	Note
	vera	stimata				
1 ^a	1700	1700	1700	11,2	6,3	Bersaglio — 6 linee parallele lunghe 25 metri con 30 sagome e distanti fra loro metri 42,50.
2 ^a		1600	1500-1600-1700	5,6	2,6	
3 ^a		1500	1400-1500-1600	2,0	0,66	

Influenza dell'erronea estimazione delle distanze. — L'eloquenza delle cifre chiaramente dimostra quanto sia importante per la fanteria la stima delle distanze essendo gli errori così perniciosi all'efficacia del tiro.

Per ridurre entro i più ristretti limiti questa dannosa influenza conviene con diuturni accurati esercizi abituarsi a stimare le distanze con l'aiuto dell'unico strumento di cui si è certi di poter in ogni caso sempre servirsi, cioè gli occhi.

Errore medio. — Si è lungamente disputato intorno all'errore medio che si commette nello stimare una distanza e pare che i limiti estremi siano $\frac{1}{4}$ e $\frac{1}{10}$: si può dunque ritenere che si batterà sempre il bersaglio se si arriva a portare una sufficiente quantità di proiettili a $\frac{1}{4}$ o ad $\frac{1}{10}$ di qua e di là dal punto in cui si è stimato doversi trovare il bersaglio. Esclusivamente riflettendo a ciò parrebbe che, adoperando all'ingrosso un alzo corrispondente alla distanza stimata, uno per quella che la supera di $\frac{1}{4}$ o di $\frac{1}{10}$ ed uno per quella che le sta in tal rapporto al di sotto, si debba con sufficiente intensità di proiettili battere tutta la zona su cui può trovarsi il bersaglio.

Alzi multipli. — È questo infatti il rimedio generalmente applicato; ma però esso presenta due inconvenienti, il primo d'ordine disciplinare e morale, si è che nella disparità degli alzi adoperati, esiste in fatti la disparità degli atti fra i soldati di uno stesso reparto, la quale costituisce in genere un disordine, che può diventare anche confusione, a tutto scapito di quella disciplina del fuoco, che è elemento vitale della sua efficacia, senza contare che il soldato vedendo tirare con tre differenti alzi sullo stesso bersaglio finirà per aver nella sua arma una mediocre confidenza, tanto più che anche nel tiro individuale gli si deve, per altre imprescindibili necessità, insegnare che l'arma diventa inutile a distanze molto inferiori a quelle di cui vede sull'astetta del zoccolo segnate le centinaia di metri. L'altro dei due inconvenienti è d'ordine materiale e consiste nel fatto che, a parità di durata del fuoco, impiegando più alzi (dei quali giova ricordare che uno solo è quello che batte efficacemente il bersaglio) si ottiene una efficacia tante volte più piccola quanto sono gli alzi impiegati, fra i quali in parti eguali suddividesi la totalità delle cartucce sparate.

Alzo unico. — L'impiego degli alzi multipli non è dunque un rimedio, ma solamente un minor male. Ora se si riflette che tutti gli alzi portano i colpi su di uno spazio che ha una notevole profondità, è facile vedere che se gli errori di estimazione non sono madornali, si può portare sul bersaglio una sufficiente quantità di proiettili, anche sparando con un solo alzo. Occorrerà, è vero, un tempo maggiore e una maggior quantità di cartucce, ma un maggior tempo e una maggior quantità di cartucce occorrono pure volendo raggiungere l'efficacia della distanza nota con 3 alzi, o 2, che qualche volta possono essere tutti sbagliati. D'altra parte l'alzo unico mantiene intatta quella uniformità di atti che è garanzia d'ordine e base al mantenimento di quella disciplina del fuoco, senza di cui rimane inefficace qualsiasi raffinato artificio si adoperi per migliorare l'effetto.

Necessità dei buoni estimatori. — Naturalmente per usare in tutti i casi un alzo solo bisogna non ammettere mai errori troppo forti nella stima delle distanze, ciò che non sarà impossibile quando con buona volontà ed intelligenza s'intenda a prepararsi dei buoni estimatori, scegliendo con oculatezza ed accuratamente senza interruzione esercitando coloro, che, soldati, caporali, sottufficiali od ufficiali sono evidentemente meglio per natura disposti a questo esercizio, lasciando la gran massa libera da un'istruzione, che solamente per i pochi può, come l'esperienza dimostra, riuscire veramente proficua per lo scopo cui si mira e che può esser meglio raggiunto dai pochi, ma buoni che dalla moltitudine inetta. In questa istruzione specialmente si miri ad addestrare nella stima delle distanze superiori ai 300 metri, poichè al di sotto di questa distanza, colle moderne armi a tiro radentissimo, gli errori d'apprezzamento sono facilmente compensabili ed è permesso quindi di non perder del tempo a ricercare una esattezza praticamente inutile, e da questa, come per esempio, presso di noi colla nuova istruzione sul tiro, far dipendere distintivi e premi, che non ottenuti quasi da nessuno scorano i soldati, disamorando da questo utilissimo esercizio forse quelli che meglio vi sono da natura disposti, ma che su 10 distanze hanno commesso una volta soltanto un errore superiore al 12 %, stimando, per esempio, 300 una distanza reale di 230 metri (ciò che non ha pel tiro nessuna impor-

lanza) e conservando tuttavia nelle 40 estimazioni una media d'errore di 4 o 5 per cento! E ciò entro i limiti per i quali veramente importa moltissimo con molta approssimazione la distanza del bersaglio!

Mezzi ausiliari per la stima delle distanze. — Quando la natura del terreno lo consenta, giova in pratica eseguire con buoni tiratori qualche *salva di prova*. Un mezzo abbastanza ingegnoso consiglia il generale Brialmont nella sua *Tactique de combat des trois armes*, quello cioè di scegliere uno, o più buonissimi tiratori, far loro sparare con un alzo corto, secondo l'estimazione speditiva, e farli quindi avanzare sparando sempre con quell'alzo finchè colpiscano il bersaglio.

Altri metodi di geometria pratica sono dal prelodato generale proposti, teoricamente semplicissimi, ma in pratica quasi sempre, o inapplicabili, o insufficienti a dare estimazioni convenientemente approssimate.

Telemetri e stadia. — In Francia per la fanteria è adottato il telemetro Labbez ed in Austria quello Koksandic e presso di noi si stanno sperimentando due diversi modelli di telemetri e così ci è lecito sperare che anche la fanteria italiana potrà avere il mezzo di mantenerne, qualche volta almeno, la stima delle distanze entro limiti relativamente ristretti. Si è anche proposto di servirsi del mirino come stadia, stabilendo quali sono le distanze a cui esso riconosce un dato bersaglio; il tenente Mayer dell'armata austriaca ha inventato uno strumento semplicissimo detto *Batismesser*, che consiste in una vera e propria stadia a mano, con la quale si misura, non le altezze degli oggetti, ma le loro larghezze per dedurre poi la distanza degli oggetti osservati; si è giunti perfino a proporre un fucile-telemetro che lanci delle piccole granate scoppianti, onde servirsene analogamente all'artiglieria nel determinare le distanze.

L'accertata insufficienza di mezzi ausiliari e la conseguente incertezza in cui sempre si rimane circa l'entità dell'errore commesso ci fanno un dovere di non pretendere di dare un coefficiente numerico qual rappresentante della diminuzione dell'efficacia della fucileria dovuta a questa causa.

Terreno.

Rimbaldi. — Dell'influenza che sull'efficacia della fucileria può esercitare l'elemento terreno sono un prama palpabile manifestazione i rimbaldi, in proposito dei quali numerose esperienze eseguite alla nostra scuola di tiro di fanteria ci permettono di dire che, quando il terreno è piano, sgombro, sodo e leggermente inclinato verso il bersaglio, i rimbaldi sono in media un quinto dei punti colpiti, crescendo di numero col diminuire delle distanze. Per tal causa quindi, nelle su indicate favorevoli circostanze, le cifre della nostra tabella dovrebbero essere moltiplicate per il coefficiente 1,20.

Terreno inclinato rispetto alla linea di mira e suoi effetti sul tiro di fucileria. — Quando il terreno su cui sta il bersaglio si abbassa, o s'innalza dietro a questo rispetto al prolungamento della linea di mira, la lunghezza, o profondità della zona su cui vanno a cadere i proiettili, conosciuta col nome di *zona battuta*, si allunga, o si raccorcia, sempre eguale però rimanendo il numero dei proiettili che nella unità di tempo vi cadono sopra e sul quale evidentemente il terreno non ha influenza alcuna. Ma a queste variazioni di lunghezza della zona battuta non corrispondono sempre variazioni di efficacia nello stesso senso, ma spesso in senso contrario.

Se infatti su terreno parallelo alla linea di mira i proiettili vanno a cadere su di uno spazio profondo, per esempio, quanto un battaglione in linea di fianco, questo evidentemente raccoglierà tutti i colpi. Se invece il terreno dietro la testa del battaglione, sulla quale batte la traiettoria inferiore del fascio, s'abbassa, ne consegue che la traiettoria superiore, che prima andava a battere sulla coda del battaglione, va invece a cadere sulla nuova strada in discesa ad una distanza dalla coda stessa che cresce col crescere dell'inclinazione e che precisamente misura la porzione di fascio che più non colpisce il nostro battaglione, la cui profondità rimane la stessa, mentre aumenta quella della zona battuta: in questo caso dunque mentre questa zona cresce in lun-

ghezza, diminuisce il numero dei proiettili che cadono sul battaglione e quindi *diminuisce l'efficacia* del tiro.

Se invece la profondità del battaglione avesse, su terreno parallelo alla linea di mira superato la profondità della zona battuta allora, egualmente abbassandosi il terreno, sarebbe *cresciuta la profondità* della zona battuta, ma con essa sarebbe apparentemente pur *cresciuta l'efficacia* del fuoco, e diciamo apparentemente perchè in fatto il battaglione non riceve nè più, nè meno colpi di prima: solamente nel primo caso erano battute le prime tre compagnie e nel secondo è battuta anche la quarta, ma le *perdite* del battaglione sono sempre le stesse nei due casi.

È facile vedere come esempi e conseguenze analoghe si avrebbero nel caso del terreno che si elevasse rispetto alla linea di mira e dedurre che trattandosi di *colonne continue* l'inclinazione del terreno non ha una influenza determinabile in modo generale, ma notevolmente variabile caso per caso.

Se invece trattasi di *linee successive di truppe*, messe a distanze variabili l'una dietro l'altra, allora l'inclinazione del terreno può esercitare un'influenza notevole sull'efficacia del tiro, poichè può, per esemp'io, accadere che un sostegno collocato a 250 metri dietro la catena rimanga fuori del fascio quando il terreno corra parallelo alla linea di mira, e vi sia invece compreso, ove il terreno scenda allontanandosi dal prolungamento di quella linea: in questo caso evidentemente *cresce la profondità* della zona battuta e *cresce con essa l'efficacia* del tiro.

Tiro a distivello. — Analoghi effetti sulla profondità della zona battuta produce il distivello fra i tiratori e il piano che stendesì dietro il bersaglio, e cioè un *allungamento* quando si tira dal basso all'alto e un *raccorciamento* quindi nelle condizioni inverse.

Merita speciale attenzione il caso in cui si tiri dal basso all'alto su di un bersaglio posto sul ciglio di un altipiano.

Zona rasentata. — In tal caso non solo abbiamo un allungamento della zona battuta, perchè il terreno s'inclina sotto la linea di mira, ma è chiaro che, collocandosi a una conveniente distanza dal ciglio dell'altipiano su cui sta il bersaglio, il tiratore potrà far passare la traiettoria inferiore del fascio ad un'altezza non superiore a quella del bersaglio stesso, rendendolo

quindi pericoloso per le retrolinee dell'avversario, sebbene uscite fuori dalla zona compresa fra la traiettoria inferiore e quella superiore del fascio: quello spazio su cui corre in tal caso bassissima la traiettoria inferiore, dopo aver sfiorato il ciglio, ebbe dai francesi il nome di *terrain rasé*, e per i facili moderni sembra che si ottenga la sua massima lunghezza mettendosi dal ciglio a una distanza eguale a *cento volte la radice quadrata del distivello*, la quale distanza pel nostro fucile 1870-87 con cartuccia 1890, darebbe le massime zone *rasentate* ad altezza di 4 metro.

Anche qui però deve osservarsi che l'avere una lunga zona rasentata non sempre vorrà dire che si debba avere una grande efficacia di fuoco, poichè si comprende che quanto più lunga è la zona rasentata tanto più indietro va a cadere la parte più densa del fascio. Se una tal situazione *aumenta l'efficacia* del fuoco contro un avversario, le cui retrolinee siano *in ritirata*, non è certamente favorevole quando queste si avanzino verso il ciglio dell'altipiano, poichè di mano in mano che guadagnano terreno sentiranno *diminuire* la pioggia dei proiettili, ossia *l'efficacia* del tiro avversario.

Del resto deve convenirsi che questa specie di parallelismo fra il ramo della traiettoria inferiore del fascio e la linea di profilo del terreno formò oggetto di minuziosi e delicati studi, che esagerati da alcuni nelle loro conseguenze pratiche, conducevano a diffondere la opinione che tanta e tale è la influenza delle forme del terreno sugli effetti del tiro che quasi quasi si possono con la fucileria battere meglio i bersagli non visti che quelli che i tiratori hanno dinanzi agli occhi e che viceversa si è meno battuti esponendosi colla prima linea al tiro avversario che tenendola riparata. Esagerazioni a parte è però degno di nota il fatto che sul culmine di un'altura una prima linea di fuoco, senza esser nè meno visibile, nè meno vulnerabile, attira sulle truppe retrostanti sul rovescio dell'altura tutti i proiettili che passano sopra alla testa di quella prima linea, mentre che se questa dispongasi sul declivio che scende al nemico a una certa distanza dal culmine può, forse nascondendosi anche meglio alla vista, far sì che i colpi che passano sulla sua testa siano in gran parte intercettati dalla porzione di

pendio che corre fra la detta prima linea e il culmine, dietro cui quasi incolumi forse rimarranno le prime truppe di rinforzo. La distanza dell'appostamento dal culmine dovrà essere tanto maggiore quanto minore è la pendenza del versante, onde intercettare sempre la necessaria porzione verticale del fascio.

Da tutto quanto precede ci è forse lecito dedurre che realmente in pratica il terreno non eserciterà mai una notevole influenza sull'efficacia della fucileria, per il solo fatto della sua plastica conformazione, o pel suo livello, e potremo quindi concludere con la « Istruzione sul tiro per la fanteria tedesca » che la lunghezza della zona battuta varia con l'inclinazione del terreno rispetto alla linea di mira, ma che « nonostante ciò la probabilità di portare « il fascio sul bersaglio rimane in tutti i casi la stessa ».

Tiro indiretto. — E quando il terreno quale ostacolo s'interpone fra tiratori e bersaglio è possibile colpire questo efficacemente col tiro indiretto? — « In circostanze favorevoli, può essere (questo « tiro) accompagnato da una certa efficacia, se si avranno dei posti « per osservare i punti di caduta dei proiettili e darne comunicazione ai tiratori:..... in campo aperto a questo tiro non corrisponde nessun effetto. » — Con queste parole alla nostra domanda risponde « l'Istruzione sul tiro della fanteria tedesca », alle quali però ci incombe il dovere di aggiungere subito che da esperienze eseguite alla nostra scuola centrale di tiro di fanteria, il tiro indiretto non solo apparve come possibile, ma qualche volta il netto proiettarsi sull'orizzonte del limite superiore rettilineo ed orizzontale dell'ostacolo coprente facilitò di tanto il prendere la mira che il bersaglio (colonna di compagnia) fu battuto da un numero di proiettili maggiore di quello che avrebbe ricevuto se fosse stato scoperto! Ma i non pochi tenenti di fanteria, che furono autori e spettatori di questi splendidi, quasi miracolosi risultati, non ne trassero certo, né fu loro, molto meno insegnato a trarne conseguenze esageratamente favorevoli al tiro indiretto della fanteria, ma soamente hanno potuto convincersi che quando esattamente si conoscono le distanze dai tiratori al bersaglio e da questo all'ostacolo, del quale ultimo si conosca inoltre l'altezza, si può colla fucileria ottenere una apprezzabile efficacia di tiro.

Ma cosiffatte speciali favorevolissime circostanze, se potranno

forse con relativa frequenza verificarsi nella guerra d'assedio non s'incontreranno tanto spesso in quella in campo aperto, il che spiega la risposta che più sopra ci dette la « Istruzione tedesca pel tiro della fanteria ». Lasciando quindi a chi potrà competere la facoltà di fare o no eseguire il tiro indiretto con la fucileria, ci limitiamo a ripetere che esso è possibile tutte le volte che esattamente si conoscano i tre suindicati elementi, si possa precisamente stabilire la direttrice del tiro, si abbiano dei buoni tiratori e si possano materialmente collocare a distanza tale dall'ostacolo che questo non intercetti per la soverchia sua altezza, la traiettoria che va dai tiratori al bersaglio, la sola che, ostacolo o non ostacolo, può effettivamente colpirlo. Sarà bene inoltre in questo genere di tiro avvertire che, mentre sono irrimediabilmente perduti i colpi che si conficcano nell'ostacolo, non sono quasi mai affatto perduti quelli che lo scavalcano ad altezza troppo forte, poichè coi moderni ordini di combattimento troveranno probabilmente, dietro al bersaglio su cui dovevano cadere, sempre qualcuno da colpire. Di ciò conviensì tener conto nel determinare l'alzo da impiegargli, che in pratica può essere quello della traiettoria che alla distanza dell'ostacolo dai tiratori ha tale un'ordinata, che, aggiunta all'altezza dell'ostacolo stesso, formi l'ordinata nel punto in cui questo s'inalza della traiettoria, che, come dicemmo, può sola colpire il bersaglio e che corrisponde alla distanza che passa fra questo e i tiratori.

Tiro ficcante. — Quando il bersaglio è molto vicino all'ostacolo, come nelle opere di fortificazione, il tiro indiretto prende nome di tiro ficcante ed i trattatisti insegnano che per batter l'interno di un'ordinaria opera di fortificazione passeggera basta puntare al ciglio con un alzo di 30 metri superiore a quello corrispondente alla distanza fra l'opera e i tiratori, ossia, come più di sovente avverrà, portare i tiratori a 50 metri innanzi.

Anche di questo tiro si raccontano cose che hanno, se vuoi un po' del miracoloso, ma che pur meritano di esser conosciute, se non altro a titolo di curiosa informazione. Traduco dal citato libro del capitano Vermersch, il quale dedica al tiro indiretto e ficcante un terzo delle sue interessantissime pagine. « Secondo esperienze « fatte in Russia, un tiro fatto a 3700 metri ha dato 8 % di pro-

« iettili messi in uno spazio occupato da una colonna di compagnia, avente 21 metro di fronte su altrettanto di profondità.

« In seguito a tal risultato il generale Ichebitchew fa il seguente ragionamento:

« Sia la distanza ridotta a metà 1350 metri, noi potremo allora « supporre il 16% di proiettili che cadono in una ridotta costruita per una compagnia avente 28 metri di lato. Supponiamo « che un battaglione eseguisca contro quest'opera un tiro a 1350 « metri, ciascun soldato sparando 20 cartucce; si abbiano quindi « 20,000 cartucce sparate; il 16% darà 3200 palle che cadranno nell'interno della ridotta. Ammettiamo che i difensori « siano colpiti da $\frac{1}{3}$ di questa cifra, ossia da 1600 proiettili; due « terzi della compagnia saranno messi fuori di combattimento e le « palle cadute nell'interno della ridotta, se non infliggono perdite « materiali ai difensori, produrranno in ogni caso su loro un effetto « morale superiore all'effetto delle palle tirate alle piccole distanze « e che sfiorando il parapetto passano al di sopra dell'opera. »

Con questa citazione non vogliamo certamente sottoscriverci alle favorevolissime conclusioni che col generale russo si potrebbero fare rispetto al tiro ficcante, poichè non è forse facile aver sempre a disposizione dei tiratori abilissimi come saranno stati quelli che fecero l'8% a 2700 metri, nè meno difficile sarà il farli tirare, quantunque russi, colla stessa tranquillità in guerra come tirarono al poligono: ci contenteremo quindi di lasciare la responsabilità di quelle conclusioni al generale russo e allo scrittore belga, che ne riferisce nel suo pregevolissimo lavoro, per conto nostro solamente aggiungendo che, avendo fatto puntare sul ciglio di un fermapalle alto 3 metri, considerando qual fianco di una ridotta larga 100 metri e profonda 18, del tipo proposto dal maggiore cav. Spaccamela, allora insegnante presso la nostra scuola centrale di tiro di fanteria, a 1100 metri, supponendo tutta la guarnigione (2 compagnie) sulla banchina e nei ricoveri, su 200 palle lanciate si ebbero 45 punti colpiti (22,5%) nelle sagome figuranti i difensori e un totale di 85 palle (42,5%) cadute nell'interno dello spazio che la ridotta avrebbe occupato: in altra consimile esperienza si ottenne rispettivamente il 45% di punti colpiti nelle sagome e il 33,5% di proiettili caduti entro la ri-

dotta: i tiratori erano gli stessi ufficiali (tenenti anziani di fanteria) comandati ai corsi della scuola, senza riguardo ad abilità nel tiro.

Nonostante questo crediamo di dover nuovamente affermare che, in fatto di terreno, bisogna andar guardinghi nel formulare precetti troppo generali, poichè proprio nel terreno *latet anquis in erba* ed è molto più prudente esaminare volta per volta tutti gli elementi che concorrono a costituire la situazione reciproca di tiro, la quale, ricordiamolo sempre e bene, non può esser mai indipendente da quella tattica del momento in cui si ricorre alla fucileria. Non rifiutando i vantaggi che all'efficacia di questa possono essere offerti dalla conformazione del terreno in misura molto sensibile, teniamo però ben presente che l'efficacia stessa unicamente e sempre risiede, non nel colpire un po' più vicino, od un po' più lontano, una linea di più, o una di meno, ma bensì nel portare la parte più densa del nostro fascio sulla parte più importante del bersaglio, che la situazione tattica, arbitra suprema, c'imporrà volta per volta di battere.

Condizioni atmosferiche.

Diamo finalmente un rapido sguardo all'influenza che sull'efficacia del tiro possono esercitare le condizioni atmosferiche del momento e dell'ambiente in cui si eseguisce il tiro.

Altitudine o pressione, temperatura, igrometricità. — La densità dell'aria tanto maggiore quanto minori sono l'altitudine o la pressione e la temperatura, fa crescere e diminuire a suo lento la resistenza del mezzo entro cui si muove il proiettile, di cui per conseguenza determina la lunghezza della gittata. In pratica chi dirige il tiro di fucileria potrà nella massima parte dei casi trascurare questa influenza, se trattasi di lievi variazioni degli anzidetti due elementi climatologici e di piccole, o medie distanze: in ogni caso poi è trascurabile la igrometricità atmosferica terzo elemento che con i due precedenti concorre a determinare la densità dell'aria in un dato luogo e tempo.

Quando invece l'altitudine o la pressione e la temperatura sono molto differenti da quelle normali, in cui cioè furono fissati gli alzi e che per noi italiani sono precisamente 15° centigradi di temperatura, 750 millimetri di pressione barometrica e 0,5 di igrometricità relativa, bisognerà cominciare a tener conto delle conseguenti variazioni delle gittate, avvertendo che l'influenza dei tre elementi sulla costituzione densimetrica dell'aria decresce nello stesso ordine in cui li abbiamo testè nominati. Generalmente si ritiene che ad una variazione di 15° centigradi nella temperatura corrisponda una variazione del 2,5 o del 3 % nelle gittate e che presso a poco 40 millimetri di pressione barometrica producano nella densità dell'aria la stessa variazione che 15° centigradi di temperatura.

In un paese geograficamente così allungato e topograficamente così diverso come il nostro è quindi climatologicamente così disuguale non è infrequente il caso pratico di dover anche per la fucileria tener conto delle variazioni dei dati atmosferici del tempo e luogo in cui si tira, rispetto a quelli normali, tanto più che al territorio d'Europa si aggiunge da pochi anni una colonia, ove possiamo trovarci a dover applicare i dati di tiro, stabiliti giù per su sul 43° parallelo, in regioni che speriamo possano un giorno estendersi dal 16° parallelo, che ora le taglia, verso il 10° ed anche più giù.

In qualunque luogo e circostanza non si deve però dimenticare che quella che fa variare le gittate non è la *temperatura sola* e neppur *la sola pressione*, ma bensì la densità dell'aria che da esse cumulativamente dipende.

L'altitudine. — Anche la *notevole elevazione* dei luoghi in cui si eseguisca il tiro rispetto a quelli in cui furono fissati gli alzi danno luogo ad apprezzabilissime variazioni di pressione barometrica e quindi di gittate: le variazioni di queste ultime, secondo una formola proposta dal Parodi della nostra artiglieria si ottengono facendo in ettometri il prodotto della distanza per l'altitudine e moltiplicandolo per il coefficiente 0,33 se sparasi con polvere nera, e 0,4 se si adopera la balistite: se vi è forte dislivello fra tiratori e bersaglio si farà il calcolo per l'altitudine media.

Un altro elemento, che può esercitare qualche volta influenza

sull'efficacia del tiro, quando i bersagli sono frontalmente piuttosto ristretti, è il *vento in senso normale al tiro*: alle deviazioni, qualche volta molto sensibili, che in pratica solamente dai punti di caduta dei proiettili si possono grossolanamente misurare, si rimedia collo spostare convenientemente il punto preso di mira sul bersaglio.

Polvere senza fumo.

Già vedemmo nel dire del fuoco a ripetizione e di quello a comando come la polvere senza fumo possa influire sulla facilità di puntamento notevolmente aumentandola e questa crediamo, sotto l'aspetto da cui noi riguardiamo le armi e le munizioni, cioè l'efficacia del fuoco, possa considerarsi la massima ed esclusiva sua influenza sul tiro pratico di fucileria; naturalmente lasciando alla balistica di celebrare convenientemente i vantaggi enormi che in velocità iniziale e quindi in gittata, radenza e precisione di tiro ha apportato ai nostri fucili questa nuova invenzione, ed alla tattica la missione non facile di studiare se vi saranno e fin dove arriveranno le prevedibili mutazioni che la condotta delle truppe subirà per l'assenza del fumo dal campo di battaglia.

Ammainando ora le vele per entrare nel porto delle conclusioni ci sembra di approdare su terreno abbastanza solido affermando che i mezzi pratici per dare la massima efficacia al tiro di guerra della fanteria sono:

1.

Ottime armi, a serbatoio, o magazzino ben provvisto; molte munizioni col soldato; sicuro, celere e sufficiente il rifornimento di queste sulla linea di fuoco: un telemetro semplice a maneggiarsi.

2.

Sviluppare al massimo grado nella truppa l'abilità nel tiro e nella stima delle distanze, l'agilità del corpo, la resistenza alla corsa, la perspicacia nella scelta dei bersagli e degli appostamenti individuali; a tali supreme esigenze subordinando tutto l'organamento della fanteria.

3.

Abituare tutti gli ufficiali di fanteria e specialmente i comandanti delle compagnie e dei plotoni alla valutazione speditiva dell'efficacia del fuoco, che i loro reparti possono raggiungere, a scegliere con criterio gli alzi, le formazioni meno vulnerabili, gli appostamenti collettivi più opportuni e gli accessi più facili per passare dall'uno all'altro, a dominare, fin dove è possibile, con energia la propria truppa, obbligandola a mantenere fino agli estremi momenti inalterata la disciplina del fuoco.

Giunto al termine del mio lavoro lo chiudo col noto esametro

Quod potui feci: faciant meliora potentes.

che costituisce la calata di sipario obbligatoria per tutti coloro che come me, dando un'occhiata riassuntiva all'opera loro, e vedendola tanto impari allo scopo che si erano prefissi, sentono il desiderio di esser giudicati, non alla stregua del valore intrinseco dell'opera, ma a quella della buona volontà adoperata nel compierla.

Ed ora accomiatandomi dal benevolo lettore, col ringraziarlo di avermi seguito sin qui, mi rivolgo a' miei colleghi dell'arma di fanteria, specialmente ai giovani, cui diretta di pien diritto incombe la nobile missione di essere nel campo della pratica gli apostoli più operosi e fervorosi delle nuove idee che ispirano i moderni trattati e regolamenti tattici per la fanteria, ricordando loro che le norme dell'arte e le prescrizioni regolamentari tutte quante rimangono inerti, peggio che lettera morta, ove noi ufficiali non sappiamo animarle col sano criterio della scelta, e con

la pronta energia dell'attuazione, ove non abbiamo di lunga mano preparato, con sagace, paziente e diuturno lavoro l'abilità pratica dei gregari e non procuriamo di sollevarne le menti, incolte, ma non ottuse, al vivace e lusingoso concetto collettivo del proprio dovere, sempre, dovunque e da tutti compiute pel bene inseparabile del re e della patria, e di suscitare nei loro giovani cuori ardente e profondo il desiderio, così virilmente espresso dal gentil novelliere e poeta, che ne' suoi giovani anni vesti sul campo la modesta assisa di sottotenente di fanteria,

Di pugnar
Una battaglia che l'Italia affranchi.
E le antiche, mortali onte cancelli.
E morir là nel trionfal clamore
De reggimenti insanguinati e stanchi,
Col sole in fronte ed una palla in core!
(DE AMICIS, *Come vorrei morire*, sonetto).

LORENZO BANDINI
Maggiore di fanteria.

NOTIZIE POLITICO-MILITARI ITALIANE

Il Senato, durante la quindicina, continuò tranquillamente la discussione del Codice penale militare, che condusse a termine il 13 coll'approvazione del medesimo. Più agitate, se non più utili, furono le discussioni alla Camera dei deputati.

Quella relativa alla politica interna del Gabinetto, cominciata negli ultimi giorni di febbraio, continuò ancora nei primi di marzo e si chiuse il 4 coll'approvazione, a grandissima maggioranza, di un ordine del giorno in cui si approva la condotta del governo.

La Camera non volle in questo caso smentire quelle buone tradizioni, per cui non colse mai occasione da una questione di ordine pubblico per dare un voto contrario al Ministero, e bisogna aggiungere che non mai occasione sarebbe stata più male scelta, perchè prima, e più ampia che l'approvazione della Camera, il governo ebbe quella del paese.

Quasi appendice alla discussione sulla politica interna, venne quella sull'autorizzazione a procedere contro il deputato De Felice Giuffrida, implicato nei delittuosi fatti di Sicilia e a mantenerne l'arresto. Nè su questa discussione ci fermeremo più di quello che ci siamo fermati sull'altra. Diremo solo che in questa, come nell'altra, la nota energica e giusta venne dall'on. Crispi, presidente del Consiglio, e che conforme ai desideri del governo fu il voto della Camera, la quale ha approvato a grande maggioranza l'autorizzazione a procedere e il mantenimento in arresto.

Ed anche qui aggiungeremo che un voto diverso avrebbe fatto nel paese l'impressione di un'ingiustizia enorme. Il paese che ha tanto trepidato per i fatti di Sicilia, non solo non avrebbe compreso come il principale accusato potesse essere sottratto alla giustizia, ma non com-

prende neppure come la questione di sottoporvelo abbia potuto dar luogo a vivo dibattimento.

Appunto il giorno 8, tolta da poco la seduta della Camera, in cui s'era discussa ma non decisa la sorte del Giuffrida, scoppiò una bomba davanti al palazzo di Montecitorio, ferendo varie persone, talune gravemente e impressionando la città. Non sappiamo quale relazione potesse avere la bomba colla discussione che si faceva alla Camera, ma molti un nesso ce l'hanno visto, e l'attenzione di tutti fu chiamata a considerare quanto è breve il passo fra le teorie di chi non teme (per raggiungere un ideale che non vogliamo giudicare) di sollevare una provincia contro la nazione e le teorie di chi non teme di gettare una bomba in mezzo al popolo.

Perciò se qualche onorevole sentiva talmente lo *spirito di corpo* (chiamiamolo così) da aver bisogno di un argomento più convincente che quelli dell'on. Crispi per lasciare libero corso alla giustizia, ha avuto la bomba. Infatti il danno morale che ne sarebbe venuto a qualunque restrizione, imposta dalla Camera all'azione della giustizia, sarebbe stata peggiore di cinquanta bombe.

• •

Qui facciamo punto su quanto riguarda discussioni politiche, passando a dare un cenno su interrogazioni e risposte di argomento militare, alcune delle quali di molto interesse. E cominceremo da una interrogazione dell'on. Mel al Ministro della guerra « circa i suoi intendimenti sulle promozioni degli ufficiali di riserva. »

Rispose l'on. Ministro che nessuno più di lui apprezza questi vecchi ufficiali custodi delle nostre memorie e delle nostre tradizioni; che, per quanto sta in lui, per quanto gli è permesso dalle leggi e dai regolamenti, sarà sempre lieto di soddisfare i loro giusti desideri.

Uno dei primi atti dell'attuale amministrazione della guerra fu quello di presentare alla firma di S. M. il Re un decreto, già preparato dall'amministrazione precedente, col quale sono stati promossi a grado superiore ben 897 ufficiali di riserva di tutti i gradi e di tutti i corpi. I criteri che hanno servito di guida nel dar corso a tali promozioni sono i seguenti:

Anzitutto si richiede l'idoneità, tanto fisica quanto intellettuale, e la più alta moralità, conservata anche fuori le file dell'esercito; un mi-

nimo di quattro anni di grado in servizio effettivo sotto le bandiere e quattro nella riserva.

I promovibili debbono essere i più anziani, nè possono essere promossi se già non lo sieno i loro compagni di egual grado che già si trovano nei distretti.

Esposti in questo modo i criteri seguiti, l'on. Ministro aggiunse:

« Ma dico di più. Pende davanti al Senato un disegno di legge sull'avanzamento nel regio esercito, presentato dall'onorevole mio predecessore, nella tornata del 23 novembre ultimo. Io non so, nè posso dichiararlo adesso, se dovrò mantenere questo disegno di legge; ma, in ogni modo, quando anche fossi costretto, per opportunità, a ritirarlo, è mia intenzione di presentarne uno stralcio, il quale appunto sarebbe quello del capitolo 9, intitolato: *Avanzamento degli ufficiali in posizione ausiliaria, nomine e promozioni degli ufficiali di complemento; nomine e promozioni degli ufficiali di riserva.* In questo stralcio io manterrò quei criteri o concetti che ho avuto l'onore di esporre. »

*
* *

Ad un'altra interrogazione diede luogo l'adozione e introduzione in servizio, per le armi modello 1894, di una cartuccia a mitraglia da impiegarsi nelle stesse condizioni stabilite per quella adottata per le armi modello 1870.

L'interpellante timoroso che, colle cartucce a mitraglia, la pelle dei malfattori restasse troppo crivellata, fu l'on. Imbriani.

Rispose l'on. Ministro rettificando anzitutto un'affermazione dell'onorevole interpellante, che cioè la mitraglia sia esclusa dagli usi internazionali. È noto che, non solo noi, ma tutti gli eserciti hanno, per l'artiglieria, granate, cartucce a mitraglia e shrapnel.

Le cartucce a mitraglia per armi portatili si danno ai carabinieri e alle sentinelle e sono necessarie agli uni e alle altre. Fino dal 1862 o 63 fu sentito il bisogno di provvederne i carabinieri, i quali si trovano spesso in servizio isolati e assaliti da numerose bande; e non meno dei carabinieri ne hanno bisogno le sentinelle, isolate anch'esse e talvolta lontane dai corpi di guardia, dove possono, come pur troppo è avvenuto spesso, venire assalite da comitive di malviventi. Anche coll'arma a tiro rapido, se una sentinella è assalita all'improvviso e accostata subito, non può fare molti colpi. D'altronde, se è vero che la cartuccia a mitraglia ferisce più persone con un colpo solo, le sue ferite però sono meno micidiali e, colpendo solo chi è molto vicino, si corre meno pericolo di colpire innocenti.

In quanto alla distribuzione di queste cartucce, se ne danno 16 ad ogni carabiniere e 3 ad ogni soldato, che esca per servizio di pubblica sicurezza o che debba montare la guardia; al soldato si danno solamente quando esce dal quartiere e gli si ritirano quando rientra.

*
* *

Il grave fatto di sangue che ebbe luogo in una caserma di Pisa, dove un soldato diede di piglio a un fucile sparandolo all'impazzata sopra i compagni, porse occasione all'on. Mel d'interrogare il Ministro della guerra sulla custodia delle armi e delle munizioni.

Rispose l'on. Ministro facendo un poco di storia. Prima del 1880, le cose erano regolate con un sistema analogo a quello che vige oggidì. Un fatto orribile (quello di Misdea) e vari suicidi avvenuti fra gli uomini di truppa richiamarono l'attenzione del ministro Ricotti sul modo di custodire le armi e le munizioni e lo indussero a cambiare sistema, disponendo che le cartucce a pallottola fossero conservate, non più negli zaini e nelle giberne dei soldati, sibbene in apposite cassette richiuse in speciali ripostigli.

Ma contro questo provvedimento si sollevarono ben presto insistenti lagnanze, non solo da parte dei comandanti di reggimento, ma anche da parte dei comandanti di brigata, di divisione, di corpo d'armata; tantochè, venuto al ministero della guerra il generale Bertolè-Viale, invito tutti i comandanti di corpo d'armata ad esprimere il loro parere in proposito, e sul loro parere quasi concorde cancellò la disposizione del generale Ricotti, onde i soldati tornarono ad avere presso di sé le loro 48 cartucce per ciascuno.

Il Ministro concluse: « Prometto di studiare nuovamente la questione e di prendere anche esempio da quello che si pratica nei principali eserciti europei, sebbene fin d'ora possa dire che questo esame non sarà per darmi un gran lume, poichè i sistemi adottati dai diversi eserciti per ciò che riguarda questa questione sono perfettamente in contraddizione l'uno con l'altro. »

« Mentre nell'esercito germanico, per il suo sistema di reclutamento territoriale e per gli scarsi suoi movimenti in tempo di pace, non si distribuiscono le cartucce a pallottola ai soldati, nell'esercito francese invece, si segue un sistema identico al nostro, e nell'austriaco, con un sistema intermedio, si distribuiscono in tempo di pace, due pacchetti di cartucce ad ogni soldato, che le tiene continuamente nella giberna. »

*
* *

Altra interessante risposta fu quella data dal Ministro della guerra a l'on. Papa, circa una quantità di fucili che, secondo voci corse, il governo avrebbe intenzione di commissionare ad una fabbrica estera. Rispose l'on. Mocenni che, veramente, una casa di Vienna ha offerto di costruire fucili per l'esercito in tempo più breve di quello che possano farlo le fabbriche nazionali; ma eh'egli finora non ha risposto alla domanda, e non l'accetterebbe senza il consenso del Parlamento, perchè rifugge da provvedimenti che possono essere di danno al lavoro nazionale.

Lo stesso giorno il Ministro rispose ad un'interrogazione dell'onorevole Imbriani intorno al congedo dei richiamati della classe 1869, dichiarando che il congedo è già cominciato in sensibile misura in base al sorteggio. Gli altri richiamati di questa classe tuttora in servizio saranno congedati non appena le condizioni della pubblica sicurezza lo permettano. L'on. Imbriani, (cosa mirabile) si dichiarò soddisfatto.

Non mai tante interrogazioni furono rivolte in così breve spazio di tempo ad un Ministro della guerra e bisogna aggiungere che non mai Ministro della guerra ebbe la fortuna di soddisfare colle sue risposte tanti interpellanti.

*
* *

Accenneremo ancora ad una domanda dell'on. Lucchini relativa alle servitù militari della fortezza di Verona, ad un'altra dell'on. Marozzi sul ritardo nell'inscrivere all'ordine del giorno la nuova legge sul tiro a segno, e finalmente ad una terza dell'on. Lucifero su grida sovversive che si dicevano emesse da militari richiamati, per le vie di Livorno.

Rispose al primo l'on. Ministro che cercherà di conciliare le esigenze della difesa con i giusti desideri della città di Verona, tanto più che ha già interpellato in proposito il comandante del V corpo di armata e questi si è dichiarato in gran parte favorevole.

Rispose quindi al secondo essere ferma intenzione del governo di far discutere presto il disegno di legge sul tiro a segno, il quale fu momentaneamente ritirato per introdurre alcune modificazioni, mettendolo in armonia col nuovo progetto di legge sull'istruzione militare popolare, che sarà presentato fra poco.

Rispose finalmente al terzo che il fatto attribuito ai militari richia-

mati, che avrebbero emesso grida sovversive per le vie di Livorno, è insussistente. Diede forse origine alla diceria un po' di chiasso di nessuna importanza fatto una sera da alcuni soldati un po' brilli.

I militari richiamati del distretto di Livorno vennero alle armi prontamente e si condussero in modo esemplare come tutti gli altri. E di tutte il Ministro fece i maggiori elogi per la disciplina che hanno mostrato in ogni occasione, tanto che i comandanti delle truppe in Sicilia e nella Lunigiana se ne lodarono altamente.

*
* *

A proposito dei militari richiamati, può riuscire interessante, massime per coloro che hanno fatto o devono fare studi sull'eventuale mobilitazione del nostro esercito, conoscere i risultati che si ebbero dalle recenti ed improvvise chiamate delle classi 1868 e 1869.

Giova premettere che la classe del 1869 fu chiamata in tre volte successive e in qualcuna la chiamata si è fatta per ordine telegrafico, di guisa che in alcuni distretti i manifesti furono affissi lo stesso giorno per il quale la chiamata era indetta. Ciò nonostante l'80 per 100 degli iscritti a ruolo si presentò fin dal primo giorno; questa cifra è abbastanza eloquente da per sé stessa perchè siano necessari commenti. Nei giorni successivi la cifra dei presentatisi fu portata al 90 per 100.

Naturalmente non tutti i presentatisi ai distretti hanno potuto essere avviati ai loro reggimenti; alcuni furono sottoposti a rassegna, altri tenuti in osservazione, di modo che l'effetto utile della chiamata della classe 1869 fu d'incorporare nei reggimenti l'87 per 100 della forza a ruolo; risultato superiore alle previsioni fondate sulle statistiche del passato, e a quelle che si fanno nei calcoli ordinari per un'eventuale mobilitazione dell'esercito.

Conviene poi ancora aggiungere che il sei e mezzo per cento di quelli che non hanno risposto alla chiamata giustificarono in tempo utile l'impossibilità della presentazione, e pertanto il numero dei non presentatisi senza giustificato motivo si riduce a circa il tre e mezzo per cento.

Per quanto riguarda la classe del 1868, la quale, com'è noto, fu chiamata solo in 37 distretti, i risultati poco differiscono da quelli sopraindicati. Basti il dire che gli uomini presentatisi rappresentano l'80 (anzichè il 90) per 100 della forza a ruolo. Lieve differenza risultante in gran parte dal fatto che la classe del 1868 era stata da maggior tempo congedata.

* *

Dei progetti di leggi militari che si trovavano d'innanzi al Parlamento quello sul reclutamento del regio esercito fu già iscritto all'ordine del giorno della Camera e presto ne comincerà la discussione. L'attuale Ministro della guerra faceva parte della commissione incaricata di riferire sul medesimo e fu tra i membri che approvarono il progetto stesso e l'esposizione dei motivi fatta dall'on. Afan de Rivera. Ora, da Ministro, mantenendo le stesse opinioni, accolse il progetto quale fu presentato dal suo predecessore e lo sosterrà alla Camera, pure accettando quegli emendamenti ed aggiunte che si dimostreranno utili nel corso della discussione.

Del progetto di legge sul tiro a segno abbiamo già detto più sopra che sarà iscritto quanto prima all'ordine del giorno. Di quello sull'ordinamento dell'esercito è noto essere intenzione dell'on. Ministro di mantenerlo nelle sue linee fondamentali e averlo esso ritirato per spezzarlo in diversi progetti di più facile discussione e più probabile approvazione. Quello sull'avanzamento nell'esercito fu momentaneamente ritirato per apportarvi alcune modificazioni, fra cui la più importante sarà forse quella di togliere i *limiti d'età*.

Fu distribuito alla Camera il progetto di legge per la leva sui nati nel 1874, per la quale furono mantenuti i criteri fondamentali che hanno regolato le leve anteriori sui nati nel 1872 e 1873; di cui il principale è l'arruolamento in prima categoria di tutti gli iscritti che saranno riconosciuti idonei e non abbiano diritto alla terza.

Una sola differenza, che del resto nulla ha da vedere colle disposizioni della legge, si verificherà, secondo gli intendimenti del Ministro, nell'esecuzione della legge stessa. Invece di chiamare in una volta l'intero contingente di prima categoria per congedarne una porzione dopo il secondo anno di servizio, se ne chiamerà soltanto quella parte destinata a servire tre anni, rinviando alla chiamata della leva ventura la presentazione dell'altra parte, cioè quella destinata a servire due anni.

L'effetto di questa misura sarà una rilevante economia sul bilancio del 1894-95, e il vantaggio di poter congedare nello stesso tempo tutti gli uomini della stessa classe.

* *

Fra le disposizioni militari di maggiore importanza emanate in questo periodo, dobbiamo anzitutto notarne due d'ordine morale: la concessione della bandiera nazionale alla legione allievi carabinieri e l'istituzione di una festa anniversaria di fatti d'armi.

L'attuale amministrazione della guerra, benchè conti pochi mesi di vita, ha già mostrato con parecchi suoi atti di tenere nel debito conto tutto ciò che può contribuire a mantenere alto il morale dell'esercito. Molte volte si tratta di semplici formalità che poco o nulla pesano sul bilancio dello Stato, ma che hanno un valore grandissimo per formare sentimenti militari e rendere il soldato capace delle più ardue imprese.

A questa specie appartengono le due disposizioni che abbiamo sopra accennato.

Come nel 1840 si concesse la bandiera all'Accademia militare (allora unico istituto di reclutamento per gli ufficiali di tutte le armi), affinchè i giovani allievi apprendessero, fin dai primordi della loro educazione militare ad amare quel glorioso vessillo; come per le stesse ragioni, nel 1891, la bandiera nazionale fu concessa alla scuola militare; così, ispirato dagli stessi sentimenti, l'on. Ministro della guerra sottopose alla firma di S. M. il Re la concessione della bandiera alla legione allievi e S. M. si degnò concederla.

L'altra disposizione, quella relativa alla festa anniversaria di fatti di arme, mira a aumentare lo spirito di corpo, imprimendo nel cuore del soldato il ricordo delle gloriose tradizioni e dei fasti del reggimento cui appartiene.

A tale scopo il Ministero ha determinato che i reggimenti decorati di medaglia d'oro o d'argento al valor militare festeggino solennemente il giorno anniversario del fatto d'arme in cui il reggimento meritò quella onorificenza; in tale giorno avrà luogo una parata, si osserverà l'orario festivo, si vestirà la grande uniforme ed il comandante del reggimento potrà fare una festa militare nel modo che stimerà più conveniente secondo le circostanze. I reggimenti decorati più volte e quelli nei quali qualche riparto conseguì più d'una medaglia, festeggeranno l'anniversario del fatto di arme pel quale fu loro conferita la più elevata onorificenza, oppure che riveste maggior importanza sia per la parte presavi dal reggimento o dal reparto, sia in rapporto alla storia del risorgimento nazionale.

Queste disposizioni fecero nei corpi la migliore impressione e non possono a meno di riuscire utili ed efficaci per lo scopo che l'onorevole Ministro si è proposto.

Fra le disposizioni militari d'altra specie notiamo soltanto che furono indetti, per il mese di aprile, gli esami per l'avanzamento dei tenenti del genio non provenienti dall'Accademia e furono modificate alcune disposizioni del regolamento sul reclutamento.

* *

Una parola dell'Eritrea.

Tutte le notizie che giungono dalla colonia concordano nel dire che la quiete regna così all'interno come sui confini e che il pericolo di prossimi attacchi da parte dei dervisci è svanito.

Nell'ultima dispensa abbiamo parlato del riordinamento della Colonia; a quelle notizie ora aggiungiamo che il decreto di riordinamento, pubblicato in questi giorni dalla *Gazzetta ufficiale*, porta la costituzione di un *corpo di ufficiali e commessi doganali* alla dipendenza del Ministero degli affari esteri.

Gli ufficiali coloniali saranno scelti normalmente fra gli ufficiali del regio esercito e della regia marina e fra gli impiegati dello Stato, i quali abbiano spiccata attitudine per le cariche speciali coloniali; saranno ascritti, all'atto della nomina, alla classe cui è assegnato stipendio uguale a quello onde erano provvisti per il grado o per l'impiego al quale rinunciano. Quando nel ruolo organico non vi sia stipendio uguale, verranno assegnati alla classe che da diritto allo stipendio immediatamente superiore.

Eccezionalmente possono essere scelti fra gli esploratori italiani benemeriti della scienza, dei commerci o del governo nazionale e fra gli italiani che già servirono in Africa senza poi essere stati assunti ad impieghi dello Stato.

Il Governatore, a seconda dei casi, propone al Ministero degli affari esteri le nomine stesse.

I commessi coloniali saranno scelti normalmente fra i sottufficiali dell'esercito e della marina da congedarsi nella colonia; eccezionalmente fra gli altri militari da congedarsi nella colonia e fra giovani borghesi.

La scelta è dipendente dalla provata attitudine dei nominati all'impiego che deve essere loro conferito.

Gli aspiranti al posto di commesso debbono avere specchiata condotta e buona salute, e, quando non siano militari congedati, non avere oltrepassata l'età di anni trenta ed essere cittadini italiani.

* *

Il 14 marzo, genetliaco di S. M. il Re, venne festeggiato in tutte le guarnigioni e in tutte le città d'Italia, e qui in Roma ebbe luogo la solita rivista passata da S. M. alle truppe del presidio.

In quest'occasione si fece, col cerimoniale in uso, la benedizione e la consegna della bandiera della legione allievi carabinieri, di cui abbiamo sopra parlato.

S. M. il Re, presentando la bandiera al colonnello comandante della legione, pronunciò a voce alta e vibrata le seguenti parole.

« Ufficiali, graduati, ed allievi carabinieri!

« Consegno al vostro Colonnello la bandiera, che affido all'onore ed alla fedeltà della Legione allievi carabinieri.

« Questo glorioso simbolo della nostra cara Patria, sarà sacro per voi, chiamati ad educarvi nelle virtù che resero onorata e rispettata l'arma dei Reali carabinieri.

« Saluto in questo vessillo i soldati che, emuli dei loro commilitoni nelle battaglie della indipendenza italiana, hanno dato e daranno incessanti prove di coraggio e di abnegazione nella lotta per la pace e per la sicurezza della società ».

Quindi ebbe luogo la cerimonia della benedizione e dopo di essa il colonnello, presentando la bandiera alla legione pronunciò le parole regolamentari:

« La religione ha ora benedetta la bandiera che il Re concede alla legione.

« Noi dobbiamo conservarla in ogni occasione anche col sacrificio dei giorni nostri e morire piuttosto che abbandonarla.

« Giuriamo tutti di difenderla fino alle ultime stille del nostro sangue per il servizio del Re e della patria ».

E tutti i soldati della legione, alzando la mano destra, han ripetuto: *Giuro.*

Finalmente il colonnello consegnò la bandiera al sottotenente portabandiera, dicendogli:

« Signore. Questo simbolo d'onore militare è a lei affidato nella certezza che lo custodirà e non lo abbandonerà che con la vita.

La truppa presentò le armi e la bandiera fu condotta al suo posto.

Dopo di ciò è cominciata la rivista delle truppe, che terminò collo sfilamento delle medesime davanti alle LL. MM. il Re e la Regina.

La stessa sera il comandante della divisione di Roma comunicò il seguente ordine del giorno:

« S. M. il Re si è degnata di esprimere l'alta sua soddisfazione per la bella tenuta delle truppe presenti alla rivista di questa mattina e per la correttezza del loro sfilamento.

« Adempio quindi con soddisfazione al gradito incarico affidatomi di portare a conoscenza dei comandi e dei corpi dipendenti il sovrano compiacimento ».

Roma. 13 marzo 1894.

M.

Il generale BARIOLA

Il 14 corrente moriva a Pisa il senatore Pompeo Bariola, tenente generale in posizione ausiliaria.

Nato a Milano il 10 agosto 1824, fu educato nell'accademia militare di Vienna, donde nel 1843, uscì ufficiale nell'esercito austriaco e vi rimase fino al 1848 raggiungendovi il grado di tenente.

Al sopravvenire dei rivolgimenti di detto anno si arruolò nelle truppe lombarde e fece nelle medesime la campagna del 1848 col grado di maggiore.

Quindi passò in Piemonte colla divisione lombarda prendendo parte alla campagna del 1849.

Sulla fine del 1849 lo troviamo capitano aggregato al corpo di stato maggiore dell'esercito sardo ed effettivo nello stesso in principio nel 1850.

Da allora in poi percorse rapidamente la sua carriera in questo esercito.

Maggiore nel 1859, tenente colonnello nel 1860, colonnello nel 1861, dopo soli cinque anni (il 16 luglio 1866) era maggior generale e tenente generale nel 1875.

« Questo rapido avanzamento (disse l'on. Farini commemorando l'estinto in Senato con nobilissimo discorso) era stato suggello al molto conto in che sempre lo avevano avuto i suoi capi e soprattutto Alfonso Lamarmora che lo volle presso di sé nel 1855, nel 1859 e nel 1866; col quale fu capo di stato maggiore a Napoli,

sotto-capo di stato maggiore nell'ultima guerra d'indipendenza; che con illimitata fiducia lo adoperò sempre quando di molta avvedutezza e fermezza fosse mestiere e lo ebbe, finchè visse, carissimo.

« Nè gli emuli poterono porre in forse le attitudini e virtù militari di lui, che con altrettanta valentia aveva professato nella scuola di stato maggiore, avea presieduto alla creazione del collegio militare di Milano; nè non riconoscerne l'austerità nel comando, la prudenza e sagacia ».

Come maggior generale comandò qualche tempo la brigata Ferrara, poi fu successivamente direttore dell'ufficio militare presso il corpo di stato maggiore, comandante in 2° di detto corpo, giudice presso il tribunale supremo di guerra e marina, comandante la direzione militare territoriale di Messina.

Fu appunto nominato tenente generale mentre si trovava a detto comando; e preposto poi a quello della divisione militare territoriale di Roma (1878). Nel 1881 fu nominato comandante del IX corpo d'armata; nel 1884 passò al comando del II corpo.

Nel novembre 1891 fu collocato, dietro sua domanda, in posizione ausiliaria.

Il generale Bariola oltre all'aver fatto le campagne del 1848 e 1849 colle truppe lombarde, prese parte colle truppe sarde alla spedizione di Crimea e fece nell'esercito italiano le campagne del 1859 e del 1866.

Nella campagna del 1859 ottenne la croce di ufficiale dell'Ordine militare di Savoia per essersi distinto nei fatti d'arme di Palestro e San Martino e per servizi prestati durante l'intera campagna.

Concluderemo questa breve necrologia co' le belle parole con cui l'on. Farini concluse la sua commemorazione in Senato:

« Bell'esempio d'animo nobile ci offre il Bariola, per il quale la patria libera e forte fu l'ideale giovanile, che a redimerla sacrò braccio ed ingegno.

« Ed alla patria Pompeo Bariola avrebbe dato l'ultimo avanzo della vita se, nel giorno dei riserli disinteressati e delle forti prove, la voce del Re lo avesse ancora una volta chiamato sul campo dell'onore a glorioso cimento ».

NOTIZIE MILITARI ESTERE

FRANCIA.

Soppressione del rinculo nei cannoni da campagna. — Sinora si è riparato al rinculo di questi pezzi coll'impedire alle ruote di girare liberamente mediante una braca; oggi però sono in esperimento due nuovi sistemi di cui daremo qui la descrizione:

Il primo consiste in una *bèche* che si adatta alla piastra di coda dell'affusto. Dalle prove fatte fin qui, esso presenta pochissimi vantaggi rispetto ai danni che, pel tormento, reca all'affusto; dippiù occorrerebbero più di 8 milioni per applicarlo in tutte le batterie da campagna. Non è lo stesso invece per l'altro sistema, inventato dal capitano de Place del 1° reggimento corazzieri e sperimentato al poligono di Calais. Consiste in una *bèche* articolata, detta *bèche* di sala che può piazzarsi in un punto qualunque dell'affusto. Sotto l'azione del rinculo al primo colpo la *bèche* si raddrizza, penetra nel suolo ed assicura l'immobilità del pezzo per i colpi successivi, e siccome il suo punto d'appoggio non è esattamente sulla verticale della sala, il pezzo ed il suo affusto oscillano intorno alla *bèche* e ritornano in batteria dopo ogni colpo.

Si dice molto bene in Francia di questa *bèche* del capitano de Place. essa penetra in tutti i terreni, non tormenta punto l'affusto, e permette i cambi d'obiettivi sotto qualunque angolo. Inoltre è poca costosa, perchè con meno di 10,000 lire si può dotarne tutta l'artiglieria di campagna.

Trasformazione dell'artiglieria. — In quanto alla trasformazione del materiale gli studi procedono alacremente, con l'intento precipuo di non farsi prendere la mano su questa strada dai tedeschi. Ed il lavoro

non è di lieve momento, trattandosi non di una semplice trasformazione, bensì della rinnovazione completa di tutto il materiale.

L'adozione delle nuove polveri a lenta combustione ha avuto per risultato di poter ottenere, con pressioni relativamente deboli, delle grandi velocità iniziali, che non si sognavano neppure qualche anno fa; ed oggi si può addivenire alla rinnovazione del materiale sicuri che, per quanti altri progressi possa fare la balistica, non si potranno avere guari migliori perfezionamenti. Questo concetto ha fatto deliberare la nuova costruzione con la fiducia di non trovarsi poi fra qualche anno nella condizione di dover ricominciare daccapo. Gli studi sono stati fatti, i modelli sono stati progettati, non rimane altro che mettersi all'opera. Ma la difficoltà sta nel trovare i fondi disponibili per le nuove costruzioni. La spesa è valutata a 280 milioni per la fabbricazione totale indispensabile e che dovrà farsi in tre anni.

Il calibro del nuovo cannone sarà di 75 mm., il peso dei proiettili a seconda della specie, varierà dai 5 a 6 kg. la rapidità del tiro potrà essere portata a 4 o 5 colpi al minuto ed è perciò che il cannone sarà detto a tiro rapido. Il rinculo sarà ridotto al minimo possibile, ma non assolutamente impedito. Il problema dell'abolizione del rinculo è tuttora in studio sia in Francia sia all'estero e non è stato completamente risoluto per i cannoni da campagna e non lo sarà probabilmente neppure tanto presto.

Per ora però è prematuro annunziare, come han fatto alcuni giornali francesi, per imminente la costruzione di queste nuove artiglierie da campagna. Le esperienze fatte al poligono di Calais, a cui ha assistito personalmente il ministro Mercier, non hanno avuto altro scopo che constatare gli studi fatti su questo cannone da 75 mm.

Un mezzo per aumentare le batterie dell'artiglieria francese. — Il ministro della guerra avrebbe dichiarato alla Commissione dell'esercito che era necessario aumentare il numero delle batterie da campagna, essendo queste inferiori a quelle dell'artiglieria tedesca di quasi 50, ossia di 300 cannoni.

Per ottenere questo aumento il Ministro della guerra proporrebbe di trasformare in reggimenti d'artiglieria da campagna i due reggimenti pontieri che sarebbero dati al genio. Questa trasformazione darebbe un aumento di 24 batterie.

Formazione di due nuovi reggimenti cavalleria. — La formazione dei due nuovi reggimenti cavalleria, il 14° corazzieri ed il 32° dragoni, che doveva aver luogo nel 1894, è stata rimandata ad altra epoca. Le ragioni che hanno suggerito questa dilazione sono state sì di ordine

tecnico, si finanziario. D'ordine tecnico perchè sarebbe stato difficile trovare e presto i quadri necessari alla formazione, tanto più che in quest'anno per la nuova legge sui quadri bisogna aumentare di molto il numero degli ufficiali di cavalleria; d'ordine finanziario perchè il ministro Mercier aveva fatto solenne promessa al Ministro delle finanze d'introdurre tutte le possibili economie nel bilancio della guerra. Del resto il rinvio della formazione di questi due reggimenti è considerato come transitorio e non definitivo, e forse limitato soltanto al 1° gennaio 1895.

Servizio sanitario. — Presso il I battaglione treno a Monaco di Baviera sono chiamati per il prossimo luglio ad un corso di conferenze per più settimane quegli ufficiali superiori medici che in caso di mobilitazione dovrebbero coprire la carica di medico capo d'ospedale da campo o di tappa. Durante il corso si faranno esercitazioni pratiche in terreno aperto sul servizio sanitario da campo e sul servizio del treno, come: formazione di stazioni provvisorie e principali di medicazione, impianto d'ospedali improvvisati e di tappa, erezione di tende apposite per feriti e di tende piccole adattate al momento valendosi del materiale portatile della truppa.

Le esercitazioni saranno eseguite in base a dati temi tattici; vi interverranno una parte del battaglione treno ed una compagnia di sanità.

Regolamenti. — Con ordine di gabinetto è stato soppresso l'antico regolamento sul servizio di cassa presso le truppe, in data 28 gennaio 1894 e sostituito, a datare dal 1° aprile corr. anno, da un regolamento provvisorio per tutte le truppe, che entra in vigore in via di esperimento.

Cose varie. — In occasione del 25° anniversario della sua entrata in servizio militare, l'imperatore di Germania regalò ad alcune compagnie del 4° reggimento guardie a piedi una completa dotazione di mitre d'argento foggiate sul modello di quelle dell'epoca di Federico il Grande che si conservano nel museo militare. Questa modificazione al tradizionale copricapo è fatta per il momento ad alcune compagnie soltanto, ossia alla compagnia detta propriamente del corpo, alla quinta, alla nona ed alla tredicesima; col tempo si estenderà poi a tutto il reggimento.

Per incoraggiamento degli ufficiali di cavalleria, l'imperatore ha rimesso in vigore una antica usanza consistente in un premio conferito in ciascun corpo d'armata a quell'ufficiale di cavalleria il quale abbia meglio risolto un tema di ricognizione dato dal comando stesso. Alla so-

luzione del tema, l'imperatore ha fatto aggiungere anche la resistenza a cavallo, cosicchè il vincitore del concorso deve esser quello che risolve il dato tema nel miglior modo, sia tatticamente e sia come cavaliere di resistenza. L'oggetto messo a concorso costituisce un cosiddetto premio vagante, come quelli usati nelle corse a cavallo o nelle regate, vale a dire può rimanere in possesso del vincitore un anno e poi passare ad un altro, oppure diventare proprietà permanente quando il concorrente resca vincitore per tre anni di seguito.

A onorare le vittime dell'esplosione accaduta a bordo della corazzata *Brandenburg* a Kiel il 16 febbraio corr. anno, l'imperatore ordinò che siano rese loro le stesse onoranze funebri che vengono tributate ai caduti in guerra di fronte al nemico.

INGHILTERRA.

Il nuovo fucile. — Il Ministro della guerra ha dichiarato alla Camera dei Comuni che, nel corso dell'anno 1894, tutta la milizia inglese riceverà il nuovo fucile a ripetizione Lee Metford. In seguito, in tempo molto breve, questi fucili saranno anche distribuiti ai volontari. Gli antichi Henri Martini saranno trasformati a ripetizione e resi atti a poter sopportare anche la pressione delle cartucce caricate con la cordite.

La più veloce nave del mondo. — Il contro-torpediniere *Hornet* ha fatto in questi giorni le sue prove di velocità all'imboccatura del Tamigi. Si è ottenuta una velocità di 28 nodi e $\frac{27}{100}$ all'ora.

I giornali inglesi considerano come un vero successo questo risultato che oltrepassa tutti quelli finora ottenuti.

Si sa che la torpediniera francese d'alto mare *le Chevalier* era considerata come la più rapida nave di tutto il mondo. L'*Hornet* ha dato una velocità di più di un nodo del *Chevalier*.

PAESI BASSI.

I grandi comandi. — Il Ministro della guerra ha designato per comandante in capo dell'esercito d'operazione neerlandese il tenente generale Van-Helden, già ispettore della cavalleria, e quale comandante delle fortezze il tenente generale Kromhout già ispettore del genio.

Queste funzioni essendo sottomesse all'approvazione delle Camere il Ministro per ora non ha potuto che designare officiosamente questi ufficiali generali, aspettando che sia votata dal Parlamento la legge sull'organizzazione dell'esercito.

ROMANIA.

Spese per migliorare la rete ferroviaria. — In vista del movimento commerciale sempre crescente delle ferrovie della Romania, e specialmente in previsione di un maggiore transito di merci, dopo compiuta la costruzione del ponte sul Danubio e l'apertura del porto di Costanzo (*Kustendgi*), il governo ha proposto la spesa di 38,440,850 franchi per dar maggior sviluppo nelle stazioni ferroviarie alle strade d'accesso, agli imbarcatoi, magazzini, apparecchi di segnalazione, granai, edifici pel servizio, ecc. Oltre a ciò sono stati assegnati 8,720,000 franchi per la posa di un secondo binario nel tratto Bukarest-Maresti, avente la lunghezza di 218 chilometri.

RUSSIA.

Creazione di un reggimento cosacco del Trasbaikal. — Il *Peikas*, N. 286, 1893 prescrive la formazione di un altro *reggimento cosacco del Trasbaikal* (su 4 sotnie). La cavalleria cosacca del Trasbaikal comprenderà quindi in avvenire: a) sul *piede di pace*, due reggimenti, uno su 4 e uno su 6 sotnie, totale 10 sotnie; b) sul *piede di guerra*, 4 reggimenti, uno su 4 sotnie e tre su 6, totale 22 sotnie.

Creazione di una brigata e di due sezioni doganieri. — Per completare la sorveglianza doganale nelle zone di confine colla Turchia e colla Persia venne decretata la formazione della *Brigata doganieri di Kars* e l'aggiunta di una nuova sezione a ciascuna delle brigate di *Erivan* e di *Eksa vetpal*. Quindi attualmente il corpo delle guardie di finanza consta di 29 brigate (erano 28, V. *Rivista* dicembre 1893) e di due sezioni autonome.

Creazione di parchi volanti d'artiglieria per cacciatori. — Per analogia a quanto venne già fatto rispetto alle 5 brigate cacciatori (V. *Rivista* ottobre 1893), col *Prikas* 1893, N. 290, fu decretata la formazione: a) di un parco volante d'artiglieria per la *brigata cacciatori di Finlandia*, composto di 64 carrette a 2 cavalli pel trasporto delle cartucce e 48 cassoni a 4 cavalli pel trasporto delle munizioni d'artiglieria (alla brigata è addetto un reggimento d'artiglieria su 4 batterie leggere; b) di un analogo parco per la *brigata cacciatori del Caucaso* comprendente 32 carrette a 2 cavalli per cartucce e 128 cofani a basto per munizioni di artiglieria da montagna (alla brigata sono addette 2 batterie da montagna).

In tempo di guerra il parco dei cacciatori di Finlandia, analogamente agli altri parchi da cacciatori, si sdoppia in una *brigata da parchi* formata di 2 parchi, uno con *cartucce*, composto di 64 carrette a 2 cavalli, e l'altro con *munizioni d'artiglieria*, composto di 48 cassoni a 4 cavalli. Il parco per cacciatori del Caucaso non subisce altre modificazioni nel passaggio sul piede di guerra che l'aumento del personale.

Formazione di due reggimenti da mortai. — Col *Prikas* 1893, N. 287, fu annunciata la formazione di altri 2 reggimenti artiglieria da mortai, ciascuno su 2 batterie. In tal modo si hanno presentemente 5 reggimenti da mortai, i primi tre (1°-3°) su 4 batterie, e gli altri (4°-5°) su 2 batterie.

Ciascuno dei due reggimenti nuovi formati ha:

	Piede di pace	Piede di guerra
Ufficiali	15	15
Funzionari	4	4
Uomini di truppa (combattenti e non combattenti)	383	505
Cavalli (da tiro, sella, del treno, ecc.)	137	386
Pezzi (ogni batteria 6)	12	12
Carrette (a 2 ruote id. id. 6)	12	12
Cassoni attaccati (id. id. 18)	—	36
Affusti di riserva	—	4
Carri del treno	30	30

Soppressione della compagnia cacciatori di Crimea. — Il *Prik.* 1894, N. 298 notifica la soppressione della compagnia cacciatori di Crimea, compagnia reclutata fra le popolazioni tartare della penisola e

fino ad ora addetta alla esistente divisione montata di Crimea (2 squadroni).

Creazione del comando di brigata dei battaglioni Plastun. — I cosacchi del Kuban, oltre ad altre truppe, hanno anche 44 battaglioni *Plastun* (fanteria cosacca), dei quali 6 (di 1° turno) stanno in servizio attivo e (4 di 2° turno e 4 di 3°) alle proprie case. Per questi vari battaglioni, fino ad ora autonomi, col Prik. 1893 N. 275 venne creato un apposito comando di brigata dei battaglioni *Plastun* composto di 1 comandante di brigata (maggior generale), 1 aiutante, 3 scrivani, 2 soldati del treno (soltanto in guerra), 3 cavalli da tiro (soltanto in guerra).

Cannoni per l'artiglieria a cavallo. — Secondo il Prik. 1893 N. 247 i cannoni da ordinarsi in avvenire per l'artiglieria a cavallo saranno ad otturatore scorrevole, come quelli dei cannoni leggeri dell'artiglieria montata; conservando nondimeno proietti, cariche, affusti, avantreni, cassoni ecc. secondo l'antico modello.

Concorso di stabilimenti privati per le provviste dell'artiglieria. — Nell'intento di provvedere l'artiglieria del materiale necessario, indipendentemente dagli stabilimenti esteri e riconosciuti insufficienti all'uopo i tre stabilimenti governativi di Perm, d'O'bukov (acciaierie) e di Pietroburgo (fabbrica di cannoni) il governo russo ha dato recentemente ordinazioni di cannoni a tiro rapido alle fonderie particolari Aleksandrov e Pntibov; le quali inoltre s'impegnarono di fornire cannoni da campagna e da assedio fino al calibro di 6 pollici, incluso, e dei rispettivi proietti, affusti ecc. Lo stabilimento Aleksandrov di più s'incaricò della fabbricazione dei bossoli d'ottone per cannoni sopra detti.

La squadra russa del Mediterraneo per l'anno 1894. — Per l'anno 1894 comporranno la squadra del Mediterraneo la corazzata *Imperator Nikolai I* gli incrociatori di 1° classe *Pamiatj Azova* (ricordo di Azov) e *Vladimir Monomakh*, e la cannoniera *Kubanez*. La cannoniera *Terez*, la quale attualmente fa parte della squadra, lascerà il Mediterraneo.

Apertura di ferrovie importanti. — Recentemente furono aperti all'esercizio gli importanti tronchi: a) della *Nareva* della stazione di Lapi per Ostroleiska, alla stazione di Malkino, tronco eminentemente strategico che collega fra di loro, i forti della *Nareva*, creati per proteggere il fianco destro del fronte difensivo di Varsavia; b) di *Moghilev* — *Okniza* — *Novoseliza*, sul confine austriaco, e di *Okniza* — *Bielzi*, verso il confine romeno; c) da *Vladivostok* a *Niholskoe*, primo tratto più orientale della grande ferrovia siberiana ora in costruzione, avente 7400 verste di sviluppo

Bilancio di previsione per l'anno 1894. — Da questo bilancio risulta che le entrate dello Stato (ordinarie e straordinarie) sono valutate in 1,083,601,526 rubli e altrettanto le spese (ordinarie e straordinarie), con un aumento, rispetto all'analogo bilancio 1893, di 43,601,434 rubli per le entrate e di 33,532,565 rubli per le spese. — Fra le entrate ordinarie figurano 105,909,959 rubli (1893, rub. 81,489,000) provenienti dalle ferrovie esercitate per conto dello Stato. Ma le spese ordinarie sono calcolate rubli 240,336,444 (1893, rubli 232,937,030) pel bilancio del ministero della guerra e 51,234,393 rubli (1893, rubli 498,92,803) pel bilancio del ministero della marina.

Le spese straordinarie (102,378,576 rubli) sono così ripartite:

	Anno 1894, rub.	Anno 1893, rub.
Costruzione della ferrovia della Siberia	35,502,804	38,800,000
Misure per accelerare tale costruzione	4,384,875	—
Costruzione d'altre strade ferrate	21,043,900	44,964,000
Lavori di porti	8,777,000	8,400,000
Trasformazione dell'armamento	34,700,000	29,607,000
Preparazioni di riserve speciali d'approvvigionamento	1,000,000	1,000,000
	102,378,576	92,768,000

NOTIZIE BIBLIOGRAFICHE

a) Recensioni.

Sviluppo, decadenza e attuale grandezza della cavalleria prussiana (1).

La causa precipua della confusione di idee che si hanno sulla tattica sta, a parer nostro, nella consuetudine che si ha di dare un'importanza e un valore costanti a nomi che esprimono cose essenzialmente variabili e diverse.

Ciò, più particolarmente, può dirsi di tutte le discussioni che si fanno intorno alla cavalleria e alla fanteria.

La cavalleria non sogna che degli squadroni bene disciplinati, assalenti, con serrate le file e in una facile pianura, una fanteria fiacca od esausta. Questa, a sua volta, immagina di poter tranquillamente attendere a piè fermo il cozzo d'una cavalleria impetuosa e disordinata, con la persuasione che un paio di scariche basterà a vuotare tutte le selle, ed è capace magari di avvalorare tale presunzione con citazioni storiche che non hanno valore alcuno.

Nel fatto la verità è questa: che su tale argomento la storia ci insegna poco o nulla: essa non stabilisce con precisione quali siano state le cause che hanno determinato la vittoria o la sconfitta d'una piuttosto che d'un'altra arme, appunto perchè gli sto-

rici di cose militari dimenticano di dirci su quanti soldati, in un dato fatto d'arme, si potesse realmente fare assegnamento, come fossero stati preparati alla battaglia e quale infine il loro valore; e mancando tali estremi manca necessariamente la possibilità di esprimere con serena coscienza un qualsiasi apprezzamento.

Come spiegare, per esempio, in qual modo avvenne che mentre nella guerra dei Sette Anni la cavalleria prussiana era riuscita vincitrice in quasi tutti gli scontri, cinquant'anni dopo fu sempre sconfitta o respinta dalla stessa fanteria nemica?

La ragione forse sta in ciò che verremo esponendo.

Le condizioni della cavalleria prussiana al tempo della guerra di Slesia eran tutt'altro che buone: migliori erano durante la guerra dei Sette Anni perchè elementi più giovani ed ufficiali più culti s'erano sostituiti: ma vi fu sempre difetto di contingente e il posto dei caduti fu coperto da reclute e da rimonte, d'onde forse gl'incerti e ineguali successi che la storia ha registrato. Eppure nessuna nazione può vantare vittorie simili a quella di Rossbach conseguita in mezz'ora da Seydlitz e da' suoi 33 squadroni contro 50000 francesi ed alleati, nè il merito della cavalleria può, in tal caso, discutersi giacchè la fanteria era composta di soli sette battaglioni dei quali due soli presero parte ad alcuni assalti mentre l'artiglieria (18 cannoni) fece fuoco per pochi minuti, Zorndorf e Hohenfriedberg con il celebre fatto d'arme dei dragoni di Baireuth, son troppo noti perchè occorra farne menzione; converrà piuttosto chiederci: che cosa avvenne di questa formidabile forza militare nei 50 anni che trascorsero fra la vittoria di Rossbach e la catastrofe di Iena? Cerchiamo di esaminare i fatti.

Conclusa la pace, il contingente crebbe rapidamente e se eliminazioni vi furono, queste riguardarono i peggiori soldati, in guisa che la cavalleria doveva essere a quel tempo quanto di meglio si poteva desiderare: soldati nel fiore della gioventù e della forza, tutti o quasi, con due o tre anni di servizio e d'esperienza, e comandati da ufficiali che s'erano guadagnate le spalline sui campi di battaglia e sotto gli ordini del più grande generale che il mondo conoscesse; nulla di più naturale quindi che con tali elementi la cavalleria prussiana raggiungesse l'apice della sua grandezza.

(1) Da uno studio del cap. F. N. Maude, pubblicato nel *Journal of the Royal United Service Institution*, e riassunto dal nostro collaboratore prof. Amos Biscottini

Da questo momento comincia l'epoca della decadenza.

Il contingente essendo per la massima parte composto di soldati giovani, ne conseguiva che la mortalità era poco notevole, poche quindi le reclute nuove e queste fatte istruire da qualche sergente. Gli ufficiali — giovani del pari — andavano talora con esse alle esercitazioni, ma appena ottenuta la licenza o messi in congedo, non s'occupavano più di cose militari. Quale influenza potessero esercitare o che cosa insegnare ai veterani dell'esercito alla testa dei quali avevano il privilegio di cavalcare, ognuno comprende. Di fronte ad essi dovevano sentirsi bambini inesperti ed essere tenuti per tali o peggio, imperocchè è proprio della natura umana dimenticare le difficoltà che si sono incontrate in lunghi, faticosi anni di lavoro per acquistare la conoscenza di qualsiasi dottrina e i vecchi difficilmente perdonano ai giovani la naturale ignoranza delle cose.

Altro fatto notevole. Quando un esercito s'è ormai reso padrone di tutte quelle cognizioni che da esso si richiedono, gli ufficiali stessi cessano di trovare necessaria la ripetizione continua delle medesime esercitazioni; d'onde una lenta ma assidua e disastrosissima compenetrazione negli animi di quella tendenza all'inerzia che è la più difficile ad essere estirpata.

I capitani e gli ufficiali non avendo quasi più nulla da insegnare ai soldati, mettono in non cale i loro quotidiani doveri e la responsabilità dell'esercito cade quasi tutta sul colonnello o sul maggiore.

Quando Seydlitz morì, non essendovi omai più l'esempio e lo stimolo di un uomo eccezionale, i comandanti trovarono più facili e più comode le esercitazioni nei *manèges*, e preferirono rimanere spettatori e giudici collocandosi ai fianchi degli squadroni manovranti, anzichè essere ad essi, come nel buon tempo antico, veramente condottieri.

Questo nuovo sistema di comando produsse di conseguenza che mentre per il passato nulla era meglio desiderato che la compattezza delle file, ora tutta l'attenzione fu rivolta al perfetto allineamento, il quale non si poté ottenere se non permettendo che quando andavano al galoppo, le file s'aprissero offrendo perciò minore resistenza: e così avvenne che i discendenti della

cavalleria del vecchio Federico in una carica impetuosa furono sconfitti dai corazzieri francesi che si avanzavano al trotto, ma ad un trotto serrato. Si senta, del resto, ciò che scrive il Marwitz, il quale servì 43 anni nel reggimento « *Les gens d'Armes* »:

« La nostra forza era costituita da 10 compagnie e ciascuna di esse era formata di 66 soldati. Le esercitazioni duravano dal 16 marzo al 23 maggio: nove settimane in tutto; tre altre erano impiegate in esercizi di equitazione, impartendosi a ciascun soldato un'ora d'insegnamento; 48 ore in tutto. Quindi, al tempo delle manovre, che duravano tre settimane, il reggimento andava alle esercitazioni in giorni alternati, per modo che, escludendo la domenica, il soldato adoperava il suo cavallo complessivamente nove volte.

« Dopo le manovre buon numero di soldati era mandato in licenza, sicchè ne rimanevano appena 24 per compagnia. In autunno, al richiamo sotto le armi, v'erano altre tre settimane di manovre ma a piedi e con l'alternazione de' giorni suaccennato.

« Ma — si dirà — i soldati che non andavano in licenza, devono essere certamente riusciti dei perfetti centauri! Sventuratamente da questi bisogna detrarre le reclute e i *Freiwächter* (soldati liberi di accudire ai propri affari) che non sapevano reggersi in sella e alle manovre non andavano quasi mai. A ciò si aggiunga che in un anno si iscrivevano 8 reclute al massimo e quando si pensi che per ottenere un buon cavallerizzo non ci vogliono meno di due anni, si vedrà che, fatto il conto rimanevano forse sette soldati sui quali, a buon diritto, si poteva fare assegnamento.

« Sulla condizione dei cavalli sarebbe quasi inutile discorrere. Basti il dire che su 83 cavalli deliberati a ciascuna compagnia, 8 erano rimonte giovanissime e per tre anni almeno inservibili; altri dieci d'ettersi e alcuni adoperati e sciupati dalle reclute, per modo che sul totale dei cavalli ne rimanevano effettivamente 66 molto mediocrementemente addestrati e 9 soltanto sui quali si poteva contare.

« Quali le conseguenze?

« Il Re venne a conoscenza di tutto questo, ma quando Seydlitz

ebbe l'ordine di andare a porvi un rimedio, egli non trovò alcuno che lo assecondasse nella difficile impresa, ed oppresso dall'urgenza e dalla fatica, dovette limitarsi a qualche severa rimostranza, una delle quali vale la pena d'essere riferita *in extenso*.

« Signori, lo stato della cavalleria è tutt'altro che soddisfacente; i reggimenti non rispettano la disciplina, non hanno cura di se stessi nè ordine alcuno. I soldati stanno sul cavallo come vi starebbero i marinai. M'auguro che ciò non si ripeta e che ciascun di voi ponga maggior impegno nell'adempimento del proprio dovere. Del resto, non crediate ch'io ignori perchè ciò avvenga. I capitani non pensano che a spillar denaro dai loro squadroni, e gli ufficiali non ad altro che ad ottenere il maggior numero di licenze possibile.

« Conosco tutti gli abusi e gli scaltrimenti. Dimani, quando ritornando dalle esercitazioni sarete appena a 40 miglia di distanza dal luogo d'onde eravate partiti, il capitano chiederà al sergente se nessun soldato abiti nelle vicinanze e s'udrà rispondere invariabilmente: « Vi sono i tali ed i tali che si terrebbero per fortunati d'andare alle loro case ». « Tanto meglio — esclamerà il capitano — e tanto di risparmiato sulle paghe! Mandatemi i nomi questa notte, e andranno in licenza ».....

« Poi, al tempo delle esercitazioni, il capitano fa chiamare lo stesso sergente e gli dice: « Stamane ho un convegno d'urgenza: dite all'ufficiale di sostituirmi e di porsi egli stesso alla testa del reggimento ». Il sergente reca il messaggio all'ufficiale, e questi pensa: « Il capitano è assente? Benissimol io sono alla caccia; dite al sottotenente che per oggi mi surroghi ». E il sottotenente, a sua volta, udito l'ordine, esclama magari dal letto: « Tutt. fuori? Benone! e bene io sto dove sono, giacchè questa notte ho ballato fino alle tre. Dite al foriere che sono ammalato e ch'egli stesso può assumere in luogo mio il comando del reggimento ». Finalmente il foriere conclude filosoficamente: « A che scopo uscire con questo freddo? Andateci un po' voi e tutto sarà per il meglio ».

« Che conto potrò fare d'una cavalleria siffatta se domani ci troveremo in faccia al nemico? E si badi che io faccio più a fidanza in un ufficiale di cavalleria che in un maggiore di fanteria; ma quando faccio una perlustrazione, vorrei che ogni

comandante di picchetto, fosse in grado di descrivermi esattamente tutto quanto v'è per cinque miglia di circuito non solo, ma che sapesse farmene un abbozzo topografico; e quando va a fare una perlustrazione, lo tengo obbligato a conoscere la forza del nemico, la maniera ond'egli possa essere più agevolmente sorpreso, le strade per le quali sia più agevole trasportare il materiale da guerra, e via dicendo; poi, finalmente, giunta l'ora della battaglia, pretendo che voi tutti sappiate per iniziativa vostra cogliere il destro della vittoria, senza attendere gli ordini che giungono quasi sempre troppo tardi.

« Comprendete quale alto concetto io mi sia formato della cavalleria? Ora andate: attendete ai vostri doveri e fate ch'io non vi debba mai più parlare in siffatta guisa »

Nulla meglio di queste parole può darè una idea esatta del decadimento in cui si trovava la cavalleria prussiana a quel tempo nel quale tuttavia — è pur giustizia che ci affrettiamo a soggiungere — essa conservava ancora qualcuna delle sue grandi tradizioni.

Altre cause di tale decadimento erano le seguenti:

1° distribuzione della cavalleria in piccole sezioni commiste alla fanteria;

2° mancanza d'uniformità nell'insegnamento, e d'impeto nella maggioranza dei vecchi soldati, abituati a un lungo periodo di pace.

I tentativi di riforma fatti negli anni successivi sono della più grande importanza anche perchè servono a mettere in rilievo gli errori di sistema fino allora predominanti.

A cagione delle enormi perdite subite nelle guerre con la Francia il contingente era diminuito per modo che quando fu d'uopo riunire tutte le forze per un'ampia azione di guerra si toccò la sconfitta di Ligny. Blücher rimase siffattamente disgustato di quella giornata che avendo trasmesso un severissimo dispaccio ad un alto personaggio, questi lo interpretò come offensivo al valore del proprio reggimento e mandò al vecchio Feld-Maresciallo un cartello di sfida. Il duello non ebbe luogo, ma la cosa fece impressione, e Marwitz in un suo scritto prese a difendere il Feld-Maresciallo e nel tempo stesso il valore dell'arma.

Nell'interessantissimo opuscolo si leggono, tra le altre, le seguenti osservazioni:

« Le parole di Blücher furono giudicate offensive al coraggio personale della cavalleria, interpretazione addirittura falsa giacchè le reclute della cavalleria provenivano da quella stessa classe che aveva fornito la fanteria il cui coraggio è fuor di discussione e in ambedue era vivo l'amor di patria e il desiderio d'una rivincita. È falso quindi il supporre che tutti gli uomini valorosi s'arruolassero nella fanteria e i codardi nell'altr'arma. Ben altre furono le ragioni della sconfitta! »

E dopo aver esposte alcune cause in appoggio del suo argomento e tra queste principalissima la mancanza di « spirito di Corpo », il Marwitz soggiunge:

« Il numero degli ufficiali nei nostri reggimenti di cavalleria è troppo esiguo (23 appena e talora meno). Essi sono stati troppo spesso permutati e nel principio di questa campagna ad interi reggimenti vennero tolti i loro capi che furono destinati al comando di altri corpi.

« I reggimenti sono inoltre troppo deboli: alcuni di essi furono formati con l'aggregamento di quattro squadroni prelevati da reggimenti diversi, e questo errore, — commesso in un tempo in cui avevamo il nemico di fronte, — fu uno dei peggiori che mai si potesse commettere.

« Di qui la mancanza assoluta nella cavalleria nostra di « spirito di corpo » al tempo in cui ci mettemmo in campagna. Coraggio e zelo personale c'erano d'avanzo, ma mancavano tutte quelle condizioni che danno anima e sviluppo a tali qualità e che rendono reggimenti e squadroni obbedienti ai loro condottieri.

« Che dire dei cavalli? Quando i pochi rimasti ed abili al servizio andarono a morire in Russia o furono storpiati dal lavoro eccessivo, dovemmo rifornirci d'un numero enorme di rimonte senza aver tempo sufficiente di farne una scelta giudiziosa. Ci toccò pigliare tutto quello che ci si offerse, vecchi cavalli da sella, cavalli da tiro, tutto insomma quello che avevano ripudiato e lasciato i francesi; e cavalli siffatti dovevano essere adoperati da reclute che non potevano sapere nè sapevano infatti nulla di equitazione e li scompavano ancora di più.

« Nè tale stato di cose si è andato migliorando: che anzi può dirsi che ora la nostra cavalleria abbia perduta ogni conoscenza di equitazione. I cavalli non obbediscono più alla volontà del cavaliere. Quando uno desidera che vadano al galoppo si mettono al trotto: quando si vuole che si fermino, scalpitano, indietreggiano o si mettono a girare su sè stessi; se si cerca di farli uscire dalle file o recalcitrano o si slanciano a corsa sfrenata magari addosso agli altri cavalli.

« Le reclute o i giovani soldati che si trovino a dover lottare con bestie siffatte cominciano naturalmente a malmenarle e a servirsi di tutti quei mezzi che invece di domare riescono a inselvaticire sempre più i poveri animali. Che la sciabola in mano a soldati i quali si trovano in siffatte condizioni diventi un'arma assolutamente inutile ognuno comprende.

« Questo lo stato della nostra cavalleria: cavalli o storpi o male addestrati e soldati ignari d'ogni principio d'equitazione.

« La nostra cavalleria non sa nè eseguire un'azione rapida, nè tenersi compatta nelle cariche.... durante le quali si è adottato il sistema di allargare le file per modo che tra soldato e soldato intercede la distanza d'un cavallo e più. Da ciò avvenne appunto che fummo sconfitti dalla peggiore cavalleria del mondo, ma che aveva la virtù di sapersi tenere compatta ».

Così il Marwitz: e valeva la pena di trascriverne diffusamente gli apprezzamenti, tanto per il valore reale dell'opera da lui pubblicata, quanto per l'influenza che essa ha esercitata in questi ultimi 70 anni.

Imperocchè eventi di ben altra importanza si maturavano.

Dopo Waterloo i difetti di sistema ebbero conseguenze fulminee, anzitutto perchè il successo stava dalla parte del nemico e in secondo luogo perchè non v'era più un re come il vecchio Federico, nè un Seydlitz che sapessero comandare ad ufficiali e a soldati. Blücher — più teorico, del resto, che pratico dell'azione — era ormai troppo vecchio. La cultura del re si limitava a conoscere quanti bottoni vi fossero nelle uniformi delle varie armi e a sapere quali posti fossero vacanti pei suoi generali.

Dalla relazione fatta estendere dal principe Federico Carlo (governo 1866-67) risulta che la cavalleria prussiana era sotto

la vigilanza di generali di fanteria, nè ci voleva altro per trascinare quel corpo alla completa rovina. Ufficiali e soldati invecchiavano assieme e il ristagno delle promozioni era giunto a tale che si rammentavano esempi di padre e figlio i quali servivano nel medesimo reggimento col grado di ufficiali e che per conseguenza potevano essere comandati da un bisnonno colonnello, da un nonno capitano e via dicendo a seconda della fecondità della famiglia.

Giova inoltre rammentare nuovamente ciò che si è già detto: la nessuna perizia nell'equitazione.

Per quanti sforzi il generale Von Wrangel e i due o tre che lo assecondavano facessero per tenere i loro reggimenti all'altezza desiderata, tutto fu opera vana: e la media degli ufficiali superiori, derivata essenzialmente dalla fanteria, si appagava a preferenza di evoluzioni da circo piuttosto che di vere e marziali esercitazioni. A ciò si aggiungano i cavalli troppo grassi, le stalle troppo calde, mal ventilate, le razioni sproporzionate alla fatica e un complesso di cose alle quali pareva impossibile di porre un rimedio. Chi, del resto, ne voglia conoscere di più, legga la *Storia della cavalleria prussiana* di Kaeler e lo raffronti con le *Lettere sulla cavalleria* del principe Hohenlohe.

*
* *

La guerra di Holstein e l'insurrezione di Baden infusero nuovo vigore nella cavalleria prussiana e può darsi che il suo risorgimento abbia da quest'epoca avuto principio. Tra i giovani ufficiali v'erano von Schmidt, von Rosenberg, von Krossig e tutta insomma la nobile schiera di coloro che hanno portato la cavalleria prussiana all'altezza in cui ora essa si trova.

Uomini perfettamente addentro nelle segrete cose e compresi delle riforme che si dovevano introdurre, essi si ribellarono ai vecchi sistemi e per quanto poterono e la loro posizione permise diedero opera a far sì che altre teorie fossero accettate, le quali rispondessero al loro ideale, alle esigenze dei tempi e alla difesa della patria.

E fu là, nelle piccole guarnigioni, che questo ideale ebbe principio e vita: e di là le nuove idee si prepararono ne' reggimenti,

ma tuttavia così lentamente che quando scoppiò la guerra con l'Austria, ben pochi ancora le avevano pienamente accettate: sì che le prodigiose vittorie ottenute in quella campagna dalla cavalleria si devono anzitutto ed essenzialmente all'operosità individuale degli ufficiali e degli squadroni che durante il lungo periodo di pace s'erano lecitamente preparati alla guerra e ciò a dispetto degli ideali del comando supremo.

Nei tre anni successivi il progresso fu rapido, ma il tempo troppo ristretto perchè le riforme potessero essere radicali. Benchè dopo il 1866 buona parte dell'ufficialità si fosse resa persuasa della bontà delle nuove teorie, pochi avevano avuto il modo di conoscerle per propria esperienza: e dappoichè tale esperienza non poteva acquistarsi che dopo lunghi anni, i risultati del '70 non risposero pienamente a quanto lo spirito dei riformatori aveva sperato.

È ben lungi da noi l'idea di menomare con ciò quanto la cavalleria prussiana seppe sperare in quella campagna ch'empì di meraviglia tutto il mondo: ma non è forse inutile osservare che l'errore generalmente diffuso anche fuori della Germania su tale argomento consiste nella persuasione che quanto accadde nel '70 fu dovuto ad un prestabilito disegno ad un piano con cura antecedentemente preparato e che la cavalleria si contenne sempre come doveva soltanto perchè era cavalleria cioè un corpo splendido d'uniformi; nè si vuole comprendere che ogni azione fu strettamente determinata sul momento perchè un comandante piuttosto che un altro si trovava in quel dato luogo con un corpo suo speciale che egli stesso, per la maggior parte, aveva istruito. Gli stessi ufficiali tedeschi, del resto, erano concordi nell'ammettere francamente che quanto avevan fatto era un nulla a paragone di ciò che avrebbero potuto ottenere se le loro file che un così grande valore avevano spiegato, avessero posseduto armi migliori e maggiore uniformità di sistema.

Ma già nel 1866 la cavalleria prussiana aveva fatto notevoli progressi.

Era il tempo in cui Schmidt spiegava tutta l'attività di cui era capace la sua tempra d'acciaio. Le sue ispezioni cominciavano dalla mattina e proseguivano fino a notte inoltrata. Egli faceva

smontare l'un dopo l'altro i soldati dai cavalli, vi saliva egli stesso, mostrava come dovevano tenersi, persuasione era che tanto ufficiali, quanto soldati, avevano ancora bisogno del vivo esempio per comprendere quanto da essi si aveva il diritto di pretendere. Era una guerra accanita, mossa al vecchio sistema di Elpons dai metodi pratici di Rosenberg, von Schmidt e da tutta insomma la giovane scuola ispirata a più moderni ideali. E in onta di tutto questo, sentasi ciò che nel 1885 il principe Hohenlohe scriveva nelle sue *Conversazioni sulla cavalleria*:

« I nostri cavalli si fanno manovrare tutto l'inverno (da ottobre ad aprile) nei maneggi. Vengono quindi le esercitazioni per squadroni e per reggimento, e quattro settimane all'anno soltanto la cavalleria si esercita al salto degli ostacoli in aperta campagna. È possibile che con siffatto sistema i soldati si renderanno padroni del cavallo e imparino a tener fisso lo sguardo sul loro comandante o sul nemico? O non piuttosto è naturale che badino ansiosamente a ogni pietra che incontrano e non riescano quindi a mantenersi nell'ordine necessario? E quale confidenza può avere un comandante in soldati cotali? »

Così a un dipresso l'Hohenlohe: ma è giustizia convenire che le sue parole sono ispirate a pessimismo soverchio, giacché nessuno ignora che interi squadroni prussiani superavano in corsa ostacoli d'ogni genere senza l'ombra delle preoccupazioni a cui accenna l'Hohenlohe. Tutti sanno parimenti che dal 1884 i progressi fatti dalla cavalleria prussiana sono, sotto ogni punto di vista, addirittura sorprendenti.

In appoggio a tale verità basterà riportare per esteso quanto l'autore del presente studio riferisce scorrendo delle manovre che nel 1894 ebbero luogo nel distretto di Cassel-Erfurt:

« Il primo scontro — scrive il capitano Maude — avvenne presso Mühlhausen il 17 settembre. Quel giorno la divisione dell'XI corpo di cavalleria aveva traversato Cassel ed era pervenuta in vista del IV corpo che si avanzava da Erfurt. Vicino a Seebach m'imbatei nella brigata che s'avanzava ad ovest con tre reggimenti disposti per squadroni. Nel punto ov'io mi trovava il terreno scendeva a nord e ad ovest con dolce ondulazione: non siepi od altri ostacoli, ma ciascuna infossatura di terreno era ricolma d'acqua

tra zolle paludose. Qua e là qualche grossa pietra emergente e delle piante nane: null'altro. A nord scorgevasi la città di Mühlhausen e di là un viale fiancheggiato da pioppi s'avanzava ad est sopra un altipiano degradante dai monti lontani. Trai pioppi vedevansi i berretti bianchi del nemico. La brigata, giunta al pendio traversò il primo fossato a trotto serrato senza perdere un istante la sua perfetta disposizione rettangolare: non un cavallo fuor delle file, non un indizio di quell'inutile spreco di forse facile a riconoscersi tra cavalli recalcitranti cui il minimo ostacolo spaventa e imbizzarrisce.

Più lungi un'altra brigata s'aggiunse alla prima ed ambedue s'unirono movendo all'assalto. Le loro batterie allora uscirono dal centro e alla loro prima scarica risposero i cannoni del nemico collocati lungo il viale.

Nel frattempo le due brigate avevano continuato ad avanzarsi in una maniera così corretta da dare allo spettatore l'idea dei quadrati di una scacchiera; ma udendo il cannoneggiamento delle batterie nemiche, si disposero in colonna per squadroni formando nello stesso tempo due linee scaglionate e avendo due terzi delle forze sulla prima linea.

Scendendo nella vallata rimasero per un istante coperte dal fuoco nemico, ma superata l'opposta altura si sarebbero nuovamente trovate esposte alla mitraglia. Approfittando allora del vantaggio d'essere in quel momento coperti, gli squadroni si disposero in linea di battaglia ed all'ordine dell'assalto si precipitarono compatti su per l'erta opposta, mentre la sola retroguardia mostrò d'ondeggiare e scompigliarsi un istante.

Parevano ormai pervenuti alla punta estrema del viale, quando a un tratto, con movimento inatteso ed incomprensibile, i due squadroni ad esso più vicini fecero una repentina conversione a sinistra, quindi ripiegando con moto fulmineo alla loro destra seguiti dal restante delle forze, si precipitarono nella strada e scomparvero dietro alla cortina degli alberi al di là della valle.

In questo frattempo le forze che sostenevano l'assalto erano rimaste nascoste allo sguardo del nemico che si avanzava: ma appena questo si lanciò nella strada, furono visti due reggimenti del partito bianco mettersi in ritirata con le loro batterie al di là

degli alberi, inseguiti dai reggimenti del nostro partito. A questo punto lo stato maggiore diede il comando di cessare l'azione, e potemmo esaminare il terreno.

E allora si potè comprendere la causa del momentaneo scompiglio nella retroguardia, e al quale si è già accennato. Ivi esisteva un ampio canale melmoso, largo circa 12 piedi inglesi e profondo 5, tagliato da sponde alto un metro. I cavalli erano per la maggior parte scesi quasi scivolando sui primi tre metri d'infossamento e avevano quindi superato a balzi il restante.

Ecco ora perchè della rapida e inattesa conversione a cui si è alluso più sopra. La strada, nel punto ove tale conversione aveva avuto luogo era tagliata dal fianco del colle in mezzo ad essa v'era un'ampia buca profonda, larga circa 13 piedi inglesi. La cavalleria aveva avuto appena il tempo d'accorgersene, ma benchè andasse di carriera, fu così pronta che riesci ad evitare un disastro con una brusca conversione: e le impronte dei ferri dei cavalli si scorgevano a un piede appena dall'orlo del precipizio.

Ma ciò non è tutto. Giù nella vallata ben altra sorpresa ci attendeva, imperocchè ivi scorreva un rapido e gonfio torrente largo 40 piedi e 12 piedi profondo, dal quale, una volta entrati, era ben difficile uscire. Eppure una batteria e cinque reggimenti lo avevano traversato di carriera senza che un solo soldato vi rimanesse sommerso.

Da allora — prosegue l'autore di questo studio — ho assistito a molte cariche della cavalleria prussiana, ad una specialmente nella quale 60 squadroni erano comandati da un solo capo: e sebbene in nessuna di esse il terreno offrisse difficoltà pari a quelle che si presentavano nel caso suaccennato, esso tuttavia era ben lungi dall'essere terreno da esercitazioni e da riviste.

I reggimenti di cavalleria hanno sempre dimostrato in questi ultimi anni il medesimo slancio per cui andarono ammirati nel 1870: ma la differenza sta in questo: che tutti adesso sanno compiere ciò che allora compievano soltanto i più scelti reggimenti... »

E a noi che abbiamo brevemente riassunto il notevole studio del capitano Maude, sembra questo il migliore elogio che il dotto

scrittore inglese potesse fare della cavalleria prussiana: imperocchè egli è in tal modo riuscito a provare ancora una volta quali e quante difficoltà la cavalleria stessa abbia dovuto incontrare e superare, per assurgere a novella grandezza.

b) Bollettino bibliografico

1. Sommario delle riviste militari italiane

Rivista d'artiglieria e genio (gennaio).

Caveglia — Il riordinamento delle truppe tecniche in Austr'Ungheria.

Ottolenghi — L'avvenire delle armi da fuoco portatili.

Falletti — Telegoniometro tascabile.

Miscellanea.

Notizie.

Bibliografie.

Rivista di fanteria (gennaio).

Note al regolamento d'istruzione per la fanteria.

Salve, baionetta.

Le origini dei marescialli di Napoleone.

Note e appunti.

Varietà.

Cronaca.

Bibliografia.

Rivista marittima (gennaio).

Cattolica — Note di astronomia.

Perroni — Motori delle navi da guerra.

Bellini — Corazze per navi.

Pinelli — I proiettori di luce elettrica.

Segrè — Cooper e Lou.

Lettere al direttore.

Notizie.

Appendice.

Celani — Saggio di bibliografia marittima italiana.

Giornale medico dell'esercito e della marina (gennaio)

Petella — L'itticolo.

Imbriaco — Cura delle ferite in guerra.

Rivista medica

» chirurgica.

» anatomica.

» terapeutica

» di tecnica e di servizio medico-militare

» di igiene.

Varietà.

Bibliografia.

2. Ordinamento degli eserciti

Sulla *Romania Militara* del gennaio è svolto con ragionamenti assai semplici e tratti dalla esperienza fattane in Rumania e altrove la questione importante della scelta fra il corpo ed il servizio di stato maggiore.

— L'ordinamento, istruzione e rimonta della cavalleria russa sono dettagliatamente esposti nei *Militarische Blätter* di marzo

3. Arte militare.

Maslovski. *La difesa delle coste fatta da Savaron* (operazioni di Kinburn 1737). In *Voenni i Sborniki* di febbraio

— Un sunto molto preciso dei fatti militari attorno a' Melilla leggesi sul *Militär Wochenblatt* del 24 febbraio.

— General Voide. *Le cause delle vittorie e delle sconfitte della guerra del 1870 fino a Sedan* (tradotto dal russo da Klingender). Berlino, Mittler. È uscito il 1° volume in questi giorni.

— Sullo *Spectateur Militaire* del 1° marzo notiamo un articolo interessante di Desmaysons sulla parte occupata dalla strategia nell'arte militare. La conclusione è questa:

« En résumé, les diverses parties de la stratégie qui se trouvent

« développées dans les traités actuels d'art militaire, méritent d'y être « étudiés, *faute de mieux*, mais à condition de ne jamais perdre de « vue, dans cette étude, la subalternité à la science de la bataille de « toutes les autres sciences, théories, etc., accessoires y compris la « stratégie.

« Conserver telle quelle, sans la restriction précitée, la doctrine des « auteurs militaires aujourd'hui réputés en quelque sorte classiques, « doctrine qui sépare la tactique de la stratégie, donnant même à cette « dernière la première place, ce serait continuer à fausser les idées.

« C'est pour cette raison que tous nos traités actuels d'art militaire « devraient, à notre avis, être refaits en y plaçant la bataille comme « centre de toutes les considérations ».

— Sul *Journal des sciences militaires* continua l'interessante studio di psicologia militare intitolata: *La conception de la victoire chez les grands généraux* e si occupa di Federico II.

Come per Turenne crediamo opportuno riportare qui la sintesi delle guerre di Federico II assai interessante:

« Si Frédéric n'a point pour moyen le groupement de ses forces et « pour but la destruction totale de l'ennemi, cela tient à la faiblesse « des moyens dont il dispose, et aussi à cette erreur admise comme un « axiome au XVIII^e siècle, « qu'il ne faut pas tout risquer à la fois », selon « la propre expression du roi.

« D'ailleurs, s'il ne parvient à modifier les méthodes stratégiques de « son siècle, il cherche au moins à s'affranchir des routines de l'époque. « Son esprit subit l'influence d'une polarisation alternative: tantôt re- « cherchant la bataille aux foudroyants résultats, tantôt se contentant « des manœuvres méthodiques de ses prédécesseurs. Ses premières cam- « pagnes de 1741, 1742, 1744 denotent une certaine intuition de la « stratégie napoléonienne. Mais la cruelle expérience de ces premières « batailles, Mollwitz, Czaslau, Hohenfriedberg et Soor, lui inspire de « prudentes réflexions et le ramène aux procédés de la guerre métho- « dique. Heureusement pour lui, ses actions valent mieux que ses ma- « ximes, et son énergie dans l'attaque, son impétuosité dans la parade, « son initiative dans la riposte rachètent en partie les defectuosités de « sa doctrine.

« Sans rechercher la bataille, il ne s'efforce cependant pas de l'éviter. « Rompant avec les errements de Gustave-Adolphe, Turenne, Marlborough « et Eugène, il cesse d'envisager la bataille comme une ressource in- « extremis. Moins de manœuvres, plus de combats. La défaite de l'armée « ennemie devient presque toujours le but de ses combinaisons. Son

« moyen stratégique est l'offensive hardie, la soudaine apparition sur le territoire ennemi; l'outil tactique, c'est son armée, admirablement dressée aux marches rapides, aux formations régulières, surtout à celle désignée sous le nom d'*ordre oblique*.

« Réduit à sa plus simple expression, le mécanisme de l'ordre oblique est le suivant:

« Avant l'attaque, défilé en longues colonnes, par lignes, en exécutant ce que l'on a appelé « le mouvement processional », de façon à se trouver reformé en ligne par un simple mouvement de conversion. Cette marche est couverte par un faible rideau de troupes.

« Arrivé en présence de l'ennemi, faire serrer sur la tête toutes les colonnes; puis les faire avancer *inégalement*, l'une se laissant devancer par l'autre, de façon à représenter des tuyaux d'orgue.

« Avec une fraction de ses troupes, attaquer une partie faible de l'ordre de bataille ennemi, une aile, par exemple, sans chercher à entamer les autres parties; s'efforcer d'obtenir l'ébranlement matériel d'une portion de la masse ennemie, dans l'espoir qu'il suffira pour amener la désorganisation du reste.

« L'oblique, dans la pensée du roi, assigne un rôle différent aux deux parties de l'ordre de bataille. L'aile portée en avant — véritable marteau — est destinée à frapper un grand coup; l'autre doit se tenir hors de portée de l'engagement, détourner l'attention de l'ennemi par de fausses attaques ou par un feu de mousqueterie très nourri. Dans notre technologie moderne, ces deux parties se nomment, l'une, l'*attaque décisive*, l'autre, la *démonstrative*, ou bien, plus simplement encore, l'*attaque de front* et l'*attaque de flanc*.

« Une telle conception n'est point originale. Cyrus, à Thymbraia, a manœuvré en ordre oblique; Épaminondas, à Leuctres; Caesar, sur la Sambre; le maréchal de Luxembourg, à Fleurus; Marlborough, à Hochstedt; le prince Eugène, à Ramillies et à Turin; Charles XII, à Pultawa, doivent une partie de leurs succès à cette formation.

« Chez Frédéric II, l'originalité de cet ordre oblique consiste, d'abord, à avoir été pratiqué, dès le temps de paix, dans les parades-manoœuvres de printemps et d'automne; ensuite, à avoir été considéré comme une véritable attaque de flanc, en vue de culbuter la cavalerie ennemie sur une aile, de se rabattre sur l'infanterie de l'adversaire et de le contraindre à la retraite sous l'action de feux croisés.

« Comme tacticien, Frédéric II est donc hors de pair. Il vole avec ses colonnes de l'embouchure aux sources de l'Elbe; il sait, à la tête d'une

« armée surprise et vaincue, s'arrêter à deux lieues du champ de bataille et présenter un nouveau combat qu'il transforme en victoire.

« Comme stratège, il possède l'intuition des principes napoléoniens; mais, dans leur application, il n'ose s'affranchir entièrement des sophismes et routines de l'époque.

« L'ennemi est ma boussole, dit-il dans une lettre au général Fouqué, et il faut que je me règle sur ses mouvements ». Rien de plus juste: c'est manifester l'intention formelle d'attaquer l'ennemi là où on le rencontre. Mais pourquoi alors, sur le champ de bataille, dévier de ce principe, éparpiller ses forces et livrer ainsi des combats avec l'infériorité numérique?

« Le groupement des forces est tellement absent de sa pensée qu'en 1778 il rédige, pour se distraire d'un accès de goutte, un plan d'invasion de la France, dans lequel il propose d'attaquer ce pays par deux directions et avec deux armées: l'une en Alsace pour contenir les Français, l'autre plus forte, en Flandre, pour marcher sur Paris! De Moltke, élève de Napoléon et de Clausewitz, ne commettra point cette faute: ses trois armées convergeront vers la Lorraine.

« Ne cherchons donc point les grands enseignements stratégiques dans la conduite du roi de Prusse. La victoire, chez lui, n'est point le résultat du groupement des forces, d'une supériorité numérique artificiellement obtenue ou de l'entrée en action de puissantes réserves. Un champ d'action plus modeste lui suffit et, dans l'exécution méthodique et tactique de son ordre oblique — véritable attaque de flanc — il est incomparable. Les batailles de Leuthen, Rosbach, Prague et Hohenfriedberg prouveront à tout jamais la fertilité de son esprit, son coup d'œil sur le champ de bataille et l'habileté manœuvrière de ses troupes en présence d'un ennemi immobile. Frédéric est plus grand tacticien que stratège ».

4. Manovre e campi.

— Nel 1894 il programma delle manovre imperiali germaniche è il seguente:

I e XVII corpo (Königsberg e Danzica) eseguiranno le manovre di corpi d'armata contrapposti.

Si costituiranno 3 divisioni di cavalleria a sei reggimenti nei corpi d'armata I, XIV e XVII e prenderanno parte alle manovre imperiali.

5. Storia militare.

— Köhler. — *Le battaglie di Tagliacozzo e di Courtray*, saggio di storia militare medio-evale — Breslavia — Koebuer.

— Tauber. — *I campi di battaglia di Metz* album di piante, carte e disegni dedicato all'imperatore di Germania — Berlino. Duncker. — Si pubblica a fascicoli; il 4^{mo} comprende testo e tavola della battaglia del 14 agosto e le vedute di: Colombey Nouilly, S.^t Privat, Gravelotte, Castello, parco e fattoria di Frescatx.

— Labouche. — *Histoire d'une demi-brigade (1792-1801). Le chef de brigade Harispe et le chasseur basques* — Pau — Léon Ribant.

— Di recente pubblicazione il 16^o fascicolo delle memorie storiche dello stato maggiore germanico, porta il titolo — *Pirmasens e Kaiserslautern*, ricordi dell'anno 1793 con una carta d'insieme 3 piani e 2 schizzi. — Berlino — Mittler.

— Anblot. — *La guerre au Dahomey*. — Parigi, Berger Levrault. Riguarda tutte le operazioni dal 1888 al 1893 ed è corredato di 22 disegni importanti.

— Keene. — *History of India* 2 volumi, Londra. — Allen.

Riassunto storico molto lodato ed importante delle vicende antiche e moderne dell'India.

— Barado. — *El museo militar*, 3 volumi di 700 pagine, Madrid. È un riassunto di storia militare spagnuola assai importante e che venne largamente elogiato dal Ministero della guerra spagnuola. L'indice è sufficiente a farne conoscere l'importanza.

Tomo I.

Edad Antigua. — Los Godos. — La Reconquista: Asturias, León y Castilla. — La Reconquista: Navarra, Cataluña y Aragón. — El Arte militar y la civilización en el periodo de la Reconquista. — Los Reyes Católicos: Conquista de Granada. — Guerras de Italia. — Viajes y descubrimientos marittimos. — Conquista de Orán. — Guerras de Francia. — Reinado de Carlos I.

Tomo II.

El Arte militar y la civilización en el reinado de Carlos I. — San Quintín y Gravelines. — Guerras de los Países Bajos. Campa-

nas del Duque de Alba. — Moriscos y Turcos. — Lepanto. — D. Luis de Requesens y D. Juan de Austria en Flandes. — Conquista Portugal. — Campanas de Alejandro Farnesio en Flandes (1578-1585). — Idem (1586 à 1590). — La Invencible. — Alejandro Farnesio en Francia: Campanas del Conde Carlos de Mansfeld y el Conde de Fuentes. — Ultima campana del reinado de Felipe II. — Amiense. — El Arte militar y la civilización en la segunda mitad del siglo xvi.

Tomo III.

Guerras de Flandes desde la muerte de Felipe II hasta la tregua de los Doce años. — Guerras de Italia, Alemania y Flandes desde la tregua de los Doce años hasta fines del primer tercio del siglo xvii. — Campanas de Flandes, Italia y Rosellón. — Rebellion y guerra de Cataluña (1637-1642). — Guerras de Cataluña, Portugal y Flandes: Paz de los Pirineos. — Campanas del último tercio siglo xviii. — Progressos del Arte militar en los siglos xvii y xviii. — España Militar en el siglo xix.

6. Scienze sociali.

— Delaperrière (intendant général).

La France économique et l'armée — Parigi. Lavanselle.

È la prima opera di una serie di libri di economia che ha per scopo

« De faire connaître dans son ensemble la constitution de l'armée française, ses rapports avec les autres branches de l'administration publique, les ressources qu'elle tire des autres forces vives de la nation, de la production agricole et industrielle, du commerce intérieur et du commerce extérieur ».

Questo primo volume è consacrato all'esame delle risorse che l'esercito francese potrà utilizzare.

Comincia con nozioni di economia politica nelle quali trovansi considerazioni generali sulla produzione, una breve monografia del credito delle banche, delle monete, del valore, in una parola di quegli elementi economici che costituiscono gli scambi o la circolazione della ricchezza. La fine del capitolo è consacrata alla ripartizione della ricchezza, questione importantissima per le controversie a cui dà luogo,

poichè essa tocca il regime di distribuzione della proprietà, i salari, i mezzi di previdenza ecc.

Nel secondo capitolo sono date nozioni di statistica e poi è affrontato il tema vero del libro e cioè la geografia economica della Francia esaminandone la produzione e la potenza economica nelle varie zone e segnalandovi paesi stranieri che provvedono alle importazioni.

L'opera voluminosa e coscienziosa verrà consultata anche in Italia con molto profitto essendoci assai utile conoscere in dettaglio le varie risorse dei territori che col nostro confinano.

Sul *Giornale degli economisti* è stato pubblicato un lavoro interessante di uno dei nostri più distinti ufficiali, il capitano Enrico Barone — già noto per innumerosi scritti di arte e storia militare. — Dedicandosi con felice versatilità alle scienze economiche egli ha sul suo lavoro trattato un'importantissima questione quella cioè della teoria matematica dell'imposta, ed ha enunciati alcuni teoremi originali che riconducono a matematica precisione la soluzione di questo problema generico e tanto dibattuto: Entro quali limiti l'imposta favorisce o deprime la produzione.

7. Tecnologia militare.

Troviamo studio abbastanza interessante sui precettori elettrici sulla *Revue du cercle militaire* — N. 7 o 8.

— Nel medesimo periodico è un cenno illustrativo dei progetti di colonizzazione francese nel Niger e della progettata ferrovia dal Senegal all'alto Niger.

— Dery. — *L'électricité et la défense des côtes*, Parigi, Grelot — Comprende:

- I. Phares et senapores, organisation et rôle
- II. Batteries de côte, amorces, mise à feu, télémètres, appareils accessoire.
- III. Torpilles.
- IV. Torpilles fixes.
- V. Torpilles mobiles, automobiles et dirigeables.
- VI. Torpilleurs, nomenclature, attaque, défense.
- VII. Bateaux sous-marins.

Un secondo volume comprenderà i proiettori ed i sistemi di segnalazione.

— Il *Telefoto*, nuovo apparato di segnalazione in mare è il titolo di una conferenza del colonnello americano Gouraud tenuta alla Royal U. S. Institution (V. è il relativo giornale del 13 febbraio).

8. Intendenza militare.

— Un bel rapporto sui grandi acquisti di foraggi eseguiti dalla Francia nel 1893 in Belgio ed in Olanda, leggesi sulla *Revue de l'intendance militaire* (4^{re} livraison del 1894). Comprende l'esame dei terreni, modi di coltivarli nei due paesi precitati, qualità dei fieni belga e olandesi, valore commerciale di questi fieni, condizioni di acquisto, modi e costo del trasporto. È una bella monografia di un importante atto amministrativo.

— Sullo stesso giornale vi è un rapporto sul valore alimentare delle sardine conservate senza olio; il prezzo bassissimo di questa preparazione può interessare ad esaminarne l'introduzione nell'alimentazione generale e militare.

9. Geografia - Colonie - Viaggi.

— La ferrovia dal Senegal al Niger (Kayes-Bamako) e la colonia francese del Senegal — Vedi *Revue du cercle militaire*, N. 8 — e *Bulletin de la Société de géographie commerciale*.

— Deville. — *Palmyra*. — Ricordi di storia e di un viaggio da Damasco a Palmira — Parigi Plon.

— Sul *Journal of the U. S. Institution* di febbraio è riportato il rapporto della sezione inglese della commissione per la delimitazione delle sfere di un'influenza inglese e portoghese nell'Africa orientale.

— Il tenente Schweinitz ha pubblicato di recente un bel libro sulla storia ed ordinamento delle colonie tedesche dell'Africa orientale — Berlino — Walther. Un capitolo di questo libro riflettente i combattimenti di Taboca (agosto 1872) (Africa orientale) è inserito nei *Neue militärische Blätter*.

10. Marineria.

— Sulla recente catastrofe avvenuta a bordo della nave germanica *Brandenburg* hanno notizie dettagliate la *Deutsche Heeres Zeitung* ed il *Militär Wochenblatt*.

II. Varietà.

— È stato pubblicato recentemente a Nantes (Vier) una curiosa opera sul generale Cambronne e la sua vita politica, civile e militare, su documenti ufficiali ed inediti.

L'A. di questo libro, avvocato e consigliere municipale di Nantes, ha inteso di dimostrare che Cambronne non era ciò che Victor Hugo aveva chiamato « un ufficiale oscuro » rivelatosi solo a Waterloo con una parola, ma aveva conquistato valorosamente il suo grado. Egli infatti ha combattuto a Quiberon, Zurigo, Austerlitz, Pultusk, Soragozza, Jena, Dresda, Lipsia, Lutzen, Craonne, Parigi ed è stato sempre fedele alla buona ed alla cattiva fortuna del suo imperatore.

L'A. consacra un interessante capitolo alla parola e alla frase di Waterloo, notandovi tutte le opinioni favorevoli e contrarie. Due bei ritratti del generale completano questo libro abbastanza interessante.

— L'ordine di battaglia del corpo d'operazione spagnolo nel Marocco e del corpo di spedizione stato preparato di soccorso in Andalusia

Per la Direzione
LODOVICO CISOTTI

maggiore M. M., incaricato

DEMARCHI CARLO, gerente.